



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

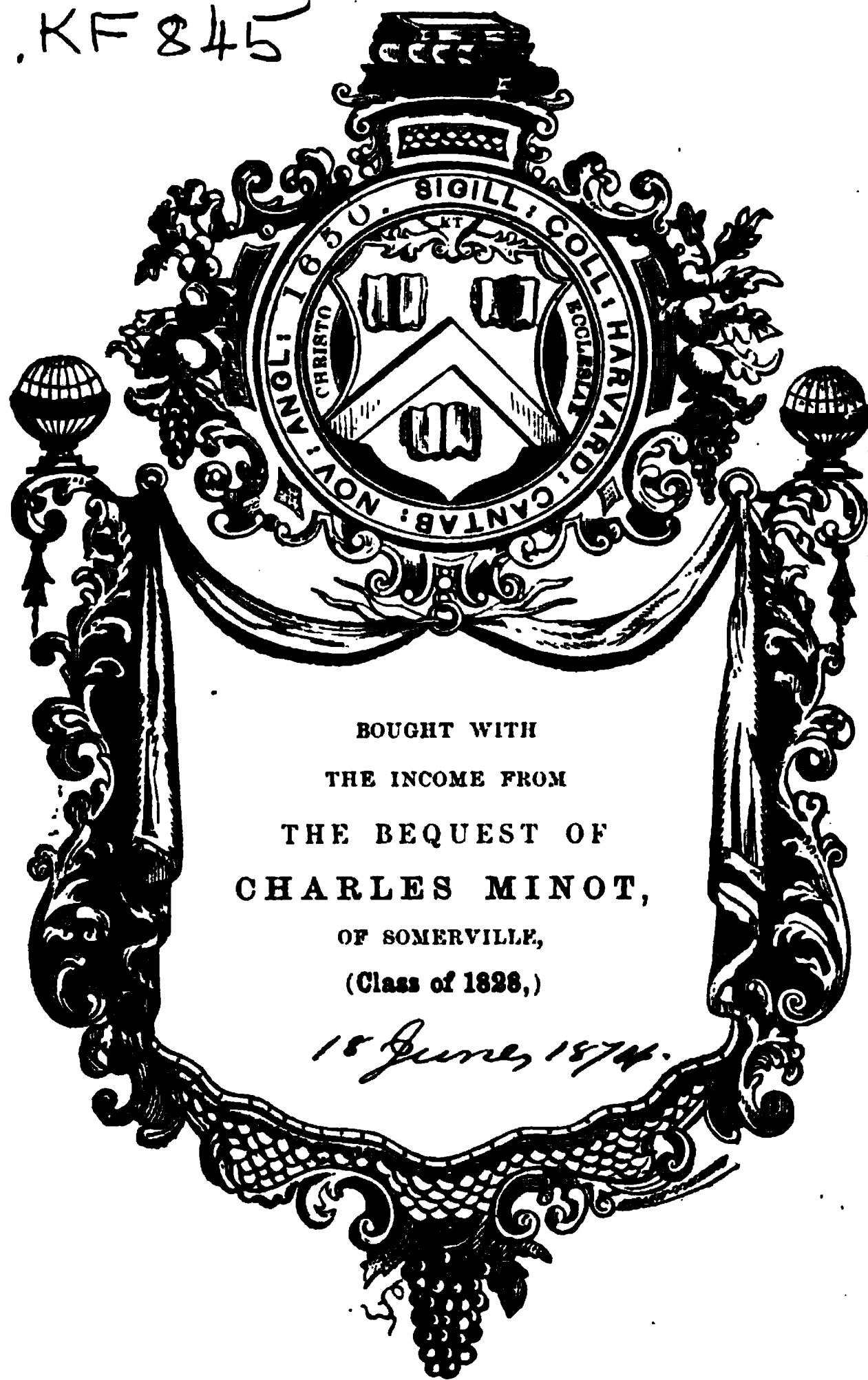
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

~~REF 274.4~~

.KF 845



**LE MAGASIN
DE LIBRAIRIE**

Arca.

LE MAGASIN DE LIBRAIRIE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE,
VOYAGES, POÉSIE, THÉÂTRE, MÉMOIRES, ETC., ETC.

PUBLIÉ PAR CHARPENTIER, ÉDITEUR

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS

TOME ONZIÈME

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

1860

Réserve de tous droits

~~PF 274.4~~

1874, June 18.
Mink Fund.

EDMOND

PAR M. JULES D'HERBAUGES

Nous ne dirons pas comment ces pages sont tombées en notre possession. A partir du moment où se termine le manuscrit, le sort de celui qui l'a écrit doit rester complètement ignoré ; et pour que son nom réel ne pût se deviner sous le nom fictif que nous lui avons imposé, il nous a fallu modifier certains détails, supprimer certaines descriptions, éviter enfin d'éclairer le lecteur sur le temps et sur les lieux où se sont déroulés les événements contenus dans ce récit. Quant aux sentiments, aux caractères, aussi bien qu'au style, ils ont été par nous scrupuleusement respectés.

J'avais un peu plus de dix-huit ans lorsque le colonel B^{***} vint avec son régiment tenir garnison dans la ville où je suis né, où j'ai été élevé ; et je fus enchanté un soir, en rentrant chez ma mère, de trouver une guérite dressée à la porte de notre maison et une sentinelle, l'arme au bras, allant et venant dans la rue. Ma mère vivait si retirée que nous apprîmes seulement ainsi, ce qui se sait d'habitude très-vite en province, l'installation d'un nouveau locataire dans l'hôtel même que nous habitions. Le colonel B^{***} en avait loué le plus bel appartement, car il était marié et attendait sa femme et sa fille qui devaient venir le rejoindre prochainement. On fit à ma mère le plus grand éloge de madame B^{***}. On la disait bonne, bienveillante, douée d'un esprit rare. Elle était alliée à quelques familles considérées de notre ville. Ma mère prévit d'après cela des relations de voisinage, agréables peut-être, mais qui troubleraient la triste solitude où elle aimait à se renfermer. Pour moi, je n'étais occupé que du plaisir de voir sans cesse les brillants uniformes et les beaux officiers dont la vue me causait une émotion extrême, et de vivre au milieu de ce brouhaha militaire qui a tant de charmes pour les jeunes garçons. Je

ne m'inquiétais guère de l'arrivée de madame B^{***}. Pourtant ma mère me dit un jour que cette dame était venue lui faire une visite, qu'elle lui avait amené sa jeune fille, et que, pour répondre à cette politesse, je devrais être présenté au colonel et à sa famille. J'avais vu si peu de monde jusqu'alors que je me sentis fort intimidé à la seule pensée de cette présentation; mais le colonel B^{***} était un excellent homme, et, à dire vrai, tellement rassurant par sa bonhomie et sa bienveillance, que mon embarras ne dura pas devant lui. Madame B^{***} n'avait rien non plus de très-imposant. Son esprit original n'était pas de ceux qui effrayent. Bientôt je me sentis tout à fait à l'aise au milieu d'eux, et je pus accorder toute mon attention à la jolie Valentine B^{***}. — Valentine B^{***}! oui! voilà son nom écrit deux fois déjà. — Je ne croyais pas en avoir le courage. J'irai donc jusqu'au bout dans l'étrange tâche que je me suis imposée. Voici le premier pas fait, et je préfère la douleur qu'il m'a causée à la torpeur sans repos dans laquelle je m'enfonce plus profondément chaque jour. Feraï-je son portrait? Je ne sais! Je n'ose! Je ne vois que trop cependant ses yeux brillants et doux, son teint charmant, son sourire déjà plein de coquettes promesses, les contours délicats de son jeune visage, et l'air à demi timide, à demi agaçant avec lequel elle m'attira près d'elle. Valentine n'avait que quatorze ans. Mais, enfant par l'âge, par la gaieté, par les caprices de sa folle imagination, elle était déjà jeune fille par les goûts et les secrets instincts. Madame B^{***} se montrait singulièrement vaine de la beauté et des précoces succès de sa fille. Elle avait reporté sur celle-ci un fonds d'idées et de sentiments romanesques que son manque total de charmes physiques ne lui avait pas permis dans sa jeunesse d'épuiser pour elle-même. La galanterie des jeunes militaires qui fréquentaient sa maison avait flatté cette imprudente faiblesse maternelle, en entourant d'hommages l'enfant qui grandissait au milieu d'eux, et madame B^{***} énumérait quelquefois les conquêtes de Valentine, sans songer que la longueur de la liste la faisait remonter à des temps fabuleux. Jusqu'alors, tout ce jeu, avec des armes à double tranchant, était demeuré inoffensif, du moins en apparence. Les officiers respectaient trop leur excellent colonel et même l'excentrique madame B^{***}, pour dépasser la limite d'une affectueuse familiarité fraternelle envers la jeune fille dont les attraits ne faisaient qu'effleurer leur âme aguerrie.

Mais moi, j'avais un cœur novice habitué à la solitude la plus austère, à peine instruit par quelques lectures clandestines et bien

restreintes du véritable nom d'un sentiment qui m'envahit, je le crois, tout entier, dès cette première visite. Je viens de parler des habitudes de coquetterie que l'éducation avait données à Valentine; peut-être sa nature en renfermait-elle d'avance le germe irrésistible. Mais ce que je ne pourrai faire comprendre, c'est la simplicité presque enfantine avec laquelle elle se livrait à cet instinct féminin; c'est la douceur adorable qui se mêlait chez elle aux caprices les plus irritants; c'est la naïve franchise d'un caractère naturellement loyal, au milieu même de ses tentatives de dissimulation; c'est enfin cette réunion des qualités et des défauts les plus opposés qui renouvelait en elle, à chaque instant, l'attrait de l'inattendu, en laissant toujours subsister le charme suprême de la confiance. Elle fut tout à fait aimable pour moi, elle n'eut pas l'air de s'apercevoir des gaucheries que ma timidité me fit faire, et si le trouble croissant que je ne pouvais dissimuler excita parfois son rire frais et joyeux, il ne s'y mêla pas la plus légère nuance de moquerie. Je sortis transformé, ne pensant plus qu'à Valentine, répondant, sans les entendre, aux questions de ma mère qui me crut malade, et rêvant aux moyens de me retrouver le plus tôt possible près de ma jeune enchantresse. La manière dont nous étions logés rendait la chose facile. Caché derrière notre porte entr'ouverte, je parvins le lendemain à revoir deux fois Valentine; elle m'aperçut aussi et me fit un petit signe de tête affectueux et familial qui me transporta de joie. Trois jours après, je retournai chez le colonel, et peu à peu je pris l'habitude d'y aller tous les soirs. Le colonel jugeait sans doute mes assiduités sans conséquence; d'ailleurs il ne s'occupait pas de l'éducation de sa fille, et l'avait entièrement confiée à sa femme, dans laquelle il avait grande confiance. Madame B^{***} me recevait à merveille. Elle se divertissait, je pense, de ma passion pour Valentine, sans y attacher la moindre importance, et, de plus, j'en suis persuadé, elle m'accordait une certaine affection. Elle s'intéressait à mes études qui, on le juge bien, souffraient grandement des distractions terribles de mon esprit, et elle aimait à causer avec moi; mais ces discours souvent fort étranges, les horizons qu'ils m'ouvraient sur un monde encore ignoré, les lectures auxquelles ils me conduisaient, jetaient sans cesse de l'huile sur un feu qui n'avait pas besoin d'aliment, et développaient en moi des facultés passionnées dont seul je comprenais toute la puissance. Et pourtant nous étions si jeunes encore, qu'un observateur superficiel pouvait aisément s'abuser sur la vraie nature de nos sentiments. Ma

joie, lorsque je me trouvais près de Valentine, s'exprimait par une gaieté bruyante; nous jouions ensemble comme deux enfants; nos querelles, nos réconciliations, les innocents mystères de nos causeries, tous ces charmants riens qui remplissaient notre existence, conservaient la fraîche pureté des premières années, et cachaient, plutôt qu'ils ne le dévoilaient, le courant d'ardente passion par lequel mon cœur se laissait entraîner. Je me souviens de certains jours dont le bonheur sans nuages garde dans ma mémoire l'éclat radieux d'une belle matinée; de promenades au printemps sur le bord de la rivière; de belles soirées d'été pendant lesquelles nous errions au clair de la lune dans les rues obscurcies par les ombres fantastiques des vieilles maisons. Nous cherchions à reconnaître dans ces silhouettes sombres mille animaux fabuleux, et l'imagination originale de madame B^{***} augmentait notre enjouement par ses vives saillies. Et nos lectures autour de la cheminée! Et nos longues stations près du piano, où nous essayions des romances et des duos dont les paroles nous occupaient bien plus que la musique; et nos regards qui se cherchaient sans cesse, et nos mains qui se rencontraient parfois, et nos adieux prolongés! et nos bonjours joyeux! Tout cela dura une année, année rapidement écoulée, année pourtant qui a été toute une vie pour moi et restera le point lumineux de mon existence. J'étais heureux, je me croyais sûr d'être aimé. J'avais échangé avec Valentine des paroles qui me paraissaient d'inviolables serments, et qu'elle regardait sans doute comme ces promesses calmantes avec lesquelles on apaise l'irritation d'un malade exigeant. La jalousie n'était point encore entrée dans mon cœur; je croyais avoir deviné dans les conversations de madame B^{***}, et même du colonel, toutes sortes d'intentions encourageantes. Ma mère ne partageait sans doute ni mes illusions, ni mes désirs. Je ne lui avais pas fait mes confidences; elle ne cherchait point à les provoquer, mais sa tristesse habituelle augmentait chaque jour. Je surprénais ses yeux attachés sur les miens avec une expression de crainte douloureuse qui m'irritait intérieurement comme un mauvais présage. Elle éloignait de plus en plus ses visites à madame B^{***}, et lorsqu'elle parlait d'elle ou de sa fille, je discernais dans ses discours une pointe d'aigreur qui m'exaspérait. Elle s'effrayait du changement qui se faisait en moi, de mon évident désir de liberté; mais elle évitait avec soin toute discussion, et ne protestait que par l'expression troublée de son doux visage contre les propos étranges qui m'échappaient de temps en temps. Ce silence désappro-

bateur suffisait pour me mettre mal à mon aise, et notre intérieur, si doux autrefois, était tout à fait gâté. Mes visites chez le colonel en devenaient plus fréquentes. Je ne me sentais plus vivre que près de madame B^{***} et de sa fille. Là, mon esprit et mon cœur trouvaient également de quoi satisfaire leurs nouvelles aspirations. Sur ces entrefaites, le jour anniversaire de la naissance de Valentine arriva. Elle allait avoir quinze ans. Nous étions à l'entrée de l'hiver; madame B^{***} résolut de donner un grand bal à cette occasion.

— Vous y viendrez, Edmond, me dit-elle, vous êtes d'âge à paraître dans le monde. Il est temps qu'on vous y voie et que votre éducation se fasse autrement que dans les livres. J'ose à peine demander à madame votre mère de vous accompagner, ce serait un trop grand sacrifice pour ses habitudes et sa tristesse ordinaires; mais vous n'êtes pas une jeune fille, vous n'avez nul besoin d'un chaperon, et je suis persuadée qu'on ne peut avoir l'intention de vous imposer plus longtemps un genre de vie incompatible avec votre position.

Je ne doute point, au contraire, que ma pauvre mère n'eût préféré retarder de quelques années encore mon entrée dans un monde où j'arrivais si mal préparé de cœur et d'esprit; mais quelles que fussent ses intentions, les paroles de madame B^{***} décidèrent la chose; la moindre opposition m'eût peut-être jeté en révolte ouverte. Je venais de terminer mes classes, je me croyais le droit de réclamer mon indépendance et de secouer complètement le joug. J'avais bien eu autrefois le désir de choisir une carrière et de continuer par des études spéciales l'instruction plus étendue qu'approfondie qu'on rapporte du collège; mais les nouvelles préoccupations de mon esprit me rendaient fort impropre au travail, et j'avais trouvé moyen d'arrêter toute insistance de la part de ma mère en témoignant un entraînement très-vif pour l'état militaire; je savais qu'elle le détestait et le redoutait également; elle désirait me voir entrer dans la magistrature, et temporisait, espérant que quelque événement imprévu me ramènerait à ses idées. Je lui parlai du bal du colonel B^{***}, en lui annonçant mon intention d'y paraître, et je fus secrètement fort contrarié lorsque, sans faire d'objections, elle me dit qu'elle m'accompagnerait. Je me rappelai les paroles de madame B^{***} sur l'inutilité d'un chaperon pour un garçon de mon âge, et j'essayai de convaincre ma mère que nos voisins ne désiraient point un tel sacrifice de sa part. Elle me répondit avec un triste sourire qu'elle en était persuadée, et ne réclamerait la reconnaissance de personne; mais que,

pour sa propre satisfaction, elle désirait assister à mes débuts dans le grand monde, bien certaine d'être largement récompensée de l'effort qu'elle s'imposerait par le plaisir qu'elle éprouverait. Mon cœur ingrat s'émut un instant devant cette simple et profonde tendresse, qui, dégagée de tout égoïsme, trouvait en elle seule son aliment et son bonheur; j'eus la révélation de cette grande vérité qui brille parfois au milieu même des ardeurs de la passion : je compris que l'amour dévoué, inaltérable, sans bornes de l'âme d'une mère, est le premier de tous les amours.

Lorsque le soir du bal elle entra dans le salon où je l'attendais, j'éprouvai une autre impression si vive, que les souvenirs laissés dans mon esprit par ce jour funeste n'ont pu réussir à l'effacer. Je n'avais jamais vu ma mère en grande toilette, et mes yeux enfantins étaient jusqu'alors demeurés insensibles à sa pénétrante et délicate beauté. J'en fus frappé alors, et pendant que je lui baisais tendrement la main, que je la conduisais avec un orgueilleux respect appuyée sur mon bras, je me demandais tout bas, dans une sorte d'effroi secret, pourquoi je l'avais toujours vue si négligente de ses charmes, si insouciant des succès qu'ils lui eussent procurés. Je ne comprenais pas encore ce que c'est qu'un cœur brisé. Nous entrâmes. Les salons étaient resplendissants de lumières et déjà remplis d'une foule élégante à travers laquelle, jeune et inexpérimenté que j'étais, j'eus beaucoup de peine à frayer un chemin pour ma douce compagne qui m'encourageait pourtant tout bas. Le colonel vint à mon secours; il s'empressa de faire asseoir ma mère, et la voyant bien établie, je me trouvai libre d'aller saluer madame B^{***} et Valentine. Celle-ci était déjà entourée d'un essaim de danseurs en habits noirs et en uniforme, sollicitant avec un égal empressement l'honneur d'une contredanse ou la faveur plus enviée d'une valse. Valentine avait pour tous le même accueil charmant; elle semblait se trouver dans son élément naturel, et déployait à l'aise ses naïves coquetteries. Déjà stupéfait de son aisance, je restai confondu en la voyant faire à ces inconnus les mêmes gracieuses avances que, pauvre fou ! j'avais cru réservées à moi seul. Cependant, dès qu'elle m'aperçut, elle me fit un signe amical et m'appela par mon nom. Le cercle de ses admirateurs s'ouvrit, et je m'avançai jusqu'à elle, rouge et embarrassé, au milieu des jeunes gens surpris.

— Je vous attendais, Edmond, me dit-elle de sa voix la plus caressante, mais savez-vous que vous arrivez bien tard ! J'ai eu toutes les

peines du monde à vous garder une valse, c'est la cinquième, n'allez pas l'oublier.

Je m'inclinai sans répondre, les oreilles me tintaient, je ne savais que dire. Je valsais fort mal ou plutôt je ne valsais pas du tout; je sentais que je ne me tirerais pas à mon honneur de cette périlleuse épreuve. Mais comment refuser, sous les yeux de mes rivaux, une distinction qui faisait tant de jaloux? D'ailleurs Valentine, croyant sans doute avoir satisfait à tout ce que pouvait réclamer l'amitié la plus exigeante, ne pensait déjà plus à moi. Dans ce moment le premier accord de l'orchestre se fit entendre. Chaque cavalier courut chercher sa danseuse. Valentine s'éloigna au bras du lieutenant-colonel; je me retirai pour faire place aux couples qui envahissaient le salon, mais je parvins à me placer tout près du brave officier qui avait dû à son grade l'honneur d'ouvrir le bal avec mademoiselle B. Je n'étais pas, je ne pouvais être jaloux cette fois, et je jouissais tranquillement du plaisir d'admirer l'aimable fille que sa fraîche toilette de bal embellissait encore. Ma mère elle-même parut frappée de la charmante figure, de la grâce adorable de ma chère jeune amie; je la vis se lever et la regarder avec un sourire de plus en plus doux. Mais un grand jeune homme brun, porteur de favoris épais et d'une chevelure luxuriante, vint s'établir derrière Valentine, si exactement entre elle et moi, que mademoiselle B^{***} et son partenaire lui-même me furent cachés, et j'eus beau faire tous mes efforts, de ce moment je ne pus les apercevoir que par instants et comme à la dérobée. Le quadrille finit; une valse y succéda. Je vis Valentine tout au plaisir, emportée dans le tourbillon, voltiger autour du salon, soutenue, guidée, entraînée par un autre que moi, et quoique chacun de ses danseurs m'inspirât un sentiment de méfiance et d'envie, quoique je me sentisse oublié par elle, je me disais qu'elle cédait à un enivrement irréfléchi, qu'aucun autre du moins ne me remplaçait dans son cœur, et cela me consolait. Peu à peu, cette conviction devint moins forte; une sourde inquiétude commença à me troubler. Il me sembla que je ne lisais plus seulement sur le visage de Valentine le joyeux entrain, la vive gaieté de la jeunesse. Je la vis lancer ces regards dont je connaissais trop bien la puissance. Tout en valsant, je l'entendis parler à son danseur, lui murmurer des mots entrecoupés dont je ne pouvais saisir le sens, mais qu'il écoutait avidement, et j'éprouvai un supplice jusqu'alors inconnu. Ce grand jeune homme surtout qui déjà s'était placé entre nous m'inspirait une vive

irritation et comme un pressentiment haineux. Je le connaissais de nom et de vue, nous étions même parents éloignés. Il était riche, il appartenait à une bonne famille, menait grand train, brillait sur le *turf* et parmi les plus déterminés *sportsmen* de la ville. Il se nommait Henri de Sermaises.

Complètement subjugué ce soir par les charmes de Valentine, il la suivait partout, ne la quittait pas des yeux, lui parlait dans l'intervalle des danses, et la folle enfant, comprenant l'impression qu'elle produisait, l'augmentait par les agaceries qu'elle se plaisait à prodiguer. On arriva à la cinquième valse. C'était l'instant redouté et désiré par moi. J'allais danser avec Valentine, me rapprocher d'elle, lui parler, oublier pour un instant mes inquiétudes douloureuses, m'assurer peut-être de leur peu de fondement; mon cœur battait d'impatience et d'anxiété, et pourtant, lorsque je dus m'avancer pour aller réclamer la promesse qui m'avait été faite, je fus pris d'une insurmontable timidité. J'avais eu l'idée de m'essayer avec quelque autre avant d'aborder la jolie valseuse que tous admiraient; puis, absorbé par mes pensées anxieuses, je n'avais pu me décider à la perdre de vue un seul instant. Je me sentais fort mal préparé, et mon émotion augmentait ma gaucherie. J'hésitais donc, et en vérité je ne sais si j'aurais eu le courage de revendiquer mon droit, lorsque je vis Henri de Sermaises se diriger vers moi d'un air empressé.

— Mon cher ami, me dit-il avec une familiarité qu'autorisaient peut-être ma jeunesse et notre parenté, mais qui me déplut souverainement, je vous ai observé toute la soirée, vous n'avez pas du tout dansé, j'en conclus que vous n'aimez guère cet exercice, ou que vous n'y êtes pas fort habile. S'il en est ainsi, cédez-moi, je vous en prie, la valse que mademoiselle B^{***} vous a promise, je vous en serai on ne peut plus reconnaissant. Cette requête inattendue m'exaspéra; je répondis avec une sécheresse presque impertinente que je n'avais nullement l'intention de céder un bonheur auquel plus que personne j'attachais un grand prix, et je courus à la recherche de Valentine. Elle m'accueillit avec un air affectueux, un peu distrait toutefois, appuya sa main sur mon bras tremblant, et nous commençâmes à valser. Mais l'irritation qui m'avait soutenu pendant les premiers moments ne tarda pas à faire place au sentiment de mon incapacité. Je me décourageai, je m'embrouillai, je perdis la mesure, et je finis par m'arrêter malgré la bonne volonté et les encouragements de ma jolie danseuse.

— Vous ne savez donc pas du tout valser ? me dit-elle, lorsque, pâle d'humiliation, essoufflé et désolé, je retirai le bras qui entourait sa taille flexible, et je demeurai immobile auprès d'elle. Pourquoi ne me l'avoir pas dit tout de suite ? Je vous aurais donné une contredanse.

Avant que j'eusse pu répondre, la voix de Henri de Sermaises se fit entendre. Je ne sais comment il était parvenu à nous suivre, mais il se trouvait près de nous, et prit la parole à ma place.

— Je crois, dit-il, que mon cousin est souffrant, et incapable de continuer à valser. Permettez-moi de vous remplacer, mon cher Edmond ; je n'hésiterais pas à vous demander un pareil service s'il me devenait nécessaire.

— Monsieur de Sermaises a raison, répondit promptement Valentine ; reposez-vous, Edmond, je vais achever la valse avec votre cousin.

Elle posa sa main sur l'épaule de Henri, dont le bras remplaça le mien autour de sa taille, et tous deux étaient loin déjà, lorsque je revins à moi assez pour comprendre clairement ce qui s'était passé.

Ce fut alors, je m'en souviens, que pour la première fois je sentis les atteintes de cette haine qui devait se développer dans mon cœur parallèlement à mon malheureux amour, et le dépasser peut-être un jour en profondeur et en intensité. Cet incident, futile en apparence, qui n'avait eu que pour moi seul toute sa signification, puisque Henri n'avait pas laissé percer la moindre intention ironique ou malveillante, m'ouvrait des vues sinistres sur l'avenir, et je sentais s'agiter confusément dans mon âme toutes les douleurs destinées à la torturer plus tard. Ma physionomie était tellement bouleversée lorsque je me retirai en chancelant du cercle des danseurs, que madame B^{***} put, sans être soupçonnée d'affectation, témoigner une vive inquiétude sur l'état de souffrance où elle me supposait. Cependant j'ai toujours cru qu'elle avait au moins fort exagéré ses inquiétudes à mon égard, afin de prévenir, en s'interposant ainsi, une querelle entre moi et Henri de Sermaises. Placée fort près de nous pendant la scène qui précède, elle avait pu la suivre dans tous ses détails, et elle eût probablement été désolée d'un éclat qui, en compromettant sa fille, eût détruit les projets qu'elle formait peut-être déjà.

Quoi qu'il en soit, elle s'approcha de moi, me prit le bras, me fit sortir du salon, me conduisit dans une chambre, comparativement déserte, m'y fit servir un verre d'eau, ouvrit une fenêtre et ne me permit de rentrer au salon que lorsqu'elle me crut tout à fait calme

physiquement et moralement. Et je l'étais en vérité. A ma première émotion de colère une sorte d'accablement avait succédé. Je me trouvais ridicule, gauche, absurde, et je craignais d'attirer sur moi l'attention ironique du monde. J'allai m'asseoir près de ma mère et j'y restai plongé dans mes amères pensées, regardant, sans les voir, les groupes qui passaient et repassaient devant moi, et ne distinguant au milieu de ce tourbillon que deux personnes qui me semblaient ne jamais se séparer : Henri de Sermaises et Valentine. Celle-ci vint, d'un air affectueusement inquiet, s'informer de ma santé ; elle paraissait croire véritablement que j'avais été saisi d'une souffrance subite. Ma mère seule ne partageait pas l'inquiétude réelle ou affectée de mes amis ; car je n'apercevais point au milieu des regards de compassion qu'elle tournait vers moi les moindres traces de cet effroi que mes plus faibles indispositions faisaient d'ordinaire naître dans son cœur. Elle resta avec moi jusqu'à la fin du bal et lorsque, rentrés enfin dans notre sombre appartement, elle me quitta à la porte de ma chambre, j'entendis un profond soupir succéder au baiser caressant qu'elle avait déposé sur mon front.

Ce que furent pour moi les heures qui s'écoulèrent jusqu'au jour, je ne le dirai pas. J'ai tant de douloureux moments à raconter qu'il est inutile de m'appesantir sur chacun d'eux. Et pourtant, cette première nuit de souffrance se détache encore dans ma mémoire avec un relief étrange. Chaque pas fait sur le terrain inconnu de la vie, chaque voile déchiré entre nous et l'avenir imprime à notre âme une commotion dont elle garde à jamais la trace. La blessure que nous recevons alors peut saigner et s'élargir sous des coups répétés, mais l'instant qui nous l'a faite reste marqué d'une empreinte plus douloureusement sanglante. Ce fut bien de ce moment en effet que data la fin de mon rapide bonheur et le commencement de mes épreuves. Mes visites chez le colonel B^{***} devinrent plus courtes, plus rares, et, sans m'en rendre bien clairement compte, je sentis que les manières de madame B^{***} à mon égard se modifiaient chaque jour. Au lieu de se plaire comme autrefois à causer avec moi arts et littérature, à me dévoiler les mystères de la vie du monde, à me pousser vers l'oisiveté élégante des jeunes gens de mon âge, ses conseils devenaient singulièrement austères. Elle arrêtait toute excursion tentée par moi sur l'ancien terrain de nos causeries, me renvoyait sans pitié à mes livres, à mes études, et me vantait maintenant la carrière de la magistrature avec autant de

persistance qu'elle en avait mis autrefois à m'en éloigner. Je ne pouvais dire que Valentine fût changée envers moi, elle me permettait les mêmes expressions d'ardente tendresse, elle y répondait de la même façon; elle riait avec moi des jeunes gens qu'elle rencontrait dans le monde, et n'épargnait pas Henri de Sermaises plus que les autres. Mais je savais désormais que ses doux regards, ses innocentes malices, ses sourires enivrants ne m'appartenaient pas exclusivement, et chaque soir, lorsque j'entendais s'éloigner la voiture qui conduisait madame B^{***} et sa fille à l'une des nombreuses soirées dont le bal du colonel avait ouvert l'inépuisable série, je soupirais de rage en pensant à tout ce qui se passait dans ces brillants salons où je ne pouvais plus surveiller mon fragile trésor. Les souvenirs de mon premier bal me dégoûtaient du monde, et personne ne m'encourageait désormais à y reparaitre. Je restais donc dans ma chambre entouré de mes livres, de mes papiers, feignant de travailler pour expliquer du moins une solitude qui me permettait de me livrer sans contrainte à mes jalouses anxiétés. Mais ma mère ne s'y trompait pas et ne semblait fonder aucun espoir sur ce travail en apparence si persévérant. L'hiver se passa ainsi. Au commencement du printemps, madame B^{***} loua tout près de la ville une petite maison de campagne, et alla s'y établir. Elle m'engagea à venir l'y voir, mais seulement lorsque je le pourrais, sans nuire à mes travaux. Je ne pus m'empêcher de remarquer sa froideur, mais pendant qu'elle me parlait je tenais la main de Valentine; cette chère main, loin de chercher à se dérober à la mienne, la pressait doucement, et je m'imaginais voir briller des larmes sous les paupières baissées de ma jeune amie. Ces marques d'affection me donnèrent du courage. D'ailleurs je n'étais pas fâché de voir Valentine s'éloigner pour quelque temps du monde, et surtout de l'essaim de ses adorateurs. Quelque retiré que j'eusse vécu, j'avais entendu parler de ses succès. Ma mère y avait fait allusion deux ou trois fois mais, en voyant l'impression qu'elle me causait, et mon empressement à détourner la conversation, elle n'avait pas insisté. Cependant je savais qu'on désignait des prétendants sérieux à la main de mademoiselle B^{***}, et que parmi eux on comptait Henri de Sermaises. L'extrême jeunesse de Valentine me rassurait; je mettais ces bruits sur le compte des commérages habituels à la province, et puis j'avais foi encore en celle à qui j'avais donné mon cœur. Je jouis donc d'un intervalle de tranquillité entre le moment où madame B^{***} quitta la

ville et celui où j'allai lui faire la visite qu'elle avait autorisée. Elle était à la campagne depuis un mois déjà, mais elle m'avait fait un si long détail des courses et des visites qu'elle projetait dans les environs, que je n'avais pas osé me présenter plus tôt chez elle de peur de ne pas la rencontrer. Le cœur me tressaillait de joie lorsque, quittant la grande route, je tournai dans l'avenue qui conduisait à la petite villa occupée par madame B^{***}. Le soleil brillait gaiement, l'air me semblait tout parfumé, et la situation de la maison, déjà jolie par elle-même, me parut ravissante. Madame B^{***} m'accueillit avec bonté et me retint même à dîner, quoique par discrétion je m'en fusse défendu d'abord en alléguant un travail pressé. Valentine rougit à ma vue, elle laissa percer un léger embarras; mais mon humeur était si joyeuse, le bonheur que j'éprouvais à la revoir débordait tellement en folle gaieté et en intarissable babil, que peu à peu toute autre impression fut effacée par l'entrain du moment. Madame B^{***} subit comme nous cette influence, son capricieux esprit rompit encore une fois ses digues et sema notre conversation de ses charmantes, quoique étranges saillies. Je me promenai dans les jardins, sur les coteaux, dans les bois, avec Valentine; nous échangeâmes des fleurs et ces paroles tendres que je prenais pour des serments. Enfin je fus heureux tout le jour, sans trouble et sans arrière-pensée. J'aurais volontiers prolongé ma visite jusqu'à la nuit; mais au moment où nous sortions de table on vint m'avertir que mon cheval m'attendait, et madame B^{***}, reprenant sa gravité, déclara qu'elle serait désolée de mériter les reproches de ma mère en faisant tort à mes études. Force me fut donc de prendre congé.

Je m'en allais au plus petit pas de mon humble monture, l'esprit tout ému encore du bonheur que j'avais goûté, calme et rassuré pour l'avenir, et pensant déjà à ma prochaine visite, lorsque le bruit d'une voiture et le cri d'avertissement de celui qui la conduisait me tirèrent de mes heureuses préoccupations. Je levai la tête en faisant faire à mon cheval un brusque mouvement pour éviter l'élégant tilbury qui me froissa presque en passant, et je reconnus Henri de Sermaises. Il me salua, jeta un coup d'œil de pitié accompagné d'un demi-sourire ironique sur mon pauvre *locatis* et tourna dans l'avenue de la maison que je venais de quitter. Cette rencontre dissipa d'un seul coup tous mes charmants rêves. Jaloux, troublé, inquiet, je fus sur le point de retourner sur mes pas afin d'assister à la réception qui attendait Henri de Sermaises. Je n'osai toutefois et je continuai mon

chemin vers la ville en repassant dans ma mémoire les mille petits incidents de la journée qui venait de s'écouler. Mais la vue de Henri avait comme rompu le charme de mes souvenirs. Tout pour moi prenait maintenant une autre signification, et l'accueil ému de Valentine, et sa rougeur fugitive, ses réponses hésitantes, sa timidité inquiète et surtout l'empressement de madame B^{***} à me faire partir. J'arrivai chez ma mère dévoré par une angoisse secrète que j'essayai en vain de lui cacher. Comme d'habitude, elle s'abstint de m'interroger; mais trois jours après, je la vis entrer dans ma chambre une lettre ouverte à la main. Elle était très-pâle; il y avait sur son front soucieux, lorsqu'elle se pencha sur moi, une expression anxieuse qui touchait presque à la terreur. Elle s'approcha, me baisa au front, et s'assit à mes côtés.

— Mon cher enfant, me dit-elle, j'ai reçu hier une nouvelle qui te causera, je le crains, une vive impression. J'aurais voulu tarder encore à te la communiquer, mais elle va probablement être connue dans la ville, et tu risquerais de l'apprendre d'une façon qui te la rendrait plus pénible. Cette lettre est de madame B^{***}. Elle a jugé à propos de m'écrire pour m'annoncer le mariage de sa fille Valentine avec notre cousin Henri de Sermaises.

Il m'est impossible de me rappeler d'une manière distincte ce que j'éprouvai dans ce moment. Un coup violent, qui m'eût étourdi et laissé pour quelques minutes sans voix ni sentiment, est peut-être la seule comparaison qui puisse donner une faible idée de l'état où me jeta cette terrible nouvelle. Je chancelai apparemment sur ma chaise, car ma mère poussa un faible cri et m'entoura de ses bras pour me soutenir; mais je ne parlai pas, et je parcourus machinalement deux ou trois fois la lettre posée devant moi sur la table. Mon nom, répété dans plusieurs lignes, attira mon attention. Madame B^{***} espérait, disait-elle, que j'assisterais à la cérémonie qui devait avoir lieu prochainement. La date y était; je me penchai pour la mieux voir; quelques semaines nous séparaient seulement du jour désigné. Je croisai les bras sur la table, j'y posai ma tête endolorie, et je demeurai ainsi immobile et complètement insensible aux efforts de ma mère pour me tirer de cette étrange torpeur qui l'effrayait. Elle m'a dit depuis que des gémissements profonds, des sanglots étouffés s'échappaient de ma poitrine. Pour moi, je n'en avais pas conscience, et je n'en garde aucun souvenir. La première pensée qui se fit jour au milieu des ténèbres de mon intelligence fut une sourde

incrédulité, quant au libre consentement de Valentine, et cette idée ne fut pas plutôt tombée dans mon esprit que je voulus la regarder comme une parfaite certitude. Je sentais encore la moite impression de la main de Valentine sur mes lèvres, je voyais son dernier sourire tendre, j'entendais son rire moqueur en me parlant d'Henri. Il était clair qu'on violentait ses inclinations, qu'on la forçait à faire un mariage odieux. Je relevai la tête, et, les joues en feu, l'œil allumé, je commençai à protester avec emportement contre cet abus du pouvoir paternel. Pour la première fois, je me montrais tel que j'étais aux yeux de ma pauvre mère qui m'écoutait avec consternation. Elle aperçut alors dans toute son étendue la plaie incurable de mon cœur. Elle vit qu'enfant encore, selon les idées du monde, pour l'âge et la raison, cette terrible passion me rendait mûr pour la douleur, et que je pouvais souffrir avec une intensité dont son âme seule peut-être avait l'amère expérience. Elle chercha à me calmer; mais elle n'eut pas le courage de combattre énergiquement l'illusion qu'elle voyait s'enraciner en moi, et à laquelle je devais une force passagère. Il me fut donc permis de demeurer dans mon erreur. La pensée de l'infidélité de Valentine, de son indifférence, m'était si intolérable, que je repoussais avec désespoir tout ce qui pouvait m'y ramener. Dans mon égoïsme naïf, je préférais croire celle que j'aimais malheureuse comme moi, qu'heureuse sans moi, et lorsque le caractère de madame B^{***}, la facile bonté du colonel se représentaient à ma mémoire, protestant de toute la force de mes souvenirs contre le despotisme que je leur attribuais, j'y voyais seulement la chance romanesque d'une rupture pour l'union à laquelle ils n'auraient pas le courage de condamner irrévocablement leur fille. Ma jeune imagination m'aida ainsi, en se nourrissant de ces folles espérances, à supporter le temps qui nous séparait encore du jour fatal. J'attendais d'heure en heure, de semaine en semaine, cet événement bizarre, imprévu, que la jeunesse, rebelle au malheur, croit toujours devoir venir au dernier moment s'interposer entre lui et elle; et pourtant j'avais sans doute au fond de l'âme une conviction toute contraire à celle que j'essayais de m'imposer, car je n'eus pas une seule fois l'idée de tenter une démarche décisive pour éclaircir la situation, d'écrire à Valentine, de voir madame B^{***}, ou même de lui faire parler par ma mère; non, j'attendais, je souffrais, j'espérais je ne sais quoi. J'ignore si ma mère devina clairement ce qui se passait en moi, ou si elle craignit de me voir sortir au dernier moment, par une

explosion irrésistible, de l'atonie où j'étais tombé. Elle m'engagea à quitter la ville, à voyager, à visiter Paris, l'Italie, l'Angleterre, que sais-je ? Honteux d'avouer le fol espoir sur lequel je vivais, je consentis à m'éloigner ; mais quand il s'agit de fixer la date précise de mon départ, je parvins, à force de tergiversations, de refus, d'hésitations, à la faire reculer jusqu'après le mariage de Valentine. J'attendis donc encore, j'attendis toujours, et, à l'ennemi que j'ai le plus haï, je n'aurais souhaité dans ma vengeance qu'une attente semblable, prolongée d'heure en heure, et s'élevant, à la fin, à la hauteur d'une véritable torture. Caché derrière mes rideaux fermés, je surveillais les allées et venues incessantes des domestiques et des amis affairés. Il y eut une soirée la veille du mariage. A la lueur des lampions qui illuminaient la façade de notre maison, je vis entrer Henri de Sermaises et sa famille, puis de nombreux invités, et, durant ma douloureuse nuit d'insomnie, j'entendis rouler les voitures qui les emmenaient. Le lendemain matin encore, j'aperçus Henri ; il revenait chercher sa fiancée, sa femme dans peu d'instant ; c'était lui que je voulais voir, lui que mes regards ne quittaient pas, quoique sa vue me fit courir, à chaque fois, comme un glacial frisson de haine dans les veines. Bientôt, un mouvement dans la foule annonça Valentine. Un nuage passa sur mes yeux, et, cependant, rien n'est plus distinct à mon esprit que sa blanche toilette et son adorable figure. Elle ne tourna pas la tête vers la fenêtre d'où je la contemplais avec désespoir. Elle monta en voiture. Sa mère la suivit, puis son père. Henri s'élança dans son coupé, les chevaux partirent au grand trot, et tout disparut. Je ne sais ce que je devins d'abord, mais je me retrouvai quelques instants après la tête appuyée sur mon lit, plongé dans mes oreillers, et versant encore une fois ces abondantes larmes, soulagement inappréciable de l'enfance et de la faiblesse, que l'orgueil plus tard refuse aux hommes. Puis, tout à coup, mon cœur bondit ; je courus à ma fenêtre ; j'avais perdu toute faculté de calculer le temps ; j'entendais revenir les voitures, et il me semblait que c'était trop tôt pour qu'un incident quelconque ne fût pas venu troubler l'ordre des cérémonies. Je ne sais, dans le court instant que je mis à entr'ouvrir mon rideau, quel monde de pensées et d'espérances traversa mon cerveau, mais un coup d'œil suffit pour les faire rentrer dans le néant. Je vis Henri de Sermaises descendre de sa voiture, il offrit la main à Valentine, qui s'appuya sur lui en rougissant ; ils étaient mariés, tout était fini pour moi.

Je partis le soir même, comme c'était convenu. J'allai à Paris, j'y passai plusieurs mois, puis je visitai l'Italie; je séjournai à Florence, à Rome, à Venise, j'y fis des connaissances agréables, je pris part à tous les plaisirs de la vie mondaine, je tâchai même de m'intéresser aux choses sérieuses de l'histoire, de l'art, de la politique. J'écrivais régulièrement à ma mère, et je retrouverais, s'il était nécessaire, dans ces lettres qu'elle a gardées sans doute, l'histoire de ces impressions de surface pour lesquelles j'aurais voulu vivre désormais. Mais à quoi bon? Pourquoi chercherais-je à fixer le souvenir de ces jours d'ennui et d'efforts incessants où j'essayai d'exister, de jouir, de sentir en dehors de mon cœur et de mes sentiments intimes? Pressé entre deux périodes de profonde douleur, ce temps m'apparaît maintenant pâle et comme effacé parmi le petit nombre d'années que j'ai vécu. Cependant l'absence, le voyage, la distraction forcée des yeux et de l'esprit semblaient avoir produit sur moi un effet salutaire: je paraissais plus fort, j'avais refoulé au fond de mon cœur ma passion et mes souffrances, et je réussissais à les cacher à tous, à me faire parfois illusion à moi-même. Enfin, je voulais me croire guéri, et lorsque, après dix-huit mois d'absence et de voyages, je me sentis saisi par un désir passionné de revoir la France, ma ville natale, ma vieille rue sombre, et cette maison où j'avais tant souffert, je nommai ces aspirations irrésistibles le mal du pays, et je partis. Ma mère s'était retirée à la campagne, sans doute afin de pourvoir, à force d'économie, aux dépenses qu'exigeait ma vie errante. Je me rendis d'abord directement chez elle, et j'eus, du moins, la joie d'apporter un grand bonheur à son cœur si tendre. Elle fut heureuse de me voir, heureuse des changements qui s'étaient faits en moi. Je ne sais s'ils étaient tous fort à mon avantage; son œil maternel les jugeait ainsi. La gaieté que je montrais en toute occasion, et qui animait mes récits, calmait toutes ses appréhensions, et elle se félicitait du courage avec lequel elle m'avait envoyé au loin chercher le remède à mes souffrances.

Cependant, ni l'un ni l'autre nous n'osâmes parler du passé, et le nom de Valentine ne fut pas prononcé entre nous. Je savais, du reste, que le colonel B^{***}, nommé général, ayant été envoyé dans une autre province, Valentine avait dû se séparer de ses parents. M. et madame de Sermaises habitaient un joli hôtel situé dans le plus beau quartier de la ville, et je ne craignais pas de les rencontrer en reprenant possession de notre ancien

logement, que ma mère avait conservé, et qui restait toujours à ma disposition. Je partis donc pour ^{***}, après quelques semaines de séjour à la campagne. Des affaires importantes exigeaient ma présence; mais, au fond, ce n'étaient pas elles qui m'entraînaient dans ce lieu vers lequel je me sentais fatalement attiré. Quoi qu'il en soit, j'arrivai à la ville par une belle et chaude après-midi de juin. Je me fis ouvrir notre appartement, et j'y rentrai seul. L'air était lourd, presque brûlant au dehors, et ces chambres inhabitées me semblèrent glacées. Je les parcourus en frissonnant, et je me trouvai si faible en face des souvenirs qui m'entouraient, que je résolus de ne pas les affronter davantage. Je sortis brusquement, j'ordonnai de faire du feu dans toutes les cheminées, et je me mis à parcourir la ville. Ah ! comme je vis bien que mon cœur était resté attaché à ces vieilles maisons, à ces rues étroites et tortueuses ! De cette heure seulement je rentrai en possession de moi-même, je me trouvai complet pour jouir et pour souffrir. Tout ce que j'avais vu ailleurs de beau, de riche, de grandiose, pâlisait dans mon souvenir devant cette petite ville que les étrangers trouvent si laide et si triste. J'allai dîner à un café très-fréquenté par la jeunesse élégante, j'y retrouvai plusieurs de mes anciens camarades avec lesquels j'échangeai des poignées de main plus ou moins cordiales. Nous nous racontâmes mutuellement ce qui nous était arrivé pendant les deux années qu'avait duré mon absence. Leur conversation n'allait guère avec l'état secret de mon esprit, et pourtant elle me parut agréable parce qu'elle me distrayait de mes pénibles préoccupations, de sorte qu'au lieu de quitter mes compagnons après mon dîner, je m'assis au milieu d'eux à la porte du café. C'était l'heure de la promenade. Les équipages et les beautés de la ville défilaient devant nous, sous le feu croisé de remarques qui n'étaient pas toujours bienveillantes. J'apprenais ainsi les anecdotes scandaleuses et la chronique secrète de la ville, mais j'étais devenu, malgré moi, distrait et pensif. Je suivais avidement des yeux les voitures qui se succédaient, j'attendais un nom qui, tôt ou tard, devait se mêler aux bavardages de mes amis. Enfin, je vis apparaître une calèche découverte, dans laquelle, au milieu d'un nuage de mousseline bleu-clair, abritant sa jolie tête contre les rayons du soleil avec une ombrelle assez petite pour ne pas la cacher aux regards, Valentine B^{***}, maintenant la comtesse de Sermaises, était nonchalamment étendue. Henri conduisait lui-même un bel attelage de deux

charmants chevaux anglais, dont l'ardeur, à peine contenue, était effrayante, lorsqu'on considérait la légère voiture qu'ils entraînaient après eux. Un murmure d'admiration courut parmi les jeunes gens qui m'entouraient; les exclamations s'entre-croisaient.

— Charmante femme !

— Délicieux chevaux !

— Cet Henri de Sermaises est un heureux drôle !

— Oui, heureux au jeu comme en amour; il vient de gagner le *steeple-chase* de P^{***}, il ira à F^{***} la semaine prochaine, et je tiendrais volontiers pour lui tous les paris qu'on me proposerait.

— Quel cheval fait-il courir ?

— Toujours sa jument pur sang, *miss Smithson*, elle lui a déjà fait gagner des sommes folles, c'est la plus jolie bête qu'on puisse voir.

— Eh bien ! à la place de Henri, reprit un des interlocuteurs en secouant la tête, je m'occuperais un peu moins de mes chevaux et un peu plus de ma femme. J'y trouverais, quant à moi, autant de plaisir et je crois plus de sécurité; la jolie madame de Sermaises pourra bien quelque jour s'ennuyer d'être négligée ainsi, et se souvenir de sa coquetterie d'autrefois.

Une fois lancés sur ce terrain, mes aimables compagnons ne se firent faute d'aucune de ces lourdes plaisanteries, monnaie courante des conversations oiseuses parmi les jeunes gens. Bientôt une sourde irritation s'empara de mon cœur; tous ces propos me causèrent des mouvements de colère que j'avais peine à cacher, et, pour ne pas les écouter plus longtemps, je me retirai brusquement dans l'intention de rentrer chez moi; mais je marchais avec lenteur, me ménageant ainsi, sans trop m'en rendre compte, l'occasion de revoir Valentine à son retour de la promenade. Je la revis en effet; le rapide équipage passa près de moi en me touchant presque. Cette circonstance attira l'attention de Valentine; nos yeux se rencontrèrent; elle fit un geste de surprise et je crus la voir rougir. Il n'en fallut pas davantage, je retombai sous le charme. Ce regard fugitif pénétra dans mon âme comme une étincelle ardente et ralluma toutes les flammes qui l'avaient dévorée. Pendant la plus grande partie de la nuit, je parcourus à pas fiévreux mon appartement désert, reconstruisant jour par jour, heure par heure, sensation par sensation, le douloureux roman de ma jeunesse. Hélas ! avec quelle facilité je le tirai de mes souvenirs ! Quoi ! j'avais pu croire à l'oubli ! Quoi !

j'avais espéré guérir ! Mais pas un mouvement de la physionomie de Valentine, pas un de ses sourires, pas une de ses paroles n'était sortie de ma mémoire. Durant ces quelques heures, je vécus de nouveau mon année de bonheur, j'éprouvai l'une après l'autre toutes les amertumes, toutes les douleurs qui m'avaient brisé. Seulement, devenu plus fort ou plus faible.... je ne sais lequel, je ne voulus pas fuir cette fois devant l'épreuve enivrante et cruelle qui m'attendait.

Je me rendis le lendemain matin chez une de mes parentes qui l'était aussi de Henri de Sermaises. Elle voyait beaucoup Valentine, et j'espérais bien que, mondaine et serviable, elle consentirait à m'accompagner et à me présenter chez les Sermaises. La chose fut encore plus facile que je ne le supposais ; madame de Prandi mit elle-même la conversation sur ce sujet.

— Mais votre mère était fort liée, si je m'en souviens, avec madame B^{***}, me dit-elle, et je ne doute pas que cette chère Valentine ne vous revoie avec plaisir. Entre nous, sa vie n'est pas fort amusante. Son mari la néglige un peu ; la lune de miel ne peut durer toujours. Quand Valentine aura des enfants, ce sera différent, mais aujourd'hui elle est vraiment bien seule et souvent ennuyée. Le départ de sa mère a été terrible pour elle. C'est une si charmante femme que madame B^{***}, en dépit de son originalité. Elle était fort utile à sa fille, et je ne puis la remplacer complètement malgré toute ma bonne volonté. Tenez, j'allais chez Valentine lorsque vous êtes arrivé, car son mari l'a quittée ce matin pour se rendre aux courses de F^{***} ; vous allez m'accompagner, je veux lui procurer la surprise de votre visite ; elle en sera enchantée. Allons, ne refusez pas, donnez-moi le bras et partons. En vérité, ma chère parente épuisait bien inutilement son éloquence, je n'étais que trop empressé d'accepter ses offres et je n'éprouvais que la seule inquiétude de ne pouvoir dissimuler mon impatience. J'avais peine à calmer le tremblement nerveux qui m'agitait pendant que nous nous acheminions vers l'hôtel de Sermaises, et je ne puis comprendre comment elle ne s'aperçut pas de mon trouble, lorsque la porte du salon s'ouvrant devant nous me laissa voir Valentine, vêtue de blanc, à demi couchée sur un canapé. Elle se releva vivement en entendant nos noms, jeta loin d'elle une broderie qu'elle tenait à la main et s'approcha avec empressement de madame de Prandi, puis elle se tourna vers moi. Elle était émue, je n'en pouvais douter, une rougeur de plus en plus vive s'étendait sur son front, ses joues et son cou

flexible; la main qu'elle avança vers moi tremblait, et sa voix altérée eut peine à me faire entendre les paroles affectueuses qu'elle m'adressa sur mon heureux retour dans mon pays et au milieu de mes amis. Mon cœur bondit dans ma poitrine; cette visible émotion me bouleversa; je retins dans les miennes la main qu'elle m'avait donnée; j'eus un instant de vertige, je me crus revenu aux jours passés. Un mot de madame de Prandi me ramena au temps présent; elle demanda à Valentine combien durerait l'absence de son mari.

— Oh ! huit jours tout au plus, répondit-elle. Il faut bien que Henri assiste aux courses qui vont avoir lieu ici. Il n'aurait même pas été à F^{***} sans un pari fait depuis longtemps.

— Toujours pour *miss Smithson*? demanda madame de Prandi.

— Toujours, répondit Valentine en riant, c'est sa favorite. Je devrais en être jalouse.

La conversation dura ainsi, soutenue par madame de Prandi, car mon cœur était trop plein pour qu'il me fût possible de trouver des phrases banales. Valentine avait repris son sang-froid, mais je voyais cependant la couleur aller et venir sur ses joues, et ses manières, ses paroles trahissaient une agitation qu'elle avait peine à maîtriser; au moment où je sortais, elle me demanda si je retournerais immédiatement auprès de ma mère, en ajoutant qu'elle espérait me revoir avant mon départ. — Je ne sais si elle entendit ma réponse balbutiante, mais je suis bien certain qu'elle dut compter sur mon retour. Deux jours après, en effet, je me présentai de nouveau chez elle, j'étais seul cette fois, et je pus me livrer sans contrainte à toutes les illusions que mon cœur cherchait à se créer. Je retrouvai la Valentine d'autrefois, j'entendis encore son rire jeune et argentin, je serrai sa main chérie qu'elle ne semblait pas avoir hâte de me retirer. L'émotion que trahissait sa charmante physionomie, je pus l'attribuer à la tendresse plus qu'à la surprise. Elle me chanta les romances que j'avais aimées et dont je me souvenais si bien; nous parlâmes des jours de notre jeunesse, et lorsque, accablé soudain par mes souvenirs, par mes émotions, par ces joies inattendues qui si longtemps avaient troublé mes rêves, je me laissai glisser à ses pieds en appuyant sur sa main mon front glacé et mes yeux humides, elle se contenta de me relever sans colère en me nommant un faible et fol enfant. O mes dernières heures de félicité ardente! joies douloureuses, illusions enivrantes expiées plus tard par des flots de larmes! vous n'avez pas épuisé mon cœur puisqu'il a conservé tant de force

pour souffrir, mais la fibre que vous fîtes tressaillir reste maintenant détendue et brisée pour jamais dans mon âme.

Il me fallut faire un effort sur moi-même pour m'arracher d'après de Valentine; mais partir, quitter la ville qu'elle habitait, m'eût été désormais impossible. Je ne pouvais plus vivre qu'en la voyant, qu'en entendant parler d'elle, qu'en espérant la rencontrer sans cesse. J'écrivis à ma mère que mes affaires n'étaient pas terminées, et c'était vrai; je ne m'en étais pas occupé. Une seule pensée remplissait mon esprit, une seule espérance mes minutes et mes heures. Aussitôt que je le pus je retournai chez Valentine. Il me sembla qu'elle m'attendait; elle était mise avec coquetterie, des fleurs nouvelles remplissaient son salon; assise dans l'embrasement d'une fenêtre, un rayon de lumière, tombant directement sur son visage, en faisait ressortir la fraîcheur et la grâce incomparables. Elle posa sur une petite table placée près d'elle l'ouvrage dont elle s'occupait, et me tendit la main. Je m'assis de l'autre côté de la table, je la regardais, je m'enivrais de ses douces paroles. Tout en causant, il m'en souvient, je m'emparai de sa broderie, une sorte de petite coiffe mignonne que je me mis à chiffonner entre mes doigts.

— Laissez cela, me dit-elle en rougissant et d'un air d'impatience, vous gâtez mon ouvrage.

Elle voulut le reprendre, je le retins en badinant, et nous étions ainsi penchés l'un vers l'autre, nos mains se touchant et presque entrelacées, lorsque la porte s'ouvrit; un homme entra, c'était Henri de Sermaises.

Valentine poussa un cri, se leva d'un bond, et, s'élançant vers son mari, se suspendit à son cou en lui entourant la tête de ses bras.

Oh! ce baiser! ce cri de joie! quel frisson ils firent courir dans mes veines! L'amour brûle; mais la haine est glacée; je le sais bien, moi! je sentis alors sa froide lame s'enfoncer et se retourner dans mon cœur. Henri de Sermaises que je haïssais si profondément, dont l'image détestée m'avait poursuivi en tous lieux, il était donc là encore se dressant devant moi, détruisant par sa seule présence mon pauvre bonheur d'un instant... Je crois que je grinçai des dents, et que, sans pouvoir prendre sur moi d'échanger avec lui un mot, ni un regard, je m'enfuis de la maison. Je retournai chez moi en courant, et j'y restai renfermé, étouffant dans la solitude les mouvements insensés de rage et d'aversion qui soulevaient mon cœur; mais je ne partis pas; je ne le pouvais plus. J'avais revu Valentine : il me fallait

rester près d'elle, souffrant, brisé. J'étais désormais lié à ses pas. Je restai donc, et misérablement, honteusement, comme un mendiant qui implore une dédaigneuse aumône, j'errai sur ses traces, me condamnant moi-même au plus cruel de tous les supplices : celui de la voir avec son mari.

Le jour des courses, je parvins à me placer en face d'elle. J'étais dans l'enceinte réservée aux *sportsmen*, et malgré ma complète indifférence pour ce qui passionnait autour de moi tous mes amis, je supportai leurs discours, je feignis même d'y prendre intérêt, afin de motiver ma présence obstinée dans cet endroit. Valentine me voyait fort bien, elle avait répondu à mon salut ; mais pour des raisons que j'ignorais, elle semblait peu désireuse d'attirer mon attention ou de m'accorder la sienne. Je persistai pourtant à demeurer, savourant dans l'amertume de mon cœur le douloureux bonheur que je payais si cher.

Tout à coup j'entendis près de moi le bruit d'une querelle ; je reconnus la voix de Henri de Sermaises, et je me retournai vivement. Il s'agissait de la course qui venait d'être fournie par la jument de Henri, *miss Smithson*. De forts paris étaient engagés. *Miss Smithson* était arrivée première ; mais un parieur de mauvais caractère avait élevé des doutes sur la loyale exécution des conditions de la course, et ses réclamations étaient faites avec impertinence. Henri répondit d'un air de hauteur. La querelle s'échauffa, un groupe se forma autour des deux adversaires, et je crus voir échanger des cartes. Un moment après, un de mes amis, Arthur de Binas, vint à moi d'un air empressé.

— Mon cher, me dit-il, M. le comte de Berneuil se bat demain avec M. de Sermaises, il est étranger et ne connaît que moi ici. Voulez-vous nous rendre à tous deux le service d'être son témoin ?

— Impossible, répondis-je avec une grande émotion, je suis parent assez proche de M. de Sermaises, mon intervention en faveur de son adversaire serait inconvenante.

Mon ami sembla trouver cette excuse valable, et il me quitta pour continuer ses recherches. Je le vis accoster un officier de la garnison. Ils causèrent quelques instants, puis rejoignirent Henri de Sermaises, et tous trois s'éloignèrent sans affectation. Un instant après M. de Sermaises reparut près du poteau ; il semblait parfaitement calme et même gai ; on eût pu croire que tout était arrangé et que l'incident n'aurait pas d'autres suites. Je n'en jugeai pas ainsi.

Les yeux fixés sur Henri, je sentais tourbillonner en moi mille pensées confuses que je ne pouvais ni ne voulais peut-être approfondir. Valentine ne s'était aperçue de rien; son air calme le prouvait assez. Henri la rejoignit lorsque les courses furent finies. Il la conduisit à sa voiture, l'y fit monter en lui témoignant, à ce qu'il me parut, une sollicitude plus qu'ordinaire; puis, après avoir donné ses ordres au cocher, il revint trouver ses deux témoins. Je ne le perdais pas de vue. Après une courte conférence, tous trois échangèrent des poignées de main et se séparèrent. Je me dirigeai du côté de mon ami, et je l'accostai. Il ne me fut pas difficile d'amener dans la conversation le sujet qui m'intéressait. Le duel qui allait avoir lieu et le rôle important qu'il y jouait absorbaient tellement les pensées d'Arthur qu'il n'aurait pu, je crois, parler d'autre chose. Il me dit que les deux adversaires se rencontreraient le lendemain matin à six heures, dans un petit vallon peu éloigné de la ville et que je connaissais bien. Ils devaient se battre au pistolet, Arthur s'en inquiétait, il venait d'apprendre que le comte de Berneuil était de première force à cette arme.

Je rentrai chez moi en proie à une extrême agitation. J'éprouvais un sombre espoir, un lâche désir de vengeance que je ne voulais pas m'avouer parce que j'en rougissais devant ma conscience effrayée, mais qui jetaient dans mon âme un trouble nouveau et une émotion inconnue. A cinq heures du matin j'étais sur la route par laquelle devaient passer les deux adversaires. Elle longe le petit vallon, lieu désigné de la rencontre, et le dominerait si son épais rideau de peupliers, d'aunes et d'ormes touffus n'abritait pas à tous les regards la longue pelouse étroite semée çà et là de gros châtaigniers, et coupée par un petit ruisseau.

Le temps était gris, presque froid. La veille au soir un orage soudain avait succédé à la chaleur du jour, inondant la ville et ses alentours d'une pluie abondante. Ce matin l'humidité remontait vers le ciel en brouillard épais et malsain. Je marchais à grands pas. Mon cœur battait à m'étouffer. J'aurais voulu arrêter le torrent des pensées brûlantes qui traversaient mon cerveau, mais je ne le pouvais pas. A mesure que s'approchait l'instant où un funèbre pressentiment plaçait pour moi l'arrêt suprême de la destinée, mes émotions secrètes s'éclairaient d'une lumière de plus en plus terrible. Tout ce que deux années de souffrances et d'ardente jalousie avaient amassé de haine dans mon cœur se soulevait à la fois. Tout ce que j'avais repoussé, refoulé, étouffé d'espérances passionnées s'élançait main-

tenant de mon âme en flots irrésistibles. Marchant comme un insensé, murmurant des mots sans suite, tressaillant aux bruits éloignés qui semblaient m'annoncer l'arrivée de ceux que j'attendais, manquant d'air parfois, comme si une main de fer m'eût serré la gorge, d'autres fois aspirant à pleins poumons le vent humide qui me glaçait, je passai une heure terrible qui aurait creusé dans mon âme une trace plus profonde si les heures qui suivirent ne l'eussent effacée.

Enfin le roulement d'une voiture se fit entendre; je me jetai derrière la haie; je vis Henri de Sermaises et ses deux témoins mettre pied à terre en face du sentier qui conduisait au petit vallon; la voiture continua sa route au pas, probablement suivant des ordres donnés d'avance, et les trois hommes descendirent dans la prairie. Ils avaient à peine disparu entre les arbres, lorsqu'une autre voiture arriva; le comte de Berneuil, Arthur de Binas et un officier en sortirent et se dirigèrent également du côté du petit vallon. Je me retournai alors, et me glissant à travers les buissons, je parvins à me placer de façon à pouvoir apercevoir distinctement tout ce qui s'allait passer. Oui, j'étais là! honteux d'y être, et j'y restais pourtant. Qu'avait donc fait de moi cette fatale passion pour que je fusse tombé ainsi? Qu'a fait de moi la terrible commotion de l'heure suivante pour que je puisse raconter tout ceci sans honte, sans remords, presque avec indifférence? J'ai tant souffert depuis!

Je suivis avec une attention haletante tous les préparatifs du duel; je vis les témoins mesurer le terrain, apprêter les armes, les remettre aux deux adversaires. Je distinguai le signal, et les deux coups partirent à la fois. Je tressaillis; pour un instant ma vue se troubla; mais un second coup d'œil me suffit pour tout voir. Le comte de Berneuil était debout, ses témoins et ceux de Henri entouraient celui-ci tombé la face contre terre.

Je ne sais quel vertige s'empara de moi. Je poussai un grand cri, et sans penser à la surprise que mon apparition subite pouvait faire naître, je m'élançai vers le lieu du combat.

Arthur de Binas me reconnut et vint à moi. Il était pâle comme un spectre.

— Vous étiez près d'ici? me dit-il, vous avez tout vu? C'est fini, il est mort.

Je poussai une exclamation inarticulée, et écartant tous ceux qui obstruaient ma route, je m'avançai impétueusement près de Henri. On venait de le soulever; la balle lui avait traversé la poitrine; une

légère écume rougeâtre bordait ses lèvres ; il avait expiré sur le coup, sans souffrance, sans agonie. Je regardai cette tête belle de traits, à laquelle la rigide main de la mort avait donné une expression plus noble. Je ne sais ce que je ressentais ; je n'étais pas heureux, je ne me réjouissais pas, mais je n'éprouvais pas de pitié.

Dans ce moment une voix dit :

— Mon Dieu ! qui apprendra ce malheur à sa pauvre jeune femme ?

— Ce ne peut être que vous, Edmond, reprit Arthur de Binas, vous êtes son parent, vous la connaissez beaucoup, vous remplirez mieux que nous cette douloureuse mission ; et puisque le hasard vous a amené ici, il faut que vous nous rendiez ce service.

Je le regardai d'un air égaré, je fis un signe affirmatif, et je partis en courant. Comment je parcourus la distance qui me séparait de la ville, c'est ce que je ne puis comprendre. Il y avait trois quarts de lieue à faire, je les franchis en un quart d'heure. La sueur me décollait du front, car le soleil avait dissipé le brouillard, et il faisait une chaleur accablante ; je me souviens de ce détail, et je me rappelle aussi que je me répétais à moi-même, à demi-voix et sans cesse :

— Elle ne l'aimait pas ! Non, elle ne l'aimait pas !

Je n'osai pourtant me rendre directement à l'hôtel de Sermaises ; je montai chez madame de Prandi. Ses domestiques, effrayés par l'expression de ma physionomie, allèrent aussitôt l'avertir ; elle entra, je lui racontai ce qui venait d'arriver, je ne sais en quels termes, mais je sais bien que je finis mon récit par les mots que je m'étais répétés avec tant de persistance.

— Elle ne l'aimait pas, n'est-il pas vrai, Valentine n'aimait pas son mari ?

— Ah ! grand Dieu ! que dites-vous là, s'écria madame de Prandi tout éplorée, la malheureuse femme l'adorait, et dans l'état où elle se trouve, cette affreuse nouvelle va la tuer.

Ce dernier mot me frappa à mon tour comme une balle mortelle ; je chancelai et je fus au moment de tomber. Madame de Prandi ne s'aperçut pas de mon émotion, elle mettait à la hâte son châle et son chapeau.

— Venez, me dit-elle en me prenant le bras, suivez-moi chez Valentine ; elle peut avoir un besoin immédiat de secours. Il faudra aller chercher son médecin, vous pourrez nous être utile, partons à l'instant.

Nous partîmes. Chemin faisant madame de Prandi me demanda des détails sur le malheureux duel qui venait d'avoir lieu. Je lui répondis par phrases entrecoupées, incohérentes. Toutes mes pensées étaient fixées sur la scène dont j'allais être témoin.

Les domestiques de Valentine virent bien que quelque événement grave nous amenait à cette heure insolite. On nous fit entrer. Madame de Prandi me laissa dans le salon et passa dans la chambre de Valentine qui n'était pas encore levée.

Je regardais ce frais et élégant salon, ces mille détails de la vie heureuse et paisible qui s'y était écoulée jusqu'à ce jour; les paroles de madame de Prandi me revenaient à l'esprit; une surtout qui m'avait fait entrevoir tout un monde de désespoir et de dangers, et une terreur secrète s'emparait de moi. Tout à coup un cri perçant, suivi de gémissements et de sanglots déchirants, me fit bondir sur moi-même; je m'élançai vers la porte de la chambre, mais je n'osai pas l'ouvrir. Je ne fus retenu ni par le puéril empire des convenances, ni même par mon respect pour celle que j'adorais; mais le souvenir des sentiments de haine et de vengeance qui toute la matinée avaient rempli mon cœur m'arrêta au moment de me trouver face à face avec cette vive douleur. La conviction de l'amour de Valentine pour Henri, cette conviction que j'avais repoussée jusqu'alors avec obstination m'envahit enfin d'une façon irrésistible. Je me reculai, et demeurai comme foudroyé.

Un instant après, madame de Prandi ouvrit impétueusement la porte et s'élança dans le salon en s'écriant :

— Elle se meurt !... elle se meurt !... Courez Edmond ! courez vite ! amenez du secours, un médecin ! Au nom de Dieu, un médecin !

Je me précipitai comme un fou hors de la maison. La grande porte était encombrée. On descendait de sa voiture le corps inanimé de Henri; je le regardai avec égarement. Ah ! comme mes pensées étaient changées ! comme au prix de ma vie j'aurais voulu maintenant ranimer cette dépouille glacée à laquelle l'existence de Valentine me semblait attachée ! Mes sombres, mes sanguinaires désirs se dressèrent devant moi dans ma conscience bourrelée; un remords poignant me saisit et un rauque gémissement m'échappa.

Le docteur était chez lui. C'était un ancien ami de ma famille; il aimait surtout beaucoup ma mère. Il parut effrayé de ma physionomie bouleversée; mais ce que j'avais à lui dire l'absorba bientôt; il s'habilla en hâte et me suivit. Nous arrivâmes; il entra chez Valen-

tine, et de nouveau je restai seul dans le salon; mais peu à peu des amis de Henri, des parents arrivèrent; on alla, on vint, on s'interrogea, on s'émut autour de moi sans que je pusse parvenir à comprendre clairement ce qui se disait. Toute mon âme était attachée à cette porte fermée, derrière laquelle s'achevait le rêve de ma vie et s'accomplissait la catastrophe de ma destinée. Ma seule occupation était de chercher à lire sur la physionomie de ceux qui pénétraient dans la chambre de Valentine ou qui en sortaient. Je me livrais alternativement à un faible espoir et à une crainte toujours grandissante, mais je n'osais interroger personne.

Au bout de quelques heures le salon se dégarnit; la première émotion de surprise et de pitié était calmée; chacun reprenait ses préoccupations personnelles et retournait à ses affaires. Je demeurai seul. Au bout d'un instant je vis sortir le docteur de la chambre. Il était pâle et agité; je courus à lui.

— Vous la sauvez, docteur, lui dis-je, vous la sauvez, n'est-ce pas?

Il me regarda et parut frappé; il me mit ses deux mains sur les épaules et me poussa ainsi dans une embrasure de fenêtre.

— Allons, me dit-il, soyez homme! pensez à votre mère! Elle n'a que vous, la pauvre femme! Nous n'avons déjà que trop de malheurs ici.

— Elle ne mourra pas! Vous la sauvez! répétais-je en joignant les mains.

Le docteur me posa un doigt sur le front et arrêta ses yeux sur les miens pendant une demi-minute, puis il haussa les épaules et murmura à demi-voix :

— Pauvre enfant! Du courage, ajouta-t-il tout haut évasivement, tout n'est pas désespéré. Il me quitta, s'assit à une table, écrivit une lettre et sortit.

Je restai, je me rapprochai de cette porte inexorable, et vaincu, brisé, je tombai à genoux, appuyé sur un fauteuil. Tout à coup quelqu'un sortit de la chambre, et mes regards y pénétrèrent. Je vis le lit à demi défait. Sur l'oreiller reposait la tête charmante de ma bien-aimée, pâle, hélas! et mourante. Un de ses bras nus tombait hors du lit. Les tresses de ses beaux cheveux glissaient sur son cou découvert. Ses yeux étaient fermés. Je ne devais plus jamais revoir leurs doux et brillants regards. On repoussa la porte, tout disparut; mais c'en était fait, je connaissais mon sort. Quelques heures encore, et

Valentine ne serait plus ! O mon cœur, comment ne t'es-tu pas brisé !

Cette angoisse dura toute la soirée et une partie de la nuit. Vers le matin, on me laissa entrer. La mort n'a pas de mystères ; les barrières posées par le monde tombent devant elle. Je pus coller mes lèvres sur ce front glacé, et m'agenouiller devant ce lit funèbre. Je ne sais combien de temps je restai là anéanti dans mon désespoir. J'aurais voulu mourir, et mon souhait égoïste aurait été exaucé peut-être, si je n'eusse senti inopinément un bras caressant se glisser autour de mon cou, des lèvres brûlantes se poser sur mon front, et des larmes tomber sur mon visage aride. Je levai les yeux ; c'était ma pauvre mère, c'était elle, elle encore, elle toujours, elle qui seule me reste maintenant !

FIN.

GOETHE ET SCHILLER

PAR M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

V

CORRESPONDANCE ENTRE GOETHE ET SCHILLER¹.

HERMANN ET DOROTHÉE.

(1797)

La principale préoccupation des deux poètes pendant l'année 1797, ce sont tous les problèmes d'esthétique soulevés par la création d'*Hermann et Dorothee*. Goethe achève ce poème, qu'il a si vivement commencé à Iéna, l'année précédente, pendant un séjour auprès de son ami. L'épopée familière est terminée ; les neuf chants, inscrits sous le nom des neuf Muses, ont déroulé leurs trésors. Schiller est ravi d'enthousiasme ; il admire, comme en extase, la suave idylle épique,

Si belle qu'on l'adore et qu'on en fait le tour,
Amoureux de l'ensemble et de chaque contour.

Il la compare à *Wilhelm Meister*, et il sent tout à coup avec une vivacité singulière la supériorité de la poésie sur la prose. Quand il s'occupait de *Wilhelm Meister*, il ne se lassait pas d'étudier les personnages, d'analyser leurs sentiments, de discuter leur conduite ; ce vivant tableau de la réalité exerçait sur son intelligence une sorte de fascination, il y revenait sans cesse, et sans cesse il recevait des impressions nouvelles qu'il s'empressait de communiquer à Goethe. A propos d'*Hermann et Dorothee*, ses confidences sont brèves ; mais

1. Voir les 37^e, 38^e, 39^e et 40^e livraisons.

comme on sent bien qu'il a été profondément frappé ! Point d'analyses, nulle discussion, pas la moindre critique des détails ; détails et ensemble, tout l'a ému comme la perfection même. Sa sympathie est un cri de joie. Quand le poëme paraît au mois d'octobre : « Le voilà donc, s'écrie-t-il, le voilà donc enfin lancé par le monde, et nous verrons l'effet que produira la voix d'un rapsode homérique dans cette société moderne si pleine de politique et de rhétorique. J'ai relu ce poëme sans que la première impression produite sur moi se fût affaiblie, et j'en ai ressenti encore des émotions toutes nouvelles. Il est incontestablement parfait dans son genre, il respire une pathétique vigueur et en même temps on y goûte un charme suprême ; bref, il est beau par delà toute expression. »

L'émotion dont parle Schiller est si vive, si profonde, qu'il en résulte une sorte de révolution dans son génie, ou du moins une crise tumultueuse et salutaire sans laquelle ses plus belles œuvres peut-être n'eussent pas vu le jour. La lecture de *Wilhelm Meister* l'avait arraché à ses études trop prolongées d'esthétique abstraite ; le goût de l'invention, le joyeux désir de créer (*Lust zu fabuliren*) lui étaient revenus tout à coup, pendant qu'il vivait si naïvement avec Wilhelm au milieu des bohémiens et des comtesses ; mais qu'il avait de peine à retrouver son poétique idéal ! C'est alors qu'il concevait la première pensée de son *Wallenstein*, sans réussir encore à dégager une œuvre d'art du sein des matériaux innombrables que lui livrait l'histoire. Ce *Wallenstein*, il voulait l'écrire en prose, et, incapable de dominer son sujet, il s'avancait péniblement, comme dans un labyrinthe, à travers une forêt de détails, de faits, de notes, de complications sans nombre. L'historien érudit, le disciple acharné de l'esthétique de Kant faisaient toujours la guerre à l'ami de Goethe, au lecteur de *Wilhelm Meister*, et l'empêchaient de prendre son essor. Quel douloureux débat ! que d'efforts ! que de lenteurs ! comme il était loin de cette aisance, de cette liberté poétique, dont il parle si éloquemment dans sa correspondance avec Kœrner ! Cette liberté, c'est le poëme de Goethe qui la lui rend. Schiller a lu *Hermann et Dorothee*, et aussitôt son inspiration se déploie sur les ailes de la poésie ; il va s'élever au-dessus de son sujet, il verra ce qu'il faut mettre en lumière et ce qu'il faut laisser dans l'ombre, il verra se dessiner les groupes, les caractères, l'action du drame, il apercevra enfin cette œuvre d'art qu'il avait jusque-là cherchée inutilement.

Et comment s'accomplit ce travail intérieur? On le verra dans ces lettres : les secrets d'une âme d'artiste y sont dévoilés avec une candeur admirable. *Hermann et Dorothee* le conduit à Homère, Homère à Sophocle, et Sophocle à Shakespeare; si bien qu'on peut lui appliquer les belles paroles de madame de Staël : « Comme les dieux de l'Olympe, il a franchi l'espace en trois pas ¹. » Comparant alors le drame et l'épopée, Schiller hésite et s'interroge. Déjà, quelques années auparavant, il s'était demandé si sa véritable vocation était le théâtre ou la poésie épique. Guillaume de Humboldt, qui était comme sa conscience littéraire, avait été expressément consulté sur ce point, et il avait répondu sans hésiter : « Votre vocation, c'est le drame. » Schiller ne renonce pas au drame, il ne revient pas à ses projets de poèmes sur Frédéric le Grand ou Gustave-Adolphe; mais, à force de méditer avec Goethe sur *Hermann et Dorothee*, à force de comparer Homère avec Sophocle et Shakespeare, il se forme du théâtre une idée plus pure et plus poétique. Son *Wallenstein* commencé en prose, il va l'écrire en vers. Et il ne s'agit pas ici d'une simple question de forme : c'est le fond même de son œuvre qui est renouvelé. Schiller s'élève à la grande poésie. Le drame sentimental et romanesque de sa première période va faire place à la haute tragédie, à l'art de Sophocle et de Shakespeare; et de même que chez les Grecs le drame est né de l'épopée d'Homère, c'est aussi l'étude de l'inspiration épique, provoquée chez Schiller par *Hermann et Dorothee*, qui le ramène à la grande poésie théâtrale. Voilà le sens de cette lettre que Schiller adresse à Koerner le 7 avril 1797 : « Le poème épique de Goethe, qui est né sous nos yeux, et qui, dans nos entretiens, nous a fait remuer tant d'idées sur l'épopée et le drame, le poème de Goethe, nos conversations, et aussi la lecture de Shakespeare et de Sophocle qui m'occupe depuis plusieurs semaines, tout cela aura de grands résultats pour mon *Wallenstein*. Ayant, à cette occasion, jeté un regard plus profond sur les conditions de l'art, je suis forcé de réformer maintes choses dans ma première conception de la pièce. » Un peu plus loin il appelle ce travail de son esprit une grande crise (*Diese grosse Krisis*).

Ainsi le *Wallenstein* de Schiller, on peut le dire, est né à la fois

1. C'est à propos du triple rôle de Voltaire, de Montesquieu et de J.-J. Rousseau, que madame de Staël s'est servie de cette image. Voir : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1^{re} partie, chap. xx.

de *Wilhelm Meister* et d'*Hermann et Dorothee*. Après avoir lu le *Wilhelm Meister*, Schiller, abandonnant les théories abstraites, revient à l'invention et commence son *Wallenstein* en prose; après *Hermann et Dorothee*, il l'écrit en vers, le remanie de fond en comble, et inaugure par cette grande composition ce que les critiques allemands appellent la période classique de son génie. Mais il faut suivre tout cela dans les lettres des deux poètes.

Gœthe à Schiller.

Leipzig, le 1^{er} janvier 1797.

Je ne veux pas partir d'ici sans vous donner un petit signe de vie, et vous raconter l'abrégé de l'histoire de mon voyage.

Nous sommes arrivés le 29; le 28, après avoir passé le mont Etter et triomphé des tourbillons de vent et de neige, nous sommes arrivés à Puttelstadt; après cette petite ville, nous avons trouvé la route passablement frayée jusqu'à Rippach, où nous avons couché. Le 29, dès onze heures du matin, nous étions à Leipzig, et depuis notre arrivée nous n'avons cessé de voir une quantité de monde, dont la plupart étaient invités pour dîner et pour souper, et c'est à grand'peine que j'ai pu échapper à la moitié de ce bienfait. Dans le nombre, il s'est trouvé beaucoup de personnes très-intéressantes. J'ai également revu plusieurs anciens amis et connaissances, et quelques remarquables produits des arts, ce qui m'a rafraîchi la vue. Aujourd'hui il faut surmonter un rude jour de l'an. Grand dîner, concert le soir et un grand dîner, indispensable dans ces occasions. Tout ce qu'on peut espérer de plus heureux, c'est de se retrouver chez soi à une heure du matin, et après un court sommeil il faudra se mettre en route pour Dessau, voyage que le dégel, dont nous avons été subitement surpris, rendra très-difficultueux. Espérons que ce trajet aussi se fera sans accident fâcheux.

Tout en me faisant une fête de me retrouver bientôt près de vous, dans la solitude de Iéna, je m'applaudis d'avoir été lancé de nouveau au milieu d'une grande masse d'hommes avec lesquels je n'ai aucun rapport. J'ai eu occasion de faire plus d'une bonne remarque sur l'effet de la polémique qu'on a engagée contre nous, et le manifeste en réponse aux attaques de nos adversaires n'en sera pas plus mauvais.

Adieu. Il paraît que notre voyage ne durera pas très-longtemps, puisque nous parlons déjà demain pour Dessau... Au reste, les jours sont si courts et le temps si mauvais, qu'il eût été difficile d'utiliser un plus long séjour; le hasard cependant nous offre parfois ce qu'on aurait vainement cherché.

Adieu encore, je vous souhaite santé, joie et courage. GOËTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 26 janvier 1797.

Puisque vous vous occupez des couleurs, il faut que je vous fasse part d'une expérience que j'ai faite aujourd'hui avec un morceau de verre jaune. Tenant ce verre horizontalement devant mes yeux, je regardais les objets devant ma fenêtre, et je voyais en même temps ceux qui étaient dessous, tandis que l'azur du ciel se reflétait sur la surface du verre. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tous les objets teints en jaune par la couleur du verre me paraissaient pourpre, sur toutes les places où se reflétait le bleu du ciel, comme si le mélange du jaune et du bleu produisait la couleur pourpre. D'après les expériences ordinaires, ce mélange devait produire la couleur verte, et le ciel avait en effet cette couleur toutes les fois que je le regardais à travers le verre, et il ne produisait le pourpre que lorsqu'il s'y reflétait. J'ai cru pouvoir m'expliquer ce phénomène par la position horizontale du verre qui, à cause de sa largeur, ne me laissait voir que la partie la plus épaisse du ciel qui tenait déjà du rouge. Pour preuve de mon opinion, je vous dirai que je n'avais qu'à boucher le dessous du verre pour y faire refléter les objets comme dans un miroir, pour voir du rouge pur là où il y avait d'abord du jaune.

Je ne vous apprends sans doute rien de neuf, mais je voudrais savoir si je m'explique bien ce singulier phénomène. S'il ne s'agissait, en effet, que du plus ou moins d'épaisseur du jaune pour produire, avec le mélange du bleu, tantôt du pourpre et tantôt du vert, la réciprocity de ces deux couleurs n'en serait que plus intéressante.

Avez-vous lu ce que Campe a répondu aux *Xénies*?...

Adieu. Tâchez de vous débarrasser bientôt de toutes vos affaires pour retourner librement aux Muses.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 29 janvier 1797.

... Votre expérience avec le verre jaune est fort jolie, et je crois pouvoir la classer avec un des phénomènes qui me sont déjà connus. Je suis curieux cependant de renouveler cette expérience, sur le point même où vous l'avez faite...

Je n'ai rien entendu dire des *Xénies*; dans le monde où je vis, il n'y a ni préludes ni échos littéraires. Un son retentit; on le remarque et on n'y songe plus. Rien avant le concert, rien après.

Je saurai, sous peu, s'il me sera possible de séjourner quelque temps près de vous, ou s'il faudra me borner à une simple visite. En

attendant, portez-vous bien, rappelez-moi au souvenir des vôtres, et attachez-vous à *Wallenstein* autant que vous le pourrez. GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 7 février 1797.

Vous m'avez adressé tant de richesses littéraires, que je n'ai pas encore eu le temps de les examiner toutes. C'est que l'acquisition d'une maison de campagne et une scène d'amour du second acte de *Wallenstein* font alternativement tourner ma tête vers les directions les plus opposées.... Nous nous faisons tous une fête de vous voir dimanche.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 8 février 1797.

... Je désire que vous puissiez conclure le marché de votre jardin ; s'il y avait quelque chose à bâtir, mes conseils sont à votre service... Je compte toujours vous voir dimanche.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 11 avril 1797.

Deux mots seulement pour vous donner signe de vie. Notre petit Ernest, que nous avons fait inoculer, a une forte fièvre accompagnée de convulsions qui nous effrayent beaucoup. La nuit sera agitée, et je ne suis pas sans inquiétude. Peut-être demain aurai-je l'esprit plus tranquille. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 12 avril 1797.

Puisse le petit Ernest sortir bientôt de cette crise dangereuse et vous remettre l'esprit en repos !... Ne tardez pas à m'envoyer de bonnes nouvelles de vous et des vôtres.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, 18 avril 1797.

Mon travail n'avance pas, car tout est encore agité chez moi... Le petit cependant continue à aller mieux, et j'espère bien que dans quelques jours je pourrai prendre possession de ma maison et de mon jardin. Alors ma première occupation sera d'écrire en entier la fable poétique de *Wallenstein*, afin de m'assurer qu'elle forme un tout dont chaque détail est arrêté. Tant qu'elle n'existe que dans ma tête, je

crains toujours qu'il n'y ait des lacunes; une narration suivie exige qu'on rende compte de tout. C'est cette narration détaillée que je vous soumettrai, puis nous en causerons.

Je vous félicite d'avoir donné congé aux quatre premières Muses¹; en vérité, c'est merveille de voir avec quelle rapidité la nature a créé cette œuvre, et avec quel soin, avec quelles méditations l'art aujourd'hui la perfectionne.

Portez-vous bien pendant ces jours de joie. Pour moi, je me fais une fête de pouvoir à l'avenir profiter en plein air de chaque rayon de soleil. Il y quelques jours j'ai eu le courage d'aller à pied et par un long détour jusqu'à mon jardin.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 19 avril 1797.

Je suis enchanté que vous soyez débarrassé de toute inquiétude à l'égard de votre enfant, et j'espère que le mieux se continuera; faites-en mes compliments à votre chère femme...

J'étudie maintenant avec un très-grand zèle l'Ancien Testament ainsi qu'Homère, puis je lis l'introduction d'Eichhorn à l'Ancien Testament et les *Prolégomènes* de Wolf sur Homère. De cette double étude résultent pour moi les plus étranges effets de lumière. Cela nous fournira plus d'un sujet d'entretien.

Écrivez, le plus tôt possible votre plan de *Wallenstein*, et ne manquez pas de me le communiquer. Vu mes études actuelles, les réflexions que je ferai sur cette esquisse auront beaucoup d'intérêt pour moi et ne seront pas sans utilité pour vous.

Il faut que je vous fasse immédiatement part d'une pensée qui m'est venue sur le poème épique. Puisqu'il veut être lu avec beaucoup de tranquillité, la raison est plus exigeante envers ce genre de poésie qu'envers tout autre, et j'ai été étonné de voir, en relisant l'*Odyssée*, que ces exigences y étaient complètement satisfaites. D'un autre côté, lorsqu'on médite sur ce que nous savons des travaux, du caractère et du talent des anciens grammairiens et critiques, on voit clairement que c'étaient des hommes de bon sens étroit, qui ne s'arrêtaient dans leurs recherches qu'après avoir mis ces grandes peintures au niveau de leurs propres conceptions. Si cela est, ainsi que Wolf cherche à le prouver, nous devons notre Homère actuel aux Alexandrins, ce qui donnerait assurément un tout autre aspect à ses poèmes.

Encore une remarque spéciale. Plusieurs vers d'Homère, qu'on

1. Les quatre premiers chants d'*Hermann et Dorothee* qui portent les noms de Caliope, de Terpsichore, de Thalie et d'Euterpe.

regarde comme entièrement apocryphes, sont de la nature de ceux que j'ai intercalés dans mon *Hermann*, lorsqu'il était terminé, afin de rendre l'ensemble plus clair, ou de préparer à temps certains événements à venir.

Je suis curieux de voir ce que j'aurais envie de retrancher ou d'ajouter à ce poème quand j'aurai achevé les études dont je m'occupe maintenant. En attendant, laissons-le se produire dans le monde tel qu'il est.

Un des traits caractéristiques du poème épique est d'aller toujours, tantôt en avant et tantôt en arrière; aussi tous les motifs retardants peuvent-ils être considérés comme parfaitement épiques. Il ne faut cependant pas que ces motifs soient des obstacles, car les obstacles n'appartiennent qu'au drame.

Si la nécessité de retarder la marche de la narration, si amplement satisfaite dans les deux pièces d'Homère, et qui se trouvait aussi dans mon plan à moi, est en effet indispensable, tout plan qui s'avance directement vers le dénouement est mauvais, ou du moins n'appartient point au genre épique. Le plan de mon second poème a ce défaut, si toutefois c'en est un; aussi me garderai-je bien d'écrire un seul vers de ce poème avant d'avoir tiré au clair avec vous mon idée à ce sujet. Elle me paraît extrêmement fertile; si en effet il en était ainsi, je lui sacrifierais, avec plaisir, le projet de mon nouveau poème épique.

Le drame me paraît tout à fait dans des conditions opposées. Au reste, nous en parlerons prochainement.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 21 avril 1797.

Votre dernière lettre m'a donné beaucoup à penser, et j'allais y répondre longuement, mais une affaire indispensable m'enlève ma soirée; je ne vous écrirai donc que quelques mots aujourd'hui. Tout ce que vous me dites me prouve clairement que le principal caractère du poème épique est dans la substantialité de ses parties. La mission du poète épique est de faire apparaître tout entière la plus intime vérité du sujet; il ne peint que l'existence et l'action tranquille des choses; à chaque mouvement qu'il fait dans cette direction, il dévoile son but et s'en rapproche; voilà pourquoi, au lieu de courir impatientement vers le terme du récit, nous prenons plaisir à nous arrêter à chaque pas avec lui. En nous laissant toute la liberté, le poète épique nous procure un grand avantage et rend sa tâche bien plus difficile, car nous exigeons de lui tout ce que la réunion de nos forces nous permet de prétendre. Le poète tragique, au contraire, nous enlève cette

liberté en concentrant nos forces sur un seul point, ce qui lui donne un grand avantage sur nous.

Votre observation sur la marche retardante du poëme épique est un trait de lumière pour moi. Cependant, d'après ce que je connais de votre nouveau poëme épique, je ne vois pas encore pourquoi cette particularité lui manquerait entièrement.

J'attends avec beaucoup d'impatience le résultat de vos nouvelles études, surtout en ce qui concerne le drame. En attendant, je réfléchirai sur ce que vous m'en avez déjà appris.

Adieu, portez-vous bien. Le mieux de mon petit malade se soutient en dépit du mauvais temps. Ma femme vous salue cordialement.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 22 avril 1797.

Encore quelques mots sur vos dernières lettres.

L'histoire universelle de Woltmann est un ouvrage bien singulier. La préface est tout à fait en dehors de la portée de ma vue. Quant à toute cette manière égyptienne, je ne puis en juger; mais il m'est impossible de concevoir comment il a pu, dans son *Histoire des Israélites*, adopter l'Ancien Testament tel qu'il est sans aucun examen et comme un document au-dessus de toute critique. Tout ce travail est bâti sur le sable et ne se maintient que par miracle, surtout quand on songe que l'introduction d'Eichhorn est écrite depuis près de dix ans, et que les travaux de Herder agissent sur l'esprit public depuis plus longtemps encore. Quant aux adversaires passionnés de la Bible, je ne veux pas même en parler...

Je voudrais déjà vous savoir établi dans votre jardin et débarrassé de tout souci. Mes meilleurs compliments à votre chère femme et à G. de Humboldt...

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 24 avril 1797.

Ce que vous appelez le meilleur sujet dramatique, c'est-à-dire celui où l'exposition fait déjà marcher l'action, ne se trouve que dans les *Jumeaux* de Shakespeare. Je n'en connais aucun autre exemple, bien qu'*Œdipe roi* se rapproche étonnamment de cet idéal. Je puis pourtant me représenter certains sujets dramatiques dans lesquels l'exposition est une continuation immédiate de l'action déjà commencée. *Macbeth* appartient à cette classe; je citerai aussi mes *Brigands*.

Quant au poëte épique, je voudrais ne lui accorder aucune exposition, du moins pas telle qu'on l'entend dans le sens dramatique. Le

poète épique ne nous pousse pas vers la fin, ainsi que le fait le poète dramatique; aussi le commencement et la fin se rapprochent-ils davantage par l'importance de la dignité; et l'exposition d'une épopée doit nous intéresser, non parce qu'elle conduit à quelque chose, mais parce qu'elle est quelque chose par elle-même. Je crois que, sous ce rapport, il faut être beaucoup plus indulgent pour le poète dramatique; puisqu'il place son but à la fin de son œuvre, il lui est permis de ne voir dans le commencement qu'un moyen. La nature de son travail le place dans la catégorie de la causalité; le poète épique est dans celle de la substantialité; dans la tragédie il peut et doit y avoir des incidents qui ne sont que la cause d'autres incidents; dans le poème épique tous doivent avoir leur valeur et leur importance propre...

Demain j'espère pouvoir m'installer dans mon jardin. Le petit est parfaitement rétabli, et la maladie, à ce qu'il semble, a consolidé plus fortement sa santé.

Humboldt est parti ce matin et pour plusieurs années. En tout cas, nous ne pouvons espérer de nous revoir tels que nous étions lorsque nous nous sommes quittés. Voilà donc encore une relation rompue et que je ne puis pas espérer de voir se renouer; car quelques années que chacun de nous passera d'une manière si différente changeront bien des choses en nous et autour de nous.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 25 avril 1797.

Il me paraît hors de doute que la nécessité de retarder la marche des événements découle d'une loi épique souveraine à laquelle cependant on pourrait satisfaire par un autre moyen. Selon moi, il y a deux manières de retarder: l'une tient à la nature de la route, et l'autre à celle de la marche; or cette dernière peut être mise en œuvre sur la route la plus directe, et convenir, par conséquent, à un plan tel que le vôtre.

Je ne voudrais cependant pas formuler cette loi épique telle que vous l'avez fait, car, ainsi résumée, elle me paraît trop générale et applicable à tous les genres de poésie. Voici, au reste, ma pensée en peu de mots à ce sujet: le poète épique, ainsi que le poète dramatique, représente une action; mais pour ce dernier, elle est le véritable but, tandis que pour le premier elle n'est qu'un moyen pour arriver à un but absolu et esthétique.

Par ce principe je m'explique parfaitement pourquoi le poète dramatique doit avancer rapidement et directement, tandis qu'une marche lente et vacillante convient au poète épique. C'est par la même raison que le poète épique doit s'abstenir de choisir des sujets qui excitent

vivement les passions, car alors l'action sort des limites d'un moyen et devient un but. J'avoue que ce cas me semble celui du nouveau poème que vous projetez, ce qui ne m'empêche pas de croire que votre toute-puissance poétique saura vaincre les difficultés du sujet.

Quant à la manière dont vous voulez développer l'action, elle me paraît plus propre à la comédie qu'à l'épopée. En tout cas, il vous sera bien difficile de ne pas exciter la surprise, l'étonnement, deux sentiments très-peu épiques.

J'attends le plan de votre nouveau poème avec beaucoup d'impatience¹. Il me paraît toutefois digne de remarque que Humboldt soit tout à fait de mon avis à ce sujet, sans que nous nous soyons communiqué notre opinion. Selon lui, votre plan n'a point d'action individuelle et épique. Lorsque vous m'avez parlé pour la première fois de ce plan, j'attendais toujours que vous en vinssiez à la véritable action, car tout ce que vous me disiez ne me semblait que l'introduction de cette action; et lorsque je croyais qu'elle allait commencer enfin, vous aviez fini. Il est vrai qu'un sujet du genre du vôtre laisse là l'individu pour s'occuper des masses, puisqu'il a pour héros la raison, dont le propre est de dominer les objets et non de les contenir.

En tout cas, que votre nouveau poème soit plus ou moins épique, sera toujours d'un autre genre que votre *Hermann*; et si ce *Hermann* était la véritable expression du poème épique, il résulterait de là que le nouveau poème ne serait pas épique du tout. Mais vous vouliez savoir avant tout si *Hermann* était une véritable épopée, ou s'il n'était que du genre épique, et nous sommes encore à résoudre cette question.

J'appellerais votre nouveau poème une épopée comique si on voulait complètement séparer de ce genre les idées limitées et empiriques de la comédie et de la poésie héroïco-comique. J'ajouterai que votre nouveau poème me paraît tenir à la comédie, comme *Hermann* tient à la tragédie, avec la différence cependant que l'effet de *Hermann* tient au sujet, et celui du poème projeté à la manière de le traiter. J'attendrai votre plan pour m'expliquer plus clairement.

Que dites-vous des nouvelles que l'on répand sur un traité de paix conclu à Ratisbonne? Si vous en savez quelque chose de certain, veuillez me le communiquer.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 26 avril 1797.

La paix vient en effet d'être conclue à Ratisbonne. Au moment où les Français étaient encore aux prises avec les Autrichiens pour entrer

1. Il s'agit du poème de la chasse, projeté, puis abandonné par Goethe, et qu'il regrettait plus tard de ne pas avoir écrit.

de nouveau à Francfort, un courrier est venu apporter la nouvelle de cette paix. Les hostilités ont cessé aussitôt, et les généraux des deux armées ont dîné avec le burgermeister, dans la maison rouge de Francfort. Les habitants de cette ville ont eu, au moins, en échange de leur argent et de leurs souffrances, le plaisir d'être témoins d'un coup de théâtre tel qu'on n'en voit que fort rarement dans l'histoire. Attendons à juger l'effet que produira ce changement dans les détails et sur l'ensemble de la situation.

Je suis parfaitement d'accord avec vous sur tout ce que vous me dites dans votre dernière lettre à l'égard du drame et du poème épique; au reste, vous m'avez depuis longtemps fait contracter l'habitude de m'expliquer mes rêves. De mon côté je ne vous dirai plus rien, il faut qu'avant tout vous voyiez le plan de mon poème. Alors nous agiterons des questions trop délicates pour en parler lorsqu'on n'en est encore qu'aux généralités. Si mon sujet ne se trouvait pas purement épique, quoique sous plus d'un rapport il soit très-intéressant et très-important, nous finirions par trouver la forme sous laquelle il faudrait le traiter.

Conservez-vous en bonne santé afin de mieux jouir de votre jardin et du rétablissement de la santé de votre petit.

Le séjour de Humboldt ici a été très-favorable à mes travaux d'histoire naturelle, il les a réveillés de leur sommeil d'hiver, pourvu qu'après son départ ils ne tombent pas dans un sommeil de printemps.

GOETHE.

Je ne puis m'empêcher de vous adresser encore une question sur nos dissertations dramatiques et épiques. Que dites-vous des principes suivants :

Dans la tragédie le destin, ou, ce qui est la même chose en d'autres termes, la nature péremptoire de l'homme, qui le pousse aveuglément vers un point ou vers un autre, peut et doit régner de la manière la plus absolue. Ce destin ou cette nature ne doivent jamais détourner de son but le héros qui, au reste, ne peut être maître de sa raison; et la raison, en général, ne saurait trouver de place dans la tragédie que chez les personnages secondaires et au désavantage du héros principal.

Dans le poème épique, c'est tout à fait le contraire; là, il n'y a d'autres agents véritablement épiques que la raison, ainsi que nous le voyons dans l'*Odyssée*, ou une passion parfaitement conforme au but, telle que l'*Iliade* nous en fournit l'exemple. Le voyage des Argonautes, considéré comme aventure, ne contient donc aucun élément épique.

Le même au même.

Weimar, le 28 avril 1797.

Lorsque j'ai réfléchi hier sur la fable de mon nouveau poëme, afin de l'écrire pour vous l'envoyer, je me suis senti saisi d'un amour tout particulier pour cet ouvrage, ce qui d'après ce qui en a été dit entre nous est d'un très-bon augure. Et puisque l'expérience m'a prouvé que, dès que je communique à qui que ce soit le plan d'un travail projeté, je ne le termine jamais, je m'abstiendrai encore pendant quelque temps avant de vous l'envoyer. En attendant, nous traiterons cette matière en général, et les résultats de nos communications me serviront à juger mon sujet à part moi. Si, après cette épreuve, je conserve le courage et l'envie de le traiter, il nous fournira plus de matière à réflexion quand il sera achevé qu'en état de projet ; si je venais à en désespérer, il serait toujours temps de vous montrer ce projet.

Connaissez-vous le traité de Schlegel sur le poëme épique qui a paru l'année dernière dans le onzième numéro du journal l'*Allemagne* ? Si vous ne le connaissez pas, lisez-le. Il est singulier de voir comment, en sa qualité de bonne tête, il est souvent sur la bonne route et la quitte presque aussitôt. Parce que le poëme épique ne peut avoir d'unité dramatique, et parce qu'on la chercherait en vain dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, il en conclut que le poëme épique ne doit avoir aucune espèce d'unité, ce qui, selon moi, signifie qu'il doit cesser d'être un poëme.

Et voilà ce qu'on appelle des idées justes, quand un examen sérieux suffit pour les démentir. Lors même que l'*Iliade* et l'*Odyssée* auraient passé par les mains de mille poëtes et de mille rédacteurs, on n'y verrait pas moins la tendance puissante de la nature poétique et critique vers l'unité. Au surplus, ce traité de Schlegel n'a été fait que pour appuyer l'opinion de Wolf, qui peut très-bien se passer d'un pareil secours. Lors même qu'il serait vrai que ces deux grands poëmes ne seraient nés que par degrés, et qu'il eût été impossible de les amener à une unité complète, quoique, selon moi, leur organisation soit beaucoup plus parfaite qu'on ne paraît le croire, il ne résulterait point de là qu'un pareil poëme ne doit jamais être complet ni arriver à une unité parfaite.

Je viens de faire un petit extrait de ce que vous me dites à cet égard dans vos dernières lettres. Continuez à traiter cette matière plus largement ; un pareil travail nous serait en ce moment très-utile à tous deux, dans le sens théorique ainsi que dans le sens pratique.

Je viens de relire avec beaucoup de plaisir la *Poétique* d'Aristote ; c'est une belle chose que la raison dans sa plus haute manifesta-

tion. J'ai remarqué, surtout, qu'Aristote s'en tient toujours à l'expérience, ce qui le rend un peu matériel et lui donne en même temps une grande solidité. J'ai été charmé, surtout, de la générosité avec laquelle il protège les poètes contre les frondeurs et les critiques trop vétilleux. Il n'insiste jamais que sur les points essentiels; pour tout le reste, il est d'une facilité qui m'a souvent étonné. Ses vues sur la poésie, et surtout sur les parties de cet art qu'il affectionne, ont quelque chose de si vivifiant que je me propose de le relire sous peu. J'y ai trouvé quelques passages qui ne m'ont pas paru très-clairs et dont j'espère approfondir le véritable sens. Il est vrai qu'on n'y trouve aucune donnée sur le poème épique, du moins telles que nous les désirons.

Je commence à me remettre des distractions du mois passé, et à me débarrasser de différentes affaires. J'espère pouvoir disposer du mois de mai tout entier. J'irai vous voir le plus tôt possible. GOETHE.

Schiller à Goethe.

Jéna, le 3 mai 1797.

Je suis très-content, non seulement d'Aristote, mais encore de moi-même, car il n'arrive pas souvent qu'après la lecture de l'œuvre d'un législateur aussi froid et aussi sobre, on se trouve encore d'accord avec soi-même. Votre Aristote est un véritable juge infernal pour tous ceux qui tiennent servilement à la forme extérieure, ainsi que pour ceux qui se mettent au-dessus de toute espèce de forme. Il est évident qu'il fait infiniment plus de cas de la substance que de la forme; aussi doit-il mettre les partisans de cette forme en contradiction avec eux-mêmes; tandis que la sévérité terrible avec laquelle il déduit de la nature même de l'épopée ou de la tragédie la forme rigoureusement nécessaire à chacun de ces poèmes, ne peut manquer de désespérer ceux qui dédaignent cette forme. Maintenant seulement je comprends le triste état dans lequel il a réduit les commentateurs, les poètes et les critiques français, et pourquoi ils ont toujours eu peur de lui comme les gamins ont peur du bâton. Quoique Shakespeare pêche à chaque instant contre les lois de ce juge, il lui eût encore été plus facile de s'en accommoder qu'à tous les poètes tragiques français.

Je suis bien aise, au reste, de ne pas avoir lu plus tôt cet ouvrage, car je me serais privé du plaisir et des avantages qu'il me procure en ce moment. Oui, pour lire Aristote avec profit, il faut déjà avoir des principes littéraires arrêtés; et lorsqu'on ne connaît pas encore parfaitement les matières qu'il traite, il doit être dangereux de chercher des conseils auprès de lui.

Il est certain cependant qu'il ne pourra jamais être parfaitement

compris ni apprécié. Toutes ses vues sur la tragédie reposent sur des raisons empiriques. Ayant toujours sous les yeux une masse de tragédies qu'il avait vu représenter et dont la plupart nous sont inconnues, il raisonne sur ces tragédies ; aussi la base de ses raisonnements nous manque-t-elle presque toujours. Jamais, ou du moins très-rarement, il ne part de l'idée de l'art, mais toujours du fait de la composition d'un poète et de la représentation de cette composition. Si, en général, ses jugements sont de véritables lois poétiques, nous en sommes redevables au hasard, qui a voulu que de son temps il existât des poèmes qui réalisaient une idée ou qui représentaient tout un genre.

Si l'on cherchait chez lui des idées philosophiques sur la poésie telles qu'on a droit d'en attendre de nos esthétiques modernes, on aurait une déception complète ; l'on serait même forcé de rire de la manière rapsodique dont il mêle les règles les plus générales et les plus spéciales des propositions logiques, rhétoriques, poétiques et prosodiques, surtout lorsqu'on le voit descendre jusqu'aux voyelles et aux consonnes. Mais lorsqu'on songe qu'il avait toujours devant lui une tragédie sur laquelle il cherchait à se rendre compte de chaque situation, de chaque effet, on s'explique tout ce qu'il dit, et l'on s'applaudit d'avoir l'occasion de récapituler tous les éléments dont peut se composer une œuvre poétique.

Je ne m'étonne pas de la préférence qu'il donne à la tragédie sur le poème épique, car, quoiqu'il ne s'explique pas sans ambiguïté, cette préférence, telle qu'il l'entend, ne porte aucun préjudice à la valeur objective et poétique de l'épopée. En sa qualité de juge et d'esthète, il devait nécessairement trouver plus de satisfaction dans un genre de poésie qui s'appuie sur une forme stable et sur laquelle, par conséquent, on peut formuler un jugement. Or, il est évident que la tragédie, telle qu'il en avait devant lui les modèles, se trouve en ce cas, car la tâche simple et déterminée du poète tragique est plus facile à concevoir et à désigner que celle du poète épique ; aussi offre-t-elle à la raison une technique plus parfaite, et l'espace étroit dans lequel la tragédie se trouve renfermée en rend l'étude moins longue. Il est, au reste, facile de voir qu'il préfère la tragédie, parce qu'il a sur elle des vues plus claires que sur l'épopée, dont il ne connaissait que les lois génériques qui lui sont communes avec l'épopée, tandis qu'il ignorait les lois spéciales qui rendent la poésie épique tout à fait opposée à la poésie dramatique. Lorsqu'on l'envisage sous ce point de vue, on comprend comment il a pu dire que l'épopée était contenue dans la tragédie, et que, dès qu'on savait juger une tragédie, on pouvait se prononcer sur un poème épique ; c'est qu'en effet toute

la poésie pragmatique d'une épopée se trouve renfermée dans la tragédie.

Le grand nombre de contradictions apparentes qui se trouvent dans la *poétique* d'Aristote lui donnent, à mes yeux, un prix nouveau, car elles me prouvent que le tout se compose d'aperçus isolés sans aucune idée théorique préconçue; il est vrai qu'il faut aussi mettre beaucoup de choses sur le compte du traducteur. Je me fais un vrai plaisir de traiter cette question en détail avec vous quand vous serez ici.

Lorsque Aristote regarde l'enchaînement des événements comme le point principal de la tragédie, on peut dire qu'il frappe juste sur la tête du clou.

Il est agréable de voir un homme chez qui la raison domine tout comparer la poésie à l'histoire, et convenir qu'il y a plus de vérités dans la première que dans la seconde. Un point qui me charme aussi, c'est quand il remarque, au sujet des opinions, que les anciens font parler leurs personnages avec plus de politique et les modernes avec plus de rhétorique.

Ses observations sur l'avantage qu'il y a à mettre en scène des personnages vraiment historiques sont fort sensées.

Je n'ai pas du tout trouvé qu'il soit aussi partial pour Euripide qu'on l'en accuse. Maintenant que j'ai lu moi-même sa *Poétique*, je trouve, en général, qu'on a monstrueusement défiguré sa pensée...

Si Aristote ne vous appartient pas, je l'achèterai, car je ne veux pas m'en séparer de sitôt.

J'espère que *Don Juan*, que je vous renvoie, fera une jolie ballade.

Malgré le vent et la pluie, je me promène des heures dans mon jardin, ce dont je me trouve fort bien. SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 6 mai 1797.

Je suis enchanté que nous nous soyons mis à lire Aristote si à propos; ce n'est que lorsqu'on comprend un livre qu'on en fait la découverte. Je me souviens que j'ai lu cette traduction il y a trente ans, mais alors je n'y ai rien compris du tout. J'espère pouvoir bientôt vous en parler de vive voix. L'exemplaire ne m'appartient pas.

Je me suis beaucoup servi ces jours-ci de la traduction d'Homère, de Voss, et j'ai reconnu de nouveau combien elle est admirable. Il m'est venu à l'idée un moyen de lui rendre délicatement une justice publique, ce qui ne pourra manquer de chagriner ses stupides adversaires. Nous en parlerons...

Après le 15 de ce mois, j'espère venir passer quelque temps avec vous. Aujourd'hui le souvenir de toute une semaine de dissipation me

rend de très-mauvaise humeur. Réjouissez-vous de pouvoir respirer le grand air et de vivre dans une solitude complète. GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 22 juin 1797.

Puisqu'il faut absolument que je maîtrise mes inquiétudes actuelles par un travail sérieux, j'ai pris la résolution de revoir mon *Faust*. Je sais bien que je ne l'achèverai pas encore ; mais en dissolvant ce qui a déjà été imprimé pour le grouper en grandes masses avec ce que j'ai nouvellement fait et inventé pour ce sujet, je préparerai l'exécution prochaine du plan, qui n'est en réalité qu'une idée. En retravaillant cette idée et son exécution, je me suis trouvé passablement content de moi. Maintenant je voudrais que vous eussiez la bonté de penser à cet ouvrage pendant une de vos nuits d'insomnie, et de me dire ce que vous en attendez et ce que vous exigez de l'ensemble. Par là, vous continueriez à me raconter et à m'expliquer mes propres rêves. Sous le rapport de la disposition d'esprit, les diverses parties de ce poème peuvent être travaillées séparément, car tout ce travail étant subjectif, il suffit que les détails soient subordonnés à l'ensemble par l'esprit et par le ton. Je puis donc m'en occuper par intervalles, c'est ce qui m'a décidé à y revenir en ce moment. Au reste, ce sont nos entretiens sur les ballades qui m'ont ramené dans cette route nébuleuse, et les circonstances me conseillent, sous plus d'un rapport, d'y persister pendant quelque temps.

La partie la plus intéressante de mon nouveau poème épique se perdra peut-être dans une semblable vapeur de rimes et de strophes. Laissons-le encore fermenter un peu.

Malgré le mauvais temps, votre Charles s'est beaucoup amusé dans mon jardin. Si votre chère femme avait voulu rester un jour de plus, j'aurais eu beaucoup de plaisir à la recevoir ce soir avec tous les siens. GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, 23 juin 1797.

Votre résolution de revenir à *Faust* m'a d'autant plus étonné que vous êtes sur le point d'entreprendre un voyage en Italie. Mais j'ai renoncé, une fois pour toutes, à vous juger d'après les règles de la logique ordinaire, et je suis convaincu que votre bon génie vous tirera parfaitement de cette affaire.

Il ne sera pas facile de vous dire ce que j'attends et désire trouver dans *Faust*. Je chercherai toutefois à saisir dans cette œuvre le fil de

vos idées ; et si je ne puis y réussir, je m'imaginerai que j'ai trouvé, par hasard, les fragments de *Faust*, et que j'ai été chargé de compléter les lacunes.

Pour l'instant, je me borne à vous dire que le poëme de *Faust*, malgré son individualité poétique, ne peut entièrement rejeter les exigences d'une signification symbolique, ainsi que vous le pensez sans doute vous-même. On ne saurait perdre de vue le double caractère de la nature humaine, et l'insuccès de la tentative de réunir dans l'homme le divin et le physique. D'un autre côté, la fable tend et doit tendre à se dépouiller crûment de la forme ; aussi ne veut-on pas s'arrêter près du sujet, mais être conduit par lui à l'idée. En un mot, ce que l'on demandera à *Faust*, c'est d'être à la fois philosophique et poétique. Vous aurez beau faire, la nature du sujet vous forcera à le traiter philosophiquement, et l'imagination sera forcée de se mettre au service d'une révélation de la raison. Mais sans doute je ne vous dis rien de neuf, car dans les parties déjà terminées de votre poëme vous avez parfaitement rempli cette condition...

Ma femme, qui arrive de son petit voyage avec *monsieur Charles*, m'empêche de continuer.

J'espère vous envoyer lundi prochain une nouvelle ballade ; le temps est propice pour les compositions poétiques. SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 24 juin 1797.

Merci de vos premières paroles sur la résurrection de *Faust*. Je suis sûr que nos vues sur l'ensemble de l'ouvrage seront toujours les mêmes ; mais rien n'est plus encourageant que de retrouver ses pensées et ses projets en dehors de soi, et c'est surtout chez vous qu'il m'est de la plus haute importance de les retrouver.

C'est par pure sagesse que j'ai repris cette œuvre en ce moment. L'état de la santé de Meyer me fait toujours craindre d'être réduit à passer encore tout l'hiver prochain dans le Nord ; et comme je ne veux pas importuner mes amis par la mauvaise humeur que donne toujours un espoir déçu, je me suis préparé avec amour un refuge dans ce monde d'idées, de symboles et de brouillards de *Faust*. Avant tout, je terminerai et grouperai les grandes masses, et ne passerai aux détails que lorsque ce cercle sera épuisé. Adieu ; continuez à me dire votre pensée à ce sujet, et envoyez-moi votre ballade le plus tôt possible.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 26 juin 1797.

Si je vous ai bien compris dernièrement, vous avez le projet de traiter la *Chasse*, votre nouveau poème épique, en strophes rimées. J'ai oublié de vous dire que ce projet me sourit beaucoup, et que ce n'est qu'en traitant ainsi ce sujet qu'il pourra prendre place à côté de *Hermann et Dorothee*. La nature de ce poème le fait pencher vers la poésie moderne ; la forme si aimée des strophes lui sera donc d'autant plus favorable, qu'elle exclura toute idée de concurrence avec *Hermann*. En mettant le lecteur et le poète dans une disposition bien différente, cette nouvelle épopée sera un autre concert sur un autre instrument.

Sans être précisément un poème romantique, il aura sa part des privilèges de ce genre de poésie ; si ce n'est le merveilleux, l'extraordinaire, le surprenant même pourront facilement y trouver leur place, et l'histoire du lion et du tigre, qui m'a toujours paru insolite, n'aura plus rien d'étonnant. Puis vous n'aurez qu'un pas à faire pour parler de vos personnages princiers et de leurs chasseurs au temps de la chevalerie, car le sujet se rattache de lui-même à la féodalité septentrionale. Le monde grec, que les vers hexamètres rappellent infailliblement, n'admettrait guère cette forme des strophes, tandis que le moyen âge et les temps modernes, et par conséquent la poésie moderne, la réclament naturellement.

Je viens de relire les fragments de *Faust*, et l'idée de la solution d'un pareil sujet me donne le vertige. En tout cas, cet effet est fort naturel, car tout repose sur l'intuition, et tant qu'on n'y est pas arrivé, des matières moins riches même ne pourraient manquer d'embarrasser l'esprit. Ce qui m'inquiète surtout, c'est que, d'après son plan, le poème de *Faust* exige une grande quantité de matières, afin qu'au dénoûment l'idée puisse être complètement exécutée, et je ne connais pas de cercle poétique qui puisse contenir une masse qui tend ainsi à se grossir sans cesse. Mais patience, vous saurez vous tirer d'affaire.

Il faudra, par exemple, que vous conduisiez *Faust* dans la vie agissante et réelle ; et quelle que soit la scène sur laquelle vous voudrez l'introduire, la nature du héros la rendra nécessairement trop grande et trop compliquée.

Il sera également très-difficile de tenir un juste milieu entre les parties qui ne peuvent être que de la raillerie, et celles qu'il faudra traiter sérieusement. Ce sujet me paraît prédestiné à devenir une arène où l'esprit et la raison se livreront un combat à mort. Autant que je puis en juger par l'état actuel de *Faust*, le diable, grâce à son réa-

lisme, est dans son droit devant la raison comme *Faust* l'est dans le sien devant le cœur. Parfois cependant ils semblent changer de rôle. Je crains aussi que le diable n'annule son existence idéaliste par son caractère tout réaliste. En tout cas, la raison seule peut l'admettre et le comprendre tel qu'il est. Je suis également impatient de voir comment la partie populaire pourra se marier avec la partie philosophique.

Je vous envoie ma ballade, c'est le pendant de vos *Grues* !

Dites-moi donc où en est le baromètre. Je voudrais savoir si on peut compter enfin sur un beau temps durable. SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Welmar, 27 juin 1797.

Votre ballade (*l'Anneau de Polycrate*) est fort bien réussie. L'ami royal devant lequel l'action se passe, la conclusion qui laisse l'esprit en suspens, tout cela fait un très-bon effet. Je souhaite que mon pendant puisse l'égaliser.

Vos remarques sur *Faust* m'ont fait beaucoup de plaisir, et s'accordent parfaitement, comme je devais m'y attendre, avec mes projets et mes plans ; je vous dirai toutefois qu'avec cette composition barbare, je compte me mettre à mon aise, en me bornant à toucher aux questions les plus élevées, au lieu de les résoudre. J'espère donc que la raison et l'esprit, semblables à deux bretteurs, ferrailleront vaillamment le long du jour pour souper amicalement ensemble. Je tâcherai que les parties soient agréables et amusantes et donnent quelque chose à penser. Quant à l'ensemble, qui restera toujours en fragment, j'aurai en ma faveur les nouvelles théories du poème épique.

Le baromètre est toujours en mouvement et nous ne pouvons compter sur un temps stable. Cet inconvénient se fait toujours sentir lorsqu'on veut vivre en plein air, l'automne est toujours notre meilleur temps.

Puisque mon *Faust* me ramène à la rime, je ne tarderai pas à vous fournir quelque chose pour l'*Almanach des Muses*. Il me paraît certain maintenant que mes tigres et mes lions appartiennent à la poésie ; je crains seulement que ce qu'il y a de plus intéressant dans ce sujet ne vienne à se dissoudre dans une ballade. Nous verrons sur quelle rive le génie conduira la barque... GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 10 juillet 1797.

Vous avez, dans votre essai, dit en peu de mots des choses très-précieuses et répandu une admirable clarté sur une très-belle matière.

Cet essai est vraiment un modèle pour indiquer comment il faut regarder et juger les œuvres d'art, et comment il faut leur appliquer les principes artistiques. C'est sous ce double rapport qu'il a été fort instructif pour moi. Nous en parlerons de vive voix demain, car à moins d'obstacles imprévus je serai chez vous vers trois heures après midi.

Dans le cas où je ne pourrais loger chez vous sans vous gêner, faites-moi-le savoir par un petit billet que me remettra le gardien de la porte de la ville; dans ce cas je descendrais chez mon beau-frère. Ma femme viendra avec moi et nous comptons rester jusqu'à jeudi.

L'heureuse arrivée de Meyer dans sa ville natale et le prompt rétablissement de sa santé m'ont fait beaucoup de plaisir. La certitude que vous ne serez pas trop loin de nous pendant cet hiver est une grande consolation pour moi.

Adieu, portez-vous bien. Humboldt vous prie de lui renvoyer le plus tôt possible à Dresde son exemplaire d'*Eschyle* dont il a absolument besoin.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 19 juillet 1797.

Vous ne pouviez me faire un cadeau d'adieu plus agréable et plus salubre que de venir passer huit jours avec moi. Je ne crois pas me tromper en regardant cette dernière réunion comme plus fertile encore que toutes celles qui l'ont précédée. Nous avons développé ensemble tant de choses pour le présent, et fait de si beaux préparatifs pour l'avenir, que je vais partir l'esprit très-satisfait. Fermement décidé à travailler beaucoup chemin faisant, je puis espérer qu'à mon retour votre bienveillant intérêt viendra au-devant de moi. Si nous continuons ainsi à terminer à l'envi différents petits travaux pour nous amuser et nous exciter sans cesser de continuer les grands, nous finirons par accomplir de belles choses.

Voici *Polycrate* que je vous renvoie; puissent les *Grues* venir bientôt me rejoindre dans mon voyage! Samedi prochain, je vous donnerai des nouvelles sur mon départ. Mes compliments à votre chère femme. Je viens d'écrire à Schlegel.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 21 juillet 1797.

Je ne vous quitte jamais sans que je sente quelque nouvelle bonne plante germer en moi, et je m'estimerai heureux si, en échange de tout ce que vous me donnez, je pouvais en effet mettre votre richesse intérieure en mouvement. Des rapports fondés sur un perfec-

tionnement mutuel ne peuvent manquer de rester toujours frais et vivants, contrairement aux rapports ordinaires, que l'opposition seule peut garantir de la monotonie; les nôtres deviendront plus variés à mesure que l'harmonie deviendra plus complète et que l'opposition deviendra tout à fait impossible. Oui, j'espère que, peu à peu, nous nous entendrons complètement sur tout ce dont on peut se rendre compte; quant aux choses que leur nature rend inexplicables, nous resterons du moins près l'un de l'autre sous le rapport du sentiment.

Pour utiliser dans toute leur étendue nos communications mutuelles et me les approprier tout à fait, je les applique immédiatement à mon travail du moment. Vous dites, dans votre introduction au *Laocoon*, qu'une œuvre d'art isolée contient l'art tout entier, et cette idée ne serait pas réellement juste, si tout ce qu'il y a de général dans l'art ne pouvait pas se transformer dans un cas particulier. J'espère donc que mon *Wallenstein* et tout ce que je pourrai faire d'important désormais contiendra et reproduira dans son ensemble ce que, de votre système, nos relations auront pu faire passer dans ma nature.

Le désir de reprendre *Wallenstein* devient toujours plus puissant en moi, car c'est déjà maintenant un objet déterminé qui désigne à l'activité le point sur lequel elle doit concentrer ses forces, tandis que lorsqu'on entreprend un sujet qui n'a subi encore aucun travail préliminaire, on est bien souvent sujet à se tromper. Je terminerai avant tout mes chansons pour l'*Almanach des Muses*, car le compositeur me presse; puis je tâcherai de terminer heureusement les *Grues*, afin de pouvoir revenir à ma tragédie dès le mois de septembre.

Vos nouvelles apporteront une utile diversion dans la vie simple et uniforme à laquelle il me faudra revenir. Ces chères nouvelles me feront profiter de ce que vous pourrez me donner de neuf, et raviveront ce que nous avons déjà traité ensemble.

Adieu donc, et pensez à moi chez notre ami, de même que vous serez toujours présent ici à notre pensée. Ma femme vous envoie un adieu cordial.

SCHILLER.

C'est ici que se place le voyage de Goethe en Suisse. N'ayant pu, l'année précédente, aller revoir cette Italie dont le souvenir l'obsédait sans cesse, il avait eu l'espoir de réaliser son rêve pendant l'été de 1797; arrêté encore par les événements, il se contenta de visiter la Suisse et une partie de l'Allemagne du Sud. Le 30 juillet, il partit de Weimar et se dirigea vers Francfort. Pendant ce voyage, la correspondance des deux poètes ne s'arrête pas. Goethe communique à Schiller ses impressions, ses confidences, ses vers même, car la variété

des tableaux qui passent sous ses yeux excite sa verve, et lui inspire tantôt des ballades, des *Lieds*, tantôt des projets de poèmes dont la pensée le ravit. Ce n'est pas à Francfort cependant que son inspiration s'éveille. La solitude de Weimar lui vaut mieux que les excitations factices d'une grande ville. Quel bruit ! Quelle activité vulgaire ! Quelle poursuite acharnée du gain ! Des hommes ainsi affairés ne demandent pas au théâtre les pures jouissances de la poésie, mais des distractions matérielles. La poésie leur répugne, écrit-il à Schiller (9 août), et il ajoute avec son impartialité indulgente : « Cette répugnance m'a paru fort naturelle, car la poésie exige le recueillement ; elle isole l'homme malgré lui ; or, l'homme a beau vouloir l'éloigner, toujours elle revient, toujours elle s'impose bon gré mal gré à son intelligence, et l'on conçoit que dans ce monde dont je vous parle, elle soit aussi incommode qu'une amante fidèle. » Schiller ne se résigne pas si facilement à justifier la répugnance du public pour la poésie ; sa réponse est curieuse : « Il est plus facile, je le sais, de tourmenter le public par la poésie que de lui faire plaisir. Quand on ne peut atteindre l'un de ces buts, c'est l'autre qu'il faut viser. Tourmentons les gens, gâtons-leur la quiétude où ils s'endorment, plongeons-les dans l'inquiétude et la surprise. Que la poésie se présente à eux en génie ou en spectre, c'est le seul moyen de leur révéler son existence et de leur inspirer le respect du poète. »

De Stuttgart, de Tubingue, de Stafa, Goethe continue d'écrire à Schiller toutes ses impressions de voyage ; un jour, dans cette dernière ville, après une excursion au Saint-Gothard, au milieu d'une foule de recherches minutieuses et précises, comme il les aimait tant, sur l'histoire naturelle, la géographie, la situation économique et politique de cette Suisse, dit-il, encore si peu connue, il annonce à son ami qu'il vient de trouver un poème.

Goethe à Schiller.

Stafa, 14 octobre 1797.

.

Que direz-vous si je vous avoue qu'au milieu de tant de matières prosaïques, j'ai trouvé un sujet poétique, qui m'inspire la plus grande confiance. Je suis presque convaincu que la fable de Guillaume Tell convient parfaitement à l'épopée. Elle aurait même l'immense avantage de devenir, par la poésie, une vérité parfaite, tandis qu'avec tout autre sujet du même genre on est obligé de convertir l'histoire en

fable. Nous en parlerons plus tard. En attendant, je me suis familiarisé, autant que cela était possible, avec la localité resserrée qui a été le théâtre de cette fable, et j'ai étudié les mœurs et le caractère de ses habitants, autant que cela pouvait se faire pendant un séjour aussi limité. Maintenant, c'est à mon bon génie à décider ce que deviendra mon entreprise.

Je cherche en ce moment le moyen de travailler en voyageant, ce qui est moins difficile qu'on ne paraît le croire. Si le voyage distrait souvent, il nous ramène promptement sur nous-même, par l'absence de toute relation extérieure. On peut dire qu'il ressemble au jeu où il y a toujours à gagner et à perdre, et fort rarement du côté où on s'y attendait. Pour des natures comme la mienne, qui aiment à s'approprier les choses, un voyage est inappréciable : il anime, instruit et rectifie ce qu'on croyait savoir.

Je suis convaincu que, même en ce moment, on pourrait fort bien se rendre en Italie, car après un tremblement de terre, un incendie, une inondation, tout en ce monde tend à se remettre, le plus tôt possible, dans son ancien état. Aussi entreprendrais-je ce voyage sans hésiter, si je n'en étais pas empêché par d'autres considérations. Je crois donc que nous nous reverrons bientôt ; et l'espoir de partager mes conquêtes avec vous est un puissant motif pour me ramener chez moi...

GOETHE.

Ce retour n'a lieu que dans la seconde moitié de novembre ; le voyage de Goethe avait duré près de quatre mois. La fin de l'année 1797 va être employée par les deux poètes à coordonner toutes les idées que leur ont suggérées leurs études sur la poésie épique et la poésie dramatique. Toutes ces idées, je l'ai indiqué déjà, c'est le poème d'*Hermann et Dorothee* qui en a été la cause première, et qui continue d'en être l'inspiration constante. On s'étonnera peut-être que ce poème, dont l'influence fut décisive sur Schiller, ne tienne pas une place plus considérable dans sa correspondance. Que de lettres il avait adressées à Goethe au sujet de *Wilhelm Meister* ! Avec quel bonheur il analysait ses impressions ! Quelle surprise et quelle joie quand il voyait se dérouler les aventures du roman ! A chaque livre nouveau, c'étaient de nouvelles dissertations où son esprit émerveillé racontait naïvement tout ce qu'il avait senti. Schiller a vu aussi se dérouler, un chant après l'autre, toutes les poétiques peintures de la familière épopée ; il bat des mains, il pousse des cris d'enthousiasme ; mais où sont ces dissertations qu'il aimait ? Où sont les commentaires de l'artiste ? Les commentaires de Schiller sur *Hermann et Dorothee*,

ce sont ces curieuses lettres où, sans parler du chef-d'œuvre de son ami, il nous montre l'impression profonde qu'il en a reçue, la crise qu'a traversée son génie et la transformation complète qu'il a fait subir à son *Wallenstein*.

Ces lettres, on va les lire; elles terminent la correspondance des deux poètes pendant l'année 1797. Voulez-vous, cependant, avant de lire ces commentaires indirects, connaître aussi l'opinion expresse de Schiller sur *Hermann et Dorothee*? Il suffit de citer sa belle lettre au peintre Meyer. Meyer était l'un des plus intimes amis de Goethe; après un long voyage en Italie, il venait d'arriver en Suisse, à Stafa, où il allait rejoindre Goethe et visiter avec lui les grands paysages des Alpes. Dès que Schiller apprend son retour d'Italie, il lui écrit ces mots (21 juillet 1797) : « Notre ami s'est vraiment surpassé lui-même dans ces dernières années. Vous avez lu son poème épique; vous avouerez qu'il y atteint le sommet de son art et de tout notre art moderne. J'ai vu naître cette œuvre, et j'ai été presque aussi étonné de la manière dont l'idée en a surgi en lui que de son exécution. Tandis que nous sommes obligés, nous autres, de rassembler péniblement nos idées et de les soumettre à maintes épreuves, afin de produire lentement quelque chose de passable, il n'a besoin, lui, que de secouer légèrement l'arbre pour en faire tomber à profusion les fruits les plus beaux et les plus savoureux. C'est une merveille incroyable de voir avec quelle facilité il récolte en lui-même les fruits d'une vie bien ordonnée et d'une culture constante, comme chacun de ses pas est décisif et sûr, comme la vue claire, précise, qu'il jette sur lui-même et sur tous les objets le préserve de toute vaine entreprise, de toute espèce de tâtonnement. Au reste, vous l'avez maintenant auprès de vous, et vous pouvez vous assurer personnellement de la vérité de toutes mes paroles. Vous conviendrez avec moi, je l'espère, qu'à la hauteur où il est placé aujourd'hui, il doit utiliser la belle forme qu'il s'est donnée, et produire de belles œuvres au lieu de courir après de nouveaux sujets; en un mot, qu'il doit vivre désormais tout entier pour la pratique de la poésie. Quand un homme, un seul, entre mille autres qui y prétendent, est parvenu à faire de son esprit une belle et parfaite harmonie, il n'a plus rien de mieux à faire, à mon sens, qu'à chercher pour cette harmonie toutes les formes d'expressions possibles; car si loin qu'il puisse aller, jamais il ne s'élèvera plus haut. » Ainsi, au jugement de Schiller, Goethe peut faire des conquêtes nouvelles; jamais il ne s'élèvera plus haut que

dans *Hermann et Dorothee*. Détournez-le donc, écrit-il encore à Meyer, du voyage qu'il projette en Italie. Qu'irait-il demander à l'Italie? L'auteur d'*Hermann et Dorothee* a son Italie en lui-même; il est au sommet de son art et de toute la poésie moderne. Cette beauté suprême qu'il a conquise, il doit au monde de la produire sous maintes formes. Voilà, désormais, la tâche de sa vie.

Est-il possible d'écrire un plus magnifique éloge? Mais aussi quelle révélation que ce poème d'*Hermann et Dorothee*! « On croit lire Homère, » écrivait la femme de Schiller. Ce n'est pas Homère, à coup sûr, mais c'est la dignité de l'antique poésie introduite dans la peinture familière des choses réelles. On pouvait douter, avant le chef-d'œuvre de Goethe, que la poésie fût si rapprochée de nous. Le premier entre les maîtres de l'art moderne, il a montré que la poésie est partout pour qui sait la découvrir, que la vie la plus humble en contient le germe, que les circonstances les plus vulgaires en apparence peuvent fournir au génie de merveilleuses inspirations. Ces idées sont admises aujourd'hui par la critique, elles étaient neuves en 1797. Et ce n'était pas une théorie, c'était une œuvre vivante qu'il apportait au monde. Déjà, sans doute, l'auteur de *Louise* avait donné le même exemple; mais l'excellent Voss est bien timide encore; il choisit dans la vie moderne ce qu'il y a de plus grave, l'intérieur d'une maison bénie, le foyer de famille du pasteur. Goethe s'attaque aux choses qui semblent le plus rebelles à la poésie. Quels sont ses personnages? Un aubergiste, un pharmacien, un pasteur aussi, mais qui ne domine pas le tableau, la femme et le fils de l'aubergiste, une troupe de fugitifs que l'invasion ennemie a chassés de leur village, parmi eux une fille modeste, active, dévouée, qui s'engage comme servante à l'auberge, et qui épousera le fils de son maître. Rien de plus humble que de tels personnages, rien de plus simple qu'une telle histoire. Goethe y trouve tout un poème, un poème en neuf chants, décoré du nom des neuf Muses, et dans un toast inspiré qui sert de prologue à son œuvre, il s'écrie avec confiance : « Être un homéride, fût-ce le dernier de tous, cela est beau. Écoutez donc ce nouveau poème! »

Ce toast dont je viens de parler révèle bien la double inspiration de Goethe quand il composa *Hermann et Dorothee*. Il invite ses amis à boire, il boit avec eux à l'art, à la poésie, à sa seconde jeunesse, il boit aussi à leur santé, à la santé de Voss, l'auteur de *Louise* et à la santé de Wolf, le grand philologue, l'auteur des *Prolégomènes sur*

Homère. En buvant à Voss, il rend hommage à celui qui a chanté la vie moderne; en buvant à Wolf, il montre quelle est sa préoccupation de la poésie homérique. N'est-ce pas Wolf, en effet, qui lui a révélé ce mélange de naïveté et de grandeur si admirable dans les chants de la Grèce primitive? N'est-ce pas Wolf qui a détruit l'idée du vieil Homère classique, et qui, tout en niant la personne du poète (ce fut là son erreur), a si bien expliqué la naissance de cette poésie divine? Voilà le sens du vers de Goëthe quand il s'écrie : « Buvons d'abord à la santé de l'homme hardi, qui, nous délivrant enfin du nom d'Homère, nous a ouvert une route plus large. » Ainsi, la familiarité de la *Louise* de Voss, reproduite plus librement encore, la naturelle grandeur de la poésie homérique, imitée par un disciple qui serait fier d'être le dernier des rhapsodes, voilà l'idéal de Goëthe dans son poëme d'*Hermann et Dorotheë*.

Cet idéal, Goëthe l'a réalisé, et c'est pourquoi Schiller ne craint pas d'affirmer qu'il a atteint le sommet de son art et de toute la poésie moderne. Qu'ils sont simples et dignes, qu'ils sont vrais et poétiques, ces bourgeois célébrés par un fils d'Homère! L'aubergiste, le pharmacien, le pasteur, la bonne et sage ménagère appartiennent à la réalité même, et en même temps que ce sont des figures toutes modernes, ils nous reportent vers la simplicité des premiers âges. Hermann est beau comme les moissonneurs, antiques et modernes à la fois, de Léopold Robert; Dorotheë est belle comme la Nausicaa de l'*Odyssée*. Qu'on me permette de citer ici les premières pages du septième chant, de celui qui est inscrit sous le nom de la muse Érato, et qui est spécialement consacré à Dorotheë. J'ai essayé de les traduire en vers.

Ainsi, quand le soleil à l'horizon décline,
 Le voyageur, qui sent les ombres s'approcher,
 Emplit encor ses yeux de la clarté divine,
 Puis, dans le bois obscur, aux flancs noirs du rocher,
 Partout où vont ses pas, partout, plaine ou colline,
 Voit toujours devant lui resplendir un rayon,
 Un beau reflet doré qui court et qui scintille;
 Ainsi devant Hermann, aimable illusion!
 Apparaît en tous lieux la douce jeune fille.
 Il croit la voir là-bas dans le sentier des blés;
 Mais bientôt il s'arrache au rêve qui l'enchanté
 Et du côté du bourg tourne ses yeux troublés,
 Lentement, à regret..... O surprise charmante!

Il la revoit encor qui vient par le chemin ;
Non, ce n'est plus un rêve, elle est là qui s'avance,
Elle va vers la source, elle a dans chaque main
Une cruche inégale et qu'elle tient par l'anse.

Hermann reprend courage à la revoir ainsi.
Il s'approche et lui dit, tandis qu'elle s'étonne :
« O généreuse enfant, je te retrouve ici,
Et toujours de nouveau compatissante et bonne,
Et prompte à secourir tes compagnons souffrants.
Pourquoi venir ainsi, seule, vers la fontaine ?
Les autres boivent l'eau du bourg. Oh ! je comprends.
Oui, l'eau de cette source est meilleure et plus saine,
Et tu portes encor ce doux soulagement
A celle que sauva ton amour empressée. »

La jeune fille alors le saluant gaîment :
« De ma peine déjà je suis récompensée
Puisque j'ai rencontré l'étranger bienfaisant
Qui nous a secourus dans la misère extrême,
Car l'aspect de celui qui nous fit un présent
Nous réjouit autant que le présent lui-même.
Venez, oh ! vous verrez le fruit de vos bienfaits
Et vous serez béni des pauvres créatures.....
Mais vous voulez savoir pourquoi je viens exprès
Puiser ici ces eaux abondantes et pures.
Deux mots vous diront tout : légers, imprévoyants,
Nos amis ont conduit leurs bœufs, leur attelage,
Dans la source commune à tous les habitants ;
Ils ont de tous côtés sali l'eau du village.
Dans les auges aussi tout leur linge a passé.
Les ruisseaux sont troublés.... la foule est ainsi faite :
On songe à soi d'abord, on court au plus pressé,
Et, pour ce qui suivra, nul ne s'en inquiète. »

Ils descendent alors par les larges degrés ;
Les voilà côte à côte assis sur la margelle.
L'aimable enfant se penche et puise aux flots dorés ;
Hermann prend l'autre cruche et se penche avec elle,
Et tous les deux, au fond du limpide miroir,
Regardent, dans le bleu du ciel qui s'y reflète,
Leurs visages heureux s'approcher, se mouvoir,
Se saluer gaîment d'un doux signe de tête.

Que de tableaux nous pourrions citer encore, si le cadre de ce travail nous le permettait ! Ce n'est pas ici qu'il convient de placer une

étude sur *Hermann et Dorothee*¹. Nous avons voulu seulement expliquer l'enthousiasme de Schiller, indiquer les préoccupations nouvelles que ce chef-d'œuvre éveille dans sa conscience d'artiste, et préparer ainsi le lecteur à comprendre les poétiques problèmes qui remplissent la correspondance des deux amis pendant les deux derniers mois de l'année 1797.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 20 octobre 1797.

... Je viens de relire *Wilhelm Meister*, et jamais je n'ai été si vivement frappé de l'importance de la forme extérieure... Rien de tout ce qui rend *Hermann et Dorothee* si enchanteur ne manque à *Wilhelm Meister*. Il saisit le cœur avec toute la puissance de l'imagination, il procure des jouissances qui se renouvellent sans cesse. *Hermann* cependant, et cela uniquement par sa pure forme poétique, nous conduit dans le monde divin de la poésie, tandis que *Wilhelm* ne nous laisse jamais sortir du monde réel...

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 30 octobre 1797.

Je remercie Dieu d'avoir enfin reçu de vos nouvelles. Les trois semaines pendant lesquelles vous avez erré à travers les montagnes m'ont paru bien longues ; aussi votre chère lettre m'a-t-elle fait un plaisir infini.

L'idée de Guillaume Tell est fort heureuse, et je crois qu'après *Wilhelm Meister*, après *Hermann et Dorothee*, il vous fallait un sujet aussi localement caractéristique, afin que votre esprit pût le traiter avec l'originalité et la fraîcheur convenables. Je crois que l'intérêt qu'on prend à une contrée aussi caractéristique que limitée, ainsi qu'à une certaine contrainte historique, est le seul dont vous ne vous soyez pas dépouillé par la production de ces deux ouvrages. Par rapport au sujet, tous deux sont esthétiquement libres, et quelque resserrée que puisse paraître la localité où ce sujet se développe, elle n'en est pas moins une terre poétique qui représente tout un monde.

Il n'en sera pas de même de Guillaume Tell, car c'est de l'étroitesse

1. Cette étude est faite, et de main d'ouvrier. Je ne parle pas du commentaire de Guillaume de Humboldt, œuvre très estimable à coup sûr, mais trop abstraite, trop scolastique, même pour l'Allemagne ; je renvoie le lecteur français aux pages exquises que M. J.-J. Weiss a présentées, il y a quelques années, à la faculté des lettres de Paris, pour les épreuves du doctorat.

du sujet que jaillira la vie intellectuelle ; et dans ces limites étroites, resserrées encore par la puissance du poète, on se sentira intensivement ému et occupé. D'un autre côté, ce beau sujet ouvrira aux yeux de l'intelligence une vue nouvelle sur l'espèce humaine, comme entre deux montagnes le regard entrevoit des plaines éloignées.

Cette nouvelle composition augmente encore mon désir de nous voir bientôt réunis. Vous vous déciderez sans doute plus facilement à m'en parler, puisque l'unité et la pureté de votre *Hermann* n'ont pas été le moins du monde altérées par les communications que vous m'avez faites de votre œuvre au moment même où vous la composiez. Pour ma part, j'avoue que rien au monde ne saurait être plus instructif pour moi que ces sortes de communications, qui me font pénétrer jusqu'au cœur même de l'art.... SCHILLER.

Le même au même.

Jéna, le 28 novembre 1797.

.... Pendant ces tristes journées qui, je le sais, vous sont aussi désagréables qu'à moi, j'ai besoin de toute mon élasticité pour me sentir vivre sous ce ciel écrasant.

Je viens de lire les pièces de Shakespeare qui traitent de la guerre des deux Roses ; *Richard III*, surtout, m'a causé un véritable étonnement. C'est une des plus sublimes tragédies que je connaisse, et, en ce moment, du moins, il me semble qu'elle est au-dessus de tout ce que Shakespeare a fait. Les hautes destinées mises en action dans les pièces précédentes se dénouent dans cette dernière de la manière la plus noble et la plus élevée. Il est vrai que le sujet, par lui-même, exclut toute situation efféminée, larmoyante ou sentimentale ; mais aussi comme tout y est énergique et grand ! rien de vulgairement humain n'y détruit l'émotion esthétique, et l'on jouit de la forme la plus pure, du tragique le plus terrible. Une Némésis suprême règne dans cette pièce, depuis le commencement jusqu'à la fin et sous toutes les formes ; on ne saurait assez admirer avec quel bonheur le poète a toujours su saisir le côté poétique d'un sujet peu favorable, et avec quel art il a recours aux symboles partout où la nature et l'art ne pouvaient être mis en scène. Rien ne m'a plus vivement rappelé la tragédie grecque.

Je crois qu'il faudrait refaire pour notre théâtre cette suite de huit pièces, avec toute la réflexion dont on est capable aujourd'hui. Cela en vaudrait la peine, car un pareil travail commencerait une époque nouvelle pour la littérature dramatique. Il faut que nous en causions.

Mon *Wallenstein* prend chaque jour une forme plus déterminée, et je suis très-content de moi. SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 29 novembre 1797.

.... Je désire de tout mon cœur que vous puissiez vous décider à approprier les pièces de Shakespeare pour le théâtre allemand. Cette entreprise vous serait rendue plus facile par tout ce qui a été déjà fait à cet égard ; il ne s'agirait donc que de purger les matériaux afin de les faire paraître dans tout leur éclat. Je crois que lorsque vous vous seriez bien mis en haleine par *Wallenstein*, la réalisation de votre projet ne vous coûterait pas beaucoup de peine.

La saison me fait sentir son influence malfaisante ; aussi ne suis-je nullement disposé au travail.

GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 23 décembre 1797.

Vous trouverez dans ce paquet le traité en question, que je vous prie de prendre à cœur, de modifier et d'étendre. J'en ai appliqué les principes ces jours-ci, en relisant l'*Illiade* et Sophocle, et en traitant de la pensée quelques sujets épiques et tragiques ; ils ont soutenu cette épreuve de manière à me faire croire qu'ils sont utiles et décisifs.

En faisant ainsi l'application de ces principes, j'ai été frappé de la facilité avec laquelle nous autres modernes nous confondons les genres, je dirais presque que nous ne sommes pas même capables de les distinguer. Cela est sans doute ainsi parce que les artistes, au lieu de produire une œuvre d'art, d'après les conditions de son genre, cèdent complaisamment à la manie du public, qui doit voir, lire ou écouter cette œuvre, manie qui consiste à vouloir trouver tout complètement vrai. Meyer a observé qu'on a cherché à pousser tous les arts au degré de vérité matérielle de la peinture qui, par les poses et par la couleur, peut pousser l'imitation si loin, qu'elle se confond avec la réalité. Il en est de même de la poésie, où tout penche vers le drame, c'est-à-dire vers la représentation d'une réalité présente. C'est ainsi que les romans en lettres sont tout à fait dramatiques, et l'on peut y intercaler de véritables dialogues, ainsi que Richardson l'a fait. Dans le roman en récit, ce mélange serait un défaut.

Vous avez, sans doute, entendu bien des fois exprimer le désir de voir le sujet d'un bon roman transporté sur le théâtre, et à combien de mauvais drames ce désir n'a-t-il pas donné lieu. C'est ainsi que les hommes veulent voir rendre toutes les situations intéressantes par la peinture, ou du moins par la gravure. Pour qu'il ne reste plus rien à faire à leur imagination, ils veulent que tout soit matériellement vrai,

parfaitement présent et dramatique ; et le dramatique lui-même doit se mettre à la place de la réalité. Il serait du devoir des artistes de résister de toutes leurs forces à ces tendances enfantines, barbares, absurdes, en séparant les œuvres d'art par le cercle magique et inviolable du génie, afin de pouvoir conserver à chacune de ces œuvres les qualités et les particularités qui lui sont propres, ainsi que l'ont fait les anciens, qui, grâce à ce rigorisme, sont devenus de si grands artistes. Mais qui peut séparer sa nacelle des vagues qui la portent ? Et lorsqu'on la dirige contre les vents et les courants, on ne fait que fort peu de chemin.

Le bas-relief, par exemple, n'était chez les anciens qu'un travail fort peu élevé, une indication de bon goût, d'un objet quelconque, sur une surface plane. Les hommes n'ont pu se contenter longtemps de cette indication vraiment artistique, ils ont voulu qu'elle fût plus saillante, et on est arrivé à séparer les membres, les figures, à montrer des perspectives, des rues, des nuages, des montagnes. Et comme ces travaux furent exécutés par des hommes de talent, l'inadmissible a été accueilli avec d'autant plus de faveur, par des hommes grossiers, que c'était ainsi qu'ils l'avaient demandé. Aussi Meyer ne manque-t-il pas de raconter fort à propos, à cette occasion, comment à Florence on a d'abord verni les statuettes en terre glaise, enduites ensuite d'une seule couleur, et finalement, peintes ou émaillées de toutes les nuances.

Pour revenir à mon traité, il m'a servi d'échelle de proportion pour mesurer *Hermann et Dorothee* ; je vous prie d'en faire autant, car cela vous conduira à des observations fort intéressantes :

1° Que ce poëme ne contient aucun motif exclusivement épique, c'est-à-dire rétrograde, et qu'on ne s'y est servi que des quatre autres motifs que l'épopée a de communs avec le drame ;

2° Qu'on n'y voit aucun personnage agissant au dehors, mais que tous sont refoulés sur eux-mêmes, ce qui l'éloigne également de l'épopée pour le rapprocher du drame ;

3° Qu'il ne s'y trouve aucune comparaison, et à juste titre, parce que des images empruntées au monde physique eussent été nuisibles à un sujet tout moral ;

4° Que le troisième monde (dont vous trouverez l'explication dans mon traité) y exerce une grande influence, parce que les destinées du monde extérieur s'y trouvent mêlées par des personnages symboliques, et qu'on y voit les traces de pressentiments et de liens mystérieux qui unissent le monde visible au monde invisible, ce qui, selon moi, tient la place des dieux antiques, sans valoir toutefois leur puissance si poétiquement matérielle.

Il faut que je mentionne encore une singulière question que je me suis posée sur cette matière ; la voici : Y a-t-il le sujet d'un poème épique dans les événements qui se sont passés pendant le siège de Troie, depuis la mort d'Hector jusqu'au départ des Grecs ?

Je présume qu'il n'y en a pas, parce que dans ces événements il n'y a rien de rétrograde, et qu'au contraire tout marche en avant, et puis parce que le petit nombre de cas qui, sous certains rapports du moins, pourraient retarder la marche divisent l'intérêt sur plusieurs individus, et, tout en s'appliquant aux masses, ces cas ressemblent aux événements de la vie privée.

La mort d'Achille me paraît un magnifique sujet de tragédie que les anciens nous ont laissé à traiter. Il en est de même de la mort d'Ajax et du retour de Philoctète. La prise de Troie elle-même, considérée comme l'instant où s'accomplit une grave et haute destinée, n'est ni épique ni tragique, et dans une œuvre réellement épique, on ne pourrait l'entrevoir que de loin et toujours par anticipation et par souvenir. La manière théorique et sentimentale dont Virgile a traité ce sujet ne saurait être prise en considération ici.

Voilà ce que j'ai cru voir jusqu'à présent, et si je ne me trompe, cette matière, ainsi que beaucoup d'autres, est, sous le rapport théorique, aussi inexplicable qu'indéfinissable. Nous voyons fort bien ce que le génie a fait, mais qui oserait dire ce qu'il aurait pu ou dû faire ?

GOETHE.

Traité sur la poésie épique et sur la poésie dramatique.

Le poète épique et le poète dramatique sont l'un et l'autre soumis aux mêmes lois générales, et surtout à la loi d'unité et à celle du développement. D'un autre côté, tous deux traitent des sujets semblables et peuvent se servir de toutes sortes de motifs. Leur grande et principale différence consiste donc en ce que le poète épique représente les faits comme *parfaitement passés*, et le poète dramatique comme *parfaitement présents*.

Si l'on voulait déduire de la nature même de l'homme les lois qui doivent les guider tous deux, il faudrait se les représenter sans cesse l'un en rapsode et l'autre en mime. Se les figurant aussi poètes l'un que l'autre, il faudrait voir le rapsode entouré d'auditeurs paisiblement attentifs, et le mime, de spectateurs passionnément impatients. Alors il ne serait pas difficile de déterminer ce qui convient le mieux à chaque genre de poésie, quel sujet elle doit choisir, quel motif d'action elle doit employer de préférence ; je dis de préférence, car aucune d'elles ne doit rien s'approprier exclusivement.

Le sujet de l'épopée, comme celui de la tragédie, doit être purement humain, significatif et pathétique. Les personnages se posent d'autant mieux qu'ils n'ont pas dépassé le degré de civilisation où la spontanéité d'action est toujours renvoyée sur soi-même, où l'homme n'agit pas encore moralement, politiquement et mécaniquement, mais personnellement, c'est-à-dire par son individu. Sous ce rapport, les *dires* des temps héroïques des Grecs étaient très-favorables aux poètes.

L'épopée représente particulièrement l'activité individuelle et limitée, l'homme agissant au dehors de lui, tel qu'on le voit dans les batailles, les voyages et tout autre événement qui demande un emplacement matériellement étendu. La tragédie nous montre la souffrance individuelle et limitée, c'est-à-dire l'homme refoulé sur lui-même; aussi l'action de la véritable tragédie ne demande-t-elle que fort peu d'espace matériel.

Je connais cinq motifs différents à la disposition de la poésie épique et de la poésie dramatique :

1° Ceux qui font avancer l'action; ils appartiennent spécialement à la poésie dramatique.

2° Ceux qui éloignent l'action de son but; ils appartiennent particulièrement à la poésie épique.

3° Ceux qui retardent et allongent la marche de l'action; ils peuvent et doivent être employés par les deux genres de poésie.

4° Ceux qui ramènent au passé, et font connaître les événements antérieurs à l'époque où commence l'action du poème.

5° Ceux qui anticipent sur l'avenir et font deviner ce qui sera après l'accomplissement de l'action du poème. Ces deux motifs doivent être employés par le poète épique et par le poète dramatique, afin de compléter son œuvre.

Les mondes que l'un et l'autre doivent exposer aux regards sont, selon moi, de trois espèces :

1° Le monde physique, qui contient et entoure les personnages agissant dans ce monde. Le poète dramatique est forcé d'y fixer son action sur un seul point, tandis que le poète épique peut s'y mouvoir à son aise, et comme il s'adresse surtout à l'imagination, il représente la nature entière à l'aide des comparaisons dont le poète dramatique doit être très-sobre.

2° Le monde moral; il appartient aux deux genres de poésie et n'est jamais plus heureusement représenté que dans sa naïveté physiologique et pathologique.

3° Le monde de la fantaisie, des pressentiments, des hasards et des destinées. Ce monde aussi appartient aux deux poésies, et il va sans dire qu'il faut le rattacher au monde physique, ce qui est une très-

grande difficulté pour les poètes modernes, parce que nous cherchons toujours en vain dans une autre sphère les équivalents des êtres merveilleux, tels que les dieux, les grands prêtres, les oracles, que les anciens avaient toujours à leur disposition.

Pour ce qui est de l'exécution, représentons-nous à cet effet le rapsode comme un homme sage et calme qui embrasse le passé avec une connaissance parfaite et tranquille. Alors son début tendra à calmer les auditeurs, afin de les disposer à l'écouter longtemps et avec plaisir. Il divisera l'intérêt en parties égales, parce qu'il sait qu'il ne serait pas en son pouvoir de balancer immédiatement une impression trop vive. Il ira tantôt en avant et tantôt en arrière, et on le suivra volontiers partout, car il ne s'adresse qu'à l'imagination, et l'imagination se crée elle-même ses images et s'inquiète peu, jusqu'à un certain point du moins, de la nature et du caractère des images qu'elle évoque.

Je voudrais aussi que le rapsode ressemblât à un être surnaturel, et que, par conséquent, il restât invisible à son auditoire; mieux serait s'il pouvait lire ou chanter derrière un rideau, afin qu'oubliant complètement sa personne, on pût se faire illusion jusqu'à croire qu'on entend la voix des Muses.

Le mime se trouve dans un cas tout à fait contraire; se posant devant les spectateurs en individualité déterminée, il veut qu'on s'intéresse exclusivement à lui et à son entourage, qu'on souffre des douleurs de son corps ou de son âme, qu'on partage ses embarras, que pour lui enfin on s'oublie soi-même. Il est vrai qu'il est également forcé d'agir graduellement, mais il peut hasarder les effets les plus violents, car la présence réelle peut effacer les impressions les plus fortes par d'autres beaucoup plus faibles. Le spectateur peut et doit être plongé dans une permanente tension sensuelle, et il faut que, privé de la liberté de réfléchir, il suive le mime avec passion; son imagination, à lui spectateur, n'a plus rien à faire ou ne peut plus rien en attendre; aussi les récits eux-mêmes doivent-ils être mis en action et sous ses yeux.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 26 décembre 1797.

La mise en parallèle du rapsode et du mime avec leurs conditions respectives me paraît un excellent moyen pour saisir la différence qui existe entre les deux genres de poésie. Cette méthode seule suffirait, au besoin, pour rendre impossible toute méprise grossière dans le choix d'un sujet et du genre de poésie qui lui convient : l'expérience me le prouve en ce moment; et je ne connais rien de plus propre à maintenir le poète dramatique dans ses limites, et à l'y ramener

promptement s'il venait à s'en écarter, que de le transporter en imagination sur les planches devant une salle remplie de spectateurs de toute espèce. Par cela seul, il sentirait vivement la nécessité de la loi qui l'oblige à donner à son action une marche incessante et rapide vers le dénouement.

J'aurais encore un autre moyen à vous proposer pour rendre toujours plus palpable la différence entre les deux poésies. Le mouvement de l'action dramatique se fait devant moi, celui de l'action épique se fait en moi, et sa marche est presque imperceptible.

Si les événements se meuvent devant moi, je suis rigoureusement attaché au présent, mon imagination cesse d'être libre, une inquiétude continuelle s'empare de moi, je me sens enchaîné à l'objet de l'instant actuel, et je ne puis ni réfléchir ni regarder en avant ou en arrière, car j'obéis à une puissance étrangère. Si, au contraire, je me meus autour des événements, que j'aie la conviction de ne pas pouvoir m'échapper, je puis marcher d'un pied inégal et m'arrêter plus ou moins longtemps suivant les besoins de mon esprit. Cette manière d'être s'accorde parfaitement avec l'idée du passé, qu'on peut se représenter stationnaire, et, par conséquent, avec la narration, car dès son début le narrateur connaît la fin; tous les moments de l'action lui sont donc indifférents, et il lui est facile de conserver une indépendance entière et calme.

Il me parait également bien évident que le poète épique doit traiter son action comme étant entièrement dans le passé, et le poète tragique comme s'écoulant dans le présent le plus rigoureux.

J'ajouterai encore cette réflexion : il y a dans cette comparaison des deux poésies une espèce de contradiction dans le plaisir qu'elle doit procurer, et qui, dans la nature ainsi que dans l'art, est toujours intellectuel.

La poésie, considérée en elle-même, rend tout présent; aussi force-t-elle même le poète épique à transporter le passé dans le présent, en l'obligeant toutefois à conserver soigneusement au passé le cachet qui le caractérise et le fait reconnaître. D'un autre côté, la poésie, considérée en elle-même, rend le présent passé, et éloigne tout ce qui est près, par l'idéalité, bien entendu. Voilà pourquoi le poète dramatique est forcé, pour nous conserver une liberté poétique envers son sujet, de tenir toujours fort éloignée de nous toute réalité individuelle, et par conséquent trop saisissante. Il est donc certain que la tragédie, dans sa plus noble acception, tendra toujours à s'élever vers l'épopée, car ce n'est que par cette tendance qu'elle est réellement de la poésie. Quant à l'épopée, elle tend à son tour à descendre vers le drame, et remplira par là toutes les conditions de son genre, car les

qualités qui font de l'une et de l'autre une œuvre poétique les rapprochent à leur insu.

Lorsqu'on applique sévèrement à votre *Hermann et Dorothee* les règles de l'épopée, on est forcé de reconnaître qu'il penche vers la tragédie, car le cœur y est vivement et sérieusement occupé, et l'on y trouve plus d'intérêt pathologique que d'indifférence poétique. L'espace étroit qu'occupe l'action, le petit nombre de personnages qu'on y voit figurer, le peu de temps dans lequel cette action s'accomplit, tout cela tient également à la tragédie.

Votre *Iphigénie* se trouve dans le cas contraire, car lorsqu'on lui applique les principes sévères de la tragédie, on la renvoie dans le champ de l'épopée. Pour ce qui est du *Tasse*, je n'en parlerai pas du tout. Revenons donc à *Iphigénie*. Sa marche est trop calme, trop lente et sa catastrophe entièrement opposée à la tragédie. L'effet que ce poème a produit sur moi et sur les autres a toujours été essentiellement poétique, mais nullement tragique, et il en sera ainsi toutes les fois qu'une tragédie aura été manquée d'une manière épique. Selon moi, ce rapprochement vers l'épopée est un défaut dans votre *Iphigénie*, tandis que les tendances de *Hermann* vers la tragédie seraient plutôt une qualité, du moins par rapport à l'effet que produit ce poème. En serait-il ainsi parce que la tragédie est destinée à un usage limité et déterminé, tandis que celui de l'épopée est général et entièrement indépendant?

Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui, car je suis toujours incapable d'un travail sérieux. Votre lettre et votre traité ont pu seuls m'occuper au milieu de mon apathie. Adieu, et bonne santé.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 27 décembre 1797.

J'apprends avec regret que vous n'avez pas encore retrouvé votre activité, et je m'applaudis de ce que ma lettre et mon traité aient pu vous occuper un moment. Je vous remercie de votre réponse qui conduit plus avant encore une question si importante pour nous deux.

Nous autres modernes il nous arrive aussi parfois de naître poètes, mais nous nous agitions à travers tous les genres de poésies sans trop savoir où nous en sommes; car, si je ne me trompe, les déterminations spéciales devraient nous être données extérieurement, et c'est à l'occasion qu'il appartiendrait de déterminer le talent. Pourquoi faisons-nous si rarement des épigrammes dans le genre grec? parce que nous voyons fort peu de choses qui en mériteraient une semblable. Pourquoi réussissons-nous si rarement dans l'épopée? parce que

nous n'avons pas d'auditoire pour l'apprécier. Pourquoi les tendances pour le théâtre sont-elles si générales ? parce que chez nous le drame est le seul genre de poésie matériellement attrayant, et dont, par conséquent, on peut en le pratiquant recueillir une jouissance immédiate.

J'ai continué à étudier l'*Iliade*, afin de m'assurer s'il ne pourrait pas y avoir une autre épopée entre elle et l'*Odyssée*. Je n'ai trouvé que des sujets de tragédie ; je ne sais s'il en est réellement ainsi, ou si je manque de sagacité pour découvrir le sujet épique. La mort d'Achille, avec son entourage, pourrait cependant convenir à la poésie épique ; sous certains rapports même, on pourrait croire qu'elle la demande, quand ce ne serait qu'à cause de l'ampleur des matières. Maintenant, il faudrait se demander si l'on ferait bien de traiter épiquement un sujet tragique. Il y aurait beaucoup de choses à dire pour et contre. En ce qui concerne l'effet, un poète moderne, travaillant pour des lecteurs modernes, serait d'autant plus sûr d'en produire un très-puissant, qu'à notre époque il est impossible d'obtenir l'approbation du public sans exciter en lui des intérêts pathologiques.

Assez pour aujourd'hui. Meyer travaille assidûment à son traité sur le choix des sujets dans les arts plastiques. En le voyant agiter, à cette occasion, toutes les questions qui nous intéressent, on ne peut s'empêcher de reconnaître la parenté intime qui existe entre l'artiste et le poète dramatique. Puissiez-vous bientôt retrouver la santé, et moi la liberté d'aller vous voir.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 29 décembre 1797.

Je joins ici une longue lettre de notre ami de Humboldt, elle vous prouvera qu'au milieu de ce Paris renouvelé de fond en comble, il est resté fidèle à la vieille nature allemande ; en un mot, il ne paraît avoir changé que de demeure et d'entourage. Il en est de certaines manières de sentir et de philosopher, comme de certaines religions qui isolent extérieurement et augmentent ainsi la ferveur intérieure.

Le travail que vous avez entrepris pour séparer les deux genres de poésie est certainement de la plus haute importance ; mais vous êtes sans doute convaincu avec moi que pour exclure d'une œuvre d'art tout ce qui est étranger à son genre, il faudrait nécessairement y faire entrer tout ce qui appartient à ce genre ; et c'est précisément là ce qui nous manque complètement. Puisqu'il nous est impossible de réunir les conditions auxquelles chacun des deux genres est soumis, nous sommes forcés de les confondre. S'il y avait encore des rap-

sodes et un monde pour eux, le poète épique ne serait pas obligé d'emprunter des moyens au genre tragique ; et si nous avions les ressources et les forces intenses de la tragédie grecque pour nous assurer la faveur des spectateurs pendant une longue suite de représentations, nous n'aurions pas besoin de tant élargir nos tragédies. La force sensitive des spectateurs et des lecteurs veut et doit être satisfaite sur tous les points de sa périphérie, et le diamètre de cette force est la véritable échelle de proportion qui doit guider le poète. Or, comme à notre époque les dispositions morales sont les plus développées, elles sont aussi les plus exigeantes ; et c'est toujours à ses dépens que le poète se hasarde à les négliger.

Si, ainsi que je n'en doute pas, le drame est en effet si protégé chez nous par une aussi fâcheuse tendance de notre époque, il faudrait commencer la réforme par le drame, et donner de l'air et de la lumière à l'art, en bannissant du théâtre toute imitation de la nature vulgaire. Je crois qu'on atteindrait ce but par l'introduction de moyens symboliques, qui remplaceraient l'objet en tout ce qui n'appartient pas au véritable art du poète, et qui, par conséquent, ne doit pas être représenté mais seulement indiqué. Je n'ai pas encore bien pu m'expliquer l'idée du symbolique dans la poésie, mais je crois que cela n'est pas très-nécessaire. Si l'on pouvait en déterminer l'usage, il arriverait nécessairement que la poésie se purifierait, qu'elle resserrerait son monde, le rendrait plus important, et agirait avec plus de force et d'énergie.

J'ai toujours espéré que la tragédie sortirait de l'opéra sous une forme plus noble et plus belle, comme jadis elle est sortie des chœurs des fêtes de Bacchus. C'est qu'en effet on s'abstient dans l'opéra de toute imitation servile de la nature, sous prétexte d'indulgence indispensable. Est-ce que l'idéal dramatique ne pourrait pas se glisser sur la scène par la même voie ? Par la puissance de la musique, et une surexcitation harmonique et libre des facultés sensitives, l'opéra prédispose aux plus nobles sentiments ; le pathos lui-même n'est plus qu'un jeu indépendant parce que la musique l'accompagne, et le merveilleux qui est toujours toléré doit nécessairement rendre la marche de l'action moins attachante.

Je suis très-curieux de voir le traité de Meyer, il doit naturellement contenir beaucoup de choses applicables à la poésie.

Je me remets peu à peu à mon travail, mais par un temps aussi affreux il est bien difficile de conserver l'élasticité de son âme.

Tâchez d'être bientôt libre, de venir travailler ici, et de m'apporter du courage et de la vie.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 30 décembre 1797.

J'attends ce matin une société qui doit venir voir les travaux de Meyer, je ne puis donc que vous remercier de votre lettre et de celle de Humboldt que vous m'avez envoyée.

Moi aussi, je crois que s'il faut d'abord distinguer les genres avec une précision rigoureuse, c'est surtout afin de pouvoir se permettre plus tard quelques libertés dans l'application de ces lois. Travailler par principes est tout autre chose que de travailler par instinct; et une déviation de principes, dont on a reconnu la nécessité, ne peut jamais être regardée comme une faute.

Au reste, je ne m'amuserai pas longtemps aux considérations théoriques; j'éprouve le besoin de me remettre au travail, et pour cela il faut que j'aie m'asseoir sur le vieux canapé d'Iéna, car c'est là mon véritable trépied¹. Je prévois en général que, pendant toute l'année prochaine, je me renfermerai autant que possible dans notre cercle.

Je suis bien fâché de ce que votre chère femme n'ait pu s'arrêter assez longtemps à Weimar, pour faire un pèlerinage chez moi et voir les trésors artistiques de Meyer. Si vous aviez pu assister dernièrement à la représentation de *Don Juan*, vous y auriez trouvé la réalisation des espérances que vous aviez conçues de l'opéra. Mais aussi cette pièce est-elle entièrement isolée, et la mort de Mozart a détruit la possibilité de voir quelque chose de semblable.

GOETHE.

On voit que l'année 1797, si brillante pour l'auteur d'*Hermann et Dorothee*, a été une année décisive pour Schiller. Sa seconde période poétique, celle que les historiens littéraires de l'Allemagne ne craignent pas d'appeler la période classique de son génie, s'annonce manifestement dans les lettres qu'on vient de lire. Le grand ouvrage qui va inaugurer cette période d'une manière éclatante, *Wallenstein*, a déjà subi dans la pensée du poète une transformation complète. Le rapide essor d'*Hermann et Dorothee* a dégagé Schiller des liens qui l'attachaient encore au monde de la prose. Délivré de la théorie abstraite et de l'histoire prosaïque, il plane désormais dans ces pures régions du grand art, où l'idéal et la réalité se combinent avec une merveilleuse harmonie.

1. Goethe parle ici de l'appartement qu'il occupait chez son ami Knebel dans le vieux château d'Iéna. C'est là qu'il descendait le plus souvent quand il voulait se réfugier dans une complète solitude.

Au milieu des émotions de ce travail intérieur, les deux poètes, on l'a vu par leurs confidences, ont encore trouvé maintes inspirations toutes neuves dans le champ de la poésie lyrique. Cette année 1797, Schiller l'appelait l'*année des ballades*. De même que, l'année précédente, les *Xénies* s'envolaient gaiement à Iéna et gaiement revenaient à Weimar ; pendant le printemps et l'été de 1797, maintes ballades se croisaient sur cette même route si chère aux Muses allemandes. C'est alors que Goëthe écrivait la *Fiancée de Corinthe*, le *Dieu et la Bayadère*, l'*Apprenti sorcier*, et Schiller les *Grues d'Ibicus*, le *Plongeur*, le *Gant*, l'*Anneau de Polycrate*, le *Chevalier Toggenbourg*, le *Chant funèbre d'un Nadoessis*, le *Message à la forge*. Il faut aussi rapporter à cette année d'autres poésies de Goëthe, le tendre dialogue intitulé *le Nouveau Pausias et sa Bouquetière*, l'élégie d'*Euphrosine*, où il jette tant de larmes et tant de fleurs sur la tombe d'une jeune actrice de Weimar, Christiane Neuman ; enfin la *Métamorphose des plantes*, où le grand naturaliste s'amuse à présenter sous forme poétique l'importante découverte qu'il avait publiée sept ans plus tôt avec toutes les démonstrations de la science. Quant à son poëme sur la chasse dont il est question dans ces lettres, Goëthe regretta plus tard de ne pas avoir obéi librement à son inspiration. « J'avais projeté un nouveau poëme, une romantique épopée, dit-il dans ses *Annales* ; le plan était déjà tracé dans toutes ses parties, et malheureusement je n'en fis pas un secret à mes amis. Ils me détournèrent de mon projet, et aujourd'hui encore (Goëthe écrivait ceci en 1822), aujourd'hui encore c'est une douleur pour moi d'avoir écouté leurs conseils ; car le poëte seul peut savoir ce que contient un sujet, et quels trésors de charme et de grâce il peut déployer dans l'exécution de son œuvre. » Au même chapitre de ses *Annales* Goëthe mentionne aussi, mais sans exprimer aucun regret, son projet de poëme épique sur Guillaume Tell. Qu'avait-il à regretter ? il avait abandonné son sujet à Schiller, et ce qui eût été une épopée entre ses mains était devenu un drame entre les mains de son ami. La poésie n'y perdait rien ; c'est du moins ce que pensait Goëthe, tout heureux du nouvel essor de Schiller et qui prenait plaisir à regarder croître son inspiration comme une plante généreuse et superbe. Il y a une délicatesse bien touchante et une véritable grandeur dans l'amitié de Goëthe. Si j'avais pu citer ici toutes les lettres de l'année 1797, on aurait vu avec quelle sollicitude il s'intéressait aux ballades de son ami. Ce beau poëme des *Grues d'Ibicus*, il l'avait com-

mencé à Weimar ; mais Schiller s'en occupe de son côté. Aussitôt Goethe oublie son œuvre et ne songe plus qu'à celle de Schiller ; ou plutôt la ballade de Schiller c'est la sienne propre, il y travaille, il donne ses idées, il perfectionne le petit drame que Schiller lui soumet et l'embellit de toutes ses richesses. Et quels encouragements aussi pour son *Wallenstein* ! comme il soutient le poète en ses défaillances ! comme il double ses forces en lui montrant quel espoir il éveille ! La composition du *Wallenstein* de Schiller, on le verra par les lettres de l'année qui va suivre, a été un des principaux événements de la vie de Goethe. Ce grand homme, tant accusé d'égoïsme, parlait avec une modestie singulière, lorsqu'il disait fièrement vingt ans plus tard : « J'ai marché par bien des chemins, nul ne m'a vu dans le chemin de l'envie. »

(La suite à la prochaine livraison.)

DE L'ALIMENTATION PUBLIQUE

SOUS L'ANCIENNE MONARCHIE FRANÇAISE

PAR CHARLES LOUANDRE.

TROISIÈME PARTIE.

I

LA VIANDE. — PRODUCTION ET COMMERCE DES BESTIAUX.
IMPOTS. — CONSOMMATION.

Nous nous sommes longuement étendu, trop longuement peut-être sur les céréales, parce qu'elles forment la base de l'alimentation. Nous allons maintenant nous occuper de la viande, du poisson, du sel et des boissons.

Aujourd'hui que la consommation de la viande a pris une extension considérable, l'élevage du bétail est devenu l'une des branches les plus importantes de l'industrie agricole, et c'est par une entente habile des assolements, par l'extension des cultures fourragères, que l'on cherche à maintenir la production au niveau des besoins de la consommation. Tout le monde y trouve son compte, l'agriculteur, le consommateur, et la terre elle-même qui se nourrit du fumier des animaux, comme l'homme de leur chair. Mais il n'en était pas ainsi au moyen âge, et les conditions de l'élevage étaient tout à fait différentes. L'agriculture sacrifiant tout aux céréales, et les pouvoirs publics la poussant dans cette voie, les animaux de boucherie ne pouvaient le plus souvent se produire que dans les conditions tout à fait primitives de la culture pastorale, c'est-à-dire par le pâturage dans les bois, les landes, les marais, et le parcours des terres arables après les récoltes. L'immense étendue des terrains incultes, l'abandon fréquent des mail-

1. Voir les 38^e, 39^e et 40^e Livraisons.

leures terres elles-mêmes, par suite du malheur des temps et de la ruine des campagnes, auraient pu, même dans les temps les plus désastreux, créer des ressources pour le bétail ; car les animaux, au milieu de ces terres délaissées, trouvaient encore leur nourriture quand l'homme avait cessé de trouver la sienne, mais ces ressources ne furent ni comprises ni exploitées¹.

La plus grande partie des terrains qui pouvaient servir à cette culture pastorale dont nous venons de parler appartenait aux seigneurs ; c'était donc à eux seuls qu'appartenait par cela même le droit d'y régler le pâturage ; quelques-uns se réservèrent exclusivement ce droit, et rendirent par là l'élevage impossible à leurs vassaux. D'autres, et ce fut le plus grand nombre, l'aliénèrent au profit des paroisses ou des communes, tantôt moyennant le prélèvement d'un certain nombre de têtes de bétail, par troupeau et par année, tantôt moyennant un abonnement payé par la paroisse entière². Ces redevances ne semblent pas en général avoir été fort onéreuses en elles-mêmes ; mais elles n'en donnèrent pas moins lieu à une foule d'abus. De même que l'on avait soumis indistinctement aux droits de banalité pour les moulins et les fours les propriétaires des terres sujettes à cette banalité, lorsqu'ils ne résidaient pas sur les lieux, de même on soumit souvent aux droits de pâturage les habitants qui n'avaient point de bestiaux. Cette exigence féodale fut, entre autres, légalisée dans la Normandie par un arrêt de l'échiquier de cette province, en date de 1221. Quand le prix de l'abonnement n'était point acquitté,

1. De tous les animaux de boucherie, les porcs paraissent avoir été de beaucoup les plus nombreux. L'usage où étaient les Gaulois d'en élever de grands troupeaux à l'état presque sauvage s'était conservé dans la France féodale. On les laissait vaguer dans les bois, comme le témoignent les actes relatifs aux droits de glandée. On en élevait aussi dans l'intérieur même des villes, comme le témoignent encore les amendes de police prononcées par les administrations urbaines, pour dégâts commis par des pourceaux. Quant aux bœufs ils étaient avant tout des animaux de travail ; dans presque toute la France, on les employait exclusivement aux labours, ce qui occasionnait de grands embarras quand des épizooties sévissaient sur l'espèce. C'est ainsi qu'en 1751, les habitants du Berry ayant perdu leurs bœufs essayèrent, sans pouvoir y réussir, de labourer avec des chevaux, ce qui dut nécessairement les obliger à laisser une bonne partie de leurs terres en friche. Voir, dans la collection *Joly de Fleury*, t. 286, p. 318, une lettre de l'intendant du Berry en date du 6 mars 1751.

2. Voir Du Cange : *Glossaire*, au mot *Appanagium*.

le seigneur pouvait confisquer les animaux à son profit; il les confisquait également pour les moindres dégâts qu'ils avaient commis sur ses terres, et même quelquefois pour le simple passage.

Au moment de l'affranchissement des communes, un grand nombre de terres vagues et de marais furent concédés en toute propriété aux habitants; là où la propriété n'était point concédée, les droits de pâturage furent adoucis ou même supprimés; mais comme les communes ne représentaient guère que le cinquantième des localités du royaume, la féodalité resta maîtresse de la plus grande partie des pâturages. Aucun travail d'amélioration n'y fut tenté jusqu'au règne de Henri IV. Les marais restèrent à l'état de fondrières; la grande quantité de moulins qui se trouvaient sur les cours d'eau et qui appartenaient aux seigneurs ne permettant point d'entreprendre des travaux de dessèchement ou submergeant par la retenue des eaux les terres riveraines, les pâturages naturels étaient par cela même réduits à fort peu de chose.

Outre les droits de pâture la féodalité prélevait encore, suivant les lieux, une foule de redevances soit en argent, soit en nature. Dans le Dauphiné les moutons payaient le *pulveraticum*, à cause de la poussière qu'ils soulevaient en passant sur la terre du seigneur; ailleurs on payait l'*agnelage* pour les agneaux qui naissaient ou pour ceux que l'on tuait; le *brebiage* pour les brebis pleines; le *vif herbage*, consistant, tantôt dans la dixième, tantôt dans la vingtième ou la vingt-cinquième tête à prendre sur chaque troupeau de moutons qui se trouvait la nuit de Noël sur la juridiction du seigneur¹; le *carnelage* ou *charnage* qui consistait, soit en une somme d'argent, soit en un certain nombre de têtes de bétail levées sur les troupeaux, soit enfin dans l'abandon fait au seigneur de quelque partie de l'animal que l'on venait d'abattre; pour les bœufs, c'était ordinairement la langue; pour les porcs, c'étaient les pieds, les jambes ou la tête; c'était aussi dans quelques fiefs un petit pourceau sur chaque portée de truies. Non-seulement le vassal devait donner à son seigneur une certaine part des animaux qu'il avait élevés, mais il y avait même des localités où il était obligé de payer une certaine somme pour avoir le droit de manger leur viande. C'est ainsi qu'à Dreux, aucun habitant, s'il n'était agrégé à la commune, ne pouvait avoir du lard

1. Coutumes de Ponthieu, art. 92; de Montreuil, 55; de la prévôté de Vimeux, 3-4.

en son saloir après la Saint-Martin d'hiver, sans payer des redevances au seigneur¹. Dans un grand nombre de seigneuries le choix des animaux reproducteurs, si important pour l'amélioration des races, n'était pas même laissé aux cultivateurs. Il y avait des bédiers, des taureaux, des vérats baniers auxquels les vassaux étaient obligés de conduire leurs brebis, leurs truies ou leurs vaches. Les couvents de femmes exerçaient aussi ce singulier droit de banalité, et l'on cite, entre autres, les religieuses d'Origny-Sainte-Benoîte qui tiraient de leur taureau un revenu assez important, et qui s'en étaient strictement réservé le monopole.

Aussi inventives que les seigneurs en fait de mesures fiscales, les villes avaient établi sur le bétail de nombreuses redevances; elles prélevaient d'abord des droits d'octroi pour la viande consommée sur place, plus des droits de transit sur les animaux qui les traversaient pour se rendre dans d'autres localités. Quelquefois même, comme à Beauvais, elles établissaient sur les bouchers des impôts pour les achats en gros, pour la vente en détail, pour les cuirs et pour les graisses². Il y avait en outre les frais de visite pour s'assurer que les animaux sur pied n'étaient atteints d'aucune maladie, et les frais d'inspection des viandes dépecées, pour constater qu'elles avaient été préparées d'une manière convenable, car c'était un axiome de notre ancienne police, que *tout ce qui entre au corps humain doit être sain et loyal*. On poussait même si loin la précaution à cet égard, que dans certaines villes on avait créé des commissaires spéciaux chargés d'inspecter la langue des porcs, parce que ces animaux étaient réputés sujets à la lèpre, et que, d'après l'opinion générale, on croyait pouvoir s'assurer, par l'examen de leur langue, s'ils étaient ou non menacés de cette maladie.

Quant aux impôts généraux établis sur la viande et perçus au profit du trésor royal, on les voit paraître d'une manière à peu près fixe et permanente à partir du quatorzième siècle.

Dans la Gaule romaine nous trouvons une contribution sur le bétail, nommée *scriptura*, mais elle ne porte que sur les bestiaux admis à pâturer dans les domaines des empereurs, et par cela même elle se réduit à une sorte de fermage payé par des usagers à leur

1. Ce fait est consigné dans l'ouvrage intitulé : *Documents historiques sur le comté et la ville de Dreux*, par C. Lefèvre. Chartres, 1859, 1 vol. in-8°.

2. *Recueil des ordonn.*, t. XVII, p. 366.

propriétaire. Nous ne pouvons préciser ce qui se fit sous les deux premières races et les premiers Capétiens, mais sous le règne de Philippe le Bel, de Charles IV, de Charles V, nous trouvons un impôt permanent établi sur la vente des porcs, des moutons, des vaches et des bœufs¹ ; c'était comme une sorte de capitation, d'impôt personnel payé par les animaux, que l'on désignait sous le nom de *pied fourché* ; il était perçu par les commis des fermes, dans la circonscription territoriale où les aides avaient cours, sur l'entrée ou la sortie aux frontières du royaume, la circulation intérieure de province à province, les ventes et achats, et les approvisionnements des boucheries. Pour faciliter la perception, l'ordonnance de 1680 enjoignit aux bouchers de marquer leurs bœufs, vaches et moutons, de déclarer chaque année aux fermiers des aides de quelles marques ils voulaient se servir et de donner à ces fermiers un acte notarié sur lequel se trouvait le dessin de cette marque. Il leur fut défendu², en outre, d'acheter par quartiers des viandes abattues, attendu que les droits étaient différents pour les bœufs, vaches et taureaux, et que la viande une fois coupée, on ne pouvait plus reconnaître à quelle catégorie elle appartenait, et par cela même percevoir exactement l'impôt³. Cet impôt, extrêmement variable et réglé uniquement sur les besoins du trésor, sans que les intérêts de l'agriculture aient été la plupart du temps consultés, fut quelquefois excessif et quelquefois aussi momentanément suspendu dans les moments de crise. Outre les aides qui furent totalisées et réunies par l'ordonnance de 1680, d'où est venu le nom de *droits réunis*, le bétail payait à Paris au dix-huitième siècle les droits de domaine et de barrage, le vingtième de l'hôpital, la ferme générale, les droits de la ville et ceux de l'hôpital général, distincts du vingtième dont nous venons de parler ; un droit de sou pour livre prélevé sur toutes les ventes, ainsi que sur les bestiaux échangés ou pris en paiement ; les droits des officiers des marchés, tels que les jurés vendeurs, les contrôleurs aux boucheries créés en 1704 à Paris et dans les principales villes du royaume, et les inspecteurs des veaux créés en 1730, au nombre de quatre-vingt-cinq. Dans les temps ordinaires, ces diverses contribu-

1. *Recueil des ordonnances*, t. XVI, préface, p. lvij, note 1.

2. Entre autres par un arrêt du conseil d'État en date du 27 fév. 1723.

3. Lefebvre de La Bellande, *Traité général des Droits d'aides*, première partie, p. 78, 79.

tions réunies ne donnaient pas un total très-élevé, puisque ce total pour l'année 1757 montait seulement à 14 livres, 4 sols, 6 deniers, 3/10 par tête de bœuf, non compris le sou pour livre sur la vente ; mais ce qui les rendait vraiment désastreuses, aussi bien pour l'agriculture que pour la consommation, c'étaient les formalités sans nombre auxquelles les contribuables étaient astreints pour la perception ; les contraventions que rendaient presque inévitables la multiplicité et la minutie des règlements et des tarifs, les amendes excessives et les saisies qui en étaient la suite. Ainsi les veaux et génisses étant réputés bœufs ou vaches à l'âge de six mois, et payant comme tels, il fallait, par-devant les commis, constater leur âge, et, qu'on nous passe le mot, leur constituer une sorte d'état civil. Quand le trésor, d'ailleurs, avait besoin d'argent, on recourait à des mesures extrêmes, afin d'augmenter les recettes ; on taxait la viande dans le but unique d'élever l'impôt, en élevant le prix de la matière imposable. On trouve en 1787 un curieux exemple de ce fait. Dans le courant de cette année, le prix de la viande, qui d'abord avait été fixé à huit sols, fut porté à douze, ce qui donna près de 18 millions au trésor sur cette seule denrée¹.

De toutes les villes du royaume, Paris était, sans aucun doute, celle qui consommait proportionnellement le plus de viande. La vente des bestiaux était soumise aux mêmes conditions que la vente des blés. Une zone de prohibition était tracée autour de la capitale ; et dans le rayon de cette zone il était défendu aux éleveurs de vendre et aux bouchers d'acheter. Les bestiaux devaient être conduits sur les marchés, et une fois arrivés là ils restaient exposés en vente, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé des acheteurs, sans qu'il fût permis de les ramener dans les lieux d'élevage et de les remettre à l'engrais². Les transactions étaient limitées aux besoins de la consommation journalière, et toutes les mesures de police avaient pour objet de maintenir des prix très-bas dans l'intérêt exclusif des habitants, ce qui produisait pour la viande les mêmes résultats que pour le blé, et restreignait l'élevage en enlevant aux fermiers des prix rémunérateurs.

1. *Moniteur* de 1789, n° 57.

2. Ces dispositions sont à diverses reprises confirmées, pour les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, par des ordonnances de police comprises entre les années 1517 et 1724. Voir : *Bib. imp.*, mss. Collection Delamarre, t. 109 - 5, 6. — Dalloz, *Répertoire de jurisprudence*, au mot *Boucherie*.

Les quelques avantages qui étaient accordés aux éleveurs, tels que le droit exclusif de vendre au comptant, s'ils le jugeaient convenable, ou de faire privilégier leurs créances pour les ventes à terme, la défense de saisir leurs bestiaux¹, ne compensaient pas les inconvénients que pouvait offrir la réglementation dont nous venons de parler. Aussi, pour échapper à cette réglementation, les éleveurs et les bouchers se portèrent-ils, d'un commun accord, en dehors de Paris et de la zone de prohibition. Des marchés s'établirent au dix-septième siècle, à Poissy, pour les bestiaux normands; à Bourg-la-Reine et puis à Sceaux, pour les bestiaux de la Beauce. Ces marchés autorisés par les rois se sont maintenus jusqu'à notre temps². Du reste, sous l'ancienne monarchie, les avantages que pouvaient offrir aux fermiers, aux bouchers et aux consommateurs les marchés de Poissy et de Sceaux, et les foires établies sur divers points du territoire, ces avantages, disons-nous, étaient sans cesse paralysés par une série de fausses mesures ou l'exagération des droits fiscaux. On en trouve un curieux exemple au milieu du dix-huitième siècle. De 1747 à 1751 une épidémie très-meurtrière exerça de grands ravages dans plusieurs provinces. Ce mal, qui dans les cinquante années précédentes avait régné à diverses reprises pendant d'assez longs espaces de temps, nous paraît avoir tenu surtout à l'appauvrissement des races, à la mauvaise nourriture, au défaut de soins; mais, au lieu d'en chercher le remède dans une alimentation plus saine, dans des conditions hygiéniques plus favorables, on eut recours à la séquestration du bétail et à l'établissement de véritables cordons sanitaires. Défense fut faite de laisser passer les animaux d'une province dans une autre. On supprima les foires, et il en résulta une telle disette de viande que le fournisseur de l'Hôtel-Dieu de Paris réussit à peine à se procurer l'approvisionnement de cette maison. Les bouchers réclamèrent avec instance auprès du parlement le rétablissement de la circulation du bétail et celui des foires, en affirmant qu'il leur était impossible de subvenir aux besoins du public; mais, au lieu de faire droit à leur juste demande, on chargea les intendants d'une enquête sur la situation du bétail dans les provinces; cette enquête dura

1. La vente au comptant fut autorisée en 1392; la défense de saisir les bestiaux fut renouvelée entre autres en 1676, 1683, 1690, 1701.

2. Sur l'établissement de ces marchés : E. Levasseur, *Hist. des classes laborieuses*, t. II, p. 308-309.

plusieurs mois, et pendant ce temps Paris continua à manquer de viande¹.

Les règlements auxquels était soumise la boucherie, tant par la législation générale que par les statuts particuliers du métier, n'étaient guère plus favorables au bien-être public. Partout où il existait des corporations, les statuts se perdaient dans les détails les plus minutieux. Ils s'attachaient surtout à prévenir les fraudes et à garantir la bonne qualité des viandes, et sous ce rapport ils atteignaient leur but², quoi qu'ils eussent exagéré souvent les précautions sans aucune espèce d'avantages; mais en cherchant à assurer les approvisionnements on perdait complètement de vue que ce n'étaient point les

1. Voir, sur cette affaire, la *Coll. Joly de Fleury*, t. CCLXXXVI. Le dossier contient un tableau des foires aux bestiaux en 1751, et la correspondance des intendants relative à la production du bétail dans les provinces. — Nous indiquerons aussi, dans le même Recueil, t. CCXC, une pièce de vers fort médiocre comme poésie, mais intéressante au point de vue historique, en ce qu'elle constate l'état de misère où se trouvait Paris en 1751. L'auteur, nommé Huet, avait remis ses vers à l'un des membres du parlement au moment où une députation de cette cour souveraine se rendait auprès du roi. Le parlement ne crut pas devoir informer, mais il obtint une lettre de cachet ainsi conçue :

« De par le roy,

« Il est ordonné d'arrêter le sieur Huet, et de le conduire dans la prison de ... Enjoint Sa Majesté au geôlier de l'y recevoir et garder jusqu'à nouvel ordre. Fait à Versailles, le 26 décembre 1751. LOUIS.

Et plus bas :

« DE VOYER D'ARGENSON. »

A l'occasion de son arrestation, Huet adressa au parlement une supplique dans laquelle il cherchait à s'excuser, en disant que s'il avait composé des vers, c'est qu'il avait pour sa part grand'peine à vivre à cause de la cherté des denrées, et qu'il était grandement affligé « de la misère, des haillons, de la nudité, et du pain noir comme chapeau qu'il voyait manger à la campagne. » *Coll. Joly de Fleury*, t. CCXC, liasse 3049.

2. Les principales dispositions relatives à la salubrité, celles qui se retrouvent à peu près partout, sont celles-ci : — Les animaux venus du dehors, après avoir parcouru une certaine distance, ne pourront être tués qu'après un jour de repos, et après que les jurés les auront vus boire et manger; — les chairs ne seront point exposées en vente avant d'être refroidies; — les bêtes qui auront mis bas ne pourront être mises en vente qu'après un délai de six semaines; — les individus qui élèveront des porcs veilleront à ce que ces animaux ne mangent point le sang que les barbiers auront tiré aux malades; — on ne travaillera point pendant la nuit à dépecer ou à parer les viandes, de peur qu'elles ne soient souillées par l'huile des lampes ou le suif des torches; — les viandes déclarées malsaines seront confisquées ou détruites.

bouchers qui pouvaient assurer l'abondance, et on les soumettait à tant d'entraves, de prescriptions et de restrictions, qu'en paralysant leur commerce, on tarissait dans sa source la production agricole elle-même. Les règlements des administrations municipales enchérissaient encore sur la rigueur des statuts industriels, et, pour ne citer qu'un exemple, nous rappellerons une ordonnance des capitouls de Toulouse. Ces magistrats avaient décidé que pour les races ovine et bovine il ne serait vendu dans leur ville que des animaux mâles, les vaches et les brebis étant exclusivement réservées pour les faubourgs. En 1558, deux bouchers toulousains ayant contrevenu à cette prescription furent condamnés à faire amende honorable, à genoux, tête nue, en chemise, une torche à la main, et on leur défendit, ainsi qu'aux autres bouchers, de vendre à l'avenir des brebis et des vaches dans la ville, *sous peine de la vie*.

Lorsque l'on étudie l'*Histoire de la boucherie de Paris*, c'est-à-dire de la ville la plus riche et la plus favorisée du royaume, on est frappé des efforts que font sans cesse les pouvoirs publics pour assurer l'approvisionnement, et l'on reconnaît de suite par la multiplicité des actes législatifs et par leur rigueur combien cet approvisionnement était difficile. Après avoir formé pendant le moyen âge une corporation puissante et une sorte de république qui ne reconnaissait d'autre autorité que celle des officiers qu'elle avait élus, les bouchers de Paris furent dépouillés en 1587 de leurs antiques privilèges¹, leurs statuts furent abrogés, on supprima la charge du grand maître électif qui les avait régis jusque alors presque souverainement, parce qu'on les accusait de profiter de la position exceptionnelle qui leur était faite pour accaparer et se procurer des bénéfices excessifs. Sous l'empire du régime où les plaça l'organisation de 1587, ils relevèrent tout à la fois du roi, du parlement et des échevins. Mais cette modification toute bureaucratique ne produisit aucun résultat, et elle ne pouvait pas en produire, parce qu'elle laissait subsister dans leur ensemble les conditions désavantageuses où se trouvait placée la production. La capitale n'en fut ni plus facilement ni plus abondamment approvisionnée. Quand la viande manquait à Paris, on ne s'in-

1. En ce qui concerne la boucherie de Paris, nous nous en tenons exclusivement à l'appréciation économique des faits généraux, et nous renvoyons pour les détails au *Traité de la police*, de Delamarre, aux articles publiés par M. Ch. Livet dans le *Moniteur* des 6, 7 et 8 mars 1858, et au *Recueil des ord.*, t. III, p. 259 ; VI, p. 590 ; XVII, p. 458 ; XIX, p. 203 et suiv. ; 558 et suiv.

quiétait pas de savoir si les bestiaux manquaient dans les campagnes; on s'en prenait aux bouchers de la cherté et de la rareté, de même que l'on s'en prenait aux boulangers de la cherté du pain, et on leur enjoignait, sous les peines les plus sévères, de pourvoir aux besoins de la consommation. Cet ordre, souvent répété, leur fut donné entre autres le 8 août 1645 *sous peine de la vie*. En 1653, parut une nouvelle ordonnance qui leur enjoignait de quitter Paris dans les vingt-quatre heures, et cette fois encore, sous la même peine, si dans ce délai ils n'avaient point garni leurs étaux. Mais comment les garnir? C'était là le point essentiel, et c'était aussi celui que les ordonnances ou arrêts ne prévoyaient pas ¹.

Pour que les approvisionnements en viande eussent été assurés, il eût fallu dans l'agriculture elle-même une réforme radicale; il eût fallu garantir aux populations des campagnes plus de bien-être et de ressources pécuniaires, favoriser les cultures fourragères au lieu de les interdire, changer les conditions des baux, alléger les tailles et les aides, activer la production agricole en lui donnant pour auxiliaire la liberté du commerce; mais rien de tout cela n'avait lieu. A part quelques années d'abondance relative, sous Henri IV et sous l'administration de Colbert ², on voit que depuis le seizième siècle jusqu'à la révolution la viande a été rare en France, et si quelque amélioration s'est produite sous le règne de Louis XVI, quelques grands centres et surtout Paris en profitèrent seuls. C'est qu'en effet l'état si longtemps malheureux de l'agriculture ne pouvait pas se modifier en quelques années; il étendait sur tous les produits du sol la solidarité de la misère, et, comme le dit une ordonnance du 8 octobre 1571 : « Quand d'infinies terres du royaume étaient sans culture, et les autres mal cultivées, les hommes, bœufs, vaches et autre bétail diminuaient grandement. » Deux siècles après cette ordonnance, Forbonnais constate à diverses reprises la rareté des bestiaux. Il nous apprend qu'en 1764, sur une grande partie de la France, dans les fermes exploitées par des baux à cheptel, on ne trouvait plus d'animaux de boucherie, les propriétaires ne voulant plus en confier aux cultivateurs, à cause des saisies qui étaient faites à chaque instant par les collecteurs des tailles ²; qu'en 1716 la rareté des espèces était si grande, que le beurre et le fromage man-

1. Forbonnais, *Recherches sur les finances*, t. II, p. 215.

2. *Id. Ibid.*, t. II, p. 215.

quaient ¹; que les taxes sur la viande avaient fait considérablement diminuer le prix des herbages ²; que les vaches tendaient à disparaître, parce que, en les soumettant à des droits d'entrée plus faibles que ceux qui frappaient les bœufs, on en avait encouragé la destruction; enfin qu'en 1758 les baux à cheptel n'existaient plus dans plusieurs provinces, à cause des droits de contrôle dont ils étaient frappés à chaque renouvellement, ce qui constituait pour les preneurs une charge très-lourde, attendu que ces baux n'étaient que de quatre ans dans *les domaines abandonnés*, et de deux ans seulement dans les autres. Or, les cultivateurs n'étant point assez riches pour acheter le bétail d'exploitation, il s'ensuivait une disparition à peu près complète. La diminution des animaux réagissait par le manque de fumiers de la manière la plus fâcheuse sur la culture des céréales, et de la sorte on tournait sans cesse dans un cercle vicieux d'où il était impossible de sortir.

En présence de cet état de choses, que faisaient les pouvoirs publics? Ils prenaient des mesures qui pouvaient bien apporter quelques adoucissements momentanés, mais qui, en définitive, laissaient subsister toutes les erreurs de la législation économique et toutes les misères qu'elles entraînaient avec elles. Voici les plus importantes de ces mesures :

Défense est faite de saisir les bestiaux, tant pour les dettes des particuliers que pour celles des communes; seulement, lorsqu'il s'agit du non-paiement des tailles, le fisc peut saisir à son profit le cinquième des animaux d'une même exploitation ³.

L'exemption de la taille est accordée à ceux qui repeuplent les domaines abandonnés ⁴.

En temps d'épizootie, il est ordonné aux vétérinaires de visiter les bestiaux deux fois par semaine ⁵.

Défense est faite aux fermiers de vendre, pour la boucherie, des veaux ou des génisses ayant plus de huit ou dix semaines, des vaches pouvant servir encore à la reproduction, ou des agneaux en dehors de certaines époques de l'année ⁶.

1. *Recherches sur les finances*, t. III, p. 251.

2. *Id. Ibid.*, t. IV, p. 158.

3. Déclaration du roi, du 6 nov. 1683, renouvelée en 1690 et 1696.

4. Édit de janvier 1713.

5. Année 1745.

6. Années 1713, 1720, 1730, 1736, 1737.

Il est défendu, pour prévenir la cachexie aqueuse, de faire pâturer les moutons dans des terrains submergés.

Autorisation est accordée à tous les éleveurs d'exporter en franchise hors du royaume quand le bétail est abondant, et d'importer quand il est rare ¹.

C'étaient là des palliatifs, ce n'étaient point des remèdes ; aussi la France fut-elle presque toujours tributaire des nations voisines pour l'importation du bétail, à tel point qu'en 1788 la moitié des animaux de boucherie abattus chez nous étaient fournis par les étrangers.

On conçoit que dans de pareilles conditions la consommation de la viande ait été fort restreinte, et nous ne pouvons mieux faire que de répéter ici, en les acceptant sans réserve aucune, les appréciations qu'a données à ce sujet M. Dareste de la Chavanne. D'après ce savant économiste, que nous citons à peu près textuellement, l'usage de la viande ou tout au moins de la viande de boucherie, presque ignoré dans plusieurs provinces au temps où les intendants firent leurs mémoires, était encore très-rare à la fin du siècle dernier. — On estime que vers 1700 la consommation s'élevait à peine, pour les trois quarts au moins de la population, à une livre par tête et par mois. Encore en établissant cette moyenne faut-il faire cette réserve, qu'à l'exception du porc, la nourriture par la viande était le privilège de quelques grandes villes, et dans ces villes elles-mêmes le luxe de certaines classes. A la fin du dix-huitième siècle, Paris en consommait par tête de six à sept onces par jour, d'après Lavoisier, les autres villes quatre onces et les campagnes deux ². C'était peu de chose sans doute qu'une consommation aussi restreinte, et cependant l'agriculture française se trouvait dans une situation tellement défavorable, qu'elle ne pouvait pas même y suffire ; ajoutons que la gabelle du sel tendait aussi à restreindre singulièrement la consommation, et qu'elle rendit souvent dans les cas de disette l'importation des salaisons tout à fait impossible, attendu qu'en vertu d'une ordonnance de Louis XIII, en date de 1639, les marchands français et étrangers ne pouvaient introduire dans le royaume aucun lard salé qui n'eût été préparé avec le sel pris dans les greniers du roi ³.

1. Année 1737.

2. Voir *Histoire des classes agricoles de France*, Paris, 1854, in-8°, p. 281.

3. *Recueil d'édits et ordonnances royaux*, augmenté sur l'édition de Pierre Néron et Étienne Girard, 1720, 2 vol. in-f.; t. I., p. 884 et suiv. Cette défense

Il convient du reste de faire remarquer que, malgré ses avantages alimentaires, la viande de boucherie ne jouissait pas, si l'on peut parler ainsi, de l'estime qu'elle méritait, et que si la production n'en était pas plus active, cela tenait peut-être et pour beaucoup aux lois de l'Eglise sur l'abstinence et la stricte observation des jours maigres. En effet, l'interdit rigoureux jeté sur la viande pendant au moins cent soixante jours de l'année avait dû, dans des temps de foi vive, jeter une sorte de défaveur sur cette nourriture; et comme preuve, c'est que nous voyons sous le règne de Charles V des bourgeois de Paris qui n'appartenaient ni au clergé, ni aux ordres religieux, s'abstenir complètement de viande, même dans les temps ordinaires.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que l'observation du maigre qui est uniquement aujourd'hui une affaire de conscience, et ne relève que de la pénalité spirituelle de l'Eglise, était au moyen âge une loi de l'Etat; que Charlemagne, dans ses *capitulaires*, décrète la peine de mort contre ceux qui feront gras les jours où l'usage de la viande est interdit, et que dans le dix-septième siècle même, en 1626, cette peine terrible fut prononcée par les échevins de Saint-Claude, en Franche-Comté, contre un malheureux qui, pendant une disette, avait ramassé dans les champs, en temps de carême, un veau *mort de pauvreté*, ce sont les mots de la sentence, et en avait mangé quelques morceaux. La multiplicité des jours maigres était d'ailleurs un grand obstacle d'une part à la production du bétail, de l'autre au commerce de la boucherie, puisqu'il y avait d'un côté comme de l'autre suspension absolue de commerce pendant près de la moitié de l'année.

Quant aux viandes autres que celles de boucherie, telles que volailles, lapins, venaison de toute espèce, elles paraissent avoir été dans les classes riches et privilégiées, mais seulement dans ces classes, l'objet d'une assez grande consommation; on trouve en effet parmi les redevances féodales une très-grande quantité de chapons de cens; on trouve de nombreuses garennes, de nombreux colombiers; mais le droit de garenne était un droit seigneurial, dont la noblesse profitait seule; il en était de même du droit de colombier. On poussait si loin la séparation des castes, on établissait partout de si bizarres

d'introduire des viandes salées, ou de les faire circuler entre les diverses provinces, fut renouvelée par arrêt du 29 juin 1688. Il n'y eut d'exception que pour les jambons de Mayence et de Bayonne, les cuisses d'oie et les langues qui pouvaient circuler en payant les droits des cinq grosses fermes.

distinctions, que la plupart des coutumes avaient réservé aux seigneurs haut-justiciers, ou à ceux qui possédaient cinquante arpents en fief, le droit d'avoir des colombiers à pied, c'est-à-dire des colombiers bâtis en forme de tour, avec des nids depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet. L'agriculture se trouvait ainsi dépossédée de toutes ces ressources accessoires qui font aujourd'hui l'aisance de nos campagnes.

En comparant les divers règnes de notre histoire au point de vue du sujet qui nous occupe, un fait nous a frappé, c'est que, depuis le treizième siècle jusqu'à la révolution, Henri IV est sans contredit celui de tous nos rois qui s'est occupé, avec le plus de sagesse et de profit, des intérêts de l'agriculture et du bien-être des populations ; c'est lui qui s'est efforcé le premier de réaliser pour les classes pauvres le problème de la vie à bon marché ; c'est lui qui parmi tous les souverains de sa race est resté le plus populaire ; mais ce qui lui a valu cette gloire, ce n'est ni la liberté de conscience proclamée dans les lois, ni la pacification de la France, ni l'abaissement de l'Espagne, c'est *la poule au pot du dimanche* — histoire ou légende — qui a grandi son nom dans la mémoire reconnaissante du peuple. Singulier témoignage des misères du passé ; car *la poule au pot du dimanche*, c'était un idéal irréalisable pour ce pauvre peuple qui tant de fois avait manqué de pain !

II

LE POISSON. — RÉGLEMENTATION DE LA PÊCHE.

IMPOTS ET CONSOMMATION.

Dans les premiers siècles de l'Église, l'esprit de macération était porté à ses dernières limites. Pendant le carême on vivait de pain, de légumes, le plus ordinairement crus, et, ainsi que le dit l'auteur du *Traité des dispenses*¹, « on ne se permettait que des poissons imparfaits, ceux qui n'ont point de sang, comme les huîtres, les moules, les écrevisses, les sèches. » Par la suite des temps on se relâcha de cette extrême sévérité. Au seizième siècle, des dispenses furent accordées aux malades et aux infirmes. L'Hôtel-Dieu de Paris obtint le privilège de vendre de la viande en carême, et en 1774, le

1. *Traité des dispenses de carême*, par le docteur Philippe Hecquet. Paris, 1709, in-12.

droit de vente fut étendu à tous les bouchers, avec la seule réserve que le prix de la viande serait frappé d'une surtaxe, au profit des hôpitaux. Quoi qu'il en soit, l'usage pendant les périodes d'abstinence en fut toujours très-restreint, et le grand nombre des jours maigres, qui s'élevait, ainsi que nous l'avons dit, à plus de cent soixante dans l'année, donnait au poisson une très grande importance. C'était là, d'ailleurs, à toutes les époques, une ressource d'autant plus précieuse qu'elle échappait par les conditions mêmes de sa production aux influences destructives qui frappaient sans cesse les denrées agricoles, céréales ou bestiaux; mais on fut loin d'en tirer le parti qu'on pouvait en attendre, et ici encore, quand la nature créait l'abondance, l'homme créait la disette.

Il serait fort difficile, pour ne pas dire impossible, de constater aux époques reculées de notre histoire, pour quelle part la pêche maritime et la pêche fluviale pouvaient contribuer à l'alimentation publique. Ce qu'il y a de certain, c'est que la pêche maritime, qui est de beaucoup la plus importante, resta jusqu'au seizième siècle réduite à la petite pêche côtière. Elle ne commença à prendre un certain essor que vers 1504, époque à laquelle nos pêcheurs firent des armements pour Terre-Neuve, mais toujours dans une proportion beaucoup moindre que ceux que faisaient les Hollandais; car la faiblesse de notre établissement maritime était telle, qu'en 1669 nous possédions à peine, tant pour la grande pêche que pour le commerce au long cours, six cents navires, tandis que les Hollandais en possédaient seize mille ¹.

Le mauvais état des routes, le manque de communications rapides et suivies entre les divers points du territoire, rendaient le transport du poisson frais presque impossible à de longues distances, et ce transport entre le littoral et les villes de l'intérieur n'était guère organisé que pour Paris d'une manière régulière; il fallait donc, pour expédier les produits de la pêche maritime, recourir aux salaisons, à l'enfumage, et c'est par ce motif que la plus grande partie de la consommation portait sur les espèces qui se prêtaient le mieux à ce genre de préparation, c'est-à-dire sur les maquereaux et surtout sur les harengs.

Les plus anciens documents qui nous soient connus sur la pêche

1. Dépêche de M. de Pomponne, ambassadeur en Hollande, citée par Forbonnais, *Recherches sur les finances*, t. III, p. 5. — Les navires qui, dès 1504,

du hareng en France remontent au onzième siècle et se rapportent à la Normandie ¹. On peut croire en effet que c'est aux habitants de cette province que l'on doit chez nous l'introduction en grand de cette pêche, car ces fils des Scandinaves avaient dû garder dans leur nouvelle patrie le souvenir des ressources que le hareng offrait aux riverains des mers du Nord, et par leur pratique plus grande de la navigation ils devaient mieux que personne se trouver en mesure d'exploiter cette mine inépuisable de profits. Quoi qu'il en soit, la pêche de ce poisson, que sa prodigieuse fécondité rend pour ainsi dire indestructible, avait pris, dès le douzième siècle, un accroissement considérable; elle s'étendait à cette époque depuis Calais jusqu'à l'embouchure de la Loire. Lorsque la Normandie et la Picardie furent réunies par Philippe-Auguste au domaine de la couronne, les produits de ces deux provinces arrivèrent plus facilement à Paris, et cette ville devint un entrepôt considérable de harengs salés et fumés qui s'écoulèrent dans toute la France ².

Outre les menus poissons, la pêche côtière et celle qui se faisait à l'embouchure des fleuves et rivières donnaient encore, dans une proportion qui paraît avoir été beaucoup plus considérable que de nos jours, des saumons et des esturgeons, qu'on appelait *poissons royaux*, et de plus on trouvait en assez grande quantité sur notre littoral des marsouins et des baleines, dont l'huile servait à assaisonner les aliments, et dont la chair salée était fort du goût de nos ancêtres.

Si l'on en juge par les redevances féodales et les donations consignées dans les chartes monastiques, les fleuves, les rivières, les étangs, paraissent avoir été très-abondants en poissons, et ce qui le prouve, c'est que des abbayes prélevaient, par exemple, à un moment donné, sur certains cours d'eau des quantités d'anguilles telles que ces mêmes cours d'eau ne pourraient aujourd'hui les fournir dans une année

se rendirent à Terre-Neuve, appartenaient au port de Granville, qui, depuis lors, fut à toutes les époques le point de départ de nombreux armements et l'un des centres les plus actifs de notre armement pour la grande pêche.

1. Ces documents sont la charte de fondation de l'abbaye de Sainte-Catherine, près Rouen, en date de 1030, et une charte de Robert de Normandie, à la date de 1088.

2. C'était en harengs que se payaient un grand nombre d'aumônes faites aux monastères; ces poissons figuraient aussi dans les distributions de secours faites par les rois, les évêques, ou les échevinages. Saint-Louis en fit donner, d'une seule fois, soixante mille aux pauvres de Paris.

tout entière. L'exploitation des étangs et viviers, que l'on désignait sous le nom de *garennas d'eau*, était en outre fort bien entendue; il existait un grand nombre de ces garennas, principalement dans les domaines des grandes abbayes, et de plus, partout où les châteaux et les forteresses étaient défendus par des fossés remplis d'eau, ces fossés étaient soigneusement aménagés et présentaient pour la pêche de précieuses ressources.

Les pouvoirs publics, qui montraient en général tant d'ignorance ou d'imprévoyance lorsqu'il s'agissait de la production agricole, procédaient au contraire avec beaucoup de sagesse et de discernement lorsqu'il s'agissait de la conservation du poisson et du repeuplement des cours d'eau. Cette sollicitude était peut-être une affaire de conscience parce qu'on voulait par là favoriser la stricte observation des jours maigres, et assurer la nourriture d'un grand nombre d'ordres religieux auxquels l'usage de la viande était absolument interdit. Quoi qu'il en soit des motifs, on trouve, à des époques très-reculées, de véritables essais de pisciculture, et certaines ordonnances du treizième et du quatorzième siècle prescrivent des mesures conservatrices, dont quelques-uns de nos règlements modernes ne sont que l'exacte reproduction. Ainsi, en 1292, Philippe le Bel proscriit les engins destructeurs du frai et des jeunes poissons; il en est de même en 1326 : les barrages, les traques avec filets traînants sont interdits, et la pêche est suspendue depuis la mi-mars jusqu'à la mi-mai¹. Cette législation, maintenue pendant tout le moyen âge, fut confirmée par l'ordonnance de Louis XIV, à la date de 1669, ordonnance qui contient des dispositions très-sages, et qui prescrit, entre autres, de repeupler, de trois ans en trois ans, les étangs dans lesquels on aura fait de grandes pêches.

Ainsi, pour résumer en quelques mots ce que nous venons de dire, nous trouvons sur les mers du littoral, comme dans les fleuves de l'intérieur, une véritable abondance; nous trouvons dans la législation de sages mesures, et cependant le poisson est toujours d'une extrême cherté. Dans les temps de disette et de famine, il reste en dehors de la consommation des classes pauvres; même dans les temps ordinaires, il manque souvent sur le marché des villes, et la capitale du royaume, Paris, la ville égoïste, qui s'approvisionne en affamant tous

1. *Recueil des ordonn.*, t. I, p. 792-793; t. III, p. 544. Du Cange, au mot *Tractus*.

les pays qui l'entourent, n'arrive qu'à grand'peine, malgré les efforts des rois, à suffire à sa propre consommation. C'est qu'ici encore, en pénétrant dans le détail des faits, nous en voyons sortir les causes de souffrance et de misère que nous avons déjà signalées tant de fois, le monopole, le privilège, le morcellement et les abus du fisc.

La féodalité, en s'implantant sur le sol, avait établi son monopole sur les rivières, les cours d'eau, les étangs, comme elle l'avait établi sur les champs, les prés, les bois, les vignes. Le droit de pêche ainsi que le droit de chasse fut considéré comme seigneurial, avec cette différence toutefois que la chasse, image de la guerre, était réputée un exercice noble, exclusivement réservé à la noblesse, tandis que la pêche, regardée comme un simple métier, était abandonnée à la roture, sous la réserve de ne s'y livrer qu'avec l'autorisation des seigneurs. Ce monopole féodal ne s'étendait pas seulement aux eaux fluviales, mais à la mer elle-même. Les seigneurs riverains de l'Océan ou de la Méditerranée avaient inféodé les flots qui venaient battre leurs domaines. Ils avaient étendu leur droit d'épave aux poissons, aux coquillages, que la mer apportait sur les grèves, et sur une foule de points la pêche maritime était affermée, comme si l'Océan eût été une propriété particulière. Aussi voyons-nous la concession du droit de pêche figurer dans les chartes d'affranchissement d'un assez grand nombre de communes à côté de la concession des droits politiques les plus importants, et les rois eux-mêmes l'accorder, à titre de privilège, à certaines villes ou à certaines provinces¹, comme Charles VII le fit, en 1439, pour la ville de Nîmes, et Louis XII, en 1504, pour les habitants du Languedoc.

Ainsi, l'on ne pouvait se livrer à la pêche qu'en vertu d'une autorisation spéciale; cette autorisation était rarement gratuite, et, à le bien prendre, il était légitime qu'il en fût ainsi, car les seigneurs étant considérés comme propriétaires des eaux, ce n'était là que l'acquittement des droits de fermage; mais par cela même qu'ils jouissaient d'un droit presque absolu, il arrivait souvent qu'ils réglaient de la façon la plus arbitraire les conditions de la cession. De plus, quand ils avaient traité comme propriétaires, ils pouvaient encore, comme suzerains, se réserver sur les produits de la pêche une foule de droits analogues à ceux qu'ils prélevaient au même titre sur les produits des terres.

1. Voir sur la concession du droit de pêche : *Recueil des ordonn.*, t. V, p. cXLVI; t. IX, p. 387; t. XIII, p. 313; t. XVII, p. 223.

Ces droits étaient souvent considérables, surtout dans les domaines des abbayes, qui faisaient une énorme consommation d'aliments maigres. En certains lieux, ces abbayes s'attribuaient jusqu'à la moitié des poissons pris dans les rivières qui leur étaient soumises¹; les évêques, les archevêques, les seigneurs laïques, les rois, percevaient de même une foule de redevances en nature, soit sur les bateaux de pêche qui rentraient dans les ports du littoral, soit sur les prises de poisson faites dans les rivières et les étangs; ces redevances consistaient tantôt dans une certaine quantité proportionnée à la totalité des prises, tantôt dans le choix des plus beaux poissons, ou la réserve exclusive de certaines espèces.

Au moyen âge, pour exercer le métier de pêcheur, il fallait, suivant les villes, faire partie de la corporation qui en avait le monopole, ou bien être agrégé à la commune et jouir des droits de bourgeoisie. Mais comme le privilège de la bourgeoisie et celui des corporations n'existaient que dans des villes importantes, ce métier, dans les petites localités et les campagnes, resta longtemps sans être astreint à aucune organisation; mais sous Louis XIV on le soumit à une réglementation sévère², et, à partir de 1669, il fut défendu à tout sujet du roi de pêcher dans les eaux du domaine public s'il n'était reçu maître pêcheur au siège de la maîtrise des eaux et forêts.

Les différentes juridictions royales, seigneuriales, municipales, auxquelles étaient soumis les fleuves, rivières et cours d'eau, l'incertitude de la propriété, les procès continuels auxquels cette incertitude donnait lieu³, rendaient la pêche fluviale fort difficile, et exposaient ceux qui s'y livraient à des vexations continuelles. Les officiers des eaux et forêts, agissant pour le roi, se trouvaient sans cesse en lutte et en contradiction avec les officiers des seigneurs riverains; il en était de même des magistrats municipaux des villes. Aucun principe général, aucune législation fixe et suivie ne déterminaient les droits

¹ 1. Abbaye de Beaulieu, en Limousin, du onzième siècle; voir *Cartulaire de Beaulieu*, publié par M. Deloche, 1859, in-4°. Introd., p. cxvi.

2. Voir entre autres : Privilèges des pêcheurs de Nantes, 1484; *Recueil des ordonn.*, t. XIX, p. 436, 437.

3. Quelques-uns de ces procès durèrent plus de trois cents ans; on en trouve entre autres un curieux exemple à Amiens : l'évêque et l'échevinage de cette ville commencèrent dans les premières années du quinzième siècle, au sujet de la propriété des eaux de la Somme, un procès qui n'était point terminé à la révolution. Voir *Documents inédits de l'histoire du tiers état*, Amiens, t. I, p. 244, 389.

des intéressés. Les agents des eaux et forêts, pour extorquer de grosses amendes, intentaient aux pêcheurs de continuel procès¹; et les rois, au milieu de cette anarchie, se trouvaient souvent en désaccord avec leurs propres officiers ou les ordonnances de leurs prédécesseurs, auxquelles ils dérogeaient, à titre de privilège, en faveur de certaines localités, tout en les laissant subsister comme acte de législation générale. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, une ordonnance de 1326 avait défendu, dans l'intérêt de la conservation du frai, de pêcher depuis la mi-mars jusqu'à la mi-avril; les officiers des eaux et forêts veillaient, comme ils le devaient faire, à ce que cette ordonnance fût exécutée; mais cet accomplissement de leurs devoirs ne servit qu'à leur attirer des reproches, car, en 1369, Charles V les blâma très-sévèrement d'avoir voulu, pendant cette période, empêcher les habitants de Paris de pêcher dans la Seine, par la seule raison qu'il y avait dans cette ville « plusieurs bonnes gens qui, de chair et de volailles, se astiennent, par dévotion, par vœux ou autrement². »

L'état de confusion que nous venons de signaler subsista jusqu'à Louis XIV, et ce fut seulement en 1669, comme nous l'avons dit, que la propriété des cours d'eau et la pêche fluviale furent soumis à une législation régulière et uniforme. A cette date, une ordonnance divisa les cours d'eau en quatre classes : 1° Les fleuves et rivières flottables et navigables; 2° les rivières simplement flottables; 3° les petites rivières qui ne sont ni navigables ni flottables; 4° les ruisseaux et torrents. Par cette ordonnance, la propriété des deux premières classes fut attribuée au domaine public, et la pêche y fut soumise à des conditions à peu près semblables à celles qui la régissent aujourd'hui. L'usage des petites rivières fut concédé aux particuliers, et les ruisseaux et torrents abandonnés au domaine privé. Enfin, en 1684, par une nouvelle ordonnance, Louis XIV déclara la pêche de la mer libre pour tous ses sujets³. C'était là, sans aucun doute, un progrès très-notable; mais ces sages mesures, entravées comme toujours par des obstacles de toute nature, ne produisirent que de faibles résultats.

On le voit par ce qui vient d'être dit : dès qu'il s'agissait de livrer à l'alimentation publique les produits des fleuves et de la mer, on se

1. *Recueil des ordonn.*, t. XIX, p. 579.

2. *Ibid.*, t. V, p. 207-208.

3. Ce sont les propres termes de l'ordonnance : « Déclarons la mer libre et commune à tous nos sujets. » Livre V, titre 1^{er} de l'*Ordonnance de la marine*, Isambert, t. XIX, p. 356.

trouvait de suite arrêté par les vices de l'organisation générale : monopole du droit de pêche, monopole du métier de pêcheur, conflits de juridiction relatifs à l'exploitation des cours d'eau, perte d'une partie des produits par les redevances féodales, etc. Puis, quand le poisson était sorti de l'eau, de nouveaux obstacles venaient gêner le transport et le commerce, de nouvelles charges venaient ajouter de lourdes surtaxes au prix de vente.

Si l'on en juge par les documents qui se rapportent à Paris, on a tout lieu de penser que bien avant l'établissement des postes et l'intervention de l'État dans les transports, il s'était organisé, par entreprise particulière, des relais pour le service de la marée, c'est-à-dire du poisson de mer frais, entre la capitale et certains ports du littoral de la Manche. Ce service paraît avoir été fort actif, et sans aucun doute on y attachait une grande importance, car les règlements administratifs sont très-nombreux ; et si, d'un côté, ces règlements attestent de très-louables intentions, ils prouvent de l'autre que la circulation se trouvait en présence d'obstacles sans cesse renaissants. Les propriétaires féodaux, qui possédaient des péages le long des routes, prélevaient des droits en argent ou en nature sur les voitures de marée qui traversaient leurs domaines ; les officiers des péages royaux levaient des droits analogues, et quand les marayeurs, pour gagner du temps, suivaient d'autres routes que celles où ces péages étaient établis, on saisissait leurs voitures et leurs chargements ¹. Les marchands et voituriers, dit à ce propos Charles V, dans une ordonnance de 1369 « estoient tellement grevez et endommagez, qu'ils délaissaient quasi comme du tout à envitailler la ville de Paris. » Pour mettre un terme à ces abus, ce prince rendit diverses ordonnances par lesquelles il assurait aux marayeurs d'importantes garanties. Déjà, en 1352, une commission composée de quatre conseillers du parlement et d'un juge au Châtelet, avait été instituée pour surveiller et protéger le commerce du poisson de mer ². En 1369, le roi nomma une commission nouvelle, investie de pouvoirs plus étendus et composée du prévôt de Paris, de membres du parlement, et de conseillers du roi. L'année suivante, il institua des gardes spéciaux, chargés de défendre les intérêts des expéditeurs et des vendeurs. Ces gardes, qui remplissaient des fonctions analogues à celles de nos fac-

1. *Recueil des ordonn.*, t. V, p. 71.

2. *Ibid.*, t. V, p. 171, 190, 209, 356.

teurs des halles, étaient obligés de fournir un cautionnement. Les membres de la commission contraignaient les seigneurs qui exigeaient des péages à justifier de leurs titres; et ils firent transcrire sur un registre spécial, pour en former une espèce de code, tous les édits et règlements relatifs à la marée. Ce code resta en vigueur jusqu'au dix-septième siècle, et en 1678 une nouvelle organisation fut adoptée. On institua une *chambre de la marée*, composée de membres du parlement, pour connaître de toutes les instances civiles et criminelles. Ce qui subsistait encore des anciens péages royaux et féodaux fut aboli. Les maraîchers furent autorisés à acheter dans les ports, même avant les pourvoyeurs du roi; on défendit de saisir pour cause de dettes leurs chevaux et leurs voitures, et on leur permit de transporter des paquets et des voyageurs. Tout cela, du reste, était fait à peu près exclusivement dans le but d'approvisionner Paris. Il était sévèrement interdit aux maraîchers de vendre sur leur route, et en 1753, quand le parlement fut exilé à Pontoise, il fallut un ordre exprès du roi pour que les voitures de marée s'arrêtassent dans cette ville, afin de procurer à la cour souveraine quelques adoucissements dans sa disgrâce, en lui permettant d'observer agréablement les jours maigres.

Quelques soins qu'aient mis les administrations publiques à pourvoir les villes de poisson frais ou salé, cette denrée, ainsi que nous l'avons dit, fut toujours extrêmement chère, et souvent extrêmement rare. Ce fait ne tenait pas seulement aux causes que nous avons indiquées plus haut, il tenait encore aux impôts dont le poisson était frappé tant par les villes que par les rois. En effet, dès le treizième siècle, par cela seul qu'il est l'objet d'une grande consommation, nous le voyons exploité par le fisc, et depuis lors il est compris dans les denrées soumises aux aides, sans compter les droits particuliers qu'il paye aux rois en divers lieux à cause de leur domaine¹. Il est imposé par Philippe de Valois, Jean II, Charles V, par la plupart de leurs successeurs. Plus on avance vers notre temps, plus l'impôt s'élève; sous Louis XV, il paye deux sols par livre. Le poisson frais, consommé uniquement par les classes riches, est taxé au même chiffre que le poisson salé consommé par les pauvres; et cet impôt

1. Parmi les droits relevant de ce domaine, nous trouvons le *hallebic*, établi à Paris sur le poisson de mer, et supprimé en 1325 par Charles le Bel. Voir pour les impôts sur le poisson : *Recueil des ordonn.*, t. I, p. 790; t. III, p. 625; t. VIII, p. 615; t. XVI, préface, p. LVIII.

était tellement consacré par les préjugés économiques, que ce fut, avec celui des boissons, le seul que se réservèrent les rois dans les villes auxquelles ils accordaient les franchises les plus étendues. Au moyen âge, les exemptions ne portaient que sur les pêcheries des couvents et quelques étangs seigneuriaux, et Forbonnais remarque avec raison que l'effet de cette fiscalité fut de diminuer considérablement la consommation, et par cela même le nombre des individus qui se livraient à la pêche ¹.

La tyrannique législation des gabelles contribua en effet dans une proportion notable à la réduction de la population maritime, et par cela même à l'anéantissement des ressources que pouvait offrir la pêche côtière. C'était en effet dans la salaison du hareng et du maquereau que consistaient les profits de cette pêche; mais les lois sur le sel imposaient aux pêcheurs de si lourdes charges, et par leur minutieuse sévérité les exposaient à de si graves contraventions, que leur industrie s'en trouvait sans cesse entravée et compromise. Des exemptions des droits de gabelle furent il est vrai, accordées à quelques villes du littoral; mais ces exemptions, tout à fait exceptionnelles, se trouvaient le plus souvent limitées à un espace de temps assez restreint ².

Par une de ces contradictions qui se rencontrent sans cesse dans notre ancien droit administratif, et qui font que les plus sages mesures n'aboutissent pas, Louis XIV, après avoir déclaré que la pêche de la mer était libre pour tous ses sujets, rendit cette pêche presque impossible à force d'exagérer, à l'égard du sel employé pour la conservation du poisson, les mesures qui avaient pour objet d'assurer la pleine et entière perception des droits de gabelle. Cette fois, comme toujours, les exigences du fisc avaient tué la production. Les dispositions relatives à l'emploi du sel, dans la pêche côtière, restèrent en vigueur jusqu'à la révolution française, et produisirent les effets les plus désastreux ³. Vers 1750, par suite des vexa-

1. *Recherches sur les finances*, t. III, p. 159.

2. Année 1483. *Recueil des ordonn.*, t. XIX, p. 234.

3. Les mêmes lois qui entravaient l'importation des viandes salées entravaient également l'importation des salaisons de poisson. Le titre xxiv de l'ordonnance de janvier 1639 sur les gabelles porte que les étrangers qui arriveront en France avec des barils de saumons ou de morues salées seront obligés, en arrivant à la frontière, de jeter le sel *comme immonde*, par la raison qu'il n'avait pas été pris dans les greniers du roi.

tions que faisaient subir aux riverains les officiers des gabelles, la pêche du hareng était à peu près abandonnée sur ces mêmes rivages de la Normandie, où huit siècles auparavant elle avait pris naissance. Les Anglais et les Hollandais voyaient leur marine prospérer et s'accroître, tandis que la population maritime de la France, à bout de ressources, tendait chaque jour à quitter la mer. Attristé du spectacle de notre décadence, Forbonnais, qui, à cette époque même, écrivait son précieux ouvrage, se demandait comment, sous l'empire d'une pareille législation, il avait pu rester des pêcheurs en France¹, comme nous-même, au début de cette étude, nous nous sommes demandé comment il avait pu rester des hommes. Quand on y regarde avec attention, on peut même dire qu'un misérable droit fiscal a fait plus pour la ruine de notre établissement maritime, que le désastre de la Hogue et la honteuse administration de Dubois².

Ainsi, dans toutes les branches de la production alimentaire, les faits suivaient une marche identique. Par suite des lois qui régissaient la propriété foncière, le commerce et la circulation des grains, les populations agricoles en étaient arrivées souvent à laisser les terres en friche; de même, par suite des gabelles et des impôts, les populations maritimes avaient abandonné la mer, et, d'un côté comme de l'autre, les ressources de la nature étaient anéanties par les vices de l'organisation.

III

LES GABELLES.

Bien qu'il ne soit qu'une denrée accessoire, et qu'il ne figure dans l'alimentation publique que comme une sorte d'auxiliaire, le sel avait, au moyen âge, une importance d'autant plus grande, que l'usage des salaisons, pour les poissons ou pour les viandes était plus répandu; il eût donc été rationnel d'en réduire le prix autant que

1. *Recherches sur les finances*, t. III, p. 169-170.

2. Les inconvénients qui résultaient des gabelles pour le développement de la pêche étaient tellement graves qu'ils ne pouvaient échapper au gouvernement; on essaya à diverses reprises d'y porter remède, et par une ordonnance du 39 mai 1543 François I^{er} exempta des droits de gabelle les pêcheurs de la Guyenne, de la Bretagne, de la Normandie et de la Picardie; mais les besoins d'argent faisaient toujours supprimer ces franchises au bout de quelques années.

possible, et, en raison même de son utilité, d'en populariser l'usage par le bon marché; mais par cela même qu'il était indispensable, le fisc n'y vit qu'une matière imposable qui devait donner de grands produits, et il le frappa d'un impôt désigné sous le nom de *gabelle*. Ce nom, à l'origine, était appliqué indistinctement à diverses espèces d'impôts : il y avait la *gabelle* des vins, la *gabelle* des draps, etc. ¹; mais il finit par ne porter que sur le sel ².

On n'est point d'accord sur l'époque où fut établie la gabelle du sel. Les uns la font remonter jusqu'à saint Louis; les autres en rattachent la première apparition à une ordonnance de Philippe le Long, datée du 25 février 1318; mais il nous semble qu'il vaut mieux s'en rapporter à l'ordonnance dans laquelle Louis le Hutin, qui régna de 1314 à 1316, dit que le peuple souffrant beaucoup des exactions des marchands de sel, il est utile, dans l'intérêt général, que le commerce de cette denrée soit fait par les agents du roi. Quoi qu'il en soit de la question d'origine, voici ce qu'était la gabelle ³.

Des officiers du fisc, qui formaient dans l'État une corporation importante, allaient acheter le sel dans les lieux de production, moyennant un prix qu'ils fixaient eux-mêmes. Ils le faisaient ensuite conduire dans des entrepôts nommés *greniers à sel*, et là il était vendu à un taux fixé dans le conseil du roi. C'était donc tout à la fois un monopole et un impôt; mais comme toujours, au milieu du morcellement administratif de l'ancienne France, la gabelle n'était point établie partout d'une manière uniforme. On distinguait : 1° les pays de vente volontaire; — 2° les greniers d'impôts; — 3° les pays de franc-salé ⁴.

1. *Recueil des ordonn.*, t. I, p. 6, 7, 608.

2. Les Romains avaient aussi des impôts très-élevés sur le sel, et c'est l'établissement de ces impôts qui fit donner à Marcus Livius, consul l'an 546 de Rome, le surnom de *Salinator*.

3. La gabelle a donné lieu à un nombre infini d'édits, ce qui se comprend, puisqu'elle formait le principal des revenus publics. Voir entre autres : *Recueil des ordonn.*, t. XVII, p. 86, 87 et suiv; 283 et suiv; 468, 469; ordonnance de Louis XIII, de 1639, dans l'ouvrage intitulé : *Recueil d'édits et ordonnances royaux, augmenté sur l'édition de Pierre Néron et Étienne Girard*, 1720, 2 vol. in-folio, t. I, p. 384 et suiv. — On trouvera aussi un très-bon travail sur les gabelles dans le livre qui a pour titre : *Mémoires concernant les droits et impositions*, par Moreau de Beaumont, intendant des finances, 5 vol. in-4°, 1768-1789, t. III, p. 1 à 276.

4. Quelques-uns de nos anciens auteurs donnent une autre division, qui est : 1° pays de grandes gabelles; 2° pays de petites gabelles; 3° pays rédi-

Dans les pays de vente volontaire, chacun pouvait acheter, au prix fixé, telle quantité de sel qu'il jugeait convenable; il ne payait que la surtaxe imposée par le fisc.

Dans les pays où il existait des greniers d'impôts, les paroisses étaient forcées d'acheter chaque année une quantité déterminée de sel, de telle sorte que les habitants se trouvaient contraints de payer pour ce qu'ils ne consommaient pas, ce qui constituait une exaction de tous points semblable à la *verte moute* des moulins baniers; et cette analogie s'explique facilement, la gabelle n'étant autre chose qu'une forme particulière de la banalité.

Quant aux pays de *franc-salé*, c'étaient quelques provinces telles que le Poitou, l'Aunis, la Saintonge, l'Angoumois, qui, sous le règne de Henri II, s'étaient rachetées de la gabelle moyennant des sommes considérables; car, sous l'ancienne monarchie, les distinctions qui existaient entre les diverses classes de la société existaient également entre les provinces et les villes, et il en résultait, pour les circonscriptions territoriales comme pour les personnes, une très-grande inégalité dans les charges.

Il nous est impossible d'indiquer ici l'ensemble des mesures auxquelles donnait lieu la perception des gabelles; tout ce que peut inventer en fait de surveillance et d'oppression la police la plus ombrageuse était mis en usage; les populations voisines de la mer ou des salines se trouvaient sous le coup d'une véritable inquisition; et, comme le dit Moreau de Baumont, malheur à l'habitant du littoral qui, s'autorisant de la liberté naturelle, aurait été prendre de l'eau de mer pour la mêler avec de l'eau douce, et l'aurait employée à faire cuire les légumes qui composaient toute sa subsistance; malheur au paysan qui prêtait à son voisin quelques poignées de sel! Les visites domiciliaires, les arrestations préventives, les amendes arbitraires, rien n'était épargné; sous Louis XIII, on pendait sans autre forme de procès les voituriers qui contrevenaient à la police du roulage sur le sel; on saisissait les bestiaux qui venaient paître dans les marais salants. On emprisonnait le malheureux qui employait à conserver quelques morceaux de lard ce qu'il avait déclaré ne devoir employer que pour sa soupe. Le sel blanc, le sel gris, le sel marin, le sel gemme, étaient soumis chacun à une législation particulière;

més; 4° pays exempts. Ce n'est là qu'une affaire de mots, et tout rentre dans les catégories que nous indiquons ci-dessus.

les transports d'un lieu dans un autre étaient rendus presque impossibles par l'infinie variété des mesures; et la difficulté même des règlements, la minutie des formalités, rendaient les contraventions inévitables. Pour faire exécuter tous ces règlements, le fisc était obligé d'entretenir une véritable armée; et comme les frais de régie absorbaient une partie des revenus, on redoublait de rigueur pour tirer des contribuables le plus d'argent possible.

La franchise de certaines circonscriptions territoriales aggravait nécessairement le poids déjà si lourd de la gabelle dans les provinces non affranchies, et cette situation avait le double inconvénient d'occasionner des plaintes et des agitations continuelles dans les pays d'impôts, et de créer dans les pays de franc-salé une contrebande qui dégénérait en véritable brigandage. Les individus qui se livraient à cette contrebande étaient connus sous le nom de *faux sauniers*; ils allaient acheter le sel à bas prix dans les provinces franches, et venaient le revendre dans les *pays d'impôts*; mais comme ces provinces étaient gardées par des douaniers, que le peuple, dans les derniers temps, désignait sous le nom de *gabeloux*, ils se réunissaient pour passer les frontières au nombre de deux ou trois cents, et livraient aux agents du fisc des combats en règle. Ce furent en grande partie des *faux sauniers* qui formèrent les premières bandes de la chouannerie, quand la révolution française eut supprimé les greniers des gabelles et les douanes intérieures. Ils cherchèrent alors dans la guerre civile les ressources qu'ils ne trouvaient plus dans la contrebande. Les troupes royales, elles-mêmes, se livraient à cette dangereuse industrie. On en trouve la preuve dans une ordonnance de Louis XI, en date de 1471; et sous le règne même de Louis XIV, on vit des soldats faire la contrebande du sel avec l'assentiment de leurs officiers, qui prélevaient une part sur les bénéfices. Les populations civiles qui se trouvaient privées, par le fisc, d'une de leurs plus précieuses ressources, ne se faisaient point faute d'exploiter cette branche de trafic, et M. Eugène Daire a calculé, d'après des documents officiels, qu'on arrêtait chaque année, pour délits de contrebande, deux mille hommes, dix-huit cents femmes, six mille enfants, plus de mille chevaux, et que les tribunaux envoyaient en moyenne trois cents individus aux galères.

L'impôt des gabelles ne fit que s'aggraver de règne en règne, en raison même du développement de la centralisation. Sous Louis XIV, qui, suivant le mot de Saint-Simon, pressurait ses sujets « jusqu'au

sang et jusqu'au pus, » il rapportait plus de 30 millions; en 1789, il s'élevait à 58,560,000 livres, et formait dans le budget de cette année la plus forte recette, les boissons ne s'élevant qu'à 56,250,484 livres, soit, pour ces deux objets de première nécessité, le cinquième environ du revenu public.

De tous les monopoles et impôts de l'ancienne monarchie, les gabelles furent sans aucun doute le plus impatiemment supporté; aussi provoquèrent-elles, à diverses époques, des émeutes redoutables. En 1356, elles occasionnent parmi le peuple d'Arras une sédition sanglante. Quatorze des principaux bourgeois sont massacrés; et pour mettre un terme au désordre, il faut la présence de Jacques de Bourbon, qui fait trancher la tête à un grand nombre de séditeux¹. Les Rouennais, à la même époque, refusent de se soumettre à l'impôt du sel. En 1461, les habitants de Reims tuent les officiers des gabelles et brûlent leurs registres; une centaine de bourgeois de cette ville sont bannis ou décapités. En 1548, le pays de Cognac et de Châteauneuf se soulève pour chasser les gabeleurs. Des troupes envoyées contre les insurgés sont battues; le soulèvement prend des proportions terribles. Les paysans, au nombre de quarante mille, se portent sur Saintes, qui leur ouvre ses portes. Ils marchent ensuite sur Angoulême, pour faire sortir des prisons de cette ville quelques individus arrêtés dans leurs rangs. Les prisonniers leur sont rendus. Ils marchent de là sur Poitiers, qui résiste; sur Blaye, qui les reçoit à coups de canon; sur Bordeaux, qu'ils font sommer d'avoir à leur fournir un contingent d'hommes armés et équipés. Excités par ce dangereux voisinage, la populace de Bordeaux s'agite, sonne le tocsin, s'empare de la maison commune, et pendant douze heures elle livre la ville au pillage, et en reste maîtresse pendant près d'un mois. Les magistrats municipaux écrivirent au roi que la révolte avait eu lieu *à cause des pilleries et violences des gabeleurs que le peuple ne pouvait plus endurer*. Le roi leur envoya une petite armée, commandée par le duc d'Aumale et le connétable Anne de Montmorency; et quand tout fut rentré dans l'ordre, cent cinquante des principaux émeutiers furent condamnés à mort; des exécutions capitales eurent lieu en même temps sur d'autres points; à Angoulême, le grand prévôt fit brûler un prêtre qui, touché des misères du peuple, s'était joint aux séditeux; et, en le plaçant sur le bûcher, on lui mit un bonnet vert,

1. Froissart, Édit. Buchon, t. III, p. 124 et suiv.

une fausse barbe et une épée entre les mains. A Cognac, le chef de l'insurrection fut mis à mort sur la roue, et pendant le supplice on lui attacha sur la tête une espèce de couronne qu'il avait adoptée comme les autres chefs, en signe de commandement, ce qui lui avait fait donner le nom de *couronal*¹.

Les états généraux ou provinciaux protestèrent constamment contre les gabelles; mais leurs doléances ne furent point entendues. Au dix-huitième siècle, les économistes recommencèrent, par la plume, la lutte que les populations du moyen âge avaient soutenue par l'émeute. « Des malheureux, dit Forbonnais, sont forcés d'acheter au poids de l'or une quantité marquée de sel, et il leur est défendu, sous peine de la ruine totale de leur famille, d'en recevoir d'autre, même en pur don.... Des supplices effrayants sont décernés contre des hommes criminels, à la vérité, contre l'ordre politique, mais qui n'ont point violé la loi naturelle. Dans quelques endroits même, on interdit aux bestiaux d'approcher des bords de la mer, où les entraîne l'instinct de leur conservation². » Forbonnais ajoute que la perception des gabelles soulève des difficultés presque insurmontables; qu'il faut faire à chaque instant des dénombrements exacts des personnes d'une même famille; que tous les habitants d'une paroisse sont solidaires des amendes prononcées contre l'un d'eux, et que les commis pénètrent sans cesse dans les maisons pour s'assurer que le sel d'impôt n'est appliqué qu'au pot au feu et à la salière. C'était certes plus qu'il n'en fallait pour provoquer un mécontentement général et profond. Mais quelque odieux que fût cet impôt, l'abîme du déficit en rendait, dans les derniers siècles de la monarchie, la suppression presque impossible. La manière dont il était établi n'eut d'autre résultat, en aggravant la misère, que de créer dans le royaume une population de contrebandiers, sans cesse en révolte contre les lois, et d'exciter des émeutes que le pouvoir noyait dans le sang. Aussi laissait-il partout des ressentiments profonds; et quand éclata la révolution française, les premières scènes de ce drame terrible débutèrent par le pillage des greniers à sel et l'incendie des bureaux des gabelleurs.

1. Laurent Bouchel, *la Bibliothèque ou trésor du droit français, augmentée par J. Bechefer*. Paris, 1671, in-f^o, t. I, p. 136 et suiv.

2. *Recherches sur les finances*, t. III, p. 165, 166.

①

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

FRAY LUIS DE LÉON

SA VIE ET SES POÉSIES,

avec une notice.
PAR M. J.-M. GUARDIA.

L'Espagne, trop longtemps indifférente à la gloire littéraire, et peu soucieuse de la réputation de ses grands hommes, *incuriosa suorum*, l'Espagne se relève par les honneurs mérités qu'elle rend enfin aux mémoires illustres. La réparation a commencé, tardive à la vérité, mais éclatante; et, comme il était juste, c'est Cervantès qui a reçu les premiers hommages : il a eu d'abord un simple médaillon avec une inscription commémorative, puis une statue. Le tour de Murillo est venu ensuite, et bientôt Séville verra se dresser sur une de ses places l'image de ce peintre immortel. Ces exemples sont un bon signe, et l'émulation qu'ils provoquent est un stimulant salutaire. De tous les côtés se réveillent les glorieux souvenirs avec les nobles sentiments. Il n'est pas jusqu'à l'université de Salamanque, si déchue, hélas! de sa grandeur passée, qui ne secoue sa torpeur pour se mêler activement au mouvement général. Si Fray Luis de Léon obtient, comme il est probable, les honneurs d'un monument, c'est à l'université de Salamanque qu'il en sera redevable, et celle-ci pourra se vanter d'avoir rendu et fait rendre justice à l'un des hommes qui ont le plus contribué à l'illustration de son enseignement. Ouvrir une souscription nationale destinée à honorer cette grande mémoire, c'est faire appel aux instincts généreux de tout un peuple et le convier à la consécration du génie et de la vertu.

I

Luis Ponce de Léon était fils de don Lope de Léon et de dona Inès de Valera, originaires de Belmonte; il naquit dans ce bourg de la Manche en 1527. Le doute n'est plus permis sur le lieu de sa naissance depuis qu'un document inédit, récemment publié, a donné raison au consciencieux et exact chroniqueur Thomas Tamayo de Vargas, et a mis à néant les assertions de Pedraza, de Luis Muñoz, de Herrera et de Capmany, qui le faisaient naître à Grenade, tandis que Nicolas Antonio hésitait entre Belmonte et Madrid¹. On ne sait rien de précis sur les premières années de Fray Luis de Léon; on suppose seulement qu'il reçut à Grenade les premiers éléments d'une éducation libérale, en rapport avec la noblesse de son extraction et la position distinguée de sa famille. Toutefois il ne tarda pas à quitter Grenade pour suivre son père à Madrid, puis à Valladolid, où était la cour. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à Salamanque; il y apprit tout ce qu'on enseignait alors dans cette université célèbre, et avec le goût des fortes études il sentit naître sa véritable vocation.

En 1543 cet écolier de dix-sept ans entra en religion, et après une année de noviciat il fit profession dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, le 29 janvier 1544. La vie du cloître convenait merveilleusement à sa nature; ses facultés heureuses et brillantes se développèrent et mûrirent dans la retraite, et ce puissant esprit se fortifia dans le calme et le recueillement de la solitude, non par la contemplation stérile qui énerve et annihile les forces, mais par la méditation active qui les féconde et les retrempe. Dans le silence de sa cellule il s'entretenait avec les morts illustres, qui obéissent toujours à ceux qui les évoquent et ne refusent point de répondre quand on sait les interroger. La connaissance parfaite qu'il avait des langues latine, grecque et hébraïque, lui rendait faciles ces entretiens et lui ouvrait les inépuisables trésors de l'antiquité sacrée et profane. Il y puisa à pleines mains, avec avidité, mais non sans discernement, et il s'enrichit de tout ce qu'il sut dérober aux anciens. Son temps se partageait entre les auteurs théologiques et les grands modèles, dont le commerce lui

1. Voyez dans *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España*, t. X, p. 182, une déclaration expresse de Fray Luis de Léon, extraite de son procès.

fut si profitable. Ses livres de prédilection étaient la Bible, Pindare, Virgile et Horace. Il les méditait sans cesse, les relisait avec amour, les traduisait afin de se mieux pénétrer de leur esprit et de faire passer dans son âme le souffle inspirateur et la beauté suprême de l'antique poésie. Il se préparait ainsi à voler de ses propres ailes par ces essais d'imitation qui nous restent comme une preuve des labeurs de sa jeunesse et un témoignage précieux du bon goût qui dirigeait et tempérait son admiration éclairée pour les maîtres de l'art. Avant de donner le libre essor à son génie, il contenait ses forces naissantes, les exerçait sans les lasser, se condamnait sagement à un long et laborieux noviciat ; il avait la patience des forts, c'est-à-dire la conscience de la valeur personnelle et le pressentiment infailible de la gloire. Il ne s'épuisa point dès ses vertes années en tentatives infructueuses ou téméraires ; il attendit le moment de l'inspiration, et quand vint l'inspiration, sa lyre était prête, elle avait toutes ses cordes, et jamais elle ne fut rebelle ni ne fit entendre des sons discordants : l'esprit était plein de force et l'âme de mélodie, et les chants naissaient d'eux-mêmes comme la fleur éclôt du bouton. Si la poésie est une religion, ce jeune poète en savait le culte et le pratiquait religieusement, et c'est à cause de cela qu'il le faut proposer comme un exemple à ces esprits impatients et inconsiderés qui prétendent aller plus vite que le temps et s'imaginent que la témérité tient lieu de génie. En Espagne et ailleurs combien y en a-t-il qui sachent attendre au moins que leur vocation poétique se révèle, avant d'oser affronter les périls de la publicité ? La plupart se présentent hardiment avec l'arrogance de la médiocrité, et du jour au lendemain ils passent du berceau à la tombe. Et le talent lui-même se perd ou avorte, faute de se soumettre au régime fortifiant des épreuves préparatoires.

Dans sa retraite studieuse, Fray Luis de Léon jetait, sans y penser, les solides fondements de sa renommée ; je dis sans y penser et je dis bien, car cet esprit n'était point vain, et il n'avait point à craindre les inconvénients de la solitude, où l'habitude de ne vivre qu'avec soi, sans se comparer avec personne, fait parfois qu'on est plein de soi-même ; l'orgueil naît de l'isolement, et ce vice n'est pas le moindre de ceux qu'entraîne la vie contemplative.

L'enseignement allait mettre en lumière les hautes facultés morales et intellectuelles du jeune religieux. Le 24 décembre 1561 Fray Luis de Léon obtint au concours la chaire de théologie de l'université de Salamanque ; il avait sept compétiteurs, dont quatre

étaient déjà professeurs, circonstance qui ajoute encore à l'éclat de son triomphe. Il l'emporta de cinquante-trois voix. C'était alors l'usage que les maîtres fussent nommés par leurs élèves, et ce singulier privilège, qui avait peut-être quelques inconvénients, offrait aussi d'incontestables avantages. Les leçons portent en effet plus de fruit quand, au lieu de l'indifférence, la sympathie règne entre celui qui les donne et ceux qui les reçoivent.

Le génie espagnol s'accommode assez des subtilités ; mais je n'oserais pas affirmer que l'esprit élevé de Fray Luis de Léon fût bien enclin aux arguties de la théologie scolastique : la rigueur étroite du dogme gênait peut-être l'activité de son intelligence et contenait l'essor de sa vive imagination. Un fait certain, c'est qu'il ne tarda pas à quitter la chaire qu'il occupait, dite de saint Thomas, pour passer dans celle d'Écriture sainte, devenue vacante. Cette tribune sacrée convenait mieux à son talent et à la direction de ses études. Dans sa retraite, il s'était nourri de l'Écriture ; il l'avait méditée, commentée, avec une originalité qui passa bientôt pour de l'indépendance. Ce grand homme ne connaissait point la feinte ; il n'avait point deux symboles, ne savait point dissimuler, et naïvement, avec la candeur qui est propre aux belles âmes, il exposait sa pensée tout entière, sans timidité et sans réticences. Il enseignait entre autres choses, et il ne consentit jamais à se rétracter sur ces deux points, que le *Cantique des cantiques* n'est au fond qu'une pastorale, et que la traduction de la Bible connue sous le nom de *Vulgate* et adoptée par l'Église catholique est susceptible d'améliorations. Il paya bien chèrement le droit de dire la vérité. Son mérite lui avait fait des ennemis, et les succès éclatants de ses leçons les avaient rendus implacables. Ils saisirent avec empressement le moment propice à la satisfaction de leurs rancunes. Ils eurent recours aux armes des lâches, la calomnie et le mensonge, et, manœuvrant dans l'ombre, ils atteignirent la victime sans courir aucun risque. Une première dénonciation fut portée au tribunal de l'inquisition de Salamanque, le 17 décembre 1571. Le professeur d'Écriture sainte fut accusé d'hérésie ; on insinuait que son enseignement était entaché de luthéranisme, qu'il interprétait les Écritures saintes au sens judaïque, et qu'il était lui-même de race juive ; la moindre de ces accusations suffisait pour le perdre. Lui-même avait fourni un prétexte à cette œuvre d'iniquité : une traduction espagnole du *Cantique des cantiques*, accompagnée de commentaires très-succincts, courait sous son nom. Or la prudence ombrageuse

des inquisiteurs avait sévèrement interdit la traduction des livres saints en langue vulgaire.

La traduction du Cantique attribué à Salomon était bien de Fray Luis de Léon, et il ne songea point à la désavouer. Il l'avait faite à la prière d'une personne qui ne savait point le latin et qui désirait avoir quelques éclaircissements sur les passages difficiles à entendre. Le manuscrit fut copié à l'insu de Fray Luis de Léon, et à la suite de cette infidélité les copies se multiplièrent et coururent de main en main. On sait que pareille chose arriva à Fénelon au sujet de son *Télémaque*. Cette circonstance explique les proportions que prit l'enquête ouverte par l'inquisition : des témoins furent interrogés à Valladolid, à Grenade, à Murcie, à Carthagène, à Arevalo, à Tolède, et l'on alla les chercher jusqu'à Cuzco, ville du Pérou, où était parvenue une copie de la version du Cantique. Jamais affaire ne fut mieux instruite, et l'on aurait pu croire qu'il s'agissait de quelque crime ténébreux ou d'une vaste conspiration ; et tout cela à l'occasion d'un livre de la Bible, traduit en langue vulgaire par un moine inoffensif. Enfin, l'accusé fut mandé devant le tribunal de l'inquisition de Salamanque le 6 du mois de mars 1572. Interrogé sur la traduction du *Cantique des cantiques*, il répondit qu'il en était l'auteur, qu'en la faisant il n'avait pas songé à la rendre publique, qu'elle avait été répandue à son insu et contre son gré, et qu'il avait fait tout ce qui était en lui pour recueillir les copies en circulation ; il exprima ses regrets de n'avoir pu y réussir, et enfin il ajouta qu'il était occupé de la composition d'un travail apologétique, non encore achevé à cause de son état valétudinaire ; et il protesta de son humble soumission à l'autorité du saint-office et aux dogmes de l'Église catholique. Le tribunal le renvoya sans prendre aucune décision à son égard. Quoiqu'il n'eût pas été déclaré innocent, il était libre et pouvait se croire sauvé. Mais ses ennemis veillaient et préparaient sourdement sa ruine. Fray Luis de Léon avait manifesté librement sa manière de voir sur les versions de la Bible reconnues bonnes par les canons et les conciles, et il avait plus particulièrement insisté sur les imperfections de la *Vulgate*, prétendant avec raison qu'il était nécessaire de ramener les livres sacrés à leur pureté primitive, en remontant à la source, c'est-à-dire au texte hébreu, sur lequel devait s'exercer la critique. Il avait composé une dissertation fort savante, pour développer et soutenir cette opinion, qui était aussi celle de son ami Arias Montano, célèbre par ses vastes connaissances et par l'édition de la Bible polyglotte d'Anvers. Fray

Luis de Léon était digne de l'amitié d'un tel homme ; mais cette amitié même lui fut imputée à crime.

Il y avait alors à Salamanque un professeur de mérite et d'un vrai savoir, mais brouillon et envieux ; il s'appelait Léon de Castro. Il prétendait que les massorètes et les rabbins avaient notablement altéré les textes originaux de l'Écriture, et il défendait en conséquence la version dite des Septante et la *Vulgate*, comme des sources non corrompues. Dans les nombreux écrits qu'il a composés pour soutenir ce paradoxe, il a fait preuve d'une grande érudition et montré une pénétration peu commune ; mais on s'aperçoit bien vite qu'il est passionné jusqu'à la haine. Cet ardent polémiste ne connaissait point d'adversaires ; il n'avait que des ennemis. Il détestait cordialement Arias Montano dont l'autorité était grande et la réputation européenne ; et il détestait de même Fray Luis de Léon, l'ami de cet homme illustre, le partisan convaincu et le défenseur de ses opinions ; ne pouvant nuire au premier, dont le crédit était considérable, il s'attaqua au second, qui était pourtant son collègue : tous moyens lui étaient bons pour satisfaire ses basses rancunes. C'est le reproche que lui fait Pedro Chacon (Ciaconius), dans une lettre où il lui dit rudement ses vérités. Ce passage surtout est accablant : « Ajouterai-je, comme preuve à l'appui de mes assertions, ce que les personnes qui reviennent de Salamanque se sont laissé dire, savoir : que directement ou par un tiers vous avez fait arrêter ceux qui dans ce royaume joignent à la théologie la connaissance des lettres grecques et hébraïques, afin de rester le maître unique et absolu, et que vous avez dessein de traiter de même Arias Montano, dont vous n'ignorez pas le retour en Espagne, dans l'espoir que les chiens étant morts ou enfermés, ils ne pourront plus aboyer, ni éventer la piste ? Toutes ces manœuvres sont autant d'aiguillons qui réveilleront dans l'esprit des juges des soupçons sinistres. » Si le savant Chacon a voulu parler des juges inquisiteurs, il leur a fait trop d'honneur en vérité. Léon de Castro ne courait aucun risque à faire le métier d'accusateur public, c'est dénonciateur que je veux dire. Fray Luis de Léon avait d'ailleurs d'autres ennemis. Tous les dominicains étaient naturellement contre un homme dont les talents et la haute réputation ajoutaient encore tant d'éclat à l'illustration d'un ordre rival, détesté de tout temps et plus particulièrement depuis la réforme de Luther. L'antagonisme qui régnait entre les écoles théologiques se tournait trop souvent en haine implacable, haine mona-

cale que ni les argumentations, ni les injures ne pouvaient apaiser. Deux écrivains espagnols de ce temps-là déplorèrent amèrement ces divisions intestines et les scandales qui en résultaient, non sans se plaindre de l'intolérance des théologiens et de leur ardeur à condamner sans réflexion les opinions divergentes qui se produisaient en dehors de l'école ou de leur couvent. Vivès, doué d'un grand esprit et d'un jugement droit, signale cette étroitesse de vues et ces rivalités misérables comme l'une des causes les plus efficaces de la décadence des études; et le célèbre ministre Pedro Alfonso de Castro, qui écrivait à Salamanque même ses ouvrages de théologie, dit en termes exprès : « Il est des hommes si aveuglément attachés aux opinions d'un auteur, qu'il suffit qu'on s'écarte tant soit peu de leur manière de voir, pour qu'ils crient aussitôt à l'hérésie, » *hæresim statim in-clament* (lib. I, *advers. omnes hæres.*).

Tel était le milieu où vivait Fray Luis de Léon; tels étaient ses ennemis. Ils manœuvrèrent avec une habileté infernale, et firent si bien que l'affaire eut bientôt pris des proportions effrayantes. L'accusé ne tarda pas à être déferé au tribunal inquisitorial de Valladolid, dont la juridiction s'étendait bien au delà de celui de Salamanque. Le 27 mars 1572, Fray Luis de Léon fut arrêté et mis au secret dans les cachots du saint-office. Traité avec une excessive rigueur, il fut soumis à toute sorte de vexations; il n'avait ni papier, ni plumes, ni livres. Pendant qu'il était ainsi tenu en chartre privée, les dénonciations arrivaient de toutes parts, mais si peu mesurées, si contradictoires, qu'elles tombaient d'elles-mêmes; au lieu d'accabler l'accusé, leur exagération ne contribuait qu'à mettre au grand jour son innocence et la rage aveugle de ses implacables persécuteurs. Malgré leurs inventions détestables, ils ne purent le convaincre d'hérésie, ni de judaïsme, et l'accusation portée contre lui fut réduite à incriminer simplement sa version du Cantique de Salomon, et sa manière de voir sur le texte latin de la *Vulgate*. Avec ces deux chefs d'accusation, le procès se prolongea environ cinq ans. Fray Luis de Léon fut appelé à comparaître plus de cinquante fois devant le tribunal des inquisiteurs, et à chaque interrogatoire il fit des réponses simples, franches, pleines d'une candeur naïve et de ce calme que donne l'innocence. Aux dénonciations que lui transmettaient les juges il répondait par écrit, et il existe encore plus de cent feuillets écrits de sa main pour sa défense. Dans cette apologie vraiment héroïque on retrouve son éloquence ordinaire, la dignité de son

caractère, la droiture et la simplicité de son cœur, la rectitude et la pénétration de sa belle intelligence. On y remarque aussi l'indignation qu'inspiraient à ce grand homme les sourdes menées et les basses machinations de ses ennemis. Le contenu et le ton de leurs dénonciations les lui faisaient deviner; il les nomme dans ses répliques, et les traite sévèrement, non par esprit de vengeance, mais par ce sentiment d'horreur profonde que la haine du mal fait naître dans la conscience de l'honnête homme.

Enfin, après plus de quatre ans de minutieuses enquêtes, d'interrogatoires prolongés, de questions captieuses, et d'une surveillance incessante, les sept juges qui composaient le tribunal prononcèrent la sentence définitive. Quatre d'entre eux opinèrent pour la question mitigée — *tormento moderado* — à cause de l'état valétudinaire de l'accusé, qui rendait intolérable la torture ordinaire; et en même temps ils étaient d'avis que l'instruction suivît son cours. Deux autres juges se contentèrent de demander qu'il fût réprimandé dans la grande salle du tribunal, au sujet des questions délicates et compromettantes soulevées par lui en des circonstances si difficiles pour l'Église catholique, non sans manifester le désir qu'il confessât que quelques-unes des propositions dont il était l'auteur devaient être considérées comme suspectes; et finalement ils prétendaient qu'il lui fût interdit dorénavant de professer. Le septième se réserva le droit de donner son opinion par écrit: la permission lui en fut accordée; on ne sait pas s'il en usa. La junte suprême de l'inquisition de Madrid (*la suprema*), composée de quatre juges seulement, mais qui étaient juges souverains et prononçaient en dernier ressort, fut consultée dans ce cas litigieux. Elle ne tint compte de l'arrêt prononcé par le tribunal de Valladolid, le cassa, et considérant la sentence de condamnation comme non avenue, elle la mit à néant, et déclara solennellement que l'accusé Fray Luis de Léon était absous « *absuelto de la instancia del juicio*, » et à l'abri de toute poursuite, non sans lui recommander d'être plus circonspect à l'avenir, et de ne pas s'aventurer dans la discussion des matières délicates qu'il avait touchées dans ses leçons ou dans ses écrits; elle ordonnait en même temps la suppression de la traduction du *Cantique des cantiques* en langue vulgaire. Cette décision sans appel fut immédiatement notifiée à Fray Luis de Léon, et, en lui rendant la liberté, on l'invita à tout oublier, sous peine d'encourir l'excommunication majeure et autres châti-ments canoniques, dont l'inquisition ne se montrait point avare.

Le procès avait commencé le 17 décembre 1571, il fut terminé le 15 décembre 1576; le dossier se composait de plus de quatre cents pièces, dont la plupart subsistent encore et ont été publiées. La lecture de cet échantillon du despotisme religieux fournirait matière à bien des réflexions; je laisse au lecteur la satisfaction de les faire lui-même et de méditer là-dessus. L'histoire littéraire de l'Espagne est féconde en épisodes de ce genre.

Dès que Fray Luis de Léon fut libre, il songea à regagner son couvent de Salamanque; les sympathies qui l'avaient accompagné lors de son départ étaient aussi vives à son retour. Il était la gloire de son ordre, qui le vénérât comme un martyr, et ce n'est pas en vain qu'il avait souffert pour la bonne cause. L'université n'oublia pas non plus les éclatants succès de son enseignement; avec une indépendance courageuse, elle voulut que la chaire qu'il occupait restât vacante; elle le demeura durant les cinq années de son exil, et lui fut rendue en même temps que la liberté. Il en reprit possession le 30 décembre 1576, au milieu d'un grand concours d'auditeurs, et il commença par ces mots d'une simplicité sublime : *Dicebamus hesternam die*, « nous disions hier, » et jamais exorde ne fut ni si heureux ni plus touchant. Ainsi cet homme de bien, qui était aussi un homme de génie, révélait toute son âme dans ces trois mots : il n'avait plus souvenir des persécutions, il pardonnait à ses ennemis, et, tout entier à sa mission et à un auditoire resté fidèle, il considérait comme une parenthèse, dans sa vie, cinq années de souffrances et de réclusion.

La captivité ne l'avait point abattu. Dans les prisons de l'inquisition, comme il le dit lui-même, « *en las carceles de la inquisicion*, » furent composés quelques-uns de ses plus beaux ouvrages, entre autres son traité inachevé des Noms de Jésus-Christ, *De los Nombres de Christo*, l'un des chefs-d'œuvre de la langue espagnole, supérieur peut-être à la « *Perfecta casada*, » c'est-à-dire le modèle d'une femme chrétienne ou d'une mère de famille; ces deux ouvrages ont placé Fray Luis de Léon au premier rang des mystiques espagnols, entre sainte Thérèse et Fray Luis de Grenade.

La présente étude est spécialement consacrée à ses œuvres poétiques; pour en faciliter l'intelligence, il était nécessaire de retracer d'abord les principaux événements de la vie du poète, événements qui n'offriraient rien de bien extraordinaire, sans le long et touchant épisode de sa captivité. Le souvenir de ces années de souffrances se retrouve dans la plupart de ses écrits. Dans la dédicace de son expo-

sition latine du psaume XXVI, adressée au cardinal don Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède, et inquisiteur général, on lit ce passage, qui atteste le calme de sa conscience : « Quoique je ne mérite en aucune façon d'être compté au nombre des serviteurs de Dieu, cependant telle a été envers moi sa bonté et sa clémence souveraine, que je n'ai point trop sujet de me plaindre de ce temps de malheur et de misère, selon le jugement de la foule, où par les machinations de quelques hommes qui m'accusèrent d'avoir été contre la foi, je fus enlevé à la société des miens, privé de tout commerce, mis au secret le plus absolu, et renfermé près de cinq ans dans un cachot ténébreux. J'éprouvais alors une telle quiétude et une si grande satisfaction d'esprit, qu'il m'arrive parfois de regretter ces jouissances passées, à présent que, rendu à la lumière, je me vois entouré des sympathies de l'amitié. » Et dans la dédicace de son traité des *Noms de Jésus-Christ*, écrite dans sa prison même et adressée à don Pedro Portocarrero, du conseil de Sa Majesté, et membre de l'inquisition générale, on trouve encore ce passage : « Bien que je reconnaisse qu'entre tous ceux qui peuvent en cela rendre service à l'Église je suis le plus petit, j'ai toujours souhaité de la servir selon mes forces, et je ne l'ai pu faire, jusqu'à ce jour, à cause de ma mauvaise santé et de mes occupations. Mais puisque une vie de labeur et de peine a été dans le passé un obstacle à l'accomplissement de mon désir et à l'exécution de mon dessein, il me semble que je ne dois point laisser échapper l'occasion que me donne mon loisir, dont je suis redevable à l'iniquité et à la malveillance de certaines personnes. A la vérité, les souffrances qui de tous côtés m'assaillent ne sont pas en petit nombre; mais la faveur constante que m'envoie du ciel, sans que je l'aie méritée, Dieu, qui est le vrai père des affligés, et le témoignage de ma conscience au milieu de toutes ces peines, ont si bien rendu le calme et la paix à mon âme, que non-seulement dans l'amendement de mes mœurs, mais encore dans la connaissance de la vérité, je vois clair maintenant, et suis capable de faire ce que je ne pouvais auparavant. De sorte que le Seigneur a converti mon affliction en lumière, et la faisant tourner à mon profit, il a produit le bien par les mains mêmes de ceux qui prétendaient me nuire. Et ce serait vraiment méconnaître ce divin bienfait, et n'en pas témoigner la reconnaissance qu'il mérite, que de ne pas donner tout le soin dont je suis capable à une entreprise qui doit, à mon sens, produire un grand bien parmi les fidèles, surtout à présent que je la puis exécuter,

autant qu'il est en moi, dans la mesure de mes forces et suivant la faiblesse de mon génie. » Sans doute, ces belles paroles ont été dictées par un sentiment de haute résignation, telle que la foi l'inspire aux croyants sincères ; mais il me semble aussi que l'accent élevé de ces paroles révèle une âme forte et un esprit vigoureusement trempé. Dans les quelques poésies qu'il composa durant sa captivité on retrouve aussi les sentiments d'une âme chrétienne et la force patiente d'une raison supérieure : l'accord de ces deux choses sied bien à un homme de sa profession et de son génie.

Le premier ouvrage qu'il mit au jour, après avoir recouvré la liberté, ce fut une exposition latine du *Cantique des Cantiques*. Il l'avait faite sur les instances de ses amis, et pour obéir aux ordres de ses supérieurs : les uns et les autres souhaitaient vivement qu'il achevât de confondre ses ennemis, et de dissiper tous les soupçons que leurs calomnies avaient fait naître. Ce commentaire est fort étendu ; l'interprétation est conforme au sens adopté par l'Église. Mais l'auteur ne fit point de concessions, et, reprenant l'opinion qu'il avait soutenue dès le principe, il s'attacha à démontrer que le *Cantique des cantiques* n'est autre chose qu'une pastorale. C'est à tort que Bayle, induit en erreur par une assertion hasardée du jésuite Gaspar Schott, prétend que Fray Luis de Léon publia aussi le commentaire en espagnol. L'édition latine était déjà une protestation hardie, et qui prouve combien celui qui la faisait avait un caractère viril ; l'édition espagnole eût été une provocation inconsidérée, une violation manifeste de la défense faite par l'inquisition, laquelle avait expressément ordonné la suppression de la version espagnole et des commentaires qui l'accompagnaient. Il est vrai qu'on trouva depuis, parmi ses papiers, un ouvrage écrit en langue castillane sur le même sujet, et qui se rapproche fort de celui qui avait été l'occasion et le prétexte des poursuites dirigées contre lui ; mais jamais l'auteur ne songea à l'imprimer de son vivant, et la première édition qui en ait été faite est de 1796. Quant à sa traduction du *Cantique des Cantiques* en octaves espagnoles, qui fut trouvée aussi entre ses manuscrits, elle resta inédite jusqu'en 1806, où le Père Merino, célèbre augustin, l'inséra dans sa belle et excellente édition des œuvres complètes de Fray Luis de Léon. On découvre dans cette traduction les éminentes facultés du poète, et cette suprême perfection de style que l'on remarque dans tous ses écrits ; de même qu'on admire dans sa version en prose, accompagnée de commentaires, l'esprit d'indépendance qui

présidait à ses investigations théologiques, et ce respect de la vérité qu'il observa toujours comme un culte. Dans l'exégèse des livres sacrés, sa méthode d'interprétation et d'exposition ressemble fort à celle que suivait Arias Montano. Elle s'en distingue toutefois par la brièveté; très-sobre dans ses explications, sans être pour cela ni sec ni aride, il ne fait point abus de l'érudition, et il s'exprime constamment en un langage net, précis, élégant, parfaitement clair.

Tout en surveillant la publication de ses écrits, qu'il corrigeait sans cesse et qu'il rendait plus parfaits à chaque édition nouvelle, Fray Luis de Léon préparait d'autres ouvrages, parmi lesquels étaient les deux dont il vient d'être parlé, et une *Vie de sainte Thérèse*, à laquelle il travaillait encore quelques jours avant sa mort. Ce travail est resté inachevé. Fray Luis de Léon l'avait entrepris pour condescendre aux désirs de l'impératrice, sœur du roi Philippe II, et cette occupation avait pour lui un très-grand charme, au dire de Fray Diego de Yepes, l'éloquent et trop crédule biographe de sainte Thérèse. Il est de fait que le célèbre professeur d'Écriture sainte à l'université de Salamanque était un fervent admirateur de cette femme illustre; il goûtait fort ses écrits, et il l'a assez témoigné dans le beau prologue qu'il a mis au-devant des œuvres réunies de la religieuse d'Avila; c'est un admirable panégyrique, et l'un des meilleurs morceaux qui soient sortis de sa plume. Dans les dernières années de sa vie il relisait fréquemment les livres ascétiques du célèbre prédicateur Fray Luis de Grenade; l'onction du style, la solidité du fond et l'esprit de charité qui caractérisent l'incomparable orateur, ne pouvaient manquer de le séduire, et pour mieux jouir de cette lecture, pour en profiter plus efficacement, il s'était enfermé dans une délicieuse retraite; c'était une petite île au milieu d'une rivière, où l'on trouvait tous les agréments de la campagne et le calme de la solitude. Fray Luis de Léon a décrit ce lieu de délices dans le livre deuxième des *Noms de Jésus-Christ*, et c'est de cet endroit qu'il écrivait à son ami Arias Montano pour lui faire part de ses progrès dans la vie spirituelle et dans la voie de la perfection. Il lui disait, entre autres choses, que la lecture des livres de Fray Luis de Grenade lui avait beaucoup plus appris sans comparaison que tout ce qu'il savait de théologie scolastique, et qu'il se proposait d'en faire désormais sa principale étude. Il faisait un éloge chaleureux du savoir, de l'élégance, de la manière persuasive de ce véritable apôtre, et il répétait souvent qu'il avait reçu de Dieu le don de l'éloquence chré-

tienne. Jugement excellent et irréprochable; car Fray Luis de Grenade est la plus grande gloire de la chaire, et le modèle des prédicateurs en Espagne; quoique la plupart de ses sermons ne soient pas conservés, il a été constamment placé au premier rang. Pour ce qui est de ses traités sur la vie spirituelle, ils passent avec raison pour des chefs-d'œuvre en ce genre.

C'est dans les écrits de ce grand maître et dans ceux de sainte Thérèse que Fray Luis de Léon cherchait les secrets de la spiritualité, et sous l'influence de ces deux guides il s'initiait aux mystères de la mysticité, laquelle était alors le lieu de refuge des âmes en souffrance. Il ressentit lui aussi la fièvre de « cette divine maladie d'amour, » et une fois atteint, il n'en voulut point guérir. Fatigué des disputes de l'école, victime de l'intolérance religieuse, dégoûté peut-être ou affligé de l'ardeur de persécution qui régnait alors partout et principalement dans son pays, il livra son âme aux vastes pensées, et ouvrit son cœur aux affections inaltérables que la foi inspire aux croyants. Son imagination se complaisait aux rêves de l'infini et se plongeait par avance dans une éternité de bonheur. Dans ses plus mauvais jours, Fray Luis de Léon avait cherché une consolation dans cet espoir, qu'un temps viendrait où il lui serait donné de vivre dans la solitude des champs, occupé de saintes méditations et de pieux exercices; et il avait exprimé ce vœu dans une petite pièce de dix vers que l'on peut traduire ainsi : « Ici l'envie et le mensonge m'ont tenu renfermé. Heureuse l'humble condition du sage qui se retire loin de ce monde mauvais, et s'asseyant à une table modeste, sous un pauvre toit, passe seul sa vie dans les délices des champs, mettant sa satisfaction en Dieu seul, point envié, point envieux. »

« Aqui la envidia y mentira
Me tuvieron encerrado.
Dichoso el humilde estado
Del sabio, que se retira
De aqueste mundo malvado.
Y con pobre mesa y casa,
En el campo deleytoso
A solas su vida pasa;
Con solo Dios se compasa :
Ni envidiado, ni envidioso. »

Fray Luis de Léon jouissait enfin de ce qu'il avait tant et si ardemment désiré; il jouissait aussi, et à juste titre, d'une grande consi-

dération. Depuis la persécution qui l'avait frappé, il avait acquis une autorité immense, et sa réputation était universelle. Dans son ordre, qu'il honorait par l'éclat de ses talents et par l'exemple de ses vertus, dans l'université, dont il était l'ornement et la plus grande gloire, rien ne se faisait sans son aveu, et on le consultait en toutes choses. Quoiqu'il eût entrepris de réformer les moines de son couvent, et qu'il eût réussi dans ses tentatives de réforme, il fut élu vicaire général de son ordre, et il venait d'être nommé provincial des augustins d'Espagne, quand il mourut, le lendemain de sa nomination, et avant la clôture du chapitre de la province. C'était le 23 août de l'année 1591, à Madrigal, et non à Madrid, comme l'affirme Bayle, trompé sans doute par le nom latin de cet endroit. Il était âgé de soixante-quatre ans. Son corps fut transporté à Salamanque et enterré dans le cloître du couvent des augustins, au pied de l'autel de Notre-Dame de Populo. Sur la pierre sépulcrale fut gravée une inscription latine dont voici la traduction littérale : « Au maître Fray Luis de Léon, très-savant dans les lettres divines et humaines, et dans la connaissance des trois langues (hébreu, grec et latin), premier interprète des saintes Écritures à l'université, provincial de Castille, les augustins de Salamanque ont consacré cette pierre, modeste en elle-même, précieuse par les restes qu'elle recouvre, non pour perpétuer une mémoire impérissable par les livres, mais comme adoucissement à une si grande perte. Mort l'an 1591, le 23 août, à l'âge de soixante-quatre ans ¹. »

Tant que le couvent est resté debout, cette tombe a été respectée ; mais le couvent est tombé en ruine, et les restes de Fray Luis de Léon restaient enfouis sous les décombres. Ils ont été exhumés, il y a quatre ans environ, et déposés provisoirement dans une urne plus que modeste. Sur l'instance des professeurs de Salamanque, un décret royal du 20 juillet dernier autorise l'ouverture d'une souscription nationale, destinée à remplacer l'urne par un monument digne d'un si grand homme. Le monument doit être élevé, d'après les dessins adoptés par l'Académie des beaux-arts de Saint-Ferdinand, au-devant de la grande façade de l'Université, sur la petite place qui sépare les deux bâtiments connus sous les noms de grandes et petites Écoles.

1. L'année 1591 fut encore marquée par la mort du célèbre historien Ambrosio de Morales, du P. Francisco de Ribera, illustre théologien, et de saint Jean de la Croix, si connu par ses œuvres mystiques.

Fray Luis de Léon était de moyenne taille et d'un tempérament robuste; mais les austérités de la vie religieuse, les veilles prolongées de l'étude, et surtout les souffrances qu'il endura dans les cachots de l'inquisition, avaient affaibli son corps en le disposant à la maladie. Pour ce qui est de sa personne, il avait la tête belle et bien proportionnée, le front haut et large, les sourcils épais, les yeux profonds et très-vifs, quoique le travail et la méditation assidue en eussent tempéré l'éclat; le nez était grand et régulier, la bouche petite. Dans toute sa physionomie il y a un air de bonhomie, mêlé d'un peu de finesse; et dans tous les traits de cette figure intelligente et spirituelle on remarque une sérénité inaltérable, avec beaucoup de douceur et de fermeté. Il y a de lui un très-beau portrait, et peut-être est-ce le même dont parle Pacheco, lequel affirme que Fray Luis de Léon était un peintre très-habile et qu'il s'était représenté de sa propre main avec beaucoup d'art et de talent. Ce témoignage est précieux, et il sert à expliquer un passage que l'on trouve dans l'introduction à la « *Perfecta Casada*, » où l'on remarque une belle comparaison tirée de la peinture, et qui révèle de la part de l'auteur des connaissances particulières et une expérience consommée. Cette particularité méritait d'être notée, et il convenait d'autant mieux de le faire, que l'on verra tantôt que dans ses poésies Fray Luis de Léon ne prenait pas à la lettre l'hémistiche d'Horace :

Ut pictura poesis erit.

Il n'a eu garde de le mettre sérieusement en pratique, ainsi que le font certains poètes et écrivains de notre temps qui se servent de la plume comme d'un pinceau, et ne réussissent malgré tout ni à bien peindre ni à bien écrire.

II

Un critique de regrettable mémoire, don Manuel Josef Quintana, a très-sévèrement jugé les poètes espagnols du seizième siècle, et Fray Luis de Léon, non plus que ses contemporains et ses rivaux de gloire, n'a pu trouver grâce devant lui. Sans avoir la prétention de contrôler les arrêts de la haute critique, je ne puis souscrire à la décision d'un juge, sage à la vérité et le plus souvent équitable, mais dont l'esprit n'a pas toujours su se défendre de certaines influences

pédantesques, ni se soustraire à la tyrannie des principes étroits, de quelques préjugés scolastiques. Quintana était homme de cour, poète lauréat, écrivain académique, ancien professeur de belles-lettres, et tous ces honneurs, toutes ces dignités, et les habitudes contractées dans une position officielle, ont influé plus que de raison sur la nature de ses jugements. Partisan de l'étiquette, amoureux de la règle, fidèle observateur des préceptes conservés et transmis par la tradition, plein de respect pour l'autorité, il s'était fait une poétique de convention, très-classique, mais aussi trop exclusive. Non-seulement Quintana aurait souhaité que l'Espagne eût possédé de bonne heure une législation littéraire, « *una legislacion literaria*, » et je suppose aussi un législateur du Parnasse, comme on disait autrefois; mais il aurait encore voulu qu'un centre commun eût réuni tous les beaux esprits, et il exprime le regret que la littérature espagnole n'ait pas trouvé asile et protection dans une cour telle que celles d'Auguste, de Léon X, des ducs de Ferrare et de Louis XIV (il ne parle point du siècle de Périclès).

Autre reproche. Quintana trouve mauvais que les illustres poètes dont il fait la critique ne se soient pas entièrement consacrés à la poésie, qu'ils n'en aient point fait leur occupation unique et constante. Le reproche me paraît singulier, et j'avoue que je ne comprends pas l'obligation ou la nécessité où seraient les poètes de ne faire que de la poésie; car enfin, le génie poétique peut très-bien s'accorder avec d'autres aptitudes; Fray Luis de Léon est lui-même un exemple de la possibilité de cet accord, et ce n'est pas sans raison que Lope de Véga a dit de lui que sa prose et ses vers recommandaient également son nom à la gloire :

« Tu prosa y verso iguales
Conservaran la gloria de tu nombre. »

Il ne considérait point la poésie comme une profession, il n'en faisait point métier; mais il était poète à ses heures, il l'était sans ostentation et sans vanité, et c'est à cause de cela qu'il s'est élevé au premier rang. Sans doute il est regrettable qu'il n'ait pas pris soin de publier lui-même ses œuvres poétiques; elles n'eussent assurément rien perdu à être imprimées de son vivant; réflexion qui s'applique également à celles de Garcilaso, du bachelier Francisco de la Torre, de Herrera, des deux frères Argensola, de Quevedo et autres noms illustres qui n'étaient pas trop pressés de passer à la postérité. Mais

cette concession est la seule que l'on puisse faire à Quintana. Encore est-il convenable de remarquer que du temps de Fray Luis de Léon on croyait assez généralement que la poésie était une occupation peu compatible avec l'état religieux ; et quoique ce préjugé n'ait pas empêché la poésie de pénétrer dans les cloîtres et d'y être cultivée avec succès par des esprits livrés à la contemplation et aux rigueurs de l'ascétisme, il ne faut pas s'étonner pour cela qu'un homme dont le mérite et les vertus avaient soulevé tant de haines et provoqué la persécution, il ne faut pas s'étonner, dis-je, qu'un homme grave, revêtu des fonctions du sacerdoce et de l'enseignement, ait hésité à braver le préjugé et à aller contre l'opinion du grand nombre. Assez de bruit s'était fait autour de son nom pour qu'il ne voulût pas attirer encore une fois sur lui l'attention du public, ni fournir un nouveau prétexte à la malveillance. La prudence lui commandait ce sacrifice, et je ne pense pas que son amour-propre d'auteur en ait beaucoup souffert, quoiqu'il eût naturellement de la pente à la poésie, son étoile lui ayant donné, comme il dit, cette inclination « *por inclinacion de mi estrella.* » Du reste, il était bien éloigné de professer pour les vers en langue vulgaire le dédain que Cervantès reproche à ses contemporains. Dans ce temps-là les écrivains humanistes, ceux qui avaient fréquenté les universités, tenaient en petite estime les poètes *romancistes* (*romancistas*), c'est-à-dire ceux qui, écrivant en leur langue, ne savaient ni grec ni latin. Cervantès lui-même, malgré son grand talent, était considéré par les clercs comme un génie laïque, « *ingenio lego.* » Fray Luis de Léon n'avait point cette prévention d'esprit, et il s'en exprime très-franchement dans la lettre qu'il écrivit à don Pedro Portocarrero en lui envoyant le recueil manuscrit de ses œuvres poétiques. Il y parle en poète qui connaît sa vocation irrésistible, qui aime son art et le cultive avec amour ; mais il y parle aussi en homme instruit par l'expérience des dispositions hostiles des critiques dont il connaissait « les jugements précipités, le goût très-médiocre pour toute œuvre de valeur réelle ou marquée de l'empreinte du génie, » et qui n'ignorait pas non plus « les ruses infinies, les sourdes menées de l'ambition, de l'intrigue, de l'envie, de l'intérêt personnel et de l'ignorance présomptueuse, mauvaises herbes qui naissent ensemble, qui poussent et croissent ensemble, et qui de ce temps-ci, dit-il, prospèrent et envahissent tout. Et c'est à cause de cela, poursuit-il, que je considérerais comme une vaine sottise de me donner de la peine pour être finalement en

butte aux traits de mille critiques extravagantes, et donner occasion de parler à ceux qui en font métier. D'ailleurs, je suis ainsi fait, que j'aime par-dessus toutes choses la retraite et l'obscurité, et je règle ma vie là-dessus; si bien qu'après tant d'années de séjour dans ce pays, le nombre de mes connaissances est si restreint, que vous savez bien qu'on les peut compter sur les doigts. Et c'est pourquoi je n'ai jamais attaché grande importance à ces compositions, qui ne m'ont pris d'autre temps que celui que je prenais pour me distraire d'autres travaux; de sorte que je n'y ai mis que le soin que méritait ce qui, une fois produit, n'était point destiné à voir le jour. » Il raconte ensuite que ces petites pièces, qui lui ont pour ainsi dire échappé des mains, coururent longtemps à l'aventure et comme à l'abandon, et qu'on finit par les attribuer à quelqu'un dont il parle en termes couverts, à la vérité, mais comme d'une personne de grande autorité et avec laquelle il aurait eu des relations intimes : double circonstance qui permet de supposer, sans trop d'invraisemblance, qu'il s'agit dans ce passage d'Arias Montano, d'autant qu'il ajoute que s'il tait le nom, c'est de peur d'offenser cette personne, laquelle aurait eu aussi beaucoup à souffrir de la malignité et de l'envie des hommes, jusqu'à ce qu'enfin son innocence fut plus forte que la calomnie. Tant qu'il put le faire sans inconvénient, cet ami consentit à passer pour l'auteur de ces poésies; mais il vint un jour où, forcé de renoncer à cette adoption de complaisance, il supplia le père légitime de reconnaître ses enfants. « Et c'est ainsi que j'ai fait, ou, pour mieux dire, que je fais maintenant, poursuit Fray Luis de Léon. J'ai donc recueilli cet enfant perdu, et, après l'avoir détourné de la mauvaise compagnie qui s'était jointe à lui de tous côtés, et corrigé de bien grands défauts qu'il avait gagnés dans sa vie vagabonde, je le reçois dans ma maison et le reconnais pour mien; et pour qu'il n'ait point sujet de se plaindre de moi qui l'ai arraché à l'asile où il se croyait en sûreté, je l'envoie à Votre Grâce, à qui il appartient désormais comme moi-même; et je m'assure qu'à cet échange il ne trouvera point à redire et s'estimera bien heureux. »

Toutes les particularités contenues dans cette lettre sont précieuses; la fin surtout offre un très-grand intérêt, à cause qu'elle peut être considérée comme une préface, où l'auteur a résumé très-brièvement, mais avec beaucoup de netteté, l'ensemble des pièces dont se compose son recueil et les divers caractères de ces pièces. En voici la traduction : « Ce livre est en trois parties. Dans la première, se trou-

vent les compositions originales; dans les deux autres, les traductions que j'ai faites tant d'auteurs sacrés que profanes. La seconde partie est consacrée à ce qui est profane, et la troisième à ce qui est sacré, savoir quelques psaumes et des chapitres de Job. De ce que j'ai composé moi-même, chacun jugera à sa fantaisie; quant aux traductions, que celui qui voudra être juge sache d'abord par expérience ce que c'est que de faire passer des poésies élégantes d'une langue étrangère dans la sienne sans altérer la pensée, soit en ajoutant, soit en retranchant, et tout en conservant autant qu'il est possible les formes de l'original et leur grâce primitive, de telle sorte qu'elles s'expriment en castillan, non comme des étrangères fraîchement débarquées, mais comme des indigènes. Je ne prétends pas y avoir réussi, ce serait trop de présomption; mais je ne cache pas que j'y ai tâché de mon mieux. Qu'on dise que je n'en suis pas venu à bout, je le veux bien, mais que l'on s'y essaye auparavant, et il se pourra faire qu'on accorde quelque estime à mon labeur, auquel je me suis livré uniquement à dessein de montrer que notre langue est capable de bien recevoir tout ce qu'on lui recommande, et qu'elle n'est ni rebelle ni pauvre, au dire de quelques-uns, mais malléable comme la cire et nullement avare quand on la sait manier. Du reste, il en sera ce qu'il pourra, car j'en ai peu de souci, et mon seul désir est de plaire à Votre Grâce, à qui je veux continuer à rendre service, et que ceux qui ne me connaissent point par mon nom me connaissent du moins par là, car c'est en cela seul que je m'estime quelque peu et que je puis valoir quelque chose. »

Des trois parties qui composent ce recueil, la première mérite une étude attentive. Quant aux deux autres, qui renferment les traductions des poètes classiques de l'antiquité profane et quelques chants des livres sacrés, il suffira d'une simple appréciation. Je commence en conséquence par les poésies originales : dans l'excellente édition de Valence (1785), faite avec tant de soin par le savant don Gregorio Mayans y Siscar, elles ne tiennent pas plus de soixante-quatorze pages d'une impression belle et correcte. La traduction de quelques-unes de ces poésies vaudra bien mieux, à coup sûr, que tout ce que j'en pourrais dire, et c'est pourquoi je me risque à la tenter.

L'éloge de la solitude et des avantages qu'elle procure, tel est le sujet de la première ode :

« Qu'elle est douce la vie de celui qui, fuyant le bruit de la foule, marche

dans le sentier détourné qu'ont parcouru les quelques sages de ce monde.

« Son cœur n'est point troublé de la condition des puissants orgueilleux; il n'admire point les lambris dorés, ouvrage du More industrieux, soutenus par le jaspé.

« Il n'est point en peine si la renommée célèbre son nom de sa voix bruyante; il n'est point en peine si la langue menteuse exalte ce que condamne la vérité sincère.

« Que fait à mon contentement que l'on me montre au doigt, s'il faut que je coure après cette vaine faveur, hors d'haleine, avec de cuisants soucis et des inquiétudes mortelles?

« O montagne, ô source, ô fleuve, ô retraite pleine de mystère et de délices, ma barque est près d'être brisée, et dans votre calme bienfaisant je me réfugie loin de cette mer de tempêtes.

« Je veux un sommeil non interrompu, un jour pur, joyeux et libre. Non, je ne veux point subir le regard superbe et dédaigneux de l'homme vain de sa naissance ou de son argent.

« Que les oiseaux me réveillent avec leur doux chant non appris, et non les graves préoccupations qui n'abandonnent jamais celui dont la volonté dépend d'un autre.

« Je veux vivre avec moi-même, je veux jouir du bien que je tiens du ciel, seul, sans témoins, libre d'amour, d'envie, de haine, d'espoir et de crainte.

« Au penchant de la montagne, j'ai de ma main planté un verger, que le printemps a couronné de belles fleurs, gage assuré des fruits qui naîtront.

« Jalouse de voir et d'accroître sa beauté, des sommets arrondis se précipite à la hâte et arrive en courant une onde pure.

« Et bientôt ralentissant ses pas elle circule au pied des arbres, et doucement sur son passage elle revêt le sol de verdure et le parsème de fleurs variées.

« L'air se joue dans le jardin, répandant mille senteurs, et agitant les arbres avec un bruit si doux qu'on en oublie et l'or et le sceptre.

« Qu'ils gardent leurs trésors ceux qui s'aventurent sur une barque perfide. Je n'ai point à contempler les pleurs de ceux qui désespèrent, quand luttent ensemble le vent du nord et l'autan.

« L'antenne battue crie, le jour lumineux se change en nuit noire, au ciel s'élèvent des cris confus, et chacun à l'envi enrichit la mer.

« Pour moi, une table bien frugale me suffit, où l'aimable paix règne en abondance; à ceux-là la vaisselle fabriquée avec l'or fin qui ne redoutent point la mer en courroux.

« Et tandis que misérablement d'autres sont dévorés de la soif insatiable du commandement périlleux, puissé-je chanter couché à l'ombre,

« Couché à l'ombre, couronné de lierre et d'impérissable laurier, l'oreille attentive aux accords mélodieux de la lyre sagement touchée.

Ce *beatus ille* n'est pas celui d'Horace; mais on y sent quelque chose de plus vrai, de plus touchant que les vœux passagers du traitant Alfius, et ce sentiment de la nature et des solitudes cachées, où, dans le secret de la retraite et le calme de la conscience, l'âme

du sage s'abreuve aux sources vives et goûte en paix les joies profondes.

La seconde pièce du premier livre est dédiée à don Pedro Portocarrero. C'est encore une ode, ou mieux un hymne à la vertu, qui rappelle sans trop de désavantage les admirables vers d'Aristote sur le même sujet :

« Vertu, fille du ciel, devise la plus éclatante de la vie sur ce sol obscur, lumière tardivement connue, sentier qui mène au bien, suivi d'un petit nombre.

« C'est toi qui du bûcher enlevas au ciel le vaillant Alcide ; c'est toi qui dans la sphère la plus haute élèves jusqu'au niveau des étoiles le Cid victorieux dans mille combats.

« Par toi s'écarte de la nuit profonde et plus brillante éclate, tel que le jour lumineux, le fruit de Leda, et le grand capitaine pousse jusqu'au ciel la fleur de sa gloire.

« Et maintenant sur sa trace franchit l'espace immense, d'un pied agile et d'une aile rapide, le grand Portocarrero, mû par l'ambition de posséder le bien suprême.

« Loin des routes vulgaires, foulant l'or sous ses pieds, ferme il aspire au sommet, et du chemin pénible qu'il gravit, ni la colère furibonde, ni les séductions trompeuses ne le détournent.

« Ni plus légère ne se meut, ni plus droite ne s'avance, fendant l'air sans dévier, ou la flèche du Thrace, ou la boule tudesque tout en feu.

« Sur une race inculte et sauvage sa main puissante étend l'égalité des mœurs, et où le ciel est noir il fait briller une lumière capable d'éclairer de plus hautes cimes.

« Heureux ceux que désaltère le Miño, ceux qu'entoure la mer en monstres féconde, depuis la fidèle montagne jusqu'où la terre manque, et ceux que dédaigne la crête sourcilleuse de Ume. »

Dans cette explosion d'enthousiasme lyrique, il y a plus que les combinaisons savantes et l'art étudié d'Horace : l'on ressent le souffle puissant de Pindare, et l'on entend comme un écho non affaibli de l'hymne original qui a servi de modèle.

L'ode suivante, dédiée à Francisco de Salinas, commence d'un ton plus calme, et le poète débute par les plus doux accents de sa lyre ; mais insensiblement l'harmonie l'enivre, et les séductions de la musique terrestre l'emportent sur les ailes de l'espérance au séjour où le bonheur n'a point de fin :

« L'air se rassérène, et se revêt d'une beauté et d'une lumière nouvelle, ô Salinas, quand résonne la musique parfaite qui naît sous votre docte main.

« A ces divins accents, l'âme, plongée dans l'oubli, recouvre le sentiment, et retrouve le souvenir de sa noble et primitive origine.

« Et à mesure qu'elle se reconnaît, elle devient meilleure, sa pensée s'élève à d'autres destinées : elle méconnaît l'or qu'adore la vile multitude, et la beauté éphémère et trompeuse.

« Elle franchit tout l'espace, et, ne s'arrêtant qu'à la plus haute sphère, elle écoute les modulations inconnues d'une musique impérissable, qui est la source première (de l'harmonie).

« Et comme elle est composée de nombres qui concordent, elle répond et renvoie des accords parfaits, et entre les deux s'établit à l'envi une harmonie délicieuse.

« Alors l'âme se lance dans un océan de délices, et s'y noie de telle sorte, qu'elle n'entend plus, ne ressent plus rien du dehors.

« Heureux anéantissement ! ô mort qui donne la vie, ô doux oubli ! Ah ! s'il pouvait toujours rester dans ton repos et ne revenir jamais à lui ce sens bas et vil !

C'est à ce bien-là que je vous convie, honneur du chœur sacré des Muses, ami plus cher que tous les trésors ; car tout ce monde visible n'est que douleur et tristesse.

« Ah ! qu'ils résonnent sans cesse à mes oreilles vos accents, ô Salinas, qui réveillent les sens au bien divin, les laissant endormis pour tout le reste. »

Ici le poète a puisé toute son inspiration en lui-même, dans la vivacité des sensations et dans la profondeur du sentiment : de là, la grande originalité de cette méditation religieuse et le charme infini de ces transformations de l'âme sous l'influence des mélodieux accords. Il est douteux, qu'au sens spiritualiste, la puissance de la musique ait été jamais exprimée plus heureusement et en un aussi magnifique langage. Il y a là comme un avant-goût de cette patrie céleste que l'ardente imagination des mystiques entrevoyait dans les rêves de l'extase. Ni Synésius, ni Grégoire de Nazianze n'offrent rien de comparable à ce chant des anges :

Dans une pièce très-courte adressée à Felipe Ruiz, le poète signale ainsi les inconvénients de l'avarice :

« En vain la voile portugaise fatigue la mer ; ni le golfe Persique, ni les Moluques amies ne produisent point d'arbre capable de rendre la sérénité à l'âme.

« Ni l'Inde ne donne au cœur le repos, ni la précieuse émeraude ne profite à une âme avare ; plus elle possède et plus son visage se contracte.

« Le trésor des Perses ôta la vie, non la soif au général romain, et Tantale entouré d'eau ressentit de plus cruels tourments.

« Plus ardente est la soif et plus dur est le sort du misérable qui, sans trêve

à ses fatigues, entasse l'or, et hardiment passe la mer, et n'ose ouvrir sa main avare.

« De quel prix est le trésor intact, s'il trouble le doux sommeil, s'il étreint plus fort le nœud, s'il aigrit encore l'humeur, et laisse le possesseur pauvre dans sa richesse ? »

On voit dès à présent à quelles sources puisait de préférence Fray Luis de Léon : il entonne rarement le chant héroïque, et il ne lui est arrivé que deux fois de chanter les batailles; en général, il s'inspire de la morale et de la religion, et les associant parfois toutes les deux, son ode célèbre la morale religieuse, montrant le but, qui est l'infini, et les choses passagères et fragiles qu'il faut abandonner pour l'atteindre. Le renoncement et le sacrifice, en arrachant l'âme aux soins terrestres et aux préoccupations vulgaires, la préparent au bonheur qui ne passe point. Tel est le thème développé par le poète dans une pièce adressée à une dame sur le retour, et dans laquelle la Madeleine repentante est un exemple ajouté à la leçon, comme pour la rendre plus efficace :

« Élise, déjà la neige a changé l'éclat de la belle chevelure qui bravait les reflets de l'or. Hélas! ne t'avais-je pas dit : retire-toi, Élise, car le jour vole ? »

« Déjà ceux qui promettaient de rester à jamais attachés à ton service se détournent, les ingrats, pour ne point voir ce front ridé et ces dents dont la blancheur est ternie.

« Du temps passé que te reste-t-il, sinon des regrets ? Quel est le fruit que tu as recueilli de ton labeur, si ce n'est deuil et tristesse, et l'âme rendue esclave du vice grossier ? »

« T'a-t-il gardé la foi le volage pour lequel tu n'as point gardé celle que tu devais à ton souverain bien ; qui faisant ton malheur t'a fait perdre le cher trésor de ton innocence ? »

« N'est-ce pas pour lui que tu as brûlé de jalousie ? N'est-ce point pour lui seul que tu as fatigué le ciel de tes plaintes importunes ? N'est-ce pas pour lui que tu as complètement fait oublier ? »

« De toi-même ? Et maintenant, riche de tes dépouilles, plus rapide que l'oiseau il fuit, et va porter à Lida ses adorations menteuses, tandis que tu es en proie au chagrin dévorant.

« Ce don de beauté, que tu tenais du ciel, combien il eût été mieux de le rendre à qui il appartenait, sous le voile de sainteté qui l'eût préservé de la poussière terrestre ! »

« Mais il n'y a point d'heure tardive, tant le ciel nous est clément ; et tandis que dure le jour, la poitrine haletante peut de la douleur tirer aisément le repos.

« Madeleine, la belle pécheresse, était perdue sans remède, et pourtant

L'ardeur fervente de son amour éteignit en un moment rapide les flammes d'un feu ardent,

« Les flammes de l'amour coupable, avec un amour plus vif, et il lui fut donné d'arriver à l'état qui ne fut point accordé à l'hôte arrogant et feignant le bien ¹.

« Guidée par l'amour et le repentir, elle pénètre sous le toit étranger, et hardiment se présente devant des visages inconnus, et sagement elle oublie les regards moqueurs, et cherche la vie.

« Et toute défaite, prosternée aux pieds du maître divin, ses mains, sa bouche et ses yeux faisaient ce qu'avait négligé de faire cette foule remplie de confiance en elle-même.

« Elle lavait de pleurs abondants celui qui la lavait de son mal immonde, et avec l'or qui ornait sa tête elle nettoyait ce qui était net, et donnait la paix au pacifique.

« Elle disait : Ressource unique de la misère, remède suprême de mon salut, réparateur d'un mal si grand, incline vers cette boue ta divine miséricorde.

« Hélas ! que pourrait t'offrir qui a tout perdu ? Ces mains hardies à t'offenser, ces yeux pleins de vanité, je te les offre, et ces lèvres si profanes.

« Que celle qui s'est donné tant de peine à t'offenser travaille à ton service, et que de mes fautes sorte ma justification ; mes yeux étaient deux mortelles fournaises ; qu'ils deviennent deux sources intarissables.

« Que mes yeux arrosent tes pieds, que mes cheveux les essuient, et que ma bouche, occasion de tant de maux et de scandales, les couvre de baisers sans fin ; ce qui est ma condamnation, je t'en fais offrande,

« Je te présente un malade, hélas ! mortellement blessé ; il y faut un médecin accompli qui donne telles preuves de son savoir, que mille siècles en retiennent. »

Quoique la traduction ait notablement affaibli les accents de l'original, non sans en atténuer les tons les plus tendres et la suave harmonie, cette pâle copie d'un admirable modèle donnera peut-être encore une idée de la beauté sévère d'une création remarquable par la perfection de l'art dans la conception et dans la forme et par l'ineffable douceur qui en fait le charme suprême. Les reproches y sont exprimés par des regrets, et le contraste de la faute et du repentir met encore plus en relief l'esprit de charité évangélique qui relève la pécheresse jusqu'à l'espoir du pardon.

La prophétie du Tage est si connue, qu'il me paraît inutile de la reproduire ; l'idée principale est empruntée de l'ode d'Horace sur la prédiction de Nérée au ravisseur Paris. Je ne cache point que je préfère l'œuvre de Fray Luis de Léon à celle du poète latin ; le sujet

1. Voyez le tableau de Paul Véronèse représentant Jésus-Christ chez Simon le pharisien.

est éminemment national, il est traité avec feu, et la forme en est si belle, que l'on sent bien tout ce que l'auteur aurait pu faire s'il eût cultivé le genre héroïque. Mais ce n'est point de ce côté que le portait son inclination; son âme sereine se plaisait aux émotions douces. Et toutefois, dans ces méditations où domine le sentiment des choses spirituelles et l'espoir de l'éternité, l'imagination du contemplateur s'élève sans effort jusqu'au sublime et son esprit pénètre dans les régions de la pure lumière, non pour s'y perdre et s'y noyer, mais pour en rapporter le calme des sens et la paix profonde du cœur. Telle est du moins l'impression que laisse au lecteur l'ode à la nuit; aux yeux de quelques critiques elle passe pour la plus belle du recueil.

« Quand je contemple le ciel orné de clartés innombrables, et que mes regards s'abaissent vers la terre entourée d'obscurité, plongée dans le sommeil et dans l'oubli;

« L'amour et la peine éveillent en mon cœur une ardente inquiétude; de mes yeux jaillissent des ruisseaux de larmes, Oloarte, et je m'écrie enfin d'une voix plaintive :

« Séjour de grandeur, temple de lumière et de beauté, pourquoi faut-il, hélas! que mon âme, née pour s'élever à ces hauteurs, soit réduite ici-bas aux ténèbres d'une noire prison?

« Par quelle erreur mortelle l'intelligence fuit-elle loin de la vérité, oubliant ce divin héritage, à la poursuite d'une ombre vaine, et d'un bien trompeur?

« L'homme reste livré au sommeil, sans souci de son destin, et d'un pas furtif le ciel tourne et tourne encore, et doucement lui dérobe les heures de la vie.

« Ah! réveillez-vous, mortels! voyez et soyez attentifs à votre perte; comment des âmes immortelles, créées pour un tel bien, pourront-elles vivre d'ombres et d'illusions!

« Ah! levez les yeux vers cette céleste, éternelle sphère, et vous tromperez les caprices de cette vie séduisante, et toutes ses craintes et toutes ses espérances.

« Qu'est-ce, sinon un point imperceptible, que ce sol inférieur et grossier, comparé à ce magnifique ensemble, où vivent en un état meilleur ce qui est, ce qui sera, ce qui a été?

« Qui, voyant le grand concert de ces éternelles splendeurs, leur mouvement certain, leurs pas divergents, et pourtant réglés en un parfait accord;

« La lune faisant tourner sa roue argentée, tandis qu'à sa suite marche la lumière où plane le savoir (Lucifer), et s'avance après elle la gracieuse étoile d'amour (Vénus), éclatante de beauté;

« Et comment poursuit un autre chemin Mars furieux et sanglant, et Jupiter bienfaisant, environné de mille biens, illuminant le ciel de son rayon aimé;

« Au sommet, le père Saturne s'entoure des siècles d'or, et derrière lui le chœur innombrable et lumineux va répandant et ses trésors et ses clartés;

« Quel est celui qui, devant ce spectacle, prise encore ce bas monde, et ne gémit point et ne soupire et ne rompt l'enveloppe de l'âme qui l'attache et la retient loin de ces biens?

« Là est le contentement ; là règne la paix ; là, placé sur un siège précieux, réside sur les hauteurs l'amour sacré, environné de gloire et de délices.

« Immense beauté, ici elle éclate tout entière, et lumière resplendissante, elle rayonne d'une clarté qui n'a point de nuit, et le printemps fleurit ici éternel.

« O champs véritables ! O prairies vraiment fraîches et plaisantes ! Mines inépuisables ! Retraites délicieuses ! Vallées profondes et secrètes, et remplies de mille biens ! »

Cette ode, admirable dans l'original, est encore un hymne ; ni l'inspiration, ni les réminiscences ne rappellent en rien la poésie profane ; c'est un acte de foi et un chant d'amour, mais d'amour sacré, « *amor sagrado*, » et l'accent vrai d'une âme religieuse. Les hymnes de Synésius, où se font également sentir l'influence de Platon et celle de l'Évangile, n'ont ni la même grandeur, ni la même pureté. La prose harmonieuse de Fénelon serait seule puissante à rendre l'incomparable perfection de cette mélodie poétique.

Je passe à une ode semblable par le fond à celle qu'on vient de lire, afin de montrer comment, sur le même sujet, ce grand poète savait varier ses accents. Il s'adresse encore à son ami Felipe Ruiz :

« Quand pourrai-je, libre de cette prison, m'envoler au ciel, Philippe, et sur la roue qui tourne en fuyant le plus loin de la terre contempler enfin la vérité pure et sans voile ?

« Là, à côté de ma vie, transformé en lumière resplendissante, je verrai à la fois et distinctement ce qui est et ce qui fut, et le principe et la source cachée de l'être.

« Alors je verrai comment la main toute-puissante jeta avec tant d'aplomb et de solidité les fondements où de tout son poids le lourd élément repose sur une base éternelle.

« Je verrai les immortelles colonnes qui supportent la terre, et les limites dans lesquelles la Providence tient emprisonnée la mer furieuse.

« Pourquoi tremble la terre, pourquoi se courroucent les eaux profondes, quand l'autan déchaîne la guerre, et pourquoi croissent et décroissent les ondes de l'Océan.

« D'où coulent les sources ; qui alimente et entretient le cours perpétuel des fleuves ; je saurai les causes des hivers glacés et de la canicule.

« Qui soutient dans la région de l'air les eaux supérieures ; les forges de la foudre, et le lieu où Dieu garde les trésors de la neige, et le point d'où part le tonnerre.

« Ne vois-tu pas, quand il arrive que l'atmosphère se trouble en été, le jour devient noir, le vent du nord souffle en furie, et jusqu'au ciel monte la poussière agitée.

« Et parmi les nuages, Dieu conduit son char léger et étincelant ; un bruit horrible se fait ; le feu brûle et éclate, la terre tremble, et la foule s'humilie.

« La pluie baigne le toit; des collines descendent les torrents, et le laboureur épouvanté regarde son travail perdu et les champs inondés.

« Et de là-haut je verrai les mouvements célestes, qu'ils soient précipités ou naturels, et les causes des destins et les signes.

« Je verrai qui dirige les étoiles, et qui allume les belles et brillantes étincelles, et pourquoi les deux ourses sont toujours en crainte de se baigner dans la mer.

« Je verrai ce feu éternel, source de vie et de lumière, et son foyer inextinguible, et pourquoi en hiver il court avec tant de hâte, et qui le retient durant les longues nuits.

« Je verrai sans mouvement dans la plus haute sphère, le séjour de la joie et du contentement, séjour de lumière et d'or, où habitent les bienheureux esprits. »

Ici le souvenir de la poésie virgilienne est manifeste; mais dans ce voyage à travers les merveilles célestes et les secrets de la nature on entend surtout la grande voix des prophètes, et l'on retrouve les brusques transitions et les images grandioses du poème de Job.

Voici maintenant une exhortation à la sagesse, adressée au *licenciado* Juan de Grial. Elle mérite d'être citée, non-seulement à cause de l'excellence de la forme, mais encore parce que la fin témoigne évidemment que le poète l'a composée dans le temps même de sa captivité :

« Déjà les champs retirent leur beauté, et le ciel de ses rayons plus tristes pâlit la verdure, et feuille à feuille dépouille la cime des arbres.

« Déjà Phébus incline ses pas vers la lueur d'Égée; déjà, plus avare, il accourcit les heures du jour; déjà Éole, soufflant au midi, nous envoie d'épais nuages.

« Déjà l'oiseau vengeur d'Ibicus fend les brouillards, pleurant de sa voix rauque, et le col attelé au joug, les bœufs rompent le sol ensemencé.

« Le temps nous convie aux nobles études, et la renommée, Grial, nous appelle à gravir la pente du mont sacré, où ne pourra atteindre la flamme dernière.

« Allonge le pas dans le bon chemin, franchis la côte, et, seul arrivé au sommet de la colline, là où plus pure jaillit la source, étanche l'ardente soif.

« N'aie souci de celui qui, égaré par l'erreur, admire l'or, et va haletant et avide à la poursuite d'un bien illusoire; le vol rapide du vent n'est ni plus vite, ni plus fugitif qu'une telle joie.

« Écris ce que te dicte Phébus favorable, où l'antiquité est égalée, et le style moderne surpassé, et n'espère point, cher ami, que je puisse marcher avec toi.

« Saisi et renversé traîtreusement par un tourbillon, du milieu du chemin j'ai été précipité au fond de l'abîme, et la lyre chérie a été brisée avec mes ailes. »

Ce chant est triste comme une élégie : le suivant, d'un ton plus ferme, révèle une grande force d'âme, non sans laisser deviner l'in-

dignation contenue qui éclate à la fin ; mais l'amertume du reproche est tempérée aussitôt par un mot de pardon et un cri d'espérance. En racontant ses souffrances et les menaces de ses persécuteurs, le captif s'adresse encore à Felipe Ruiz, son ami fidèle :

« Quel prix a tout ce que le soleil brillant voit dans sa course, du point où il émerge à celui où il se cache, et ce que possède l'habitant de l'Inde, et ce que produit l'Orient radieux, et tout ce que convoite la vile multitude ?

« Celui-ci, tout préoccupé d'assurer à son héritier le repos dans les richesses, vit durement dans l'indigence, et ménager de son argent, il se montre sévère et cruel à soi-même.

« Cet autre, qui a soif du commandement, avide, sert en aveugle, et, pour monter plus haut, il descend jusqu'à la basse supplication, et va livrant sa liberté.

« Tel se laisse prendre à l'éclat d'un vif regard et aux reflets d'une chevelure d'or, et au prix de mille peines il achète une heure, un instant de ce bonheur qu'on pleure sans fin.

« Heureux celui qui se connaît, Philippe ; il ne demande qu'à soi-même la joie véritable de la vie, et considère comme chose étrangère tout ce qui n'est pas renfermé en son propre sein.

« Si le jour brille, si Éole trouble son domaine, son visage n'est point altéré par la colère, et le mont sourcilleux tombe sur lui sans le léser.

« De même que l'yeuse, aux mille nœuds, mutilée sur un rocher sauvage par la coignée tranchante, repousse et reverdit plus vigoureuse en dépit des blessures du fer ;

« On voudra l'abattre, et il se relève plus grand, et si la lutte se prolonge, il fleurit, et plus ferme sur sa base il fait rouler par terre celui qui se tenait pour vainqueur.

« A l'abri de tous les caprices du sort, il est calme et sans épouvante en présence du tyran furieux, armé de fer et de feu et de l'instrument du supplice.

« Allume, dit-il, la flamme, aiguise le fer cruel, brise et viens, et si tu me trouves, saisis-moi, et donne à ta faim enragée sa pâture, et l'assouvis.

« Qu'attends-tu ? Ne vois-tu point cette poitrine nue, faible, découverte ? Ah ! il ne tient point dans ta main trop petite le cœur qui sait avec sa clef fermer le ciel et la terre.

« Plonge plus avant, enfonce, retourne les entrailles, et jusqu'au centre, pousse ton poignard ; en vain tu t'efforces ; jamais ta main trop courte ne m'atteindra.

« Brûlant de me saisir, tu as rompu ma chaîne, et, grâce à tes efforts, je suis monté jusqu'à la consolation suprême, et, libre enfin, je prends mon vol, et fendant l'air, je foule le ciel. »

Il serait puéril de rechercher, dans ce cri de douleur et dans ce cri de triomphe, des réminiscences d'Horace et des souvenirs de la philosophie stoïcienne. Ce chant est d'un martyr qui ne redoute point la fureur des bourreaux, et entrevoit la couronne après la torture ; c'est

donc un chant d'espérance et un encouragement à la mort. Il est probable, et presque certain, que cette ode magnifique fut composée dans les derniers temps de la captivité, au moment où la majorité des juges inquisiteurs avait décidé que Fray Luis de Léon souffrirait le tourment. Le poète sentait qu'il ne résisterait point à la violence d'un supplice barbare, et, plein d'espoir, il entonnait le cantique de la délivrance. C'était la foi qui le consolait, qui le soutenait, qui lui inspirait la conviction que la mort n'était qu'un passage pour arriver à la gloire, c'est-à-dire à la vie céleste, ou au séjour de bonheur qu'il a célébré en ces termes :

« Bienfaisante région de lumière, prairie bienheureuse, que ne flétrit point le souffle glacé ni le rayon ardent, sol fertile, où germe la consolation éternelle.

« La tête couronnée de pourpre et de neige fleurie, sans fronde, sans houlette, le bon pasteur mène devant lui dans tes doux pâturages son troupeau bien-aimé.

« Il marche, et les brebis le suivent heureuses aux champs, où il leur offre en pâture des roses immortelles, des fleurs toujours naissantes, et qui repoussent d'autant plus qu'on les cueille.

« Et tantôt il les guide au loin vers la montagne du bien suprême; tantôt il les plonge dans le courant de la joie constante; il les rassasie d'abondance; pasteur lui-même, et à la fois pâture, et sort bienheureux.

« Et lorsque arrivé au point culminant de sa course, le soleil monte, lui, reposant entouré de son troupeau, il charme l'oreille par d'agréables concerts.

« Il touche le rebec sonore, et l'immortelle mélodie passe doucement dans l'âme, et l'âme, méprisant l'or vil, brûle d'une sainte ardeur, et transportée, s'élance dans la plénitude du bien.

« Ah! si de ces accents et de cette voix un écho descendait en mon âme, la transporterait hors d'elle-même et la transformait toute en toi, ô amour!

« Elle saurait alors où tu reposes, tendre époux, et délivrée des liens de cette prison où elle souffre, elle irait rejoindre le troupeau, et près de toi arrêterait sa course vagabonde. »

Une ode fort belle, et conçue dans le même esprit, c'est encore celle où le poète a chanté l'Ascension et les regrets des apôtres, qui, du regard, suivent leur divin Maître s'envolant vers la céleste patrie. Ce morceau de grande et sublime poésie a été traduit par un habile écrivain avec beaucoup de fidélité et d'élégance¹. Je ne veux point recommencer cette traduction. La pièce suivante, adressée à don Pedro Portocarrero, rappelle les persécutions qu'eut à souffrir le poète :

1. Voyez dans le volume de M. Ed. Laboulaye, *De la Liberté religieuse*, l'étude sur Fray Luys de Léon.

« La méchanceté n'est pas toujours puissante, Portocarrero, et l'envie venimeuse ne réussit pas toujours, et la force sans loi, qui fièrement se dresse, courbe à la fin son front; car celui qui contre le ciel se lève, retombe d'autant plus bas qu'il s'est plus élevé.

« Témoins irrécusables les fils audacieux de la terre : après avoir entassé montagne sur montagne, ils montaient, lorsque, précipités au fond de l'abîme, ils roulent, et sans espoir ils gémissent sous le poids qui les écrase.

« Le froid brouillard a beau offenser le rayon naissant, et contre l'éclat du jour étendre ses noires ailes; vaine est l'odieuse entreprise; à la fin, il disparaît tandis qu'au ciel resplendit la pure lumière du soleil.

« Jamais n'a pu être vaincue et jamais ne le sera la simplicité, ni la vie innocente, ni la foi sans erreur, ni la pureté, quand même la férocité du tigre et le venin du basilic menaceraient de toutes parts.

« En vain contre le juste se conjurent la haine, et la puissance et la fausseté, épuisant dans leur fureur toutes les ruses, toutes les ressources; jamais elles ne lui nuiront, et comme l'or fin, le creuset lui donne un nouveau prix.

« L'âme forte, armée de vérité, émousse et affaiblit les traits acérés et les pointes aiguës du diamant, et déployant les forces en réserve, elle s'élève, et d'un pied victorieux foule la troupe ennemie.

« Et de ses cent voix la Renommée proclame la défaite du reptile et du tigre féroce, vaincus et condamnés à des souffrances sans fin, et la victoire d'un vol léger couronne le vainqueur de gloire et de joie. »

On voit comment le prisonnier cherchait à relever son courage dans ce chant consacré à célébrer le triomphe de la justice. Le témoignage de sa conscience était assez fort pour le soutenir, et son innocence lui donnait l'espoir de voir la calomnie confondue et la bonne cause triomphante. Mais il y avait des jours mauvais, où la douleur était amère, et où la consolation ne pouvait venir que d'en haut. Alors le poète invoquait la mère des affligés, « *consolatrix afflictorum*, » et le refuge des chrétiens. Il a composé deux odes à la Vierge; l'une destinée à chanter ses louanges, l'autre à implorer son secours. C'est celle-ci que je veux essayer de rendre accessible au lecteur, comme le dernier échantillon, et le plus parfait, à mon sens, du génie poétique de Fray Luis de Léon :

« Vierge plus pure que le soleil, gloire des mortels, lumière du ciel, dont la grandeur est comme la miséricorde, tourne tes yeux vers la terre, et regarde un malheureux en cette dure prison, environné de ténèbres et de tristesses, et s'il n'y a point au jugement des hommes de misère plus grande que la mienne, ou égale à l'état où je suis pour la faute d'autrui, d'une main puissante, romps, ô reine du ciel, cette chaîne.

« Vierge dans le sein de laquelle la Divinité a trouvé un digne lieu de repos, où la rigueur se changea en doux amour, puisque vous avez rendu le sévère

indulgent, vous pourrez bien rendre serein un cœur environné de nuages; découvrez le visage désiré qu'admire le ciel, et la terre adore, et les nuages fuiront, et le jour luira. Que votre lumière, haute dame, dissipe cette nuit qui m'aveugle et m'attriste.

« Vierge et mère tout ensemble, bienheureuse qui as engendré ton Créateur, dont la vie fleurit sur ton sein, vois comme ma douleur croît et devient à chaque instant plus poignante; la haine travaille, l'amitié oublie; si en toi ne trouvent aide la justice et la vérité que tu engendras, où chercheront-elles un refuge assuré? Et puisque tu es mère, qu'il te suffise de voir mon abandon.

« Vierge, vêtue du soleil, couronnée d'éternelles clartés, dont les pieds divins foulent la lune, l'envie venimeuse, la perfidie insinuante, le mensonge effronté, la haine cruelle et le pouvoir sans frein ni loi, ensemble me font la guerre. Seul contre cette armée maudite, que puis-je, pauvre et désarmé, si ton nom béni, Marie, ne se déclare pour moi?

« Vierge par qui le serpent vaincu pleure sa perte, son supplice éternel et ses desseins déjoués; du rivage, la foule contemple en sûreté ma chute, et la violence des vagues et ma faible haleine, les uns avec joie, les autres avec épouvante, et le plus pitoyable crie en vain et fait entendre sa plainte inutile, et moi, fixant sur vous mes yeux pleins de larmes, je fends l'onde ennemie.

« Vierge, épouse du Père, douce mère du Fils, temple saint de l'immortel amour, bouclier de l'homme, je ne vois qu'épouvante. Si je regarde autour de moi, mon séjour est périlleux, l'issue incertaine, la faveur muette, l'ennemi cruel, la vérité nue, le mensonge bien pourvu d'armes et de protecteurs, et ce n'est qu'en me tournant vers toi que respire encore ma misérable vie.

« Vierge qui à la prière d'en haut répondis oui, avec autant d'humilité que de pudeur, et que les cieux contemplent avec amour, placé comme une cible, enchaîné des bras et aveugle des yeux, je sers de but à cent flèches qui me cernent et ne visent qu'à me blesser. Je ressens la douleur, mais je n'aperçois point la main. Je ne puis ni fuir, ni me préserver. Plaise à ton souverain fils, ô mère d'amour, me délivrer à cause de toi.

« Vierge, étoile bien-aimée, guide éclatant sur la mer tempétueuse, dont le rayon sacré fait taire le vent; mille vagues enfoncent à l'envi dans l'abîme un pauvre tronc sans voiles ni rames, errant à l'aventure sur l'humide élément; la nuit s'assombrit, le tonnerre éclate, et tantôt il va jusqu'au ciel, et tantôt jusqu'au fond; l'antenne brisée gémit; oh! viens à son secours, avant qu'il heurte contre un dur récif.

« O vierge non souillée de la tache commune et du mal originel qui contamine le genre humain, tu sais bien que, depuis mon âge le plus tendre, j'ai mis en toi mon espoir, et si la force maligne qui m'a vaincu a rendu ma vie pécheresse indigne de ta divine garde, ta clémence fera d'autant plus éclater le bienfait que la douleur est plus grande, et que je mérite moins ton appui.

« Vierge, l'affliction amère noue ma langue, et ne permet point que ma voix exprime tout ce qu'elle voudrait, et cependant écoute l'âme en souffrance, qui sans cesse crie vers toi. »

Après cette invocation ou ce cri de détresse, ce qu'il y a peut-être de plus parfait dans le recueil des poésies originales de notre poète,

c'est une ode à Saint-Jacques, patron de l'Espagne. Dans le genre héroïque, ce morceau me paraît un chef-d'œuvre encore plus achevé que la prophétie du Tage ; mais, au milieu de tant de belles choses, le choix est bien difficile, et la préférence peut se donner à chacune selon la variété des goûts. Celui-ci appréciera davantage une méditation admirable sur la connaissance de soi-même ; celui-là goûtera mieux une ode sur la vanité du monde, tel préférera une suite d'harmonieux tercets sur une espérance déçue, ou l'hymne religieuse en l'honneur de tous les saints. Dans toutes ces pièces, on retrouvera l'esprit supérieur, le cœur généreux et l'âme noble du grand poète, avec ce calme profond et la sérénité sublime qu'on a pu remarquer dans les traductions qui précèdent. Deux ou trois fois seulement, l'indignation, longtemps contenue, se fit jour, et les chants lyriques éclatèrent en satire amère : tel est le morceau virulent où est flétrie la cupidité d'un juge avare. Quoique naturellement enclin à la bienveillance et aux douces affections, Fray Luis de Léon, scandalisé du spectacle des noires infamies dont il faillit à être la victime, fut bien près de ressentir ces « haines vigoureuses, » que l'horreur du mal inspire à la vertu. « Vous ferez bien, dit-il en un endroit, de fermer votre oreille rebelle ; car ma muse enrouée, au lieu de chanter selon sa coutume, fait entendre de tristes plaintes, et la méchanceté et la tyrannie du monde la portent vers la satire. Mais que ceux-là m'écoutent qui ont comme moi de justes motifs de se plaindre :

« Escuchen mi lamento
Los que, qual yo, tuvieron justas quejas. »

Mais le ton véhément de l'invective était peu compatible avec la douceur naturelle de cette âme bienveillante, et le génie du poète ne pouvait descendre à la tirade déclamatoire qui exprime des sentiments fictifs, pas plus qu'il ne savait se plier aux mensonges flatteurs que les versificateurs vulgaires prodiguent complaisamment à la puissance ou à la richesse, dans les pièces de vers dites de circonstance. Il y en a quelques-unes, en fort petit nombre, dans la première partie du recueil, et l'on sent bien, en les lisant, que la véritable inspiration ne saurait naître des petites choses, quoique, pour donner de l'importance et quelque éclat à des événements ordinaires,

Matière infertile et petite,

Fray Luis de Léon, suivant en cela l'exemple de Pindare, se jette

à côté, et rehausse la pauvreté du sujet par quelque développement magnifique sur les grandes vérités morales ou religieuses. Et, malgré les ressources inépuisables de son imagination, et tous les efforts de son talent, ces pièces sont les plus faibles sans comparaison ; elles pâlissent à côté des autres.

Après avoir parlé des poésies originales, il est juste de dire un mot des traductions. On a déjà vu comment Fray Luis de Léon concevait les principes de l'art de traduire. Il s'est exercé tour à tour sur la première pythique de Pindare, sur plusieurs odes d'Horace, sur une élégie de Tibulle, et il a traduit de Virgile le premier livre des *Géorgiques*, et les dix *Églogues* avec une élégante fidélité, et surtout avec une intelligence profonde et un sentiment parfait du génie de chacun de ces modèles, de leur langue et de leur manière. Et il ne faut pas croire que ces études fussent pour lui de simples exercices de style : amoureux de l'antiquité, Fray Luis de Léon avait le respect des maîtres de la poésie ; il les adorait sans fanatisme, mais il leur rendait un culte véritable, et il mettait dans ses efforts à les imiter ou les suivre de près un zèle infini et beaucoup de conscience. Il portait le même soin et observait la même fidélité dans l'interprétation des poètes bibliques. Il s'est particulièrement exercé sur les Psaumes, le livre de Job et le dernier chapitre des Proverbes. Le choix même de ces modèles révèle son goût poétique et les tendances de son génie. David et Job lui offraient les grandes images et les formes sublimes de la poésie lyrique dans toutes ses variétés, tandis que les livres sapientiaux lui révélaient le secret de donner la couleur et la vie aux conseils de la raison et aux préceptes de la morale. Dans ses imitations des poètes sacrés, dont il possédait la langue, Fray Luis de Léon a réussi, aussi bien que dans ses versions des poètes de l'antiquité classique, et peut-être a-t-il réussi plus heureusement, car son âme était vraiment hébraïque, et tout l'aidait dans ces essais de traduction des livres saints, ses convictions religieuses et la nature de son génie.

A la poésie profane des anciens il a emprunté la forme parfaite et la savante harmonie ; il a dérobé à la poésie sacrée le feu même de l'inspiration et la grandeur des sentiments. L'étude assidue des deux antiquités dut le dégoûter de bonne heure des modèles italiens, alors fort en vogue en Espagne, et dont on trouve aussi quelques imitations parmi les premières ébauches poétiques de sa jeunesse, c'est-à-dire dans ses œuvres les plus faibles, mais très-remarquables encore par la pureté du langage et la correction irréprochable. Parmi ses tra-

ductions des Psaumes, se trouve une admirable paraphrase du *Miserere*, qui est comme un commentaire poétique de ce cri de douleur. Il excellait à rendre l'impression amère de la tristesse, non comme J.-B. Rousseau ou Lefranc de Pompignan, mais avec ce sentiment et cette vérité que la Réforme inspira au seizième siècle à quelques poètes allemands. Je crois que Luther est le seul qui ait traduit les chants sacrés avec autant de force et de véritable poésie, et l'on peut comparer, pour s'en convaincre, la traduction en vers du psaume *De Profundis* par le poète espagnol avec la paraphrase poétique du grand réformateur :

« Aus tiefer Noth schrei' ich zu dir,
Herr Gott, erhoer' mein Rufen ! »

Il y a de grandes beautés dans les deux imitations ; mais celle de Fray Luis de Léon me paraît l'emporter par l'harmonie, par la simplicité, et surtout par un sentiment plus vif de la désolation du Psalmiste. Il est juste d'ajouter que les dispositions d'esprit où était l'augustin espagnol n'ont pas médiocrement contribué à lui donner l'intelligence de ces invocations à la Divinité qu'il répétait dans sa détresse. Ce qui le charmait surtout dans les poésies sacrées, c'est, comme il le dit en termes exprès dans le court avant-propos de sa troisième partie, la simplicité primitive et une saveur d'antiquité qui leur est propre, et où il trouvait autant de douceur que de majesté. Ces quelques mots disent assez comment ce grand poète concevait la beauté réelle des œuvres poétiques ; il y cherchait l'harmonie, la grandeur et la simplicité, et c'est avec ces trois éléments qu'il a atteint à son idéal.

Les œuvres poétiques de Fray Luis de Léon ne virent pas le jour de son vivant. Hormis la paraphrase du *Miserere* et la belle *Cancion* au Christ sur la croix, qui parurent d'abord en 1618, avec beaucoup de fautes, puis en 1727, dans une édition plus correcte, hormis ces deux pièces, composées, selon toute apparence, postérieurement au recueil en trois parties dont on connaît l'histoire, tout le reste demeura inédit pendant quarante ans après la mort du poète. Ce fut en 1631 seulement que le manuscrit fut retiré de la bibliothèque de don Manuel Sarmiento de Mendoza, chanoine magistral de la cathé-

1. Voyez aussi quelques-unes des poésies sacrées de Milton.

drale de Séville, et publié en un volume in-16 à l'imprimerie royale de Madrid. L'honneur d'éditer ces œuvres posthumes du grand maître, comme on l'appelle en Espagne, échut au célèbre don Francisco de Quevedo Villegas, lequel eut aussi la bonne fortune de faire connaître la collection de poésies charmantes qui portent le nom du bachelier Francisco de la Torre, et dont quelques critiques veulent que l'auteur soit Quevedo lui-même. Mais cet écrivain, qui avait tant d'esprit et de connaissances, était doué d'un goût si défectueux et d'un talent si inégal, qu'il est bien difficile de croire qu'il eût pu, même en le voulant, produire des œuvres, non pas parfaites, mais d'une valeur réelle. Je ne sais, en vérité, s'il serait possible de trouver dans ses compositions originales une seule pièce, je dis une seule, qui soit sans reproche; de sorte que l'on peut dire de lui que ce qu'il a publié de mieux, ce n'est pas ce qu'il a fait lui-même. Quevedo, fin satirique, méritait bien la qualification que lui a donnée Cervantes; dans son *Voyage au Parnasse*, l'auteur de *Don Quichotte* dit de lui qu'il est le fléau des sots poètes :

« Es el flagelo de poetas memos. »

(Cap. II.)

Il est vrai qu'il les ménageait peu, mais jamais il ne leur donna de leçon plus dure ni moins efficace que lorsque, joignant les exemples aux préceptes, il fit voir aux méchants rimeurs deux véritables poètes, et montra du même coup en quelle décadence était la poésie de son temps. Mesurant toute l'importance de son rôle d'éditeur, il se considérait revêtu d'une véritable mission; aussi dit-il dans la dédicace, qu'en rendant publiques ces œuvres d'une forme si savante et si parfaite, son dessein a été de les faire servir d'antidote à tant de sottises qui s'impriment au grand scandale du bon sens, et à la faveur de la paresse, qui prend dans ces pitoyables modèles le goût des choses extravagantes, et d'autant plus nuisibles qu'elles sont plus séduisantes. Il revient là-dessus et bien plus longuement dans l'espèce de discours préliminaire adressé au comte-duc don Gaspar de Guzman, et qui est une introduction fort savante aux œuvres poétiques de Fray Luis de Léon. Il y a bien dans ce morceau quelque affectation de pédanterie. On sait que Quevedo ne pouvait se lasser d'érudition; mais dans sa critique il y a des choses excellentes sur la poésie lyrique et une appréciation très-saine du poète; il y a aussi un jugement très-sévère sur cette mauvaise école du cultisme, fondée par

Gongora, et qui fut représentée en France par le célèbre Antonio Pérez, et plus tard par le cavalier Marino, le Gongora de l'Italie. Quevedo détestait cette école, pleine de prétention et de mauvais goût, de laquelle il s'est lui-même rapproché trop souvent, surtout dans ses dernières années. Désespérant d'arrêter le courant de la corruption littéraire, il ramenait les esprits égarés et à moitié pervertis à la grande poésie du seizième siècle; il exhumait exprès, et fort à propos, l'un de ses représentants les plus illustres; mais cet exemple, qui valait toutes les leçons, fut impuissant à ramener dans les lettres le bon sens et le naturel, et bientôt les successeurs de Gongora, qui n'avaient point le talent du maître, et qui exagéraient tous ses défauts, eurent une rhétorique et une poétique conformes à leurs principes. Balthazar Gracian, dont la devise était : « Ne sois vulgaire en rien, *no vulgar en nada*, » composa, au milieu du dix-septième siècle, son fameux traité intitulé : « *Agudeza y arte de ingenio*, » c'est-à-dire l'art de penser et d'écrire avec esprit, ou, pour dire mieux, un code de mauvais goût, qui marqua le dernier degré de la décadence et le terme suprême de la corruption. C'est avec une bien grande satisfaction que je me suis assuré que Fray Luis de Léon n'est pas cité une seule fois dans ce recueil de préceptes extravagants et d'exemples d'un goût équivoque, et pourtant, Gracian, qui avait beaucoup de lecture, empruntait des citations à tous les auteurs, voulant à toute force que les plus habiles et les plus renommés ajoutassent, par leur exemple, plus d'autorité à ses leçons. Peut-être ne faisait-il point de Fray Luis de Léon le même état que les grands esprits qui l'avaient apprécié, avec d'autres principes que les siens, il est vrai, mais aussi avec une admiration éclairée. Cervantes, qui a passé en revue presque tous les poètes ses contemporains, n'a eu garde d'oublier le plus parfait, et voici en quels termes il lui rend justice : « Je voudrais, ô pasteurs, donner fin à mon doux chant, en vous faisant l'éloge d'un génie qui étonne le monde et capable de vous ravir en extase. En lui, se résume tout ce que je vous ai montré jusqu'ici, et ce que je dois vous montrer encore : c'est Fray Luis de Léon que je veux dire; c'est lui que je révère, que j'adore et que je suis. »

Un autre témoignage, non moins imposant, est celui de Lope Félix de Vega Carpio. Voici comme il s'exprime dans son chant quatrième (silva 4) du *Laurier d'Apollon* : « Ah! que tu as bien connu l'amour souverain, augustin Léon, frère Luis divin! Avec quelle vérité nous as-tu donné le roi-prophète en castillan, dans une traduction si élé-

gante ! Combien es-tu redevable (ainsi que tu le marques si souvent dans tes propres ouvrages) à la cruelle envie, grâce à laquelle tu mérites d'immortels lauriers. Ta prose aussi bien que tes vers, de valeur égale, conserveront la gloire de ton nom, et les noms du Christ souverain t'en feront un d'éternel, afin que la plume enchanteresse de ta main héroïque fasse frémir au souvenir de la cause injuste de ta persécution. Tu fus la gloire auguste d'Augustin ; tu fus l'honneur de la langue castillane, que tu voulus former et propager par tes écrits, voyant qu'elle imite si bien la romaine, qu'avec la romaine elle peut lutter : « Ah ! si tu vivais dans ce temps-ci, tu serais un vaillant lion en sa défense. » Ce dernier trait, qui est un jeu de mots sur le nom du poète, est encore une allusion à cette corruption de la langue et du goût, dont l'origine remonte à Gongora.

On voit comment les contemporains les plus illustres de Fray Luis de Léon jugeaient ce grand poète ; ces jugements concordent avec ce que disent de lui deux écrivains d'un mérite éminent : Fray Diego de Yepes et le licenciado Luis Muñoz. Le premier, biographe éloquent de sainte Thérèse, cite le religieux augustin de Salamanque comme un homme bien connu en Europe par son grand génie et sa grande littérature, et qui fut de son vivant la gloire et la lumière de l'Espagne. Le second, qui a écrit très-élégamment la vie de Fray Luis de Grenade, dit sans hyperbole en parlant de notre poète : « Peu l'égalèrent dans son siècle, et il fera l'étonnement des siècles à venir. » Sa vie est un exemple, son talent d'écrivain le met au rang des premiers prosateurs espagnols, et son génie poétique le place entre Garcilaso et Herrera, c'est-à-dire entre le plus tendre et le plus sublime des poètes du seizième siècle. Quant à la perfection de la forme, à la pureté constante, à la correction irréprochable de la diction poétique, Fray Luis de Léon est sans rival et le premier de tous, et c'est par là qu'il mérite surtout d'être offert comme modèle. Il mérite aussi et à bien des titres les honneurs qu'on veut rendre à sa mémoire. Pour moi, qui l'admire sincèrement, et qui ai trouvé tant de charmes dans la lecture de ses œuvres poétiques, je voudrais que sur le piédestal qui doit porter sa statue on écrivît ces quatre vers de Gil Polo :

« Ven veras como cantamos
Tan deleytosos cantares,
Que los mas duros pesares
Suspendemos y engañamos. »

Je voudrais aussi, puisque l'occasion est propice à l'expression de

ce vœu, je voudrais que les morts illustres qui dorment loin de la patrie ne fussent point oubliés. Quand les restes de Moratin furent ramenés en Espagne, tous les amis des lettres s'en réjouirent. Moratin avait un ami qui était aussi un poète illustre : c'est Melendez que je veux dire, mort dans l'indigence, dans un pauvre village de France. Ses cendres reposent aujourd'hui dans l'ancien cimetière catholique de Montpellier, sous une tombe plus que modeste, et il serait temps que l'Espagne rendît à sa mémoire les hommages que les grandes nations doivent à ceux qui les ont illustrées, surtout s'ils furent de leur vivant exilés et malheureux. Comme Fray Luis de Léon, Mélen-
dez fut étudiant, puis professeur à l'université de Salamanque.

Note de l'éditeur. — L'auteur de cet essai prépare une traduction complète des poésies originales de Fray Luis de Léon.

LE ROI JÉRÔME

73^e s. Russie.

Ce n'était pas la seule curiosité qui attirait il y a quelques jours une foule incessamment renouvelée, calme, silencieuse et recueillie, autour du cercueil du roi Jérôme; elle obéissait à un sentiment plus noble, à un sentiment à la fois religieux et patriotique; elle voulait voir une fois encore les traits du dernier frère de l'Empereur et verser l'eau bénite sur ses restes mortels. Le vrai peuple en France a le culte des tombeaux, sa foi est toujours prête à se ranimer pour prier sur les morts, rois ou pauvres. Cette manifestation toute spontanée a dû être, a été, nous n'en saurions douter, une immense et précieuse consolation pour toutes les douleurs renfermées dans le palais qu'elle entourait sans en troubler le recueillement.

C'est sous l'impression des mêmes sentiments dont le peuple de Paris était animé, que nous avons recherché dans l'histoire et recueilli dans des souvenirs héréditaires quelques traits de la vie du roi Jérôme.

Né en Corse en 1784, Jérôme avait quinze ans de moins que son frère Napoléon né le 15 août 1769. Lorsqu'il vint en France en 1793, avec sa famille fuyant son pays tombé aux mains des Anglais, son frère n'était encore que le capitaine d'artillerie Bonaparte; mais le siège et la prise de Toulon ne devaient pas tarder à faire du jeune capitaine le général en chef de l'armée d'Italie.

Jérôme entra au collège de Juilly à l'âge de neuf ans. Lorsqu'il en sortit après le 18 brumaire, à peine âgé de quinze ans, le monde retentissait déjà du nom de son frère. Napoléon avait pour Jérôme une sollicitude toute paternelle et une prédilection qui ne s'est jamais démentie. Celui-ci, de son côté, avait conçu dès l'enfance, et

conserva toute sa vie, un dévouement et une admiration sans bornes pour son glorieux frère.

La Révolution avait anéanti la marine française. La bravoure, en marine, ne remplace pas l'habileté. La volonté et l'argent peuvent faire des vaisseaux, mais n'improvisent pas des marins. Il y faut de la prévoyance et du temps. Le général en chef de l'armée d'Égypte en avait fait à Aboukir la cruelle épreuve. Le génie de Bonaparte comprit qu'un membre de sa famille pourrait aider puissamment à refaire une marine à la France, et profitant des dispositions naturelles de Jérôme, il l'embarqua comme aspirant de deuxième classe sur l'escadre de Brest aux ordres de l'amiral Gantheaume.

Si l'ardeur du caractère et l'imagination vive du jeune Jérôme trouvèrent dans la vie aventureuse et changeante du marin un aliment, le côté sévère et l'attrait sérieux de cette noble profession l'attachèrent aussi, et contribuèrent à mûrir son esprit au contact varié des hommes et des choses. La bonté de son cœur se développa au milieu de nos braves marins, et resta toujours la même dans la grandeur comme dans l'infortune.

Le 28 thermidor (16 août 1801), le premier consul écrivait à son jeune frère la lettre suivante, tout entière de sa main :

« J'apprends avec plaisir que vous vous faites à la mer, ce n'est
« plus que là où il y a aujourd'hui une grande gloire à acquérir.

« 1° Montez sur les mâts ; apprenez à étudier les différentes parties
« du vaisseau ; qu'à votre retour de cette sortie, l'on me rende compte
« que vous êtes aussi agile qu'un bon mousse.

« 2° Ne souffrez pas que personne fasse votre métier ; désirez en
« toutes les occasions de vous signaler. Songez que la marine doit être
« votre métier. J'espère que vous êtes actuellement dans le cas de faire
« votre quart et votre point. »

NAPOLÉON.

Cette lettre curieuse, où se retrouve, sous une forme originale, tout un côté saillant du génie de Napoléon, ne permet pas de douter de son intention arrêtée de placer Jérôme à la tête de la marine française.

Aussi le voit-on, dès le début, imprimer à la carrière de son jeune frère qu'il ne perd pas de vue un instant, toute l'activité que compor-

tent les circonstances. Du vaisseau *l'Indivisible*, l'aspirant de deuxième classe passe sur le *Foudroyant* avec la première classe de son grade. Il prend part comme enseigne de vaisseau, en 1802, à l'expédition de Saint-Domingue commandée par son beau-frère, le général Leclerc. Comme capitaine du brick *l'Épervier*, il remplit des missions difficiles et périlleuses entre la France et les Antilles, où il se trouve encore en 1803, harcelant le commerce ennemi et réussissant toujours à échapper aux recherches des croiseurs anglais.

Capitaine de vaisseau en 1805, il commande, dans la Méditerranée, une division composée de la frégate *la Pomone*, des bricks *le Cyclope* et *l'Endymion*, et parvient, trompant une fois de plus les croisières anglaises, à délivrer des prisons d'Alger deux cent cinquante Gênois devenus Français, que l'Empereur l'envoie réclamer au dey.

Le succès rapide et brillant de cette mission vaut au jeune capitaine, avec les félicitations de l'Empereur, le commandement du vaisseau *le Vétéran* dans l'escadre de l'amiral Willaumez.

Le commandant Jérôme répondit de plus en plus aux désirs et aux espérances de Napoléon. Six années presque constamment passées à la mer dans des positions où l'initiative et la responsabilité mûrissent vite l'expérience, en firent un marin habile et toujours heureux. Aussi fut-il désigné par l'escadre et par l'amiral pour succéder, en cas d'événement, à ce dernier dans le commandement en chef.

Éloigné par un coup de vent furieux de l'escadre, il conduisit son vaisseau au rendez-vous indiqué en cas de séparation; là il rencontra et s'empara d'un important convoi escorté par deux frégates anglaises. Quelques jours après le *Vétéran* atterrissait sur les côtes du Finistère, lorsqu'il se trouva en vue de la division anglaise de l'amiral Keith, forte de six vaisseaux et une frégate. Le commandant Jérôme comprit aussitôt toute la gravité de sa situation; la pensée d'être prisonnier des Anglais, de devenir un otage entre leurs mains, un embarras ou un obstacle à la politique de la France, lui fit prendre la résolution d'éviter ce malheur à tout prix.

Le *Vétéran* marchait mal, et avait sur la division ennemie trop peu d'avance pour espérer atteindre le port de Lorient sans être rejoint par elle. La frégate anglaise le chassait pour lui couper la route, engager le combat et donner à la division le temps de rallier, d'entourer le vaisseau et de l'obliger à amener.

On était à la hauteur des îles des Glénans. Plusieurs des vaisseaux anglais d'une marche supérieure approchaient rapidement, resserrant le cercle de leur chasse; il semblait qu'il n'y eût plus pour le *Vétéran* d'autre alternative que de se rendre ou de se faire couler, dernières extrémités auxquelles il n'est permis de se résoudre qu'après avoir épuisé toutes les chances de la fortune. Un bonheur sans exemple allait justifier l'audace du commandant, sous les yeux et déjà presque sous le feu de la flotte anglaise.

Le *Vétéran* comptait dans son état-major des noms chers à la marine : Halgan, Duperré, de Mackau, etc. C'est de l'un de ses plus jeunes lieutenants, du capitaine de vaisseau Russel, aujourd'hui le dernier survivant, que nous avons recueilli les détails de cet événement qui a sa place dans l'histoire de la marine française.

Le temps était couvert, les vents mous et variables. Au large, et grossissant à vue d'œil les vaisseaux ennemis fermaient toute issue; à terre, des brisans et des écueils apparents ou cachés semblaient rendre impossible le passage vers un port de pêcheurs. L'hydrographie des côtes de Bretagne n'avait pas encore illustré le nom de Beaupré et le corps tout entier des ingénieurs hydrographes français. L'équipage était rassemblé sur le pont. Sur l'ordre du commandant, le sifflet du maître de manœuvres prescrit le silence, et la voix de l'officier de quart, s'adressant à tous, demande s'il est quelqu'un à bord qui veuille piloter le vaisseau dans les passes de la baie et du port de Concarneau. Dans cet instant solennel, de profonde anxiété, où chaque minute qui s'écoule aggrave la situation, un jeune marin, jusque-là peu remarqué à bord, élevé dans les bateaux de pêche de la côte, s'avance timidement vers la dunette et, s'adressant au commandant, répond : « Je vais gouverner le vaisseau. » Une heure après, le *Vétéran*, mouillé en sûreté à l'abri des dangers, était en communication avec la terre, où s'établissait à la hâte une batterie de côte pour l'appuyer au besoin, si l'ennemi tentait de le poursuivre jusque-là. Mais l'amiral anglais ne crut pas devoir s'aventurer dans ces parages considérés encore aujourd'hui comme impraticables aux grands navires, et reprit le large. Le *Vétéran* était sauvé. C'était en septembre 1806. L'histoire a été juste en conservant le nom du pêcheur de Concarneau, Furic, à qui une pension fut accordée sur la demande de son commandant. L'Empereur, charmé de la renommée si glorieusement acquise à

son jeune frère, le nomma contre-amiral, grand'croix de la Légion d'honneur et prince français.

Ici commence une nouvelle phase dans la vie du prince Jérôme.

En retraçant les souvenirs de sa vie maritime, en lui voyant montrer toutes les qualités qui font les hommes de mer, n'est-il pas permis de regretter que les circonstances aient fait changer les résolutions de l'Empereur, et enlevé le prince Jérôme à une carrière où il restait encore une grande gloire à acquérir, et de grands services à rendre à la France?

En octobre 1806, le prince Jérôme, âgé de vingt-deux ans à peine, prenait, comme général de brigade, le commandement de la division bavaroise de Wrède, successivement augmentée des divisions Deroy et Seckendorf, et recevait l'ordre de l'Empereur d'occuper la Silésie.

En 1807, l'armée d'environ vingt-cinq mille hommes confiée au prince prenait le titre de neuvième corps de la grande armée, et quelques mois après les ordres de l'Empereur étaient exécutés, la Silésie était conquise. Dans un bulletin de la grande armée, l'Empereur disait : « Le prince Jérôme fait preuve d'une grande activité et montre les talents et la prudence qui ne sont d'ordinaire que les fruits d'une longue expérience. » Ou encore écrivant au roi Joseph : « Le prince Jérôme se conduit bien. J'en suis fort content et je me trompe fort s'il n'y a pas en lui de quoi faire un homme de premier ordre. Il est adoré en Silésie. Je l'ai laissé exprès dans un commandement isolé et en chef, car je ne crois pas au proverbe : que pour savoir commander il faut savoir obéir. »

Il est certain que le prince avait fait preuve durant cette belle campagne des qualités d'un vieux capitaine, qualités que la marine avait développées en lui avant l'âge : la prévoyance et l'habileté qui préparent les moyens d'action, la résolution et l'audace qui savent s'en servir.

L'Empereur devait en être frappé, et personne ne dut s'étonner, si ce n'est peut-être le prince Jérôme, quand à la paix de Tilsitt il reçut la couronne de Westphalie.

Le 23 août 1807, le roi Jérôme épousait la princesse Frédérique-Catherine de Wurtemberg, femme accomplie, qui resta toujours Française à travers les vicissitudes de la fortune. Peu de temps après, Jérôme-Napoléon I^{er} prenait possession de son royaume de West-

phalie, où il allait, guidé par les conseils de l'Empereur, conseils dont le seul tort, peut-être, était de ressembler trop à des ordres, essayer de réparer les maux de la guerre, et faire comprendre à un peuple allemand l'avantage des institutions françaises. Grande et noble tâche sans doute, mais difficile, et à laquelle le temps devait manquer.

Le roi Jérôme réussit à se faire aimer même en pays conquis, c'est-à-dire dans les conditions les plus défavorables. En 1809, appelé par l'Empereur au commandement du 10^e corps de la grande armée, il n'hésita pas à quitter la Westphalie qui commençait à s'organiser. Son éloignement de ses États fut le signal de quelques désordres qu'il sut réprimer avec énergie et indulgence, et qui ne se renouvelèrent plus. Comme prince de la confédération du Rhin, il prit part aux conférences de Paris à la fin de la campagne, et retourna aussitôt après à Cassel.

Mais les destinées du frère de l'Empereur étaient trop liées à sa propre destinée et à la fortune de la France pour qu'un long repos fût possible au roi Jérôme. 1812 approchait. La confiance de Napoléon dans la valeur militaire déjà plusieurs fois éprouvée de son jeune frère ne devait pas le laisser en dehors de la guerre de Russie. En avril 1812, le roi de Westphalie était nommé au commandement de la droite de la grande armée, forte de quatre-vingt mille hommes. Il entra immédiatement en campagne, passait la Vistule à Varsovie, prenait Grodno, et se disposait à attaquer la deuxième réserve de l'armée russe, après avoir réussi à séparer Bagration de Barclay de Tolly.

Cette combinaison habile, et jusque-là exécutée avec bonheur et précision par Jérôme, devait être compromise par un de ces malentendus trop fréquents à la guerre. Plein de déférence et de respect pour les ordres de l'Empereur, alors même qu'ils pouvaient paraître mal interprétés, le roi donna en cette circonstance délicate et pénible une éclatante preuve de sa haute raison. Il consentit à combattre en sous-ordre à la tête de ses troupes, si son plan de bataille était maintenu et suivi, ou à servir comme volontaire. Il était difficile de concilier dans une plus complète mesure le devoir de la discipline avec le respect de sa dignité et de son rang. Le général ne pouvait et ne devait pas oublier qu'il était roi. Jérôme crut peut-être que l'Empereur, pour des motifs qu'il ignorait, avait voulu l'éloigner de l'armée, et ne pouvant pousser plus loin l'abné-

gation, il quitta le théâtre de la guerre et prit la route de Cassel, escorté seulement de ses gardes.

Le départ du roi fut un deuil pour les Westphaliens et les Polonais de son armée qui l'adoraient, et pour l'Empereur l'occasion d'une réparation qu'il offrit à son frère en essayant de le ramener et de lui faire reprendre son commandement. L'Empereur avait compris et approuvé sa juste susceptibilité.

Les désastres de la retraite de Russie où périrent les derniers débris de la division westphalienne laissèrent le royaume à découvert, épuisé d'hommes et d'argent.

En vain la campagne de 1813 sembla un moment relever la fortune de nos armes ; en vain Napoléon triompha à Lutzen, à Bautzen, à Dresde. Le désastre de Leipzig ne tarda pas à livrer la Westphalie sans défense aux armées alliées.

Le gendre du roi de Wurtemberg, devenu par son mariage proche parent des plus grandes familles régnantes de l'Europe, pouvait encore conserver ses États et sauver sa couronne. Les souverains coalisés le lui offrirent. Mais le cousin de l'Empereur Alexandre, le roi Jérôme, n'oublia pas qu'il était le frère de l'Empereur Napoléon : « Roi par la France et pour la France, répondit-il, je ne saurais rester sur un trône protégé par ses ennemis, » et il descendit noblement de ce trône qu'il n'avait pas ambitionné et dont il s'était montré digne.

Arrivé à Paris, redevenu uniquement prince français, il venait de le prouver avec éclat, Jérôme, se voyant écarté du conseil de régence en mars 1814 au moment où s'agite la grave question du départ de l'impératrice et du roi de Rome, veut au moins s'occuper de la défense de Paris, si peu et si mal préparée. On lui en refuse les moyens. Réduit à l'impuissance, il ne quitta cependant Paris que pour aller joindre ses instances à celles du roi Joseph, à Blois, et tenter, vainement, de retenir l'impératrice Marie-Louise.

Ici commence pour le prince dont nous essayons de raconter trop brièvement la vie une nouvelle phase, la plus longue et la plus douloureuse, celle de l'exil. La campagne de 1815 va seule l'interrompre un moment.

A la nouvelle du débarquement de l'Empereur en France et de sa rentrée triomphale à Paris, Jérôme entrevoit les dangers qui vont suivre ce miraculeux retour de la fortune. La reine Catherine, sa

femme, vient de mettre au monde un fils, premier-né de leur union, mais elle n'essayera pas de retenir auprès d'elle le frère de l'Empereur, qui veut avoir sa part dans la lutte suprême qui se prépare. Trompant la police autrichienne, le prince quitte Trieste, gagne une frégate napolitaine envoyée par Murat, et arrive à Paris, échappé à mille embûches, pour assister au champ de mai.

Après avoir commandé des armées, le roi de Westphalie, redevenu soldat, accepte avec empressement le dernier commandement encore vacant, celui d'une division aux ordres du général Reille.

Nous n'entreprendrons pas de retracer ici les lutte héroïque de la campagne des cinq jours; elle est présente à toutes les mémoires françaises. D'abord aux Quatre-Bras, où il fut blessé, puis à Waterloo, où il voulut mourir dans les rangs d'un des derniers carrés de la vieille garde, partout le prince Jérôme se montra général et soldat. Ce fut le soir de cette fatale journée que l'Empereur, lui donnant l'ordre de rallier les débris de la grande armée, lui dit, en l'embrassant sur le champ de bataille : « Mon frère, je vous ai connu trop tard. » Noble et consolante réparation dans une telle bouche et dans un tel moment, et qui suffirait à immortaliser celui qui en fut l'objet.

Après la seconde abdication, le prince Jérôme reprit le chemin de l'exil. Il ne demandait que des égards, qui lui furent promis. Il ne rencontra que des passions inassouvies. Ceux qui avaient tremblé si longtemps devant la France ne pardonnaient pas au proscrit son dévouement à l'Empereur et la constance inébranlable de son patriotisme.

Après avoir supporté avec une dignité et une sérénité inaltérables d'inqualifiables traitements, le roi Jérôme et la reine Catherine obtinrent enfin d'aller se fixer auprès de Madame Mère, à Rome, où les attendait, de la part du saint Père, le plus sympathique accueil.

Le 18 mars 1818, le roi Jérôme écrivait à M. le comte de Las Cases :

« Je crois pouvoir répondre de chacun des membres de la famille; mais, dans tous les cas, pour ce qui me regarde ainsi que ma femme, *aucun sacrifice ne nous paraîtra tel*, s'il peut avoir pour résultat de soulager celui que nous regarderons éternellement comme notre second père. Si la situation de l'Empereur n'est pas changée l'année prochaine, notre intention est de faire les démar-

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

CHAPITRE XXXV.

10 JUILLET 1860.

I

« Ceci est un recueil d'articles; j'aime, je l'avoue, ces sortes de livres. D'abord on peut jeter le volume au bout de vingt pages, commencer par la fin ou au milieu; vous n'y êtes pas serviteur, mais maître; vous pouvez le traiter comme un journal; en effet, c'est le journal d'un esprit. » Ainsi s'exprime M. Henri Ratisbonne en parlant des *Essais de critique et d'histoire* de M. Taine. Et ce qu'il dit de ce livre, on peut parfaitement l'appliquer à celui qu'il vient de publier sous ce titre *Morts et vivants*. C'est un recueil d'articles, et j'aime aussi ces sortes de livres; d'abord parce que j'en publie aussi quelquefois, et que je leur trouve un grand avantage, celui d'être l'expression véritable de leur temps. Que ce soit un bien ou un mal, il est certain que la pensée aujourd'hui a besoin, pour se faire jour, de passer par le journal; le livre s'est laissé ravir l'initiative des idées. Tant pis pour lui; il faut qu'il en supporte les conséquences. Il se pourrait bien qu'il n'en fût pas longtemps ainsi; le journal est dans une fausse voie : il se laisse envahir par l'annonce et par la télégraphie; la part qu'il fait à la discussion devient de jour en jour si petite, qu'il finira par ne plus lui en accorder aucune; or, comme ceci pourrait être la mort de la discussion, le livre reprendra son impor-

tance. En attendant, ne disons pas trop de mal des recueils d'articles. C'est une forme de publication consacrée; les plus rétifs ont fini par l'accepter, et le public ne s'en plaint pas, ce qui prouve que le public est, lui aussi, à sa façon, de l'avis de M. Royer-Collard et qu'il aime à relire.

Je connais dans les environs de Paris une habitation charmante, habitée par les maîtres les plus aimables et les plus joyeux; mais pour s'y rendre, on longe le cimetière du village. Tel est le livre de M. Louis Ratisbonne : avant d'arriver aux vivants, il faut traverser le séjour des morts. Cette promenade entre des tombes ne me déplait pas. En regardant chaque pierre, j'y lis des noms aimés : Daniel Manin, Brizeux, dont j'ai si souvent serré la main, Alfred de Musset, Ary Scheffer, dont je ne connaissais que les œuvres. Arrêtons-nous un moment devant la tombe d'Alfred de Musset. M. Louis Ratisbonne en parle avec admiration et aussi avec bon sens : en poète et en critique. De tous les poètes contemporains, Alfred de Musset est certainement celui qui montre le plus de cette raison française qui frappe si vivement chez les écrivains du dix-septième siècle. Quelques personnes ont exagéré cette qualité d'Alfred de Musset, et dans son talent elles n'ont voulu voir qu'elle. Il n'a pas tenu à ces admirateurs frénétiques du bon sens que l'auteur de *Namouna* ne disparût complètement devant l'auteur des lettres de Cotonnet. J'aime certainement la finesse et la bonhomie de l'honorable critique de La Ferté-sous-Jouarre, mais j'aime encore mieux l'éloquence et la passion d'Alfred de Musset. M. Louis Ratisbonne est aussi de cet avis : « Ce qu'il y a de plus charmant, dit-il, dans la poésie d'Alfred de Musset, c'est sa poésie. »

M. Paul de Musset met en ce moment la dernière main à une biographie de son frère. Elle verra le jour dans ce recueil. Ce travail, de nature à satisfaire la légitime curiosité du public sur un poète sur lequel se sont acharnées tant de plumes menteuses, et dont on a si souvent travesti les habitudes et le caractère, ne sera pas non plus sans utilité pour les écrivains. On a sans doute, pour juger Alfred de Musset, les meilleurs documents, qui sont ses œuvres, et l'article que lui consacre M. Louis Ratisbonne en est la preuve; mais il manquera toujours quelque chose à ce jugement tant qu'on ne connaîtra pas mieux l'homme. Aussi entendons-nous de tous côtés faire des vœux pour que M. Paul de Musset achève promptement son travail.

Maintenant de qui parlerons-nous ? d'Ary Scheffer, de M. de Sacy, de Voltaire, de Marin, de Mistral, de Daniel Stern, ou du comte Raousset-Boulbon ? Un des grands charmes de ces recueils d'articles dont M. Louis Ratisbonne a négligé de parler, c'est la variété. Le lecteur peut passer d'un personnage à l'autre, de l'histoire à la philosophie, de la littérature à la politique, sans avoir le temps de s'ennuyer. Le public français veut bien qu'on l'instruise, mais à condition qu'on l'amuse. C'est pour cela sans doute que M. Louis Ratisbonne a placé au milieu de sa paisible galerie de portraits d'écrivains celui d'un conquérant, M. le comte de Raousset-Boulbon ; la France peut se vanter de lui avoir donné la vie, car les conquérants deviennent rares ; c'est un type qui se perd de jour en jour. Pour renouveler l'histoire de Fernand Cortez, ce qui a manqué à M. Raousset-Boulbon, c'est la chance. Il a livré des batailles rangées, il a conquis des territoires presque aussi grands que la France, il a été sur le point de fonder un empire ; trahi par le destin, après plusieurs victoires, il est tombé sous les balles de quelques soudards mexicains réunis en conseil de guerre. Sa courte histoire n'en est pas moins curieuse, et remplie des plus brillants exploits ; elle forme un des épisodes les plus intéressants de la vie et des mœurs de notre époque. Quoi de plus étonnant, en effet, que de voir cet homme, habitué à tous les plaisirs et à tous les raffinements de l'existence civilisée, y renoncer tout à coup, quitter Paris, le boulevard, la société élégante, pour se trouver, au bout de deux ans, à l'autre extrémité du monde, à la tête d'une armée de deux cent cinquante hommes, déclarant la guerre à un État puissant, et lui enlevant une de ses plus vastes provinces ?

La France, qui a compté autrefois dans le nouveau monde tant de représentants courageux et entreprenants, semble avoir perdu depuis quelque temps le goût des aventures lointaines. Nous ne nous occupons plus guère des sauvages avec lesquels nous avons entretenu tant de relations autrefois. M. de Raousset-Boulbon aurait réussi à fonder un empire de la Sonora que son succès n'eût pas fait beaucoup plus de bruit que sa chute. Les hommes et les entreprises romanesques ne nous intéressent plus, et pourtant nous ne lisons guère que des romans. C'est peut-être ce qui explique notre dédain de la réalité. Nous nous nourrissons d'illusions. Triste régime pour une nation si elle veut rester saine et vigoureuse. On peut dire, il est vrai, que nous avons en Europe des occupations suffisantes pour nous empê-

cher de prendre une part bien vive à tout ce qui peut se passer dans des pays dont on connaît à peine le nom.

M. de Raousset-Boulbon m'a quelque peu éloigné de la littérature ; j'y reviendrai pour signaler dans le recueil de M. Louis Ratisbonne un mérite rare : il ne contient aucun de ces articles qu'on appelle en argot de presse des *écreintements*, ridicules éclats d'une fausse colère par lesquels tant d'écrivains essayent d'attirer l'attention sur leurs écrits. L'indifférence en matière de littérature est fort grande malheureusement, mais on se trompe bien si on croit la combattre par de semblables moyens ; la violence blase encore davantage le public, au lieu de le surexciter ; les meilleurs esprits ont pourtant de la peine à se défendre de ce travers, tant les mauvaises habitudes s'imposent facilement au public comme aux écrivains. C'est un véritable signe de force que de lutter contre ces fâcheuses tendances, et je suis heureux de le trouver dans l'auteur de *Morts et vivants*, esprit ingénieux, délicat, écrivain plein de grâce et de bon sens qui a marqué sa place dans la critique, et mieux encore peut-être dans la poésie par sa belle traduction des poésies de Dante que l'Académie française vient de couronner.

II

Je ne voudrais pas cependant qu'on me prît pour l'adversaire acharné du roman. Ce serait faire la guerre à un genre qui tient à juste titre une place importante dans notre littérature. Ce n'est pas le roman que j'attaque, mais le goût du roman, goût pernicieux s'il en fut jamais, qui empêche de sentir tout autre genre de composition, et qui est un signe d'affaiblissement chez les peuples. Dieu merci, les classes éclairées de la société affolées du roman commencent à se guérir de cette maladie ; malheureusement elle est descendue dans les classes inférieures, où elle exerce de grands ravages. C'est une épidémie, il faut espérer qu'elle passera.

La preuve que je n'en veux pas au roman, c'est que je ne perds aucune occasion de signaler au public tout ce qui se publie de bon en ce genre. Je pousse sur cela le zèle si loin, que je vais chercher jusqu'à des romans belges. On me l'a reproché, mais je n'en continuerai pas moins à remplir cette mission impartiale. Je ne reculerai pas

même, s'il le faut, devant le roman genevois. Pour aujourd'hui, je m'en tiendrai au roman français, et je dirai quelques mots de *Zanzara*, par M. Albert Castelnau.

Mais est-ce bien un roman que *Zanzara*? Je n'en voudrais pas jurer. Est-ce une histoire? Je ne l'affirmerais pas non plus. Qu'est-ce donc alors? Une composition bizarre, étrange, romanesque, philosophique, dramatique, historique, pittoresque, un mélange de tous les genres, en définitive un livre original, un tableau, une fresque, l'Italie au moment de la renaissance. Qu'est-ce que le philosophe? demande l'auteur; un flâneur à travers la nature et l'humanité, qui élargit, s'il ne la supplée, l'observation par l'imagination. Chacun en ce sens est un peu philosophe, ajoute-t-il, et il espère à cause de cela que le lecteur voudra bien l'excuser d'avoir osé flâner dans l'histoire.

Zanzara, l'héroïne de ce roman, est une courtisane italienne, non point celle que nous montre le drame moderne dans *Marion Delorme* et dans *Angelo*, mais la véritable courtisane italienne du temps de la renaissance. La scène se passe à Florence et à Rome; à Florence, du temps de Savonarole, de Machiavel et de Laurent de Médicis; à Rome, du temps des Borgia. L'auteur met trois idées en présence: le rationalisme, le mysticisme, la théocratie. Machiavel représente la première, Savonarole la seconde, Loyola la troisième. J'aime mieux, je l'avoue, que le roman représente des sentiments et des passions que des idées; le roman n'est point fait, selon moi, pour développer une thèse philosophique; je suis bien sûr que celle de M. Albert Castelnau échappera complètement au public ordinaire, et que le lecteur instruit aura quelque peine à la démêler et à la saisir. Quant à moi, je laisse complètement la thèse de côté, je me borne à suivre les scènes un peu décousues mais intéressantes de cette histoire, je m'attache surtout à la *Zanzara*. Elle représente bien un des côtés de la renaissance et de l'Italie, c'est une païenne véritable; ses lettres, qu'on pourrait parfois taxer d'un peu de pédantisme, se font pardonner ce défaut à force d'entrain et de vivacité. Je n'ai jamais rien lu qui me donnât une idée plus vraie et plus vivante de Rome, du pape, de la cour papale, et en même temps de la papauté au seizième siècle.

Zanzara à la fin du roman se fait religieuse. L'auteur me permettra de le lui dire, cela rentre un peu dans ce que j'appellerai les vieilles ficelles de l'école romantique. Quoi! au couvent cette femme

qui a assisté aux orgies du Vatican assise entre Lucrèce Borgia et son père ! la Corinne panthéiste ne chantera plus que des psaumes, elle qui tout à l'heure improvisait des vers ardents, un hymne en l'honneur de la grande mère :

Écoute-moi, je suis la mère
 Qui parle tout bas à ton cœur,
 Dans le silence et le mystère,
 Dans l'onde pure et par la fleur,
 Par tous les parfums de la terre,
 Par tout souffle, toute splendeur,
 Par la nature aux mille voiles,
 Par les cieux aux milliards d'étoiles,
 Par le plaisir, par la douleur.....

.

Certainement je me serais attendu à un autre dénouement ; il est vrai que la conversion de Zanzara n'est point une conversion ordinaire. C'est une grande hérésiarque qui entre au convent, et dans les doctrines qu'elle prêche, et dont l'auteur nous donne un vague aperçu, il voit une sorte d'idéal épuré de la renaissance. Je consens qu'il en soit ainsi ; mais que M. Albert Castelnau écoute ce conseil : il a du talent, de la verve, de l'imagination, et il a usé tout cela presque en pure perte dans une œuvre impossible. Savonarole, Médicis, Machiavel ne sont pas des personnages de roman, le drame et la métaphysique ne sauraient aller ensemble. L'auteur de *Zanzara* connaît bien la renaissance, il en a le sentiment, son esprit est sérieux et élevé ; qu'il essaye donc d'écrire un bon livre sur cette époque extraordinaire. Ce livre nous manque, et M. Albert Castelnau a le talent nécessaire pour nous le donner.

III

Passons maintenant de la renaissance au dix-neuvième siècle, de l'Italienne à la Française, de *Zanzara* à *Louise*.

Cette Louise est l'héroïne d'un roman de M. Édouard Gourdon, qui, si j'en juge par les extraits des divers journaux reproduits dans la préface, a été envisagé de façons bien diverses, et cependant toujours bienveillantes. Le *Moniteur*, par exemple, trouve à ce livre un air de

Maintenant de qui parlerons-nous? d'Ary Scheffer, de M. de Sacy, de Voltaire, de Manin, de Mistral, de Daniel Stern, ou du comte Raousset-Boulbon? Un des grands charmes de ces recueils d'articles dont M. Louis Ratisbonne a négligé de parler, c'est la variété. Le lecteur peut passer d'un personnage à l'autre, de l'histoire à la philosophie, de la littérature à la politique, sans avoir le temps de s'ennuyer. Le public français veut bien qu'on l'instruise, mais à condition qu'on l'amuse. C'est pour cela sans doute que M. Louis Ratisbonne a placé au milieu de sa paisible galerie de portraits d'écrivains celui d'un conquérant, M. le comte de Raousset-Boulbon; la France peut se vanter de lui avoir donné la vie, car les conquérants deviennent rares; c'est un type qui se perd de jour en jour. Pour renouveler l'histoire de Fernand Cortez, ce qui a manqué à M. Raousset-Boulbon, c'est la chance. Il a livré des batailles rangées, il a conquis des territoires presque aussi grands que la France, il a été sur le point de fonder un empire; trahi par le destin, après plusieurs victoires, il est tombé sous les balles de quelques soudards mexicains réunis en conseil de guerre. Sa courte histoire n'en est pas moins curieuse, et remplie des plus brillants exploits; elle forme un des épisodes les plus intéressants de la vie et des mœurs de notre époque. Quoi de plus étonnant, en effet, que de voir cet homme, habitué à tous les plaisirs et à tous les raffinements de l'existence civilisée, y renoncer tout à coup, quitter Paris, le boulevard, la société élégante, pour se trouver, au bout de deux ans, à l'autre extrémité du monde, à la tête d'une armée de deux cent cinquante hommes, déclarant la guerre à un État puissant, et lui enlevant une de ses plus vastes provinces?

La France, qui a compté autrefois dans le nouveau monde tant de représentants courageux et entreprenants, semble avoir perdu depuis quelque temps le goût des aventures lointaines. Nous ne nous occupons plus guère des sauvages avec lesquels nous avons entretenu tant de relations autrefois. M. de Raousset-Boulbon aurait réussi à fonder un empire de la Sonora que son succès n'eût pas fait beaucoup plus de bruit que sa chute. Les hommes et les entreprises romanesques ne nous intéressent plus, et pourtant nous ne lisons guère que des romans. C'est peut-être ce qui explique notre dédain de la réalité. Nous nous nourrissons d'illusions. Triste régime pour une nation si elle veut rester saine et vigoureuse. On peut dire, il est vrai, que nous avons en Europe des occupations suffisantes pour nous empê-

cher de prendre une part bien vive à tout ce qui peut se passer dans des pays dont on connaît à peine le nom.

M. de Raousset-Boulbon m'a quelque peu éloigné de la littérature ; j'y reviendrai pour signaler dans le recueil de M. Louis Ratisbonne un mérite rare : il ne contient aucun de ces articles qu'on appelle en argot de presse des *écreintements*, ridicules éclats d'une fausse colère par lesquels tant d'écrivains essayent d'attirer l'attention sur leurs écrits. L'indifférence en matière de littérature est fort grande malheureusement, mais on se trompe bien si on croit la combattre par de semblables moyens ; la violence blase encore davantage le public, au lieu de le surexciter ; les meilleurs esprits ont pourtant de la peine à se défendre de ce travers, tant les mauvaises habitudes s'imposent facilement au public comme aux écrivains. C'est un véritable signe de force que de lutter contre ces fâcheuses tendances, et je suis heureux de le trouver dans l'auteur de *Morts et vivants*, esprit ingénieux, délicat, écrivain plein de grâce et de bon sens qui a marqué sa place dans la critique, et mieux encore peut-être dans la poésie par sa belle traduction des poésies de Dante que l'Académie française vient de couronner.

II

Je ne voudrais pas cependant qu'on me prît pour l'adversaire acharné du roman. Ce serait faire la guerre à un genre qui tient à juste titre une place importante dans notre littérature. Ce n'est pas le roman que j'attaque, mais le goût du roman, goût pernicieux s'il en fut jamais, qui empêche de sentir tout autre genre de composition, et qui est un signe d'affaiblissement chez les peuples. Dieu merci, les classes éclairées de la société affolées du roman commencent à se guérir de cette maladie ; malheureusement elle est descendue dans les classes inférieures, où elle exerce de grands ravages. C'est une épidémie, il faut espérer qu'elle passera.

La preuve que je n'en veux pas au roman, c'est que je ne perds aucune occasion de signaler au public tout ce qui se publie de bon en ce genre. Je pousse sur cela le zèle si loin, que je vais chercher jusqu'à des romans belges. On me l'a reproché, mais je n'en continuerai pas moins à remplir cette mission impartiale. Je ne reculerai pas

même, s'il le faut, devant le roman genevois. Pour aujourd'hui, je m'en tiendrai au roman français, et je dirai quelques mots de *Zanzara*, par M. Albert Castelnau.

Mais est-ce bien un roman que *Zanzara*? Je n'en voudrais pas jurer. Est-ce une histoire? Je ne l'affirmerais pas non plus. Qu'est-ce donc alors? Une composition bizarre, étrange, romanesque, philosophique, dramatique, historique, pittoresque, un mélange de tous les genres, en définitive un livre original, un tableau, une fresque, l'Italie au moment de la renaissance. Qu'est-ce que le philosophe? demande l'auteur; un flâneur à travers la nature et l'humanité, qui élargit, s'il ne la supplée, l'observation par l'imagination. Chacun en ce sens est un peu philosophe, ajoute-t-il, et il espère à cause de cela que le lecteur voudra bien l'excuser d'avoir osé flâner dans l'histoire.

Zanzara, l'héroïne de ce roman, est une courtisane italienne, non point celle que nous montre le drame moderne dans *Marion Delorme* et dans *Angelo*, mais la véritable courtisane italienne du temps de la renaissance. La scène se passe à Florence et à Rome; à Florence, du temps de Savonarole, de Machiavel et de Laurent de Médicis; à Rome, du temps des Borgia. L'auteur met trois idées en présence : le rationalisme, le mysticisme, la théocratie. Machiavel représente la première, Savonarole la seconde, Loyola la troisième. J'aime mieux, je l'avoue, que le roman représente des sentiments et des passions que des idées; le roman n'est point fait, selon moi, pour développer une thèse philosophique; je suis bien sûr que celle de M. Albert Castelnau échappera complètement au public ordinaire, et que le lecteur instruit aura quelque peine à la démêler et à la saisir. Quant à moi, je laisse complètement la thèse de côté, je me borne à suivre les scènes un peu décousues mais intéressantes de cette histoire, je m'attache surtout à la *Zanzara*. Elle représente bien un des côtés de la renaissance et de l'Italie, c'est une païenne véritable; ses lettres, qu'on pourrait parfois taxer d'un peu de pédantisme, se font pardonner ce défaut à force d'entrain et de vivacité. Je n'ai jamais rien lu qui me donnât une idée plus vraie et plus vivante de Rome, du pape, de la cour papale, et en même temps de la papauté au seizième siècle.

Zanzara à la fin du roman se fait religieuse. L'auteur me permettra de le lui dire, cela rentre un peu dans ce que j'appellerai les vieilles ficelles de l'école romantique. Quoi! au couvent cette femme

qui a assisté aux orgies du Vatican assise entre Lucrece Borgia et son père ! la Corinne panthéiste ne chantera plus que des psaumes, elle qui tout à l'heure improvisait des vers ardents, un hymne en l'honneur de la grande mère :

Écoute-moi, je suis la mère
 Qui parle tout bas à ton cœur,
 Dans le silence et le mystère,
 Dans l'onde pure et par la fleur,
 Par tous les parfums de la terre,
 Par tout souffle, toute splendeur,
 Par la nature aux mille voiles,
 Par les cieux aux milliards d'étoiles,
 Par le plaisir, par la douleur.....

.

Certainement je me serais attendu à un autre dénouement ; il est vrai que la conversion de Zanzara n'est point une conversion ordinaire. C'est une grande hérésiarque qui entre au convent, et dans les doctrines qu'elle prêche, et dont l'auteur nous donne un vague aperçu, il voit une sorte d'idéal épuré de la renaissance. Je consens qu'il en soit ainsi ; mais que M. Albert Castelnau écoute ce conseil : il a du talent, de la verve, de l'imagination, et il a usé tout cela presque en pure perte dans une œuvre impossible. Savonarole, Médicis, Machiavel ne sont pas des personnages de roman, le drame et la métaphysique ne sauraient aller ensemble. L'auteur de *Zanzara* connaît bien la renaissance, il en a le sentiment, son esprit est sérieux et élevé ; qu'il essaye donc d'écrire un bon livre sur cette époque extraordinaire. Ce livre nous manque, et M. Albert Castelnau a le talent nécessaire pour nous le donner.

III

Passons maintenant de la renaissance au dix-neuvième siècle, de l'Italienne à la Française, de *Zanzara* à *Louise*.

Cette Louise est l'héroïne d'un roman de M. Édouard Gourdon, qui, si j'en juge par les extraits des divers journaux reproduits dans la préface, a été envisagé de façons bien diverses, et cependant toujours bienveillantes. Le *Moniteur*, par exemple, trouve à ce livre un air de

parenté très-proche avec madame *Bovary* et *Fanny*; la *Revue des Deux Mondes* pense, au contraire, « qu'il se distingue par des qualités sérieuses, et mérite d'être remarqué au milieu des inintelligentes copies de la réalité qui continuent à se produire. *Louise* est une étude psychologique où l'auteur s'est proposé pour modèle quelques-uns de ces chefs-d'œuvre d'analyse morale qui sont les véritables origines littéraires du roman. » On ne saurait être d'un avis plus complètement opposé. Pour moi, je me range du côté de la *Revue des Deux Mondes*. L'auteur de *Louise* a bien quelquefois des velléités de description à outrance; dans les moments les plus importants du drame ou de l'analyse il s'arrête parfois pour nous faire part d'un détail plastique, tel, par exemple, que la longueur des paupières de Louise; dans son affectation à nous dire qu'elle est laide afin de nous montrer plus tard sa beauté, on voit bien poindre un certain désir de nous émouvoir par des effets physiques, mais tout cela n'est qu'à l'état de tendance particulière, et le roman dans son ensemble est bien réellement, et j'en félicite l'auteur, une œuvre d'analyse morale.

Rien de plus simple que le sujet de ce roman. Un homme et une femme s'aiment, et ils se quittent. Voilà tout. Tant que nous sommes dans la phase de l'amour, tout marche à merveille; rien de plus naturel, de mieux exprimé que la passion des deux amants; leur amour naît, se développe, s'exalte d'une façon aussi simple que touchante; je comprends parfaitement leur ardeur mutuelle, leur enthousiasme, leur bonheur. Il n'y a que la rupture que je ne comprends pas. « Louise, nous dit l'auteur dans sa préface, aime autant qu'elle est aimée; les deux amants sont également libres, leur fidélité est poussée jusqu'à l'exaltation, et jamais, dans aucune circonstance, la question d'argent n'est venue se poser entre eux. Il n'y a là ni dépravation, ni calcul. Il y a l'amour égal des deux côtés, jeune et violent, l'amour qui conduit au mépris de ce qui est puéril ou bas, à l'oubli de tout ce qui est faux, et à l'admiration de la seule chose visible qui soit vraiment belle : la nature, c'est-à-dire l'œuvre de Dieu. » Tout cela est vrai, et c'est parce que cela est vrai, que la brusque séparation des deux amants me paraît une chose inexplicable, juste au moment où l'homme ne peut pas douter de la franchise et de la fidélité de la femme, où celle-ci vient d'être mère d'un enfant mort-né, à la vérité; mais cette circonstance devrait la rendre plus intéressante encore aux yeux de son amant. Je sais bien qu'il y a entre eux des

soupons, mais cela suffit-il pour que Louise puisse dire : « Entre nous deux il n'y a plus de place pour le bonheur désormais. Séparons-nous. Ne cherchons pas à ranimer ce qu'une volonté plus puissante que la mort a détruit. Tu ne peux plus avoir d'amour pour moi, et je ne veux pas de ta pitié. Il ne nous est plus permis de nous regarder sans que nos yeux ne s'emplissent de larmes, et ton cœur s'indignerait tout bas des paroles tendres que ta bouche voudrait m'adresser. »

Bien que, selon moi, rien ne justifie un semblable langage, les scènes de cette bizarre rupture, quand on passe sur les motifs qui l'amènent, n'en sont pas moins fort émouvantes. Il y a de la poésie dans la douleur de ce père devant son enfant sorti avant terme des entrailles de sa mère, et qui meurt sans avoir vécu. Cette mort, au lieu de séparer les deux amants, devrait au contraire les réunir plus étroitement que jamais. Le dénouement de *Louise* étonnera les esprits qui se piquent de logique, et attristera les âmes sensibles. C'est là un double inconvénient. Il semble, du reste, que l'auteur l'ait senti. « Je ne renonce pas à dire un jour ou l'autre au public, pour peu qu'il me continue sa bienveillance, si la rupture fut définitive, ou bien si les deux amants se sont revus, ce qui, après tout, ne serait pas impossible, car il *n'y avait en eux ni lassitude ni dégoût*. » Par ces derniers mots de sa préface M. Édouard Gourdon donne raison à mes observations, et me voilà pleinement en droit de considérer ce volume simplement comme la première partie d'un roman dont la fin, je l'espère, ne se fera pas longtemps attendre. A moins qu'ils ne consentent à laisser croire que cet amour, dont ils se vantaient, était beaucoup plus dans leur tête que dans leur cœur, il faut que le héros et l'héroïne de M. Édouard Gourdon se revoient de nouveau pour ne plus se quitter. Sans cela, je leur retire mon estime.

Malgré le défaut sur lequel j'ai insisté peut-être trop longuement, *Louise* n'en est pas moins un roman que l'on lit avec autant d'intérêt que de charme. Il est écrit évidemment par un homme de goût, et par un homme de cœur qui aime et comprend le naturel ; il contient, au milieu de passages pleins de grâce et de fraîcheur, quelques descriptions qui sentent un peu la rhétorique et sur lesquelles il faut que je chicane l'auteur : « Quand nous rentrions, la lune éclairait le parterre, les belles-de-nuit étaient toutes grandes ouvertes, et le rossignol disait au merle que le moment était venu de reprendre leurs chants. » Mai fini, et M. Édouard Gourdon a soin de nous prévenir que nous

sommes en plein été, le rossignol ne chante plus ; au crépuscule et à l'aurore on entend les derniers et les premiers éclats de rire du merle ; dans la nuit il ne chante pas ; il craindrait trop d'indiquer aux bêtes nocturnes, à la fouine et au hibou, le buisson où, presque à fleur du sol, il a placé sa couvée. Dans un autre chapitre, il est question de « la cigale qui, collée au tronc des vieux arbres, emplissait la campagne de ses chants. » Jamais les environs de Paris n'entendirent de cigale. Fille de la Grèce et de l'Italie, la cigale s'arrête où finissent les pins et les oliviers. Elle ne dépasse pas la Provence. C'est la seule harmonie de nos poudreuses campagnes, que la terre des rossignols et des merles ne la leur envie pas.

TAXILE DELORD.

Droit de reproduction réservé.

LE TALION

CONTE

Emile and Alexandre

PAR M. ERCKMANN-CHATRIAN

I

En 1845, dit le docteur Taifer, je fus attaché comme chirurgien aide-major à l'hôpital militaire de Constantine.

Cet hôpital s'élève à l'intérieur de la *Casba*, sur un rocher à pic de trois à quatre cents pieds de hauteur. Il domine à la fois la ville, le palais du gouverneur, et la plaine immense aussi loin que peuvent s'étendre les regards.

C'est un point de vue sauvage et grandiose; de ma fenêtre, ouverte aux brises du soir, je voyais les corneilles et les gypaètes tourbillonner autour du roc inaccessible, et se retirer dans les fissures aux derniers rayons du crépuscule. Il m'était facile de jeter mon cigare dans le Rummel qui serpente au pied de la muraille gigantesque.

Pas un bruit, pas un murmure ne troublait le calme de mes études, jusqu'à l'heure où la trompette et le tambour retentissaient dans les échos de la forteresse, rappelant nos hommes à la caserne.

La vie de garnison n'a jamais eu de charmes pour moi; je n'ai jamais pu me faire à l'absinthe, au rhum, au petit verre de cognac... A l'époque dont je parle, on appelait cela manquer de l'esprit de corps : mes facultés gastriques ne me permettaient pas d'avoir ce genre d'esprit.

Je me bornais donc à voir mes salles, à tracer mes prescriptions, à remplir mon service... Puis je rentrais chez moi prendre quelques notes, feuilleter mes auteurs, rédiger mes observations.

Le soir, à l'heure où le soleil retire lentement ses rayons de la plaine, le coude sur l'appui de ma fenêtre, je me reposais en rêvant à ce grand spectacle de la nature, toujours le même dans sa régularité merveilleuse, et cependant éternellement nouveau : une caravane

lointaine se déroulant aux flancs des collines; un Arabe galopant aux extrêmes limites de l'horizon, comme un point perdu dans le vide; quelques chênes-liège découpant en vignette leur feuillage sur les bandes pourpre du couchant... Et puis... au loin... bien loin, au-dessus de moi, ce tourbillonnement des oiseaux de proie sillonnant l'azur sombre de leurs ailes tranchantes, immobiles... Tout cela m'intéressait, me captivait; je serais resté là des heures entières, si le devoir ne m'eût ramené forcément à la table de dissection.

Du reste, personne ne trouvait à critiquer mes goûts, sauf un certain lieutenant de voltigeurs nommé Castagnac, dont il faut que je vous fasse le portrait.

Dès mon arrivée à Constantine, en descendant de voiture, une voix s'élevait derrière moi :

— Tiens ! je parie que voilà notre aide-major.

Je me retourne, et me trouve en présence d'un officier d'infanterie, long, sec, osseux, le nez rouge, la moustache grisonnante, le képi sur l'oreille, la visière poignardant le ciel, le sabre entre les jambes : c'était le lieutenant Castagnac.

Et comme je cherchais à me remettre cette étrange physionomie, le lieutenant me serrait déjà la main :

— Soyez le bienvenu, docteur... Enchanté de faire votre connaissance, morbleu ! Vous êtes fatigué, n'est-ce pas ? Entrons... je me charge de vous présenter au cercle.

Le cercle, à Constantine, est tout bonnement la buvette, le restaurant des officiers.

Nous entrons; car comment résister à l'enthousiasme sympathique d'un pareil homme?... Et pourtant, j'avais lu *Gil Blas* !

— Garçon, deux verres... Qu'est-ce que vous prenez, docteur, du cognac... du rhum ?

— Non... du curaçao.

— Du curaçao ! pourquoi pas du parfait-amour?... hé ! hé ! hé ! vous avez un drôle de goût... Garçon, un verre d'absinthe pour moi... et copieux... haut le coude !... Bien ! A votre santé, docteur !

— A la vôtre, lieutenant.

Et me voilà dans les bonnes grâces de cet étrange personnage.

Inutile de vous dire que cette liaison ne pouvait me charmer longtemps; je ne tardai point à m'apercevoir que mon ami Castagnac avait l'habitude de lire le journal au quart d'heure de Rabelais. Cela vous classe un homme.

En revanche, je fis la connaissance de plusieurs officiers du même régiment, qui rirent beaucoup avec moi de cet amphitryon d'une nouvelle espèce; un d'entre eux, nommé Raymond Dutertre, brave garçon et qui ne manquait certes pas de mérite, m'apprit qu'à son arrivée au régiment pareille chose lui était advenue.

— Seulement, ajouta-t-il, comme je déteste les carotteurs, j'ai dit son fait à Castagnac devant les camarades... Il a mal pris la chose, et ma foi, nous sommes allés faire un tour hors des murs, où je lui ai administré un joli coup de pointe, ce qui lui a fait un tort énorme, car il jouissait d'un grand prestige et passait pour le bourreau des crânes, grâce à quelques duels heureux.

Les choses en étaient là, quand vers le milieu de juin, les fièvres firent leur apparition à Constantine; l'hôpital reçut non-seulement des militaires, mais un assez grand nombre d'habitants, ce qui me força d'interrompre mes travaux pour le service.

Dans le nombre de mes malades se trouvaient précisément Castagnac et Dutertre; mais Castagnac, lui, n'avait pas la fièvre; il était atteint d'une affection bizarre appelée *delirium tremens*, état de délire, de tremblement nerveux particulier aux individus adonnés à l'absinthe. Il est précédé de malaise, d'insomnie, de tressaillements soudains; la rougeur de la face, l'odeur alcoolique de l'haleine le caractérisent.

Ce pauvre Castagnac se jetait à bas de son lit, courait à quatre pattes sur le plancher, comme pour attraper des rats... Il poussait des miaulements terribles, entrecoupés de ce mot cabalistique prononcé d'un accent de fakir en extase :

— Fatima!... ô Fatima!...

Circonstance qui me fit présumer que le pauvre garçon pouvait bien avoir eu jadis quelque amour malheureux, dont il s'était consolé par l'abus des liqueurs spiritueuses.

Cette idée m'inspira même en sa faveur une pitié profonde; c'était quelque chose de pitoyable que de voir ce grand corps maigre bondir à droite, à gauche... puis se roidir tout à coup comme une bûche, la face pâle, le nez bleu, les dents serrées : on ne pouvait assister à ses crises sans frémir.

Au bout d'une demi-heure, en revenant à lui, Castagnac ne manquait pas de s'écrier chaque fois :

— Qu'ai-je dit, docteur? Ai-je dit quelque chose?

— Mais non, lieutenant.

Ces oiseaux hideux, attirés par l'odeur de la chair, n'attendaient que mon départ pour fondre sur leur proie.

Vous dire l'horreur que me causa cette apparition serait chose impossible; je me précipitai vers la fenêtre.... Toutes disparurent au milieu des ténèbres, comme de grandes feuilles mortes emportées par la brise.

Mais, au même instant, un bruit singulier frappa mon oreille... un bruit presque imperceptible dans le vide de l'abîme. Je m'inclinai, la main sur la barre, regardant dehors et retenant mon haleine pour mieux entendre.

Au-dessus de l'amphithéâtre se trouvait la chambre du lieutenant Castagnac et au-dessous, entre le précipice et le mur de l'hôpital, passait un sentier large tout au plus d'un pied, et tout couvert des débris de bouteilles et de poteries qu'y jetaient les infirmiers.

Or, à cette heure de la nuit, où le moindre bruit, le plus léger soupir devient perceptible, je distinguais les pas et les tâtonnements d'un homme marchant sur ce rebord.

— Dieu fasse, me disais-je, que la sentinelle ne l'ait pas vu ! Qu'il hésite une seconde, et sa chute est infaillible !

Je terminais à peine cette réflexion qu'une voix rauque étouffée, la voix de Castagnac, cria brusquement dans le silence :

— Raymond... où vas-tu ?

Cette exclamation me traversa jusqu'à la moëlle des os. C'était un arrêt de mort.

En effet, au même instant, quelques débris glissèrent sur le talus, puis le long de la rampe escarpée, j'entendis quelqu'un se cramponner avec de longs soupirs.

La sueur froide me dé coulait de la face... J'aurais voulu voir... descendre... appeler au secours... Ma langue était glacée...

Tout à coup il y eut un gémissement... puis rien !... Je me trompe... une sorte d'éclat de rire saccadé suivit... Une fenêtre se referma brusquement avec un bruit de vitres qui se brisent... et le silence profond, continu, étendit son linceul sur ce drame épouvantable.

Que vous dirai-je, mes chers amis?... la terreur m'avait fait reculer jusqu'au fond de la salle... et là, tremblant, les cheveux hérissés, les yeux fixés devant moi, je restai plus de vingt minutes, écoutant bondir mon cœur et cherchant à comprimer de la main ses pulsations.

Au bout de ce temps, j'allai machinalement refermer la fenêtre ; je pris la lampe, je montai l'escalier et je suivis le corridor qui menait à ma chambre.

Je me couchai... mais il me fut impossible de fermer l'œil... J'entendais ces soupirs... ces longs soupirs de la victime... puis l'éclat de rire de l'assassin !

— Assassiner sur la grand'route, le pistolet au poing, me disais-je, c'est affreux sans doute.... Mais assassiner d'un mot... sans danger!...

Au dehors le sirocco s'était élevé ; il se démenait dans la plaine avec des gémissements lugubres, apportant jusqu'à la cime du roc le sable et le gravier du désert.

Du reste, la violence même des sensations qui venaient de m'agiter me faisait éprouver un besoin de sommeil presque invincible... L'effroi seul me tenait éveillé... Je me représentais le grand Castagnac en chemise, penché hors de sa fenêtre... le cou tendu, suivant du regard sa victime jusque dans les profondeurs ténébreuses du précipice, et cela me glaçait le sang.

— C'est lui ! me disais-je, c'est lui !... S'il se doutait que j'étais là!...

Alors il me semblait entendre les planches du corridor crier sous un pas furtif... et je me levais sur le coude... la bouche entr'ouverte, prêtant l'oreille.

Cependant le besoin de repos finit par l'emporter, et vers trois heures je m'endormis d'un sommeil de plomb.

Il était grand jour lorsque je m'éveillai ; le coup de vent de la nuit était tombé, le ciel pur et le calme si profond que je doutai de mes souvenirs... Je crus avoir fait un vilain rêve.

Chose étrange, j'éprouvais une sorte de crainte à vérifier mes impressions. Je descendis remplir mon service, et ce n'est qu'après avoir visité toutes mes salles, examiné longuement chaque malade, que je me rendis enfin chez Dutertre.

Je frappe à sa porte... point de réponse... J'ouvre... son lit n'est pas défait... J'appelle les infirmiers... j'interroge... Je demande où est le lieutenant Dutertre : — personne ne l'avait vu depuis la veille au soir...

Alors recueillant tout mon courage, j'entrai dans la chambre de Castagnac.

Un rapide coup d'œil vers la fenêtre m'apprit que deux vitres

étaient brisées... Je me sentis pâlir... mais, reprenant aussitôt mon sang-froid :

— Quel coup de vent cette nuit ! m'écriai-je ; qu'en dites-vous, lieutenant ?

Lui, tranquillement assis, les coudes sur la table, sa longue figure osseuse entre les mains, faisait mine de lire sa théorie. Il était impassible, et levant sur moi son morne regard :

— Parbleu ! fit-il en m'indiquant la fenêtre, deux vitres défoncées... rien que ça... hé ! hé ! hé !

— Il paraît, lieutenant, que cette chambre est plus exposée que les autres... ou peut-être aviez-vous laissé la fenêtre ouverte ?

Une contraction musculaire imperceptible brida les joues du vieux soudard.

— Ma foi non, dit-il en me regardant d'un air étrange, elle était fermée.

— Ah !

Puis m'approchant pour lui prendre le pouls :

— Et la santé... comment va-t-elle ?

— Mais pas mal.

— En effet... il y a du mieux... un peu d'agitation!... D'ici quinze jours, lieutenant, vous serez rétabli... je vous le promets... Seulement alors, tâchez de vous modérer... plus de poison vert... ou sinon... prenez-y bien garde !

Malgré le ton de bonhomie que je m'efforçais de prendre, ma voix tremblait... Le bras du vieux scélérat que je tenais dans la main me produisait l'effet d'un serpent... J'aurais voulu fuir... Et puis cet œil fixe, inquiet, qui ne me quittait pas... C'était horrible !

Pourtant je me contins.

Au moment de sortir, revenant tout à coup comme pour réparer un oubli :

— A propos, lieutenant, Dutertre n'est pas venu vous voir ?

Un frisson passa dans ses cheveux gris :

— Dutertre ?

— Oui... il est sorti... il est sorti depuis hier... On ne sait ce qu'il est devenu... Je supposais...

— Personne n'est venu me voir, — fit-il avec une petite toux sèche, — personne !

Il reprit son livre, et moi je refermai la porte, convaincu de son crime comme de la lumière du jour.

Malheureusement, je n'avais pas de preuves.

— Si je le dénonce, me disais-je en regagnant ma chambre, il niera... c'est évident... et s'il nie, quelle preuve pourrai-je donner de la réalité du fait?... Aucune!... Mon propre témoignage ne saurait suffire... Tout l'odieux de l'accusation retombera sur ma tête, et je me serai fait un ennemi terrible!

D'ailleurs les crimes de ce genre ne sont pas prévus par la loi. En conséquence, je résolus d'attendre... de surveiller Castagnac sans en avoir l'air, persuadé qu'il finirait par se trahir. Je me rendis ensuite chez le commandant de place, et je lui signalai simplement la disparition du lieutenant Dutertre.

Le lendemain, quelques Arabes, arrivant au marché de Constantine avec leurs ânes chargés de légumes, dirent qu'on voyait de la route de Philippeville un uniforme suspendu dans les airs le long des rochers de la Casba, et que les oiseaux de proie volaient autour par milliers, remplissant le ciel de leurs cris.

C'étaient les restes de Raymond.

On eut des peines infinies à les chercher, au moyen de cordes et d'échelles fixées de distance en distance le long de l'abîme.

Les officiers de la garnison s'entretenaient deux ou trois jours de cette étrange aventure; on fit mille commentaires sur les circonstances probables de l'événement, puis on causa d'autre chose... On reprit la partie de bézigue ou de piquet.

Des hommes exposés tous les jours à périr n'ont pas un grand fond de sympathie les uns pour les autres : Jacques meurt... Pierre le remplace... Le régiment est immortel! — C'est la théorie dite humanitaire en action :

« Vous êtes, donc vous serez... Car étant, vous participez de l'être éternel et infini. »

— Oui, je serai... Mais quoi? — Voilà la question... Aujourd'hui lieutenant de chasseurs... et demain une motte de terre... Cela mérite qu'on y regarde à deux fois.

II

Ma position, au milieu de l'indifférence générale, était pénible; le silence me pesait comme un remords. La vue du lieutenant Castagnac excitait en moi des mouvements d'indignation, une sorte de répulsion insurmontable; le regard terne de cet homme, son sourire

ironique me glaçaient le sang... Lui-même m'observait parfois à la dérobée, comme pour lire au fond de mon âme... Ces regards furtifs, pleins de défiance, ne me rassuraient pas du tout.

— Il se doute de quelque chose, me disais-je ; s'il en était sûr, je serais perdu... Car cet homme ne recule devant rien.

Ces idées m'imposaient une contrainte intolérable... Mes travaux en souffraient... Il fallait sortir de l'incertitude à tout prix... Mais comment ?

La Providence vint à mon aide.

Je traversais un jour le guichet, sur les trois heures de l'après-midi, pour me rendre en ville, quand le caporal infirmier accourut me remettre un chiffon de papier qu'il venait de trouver dans la tunique de Raymond.

— C'est une lettre d'une particulière nommée Fatima, me dit le brave homme ; il paraît que cette indigène en tenait pour le lieutenant Dutertre... J'ai pensé, major, que ça pouvait vous intéresser...

La lecture de cette lettre me jeta dans un grand étonnement ; elle était très-courte et se bornait, pour ainsi dire, à indiquer l'heure et le lieu d'un rendez-vous... Mais quelle révélation dans la signature !

— Ainsi donc, me disais-je, cette exclamation de Castagnac au plus fort de ses crises... cette exclamation : « Fatima ! ô Fatima ! » est le nom d'une femme... et cette femme existe... Elle aimait Dutertre !... Qui sait ?... C'était peut-être pour aller à ce rendez-vous que Raymond m'avait demandé un billet de sortie !... Oui... oui... la lettre est du 3 juillet... C'est bien cela ! Pauvre garçon... Ne pouvant quitter l'hôpital pendant le jour, il s'est hasardé la nuit dans cet affreux chemin... et là... Cassagnac l'attendait...

Tout en réfléchissant à ces choses, je descendais le roc de la brèche, et bientôt je me vis en face d'une voûte de briques assez basse, ouverte au vent selon l'usage oriental.

Au fond de cette voûte, un certain Sidi Houmaïum, armé d'une longue cuiller de bois, et gravement assis sur ses babouches, remuait dans un vase d'eau bouillante la poudre parfumée du moka.

Il est bon de vous dire que j'avais guéri Sidi Houmaïum d'une dartre maligne, contre laquelle les médecins et les chirurgiens du pays avaient inutilement employé toutes leurs panacées et leurs amulettes. Ce brave homme me gardait une véritable reconnaissance.

Tout autour de la *botéga* régnait une banquette recouverte de petites nattes en sparterie, et sur la banquette trônaient cinq ou six

Maures coiffés du fez rouge à flocon de soie bleue, la paupière demi close, le chibouck aux lèvres, savourant en silence l'arome du tabac turc et de la fève d'Arabie.

Je ne sais par quelle inspiration subite l'idée me vint aussitôt de consulter Sidi Houmaïum. Il est de ces impulsions bizarres qu'on ne peut définir, et dont nul ne saurait pénétrer la cause.

J'entre donc dans la *botéga* d'un pas solennel, à la grande stupéfaction des habitants, et je prends place sur la banquette.

Sidi Houmaïum, sans avoir l'air de me reconnaître, vient me présenter un chibouck et une tasse de café brûlant.

Je hume le breuvage, j'aspire le chibouck, le temps s'écoule lentement, et vers six heures, la voix papelarde du muetzin appelle les fidèles à la prière.

Tous se lèvent en passant la main sur leur barbe, et s'acheminent vers la mosquée.

Enfin je suis seul; Sidi Houmaïum, promenant autour de lui un regard inquiet, s'approche de moi, et se courbe pour me baiser la main.

— Seigneur *Taleb*, qu'est-ce qui vous amène dans mon humble demeure?... Que puis-je pour vous rendre service?

— Tu peux me faire connaître Fatima.

— Fatima la Mauresque?

— Oui... la Mauresque.

— Seigneur *Taleb*, au nom de votre mère, ne voyez pas cette femme...

— Pourquoi?

— C'est la pèrdition des fidèles et des infidèles... Elle possède un charme qui tue... ne la voyez pas!...

— Sidi Houmaïum, ma résolution est inébranlable... Fatima possède un charme... Eh bien!... moi... je possède un charme plus grand... Le sien donne la mort!... Le mien donne la vie, la jeunesse, la beauté... Dis-lui cela Sidi Houmaïum; dis-lui que les rides de la vieillesse s'effacent à mon approche... Dis-lui que la pomme d'Éva... Cette pomme qui nous condamne tous à mourir, depuis l'origine des siècles... j'en ai retrouvé les pepins... que je les ai semés... et qu'il en est sorti l'arbre de la vie, dont les fruits savoureux donnent la grâce de l'éternelle jeunesse!... Que celle qui en goûte... fût-elle vieille... laide et ratatinée comme une sorcière... Dis-lui qu'elle renaît... que ses rides s'effacent... que sa peau devient blanche et

douce comme un lis... ses lèvres roses et parfumées comme la reine des fleurs... Ses dents éclatantes comme celles d'un jeune chacal...

— Mais seigneur *Taleb*, s'écria le musulman, Fatima n'est pas vieille... elle est, au contraire, jeune et belle... si belle même, qu'elle ferait l'orgueil d'un sultan.

— Je le sais... elle n'est pas vieille... mais elle peut vieillir... Je veux la voir!... Souviens-toi, Sidi Houmaïum, souviens-toi de tes promesses.

— Puisque telle est votre volonté, seigneur *Taleb*, revenez demain à la même heure... Mais rappelez-vous bien ce que je vous dis : Fatima fait un vilain usage de sa beauté.

— Sois tranquille... je ne l'oublierai pas.

Et présentant la main au *coulouglis*, je me retirai comme j'étais venu, la tête haute et le pas majestueux.

Jugez si je dus attendre avec impatience l'heure de mon rendez-vous avec Sidi Houmaïum... Je ne me possédais plus... Cent fois je traversai la grande cour de la Casba pour guetter le cri du Muetzin, tirant le chapeau à tout venant, et causant même avec la sentinelle pour tuer le temps.

Enfin le verset du Coran se chante à la cime des airs ; il plane de minaret en minaret sur la ville indolente... Je cours à la rue de la Brèche, Sidi Houmaïum fermait sa *botéga*.

— Eh bien ! lui dis-je tout haletant.

— Fatima vous attend, seigneur *Taleb*.

Il assujettit la barre, et, sans autre explication, se met à marcher devant moi.

Le ciel était d'un éclat éblouissant. Les hautes maisons blanchies, véritable procession de fantômes, drapées de loin en loin d'un rayon de soleil, reflétaient sur les rares passants leur morne tristesse.

Sidi Houmaïum allait toujours sans tourner la tête, les longues manches de son *bernous* balayant presque la terre, et tout en marchant je l'entendais réciter tout bas en arabe je ne sais quelles litanies semblables à celles de nos pèlerins.

Bientôt, quittant la grande rue, il s'engagea dans l'étroite ruelle de Suma, où deux personnes ne sauraient marcher de front. Là, dans la bourbe noire du ruisseau, sous de misérables échoppes, grouille toute une population de savetiers, de brodeurs sur maroquin, de marchands d'épices des Indes, d'aloès, de dattes, de parfums rares,

les uns allant et venant d'un air apathique, les autres accroupis, les jambes croisées, méditant à je ne sais quoi dans une atmosphère de fumée bleuâtre qui s'échappe à la fois de leur bouche et de leurs narines.

Le soleil d'Afrique pénètre dans le sombre cloaque en lames d'or, effleurant ici une vieille barbe grise à nez crochu avec son chibouck et sa main grasse chargée de bagues; plus loin le profil gracieux d'une belle juive rêveuse et triste au fond de sa boutique... — Ou bien encore l'étalage d'un armurier, avec ses yatagans effilés, ses longues carabines de Bédouins incrustées de nacre. — L'odeur de la fange se confond avec les émanations pénétrantes de l'officine... La lumière sabre les ombres, elle les découpe en franges lumineuses, elle les tamise de ses paillettes éblouissantes sans parvenir à les dissiper.

Nous allions toujours. — Tout à coup, dans l'un des détours inextricables de la ruelle, Sidi Houmaïum s'arrêta devant une porte basse et frappa.

— Tu me suivras... tu me serviras d'interprète, lui dis-je à voix basse.

— Fatima parle le français, me répondit-il sans tourner la tête.

Au même instant la face luisante d'une négresse parut au guichet. Sidi Houmaïum lui dit quelques mots en arabe... La porte s'ouvrit et se referma subitement sur moi. — La négresse était sortie par une porte latérale que je n'avais pas vue, et Sidi Houmaïum était resté dans la ruelle.

Après avoir attendu quelques minutes, je commençais à m'impatienter, quand une porte s'ouvrit sur la gauche, et la négresse qui m'avait introduit me fit signe d'entrer.

Je gravis quelques marches et me trouvai dans une cour intérieure pavée de petits carreaux de faïence en mosaïque... Plusieurs portes s'ouvraient sur cette cour. — La négresse me conduisit dans une salle basse, les fenêtres ouvertes, garnies de rideaux de soie à dessins mauresques. Des coussins de perse violette régnaient tout autour; une large natte en roseaux couleur d'ambre couvrait le plancher, des arabesques interminables de fleurs et de fruits fantastiques se déroulaient au plafond; mais ce qui d'abord attira mes regards, ce fut Fatima elle-même, accoudée sur le divan, les yeux voilés de longues paupières à cils noirs, la lèvre légèrement ombrée, le nez droit et fin, les bras

blancs chargés de lourds bracelets. Elle avait de jolis pieds et jouait nonchalamment avec ses petites babouches brodées d'or vert, quand je m'arrêtai sur le seuil.

Durant quelques secondes la Mauresque m'observa du coin de l'œil, puis un fin sourire entr'ouvrit ses lèvres.

— Entrez, seigneur *Taleb*, fit-elle d'une voix nonchalante... Sidi Houmaïum m'a prévenu de votre visite... Je sais le motif qui vous amène... Vous êtes bien bon de vous intéresser à la pauvre Fatima, qui se fait vieille... car elle aura bientôt dix-sept ans... Dix-sept ans... l'âge des regrets et des rides... l'âge des repentirs tardifs... — Ah ! seigneur *Taleb*, asseyez-vous et soyez le bienvenu!... Vous m'apportez la pomme d'Héva, n'est-il pas vrai?... la pomme qui donne la jeunesse et la beauté... Et la pauvre Fatima en a besoin!

Je ne savais que répondre... j'étais confus... mais me rappelant tout à coup le motif qui m'avait conduit là... mon sang ne fit qu'un tour, et par l'effet des réactions extrêmes, je devins froid comme le marbre.

— Vous raillez avec grâce, Fatima, répondis-je en prenant place sur un divan, j'avais entendu célébrer votre esprit non moins que votre beauté... Je vois qu'on a dit vrai.

— Ah ! fit-elle... et par qui donc ?

— Par Dutertre...

— Dutertre ?

— Oui... Raymond Dutertre... le jeune officier qui est tombé dans l'abîme de Rummel... — Celui que vous aimiez... Fatima...

Elle ouvrit de grands yeux surpris.

— Qui vous a dit que je l'aimais ? fit-elle en me regardant d'un air étrange... C'est faux ! — Est-ce lui qui vous a dit cela ?

— Non... mais je le sais... Cette lettre me le prouve... — Cette lettre que vous lui avez écrite... et qui est cause de sa mort... Car c'est pour accourir près de vous qu'il s'est risqué la nuit sur les rochers de la Casba...

A peine avais-je prononcé ces paroles, que la Mauresque se leva brusquement, les yeux étincelants d'un feu sombre.

— J'en étais sûre ! s'écria-t-elle. Oui... quand la négresse est venue m'apprendre le malheur... je lui ai dit : « Aïssa... C'est lui qui a fait le coup... C'est lui ! » Oh ! le misérable !...

Et comme je la regardais tout stupéfait, ne sachant ce qu'elle voulait dire, elle s'approcha de moi et me dit à voix basse :

— Mourra-t-il?... — Croyez-vous qu'il mourra bientôt? — Je voudrais le voir découper !

Elle m'avait saisi le bras et me regardait jusqu'au fond de l'âme. Je n'oublierai jamais la pâleur mate de cette tête... Ces grands yeux noirs écarquillés... ces lèvres frémissantes...

— De qui parlez-vous donc, Fatima, lui dis-je tout ému?... Expliquez-vous... Je ne vous comprends pas...

— De qui? — De Castagnac!... — Vous êtes *Taleb* à l'hôpital... Eh bien, donnez-lui du poison... — C'est un brigand! — Il m'a forcée d'écrire à l'officier de venir ici... moi... je ne voulais pas... Et pourtant ce jeune homme me poursuivait depuis longtemps... mais je savais que Castagnac avait une mauvaise idée contre lui. Alors comme je refusais, il m'a menacée de sortir de l'hôpital pour venir me battre si je n'écrivais pas tout de suite... Tenez... voici sa lettre... Je vous dis que c'est un brigand!...

Il me répugne, mes chers amis, de vous répéter tout ce que la *Mamresque* m'apprit sur le compte de Castagnac... Elle me raconta l'histoire de leur liaison... Après l'avoir séduite, il l'avait corrompue, et depuis deux ans le misérable exploitait le déshonneur de cette malheureuse : — Non content de cela, il la battait !

Je sortis de chez Fatima le cœur oppressé. — Sidi Houmaïum m'attendait à la porte... Nous redescendîmes la ruelle de Suma côte à côte.

— Prenez garde, me dit le *coulouglis* en m'observant du coin de l'œil, prenez garde, seigneur *Taleb*... Vous êtes bien pâle... le mauvais ange plane sur votre tête!...

Je serrai la main de ce brave homme et lui répondis :

— Ne crains rien !

Ma résolution était prise : sans perdre une minute... je montai à la Casba... J'entrai dans l'hôpital et je frappai à la porte de Castagnac.

— Entrez !

Il paraît que l'expression de ma figure n'annonçait rien de bon ; car en m'apercevant il se leva tout interdit.

— Tiens ! c'est vous, fit-il en s'efforçant de sourire... Je ne vous attendais pas...

Pour toute réponse, je lui montrai la lettre qu'il avait écrite à Fatima... Il pâlit, et l'ayant regardée quelques secondes il voulut se précipiter sur moi ; mais je l'arrêtai d'un geste.

— Si vous faites un pas, lui dis-je en portant la main à la garde de mon épée, je vous tue comme un chien!... — Vous êtes un misérable... Vous avez assassiné Dutertre... J'étais à l'amphithéâtre, j'ai tout entendu... — Ne niez pas! — Votre conduite envers cette femme est odieuse... Un officier français!... descendre à un tel degré d'infamie!... Écoutez... Je devrais vous livrer à la justice... mais votre déshonneur rejaillirait sur nous tous... S'il vous reste un peu de cœur... tuez-vous!... Je vous accorde jusqu'à demain... Demain, à sept heures, si je vous retrouve vivant... je vous conduirai moi-même chez le commandant de place.

Ayant dit ces choses, je me retirai sans attendre sa réponse, et je courus donner l'ordre à la sentinelle, d'empêcher le lieutenant Castagnac de sortir de l'hôpital sous aucun prétexte. Je recommandai de même une surveillance toute spéciale au concierge, le rendant responsable de ce qui pourrait survenir en cas de négligence ou de faiblesse, puis je m'acheminai tranquillement vers la pension comme si de rien n'était. J'y fus même plus gai que d'habitude et prolongeai mon dîner jusqu'après huit heures.

Depuis que le crime de Castagnac m'était prouvé matériellement, je me sentais impitoyable : Raymond me criait vengeance.

Après le dîner, je me rendis chez un marchand de résine; j'y fis l'acquisition d'une torche poissée, telle que nos spahis en portent dans leurs carrousels de nuit... puis, rentrant à l'hôpital, je descendis directement à l'amphithéâtre, ayant soin d'en fermer la porte à double tour.

La voix du muetzin annonçait alors la dixième heure, les mosquées étaient désertes, la nuit profonde.

Je m'assis en face d'une fenêtre, respirant les tièdes bouffées de la brise et m'abandonnant aux rêveries qui m'étaient si chères autrefois. — Que de souffrances, que d'inquiétudes j'avais éprouvées depuis quinze jours! — Toute mon existence passée ne m'en offrait pas de semblables : il me semblait être échappé des griffes de l'esprit des ténèbres, et jouir de ma liberté reconquise.

Le temps s'écoulait ainsi; déjà la ronde avait deux fois relevé les sentinelles, quand tout à coup des pas rapides, furtifs, se firent entendre dans l'escalier... Un coup sec retentit à la porte.

Je ne répondis pas.

Une main fébrile chercha la clef...

— C'est Castagnac, me dis-je tout ému.

Deux secondes se passèrent.

— Ouvrez ! cria-t-on du dehors.

Je ne m'étais pas trompé, c'était lui ! — On prêta l'oreille, puis une épaule essaya d'ébranler la lourde porte de chêne.

Il y eut un silence... On écouta de nouveau... — Moi... je restai immobile... retenant mon haleine... — Quelque chose fut jeté sur les marches... Les pas s'éloignèrent... Je venais d'échapper à la mort.

Mais qu'allait-il advenir ?

Dans la crainte d'une nouvelle tentative plus violente, j'allai pousser les deux gros verrous qui faisaient de l'amphithéâtre une véritable prison.

C'était peine inutile : car, en revenant m'asseoir, je vis déjà l'ombre de Castagnac s'avancer sur la courtine. La lune, levée du côté de la ville, projetait l'ombre de l'hôpital sur le précipice... — Quelques rares étoiles scintillaient à l'horizon... Pas un souffle n'agitait l'air.

Avant de s'engager sur la rampe dangereuse, le vieux soudard fit halte, regardant ma fenêtre... Son hésitation fut longue.

Au bout d'un quart d'heure, il fit le premier pas, marchant le dos appliqué contre le mur... Il était arrivé au milieu de la rampe, et se flattait sans doute déjà d'atteindre le talus qui descend à la Casba... Quand je lui jetai le cri de mort :

— Raymond, où vas-tu ?

Mais, soit qu'il fût prêt à tout événement... soit qu'il eût plus de sang-froid que sa victime, le misérable ne bougea point et me répondit avec un éclat de rire ironique :

— Ah ! ah ! vous êtes là... docteur... Je m'en doutais... Attendez, je reviens... Nous avons un petit compte à régler ensemble...

Alors, allumant ma torche et l'avancant au-dessus du précipice :

— Il est trop tard ! m'écriai-je ; regarde, scélérat... Voici ton tombeau !

Et les immenses gradins de l'abîme... avec leurs rochers noirs... luisants... hérissés de figuiers sauvages, s'illuminèrent jusqu'au fond de la vallée.

C'était un coup d'œil titanique... — La lumière blanche de la poix, descendant d'étage en étage entre les rochers... agitant leurs grandes ombres dans le vide, semblait creuser les ténèbres à l'infini.

J'en fus saisi moi-même, et reculai d'un pas, comme frappé de vertige... Mais lui... lui qui n'était séparé du gouffre que par la lar-

geur d'une brique, de quelle terreur ne dut-il pas être foudroyé !

Ses genoux fléchirent... ses mains se cramponnèrent au mur... — Je m'avançai de nouveau... Une énorme chauve-souris, chassée par la lumière, commença sa ronde funèbre autour des murailles gigantesques, comme un rat noir aux ailes anguleuses nageant dans la flamme... et tout au loin... bien loin... les flots du Rummel scintillèrent dans l'immensité.

— Grâce ! cria l'assassin, d'une voix cassée, grâ...ce !

Je n'eus pas le courage de prolonger son supplice, et je lançai ma torche dans l'espace. — Elle descendit lentement, balançant sa flamme échevelée dans les ténèbres, éclairant tour à tour les assises de l'abîme, et semant les broussailles de ses étincelles éblouissantes.

Elle n'était plus qu'un point dans la nuit, et descendait toujours, quand une ombre passa devant elle comme la foudre... — Je compris que justice était faite !

En remontant l'escalier de l'amphithéâtre, quelque chose pia sous mon pied... Je me baissai... C'était mon épée. — Castagnac, avec sa perfidie habituelle, avait résolu de me tuer avec ma propre épée, pour faire croire à un suicide.

Du reste, comme je l'avais prévu, la porte de ma chambre était forcée, mon lit bouleversé, mes papiers épars ; il avait fait une visite en règle chez moi...

Cette circonstance dissipa complètement le sentiment de pitié involontaire que m'inspirait la fin du misérable.

DE L'ALIMENTATION PUBLIQUE

SOUS L'ANCIENNE MONARCHIE FRANÇAISE¹,

PAR CHARLES LOUANDRE.

TROISIÈME PARTIE.

I.

LES BOISSONS. — L'IMPOT DES AIDES.

Le vin, la bière, le cidre, le bouillon ou bouillie, c'est-à-dire l'eau de son fermentée, et à partir du seizième siècle l'eau-de-vie, telles sont les boissons que nous trouvons mentionnées comme entrant dans la consommation habituelle aux diverses époques de notre histoire.

A quelle date l'usage du vin s'est-il répandu dans la Gaule? C'est ce qu'il nous paraît difficile de préciser. La vieille histoire des Gaulois envahissant l'Italie sous la conduite de Brennus, l'an 380 avant Jésus-Christ, pour le seul plaisir de boire du vin et d'en rapporter des ceps de vigne, est de tout point inadmissible. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que la vigne fut introduite chez nous par les populations grecques du littoral de la Méditerranée, et par les Romains lors des premières colonisations du Midi. Au temps de Pline, c'est-à-dire au premier siècle de notre ère, de nombreux vignobles existaient dans le Languedoc, le Dauphiné, l'Auvergne, la Bourgogne et le Berri²; et dès le quatrième siècle la culture de la vigne s'était avan-

1. Voir les 38^e, 39^e, 40^e et 41^e Livraisons.

2. Voir sur Brennus, *Pline*, liv. XII, chap. 1; sur l'introduction des vignes par les colonies romaines, *Pline*, liv. VII, chap. v; *Strabon*, liv. IV; *Athénée*, liv. IV, chap. ix; sur les vignobles gaulois, *Pline*, liv. XII, chap. 1; liv. XIV, *passim*. — Suétone dit que Domitien fit arracher les vignes de la Gaule, et d'autres auteurs ajoutent que ces vignes furent replantées par Probus, après la révolte de Proculus et de Bonosus, en l'an 281. Ces deux personnages, ayant réclamé l'empire des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre, furent battus par Probus, et celui-ci, après sa victoire, accorda aux Gaulois, aux Espagnols, et aux

cée assez loin vers le Nord. L'empereur Julien, qui habitait Paris en 358, vante la qualité du vin que l'on récoltait aux environs de cette ville; et l'on peut croire que les conquérants germains favorisèrent l'industrie vinicole, car la loi salique édicte des peines sévères contre ceux qui volent des ceps ou des raisins; Charlemagne, en 798, confirma ces dispositions, et en 813 il ordonna de planter des vignes dans ses domaines partout où cette culture avait chance de réussir. Du treizième au quinzième siècle, la production des vins français avait pris un certain développement, et la vigne était même cultivée en grand dans certaines régions, telles que la Normandie et la Picardie, où de notre temps elle a complètement disparu¹.

La bière, fort répandue sous le nom de *cervoise*, date chez nous d'une époque fort ancienne, car les historiens de l'antiquité nous apprennent que les femmes gauloises s'en frottaient le visage pour conserver la fraîcheur de leur teint.

Les conquérants germains en faisaient aussi une grande consommation, et le nombre considérable d'ordonnances et de statuts de métier relatifs à la brasserie qui se rencontrent sous les rois de la troisième race prouvent que cette consommation était active à l'époque du moyen âge². Quant au cidre, nous croyons qu'à l'origine on désignait sous ce nom toute espèce de boisson fabriquée avec des fruits autres que le raisin, y compris les baies des arbustes sau-

Bretons, pour les récompenser sans doute d'être restés fidèles à sa cause, l'autorisation de planter des vignes et de faire du vin : « *Gallis omnibus et Hispanis ac Britannis hinc permisit ut vites haberent et vinum conficerent*, » dit Vopiscus dans son dix-huitième chapitre. Cette autorisation de Probus implique évidemment une interdiction antérieure et confirme ce que dit Suétone, à propos de Domitien.

1. Dans les temps modernes, cette culture a toujours rétrogradé du nord-ouest au sud; ce fait tient-il, comme on l'a dit, au refroidissement du climat ou à des causes purement économiques? C'est ce qu'il est assez difficile de décider. On peut croire aussi que nos aïeux, qui assaisonnaient leurs aliments avec de l'huile de baleine, n'avaient pas le goût très-délicat, et qu'ils se contentaient de qualités très inférieures. Ajoutons qu'ils faisaient subir aux vins une foule de préparations avec du miel, de la cannelle, de la coriandre, et autres aromates, de manière à en changer tout à fait le goût. Ces préparations étaient désignées sous le nom d'*hypocras*. Voir Hoefer, *Histoire de la chimie*, t. I, p. 449.

2. En 1369, le nombre des brasseurs de Paris était de vingt et un. Voir *Recueil des ordonn.*, t. V, p. 222, 223.

vages¹ ; mais déjà sous Charlemagne on voit paraître , sous le nom de *pomatium*, le véritable cidre de pommes, et sous celui de *piratium*, le cidre de poires ou poiré. Il paraîtrait même que l'empereur des Francs ne dédaignait pas ces boissons, car il veut que la fabrication en soit confiée à des ouvriers expérimentés, qu'il désigne sous le nom de *ciceratores*². Au douzième et au treizième siècle, le cidre dans la Normandie n'était pas moins populaire que de nos jours, et à cette date il fut même célébré sur le mode épique dans le poème latin consacré par Guillaume Le Breton à la gloire de Philippe-Auguste³.

L'eau-de-vie, mentionnée officiellement pour la première fois en France dans une ordonnance de 1514 qui en règle la fabrication et la vente, n'était à l'origine qu'une sorte de panacée à laquelle on attribuait le don de rajeunir les vieillards et de prolonger l'existence. Comme les autres médicaments, elle se vendait chez les apothicaires; mais les empiriques l'avaient tellement préconisée que l'usage s'en popularisa rapidement. Le commerce auquel elle donnait lieu ayant pris une grande extension, elle fut pour la première fois soumise à l'impôt en 1659, et déjà à cette date elle occasionnait de tels désordres, que dans plusieurs villes les magistrats municipaux en prohibèrent la vente dans les cabarets, et défendirent même aux cabaretiers d'en boire, car il faut rendre cette justice à notre ancienne législation, que si elle était complètement étrangère aux plus simples principes de l'économie sociale, elle cherchait du moins à sauvegarder la morale et la santé publiques.

Les conditions dans lesquelles se trouvaient placés la production, le commerce et la fabrication des boissons n'étaient pas plus favorables que celles où se trouvaient placées les céréales, la viande et les autres denrées alimentaires, car d'un côté comme de l'autre c'étaient le même mode de possession de la terre, les mêmes charges fiscales, la même minutie dans la réglementation. Examinons particulièrement ce qui se rapporte au vin, en commençant par la culture de la vigne.

Dans les temps féodaux, l'une des charges les plus lourdes de la pro-

1. Dans la vie d'un saint breton, citée par M. Delisle, d'après dom Lobineau, *Hist. de Bretagne*, t. II, c. xxv, on lit en effet ce passage : *Potus talis erat qualis ex arborum succis malorumve agrestium condiri posset.*

2. *Baluzii capitularia*, t. I, p. 337.

3. Voir Léopold Delisle, *Études sur l'agriculture en Normandie*, p. 4.

duction vinicole était sans aucun doute le *ban de vendanges*, qui occasionnait aux producteurs des pertes graves. Ce *ban de vendanges* était, on le sait, le droit qu'avaient un grand nombre de feudataires de fixer à leur convenance le moment où devait commencer la récolte du raisin. Par suite de cette fixation il fallait souvent, dans les vignobles hâtifs, laisser les grappes se gâter sur les ceps, tandis que dans d'autres on était obligé de les cueillir avant leur maturité, sous peine de les voir saisis par le seigneur, quand on avait devancé ses ordres. Le *ban de vendanges* existait encore en 1789 dans l'Anjou, le Maine, le Bourbonnais et le Berri.

Les redevances en nature, imposées à la terre soit par la dîme, soit par le code féodal, apportaient, ainsi que nous l'avons déjà dit, de grands obstacles à la rénovation des cultures, et il résultait de là que des vignes qui se trouvaient dans des terrains peu favorables y dépérissaient souvent pendant de longues années sans aucun profit pour les propriétaires ou les vignerons, tandis que l'on ne pouvait en planter dans des cantons où le succès était assuré. Les pouvoirs publics d'ailleurs, surtout dans les derniers temps, se trouvaient tellement pressés par la disette, qu'ils ne savaient plus comment suffire aux besoins du pays, et l'on vit à plusieurs reprises, sous Louis XIV et Louis XV, le gouvernement donner l'ordre d'arracher les vignobles ¹ pour en faire des terres à blé, comme si le blé pouvait, sans un long repos de la terre, succéder à la vigne. De pareilles mesures avaient pour seul effet de rendre le vin plus rare sans que le blé fût plus abondant; et il fallait certes que le manque de grains ait occasionné de bien cruelles souffrances, pour que l'état ait ainsi sacrifié une exploitation qui était pour lui la source d'un revenu considérable, non-seulement à cause des aides, mais encore à cause des tailles, attendu que les tenanciers des terres cultivées en vignes payaient dans la répartition de ce dernier impôt une somme plus forte que pour les

¹ Pour juger de l'absurdité d'une pareille mesure il faut voir ce qui se passe aujourd'hui et quel énorme contingent l'industrie vinicole apporte à la fortune publique. Sur six cent quarante mille hectares dont se compose le département de l'Hérault, cent quarante mille sont cultivés en vignobles donnant un produit de deux cents millions. Dans certaines années, il y a des hectares qui donnent deux mille fr. de bénéfice net. Dans le même département, un domaine de seize hectares a rapporté de 1851 à 1858, c'est-à-dire pendant sept ans, dix-neuf mille six cent quatre-vingt-douze fr. net par hectare. On voit par là quelle perte énorme le gouvernement faisait subir au pays en faisant arracher les vignes.

terres cultivées en blé, les premières étant regardées comme donnant un revenu supérieur.

La vigne et ses produits étaient, comme les autres produits de l'agriculture, soumis simultanément aux impôts ecclésiastiques, féodaux et royaux. Le raisin payait d'abord la dîme à l'Église, et cette dîme était générale comme celle du blé; il payait ensuite, ainsi que le vin, aux possesseurs des fiefs une foule de droits qui remontaient à l'origine même de la féodalité, puisqu'on en trouve la trace dès l'an 538¹. Ces droits variaient à l'infini, et les plus répandus étaient : le *cartelage*, qui correspondait au champart, et qui consistait dans le prélèvement du quart de la récolte; — le *vinage*, qui s'acquittait avant que le vin fût tiré de la cuve pour être mis en baril; — le *liage*, pris sur les lies vendues en détail; — le *forage* ou *afforage*, redevance en nature payée au seigneur pour avoir le droit de mettre enseigne et de détailler; — le *célérage*, le *chantelage*, le *trainage*, le *rouage*, le *timonage*, etc., prélevés sur les celliers, les caves et chantiers, les voitures employées aux transports.

Outre les prestations en argent ou en nature, la féodalité imposait encore à ses vassaux des corvées pour la culture de ses vignes, et, pour le voiturage de ses vins, des charrois qui prenaient le nom de *vinade*, quand ils étaient faits par une charrette attelée de quatre bœufs, et de *bouade* quand la charrette n'était attelée que de deux bœufs. La féodalité avait de plus un privilège pour la vente de ses produits. Ce privilège, c'était le *banvin*², en vertu duquel chaque seigneur, dans l'étendue de son fief, avait seul le droit de vendre du vin pendant quarante jours de l'année. Au lieu de se restreindre et de s'amoinrir par la suite des temps, ce monopole, également préjudiciable aux producteurs et aux consommateurs, prit dans les derniers siècles de la monarchie un développement nouveau, car il fut attribué aux secrétaires du roi, aux bourgeois de Paris et à une foule de fonctionnaires d'un ordre inférieur. Louis XIV en fit même un objet de trafic, et, par un édit d'août 1702, il le mit en vente dans toutes les provinces où les aides n'avaient point cours, et l'adjudgea à tous ceux qui voulurent l'acquérir, quel que fût leur rang.

Comme plusieurs autres droits féodaux, quelques-unes des redevances dont nous venons de parler furent adoucies, modifiées ou

1. *Rerum gallicarum et francicarum scriptores*, t. IV, p. 619.

2. Voir Du Cange, au mot : *bannum vini*.

supprimées, soit par l'affranchissement des communes, soit par l'intervention des rois, soit par le rachat qu'en firent les populations, soit enfin par la vérification des titres qui eut lieu au moment de la rédaction des coutumes; mais un bon nombre subsista jusqu'à la révolution, et, par suite des progrès du pouvoir royal et de la marche du pays vers l'unité politique, le vin et les autres boissons devinrent, à partir du quatorzième siècle, l'objet des mesures fiscales les plus rigoureuses de la part des gouvernements. Ces impôts formèrent, avec la gabelle du sel, le principal revenu de l'ancienne monarchie; et si l'on a lieu de s'étonner que la fiscalité ait frappé de préférence ces deux objets de première nécessité, il est juste de reconnaître, en tenant compte de la situation économique du pays, qu'il était difficile qu'il en fût autrement. En effet, dans le moyen âge proprement dit, une partie des ressources qui constituent nos budgets modernes n'existaient pas. Tout portait donc d'une part sur la terre par la taille, et de l'autre sur les vivres et les boissons par les aides et les gabelles, car, pour subvenir aux besoins de l'État, il fallait nécessairement chercher la matière imposable dans des denrées d'une consommation universelle et journalière. Temporairement perçues à l'origine et levées du consentement des états généraux, dans des circonstances extraordinaires, les aides devinrent permanentes à partir du règne de Charles V, et, depuis cette époque jusqu'à la révolution, elles allèrent toujours en augmentant¹.

Nous avons vu pour les gabelles du sel le pays divisé en trois zones différentes : pays d'impôts; — pays de vente volontaire; — pays de franc-salé. Le même fait se reproduit pour les aides, et l'on distingue : les provinces sujettes aux aides; — les provinces abonnées; — les pays d'état.

Vers 1740, les provinces sujettes aux aides étaient représentées par les généralités d'Alençon, d'Amiens, de Bourges, de Caen, de Châlons, de la Rochelle, de Lyon, de Moulins, d'Orléans, de Paris, de Poitiers, de Rouen, de Soissons, de Tours, et les élections

1. On trouvera le détail des objets soumis aux aides vers le milieu du dix-huitième siècle dans le *Traité général des droits d'aides*, de Lefebvre de la Bellande, en cherchant à la table, pour les renvois principaux, les mots *bétail*, *bois*, *cendres*, *soude*, *gravelées*, *charbon de bois et de terre*, *contrôle*, *domaine et barrage*, *drogueries*, *écorces d'arbres*, *entrées*, *foin*, *marchandises*, *marque des fers*, *marque d'or et d'argent*, *paille*, *papier*, *pied fourché*. On consultera également la note de la page 7 de l'introduction.

d'Auxerre, de Bar-sur-Seine, de Mâcon, d'Angoulême et de Bourganeuf. C'était donc, on le voit par cette énumération, les plus anciennes enclaves de la monarchie française qui étaient soumises à la perception des aides. Dans ces diverses circonscriptions, nommées *pays d'aides*, les droits sur les boissons étaient perçus directement par les fermiers de l'État; — les provinces abonnées payaient, soit une somme une fois faite au moment de l'établissement d'une aide, soit une somme annuelle, que l'on nommait *devoir* en Bretagne, *équivalent* en Languedoc. — Les *pays d'étas*, après s'être imposés eux-mêmes, percevaient les contributions pour leur compte et les reversaient ensuite au trésor royal à titre de *don gratuit*. La différence entre ces diverses circonscriptions administratives consistait donc surtout dans le mode de recouvrement, puisque l'on payait partout; mais la quotité proportionnelle de l'impôt changeait d'une localité à l'autre; chaque *pays d'étas*, chaque *province abonnée*, chaque *pays d'aides* avait ses tarifs particuliers, et dans ces derniers pays eux-mêmes le tarif variait d'une généralité à l'autre.

Les aides générales les plus importantes établies sur les boissons depuis le quatorzième siècle, c'est-à-dire depuis l'époque où les impôts sur le vin devinrent permanents, étaient :

1° Le gros et augmentation, désignés aussi sous le nom de parisis, sou et 6 deniers pour livre; — 2° les anciens et les nouveaux 5 sous; — 3° l'annuel; — 4° le gros manquant; — 5° le quatrième; — 6° le huitième réglé; — 7° la subvention à l'entrée; — 8° la subvention par doublement; — 9° les entrées des villes.

Le *gros* remonte à l'année 1356; il fut institué pour la rançon du roi Jean; mais, comme tous les impôts du moyen âge, il survécut aux circonstances exceptionnelles qui l'avaient fait établir : perçu, ainsi que son nom l'indique, sur la vente en gros, il n'atteignait point seulement les marchands de vin de profession, mais les vigneron et les propriétaires qui se trouvaient assimilés aux marchands, attendu que, pour tirer parti de leurs vignobles, ils étaient obligés de vendre l'excédant de leur consommation. Le *gros*, jusqu'en 1685, fut indistinctement levé sur toutes les personnes qui récoltaient du vin; mais à cette époque on exempta ceux qui ne récoltaient que trois muids.

Le *gros manquant* remonte à l'ordonnance du 15 juin 1534; il se levait sur les vins consommés chez les propriétaires au delà de la quantité qu'ils avaient déclarée nécessaire à leur usage; le *gros manquant* était aussi désigné sous le nom d'*impôt du trop bu*.

Le *huitième réglé* et le *quatrième* équivalaient, ainsi que leur nom l'indique, soit au huitième, soit au quart de la valeur marchande des boissons. Avant d'atteindre ce taux, ils avaient suivi une proportion ascendante vraiment extraordinaire, car, à l'origine, ils n'étaient que du centième.

La *subvention à l'entrée*, créée par l'édit de novembre 1640, consistait en un droit perçu dans tous les pays où les aides avaient cours sur le vin entrant dans les villes et bourgs, ainsi que dans les villages de l'élection de Paris qui comptaient cent cinquante feux, et dans ceux des autres élections qui n'en comptaient que cent vingt.

L'*annuel*, établi en 1632, était une espèce de droit de patente qui se payait par tous ceux qui faisaient le commerce des boissons.

Les *anciens et les nouveaux 5 sols* formaient deux contributions : l'une de 5 sols par muid de vin, créée en 1561, sur toutes sortes de personnes privilégiées ou non, à l'entrée des villes et bourgs fermés; l'autre établie de la même manière en 1581.

La *subvention par doublement* s'acquittait à la sortie du royaume et des provinces où les aides avaient cours, sur les boissons qui déjà avaient acquitté la subvention à l'entrée.

Les *entrées des villes* étaient levées dans la généralité d'Amiens, la ville et l'élection de Paris, et dans les villes de Rouen et de Caen.

Ces diverses contributions n'étaient point établies simultanément sur tous les points du royaume. Ainsi, pour nous en tenir à quelques exemples, le *gros* n'avait cours que dans les généralités de Paris, d'Amiens, de Châlons et de Soissons; le *huitième* était perçu dans dix généralités, et le *quatrième* dans quatre seulement.

Aux droits dont nous venons de parler et qui avaient un caractère d'universalité s'ajoutaient, suivant les lieux, une foule de droits particuliers également afférents au trésor royal, tels que : le *tarif d'Alençon*, la *cloison d'Angers*, le *sol pour pot* et les 9 livres 18 sols par tonneau de Picardie. Du reste, pour donner à nos lecteurs une idée exacte de ce qu'étaient les aides, nous allons indiquer les droits levés sur le vin, à Paris, en 1680. Voici ce que nous avons trouvé :

1° Les premiers 5 sols; — 2° les anciens et les nouveaux 5 sols;

1. Voir, pour l'historique de ces droits, *Traité général des droits d'aides*, 1^{re} partie, 310 et suiv. pour le gros; — 191, pour les anciens et nouveaux cinq sols; — et pour le reste, 11^e partie, p. 74; — 1^{re} partie, 341; — 11^e partie, 71; — 1^{re} partie, 219; *ibid.*, 230.

— 3° les 30 sols par muid; — 4° les 5 sols des pauvres; — 5° la ceinture de la reine; — 6° les 10 sols de la ville; — 7° les 10 sols du canal; — 8° les 10 sols des bâtardeaux; — 9° les quarante-cinq sols des rivières; — 10° les 3 livres par muid; — 11° le domaine; — 12° l'ancien et le nouveau barrage; — 13° les 20 sols de Sedan, ainsi nommés parce qu'ils avaient été établis pour payer la solde d'une garnison de huit mille hommes chargés sous Henri IV de la défense de cette ville; — 14° les 20 et 10 sols de subvention; — 15° l'augmentation du barrage; — 16° les 2 sols pour livre de ces trois droits; ce qui constituait, comme le surcens pour le cens, un impôt de l'impôt; — 17° le parisis; — 18° le sol pour livre sur la vente; — 19° les 20 sols de l'hôpital; — 20° les 6 deniers pour livre. Outre les contributions ci-dessus, le vin, dans la capitale, payait encore le droit de *gros* et le détail sur la vente. Voilà quelle était la part de l'État. Venait ensuite la ville, qui levait onze autres droits, et les hôpitaux, qui en levaient quatre; soit pour une seule localité et pour une seule boisson trente-sept droits différents. Les vingt premières impositions mentionnées plus haut furent totalisées par l'ordonnance de 1680 sous les noms de *droits réunis*, et continuèrent à être perçues avec les quinze autres jusqu'à la révolution. La somme totale en 1756 s'élevait à 38 livres 12 sols 4 deniers $\frac{4}{5}$ par muid¹.

A dater de 1321 on voit paraître dans le commerce des vins les charges en titre d'office; ces charges, entre autres celle des courtiers qui paraît la plus ancienne, avaient pour objet à l'origine de faciliter les transactions et de surveiller la bonne qualité des marchandises;

1. Voir *Traité général des droits d'aides*, p. 6 et suiv. — Le même mode de perception fut appliqué au cidre, au poiré et à la bière. Après la réunion des droits, en 1680, l'équivalent fut fixé pour le cidre à 35 sols par muid, plus la vente en gros, le droit d'augmentation, le quatrième, le droit de subvention, et la vente en détail. Cette dernière fut fixée pour le cidre à la moitié de ce qu'elle était pour le vin, et pour le poiré à la moitié de ce qu'elle était pour le cidre. Voir Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 766, 767. A la même date, la bière payait à Paris, pour les *droits réunis*, 37 sols 6 deniers; plus le vingtième pour la vente en gros, le droit d'augmentation de 8 sols par muid, le détail qui était de 3 liv. 10 sols, et le quatrième parisis. Sous le règne de Louis XV, des contributions nouvelles furent créées pour la bière dans les principales villes du royaume: c'était le courtage, le jaugeage, la subvention, le contrôle, et l'inspection des boissons. Le bouillon, qui n'était, comme nous l'avons dit, que de l'eau de son fermentée, payait la moitié de ce que payait la bière.

mais plus tard elles prirent un caractère exclusivement fiscal, et elles devinrent pour le gouvernement un objet de spéculation. Quand le trésor avait besoin d'argent on en créait un certain nombre auxquelles on attachait la perception de divers droits. Ceux qui voulaient s'en rendre propriétaires, et toucher par cela même les revenus qu'elles produisaient, payaient à l'État une somme une fois faite, et jouissaient des bénéfices qui étaient attribués à leur titre. Ces bénéfices étaient nécessairement prélevés sur les producteurs et les consommateurs; la charge une fois vendue le gouvernement en faisait souvent l'objet d'une spéculation nouvelle, tantôt en élevant, tantôt en abaissant le chiffre des droits afférents à la fonction; quand les tarifs étaient augmentés, les titulaires, dont les revenus augmentaient proportionnellement, payaient une nouvelle finance pour accroissement de recettes; quand les tarifs étaient réduits, comme ils se trouvaient en perte, ils payaient pour que les choses fussent remises sur l'ancien pied. Cette industrie prit un grand développement sous Louis XIV et sous Louis XV; au dix-septième siècle, le nombre des offices de la halle aux vins de Paris était de huit cent quatre-vingt-douze, et en 1730 on créa d'un seul coup quatre-vingts jaugeurs et mesureurs, cent vingt jurés vendeurs et contrôleurs de boissons, quatre-vingt-dix courtiers commissionnaires, cent vingt rouleurs de tonneaux, cent quarante chargeurs et déchargeurs de vin, cent vingt inspecteurs, cent soixante vérificateurs de lettres de voiture, cent vingt courtiers commissionnaires pour la vente et la revente, cent vingt inspecteurs gourmets¹. La plupart des titulaires ne remplissaient aucune fonction, attendu que ces fonctions étaient le plus souvent illusoires, et ils se contentaient de percevoir les droits. Du reste, les ministres et les agents supérieurs des grandes administrations ne se dissimulaient point la parfaite inutilité de la plupart des offices; ils n'y voyaient rien autre chose qu'un emprunt déguisé, et ils ne s'en cachaient pas, témoin le contrôleur général des finances Desmarest qui, proposant un jour à Louis XIV la création de nouveaux offices, trouva le monarque assez peu disposé à ratifier la mesure, par ce motif que les offices étaient tellement insignifiants, que l'on ne trouverait personne pour les acheter. « Votre Majesté, répondit Desmarest, ignore l'un des plus beaux privilèges des rois de France, qui est, que, lorsque

1. Voir sur les courtiers, jurés-vendeurs et jaugeurs de vin de Paris, Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 577, 583, 595, 605, 624, 641, 659.

le roi crée une charge, Dieu crée aussitôt un sot pour l'acheter¹. »

Les droits afférents aux emplois dont nous venons de parler ajoutaient aux aides, déjà si lourdes, une surtaxe considérable, et, comme exemple, nous rappellerons que, de 1625 à 1674, les jurés-vendeurs et contrôleurs des vins payèrent au trésor royal, pour Paris seulement, la somme de 2,182,370 livres, qu'ils durent nécessairement récupérer, capital et intérêts, sur les consommateurs ; mais cette surtaxe elle-même n'était pas le seul inconvénient, car les formalités de perception de tous les droits attachés aux divers offices entraînaient des embarras et des retards qui paralysaient les transactions de la manière la plus fâcheuse.

Après avoir payé l'impôt royal par les aides et les droits des offices, le vin et les autres boissons retombaient pour la troisième fois sous le coup de cet impôt par les octrois des villes, lesquels ne pouvaient, on le sait, être perçus qu'en vertu d'une autorisation *octroyée* par les rois². C'est de là qu'est venu leur nom. Temporaires comme les

1. Pour donner au lecteur une idée exacte de ce qu'était le trafic des offices de la part de l'État, nous avons réuni ici, en prenant pour guide Delamarre et les indications relevées dans le *Traité de la police*, le tableau des finances payées par les seuls vendeurs-jurés et contrôleurs de vins de 1625 à 1674. C'est d'après ce tableau que nous donnons ci-dessus le chiffre de 2,183,370 liv.

1625. — Le droit de vente et de contrôle, qui était de 10 sols pour chaque muid de vin, est converti en 4 deniers pour livre du prix de la vente. Les jurés-vendeurs, pour ce nouveau tarif qui augmente notablement leurs profits, payent la somme de 146,800 liv.

1633. — Ils obtiennent une nouvelle augmentation de droits, moyennant 94,743 liv.

1635. — Un nouveau tarif leur est concédé au prix de 200,380 liv.

1639. — Aux deniers sur la vente on ajoute 4 deniers pour livre, comme droit de perception. Cet accroissement se paye à l'État 375,147 liv.

1643. — Les droits sur la vente sont portés à 12 deniers pour livre, et les jurés-vendeurs payent à cette occasion 405,000 liv.

1645. — On parle de supprimer les jurés-vendeurs, et ceux-ci, pour être maintenus en charge, payent 72,000 liv.

1646. — De nouveaux offices de jurés-vendeurs et contrôleurs sont créés au prix de 550,300 liv. On exhausse en même temps les droits.

1652. — Les jurés-vendeurs et contrôleurs payent 16,500 liv. pour que le tarif de leurs droits soit maintenu.

1674. — Ils payent au roi 174,000 liv. pour être confirmés dans leurs fonctions.

2. Le produit des octrois était principalement appliqué dans le moyen âge aux travaux de fortification des villes, attendu qu'avant la création des

1^{er} mars 1545, 12 avril 1547, décembre 1557, tentèrent sans succès de porter l'ordre et la lumière dans ce chaos. Colbert essaya de nouvelles réformes et réalisa d'importantes améliorations; mais, comme sous Henri IV, le bien qui se fit pendant son ministère tenait à sa personne, et à sa mort tout retomba dans le même désordre. Il était difficile, en effet, qu'il en fût autrement en présence de la diversité des juridictions, de la division du sol, de la différence des tarifs, du nombre infini d'ordonnances et d'arrêts qui s'étaient accumulés pendant plusieurs siècles, en se contredisant les uns les autres, tout en gardant chacun force de loi. On se trouvait tout à la fois en présence des ordonnances royales, des arrêts des cours des aides, des arrêts du conseil, des arrêts du parlement et des baux de fermes, qui, chaque renouvellement, créaient une législation nouvelle. Il résultait de là une infinité de questions particulières, une multiplicité de règlements qui rendait la perception des plus difficiles¹. Les contribuables, sous le coup d'une législation aussi compliquée, aussi confuse, se trouvaient sans cesse exposés à des contraventions; les consommateurs ne voyaient dans les agents du fisc que les instruments aveugles de la fortune des fermiers; la contrebande à main armée s'était organisée comme pour les gabelles dans toute l'étendue du royaume; et la compression s'augmentait en raison même des embarras et des difficultés du recouvrement.

Du moment qu'il était détaché du cep, le raisin devenait l'objet de la surveillance la plus minutieuse. S'agissait-il, par exemple, de le transporter d'un lieu dans un autre, ou de le faire entrer dans une ville, on était tenu de déclarer s'il devait être mangé comme fruit ou converti en vin². Les voituriers ou les marchands devaient, à toute réquisition des commis, représenter des certificats qui en constataient la provenance, et qui étaient délivrés, aux lieux d'expédition, par les officiers de justice, les marguilliers ou les curés. Ces dispositions, prescrites dès l'année 1391, furent confirmées par des ordonnances en date de 1404 et 1677.

1. C'est ce que constate Lefebvre de la Bellande, dans l'introduction de son excellent *Traité*, p. 10 et 87. Ce traité, dédié à la cour des aides, fut composé dans le but de porter quelque lumière dans cette confusion, car la cour des aides elle-même avait fini par ne plus se retrouver dans le dédale de ses propres lois. Voir sur cette cour l'ouvrage ci-dessus indiqué, II^e part., p. 25 et suiv., et l'*Encyclopédie* de Diderot, au mot : *Cour des aides*.

2. *Traité général des droits d'aides*, I^{re} part. p., 34, 35.

Du moment que le vin coulait du pressoir, ce n'était plus de la surveillance, mais de l'inquisition. Là où *le gros* avait cours, personne dans l'intérieur même de sa propre maison ne pouvait transporter son vin des cuves dans sa cave sans avoir obtenu un *congé de remuage*. Pour prévenir la fraude sur les droits de vente, on obligeait les propriétaires et les vigneronns à déclarer d'avance, de la manière la plus précise, quelle serait leur consommation de l'année, et à justifier à toute réquisition des commis la destination qu'ils avaient donnée à leurs vins. Tout ce qui excédait la quantité fixée pour leur approvisionnement personnel était sujet à confiscation, cet excédant étant considéré comme destiné au commerce ¹.

Les droits sur la vente en détail étant de beaucoup les plus élevés, les fermiers des aides s'appliquaient à trouver partout des détaillants, et ils considéraient comme tels les propriétaires des maisons qui louaient une chambre garnie, les maîtres d'école qui prenaient des élèves en pension, les chefs de fabrique qui nourrissaient leurs ouvriers, et même les pères et mères qui, en mariant leurs enfants, faisaient aux nouveaux époux des présents de vin ².

Grâce à l'excellence de ses crus, la France aurait pu trouver des ressources considérables dans l'activité du commerce intérieur et les exportations à l'étranger; mais ici encore la fiscalité tuait les échanges. Le commerce intérieur des vins était soumis aux mêmes entraves législatives que celui des blés, et il s'arrêtait devant les mêmes obstacles matériels ³.

A l'intérieur, les vins rencontraient à chaque pas les douanes des provinces, les péages des ponts et rivières, les droits de *travers* perçus par les villes ⁴. Ainsi, chaque muid transporté par la Seine ou ses affluents payait, au-dessus de Paris, 51 sous 1 denier, et au-dessous de Paris, jusqu'à Rouen, 54 sous ⁵. Sur un grand nombre de points,

1. Arrêts de la cour des aides, du 2 sept. 1733, et du 28 juillet 1750.

2. Arrêt du conseil, du 5 déc. 1742.

3. La plupart des provinces, fidèles à leur système prohibitif, gardaient leurs vins pour elles-mêmes comme elles gardaient leurs blés. Au treizième siècle, les baillis royaux en empêchaient la sortie en dehors des territoires soumis à leur autorité. Voir *Rec. des ordonn.*, t. V, p. 75.

4. En 1633, ces péages furent convertis sur la Seine en un impôt unique, qui fut appelé les quarante-cinq sols des rivières.

5. Au dix-septième siècle, chaque muid de vin qui traversait la ville de Rouen payait 3 liv. 4 s., et dans le siècle suivant 5 liv. 15 s. 6 d. Voir Forbonnais, *Recherches sur les finances de la France*, t. III, p. 214 et suiv.

les boissons qui ne faisaient que traverser les villes acquittaient les mêmes droits que celles qui devaient se consommer sur place, et à Paris même le passe-debout en franchise n'était accordé qu'aux vins destinés à être transportés par mer, et dans les derniers temps par le canal de Picardie. Les voituriers devaient faire rédiger leurs lettres de voiture par-devant notaire, et dans plusieurs provinces, entre autres dans l'Ile-de-France, leur itinéraire était invariablement tracé. Ceux qui amenaient à Paris des eaux-de-vie de Blois ou d'Orléans devaient passer par Étampes et par Arpajon, et y faire viser leurs lettres en acquittant des droits de contrôle. Les autres routes étaient réputées *obliques* et *faux passages*. Ils ne pouvaient voyager la nuit, et, à Paris, ils ne devaient entrer que par certaines barrières, les autres étant, comme les routes, réputées *faux passages*.

Le manque absolu d'uniformité entre les impôts et les mesures de jauge des différentes provinces, ainsi que la nécessité de rétablir suivant les lieux l'équation entre les tarifs et les mesures, occasionnaient des embarras extrêmes quand on passait, par exemple, des pays où les aides avaient cours dans les *provinces abonnées*, les *pays d'états*, ou les provinces réputées *étrangères*¹. Dans les pays d'aides eux-mêmes, il était presque impossible d'établir les compensations, attendu qu'il y avait, pour les tonneaux de vin, cinquante-huit jauges différentes². De là des contraventions, des discussions, des procès et des saisies continuels. Pour remédier à cet inconvénient, les fermiers eurent recours à l'Académie des sciences, qui décida que les diverses jauges seraient ramenées à l'étalon du muid de Paris, dont la contenance fut évaluée à huit pieds cubes; mais, par malheur, les commis n'étaient pas des savants; ils s'épuisaient en efforts pour opérer la conversion, et l'embarras ne disparut que le jour où l'unité de mesures fut réalisée par la révolution, en même temps que l'unité administrative.

Les lois qui régissaient l'exportation hors du royaume n'étaient ni plus rationnelles, ni plus favorables à l'activité des transactions. Un droit différent selon les provinces frappait les vins à la sortie, et le muid de vin médiocre, en passant à l'étranger, payait sur tel point

1. Voir sur ces distinctions entre les diverses provinces l'extrait du *Compte rendu au roi*, par M. Necker, contrôleur général des finances, en 1781, dans le *Moniteur* de 1789, p. 51 et suiv.

2. On en trouvera le tableau dans le *Traité des droits d'aides*, 11^e part., p. 158, 159.

des frontières 16 livres de traite foraine, tandis que, sur tel autre, la même mesure de vin fin ne payait que 6 livres ¹. Dans quelques ports d'exportation, les règlements sur les entrepôts équivalaient parfois à une prohibition complète du commerce. Ainsi à Dieppe il était défendu à ceux qui voulaient charger des vins pour l'étranger de les entreposer pendant plus de six semaines ; passé ce temps, il fallait ou les embarquer ou les faire sortir de la ville, ce qui avait évidemment pour but de renouveler, autant que possible, le paiement des droits d'entrepôt et de circulation. A Nantes, au dix-huitième siècle, l'inspecteur aux boissons ne permettait pas que les vins destinés à l'étranger séjournassent dans cette ville plus de trois jours, quand ils y arrivaient par terre, et plus de huit jours, quand ils y arrivaient par eau ². Sous le coup de pareilles exigences, il était impossible au commerce français de satisfaire à la consommation extérieure avec la régularité et l'à-propos qui font le succès des affaires. Les entraves de notre administration se faisaient sentir aux étrangers qui s'approvisionnaient chez nous, en même temps que notre système fiscal ajoutait aux prix de nos produits une surtaxe considérable. Il résulta de là que l'exportation devint à peu près nulle, et que nos vins fins furent à peu près remplacés partout par les vins d'Espagne et de Portugal.

Nous avons vu tout à l'heure combien la circulation intérieure était entravée ; nous allons maintenant indiquer quelques-unes des mesures qui s'ajoutaient à ces entraves pour paralyser le petit commerce et le détail des vins et autres boissons. Grossir les recettes, tel était le seul but que se proposaient les fermiers des aides, sans s'inquiéter en aucune façon des producteurs ou des consommateurs. Il suffira d'un seul exemple et d'un seul impôt pour faire juger de l'esprit qui présidait à la répartition. En 1759, les marchands de vin qui faisaient en même temps le gros et le détail payaient l'*annuel* d'abord comme vendeurs en gros ; ils le payaient une seconde fois comme vendeurs en détail, et, de plus, ils le payaient pour chacune des caves ou magasins qu'ils pouvaient avoir en dehors de leurs maisons ; mais ce n'était point encore tout : chacune des boissons dont ils faisaient commerce était frappée d'une contribution nouvelle ; l'eau-de-vie vendue en gros payait un *annuel* ; le vin, le cidre et le poiré

1. Forbonnais, *Recherches sur les finances*, t. III, p. 9.

2. *Id.*, *Ibid.*, t. III, p. 155.

en payaient un; la bière en payait un, et ces trois *annuels* étaient de nouveau imposés aux mêmes boissons pour la vente en détail ¹.

Les rouages de cet étrange système se compliquaient encore d'une foule de distinctions entre les propriétaires de vignes et les marchands de vin, puis entre les marchands de vin, les cabaretiers et les taverniers, entre les vins récoltés sur place pour la consommation et les vins d'achat. On retrouvait là une sorte de casuistique fiscale, où l'esprit du moyen âge s'était conservé avec toutes les catégories, toutes les subtilités de la scolastique. Les marchands de vin proprement dits avaient particulièrement la spécialité de la vente en gros; les taverniers ne vendaient que du vin tiré à la pièce par pot ou par pinte, mais ils ne pouvaient faire asseoir les buveurs dans leurs maisons; les cabaretiers, au contraire, tout en débitant leurs boissons de la même manière, pouvaient fournir à leurs pratiques des sièges et des tables, et faire asseoir les buveurs, c'est ce que l'on appelait *vendre à l'assiette*, à la condition, toutefois, qu'ils ne donneraient point à manger, ce qui était réservé aux aubergistes. Puis, à côté des marchands, venaient les *vendeurs privilégiés*, qui appartenaient aux classes les plus diverses, soit à Paris, soit dans les provinces. C'étaient entre autres, pour Paris, les personnes faisant partie de la bourgeoisie de la capitale, lesquelles pouvaient, dans de certaines limites, faire le trafic des vins de leur récolte; c'étaient encore les officiers du parlement ², les marguilliers de Notre-Dame, les archers de la ville, quelques soldats du corps des Cent-Suisses, etc. Les mêmes privilèges pour la vente existaient dans les provinces, en dehors des marchands de profession. Sur quelques points, principalement dans les villes de communes, ces privilèges s'étendaient, pour les vins récoltés dans la banlieue, à tous les bourgeois sans distinction; sur d'autres points, en Bretagne, par exemple, ils étaient limités à certaines rues et même à certaines maisons. Pour les diverses catégories de marchands comme pour les diverses catégories de privilégiés, le tarif de l'impôt variait sans cesse, et l'on comprend quels devaient être les embarras de la perception quand il fallait faire la part de chacun, établir par actes authentiques la provenance des vins pour distinguer les vins du cru et les vins d'achat, ou vérifier chez les propriétaires ou les vignerons ce qu'ils avaient consommé et ce qu'ils avaient pu vendre.

1. *Traité des droits d'aides*, part. II, p. 79-80.

2. *Rec. des ordonn.*, t. XVII, p. 21, 81, 101.

Il faut lire dans l'ouvrage même de Lefebvre de la Bellande l'analyse des dix mille actes législatifs qui régissaient la matière, pour se faire une idée exacte des efforts d'imagination vraiment surprenants qu'avaient fait les pouvoirs publics pour tirer de l'impôt des boissons jusqu'au moindre denier qui pouvait être ramassé par le fisc. On voit là quelle était la profonde inintelligence de la cour des aides, l'avidité des fermiers généraux, et comment tout était organisé pour arriver droit aux conséquences que l'on voulait éviter. En effet, en enlevant aux producteurs et aux marchands toutes les chances d'un bénéfice légitime, on les poussait à la fraude; en faisant de la ferme des aides une exploitation privée et l'instrument de la fortune scandaleuse des financiers, on lui avait fait perdre ce caractère de grande administration d'utilité publique qui impose toujours un certain respect; aux iniques exactions des traitants les contribuables répondaient par la rébellion, et la contrebande était devenue un métier que les troupes royales elles-mêmes exerçaient en grand, comme pour les gabelles, et qu'elles pratiquaient à main armée jusqu'aux barrières de Paris ¹. Alléchés par les profits qu'assurait aux fraudeurs l'excessive exagération des droits, les commis des aides s'associaient avec les vigneron et les marchands, ou trafiquaient pour leur propre compte, afin de frauder plus à l'aise. Il était difficile qu'il en fût autrement avec le personnel inférieur de l'administration des aides, et un fait fera juger de ce qu'était ce personnel; ce fait, le voici : dans tous les corps de métier, pour exercer la plus humble industrie, il fallait donner un bon témoignage de sa conduite et de sa probité. Dans les aides, au contraire, du moment que l'on était présenté à la requête des fermiers, *on devait être reçu par la cour, sans aucune information de vie et mœurs* ². Turcaret, on le voit, savait choisir ses agents, et peu s'en fallait même qu'il ne leur demandât un certificat d'immoralité.

La pénalité était proportionnée aux rigueurs de la perception. A la moindre résistance, les commis avaient droit de tuer. Les simples contraventions étaient passibles d'une amende qui variait entre 100 livres et 1,000 livres. Les faux en matière de congés et de marques étaient

1. Voir pour le rôle des soldats dans la contrebande au sujet des aides *Ordonn.* de 1680, titre IV, art. 4; déclaration du 31 janvier 1717, et du 12 juillet 1723.

2. Arrêts du conseil des 15 janvier 1718, 21 juin 1720, avril 1722, 10 oct. 1724, 21 juin 1729.

punis, pour la première fois, du fouet et d'un bannissement de cinq ans hors de l'élection où le délit avait été commis, et d'une amende qui ne pouvait être moindre du quart des biens du coupable. La récidive entraînait neuf ans de galères et la confiscation de la moitié des biens. Dans les cas de rébellion, les six principaux habitants des communes où le désordre avait eu lieu étaient solidaires des amendes prononcées contre les auteurs ou les fauteurs du tumulte.

Le résultat d'une pareille organisation fut désastreux pour les finances royales, car par les fermiers généraux il enlevait au trésor une partie de l'argent des contribuables; par l'excès des impôts, il tuait la consommation, et le gouvernement, pour retrouver l'argent dont il avait besoin, était contraint d'augmenter les droits quand la consommation diminuait. Les règlements vexatoires auxquels étaient soumis les propriétaires de vignes leur faisaient souvent abandonner cette culture, dont ils n'étaient point les maîtres puisque des édits royaux pouvaient les contraindre à détruire leurs vignobles. Le ban de vendanges enlevait aux vignerons la libre exploitation de leurs récoltes; le banvin leur enlevait, pendant un certain temps, la faculté d'écouler leurs produits. Les tarifs des droits, qui étaient hors de toute proportion avec la fortune publique, restreignaient l'usage du vin entre un petit nombre de consommateurs; le commerce intérieur était ralenti par mille entraves; nos produits avaient cessé d'avoir cours sur les marchés étrangers, et l'une des principales richesses de la France était complètement tarie. Par une voie différente, mais toujours par le même système, on était arrivé, pour les vignes, aux mêmes conséquences que pour le blé, c'est-à-dire à décourager et à restreindre la production, et, par cela même, à augmenter la misère. De longs ressentiments s'amassèrent dans les esprits contre cette administration pleine d'iniquités, et dès les premiers jours de la révolution, quand le peuple eut brûlé les bureaux des gabelleurs, le second acte de sa colère fut de brûler les registres des aides.

II

TARIFICATION DES DENRÉES ALIMENTAIRES. — LOIS DE MAXIMUM.

Pour donner à notre étude sur la question des subsistances la rigueur qu'on est en droit de demander aux recherches historiques, nous aurions voulu déterminer d'une manière précise le prix des

denrées alimentaires comparé à ce qu'il est aujourd'hui, en déterminant en même temps dans le passé le rapport qui existait entre le prix de ces denrées et celui des journées de travail. Nous aurions pu donner ainsi par des chiffres le tableau comparatif de la misère et du bien-être entre le moyen âge et notre temps. Mais d'abord il eût fallu pour cela fixer d'une manière exacte, à toutes les périodes, la valeur relative de l'argent, et c'est là selon nous une chose impossible. Ce travail, il est vrai, a été tenté par un grand nombre d'érudits ; mais ils se sont tous, nous le pensons, laissé prendre à des hypothèses. Pour arriver à une comparaison exacte entre l'ancienne monarchie et l'époque moderne et déterminer à des dates extrêmes l'aisance des populations par rapport à la valeur de l'argent, il faudrait, en effet, établir en même temps une proportion exacte entre les conditions du travail, les salaires, les charges publiques, les poids et mesures ; il faudrait tenir compte de toutes les altérations des monnaies ; or, comment arriver en semblable matière à un résultat satisfaisant quand l'un des termes du rapport reste presque toujours inconnu ? Il nous paraît même impossible, en ce qui touche la valeur comparée de l'argent, d'arriver à une proportion exacte, et sans entrer ici dans tous les développements que comporte la discussion de ce sujet, nous croyons pouvoir dire que la plupart des évaluations manquent absolument de bases certaines et que ce qu'il y a de plus sage, c'est de s'en tenir à quelques appréciations générales ¹.

1. L'opinion que nous émettons ici est tellement opposée aux idées généralement admises, elle contredit d'une manière si formelle les travaux de plusieurs érudits que le public tient justement en grande estime, que nous avons hésité d'abord à l'exprimer ; mais plus nous avons étudié la question, plus nous nous sommes convaincu que nous étions dans le vrai, et ce qu'on vient de lire était écrit depuis quelques mois, quand l'Académie des sciences, dans le compte rendu du concours de statistique pour l'année 1859, est venue de tous points nous confirmer dans notre manière de voir. « Votre commission, est-il dit dans le rapport, a eu à examiner deux ouvrages, dont les titres offrent des sujets d'un grand intérêt public ; il s'agit en effet, dans l'un, du *prix du blé*, et dans l'autre, du *paupérisme*. Malheureusement, il suffit de prononcer ces mots pour que les hommes qui en ont un peu approfondi le sens, et qui savent ce qu'il enferme de difficultés, désespèrent sur-le-champ du résultat positif des travaux qu'on peut leur présenter ; car, jusqu'ici, il n'a pas été possible d'obtenir, sur ces questions si importantes, des renseignements capables de les dégager des doutes et des obscurités qui les environnent depuis si longtemps. L'auteur du travail sur le prix du blé soumis au jugement de l'Académie est M. Duffand, ingénieur en chef des ponts et

Occupons nous d'abord du blé.

A partir des dernières années du treizième siècle, on commence à rencontrer quelques renseignements suivis sur les prix des céréales, et de cette époque à la révolution française le fait le plus remarquable que présentent les mercuriales des blés, ce sont les fluctuations des prix, leurs variations excessives et presque instantanées. Dans le savant *Traité de la police*, que l'érudition contemporaine a tant de fois mis à contribution sans le citer, Delamarre donne une série de mercuriales pour les marchés de Paris; il résulte de ces mercuriales que le setier de cette ville, dont on connaît l'exacte capacité, et qui équivalait à cent cinquante litres, varie dans la période de 1300 à 1400 entre un minimum de 13 s. et un maximum de 1 liv. 9 s. 4 d.; — dans le quatorzième siècle, le minimum est de 4 liv., le maximum de 8 liv.; dans le quinzième, le minimum est de 2 liv. 8 s., le maximum de 17 liv. L'écart entre les deux prix extrêmes devient de plus en plus considérable au fur et à mesure que l'on approche de notre temps. Depuis la mort de Charles IX jusqu'à la mort de Louis XIV, les cours des blés subissent les plus grands et les plus brusques changements; et, suivant la juste remarque de M. Leber, ils atteignent parfois des prix exorbitants qui cessent d'être en rapport avec les autres prix du commerce ¹. En février 1659, le muid de blé vaut à Paris 158 livres; en 1662, au mois de mars, il se vend 283 livres; au mois de juin, 346 livres; au mois de septembre, 339 livres, et au mois de décembre 294; ce qui donne pour deux années un écart de 188 livres entre les prix les plus bas et les plus élevés. Des faits analogues se reproduisent sans cesse, sur tous les points de la France, au quatorzième aussi bien qu'au dix-huitième siècle. Ainsi, en juillet 1354, le blé, dans une grande partie du royaume, se paye 50 sols le setier, et le mois suivant il se paye 6 sols; en 1724 il est à 25 livres

chaussées, dans le département de la Vienne, qui a étudié le prix des blés depuis trois siècles sur le marché de Poitiers.» Le rapport qui rend compte de cette étude fort savante et fort bien faite résout tout à fait dans notre sens la question de la comparaison des valeurs. Ce rapport dit en propres termes : « De même que l'on ne pourrait faire la statistique du passé, à moins qu'il n'y ait eu un enregistrement immédiat de tous les faits corrélatifs, de même il est à peu près impossible de connaître la valeur passée des marchandises, en les comparant à l'argent, à moins qu'il n'y ait eu une constatation de tous les faits de la vie humaine dans lesquels entre l'argent. »

1. *De l'appréciation de la fortune privée au moyen âge*. Paris, 1847, in-8°, p. 16 et suiv.

e setier, et en 1725 à 100 livres¹. Notre ancien système économique devait nécessairement produire ce résultat, car la culture des céréales dominant dans les assolements, les ressources alimentaires se trouvaient, pour une partie de la population, absolument taries du moment que la récolte des blés était insuffisante. De plus, comme les lois sur les accaparements rendaient les réserves fort rares, chaque année se trouvait réduite à sa propre récolte, et le défaut de circulation empêchait complètement l'équilibre de se rétablir au moyen des importations étrangères; la hausse prenait tout à coup des proportions extraordinaires, et le blé devenait alors un objet de luxe, dont les classes riches pouvaient seules user.

Il est encore un autre fait qu'il importe de constater, ce sont les différences considérables que les prix présentent souvent d'une province ou même d'une ville à l'autre. Ces différences ne tiennent pas seulement à la diversité des conditions climatiques où peuvent se trouver dans la même année des zones territoriales souvent rapprochées les unes des autres; elles tiennent surtout, comme nous l'avons indiqué déjà, à l'isolement dans lequel se renfermaient les provinces et les communes, ainsi qu'aux privilèges de certaines villes qui accaparaient comme Lyon les approvisionnements destinés aux localités voisines, ou qui procédaient comme Paris, quand on craignait une disette, par voie de réquisition et de contrainte. Cette dernière ville, à cause de son titre de capitale, fut toujours particulièrement favorisée, et il semblait que les rois tenaient à honneur d'y faire manger le pain à meilleur compte que partout ailleurs. C'était leur *bonne ville*, leur ville privilégiée; ils oubliaient volontiers les provinces, pour lui assurer des avantages exceptionnels, et c'est ainsi qu'en 1662, Colbert usa

1. Cette même année 1725 le blé valait à Versailles 82 livres le setier. Le commissaire de police de Versailles, Narbonne, dont les fonctions répondaient à peu près à celles d'un préfet d'aujourd'hui, attribue cette cherté aux *mauvaises manœuvres que l'on fait sur les blés*. Le pain valait 8 à 9 s. la livre et la viande 5 sols, ce qui confirme ce que nous avons dit dans notre précédent article, que la viande de boucherie n'était point recherchée comme elle doit l'être. Trois ans plus tard, en 1728, le pain à Versailles ne valait plus que 4 sol, 6 deniers. A Paris, en 1739, le pain vaut 2 sols 6 deniers; en 1740 il en vaut 5 et la viande vaut 8 s., car Paris, par exception, en consomma toujours des quantités relativement plus fortes. Ces renseignements tirés des papiers de Narbonne, conservés à la bibliothèque de Versailles, nous ont été communiqués par le savant bibliothécaire de cette ville, M. Leroi, à qui l'on doit plusieurs publications historiques très-intéressantes.

d'une si grande pression pour y faire arriver des blés, qu'il parvint à y maintenir le prix du muid à 346 livres, tandis que dans les provinces voisines la même mesure en valait 650 ; du reste, en comparant, autant que le comporte l'obscurité du sujet, ce qui se passait autrefois avec ce qui se passe aujourd'hui, on peut dire que dans les années de disette le prix du blé dépassait quatre ou cinq fois le maximum auquel il peut s'élever de nos jours.

En nous occupant plus haut de la boulangerie, nous avons dit que le pain était parfois très-cher quand le blé était à bon compte ; ce fait est attesté par de nombreux documents, surtout dans le dix-huitième siècle ; les enquêtes administratives et le *Journal de l'avocat Barbier* nous en donnent la preuve. En 1745, entre autres, le pain augmente tout à coup de six sols la livre, malgré l'extrême abondance de la récolte ; en 1751, il se maintient encore à un prix très-élevé et tout à fait hors de proportion avec celui du blé, quoique la moisson ait été abondante et qu'on ait eu des réserves de l'année précédente¹. Les différences considérables qui existaient, ainsi que nous venons de le dire, dans les prix des blés pour des localités souvent très-rapprochées les unes des autres, existaient également dans les prix du pain. Ainsi, en 1725, malgré les efforts des administrateurs de Paris, le pain valait quatre sols dans cette ville et deux sous dans les provinces, tandis qu'à d'autres moments le même fait se produisait en sens inverse.

La viande de boucherie, dans les temps ordinaires, était relativement moins chère que le pain. Il en était de même des fèves et des pois, dont la culture était très-développée, parce qu'elle alternait dans les assolements avec celle du blé. Quant au poisson, il atteignit toujours des prix élevés, sans doute à cause des frais de transport et de la grande consommation qui s'en faisait les jours maigres. Il en fut de même du sel, à cause des gabelles² ; de même encore du vin, à cause des aides ; la bière, qui suivait le cours des grains, atteignait parfois comme les grains eux-mêmes des prix excessifs, et dans les temps de famine, la fabrication en était complètement interdite. Limité à la Nor-

1. Sur le prix du pain au dix-huitième siècle, voir *Journal de Barbier*, Paris, 1857, 8 vol. in-18, t. I, p. 402, 403, 410, 441, t. III, p. 178, 217, t. V, p. 115, 213.

2. Au quinzième siècle, dans les temps ordinaires, une livre de sel coûtait cinq fois plus qu'une livre de pain, et ce fait était d'autant plus regrettable que la consommation en était très-grande, principalement à cause de la salaison des porcs et du poisson.

mandie et à quelques enclaves de la Bretagne, du Maine et de l'Anjou, le cidre formait dans ces régions la principale boisson des campagnes; mais son prix subit de grandes variations, et telles étaient les vicissitudes de la fortune publique, les invasions subites de la détresse, qu'en 1710 le setier de pommes valait dans la ville de Caen 120 fr.

Les diverses périodes de notre histoire où les denrées alimentaires paraissent avoir atteint leur maximum relatif sont le neuvième siècle, le dixième, le onzième, le quinzième et le seizième, et c'est un fait remarquable que les époques du moyen âge où les populations eurent le moins à souffrir de la disette, c'est-à-dire le douzième et le treizième siècle, sont précisément celles où la noblesse, emportée par les croisades vers l'Orient, laissa respirer le pays qu'elle livrait sans cesse aux dévastations des guerres privées. Au seizième siècle, une hausse extrême se manifesta sur toutes les denrées; mais cette hausse était proportionnelle à l'avilissement du prix de l'argent qu'avait occasionné la découverte de l'Amérique¹. On pourrait croire qu'en raison même de l'abondance du numéraire, l'aisance était devenue beaucoup plus grande et s'était étendue à toutes les classes de la nation, mais il était loin d'en être ainsi. La bourgeoisie des villes fut à peu près seule à profiter, par le commerce, de l'accroissement du capital, et c'est véritablement de cette époque que date sa fortune; mais les conditions restèrent les mêmes pour les habitants des campagnes, parce que la société était constituée de telle sorte que pas une parcelle de cet or nouveau ne venait féconder le sol épuisé de la vieille France et ranimer une agriculture ruinée qui n'avait pas même les ressources du crédit pour réparer ses désastres.

En même temps qu'il réglementait les procédés de l'industrie et les procédés de l'agriculture, le moyen âge, essentiellement formaliste, se prit de même à réglementer le prix des denrées alimentaires,

1. Un chapon qui, en 1501, se payait quatre sols, en valait quinze en 1598; une pinte de vin, qu'on avait pour quatre deniers au commencement du siècle, est taxée à trois sols en 1577; de dix-huit sols quatre deniers, la voie de bois s'était élevée, en 1575, à quatre livres quinze sols. E. Levasseur, *Hist. des classes ouvrières en France*, t. II, p. 53. — Le renchérissement dont nous parlons est curieusement constaté dans un Mémoire présenté en 1586 à la reine mère, par un écrivain anonyme, qui s'intitule *fidèle serviteur du roi*. Ce Mémoire, qui donne de curieux renseignements sur l'alimentation du seizième siècle, a été publié par M. Édouard Fournier, dans le tome VII des *Variétés historiques*, précieux répertoire où le savant éditeur a réuni une foule de pièces depuis longtemps introuvables.

croyant conjurer par des tarifs les disettes cruelles qui venaient sans cesse le surprendre. Sans être permanentes et générales, les lois de maximum sont cependant assez fréquentes dans notre histoire ¹.

Parmi celles qui concernent les blés, l'une des plus anciennes qui nous soient parvenues fut promulguée par Charlemagne, dans un capitulaire de l'an 794. Cette taxe rendit la baisse impossible, et Charlemagne fut le premier à protester contre sa propre ordonnance, en décrétant que les grains récoltés sur ses domaines seraient vendus à moitié prix. Les blés furent encore tarifés plusieurs fois depuis, entre autres en 805, en 806, puis sous Philippe le Bel, sous le roi Jean, sous Charles VIII, en 1488, sous Louis XIV, en 1693. Les taxes promulguées par les rois s'étendaient nécessairement à l'ensemble du royaume, et l'on comprend, sans qu'il soit besoin d'insister, combien était contraire au simple bon sens l'uniformité de prix imposée sur une aussi vaste étendue et dans des conditions de production si différentes. A côté des taxes générales sur les grains, il y en eut un grand nombre de particulières établies, soit par les juges des sièges royaux, soit par les magistrats des communes, soit par les seigneurs haut-justiciers, qui réclamaient, chacun de son côté, le droit de régler souverainement la police alimentaire.

La taxe sur le pain fut imposée à partir de la fin du XIII^e siècle dans un grand nombre de localités, mais la plupart du temps elle était fixée d'une manière tout à fait arbitraire, et sans qu'on ait cherché à garantir les intérêts de la fabrication en déterminant les prix de vente d'après les prix de revient. Le premier essai qui, d'après nos recherches, ait été fait à ce sujet, remonte pour Paris à l'année 1419. Cet essai eut lieu en présence des commissaires du Châtelet. Quelques années plus tard, il fut décidé que les mesureurs de grains seraient tenus de donner chaque semaine les mercuriales des marchés, et c'était d'après ces mercuriales que le prévôt de Paris publiait la taxe. Il en était de même dans un grand nombre de villes, et la taxation était faite, suivant les lieux, par les officiers du roi, ceux des seigneurs ou des communes.

Outre les taxes générales sur les blés dont nous venons de parler,

1. On sait qu'à Rome le blé était taxé; mais, à côté de la taxe, il y avait pour le peuple les distributions gratuites, et comme la plupart des blés qui nourrissaient l'Italie étaient tirés du dehors, cette taxe était uniquement imposée dans l'intérêt des populations latines.

les rois essayèrent à diverses reprises d'en imposer sur toutes les autres denrées alimentaires; l'ordonnance du roi Jean, promulguée en 1350, offre à cet égard un ensemble complet de législation; le prix des vivres les plus divers est tarifé dans cet acte législatif avec l'exactitude d'un compte de ménage; mais l'ordonnance ne fut jamais rigoureusement exécutée, pas plus que celle de 1567, qui avait également établi une loi de maximum.

Ce que l'autorité royale ne pouvait faire que très-difficilement pour l'ensemble du royaume, les pouvoirs locaux le faisaient souvent pour les circonscriptions territoriales qui leur étaient soumises. Dans quelques provinces, telles que l'Anjou et le Maine, les tarifs étaient fixés par les coutumes; dans les villes de communes, ils étaient fixés par les magistrats municipaux. Cependant la tarification n'était point permanente, et elle alternait avec la liberté, suivant que les années étaient plus ou moins abondantes. Les aubergistes seuls paraissent avoir été soumis aux tarifs d'une manière permanente et régulière.

Le poisson est de toutes les denrées celle qui fut le plus généralement et le plus constamment taxée. La viande le fut plus rarement, surtout à Paris. En 1725, un arrêté de police en date du 9 novembre la partagea en trois catégories, en fixant le prix de la livre à 7 sols pour la première catégorie et à 6 sols pour la seconde; mais cette mesure fut vivement désapprouvée par le public, et nous trouvons à ce sujet la note suivante dans les papiers de Delamarre: « Ce n'est point notre usage à Paris de fixer le prix de la viande; le grand nombre de provisions qui nous sont nécessaires, les différentes distances des lieux d'où elles nous sont amenées, ne nous permettent pas d'autre attention que d'en attirer l'abondance. Le seul attrait du gain que les marchands des provinces se proposent est capable de les mettre en mouvement pour nous les fournir, au lieu qu'une fixation qui bornerait leur avidité diminuerait à proportion leur empressement¹. » Ces réflexions sont fort sages, mais la vérité qu'elles expriment avait tardé bien longtemps à se faire jour, et à l'époque où Delamarre écrivait les lignes que nous venons de citer, la plupart des localités s'en tenaient encore aux vues économiques du moyen âge.

Quant aux boissons, vins, cidres et bières, on en voit presque toujours le prix déterminé soit par des ordonnances royales, soit par les

1. Collection Delamarre, t. 88, 48.

polices urbaines, ce qui s'explique par ce fait que les boissons étant soumises à des impôts de consommation réglés d'après les prix de vente, les rois aussi bien que les communes avaient intérêt à maintenir ces prix au-dessus d'un certain niveau, afin d'éviter la diminution de leur revenu. C'était donc uniquement dans l'intérêt du fisc et nullement dans l'intérêt du consommateur que le tarif des boissons était établi.

Les altérations fréquentes que subirent les monnaies sous l'ancienne monarchie et les brusques changements de leur valeur ne furent pas non plus sans influence sur l'établissement des tarifs alimentaires, parce qu'on voulait à l'aide de ces tarifs rétablir la proportion entre la valeur des monnaies et le prix des marchandises. C'est aussi dans cette altération des monnaies qu'il faut chercher quelquefois la cause de ces baisses ou de ces renchérissements instantanés dont nous avons parlé plus haut. Ce fait est très-clairement et très-formellement indiqué, pour l'année 1343, dans le passage suivant des grandes chroniques de Saint-Denis : « En cest an le roy fist cheoir sa monnoie par telle condicion, que ce qui valoit xii deniers de le monnoie courant, ne vouldroit que ix deniers... dont il advint que blés et vins et autres vivres vindrent à grant défaut et à grant chierté, pour laquelle chose le peuple commença à murmurer et à crier, et disoient que cette chierté estoit pour la cause que chascun attendoit à vendre se choses jusque à tant que la bonne monnoie courust. Et fu la clameur du peuple si grant que le roy fist cheoir du tout les monnoies devant dites; et nonobstant la clameur du peuple, le vin, les blés et autres vivres estoient plus chierement vendus que devant. »

Lors même qu'elles fixaient le prix des vivres avec l'intention d'assurer au pays la vie à bon compte, les administrations de l'ancienne monarchie retombaient encore dans cette erreur que nous avons déjà signalée plusieurs fois, c'est-à-dire qu'en sacrifiant tout au consommateur elles arrêtaient complètement l'essor de la production. Pour que les taxes alimentaires, d'ailleurs, eussent été rationnellement établies, il eût toujours fallu maintenir une exacte proportion entre ces taxes d'une part, les salaires et les charges publiques de l'autre. Il eût de plus fallu tenir compte de l'activité du travail; et c'est précisément ce que l'on se gardait bien de faire. Lorsqu'on dit aujourd'hui : qu'importe que le pain soit cher, pourvu que la journée se paye bien et que les affaires marchent, on exprime un fait très-vrai. Mais au moyen âge, quand le pain était cher, les affaires ne marchaient pas toujours, tant s'en

fait, car les causes qui paralysaient l'agriculture paralysaient également l'industrie; les crises du travail étaient aussi brusques que les fluctuations du prix des denrées alimentaires, et la misère pouvait quelquefois être très-grande quand ces prix étaient modiques.

Nous voici maintenant arrivé au terme de notre travail; arrêtons-nous et résumons-nous ¹.

Ce qui résulte jusqu'à la dernière évidence des faits nombreux que nous venons d'analyser confirme pleinement ce que nous avons dit au début même de cette étude, à savoir, qu'il faut chercher surtout dans la constitution économique et administrative de la société la cause de ces disettes, de ces famines, de cette difficulté de vivre, qui, pendant tant de siècles, jettent le désespoir au sein des populations de la France. En effet, en prenant pour point de départ de la question alimentaire l'étude de la propriété territoriale, nous avons vu cette propriété érigée en monopole; la plus grande partie du sol est immobilisée aux mains de la noblesse et du clergé; dans le servage, ce n'est point la terre qui appartient au paysan qui la cultive, c'est le paysan qui appartient à la terre; dans le vasselage, les fruits du travail agricole sont en grande partie absorbés par les impôts de toute nature : par l'impôt féodal, qui n'est qu'un tribut payé à la suzeraineté, et qui ne profite qu'aux individus d'une seule et même caste; — par l'impôt royal, inégalement réparti, rejeté tout entier par les privilèges sur les classes industrielles et agricoles, arbitrairement taxé, inégalement perçu et hors de toute proportion avec les ressources de ceux qui l'acquittent, attendu qu'ils forment la partie la plus pauvre de la nation. L'argent, qui fertilise le sol, manque absolument, car l'agriculture reste complètement en dehors du mouvement commercial, et, sous ce rapport, la triste situation de la

1. Depuis la publication de nos précédents articles, il nous est tombé sous les yeux un curieux travail de M. Alphonse Feillet, intitulé : *Un chapitre inédit de l'histoire de la Fronde*. C'est un tableau fort curieux et fort bien fait de la triste situation du pays durant la période qui s'étend de 1640 à 1660. Nous avons trouvé dans les nombreux documents recueillis par M. Feillet une confirmation nouvelle de tout ce que nous avons dit, au début de cette étude, sur le dix-septième siècle. M. Feillet publiera prochainement ce travail complet sous le titre de : *les Misères de la Fronde et saint Vincent de Paul*.

France, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, est telle que le capital d'exploitation qui, à cette date, s'élève en Angleterre à 250 fr. par hectare, s'élève à peine chez nous à 45 fr. pour la même quantité de terre. Les charges qui pèsent sur le sol absorbent les profits qu'il peut donner. La production se ralentit, et quelquefois même elle s'arrête complètement.

Les lois qui régissent l'exploitation ne sont pas moins désastreuses. Par les clauses des fermages, le cultivateur est soumis, comme l'ouvrier des villes par les statuts des corporations, à la consigne des vieux usages ; par la trop courte durée des baux il est condamné à travailler au jour le jour, sans s'inquiéter pour l'avenir de cette terre toujours prête à lui échapper. Habitué à tout réglementer, le travail des bras aussi bien que les consciences, les pouvoirs publics réglementent l'agriculture sans tenir compte de la différence des lieux et de l'imprévu de la nature ; ils procèdent avec un aveugle empirisme, abstraction faite de toute expérience et de tout examen, attendu qu'en vertu même de leur principe, basé sur l'autorité absolue et l'irresponsabilité, ils sont naturellement conduits à se croire infaillibles. En sacrifiant tout, ainsi que nous l'avons montré, à la culture exclusive des céréales, ils épuisent le sol, préparent la stérilité par le manque de fumiers, et le jour où la récolte en blé vient à faire défaut, la famine arrive avec ses plus terribles désastres, le pays ne possédant en dehors du blé que de très-faibles ressources, et se trouvant par cela même dénué de toute compensation ¹. Entravé, lorsqu'il s'agissait de produire, par les usages législatifs et sa propre ignorance, le cultivateur se voyait sans cesse menacé lorsqu'il s'agissait de conserver ses produits. En retour des charges accablantes qu'il avait à supporter, les lois ne lui donnaient qu'une protection insuffisante, et la brutalité sauvage des gens de guerre, ainsi que le gibier privilégié des seigneurs, venaient sans cesse anéantir les fruits de son travail.

A ces causes déjà si nombreuses de misère s'ajoutaient encore les lois qui présidaient au commerce des céréales, à leur circulation, à leur répartition sur les divers points du territoire. Les circonscriptions féodales, les villes, les provinces, nous l'avons montré surabondamment, étaient complètement isolées les unes des autres ; par suite

1. Ce fut très-probablement le manque de compensation dans les années où la disette des céréales se faisait sentir et l'épuisement du sol par la culture mal entendue des blés, qui conduisirent Parmentier à chercher et à propager de nouvelles denrées alimentaires.

de leur organisation morcelée et de leur autonomie égoïste, elles ne s'aidaient point, ne se secouraient point mutuellement; la disette et l'abondance se trouvaient souvent localisées à quelques lieues de distance, et le mal s'aggravait encore de la multiplicité des péages, des octrois, de la difficulté des transports, de la violation des droits de propriété par l'inféodation des routes et des rivières au profit de certains seigneurs ou de certaines villes. Le cultivateur qui voulait vendre ses blés était toujours contraint de les vendre à la baisse; une fois arrivé sur les marchés, il n'en était plus maître, et il se voyait placé sans cesse sous le coup des réquisitions forcées et des lois sur l'accaparement; mais ces lois elles-mêmes, si contraires à l'agriculture, allaient directement contre leur but; et, tout en détruisant les réserves, elles créaient l'agiotage clandestin et *le pacte de famine*.

Les détails que nous avons donnés sur la meunerie et la boulangerie nous ont présenté des faits tout aussi contraires aux plus simples notions de l'économie sociale. La banalité des fours et des moulins constituait, pour les populations, la plus lourde charge, et les soumettait en certains lieux, par la *verte moute* et la *suite de moulin*, aux plus dures vexations; astreint à la police la plus minutieuse et la plus imprévoyante, également entravé pour ses achats et pour ses ventes, le métier de la boulangerie était ruiné par les tarifs à la baisse que lui imposaient les pouvoirs locaux; et, sous le coup des fausses mesures qui le régissaient, le prix du pain, dans des années de récolte abondante, atteignait parfois, suivant les lieux, des prix excessifs.

La production du bétail, nous l'avons prouvé, ne se trouvait point dans de meilleures conditions. Les ressources de l'élevage étaient considérablement restreintes par suite des tendances exclusives qui portaient l'agriculture vers le blé; les prairies artificielles étaient peu nombreuses; les pâturages naturels, soumis aux seigneurs, n'étaient concédés à titre usager aux populations qu'à des conditions souvent très-onéreuses; ceux qui appartenaient aux communes ne donnaient que de faibles produits; la féodalité prélevait sur les troupeaux de nombreuses redevances, et le commerce de la boucherie, qui rencontrait pour ses approvisionnements les mêmes obstacles que le commerce des blés ou la boulangerie, se trouvait placé sans cesse entre les menaces des lois qui lui ordonnaient, sous les peines les plus sévères, de fournir des viandes à la consommation, et une agriculture appauvrie qui n'avait point de bestiaux.

Les ressources inépuisables que pouvait présenter la pêche côtière et fluviale étaient également compromises et considérablement diminuées par les lois qui régissaient la propriété des eaux ou les redevances fiscales auxquelles était soumis le poisson; et tandis que, d'une part, on prenait de sages précautions pour la conservation des espèces, de l'autre on ruinait par les gabelles la pêche maritime, la plus productive de toutes.

Ainsi dans ce déplorable système, tout s'enchaînait avec une logique fatale; une réglementation oppressive concourait sur tous les points à l'anéantissement des ressources de la nature et du travail de l'homme. Le fisc venait à son tour mettre une main impitoyable sur les objets de première nécessité; toujours besoigneuse, parce qu'elle fut toujours prodigue, surtout dans les derniers siècles, l'ancienne monarchie avait ajouté à la valeur vénale des denrées alimentaires une surtaxe considérable par les péages des routes, par les péages des rivières, par les droits des marchés, par les offices, par les aides, par les fermes, par le domaine; à certaines époques, elle était allée jusqu'à imposer les blés, jusqu'à imposer le pain; car, ainsi que nous l'avons dit, comme elle n'avait pas les ressources multiples et variées de nos budgets, c'était sur la nourriture et les boissons qu'elle faisait porter principalement les charges fiscales. Enfin, en diverses occasions, elle en vint jusqu'à taxer les vivres, pour augmenter la quotité de l'impôt en augmentant leur prix.

De vastes portions de territoire délaissées par les cultivateurs, des domaines abandonnés que l'État met à la disposition du premier occupant, l'agriculture, ruinée et découragée, manquant de bras et de capitaux, le chiffre de la population des campagnes restant stationnaire ou diminuant dans une proportion considérable, les villes encombrées de vagabonds et de mendiants, la culture de la vigne, l'une des plus grandes richesses de notre sol, tuée par les aides, voilà le tableau que présente le passé de la France. Nous avons cité assez de témoignages pour que l'on ne nous accuse point d'exagérer, et c'est dans les documents législatifs eux-mêmes que nous avons cherché nos preuves. Il est d'ailleurs un fait qu'on ne saurait méconnaître: c'est qu'à travers tout le moyen âge jusqu'à la révolution française, une longue et sourde protestation ne cesse de se faire entendre contre l'organisation sociale; cette protestation éclate dans les requêtes et les suppliques des communes, dans les cahiers des états généraux et provinciaux, dans les émeutes et les insurrections, car cette ancienne

monarchie, que quelques historiens s'obstinent encore à représenter comme l'idéal de l'ordre et de la soumission au principe d'autorité, n'offre, au contraire, quand on descend dans la réalité des faits, qu'une suite de troubles et de désordres ; la règle inflexible et immuable est partout, dans l'ordre civil comme dans l'ordre religieux ; mais sous les apparences extérieures de la discipline règne une anarchie profonde, et, comme l'antiquité païenne, la monarchie a ses révoltes serviles dans les insurrections qui ensanglantèrent la Normandie en 997 et en 1034 ; dans l'hérésie socialiste des Vaudois, dans le mouvement communal, dans la jacquerie, dans l'émeute cabochienne, dans ces associations redoutables d'aventuriers, *malandrins* ou *tard-venus*, qui, ne trouvant pas leur place dans la société régulière, se font une industrie du meurtre et du pillage ; elle a les *nu-pieds*, la contrebande armée des aides et des gabelles ; et dans les villes industrielles, des émeutes sans nombre pour le prix des salaires ou le prix du pain. Faut-il s'en étonner, et n'était-ce point là une conséquence inévitable de la constitution même d'une société basée sur l'exclusion, d'une société où l'inégale distribution des droits devait nécessairement faire perdre la notion de l'égalité des devoirs, où l'activité humaine, asservie et comprimée dans ce qu'elle avait de légitime et de moral, était sans cesse refoulée sur elle-même ? En présence d'une pareille organisation, si de plus grands désordres n'ont point agité le royaume, c'est qu'au-dessus de toutes ces misères brillait la lumière du christianisme ; c'est que la religion, seul lien, seul frein et seule espérance des hommes au milieu de cette barbarie, leur enseignait à se résigner et à souffrir, et leur montrait devant la mort et devant Dieu cette égalité qu'ils cherchaient en vain sur la terre.

Comment un pareil état de choses a-t-il pu se maintenir pendant un aussi long espace de temps ? Comment les bonnes intentions de plusieurs de nos rois, les aspirations du peuple vers une condition meilleure, les efforts de la charité chrétienne, les grands hommes qui sont notre gloire, jurisconsultes, écrivains, administrateurs, sont-ils restés impuissants à réformer de pareils abus ?

Voici, selon nous, ce qui explique cette impuissance :

Jusqu'au seizième siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement de la méthode expérimentale inaugurée par Bacon, on procède exclusivement en économie sociale par des formules empiriques, qui se perpétuent de siècle en siècle sans que l'on s'avise jamais de les soumettre

à l'observation des faits. On sent le mal, on s'en plaint avec amertume, mais quand il s'agit d'y porter remède, on s'arrête à la surface : on multiplie les règlements, mais ces règlements, minutieux jusqu'à devenir impraticables, laissent subsister toutes les bases sur lesquelles repose l'organisation sociale, c'est-à-dire la constitution féodale de la propriété, l'inégalité des classes, l'inégalité des charges, le manque absolu de justice distributive dans la répartition des impôts, le morcellement du royaume par les fiefs et par les provinces, la confusion ou la contradiction des pouvoirs. Seule, au milieu de ce chaos, la royauté représente l'unité politique et administrative, mais cette unité qu'elle poursuit et qu'elle prépare se dérobe sans cesse à ses efforts, car pour la réaliser dans la pratique, elle serait forcée de faire table rase du droit féodal dont elle-même est issue, le roi n'étant en réalité que le suzerain de tous les fiefs de France; elle serait forcée de faire table rase des privilèges provinciaux ou communaux; mais ces privilèges elle ne peut les détruire, car elle les a reconnus, accordés ou sanctionnés, et c'est par eux qu'elle a rattaché les villes et les provinces à la couronne. Les institutions en apparence les plus libérales sont aussi impuissantes que la royauté pour accomplir les grandes réformes économiques dont le pays tout entier sent impérieusement le besoin, parce qu'elles se retrouvent en présence des mêmes obstacles. Expression de l'esprit des trois ordres qui constituent la représentation politique de la nation, les états généraux, tout en exprimant des vœux fort sages, tout en signalant de graves abus, maintiennent toujours sévèrement les distinctions des diverses castes qui les composent; la noblesse y défend ses privilèges; le clergé y défend ses exemptions d'impôts et ses dîmes, comme le tiers état y défend le monopole de ses maîtrises, l'indépendance de ses communes, ses franchises militaires et fiscales; toutes les grandes mesures émanées des rois et qui ont pour but l'intérêt général viennent se briser sans cesse contre le droit particulier; et devant chaque réforme partielle surgissent des difficultés qui tiennent à l'ensemble du système et à l'organisation consacrée par les siècles. S'agit-il, par exemple, de supprimer la vénalité des offices? il faut rembourser les charges. S'agit-il d'abolir les maîtrises? le titre de *maître* est une propriété dont il faut indemniser le titulaire. Il en est de même pour la suppression des redevances féodales. Mais où trouver l'argent, quand déjà le pays est accablé d'impôts, quand chaque jour ajoute au déficit? Les deux derniers siècles de la monarchie nous offrent, du reste, plus

d'un exemple des difficultés, on pourrait dire des impossibilités que rencontrait le gouvernement lorsqu'il s'agissait d'opérer les plus sages améliorations. Colbert réclame l'abolition des brevets d'apprentissage, et les corporations l'emportent sur Colbert.

En 1766, on présente au parlement un édit qui supprime les jurandes, et le parlement le repousse comme attentatoire au droit de propriété. Quelques années plus tard nous voyons Turgot essayer, d'abord comme intendant de Limoges, l'application de mesures très-utiles aux intérêts de l'agriculture, et, comme ministre, étendre ces mêmes mesures à l'ensemble du royaume; des résistances invincibles viennent paralyser ses efforts. En 1776, il abolit les maîtrises et les corporations; l'année suivante il est obligé de les rétablir; mais l'édit qui les reconstituait en les modifiant ne fut pas même appliqué dans tout le royaume, les parlements de Toulouse, d'Aix, de Bordeaux, de Besançon, de Rennes et de Dijon, ayant refusé de l'enregistrer, de telle sorte que l'industrie française se trouva placée sous deux régimes différents. Des faits identiques se produisent lorsqu'il s'agit de changer l'assiette de l'impôt, de faire payer les privilégiés, d'autoriser la circulation des grains, d'améliorer la condition des personnes. Les réformes les plus urgentes viennent se heurter contre le respect des traditions, l'autorité du droit ancien, l'inviolabilité des abus sauvegardés par les castes, car ces réformes soulèvent toujours par quelque point les plus hautes questions sociales, telles que l'abolition des privilèges, l'égalité des droits, l'unité du pouvoir, l'unité administrative, la liberté du travail ou la constitution de la propriété. On ne pouvait en accomplir une seule sans toucher aux bases mêmes de l'ordre social, sans provoquer de tous côtés les résistances les plus vives. Il fallait donc, pour fonder un droit nouveau, rompre avec le passé tout entier, en effaçant jusqu'à ses ruines. Ce fut l'œuvre de la révolution française, véritable liquidation économique d'une société qui ne pouvait plus vivre et ne pouvait pas se réformer. Aujourd'hui que les acteurs de ce drame terrible sont entrés dans la postérité, l'histoire a fait la juste part des grandeurs et des crimes. La conscience du genre humain a flétri les bourreaux, la pitié des âmes généreuses a réhabilité les victimes; mais à quelque point de vue qu'elle se place, l'histoire est unanime à reconnaître que l'ancien régime était fatalement condamné à disparaître devant les principes de 89, parce que ces principes, en s'appuyant tout à la fois sur la justice, la science et l'égalité proclamée par le christianisme,

réalisaient les vœux inutilement formulés depuis tant de siècles par cette majorité de la nation sur laquelle pesait l'exclusion et qui supportait toutes les charges. L'histoire a reconnu également qu'il était impossible de changer l'ordre économique sans renouveler la théorie du droit politique, sans déplacer la notion du pouvoir, et qu'il n'y avait pas de moyen terme entre des réformes partielles et une rénovation radicale. N'est-ce pas en effet de cette rénovation que datent, après une si longue immobilité, les immenses progrès réalisés depuis un demi-siècle dans l'économie sociale? Cette rénovation a fait un peuple avec des castes; elle a constitué dans l'ordre politique et administratif cette unité que la royauté avait poursuivie au prix de tant d'efforts sans parvenir à la fonder. Par la suppression des douanes intérieures et des péages, par l'uniformité des poids et mesures, elle a donné au commerce sa puissante expansion; par l'abolition des maîtrises et des jurandes, elle a fait disparaître le monopole du travail et assuré à chacun le développement de son intelligence et de sa force; elle a mis fin à la tyrannie des gabelles, à la longue et inique spoliation des traitants, à l'inégale et injuste répartition des impôts; enfin, en ce qui touche la question alimentaire, elle a doublé les forces du travail agricole et quintuplé ses produits, en le laissant agir selon ses intérêts et ses besoins, en lui donnant le trafic pour auxiliaire, et par le trafic le capital et le crédit; elle a conjuré la famine, en arrachant l'agriculture à la réglementation étouffante qui l'immobilisait dans la routine, en établissant entre les diverses zones du territoire la libre circulation des subsistances, en un mot en fécondant la terre par la liberté.

FIN.

GOETHE ET SCHILLER

PAR M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

CORRESPONDANCE ENTRE GOËTHE ET SCHILLER¹

VI

WALLENSTEIN

(1798)

An moment où s'ouvre l'année 1798, Schiller a déjà écrit les deux premiers actes de *Wallenstein*. La pièce n'est pas encore divisée comme elle le sera plus tard. Ce *grand cycle wallensteinien*, ainsi que l'appelle Goethe en ses *Annales*, ces trois pièces (comédie, drame, tragédie) qui sont enchaînées l'une à l'autre, et dont l'ensemble ne formera pas moins de onze actes, Schiller espère encore les ajuster dans le cadre d'un seul drame. Peu à peu, on le verra dans les lettres qui suivent, son premier plan se modifie. Les conseils de Goethe et ses réflexions propres le décident à diviser son œuvre en trois parties à la fois unies et distinctes. Le 8 janvier, il écrivait à Koerner : « J'attends Goethe ici dans huit jours ; ce sera une époque importante dans mon travail, car je lui lirai tout ce que j'ai déjà fait de mon *Wallenstein*. Je suis impatient de connaître son avis, bien qu'en somme je me croie assuré de l'impression que mon œuvre doit produire sur tout esprit cultivé. Je suis obligé d'avouer, en effet, que je suis fort content de mon travail et qu'il m'arrive maintes fois d'en être étonné moi-même. Tu n'auras pas à y regretter l'ardeur, l'inspiration intime de mes meilleures années, et cependant tu n'y retrouveras rien de ma brutalité d'alors. Le calme puissant, la force

1. Voir les 37^e, 38^e, 39^e, 40^e et 41^e livraisons.

contenue de l'imagination obtiendront ton suffrage. Sans doute, ce n'est pas une tragédie grecque et ce ne peut en être une... Le sujet est trop riche, c'est tout un monde en petit, et l'exposition seule m'a entraîné à des développements extraordinaires. » Cette exposition dont parle ici Schiller, c'est-à-dire la peinture des soldats et des officiers du duc de Friedland, formera deux pièces séparées, une comédie-prologue, *le Camp de Wallenstein*, et un drame, *les Piccolomini*; mais c'est seulement au mois de septembre que le poète, sur les conseils de Goethe, fera subir à son œuvre cette transformation définitive.

Il y était préparé, du reste, par ses méditations personnelles et les difficultés sans nombre qu'il rencontrait sur sa route. Les lettres de Schiller à Koerner sont ici, comme en maintes circonstances, le commentaire et le complément de sa correspondance avec Goethe. Le 15 juin 1798, il épanchait ses plaintes dans le cœur de son ami de Dresde : « Il faut bien se garder d'attaquer un sujet compliqué, immense, ingrat, comme l'est mon *Wallenstein*, un sujet où le poète est obligé d'épuiser toutes ses ressources pour animer une matière rebelle. Ce travail me dérobe le doux calme de ma vie, il m'enchaîne à un point fixe, il ne me permet pas d'avoir l'esprit paisiblement ouvert à d'autres impressions. Je suis harcelé maintenant par la nécessité de finir, et en même temps l'horizon de mon œuvre s'élargit toujours devant moi, car plus on avance dans l'exécution d'une œuvre d'art, plus on aperçoit clairement les exigences du sujet et les lacunes qu'on n'avait pas d'abord soupçonnées. » Lorsque Schiller adressait à Koerner ces confidences et ces plaintes d'artiste, il sentait déjà que son cadre trop étroit éclatait entre ses mains. Goethe n'eut pas de peine à le persuader, quand il lui conseilla de substituer à son premier projet le *cycle wallensteinien*. Le 30 septembre, après des conversations décisives avec Goethe, Schiller donnait à Koerner cette importante nouvelle : « Pour faire de mon prologue une œuvre indépendante de la pièce et qui puisse être représentée seule, je l'ai beaucoup augmentée, je l'ai augmentée de la moitié certainement, je l'ai remplie d'un grand nombre de figures nouvelles; et c'est maintenant, je puis le dire, un tableau très-vif d'un camp de guerre sous Wallenstein..... Quant à la pièce elle-même, après de mûres méditations et de nombreuses conférences avec Goethe, je l'ai partagée en deux pièces distinctes; l'ordre que j'avais établi dans mon œuvre m'a rendu ce changement très-

facile. Sans cette opération, *Wallenstein* eût été un monstre en largeur et en étendue, et pour que la pièce fût possible au théâtre il aurait fallu en sacrifier maintes parties essentielles. Maintenant cela forme, y compris le prologue, trois pièces importantes, dont chacune, dans une certaine mesure, compose un tout complet, et dont la dernière seulement est la tragédie proprement dite. Les deux dernières pièces ont chacune cinq actes; la seconde pièce porte le nom des *Piccolomini*, et les montre tous deux en face de Wallenstein, l'un dévoué, l'autre hostile. Wallenstein ne paraît qu'une fois dans cette pièce, au second acte; les autres actes sont remplis tous les quatre par les *Piccolomini*. Cette pièce renferme l'exposition dans toute son ampleur, et s'arrête au moment où le nœud de l'action est lié. La troisième pièce s'appelle *Wallenstein*, et forme, à proprement parler, une tragédie complète; les *Piccolomini* ne méritent que le nom de pièce de théâtre, et le prologue est une comédie¹... Ces changements sans doute m'imposent un nouveau travail, car, pour donner plus de consistance aux deux premières pièces, j'ai besoin de quelques scènes de plus et de plusieurs nouveaux motifs; mais ce travail renouvelle aussi mon inspiration, et il est infiniment plus agréable pour moi de développer mon œuvre que d'avoir à en retrancher telle ou telle partie pour la faire tenir dans un étroit espace... »

Pendant que ce seul travail réclame toutes les forces de Schiller, que fait Goethe? il mène, comme toujours, mille choses de front. Il fonde avec son ami Meyer un recueil périodique, *les Propylées*, consacré à des études d'archéologie et d'art. Il revient à son *Faust*, coordonne le plan de la seconde partie et en écrit plusieurs épisodes; il poursuit ardemment ses études sur la théorie des couleurs, il écrit l'histoire de ce grand problème, il rassemble toutes les idées émises sur le phénomène de la lumière et de la coloration depuis Aristote jusqu'au moyen âge, et depuis le moyen âge jusqu'à la fin du dix-

1. On sait que Schiller ne s'est pas conformé à ces désignations. Son *Wallenstein*, dans sa forme définitive, porte le titre de *Poème dramatique* (*ein Dramatisches Gedicht*); il est divisé en deux parties, la première comprenant le prologue, c'est-à-dire les beaux vers prononcés à la réouverture du théâtre de Weimar, le 12 octobre 1798, *le Camp de Wallenstein* et *les Piccolomini*; la seconde renfermant la *Mort de Wallenstein*. Ces trois titres différents, comédie, pièce de théâtre, tragédie, dont il est question dans la lettre à Koerner, ont été mis de côté. Schiller dit simplement : *les Piccolomini, en cinq actes*; *la Mort de Wallenstein, en cinq actes*.

huitième siècle. Tous les physiciens qui ont traité ce sujet, célèbres ou obscurs, sont interrogés par lui avec une exactitude scrupuleuse. Il n'oublie pas même Marat, si maltraité de Voltaire, et le défend contre la commission de l'Académie des sciences qui a condamné ses travaux. Si nous pouvions citer ici toutes les lettres de Goethe pendant l'année 1798, on verrait quelle passion et quel soin il apportait à cette étude; on verrait aussi Schiller, initié à la physique par son ami, s'associer en quelque sorte à ses projets, lui suggérer maintes idées, partager sa passion, et célébrer déjà, comme si la victoire était certaine, la destruction du *mensonge newtonien*. C'est l'époque où Goethe conçoit la pensée d'un grand poème didactique sur le Cosmos. Au milieu de ses études de physique et d'histoire naturelle, la publication des *Propylées* le ramenant à l'art antique, il étudie encore Homère, et s'aperçoit qu'entre l'*Iliade* et l'*Odyssée* il y a place pour un poème dont le sujet serait la mort d'Achille. Aussitôt il se met à l'œuvre et compose les premiers chants de l'*Achilléide*. Voilà, certes, des travaux bien différents; eh bien, parmi tant de faits et d'idées, parmi tant de recherches scientifiques et de poétiques images, dans ce cortège de pensées sublimes ou ingénieuses sans cesse évoquées autour de lui, sa préoccupation principale c'est le *Wallenstein* de Schiller. Poète, archéologue, physicien, naturaliste, Goethe est aussi directeur de théâtre; depuis les derniers mois de l'année 1797, il semble attacher à ses fonctions une nouvelle importance, il surveille les acteurs de plus près, il fait agrandir la salle et disposer la scène avec plus d'art. Une poésie nouvelle va naître avec *Wallenstein*; il faut un nouveau théâtre à Schiller.

Tel est le programme que va développer l'histoire intime des deux poètes. Nous en savons assez maintenant pour nous intéresser à leur dialogue.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 2 janvier 1798.

Je regarde comme un excellent augure pour moi que vous soyez le premier à qui j'écris sous ce nouveau millésime. Puisse le sort vous être toujours aussi favorable qu'il l'a été pendant les deux années qui viennent de s'écouler! je n'ai rien à vous souhaiter de mieux. Si moi aussi je pouvais enfin avoir le bonheur de produire par de belles œuvres tout ce que la nature a mis de mieux en moi, tous mes vœux seraient accomplis.

La faculté toute particulière que vous possédez de vous partager entre la réflexion et la production est vraiment digne d'admiration et d'envie. Ces deux travaux de l'intelligence se séparent complètement en vous, et c'est sans doute à cause de cette séparation que vous vous acquittez toujours de l'un et de l'autre avec la plus parfaite pureté. Tant que vous produisez vous êtes dans les ténèbres, et la lumière est en vous, mais dès que vous réfléchissez, cette lumière intérieure se produit au dehors et éclaire les objets pour vous et pour les autres. Chez moi, ces deux exercices intellectuels se confondent, et certes ce n'est pas à mon avantage.

Un nouveau compte rendu de *Hermann et Dorothee*, que je viens de lire dans la *Gazette de Nuremberg*, me confirme dans la conviction que les Allemands ne sont accessibles qu'à ce qui appartient au domaine des généralités, de la raison et de la morale. Ce compte rendu est plein de bonne volonté, mais on n'y voit pas un seul mot qui annonce le vrai sentiment poétique, ou du moins un aperçu de l'économie de l'ensemble de ce poème. Le bon critique ne s'attache qu'à certains passages et toujours de préférence à ceux qui partent du cœur.

N'auriez-vous pas lu le singulier ouvrage de Rétif : *le Cœur humain dévoilé* ? n'en avez vous pas du moins entendu parler ? Je viens de lire tout ce qui en a paru, et malgré les platitudes et les choses révoltantes que contient ce livre, il m'a beaucoup amusé. Je n'ai encore jamais rencontré une nature aussi complètement matérielle ; il est impossible de ne pas s'intéresser à la quantité de personnages, de femmes surtout, qu'on voit passer sous ses yeux, et à ces nombreux tableaux caractéristiques qui peignent d'une manière si vivante les mœurs et les allures des Français. J'ai si rarement l'occasion de puiser quelque chose en dehors de moi, et d'étudier les hommes dans la vie réelle, qu'un pareil livre me paraît inappréciable...

J'attends demain l'annonce positive du jour de votre arrivée. Ma femme se rappelle à votre souvenir.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 3 janvier 1798.

C'est une bien grande satisfaction pour moi de me savoir si près de vous au commencement de cette année ; je voudrais seulement vous voir bientôt et pouvoir vivre quelque temps avec vous. J'ai bien des choses à vous communiquer, à vous confier même, afin qu'une nouvelle époque de ma vie pensante et poétique puisse arriver le plus tôt possible à sa maturité complète.

Je me réjouis d'avance de voir quelque chose de votre *Wallenstein*, car cet ouvrage est pour moi une nouvelle source de l'intérêt que je

prends à votre personne, et je fais des vœux bien sincères pour que vous puissiez le terminer cette année.

Je croyais venir vous voir dimanche prochain, il paraît qu'un nouvel obstacle retardera mon départ; samedi vous saurez au juste ce qu'il en est. Vous recevrez le même jour la copie d'un vieux dialogue entre un savant chinois et un jésuite. L'un s'y montre en idéaliste créateur, l'autre en véritable Reinholdien. Cette découverte m'a énormément amusé et donné en même temps une haute idée de la pénétration des Chinois.

Je n'ai pas encore lu le livre de Rétif, je vais tâcher de me le procurer.

Si, à l'exemple des escamoteurs, il nous importait, à nous autres poètes, de ne laisser deviner à personne comment se font nos tours d'adresse, nous aurions beau jeu. C'est ainsi que quiconque se moque du public et nage avec le courant peut compter sur des succès non contestés. Dans *Hermann et Dorothee*, pour ce qui concerne le fond du sujet, je me suis conformé une bonne fois à la volonté des Allemands, et les voilà enfin on ne peut pas plus contents. Maintenant je me demande si, par ce même moyen, je ne pourrais pas faire une œuvre dramatique qu'on serait forcé de jouer sur tous les théâtres, et que tout le monde trouverait magnifique, l'auteur seul excepté.

Je remets à notre prochaine réunion la solution de ce problème et de bien d'autres encore. Je voudrais de tout mon cœur que vous pussiez ces jours-ci être près de nous, afin de voir à la même heure et l'un à côté de l'autre, la plus grande monstruosité de la nature organique : un éléphant, et la plus gracieuse figure artistique : la madone de Raphaël.

J'apporterai avec moi l'ouvrage de Schelling : *Idées pour une philosophie de la nature*; cela nous fournira des matériaux pour plus d'un sujet de conversation. Portez-vous bien; mes compliments à votre chère femme...

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 5 janvier 1798.

... Je suis bien fâché que votre arrivée ici soit soumise à tant de retards. Tout en vous attendant avec impatience, j'ai fait quelques pas en avant dans mon travail, et je pourrai vous en lire quatre fois autant que le prologue, et cependant il n'y a encore rien de présentable du troisième acte.

Aujourd'hui que je vois mon ouvrage devant mes yeux proprement copié par une main étrangère, il me semble que moi aussi j'y suis devenu étranger, et pourtant j'y prends un véritable plaisir. Je m'y

suis élevé au-dessus de moi-même, ce que j'attribue à nos relations, car je n'ai pu étendre ainsi au loin mes limites subjectives que par des rapports continuels avec une nature objective, et par mes vives tendances à me rapprocher d'elle pour la contempler et la comprendre. Je trouve que la clarté et la réflexion, fruits d'une époque plus avancée dans la vie, ne m'ont rien fait perdre de la chaleur de la jeunesse. Mais il vaudrait mieux que j'entendisse cela de votre bouche que de vous le dire moi-même.

Je me tiendrai pour dit désormais de ne plus jamais choisir d'autres sujets que des sujets historiques ; ceux de mon invention seront toujours pour moi un écueil dangereux. Idéaliser la réalité est tout autre chose que de réaliser un idéal, ce que l'on est toujours obligé de faire lorsqu'on se crée soi-même un sujet. J'ai assez de puissance pour animer et réchauffer des matières précises et limitées, et la précision objective d'une pareille matière met en même temps un frein à mon imagination et ôte à ma volonté ce qu'elle a d'arbitraire.

Lorsque j'aurai eu du succès avec plusieurs pièces de théâtre, je serais presque tenté de captiver la bienveillance de notre public par ce qu'il appellera une mauvaise action, c'est-à-dire d'exécuter un projet conçu depuis longtemps, et qui consiste à transporter Julien l'Apostat sur le théâtre. Il y a dans ce sujet un monde historique qui lui est particulier, dans lequel je suis presque sûr de trouver un riche butin poétique ; et le terrible intérêt que contient ce sujet contribuerait à rendre très-puissante sa poétique mise en action. Si le *Misopogon* ou les lettres de Julien se trouvent dans la bibliothèque de Weimar, vous me feriez bien plaisir de me les apporter...

Je joins ici un écrit de Kœrner sur votre *Pausias*... SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 6 janvier 1798.

Je vous félicite de tout mon cœur du contentement que vous cause la partie achevée de votre travail. Vous comprenez si clairement tout ce que vous pouvez exiger de vous, que je ne doute nullement de la justesse de votre appréciation. Le contact de nos deux natures nous a déjà procuré plus d'un grand avantage, et j'espère que nos relations continueront à produire cet effet. Si je suis pour vous le représentant de plusieurs objets, vous m'avez de votre côté ramené à moi-même, en me détournant de l'observation trop exacte des choses extérieures. Par vous j'ai appris à contempler les diverses phases de l'homme intérieur, vous m'avez donné une seconde jeunesse et fait redevenir poète, ce que j'avais presque entièrement cessé d'être.

Je me ressens toujours de l'effet de mon voyage. Les matériaux

qu'il m'a fait recueillir ne peuvent me servir à rien, et je ne me sens nullement disposé à faire quelque autre chose. Cet état n'a rien de neuf pour moi, et je me souviens d'une foule de circonstances qui me prouvent que les impressions agissent pendant fort longtemps et en silence dans mon intérieur, avant qu'elles consentent à se prêter à un usage poétique ; aussi ai-je fait une longue pause et j'attends ce que me vaudra mon séjour à Iéna.

La manière dont Kœrner envisage *Pausias* est très-curieuse. Il paraît qu'il faut varier ses travaux autant que possible, afin que chacun puisse y trouver quelque chose à son goût. L'observation de Kœrner, cependant, a quelque chose de juste : le groupe du poème, animé seulement par le sentiment et par le souvenir, est aussi précis que s'il était peint, ce qui rend la lutte entre le poète et le peintre presque palpable.

Au reste, les poésies du dernier *Almanach des Muses* m'ont prouvé de nouveau que, ni les approbations les plus estimables, ni les critiques de tout genre, ne sauraient nous apprendre quelque chose ni nous être de la moindre utilité. Tant qu'une œuvre d'art n'est pas encore, personne ne se fait une idée de sa possibilité, mais dès qu'elle existe, le blâme et la louange sont toujours subjectifs ; et plus d'une personne, dont on ne saurait contester le bon goût, voudrait y ajouter ou y retrancher quelque chose qui détruirait l'œuvre tout entière. C'est ainsi que la valeur négative de la critique, la seule qui ait de l'importance, ne peut nous servir à rien.

Je désire, sous plus d'un rapport, que votre *Wallenstein* soit bientôt terminé ; ne négligeons cependant pas d'examiner à fond, pendant et même après ce travail, toutes les exigences du genre dramatique. Si vous êtes désormais parfaitement et d'avance sûr de votre plan et de ses moyens d'exécution, nous aurions bien du malheur si, avec votre richesse intérieure et votre talent exercé, vous ne parveniez pas à faire au moins deux pièces par an. Il faut que le poète dramatique soit joué souvent, afin de renouveler l'effet qu'il a produit et d'en faire la base de son avenir.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 9 janvier 1798.

... Je ne puis vous dire aujourd'hui qu'un petit bonsoir. J'ai passé toute la nuit sans dormir, et je me dispose à me coucher. Comment vous trouvez-vous par cet exécration temps ? moi j'en souffre dans tous mes nerfs. Je suis bien aise pour vous que vous ne soyez pas encore ici.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, 12 janvier 1798.

... Le retard de votre voyage ici me fera trouver le mois de janvier plus triste et plus long. Je tâcherai de tirer de ma solitude le seul avantage qu'elle peut m'offrir, celui de travailler sans relâche à *Wallenstein*. Il n'est peut-être pas mauvais que vous ne voyiez ma tragédie que lorsque j'aurai conduit l'action au degré de chaleur où elle pourra se mouvoir d'elle-même et où elle n'aura plus qu'à descendre, car dans le premier acte elle ne fait que commencer à monter. Ma femme se rappelle à votre souvenir.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 15 janvier 1798.

Un mot seulement pour aujourd'hui, demain je vous écrirai par la poste. Je me suis tellement abîmé dans ma scène principale, que j'y travaillerais encore si le crieur de nuit ne m'avait averti qu'il était temps de finir. Mon travail va toujours bien, et quoique le poète ne puisse pas plus compter sur son œuvre que le négociant sur les marchandises qu'il a embarquées, je ne crois pas avoir perdu mon temps.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 17 janvier 1798.

La bonne nouvelle du progrès de votre travail me console de ne pas recevoir une plus longue lettre, ce dont cependant je ne me vois privé qu'à regret...

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 26 janvier 1798.

Je viens de signer l'arrêt de mort en forme des trois déesses, Eunoïe, Dike et Irène¹. Consacrez à ces nobles défuntes de pieuses larmes chrétiennes, mais on décline les compliments de condoléance.

Dès l'année dernière, Cotta a fait à peine ses frais avec les *Heures*; cependant il voulait encore les laisser végéter, mais je ne voyais aucune possibilité de les continuer. Les collaborateurs sur lesquels je croyais pouvoir compter m'ont abandonné, et comme la rédaction de ce journal me donnait beaucoup de souci et de travail, sans aucun profit matériel assez important pour contre-balancer ces soucis et ce travail, je me suis débarrassé de cette affaire par une résolution subite et irrévocable. Il va sans dire que les *Heures* disparaîtront sans éclat;

1. Les *Heures*, Schiller renonçait décidément à la publication de ce Recueil.

et puisque la publication du douzième numéro a été remise au mois de mars prochain, elles s'endormiront d'elles-mêmes en véritables bienheureuses du sommeil éternel. J'aurais pu aussi insérer dans le douzième numéro un extravagant article politico-religieux qui aurait amené la défense de continuer les *Heures*, et je le ferais très-volontiers si vous pouviez me trouver un écrit de ce genre.

Depuis hier je me porte un peu mieux, mais je n'ai pas encore retrouvé les dispositions nécessaires pour reprendre mon travail. En attendant qu'elles m'arrivent, je cherche à faire passer le temps en lisant les voyages de Niebuhr et de Volney en Syrie et en Égypte. Je conseille à quiconque se désespère de la marche des événements politiques, d'avoir recours à la lecture de ces ouvrages, car c'est par eux que l'on comprend toute l'étendue du bonheur d'être né en Europe. Il est vraiment inconcevable que l'action des forces intellectuelles de l'homme se trouve renfermée dans une si petite partie du monde, et que tant de masses immenses d'individus ne comptent absolument pour rien dans la marche de la perfectibilité humaine !

J'ai été surtout frappé de voir que ce ne sont pas absolument les dispositions morales, mais les dispositions esthétiques qui manquent à toutes les nations non européennes. On y trouve le réalisme et même l'idéalisme, mais on ne les voit jamais s'unir et se confondre dans une seule et même forme purement humaine. Il me semble absolument impossible de trouver chez ces peuples la matière d'un poème épique ou tragique, et encore moins d'en transférer l'action dans leur pays.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 2 février 1798.

Vos observations sur l'opéra m'ont rappelé les idées que j'ai largement développées dans mes *Lettres esthétiques*. Quoique l'esthétique soit incompatible avec la nullité, le frivole est encore moins contraire à sa nature que le sérieux ; et comme il est plus facile à l'Allemand de s'occuper et de se préciser que de se rendre indépendant, on le pousse vers les dispositions esthétiques dès qu'on lui rend le sujet plus facile. Voilà pourquoi je préfère les gens d'affaires ou autres barbares aux gens du monde oisifs chez lesquels tout est sans force et sans consistance. Si je pouvais servir chacun à son goût, j'enverrais les premiers à l'opéra et les seconds à la tragédie.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 13 février 1798.

J'ai cherché à me consoler de votre absence prolongée par l'espoir de pouvoir achever une plus grande partie de mon travail pour votre

arrivée, mais le mauvais temps m'est si contraire, qu'en dépit de ma bonne volonté et de mon vif désir d'avancer je ne fais que peu de chose. Depuis huit jours, une forte toux me tourmente et m'alourdit la tête; pour surcroît de malheur, mes maux de nerfs ne me laissent point de repos. Dans cet état, il m'est impossible de m'occuper de *Wallenstein*; et pour faire du moins quelque chose je m'occupe de la pensée d'un travail futur et d'idées générales. Les nombreuses relations de voyages que j'ai lues dans le cours de cet hiver m'ont poussé à examiner si la poésie ne pourrait pas tirer parti de ces sortes de matières, et cet examen m'a fait de nouveau sentir toute la différence qui existe entre la poésie épique et la poésie dramatique.

Il est certain qu'un navigateur tel que Cook pourrait devenir le sujet d'un poème épique, ou du moins en fournir la matière. Pour ma part, j'y trouve toutes les conditions du poème épique dont nous sommes déjà convenus entre nous; ce qu'il y aurait de favorable surtout, c'est que le moyen aurait toute la dignité et toute l'importance du but, on pourrait même dire que le but n'existerait que par rapport au moyen. Avec un pareil sujet, il serait facile d'épuiser un certain cercle de l'humanité, ce qui, dans l'épopée, me paraît très-essentiel, et le monde physique s'unirait au monde moral, de manière à former un bel ensemble.

Mais lorsque je m'imagine de pareilles matières destinées à faire un drame, leur ampleur me gêne autant qu'elle m'était favorable dans l'épopée. Ce qu'il y a de physique n'est plus qu'un moyen pour amener la partie morale, et m'incommode par son importance et par ses prétentions; en un mot, toute la richesse de cette matière n'est plus qu'une occasion d'amener certaines situations qui mettent l'homme intérieur en jeu.

Je suis vraiment étonné qu'un pareil sujet ne vous ait pas encore tenté, car vous y trouveriez toutes prêtes les choses les plus indispensables et qu'on a tant de mal à rassembler, c'est-à-dire l'action personnelle et physique de l'homme, unie à la haute importance que l'art parvient si difficilement à lui donner. Levaillant, dans son voyage en Afrique, est vraiment un caractère poétique et un homme puissant, parce que, avec toute la vigueur des forces animales et toutes les ressources puisées immédiatement dans la nature, il sait se procurer tous les avantages qu'ordinairement la civilisation seule peut accorder.

Adieu pour ce soir, il est déjà huit heures et on ne fait encore que m'appeler à dîner.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 14 février 1798.

... J'ai bien du chagrin de vous savoir encore une fois malade, c'est la seule chose affligeante qui m'arrive en ce moment, et c'est pour cela, sans doute, que j'y suis plus sensible.

Plus je retarderai mon voyage à Iéna, plus je pourrai y rester longtemps, aussi me fais-je une véritable fête de ce voyage.

Je partage votre conviction qu'un voyage, surtout du genre de ceux que vous me désignez, contient de très-beaux motifs épiques. Je ne me hasarderai cependant jamais à traiter un pareil sujet, car lorsque je n'ai pas vu moi-même les contrées et les peuples, l'idée qu'on peut s'en faire par les relations d'autrui ne me suffit pas pour me les représenter d'une manière palpable.

En tout cas, on aurait à lutter contre l'*Odyssée*, qui s'est déjà emparée des motifs les plus intéressants, et il serait téméraire de hasarder le plus intéressant de tous, le trouble jeté dans une âme de femme par l'arrivée d'un étranger ; car que pourrait-on faire et dire sans tomber dans une plate imitation de Nausicaa ? Dans l'antiquité même, Médée, Hélène, Didon, sont bien au-dessous de la fille d'Alcinoüs. Je le répète, la *Narène* de Levaillant, ou toute autre chose semblable, ne serait jamais qu'une parodie de la magnifique création homérique. Il n'est pas moins certain que si l'on faisait soi-même un pareil voyage on trouverait des situations qui, même après celle de Nausicaa, pourraient encore avoir du charme, mais une expérience personnelle est indispensable, et voici pourquoi j'en ai la conviction.

L'*Odyssée* nous enchante, nous autres habitants du centre de l'Europe, mais ce n'est que sous le rapport moral, car notre imagination peut à peine concevoir la partie descriptive : mais lorsque j'ai lu à Naples et en Sicile les chants qui se passent dans ces pays, avec quel radieux éclat le poème tout entier m'est apparu ! C'était comme si on venait de passer sur un tableau embu un vernis qui lui rendait tout à coup la clarté et l'harmonie. J'avoue qu'alors l'*Odyssée* cessa d'être pour moi un poème, j'y voyais la nature elle-même. C'est ainsi, au reste, que les anciens étaient forcés de composer, puisque leurs œuvres devaient être lues en face de la nature. Y a-t-il beaucoup de nos poèmes modernes qui supporteraient une lecture sur une place publique ou en plein champ ?

Tâchez de rétablir votre santé et utilisez chaque moment favorable.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 27 février 1798.

Voilà donc le mois de février passé sans vous avoir amené, et j'ai surmonté la plus grande partie de l'hiver partagé entre l'attente et l'espérance. Maintenant j'entrevois le printemps avec bonheur; et les préparatifs pour les améliorations à faire dans mon jardin me préoccupent de la manière la plus agréable. Une de ces améliorations sera surtout très-bienfaisante pour moi : c'est une petite salle de bains que je fais maçonner et disposer le plus proprement et le plus gracieusement possible. Il y aura un étage au-dessus de cette salle, d'où nous jouirons d'une charmante vue sur la vallée de la Leutra. Sur le côté opposé de la maison, la cabane qui y était appuyée a déjà été, l'automne dernier, convertie en une solide cuisine. Vous trouverez donc bien des changements utiles faits à notre demeure d'été lorsque vous viendrez nous y voir. Puissions-nous déjà y être réunis !

Mon travail s'avance peu à peu, et me voilà arrivé dans le tourbillon de l'action, Je suis content surtout d'être sorti d'une situation dont le but était de juger le crime de Wallenstein d'après la morale vulgaire, et de poétiser une matière aussi triviale sans toucher à sa moralité. L'exécution me satisfait, et j'espère plaire beaucoup à notre cher public si moral, quoique je n'aie pas fait un sermon de la chose. A cette occasion, j'ai senti de nouveau tout ce qu'il y a de vide dans ce qu'on appelle la moralité, et combien le sujet est obligé de faire d'efforts pour maintenir l'objet à la hauteur poétique... SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 28 février 1798.

La lettre de Humboldt est une nouvelle preuve de ce qui nous arrive quand on est trop longtemps privé de certains entretiens. Il faut que ce digne ami élude tout entretien théorique avec les Français, s'il ne veut pas être réduit à se mettre sans cesse en colère; car, en France, on ne comprend pas qu'il puisse y avoir quelque chose dans l'homme qui ne lui ait pas été inculqué par des objets extérieurs. C'est ainsi que Mounier¹ m'a assuré dernièrement que l'idéal était quelque chose composé de plusieurs belles parties jointes ensemble. Et lorsque je lui ai demandé d'où venaient l'idée et l'appréciation de ces belles parties,

1. Il s'agit ici de Mounier, le célèbre membre de l'Assemblée constituante, l'un des chefs du parti constitutionnel, chassé de France par les événements et qui vivait alors à Weimar.

comment l'homme était arrivé à demander un bel ensemble, et si l'expression *joindre ensemble* n'était pas trop vulgaire pour désigner l'opération du génie quand il se sert des éléments de l'expérience, son idiome, à lui, ne lui fournissait qu'une seule réponse à toutes ces questions, c'est-à-dire que depuis longtemps on avait attribué au génie *une sorte de création*.

Et c'est ainsi qu'ils parlent tous. Ils partent toujours d'une conception déterminée de la raison, et lorsqu'on veut transporter la question dans des régions plus élevées, ils s'empressent de vouloir vous prouver que, pour ces sortes de rapports, leur langue aussi a des expressions qu'ils vous jettent au visage, sans faire attention que ce qu'ils disent ainsi détruit tout ce qu'ils ont dit.

Vous avez sans doute appris, par madame votre belle-sœur, que Mounier aussi se propose de miner la gloire de Kant, et qu'il espère la faire sauter au premier jour. Ce Français si moral a trouvé très-mauvais que Kant se fût avisé de soutenir que, dans tous les cas, le mensonge est immoral. Bœttiger vient d'envoyer à Paris un traité contre cette proposition. Nous le verrons incessamment dans la *Décade philosophique*, où, à la grande consolation de plus d'une noble nature, on nous prouvera clairement qu'il faut mentir de temps à autre.

Je suis entré en relation avec le comte et la comtesse Fouquet, à l'occasion de mes travaux d'histoire naturelle. Ce sont des personnes très-aimables, extrêmement polies et fort obligeantes; mais l'on s'aperçoit qu'elles ont la conviction de savoir certaines choses beaucoup mieux que les autres.

Pour l'instant, je cherche à me donner de la sérénité d'esprit, en me promettant de profiter de mon séjour à Iéna, afin de réaliser plusieurs petits travaux pour lesquels l'influence bienfaisante du printemps me sera indispensable. Combien je m'estime heureux de pouvoir être certain que nous serons toujours aussi unis de cœur que par la pensée et par le travail!

L'arrivée inattendue de la jeunesse princière de Gotha nous a valu cette nuit un bal masqué improvisé, et un souper qui a commencé à deux heures après minuit; aussi ai-je dormi la plus grande partie de la matinée, que j'aurais voulu pouvoir consacrer au travail. Continuez à vous préparer pour l'été prochain une agréable demeure dans votre jardin.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 2 mars 1798.

Le temps est si beau que j'ai été prendre l'air, ce dont je me suis très-bien trouvé. Quel dommage que vous ne soyez pas ici en ce

moment ! je suis sûr que votre muse inspiratrice ne se ferait pas longtemps attendre.

Ce que vous me dites des Français et de leur représentant l'émigré Mounier est très-vrai, et quoique ce ne soit pas consolant, on ne s'en réjouit pas moins, parce que cela appartient nécessairement à l'idée qu'on se fait d'une pareille individualité. On devrait toujours saisir ainsi la nature dans toute sa vérité, alors la démonstration des systèmes deviendrait claire et facile. Il est digne de remarque que le relâchement sur les choses esthétiques est toujours accompagné d'un relâchement moral, et qu'une tendance ardente et pure vers le beau élevé est inséparable du rigorisme moral. C'est ainsi que les domaines du bon sens et de la raison se divisent d'une manière précise ; et cette division se reconnaît sur toutes les routes et dans toutes les directions que l'homme suit ou est forcé de suivre dans le cours de son existence.

J'ai enfin réellement reçu le diplôme de citoyen français dont il a déjà été question dans les journaux il y a cinq ans. Dès cette époque il avait été délivré et signé par Roland ; mais comme il ne se trouvait sur l'adresse aucun nom de ville, ni même de province, il lui a fallu bien du temps pour arriver jusqu'à moi. Je ne sais même pas comment il a pu me parvenir après avoir erré pendant tant d'années ; ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai reçu, et ce qu'il y a de plus singulier, par l'intervention de Campe, qui demeure maintenant à Brunswick. Il m'écrivit à cette occasion les plus belles choses du monde, que vous devinerez sans peine.

Je crois que je ne ferais pas mal d'instruire le duc de cet événement, par votre organe surtout. Dans le cas où vous trouveriez quelque inconvénient à me rendre ce petit service, n'en parlons plus. A tout hasard, je joins ici le diplôme en question ; vous trouverez fort divertissant de m'y voir figurer sous le titre de publiciste allemand. Je termine, car j'ai encore bien des choses à expédier avant le départ du courrier.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 3 mars 1798.

La seule félicitation que je puisse vous adresser à l'occasion du diplôme de citoyen qui vous arrive de l'empire des morts, c'est qu'il vous a trouvé parmi les vivants ; retardez, je vous prie, le plus longtemps possible l'instant où vous irez rejoindre vos défunts grands concitoyens.

Le beau temps me rappelle chaque jour que je devrais être près de vous. Pour utiliser de mon mieux le temps que je suis encore forcé de rester ici, j'ai repris mes travaux sur les insectes et classé ma collection

de minéraux. Lorsqu'on entasse pêle-mêle une grande masse de matériaux de tout genre, et qu'on reste longtemps sans les ranger, on finit par ne plus savoir où l'on en est.

Meyer travaille avec tant d'ardeur à ses essais sur l'art, qu'il aura bientôt composé un petit volume...
GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 7 mars 1798.

Votre chère femme est venue nous voir pour trop peu de temps ; elle n'en a pas moins emporté une bonne impression des travaux de Meyer, dont elle jouira longtemps. Quel dommage que vous n'ayez pu l'accompagner ! Je dois vous faire observer, à cette occasion, que vous devriez vous occuper d'un logement à Weimar pour l'hiver prochain. En ne prenant notre théâtre que pour ce qu'il est en effet, on est forcé de convenir que c'est une grande jouissance que d'entendre tous les huit jours au moins une bonne musique, car nos opéras sont presque toujours très-bien exécutés. Quant à la solitude dans votre demeure, elle ne sera pas souvent troublée, grâce au système d'isolement qu'ont adopté les habitants de notre ville. Je crois, au reste, qu'il vous serait favorable de ne pas toujours repousser toutes les influences qui nous arrivent de l'extérieur. Pour moi, vous le savez, je suis forcé de parcourir périodiquement mon zodiaque, et chaque signe dans lequel j'entre m'apporte les travaux et les dispositions d'esprit qui lui sont particulières.

Samedi prochain j'espère pouvoir vous dire définitivement quand je pourrai m'absenter.

J'ai repris Cellini, et je me suis fait une place pour les notes. Par ce travail je me mets en état de terminer peu à peu les essais historiques indispensables pour le compléter ; je placerai ces notes à la suite de l'ouvrage, et je les classerai et rédigerai de manière à ce qu'elles puissent former un tout qu'on lira avec intérêt et profit. Ce n'est qu'à Iéna que je pourrai trouver le temps et le recueillement nécessaires pour envisager dans leur ensemble la multitude de travaux que nous avons entrepris. Il faut donc qu'à tout prix je me rende le plus tôt possible auprès de vous.

Je suis bien aise que vous ayez enfin reçu le rescrit de Gotha. Vous le devez à l'intervention de notre duc. Voyant que toutes les démarches auprès des conseillers intimes, qui s'étaient laissés arriérer dans l'expédition d'une foule d'actes de ce genre, ne servaient à rien, il a pris le parti d'écrire directement au duc et à la duchesse de Gotha, pour les prier amicalement de ne pas vous faire languir plus longtemps. L'envoi de l'acte que vous avez reçu a été le résultat immédiat

de cette démarche. Puisse-t-il en résulter pour vous un avantage réel !

Je vous renvoie la lettre de Humboldt. La manière dont il juge le théâtre français me plaît beaucoup ; moi aussi, je voudrais voir de mes yeux ces singulières productions de la poésie dramatique.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 9 mars 1798.

Ma femme a été enchantée de sa visite chez vous, et ne peut assez me vanter la beauté des travaux de Meyer ; son récit a tellement excité ma curiosité, que si vous ne venez pas d'ici quelques jours je me déciderai à faire une excursion à Weimar.

J'ai très-sérieusement l'intention de mieux profiter à l'avenir de votre théâtre ; ce n'est que la difficulté de trouver un logement convenable à Weimar qui m'a empêché d'aller y passer l'hiver ; mais pour l'hiver prochain j'espère ne pas rencontrer les mêmes difficultés. Je le ferai, lors même que ce ne serait que par rapport à la musique, car il est bien nécessaire d'émouvoir parfois ses sens d'une manière esthétique. Au reste, je crois que le théâtre par lui-même m'influencera utilement. Le désir d'avancer mon travail m'a fait jusqu'ici négliger tout le reste. Aujourd'hui ma pièce marche au gré de mes désirs ; le plus difficile est fait, et les trois quarts sont copiés...

Mon beau-frère m'apprend que le duc désire que je fasse déposer mon diplôme de citoyen français à la bibliothèque de Weimar. Je suis prêt à le satisfaire, mais je ferai faire de cet acte une copie légalisée, car s'il prenait un jour fantaisie à un de mes enfants de se fixer en France, il lui serait utile de pouvoir réclamer ses droits de citoyen. Ma femme se rappelle à votre souvenir.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 10 mars 1798.

Pour rendre mon existence encore plus bigarrée qu'elle ne l'est en effet, il ne me manquait que d'intercaler dans la dixième case de mon horoscope quelques trentaines d'arpents de terre, et cependant il en est ainsi. Oui, je viens d'acheter le domaine de franc-alieu d'Oberrosler, acquisition pour laquelle je suis depuis plus de deux ans en discussion avec le fermier actuel et le propriétaire. Je n'en suis pas moins très-satisfait de ma nouvelle propriété et de son prix. Les biens-fonds sont en ce moment dans le même cas que les livres sibylliques ; voyant que le prix augmente toujours, personne n'ose acheter, et, pendant qu'on hésite, l'augmentation va son train. Au reste, j'ai fait un

achat assez singulier, car je n'ai jamais vu ni les terres ni les bâtiments; je les visiterai demain pour la première fois, et il ne me faudra guère que huit jours pour apprécier les améliorations et les réparations à faire.

Si vous pouviez venir me voir ici, j'en serais ravi; mais je dois vous faire observer que nous ne donnerons un opéra que jeudi de l'autre semaine. Samedi prochain on jouera une nouvelle pièce de Kotzebue, pour laquelle je n'ai nulle envie de vous inviter; vous en ferez ce que vous voudrez, et vous serez le bienvenu si vous croyez pouvoir vous contenter de la petite chambre verte à côté de celle de Meyer; pour l'instant, il me serait impossible de vous offrir un logement plus vaste.

Je n'ai pas encore entendu parler de la pièce anglaise; il n'en serait pas moins très-bon que nous pussions nous la procurer. Nous vous donnerons de votre diplôme de citoyen la copie que vous désirez, et vous faites fort bien de satisfaire l'envie qui s'est emparée du duc pour la possession de ce document.

Venez, si toutefois cela vous est possible, car je tiens beaucoup à vous faire voir les travaux de Meyer avant notre réunion à Iéna.

GOËTHE.

Schiller à Goëthe.

Iéna, le 13 mars 1798.

Après m'être pendant quinze jours porté assez passablement pour pouvoir me permettre un travail assidu, voilà encore une fois ma tête prise au point que je me sens incapable de tout. Il est vrai que le temps est redevenu bien mauvais; je ne renonce pas toutefois à l'espoir de vous rendre visite cette semaine, mais pour un jour seulement, et je reviendrai satisfait à Iéna si j'ai pu vous voir, admirer les travaux de Meyer et obtenir l'annonce précise de votre arrivée ici.

Je vous félicite de tout mon cœur de votre acquisition; ma petite propriété me fait comprendre le plaisir qu'on éprouve en s'assurant un morceau de terre pour soi et pour les siens.

J'ai trouvé un digne et honnête homme pour l'institution de Mounier; cela les obligera tous deux, car Mounier a besoin d'un aide, et mon homme d'un emploi qui lui procure des moyens d'existence...

Adieu, j'ai la tête bien malade.

SCHILLER.

Goëthe à Schiller.

Weimar, le 14 mars 1798.

Je serais charmé si vous pouviez venir cette semaine; dites-moi seulement quel jour, afin que je puisse prendre mes mesures.

J'ai à peu près terminé toutes mes affaires, même celle de ma petite

acquisition, et j'éprouve plus que jamais le besoin de vivre intellectuellement, ce que j'espère pouvoir faire bientôt auprès de vous. Pour vous prouver que notre cher Weimar est en communication directe avec Paris, je vous envoie quelques journaux français. Ce charlatanisme de place publique m'est tout à fait odieux, mais la langue française semble avoir été faite exprès pour exprimer les apparitions des apparitions. En tout cas, les littérateurs de la nouvelle France me paraissent aussi apprivoisés que sa politique est sauvage...

Mes compliments à votre chère femme.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 14 mars 1798.

Je vous renvoie vos journaux français. Le discours sur *Hermann et Dorothee* me plaît beaucoup; et si j'étais sûr qu'il a été fait par un Français pur sang, cette faculté d'apprécier ce qu'il y a d'allemand dans le sujet, et d'homérique dans l'exécution, me toucherait au cœur et me causerait un grand plaisir.

Mounier se montre dans sa lettre tel que je m'y attendais, c'est-à-dire un représentant calme, mais restreint, de la raison vulgaire; et comme il est sans malice, et qu'il ignore complètement le point principal de la chose dont il est question, on ne peut lui en vouloir. Pour en finir définitivement avec lui, je me bornerais, si j'étais Kant, à lui renvoyer, en la prenant dans le sens inverse, cette phrase par laquelle il termine sa lettre : Ce serait un grand malheur si un juge de village adoptait la morale de Kant et se conduisait en conséquence...

Je ne puis vous fixer le jour de mon arrivée, car ma conduite de la journée dépend toujours de la manière dont j'ai passé la nuit.

SCHILLER.

Le même au même.

Weimar, le 16 mars 1798.

Deux mots seulement, car c'est mon jour de courrier, et je me sens la tête très-lourde.

Il m'a été impossible d'entreprendre le voyage de Weimar, je ne me sens pas assez bien pour braver le temps qui est redevenu bien rude. Dans tous les cas, je m'absenterai un jour pendant votre séjour ici pour aller voir les travaux de Meyer, car je sens, comme vous, que cela est nécessaire à la réalisation de nos projets. J'espère que vous apporterez beaucoup de choses faites et à faire sur les sciences et sur les arts. Je ne saurais vous dire avec quelle impatience j'attends vos communications sur des sujets qui n'ont rien de commun avec mon travail actuel.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 17 mars 1796.

J'espère que la semaine prochaine ne s'écoulera pas sans que nous soyons réunis. J'ai si bien disposé toutes les affaires qui me regardent, que maintenant elles pourront marcher seules.

J'ai relu le discours sur *Hermann et Dorothee*, et avec vos yeux, aussi l'ai-je trouvé assez satisfaisant. Ce serait en effet un miracle s'il était l'ouvrage d'un Français, mais je sais de bonne part qu'il a été fait par un Allemand. Au reste, nous ne tarderons pas à arriver à un singulier amalgame, car beaucoup de Français et d'Anglais apprennent l'allemand; presque tout se traduit, et dans beaucoup de parties notre littérature est plus active que celle des Français et des Anglais.

Les pauvres Bernois viennent de subir une défaite totale, et Meyer craint fort que tous les cantons, l'un après l'autre, ne se laissent ainsi tuer moralement. D'après leur manière de voir, les Suisses sont encore les héros des temps passés; mais, dans ce pays-là, le patriotisme s'est survécu comme se sont survécus l'aristocratie et le règne des prêtres. Qui pourrait résister à la masse mouvante des Français, heureusement organisée et dirigée avec autant de génie que d'ardeur? C'est un grand bonheur pour nous que de nous trouver enfouis dans la masse immobile du Nord, à laquelle on ne s'en prendra pas facilement.

Si vous demandez, en effet, la distraction de voir une foule de plans, d'essais et d'idées, j'en ai à votre service, car ce que j'apporterai en ce genre ne formera pas moins d'une rame de papier.

Je ne vous demande plus quand vous viendrez à Weimar; puisque vous voulez revenir dans la même journée, il n'y aura pas de mal que vous fassiez ce petit voyage quand je serai déjà à Iéna.

Travaillez aussi assidûment que vous le pourrez; mes compliments à votre chère femme.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 5 avril 1798.

Puisque je ne vous verrai que ce soir, j'emploierai ma journée à avancer autant que possible mon quatrième acte.

J'ai lu ce matin la *Phèdre* d'Euripide; la traduction, il est vrai, est sans âme et sans intelligence; elle suffit cependant pour prouver que ce beau sujet a été traité trop superficiellement et avec une légèreté inconcevable.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 6 avril 1798.

Votre séjour ici me paraît plus court maintenant qu'il ne l'a été en effet ; les journées se sont écoulées bien vite, et pour une si longue absence c'était vraiment trop peu.

Je vais faire tous mes efforts pour me remettre sérieusement à l'ouvrage, car lorsque ce qui n'existe encore que dans ma pensée sera sur le papier, je serai plus tranquille, et il sera plus facile de le juger. Je suis heureux que vous soyez content de l'ensemble de mon *Wallenstein*, et surtout de ce que vous n'avez trouvé aucune contradiction entre le sujet et le genre de poésie auquel il appartient. Quant aux exigences de la scène, j'espère en triompher facilement. Le grand point, c'est de satisfaire toutes les exigences tragiques et poétiques.

Ma femme et moi nous nous apercevons péniblement de votre absence.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 7 avril 1798.

Si certaines petites affaires de ménage qu'il était indispensable de mettre en ordre immédiatement n'avaient pas exigé ma présence à Weimar, je ne vous aurais certainement pas quitté de sitôt. Ce départ précipité m'a d'autant plus contrarié que le retour du printemps, qui déjà se fait sentir si agréablement, m'avait mis dans une disposition d'esprit tout à fait favorable à mon travail. Me voilà résigné, et j'espère que la prochaine fois je pourrai faire un plus long séjour à Iéna.

Nous avons tout lieu de nous féliciter de nos relations, car malgré notre longue séparation nos pensées se sont mieux rapprochées que jamais, et l'opposition de nos natures nous rend une influence réciproque d'autant plus désirable qu'elle nous promet les plus heureux résultats pour l'avenir.

Je me souviens de votre *Wallenstein* avec beaucoup de plaisir, et je fonde les plus belles espérances sur cet ouvrage. Vous l'avez disposé de telle manière que lorsque le tout sera terminé, l'exécution idéale et poétique se trouvera dans un accord parfait avec un sujet tout à fait prosaïque et terrestre.

Mes compliments à votre chère femme, et recevez tous deux mes remerciements des bons soins que vous m'avez donnés.

GOETHE.

Goethe à Schiller.

Iéna, le 16 mai 1798.

Je ne puis m'arracher à l'*Illiade*, l'étude de ce poème me fait toujours parcourir un cercle de ravissement, d'espérance, de lumière et

de désespoir. Je suis plus que jamais convaincu de l'unité et de l'indivisibilité de ce poëme. Au reste, il n'existe plus personne et il ne naîtra plus jamais un individu capable de le juger. Pour ma part, je me trouve à chaque instant ramené à un jugement subjectif; cela est arrivé à nos prédécesseurs, et cela arrivera à nos successeurs. En tout cas, mon premier aperçu d'une *Achilléide* était juste, et il faut que je m'y tienne, si jamais je veux faire quelque chose de semblable.

L'*Illiade* me paraît si arrondie et si finie, que, malgré tout ce qu'on en dit, je tiens pour impossible d'en retrancher ou d'en supprimer quelque chose. Il faudrait donc que tout nouveau poëme de ce genre que l'on pourrait tenter fût également isolé, lors même que par rapport à l'époque il se rattacherait à l'*Illiade*.

L'*Achilléide* est un *sujet tragique*, mais que son ampleur rend susceptible d'être traité épiquement.

L'*Achilléide* est un *sujet sentimental* qui, par cette double qualité, pourrait se prêter à un travail moderne, et une exécution toute réaliste rétablirait l'équilibre entre le tragique et le sentimental.

L'*Achilléide* ne contient qu'un intérêt personnel et puîné, tandis que l'*Illiade* embrasse l'intérêt des nations d'une partie du monde, de la terre et du ciel.

Prenez, je vous prie, toutes ces propositions à cœur.

Croyez-vous qu'un sujet tel que je viens de l'exposer puisse fournir un poëme d'une vaste étendue, et que ce travail mérite d'être entrepris? Si vous le croyez, je puis commencer immédiatement, car je suis parfaitement d'accord avec moi-même sur le *comment* de l'exécution; mais selon mon habitude cela restera mon secret jusqu'à ce que je puisse vous lire quelques passages terminés. GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 18 mai 1798.

Puisqu'il est certain qu'il ne saurait y avoir une seconde *Illiade*, lors même qu'il naîtrait un second Homère et un autre peuple grec, je crois ne pouvoir rien vous conseiller de mieux que de terminer votre *Achilléide* telle qu'elle existe dans votre imagination, et de ne la comparer qu'avec vous-même. Bornez-vous donc à chercher toutes les inspirations auprès d'Homère, mais sans établir des points de comparaison impossibles. Je suis persuadé que vous saurez faire accorder le sujet avec la forme que vous voulez lui donner, et que vous ne vous tromperez point dans le choix de cette forme; votre nature, vos lumières et votre expérience m'en sont un sûr garant. La subjectivité de votre caractère de poëte balancera, sans aucun doute, ce qu'il y a de tragique et de sentimental dans le sujet. D'un autre côté, c'est plutôt une qua-

lité qu'un défaut de ce sujet que de venir au-devant des exigences de notre époque, car il est aussi impossible au poète qu'il lui serait peu favorable de quitter entièrement le sol de son pays, et de se mettre en opposition avec l'esprit de son temps. Ce qu'il y a de plus beau dans votre vocation, c'est d'être à la fois le contemporain et le concitoyen des deux mondes poétiques, et c'est précisément à cause de ce noble avantage que vous ne pourrez jamais appartenir exclusivement ni à l'un ni à l'autre de ces deux mondes.

La nouvelle dont je vous ai parlé et sur laquelle je ne veux pas vous laisser davantage l'esprit en suspens n'est autre chose qu'un ouvrage de Humboldt sur votre *Hermann et Dorothee*. Je dis un ouvrage, car le manuscrit que l'auteur vient de m'envoyer fera un gros volume. Nous le lirons ensemble, ce qui nous fournira l'occasion de raisonner à fond sur tout ce qui concerne les divers genres de poésie. Le beau témoignage qu'un esprit pensant et un cœur sensible vous rend par cet écrit doit vous faire plaisir, et je suis fermement convaincu qu'il mettra un terme à l'indécision de nos lecteurs allemands et assurera à votre muse un triomphe aussi éclatant qu'incontestable, car ce triomphe ne sera pas le résultat d'un aveugle engouement, mais d'une conviction longtemps combattue et raisonnée.

Je vous communiquerai de vive voix ce que m'a dit Cotta, mais je m'empresse de vous apprendre que la rapidité avec laquelle *Hermann et Dorothee* s'est répandue par toute l'Allemagne surpasse toutes les prévisions. Vous aviez bien raison de croire que ce sujet plairait au public allemand; c'est qu'en effet vous le charmez et vous le ravissez sur son propre terrain et dans le cercle de ses capacités et de ses intérêts, choses fort difficiles, et votre succès prouve que ce n'est pas par le sujet, mais par la force vivifiante de la poésie que vous avez produit un effet aussi magique...

Je compte sur votre arrivée pour après-demain.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 19 mai 1798.

Je ne puis que dire amen au premier feuillet de votre chère lettre, car il contient la quintessence de tout ce que je me suis dit à moi-même pour m'encourager et me consoler. Tous mes scrupules, au reste, naissent de la crainte de me tromper sur un sujet qui peut-être ne devrait pas être traité du tout, ou du moins pas par moi et de la manière que je me le propose. N'importe, cette fois-ci, du moins, je veux m'affranchir de toute inquiétude et me mettre, le plus tôt possible, courageusement à l'ouvrage.

Je m'attendais en effet fort peu au travail de Humboldt que vous

m'annoncez, et je serai d'autant plus heureux de le lire, que je craignais beaucoup que son séjour à l'étranger ne nous privât pour longtemps de son secours théorique. C'est un bien grand avantage pour moi que d'avoir pu, du moins dans la dernière partie de ma carrière poétique, me mettre d'accord avec la critique raisonnée et impartiale.

Je ne vous en dirai pas davantage, car j'ai encore une foule d'affaires à régler aujourd'hui. Demain au soir je serai près de vous, et je me réjouis d'avance de tous les avantages qu'un séjour de quelques semaines à vos côtés aura pour moi.

GOETHE.

Le même au même.

Iéna, le 11 juin 1798.

Je vous prie de m'envoyer l'ouvrage de Humboldt. Je passerai la soirée chez Loder, mais j'irai vous voir avant. Ce matin, pendant ma promenade, j'ai arrêté un singulier plan pour ma théorie des couleurs, et je me sens plein d'ardeur et de courage pour l'exécuter. L'ouvrage de Schelling me rend l'immense service de me tenir toujours, dans ce travail, au milieu de la sphère qui lui est propre. Mes compliments à votre chère femme, si toutefois elle est de retour de son petit voyage.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 23 juin 1798.

Je ne puis m'accoutumer à votre absence, et je désire qu'elle ne se prolonge pas plus longtemps que vous paraissiez le croire.

Je vous renvoie le drame intitulé *Elpenor*, que je me suis mis à lire immédiatement, et je suis très-disposé à le juger plus favorablement que vous ne le faites. Il rappelle une bonne école, quoiqu'il ne soit pas susceptible d'être jugé artistiquement. On y reconnaît un sentiment moral et réglé, de belles intentions, un sens droit et l'habitude des grands modèles. Si ce drame n'est pas l'œuvre d'une femme, il rappelle la délicatesse féminine des sentiments, mais telle qu'on pourrait aussi la rencontrer chez un homme. Lorsqu'on aura retranché beaucoup de longueurs et certaines phrases maniérées dont, au reste, la plupart sont déjà effacées, et lorsque, surtout, on aura corrigé le dernier monologue, dans lequel on saute d'un sujet à un autre d'une manière fort peu naturelle, la pièce se lira avec beaucoup de plaisir.

Je vous prie de me nommer l'auteur, si toutefois vous pouvez me le faire connaître...

Je viens de quitter *Wallenstein* pour essayer si l'esprit lyrique daignera m'inspirer.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 26 juin 1798.

C'est par hasard ou plutôt parce que je croyais que vous saviez qu'*Elpenor* était de moi, que je ne vous l'ai pas dit dans ma dernière lettre ; maintenant j'en suis enchanté, puisque cet ouvrage a subi l'épreuve de votre jugement sans l'avoir préalablement influencé. Il y a environ seize ans, j'ai écrit ces deux actes ; mais les ayant presque aussitôt pris en aversion, je les ai mis de côté sans avoir jamais voulu les revoir. A cette occasion, j'admire de nouveau votre pénétration et votre justice ; vous décrivez parfaitement l'état dans lequel je me trouvais alors, et vous devez comprendre maintenant la cause de mon antipathie pour cette production...

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 28 juin 1798.

J'ai été extrêmement surpris en apprenant qu'*Elpenor* était de vous. Je ne sais comment cela s'est fait, mais en le lisant votre nom ne m'est pas même venu à la pensée, et je n'ai été si désireux d'apprendre le nom de l'auteur que parce que je croyais n'en connaître aucun à qui j'aurais pu l'attribuer ; cet ouvrage appartient à la nature de ceux qui vous font oublier l'œuvre et vous poussent malgré vous vers l'âme de celui qui l'a faite. En tout cas, ce drame est pour l'histoire de votre génie et de ses diverses périodes un document précieux qu'il faut tenir en honneur...

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 30 juin 1798.

... J'ai le plus grand désir d'être bientôt auprès de vous et de m'occuper de choses qui, sans moi, n'existeraient point, tandis que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent aurait pu se faire sans moi.

Je me félicite d'avoir arrêté les motifs des premiers chants de *Guillaume Tell*, et d'avoir enfin une idée nette et claire sur les moyens par lesquels je pourrais complètement séparer ce poème d'*Hermann et Dorothee* par l'intention, l'exécution et le ton. C'est un avantage que je dois à l'ami Humboldt, car par son exposition détaillée des qualités de *Hermann et Dorothee*, il m'a fait entrevoir le vaste champ dans lequel il faut que je fasse mouvoir *Guillaume Tell*. J'espère que vous approuverez mes résolutions.

Mes compliments à votre chère femme. Je serai probablement mercredi soir près de vous.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 9 juillet 1798.

Je ne sais quel mauvais esprit préside maintenant à nos réunions et à votre muse poétique. Je fais des vœux sincères pour que vous puissiez revenir bientôt tranquille et libre. En attendant nous aurons bien soin de votre Auguste qui est pour nous un otage de votre prompt retour. Ma femme se rappelle à votre souvenir. SCHILLER.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 20 juillet 1798.

Grâce au beau temps, je me sens mieux et plus actif ; il me semble même que les dispositions lyriques ne tarderont pas à m'arriver. J'ai remarqué que cette disposition-là obéit moins à la volonté que toutes les autres, car elle n'a rien de corporel et ressort tout entière de l'âme. Après avoir vainement attendu pendant plusieurs semaines, j'ai repris *Wallenstein* de colère, mais je viens de le laisser de nouveau.

J'espère que vous ne vous laisserez pas troubler dans la construction de votre théâtre par les marchands de difficultés.

Ma construction ne s'avance pas aussi vite que la vôtre. Maintenant que la moisson va commencer, il est très-difficile de trouver les ouvriers dont j'ai besoin pour faire à mon toit une couverture en chaume et recrépir les murs. Aujourd'hui j'ai enfin la consolation de voir s'étendre un toit au-dessus de ma petite construction. Ce travail m'arrache à ma besogne plus souvent que de raison.

L'Almanach des Muses est à l'imprimerie, et j'espère qu'il sera terminé au commencement de septembre.

Je viens de lire les romans de madame de Staël. On y reconnaît une nature raisonnante, sans cesse aux aguets, riche en esprit et tout à fait *impoétique*. Cette lecture m'a fait éprouver ce qu'en pareil cas vous m'assurez éprouver toujours, c'est-à-dire que malgré soi on se trouve entraîné à partager les dispositions morales de l'auteur, ce dont on se trouve très-mal. Toutes les belles qualités de la femme manquent complètement à madame de Staël, et cependant tous les défauts de ses romans sont des défauts parfaitement féminins. Elle sort de son sexe sans s'élever au-dessus. J'ai cependant remarqué çà et là plusieurs bonnes réflexions qui, au reste, ne lui manquent jamais, et qui annoncent une connaissance parfaite de la vie.

Je viens d'être interrompu par deux officiers prussiens, ce sont les frères de mon beau-frère qui vont passer leur congé à Weimar. Ma femme et ma belle-mère se rappellent à votre souvenir. SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 21 juillet 1798.

Je désire de tout mon cœur que l'inspiration poétique vous revienne le plus tôt possible. Le séjour de votre jardin vous sera favorable sous un rapport, et nuisible sous un autre, surtout parce que vous vous êtes lancé dans les constructions. Je ne connais que trop bien cette bizarre distraction, car elle m'a jadis fait perdre un temps inouï. Les travaux des ouvriers, la naissance mécanique d'un objet nouveau, nous amusent très-agréablement, mais notre propre activité se trouve réduite à zéro. Cela ressemble à la passion de fumer du tabac. On devrait vraiment faire envers nous autres poètes ce que les ducs de Saxe ont fait envers Luther, c'est-à-dire nous enlever au milieu de la route et nous enfermer dans un château fort. Je voudrais qu'on commençât cette opération par moi et immédiatement, alors mon *Guillaume Tell* serait prêt pour la Saint-Michel...

GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 25 juillet 1798.

... Dans l'*olla podrida* du journalisme allemand, les ingrédients des Schlegel ne sont pas trop à dédaigner. La nullité universelle, la partialité pour le médiocre, la servilité et les grimaces révérencieuses au milieu desquelles le petit nombre de bonnes productions qui paraissent se perdent, trouveront un adversaire formidable dans un nid de guêpe tel que les *Fragments*. Aussi l'ami *Ubique*, qui a reçu le premier exemplaire, l'a-t-il déjà colporté partout, et lu certains passages afin de discréditer le tout. Malgré tout ce qui vous déplaît à juste titre dans cet ouvrage, on ne saurait refuser à l'auteur une certaine gravité, une certaine profondeur jointe à une grande libéralité.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 24 août 1798.

Puisque notre duc vient d'arriver, votre voyage ici se trouve de nouveau remis. Je tâcherai d'utiliser votre absence pour me débarrasser de l'*Almanach des Muses*, afin de pouvoir mieux profiter de vos entretiens qui m'aideront à franchir le dernier pas et le plus difficile de *Wallenstein*. Puisque vous avez envie de connaître l'économie de cette tragédie, j'en réunirai le schéma, qui se trouve éparé dans mes manuscrits.

Je suis très-curieux de connaître vos nouvelles idées sur la tragédie et sur l'épopée. Ce n'est que depuis que je travaille à *Wallenstein* que je sens combien les deux genres sont loin l'un de l'autre. Je m'en suis

aperçu surtout dans le cinquième acte, il m'a isolé de toutes les paisibles sensations humaines, car il s'agissait de fixer un moment qui devait nécessairement être passager. La situation de mon âme m'a fait craindre de m'être égaré sur une route trop pathologique, parce que j'attribuais à ma nature ce qui n'était que le résultat de mon travail. J'ai conclu de là que la tragédie ne s'occupe que de quelques instants extraordinaires de l'humanité, tandis que l'épopée peint l'ensemble dans sa marche constante et calme ; voilà pourquoi, sans doute, elle parle toujours à l'homme, quelles que soient les dispositions de son esprit.

Je fais beaucoup parler mes personnages et les laisse s'exprimer fort largement. Vous ne m'en avez pas fait d'observations, d'où je conclus que cela ne vous a pas choqué. Au reste, vous en usez de même dans vos drames et dans vos épopées. Il est certain qu'on pourrait être beaucoup plus sobre de paroles en nouant et en développant une action tragique, cela serait même plus conforme au caractère des personnages agissants. Mais puisque les anciens n'ont été rien moins que laconiques dans ce que Aristote appelle les sentiments et les opinions, cette manière d'agir me semble basée sur une autre loi poétique, qui exige qu'en pareil cas on s'écarte de la réalité. On le sent clairement dès qu'on se souvient que les personnages poétiques ne sont que des symboles ; que dans leurs qualités de figures poétiques elles ne représentent et n'expriment que les généralités de l'humanité, et que le poète ainsi que l'artiste doit ouvertement et loyalement s'éloigner de la réalité et laisser sentir qu'il le fait.

D'un autre côté, une exécution plus courte et plus laconique eût été pauvre et sèche, trop durement réaliste et presque insupportable à cause du rapprochement des situations violentes, tandis qu'une exécution large et complète produit toujours une certaine tranquillité agréable, même dans les situations les plus passionnées que le poète dépeint...

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 28 août 1798.

J'avais l'intention de venir moi-même vous complimenter sur l'anniversaire de votre naissance ; mais je ne me sens pas bien, aussi me suis-je levé très-tard ; nous n'en avons pas moins pensé à vous de tout cœur et je me suis, à cette occasion, applaudi de nouveau de tout ce que j'ai fait de bien par vous.

J'ai reçu ces jours derniers une visite à laquelle j'étais loin de m'attendre : Fichte est venu me voir et il a été très-aimable. Puisqu'il a fait le premier pas, j'ai cru devoir l'accueillir amicalement ; et puisque

nos relations ne pourront plus jamais devenir utiles, je tâcherai de les rendre bienveillantes et agréables.

Le plaisir que vous procurent ordinairement les proverbes grecs, je le trouve aujourd'hui dans le recueil des fables d'Hygin. C'est un grand amusement que de voir défiler devant soi toutes ces figures fantastiques animées par la poésie ; on se sent, pour ainsi dire, sur son propre terrain et entouré d'une immensité de figures. Pour bien sentir tout ce qu'il y a de grâces et de plénitude dans l'imagination grecque, il faut lire ce livre d'un bout à l'autre, et alors on le trouve si bien, qu'on approuve jusqu'au désordre nonchalant qui y règne.

J'ai aussi trouvé dans cet ouvrage beaucoup de sujets pour le poète tragique. Le plus beau de tous est, selon moi, Médée, non dans un seul trait de sa vie, mais dans tout le cours de son existence qu'il faudrait pouvoir renfermer dans un cercle assez étroit pour être représenté. La fable de Thyeste et de Pélopie est également un très-beau sujet. Quant au voyage des Argonautes, j'y ai remarqué des motifs qu'on ne trouve ni dans l'*Odyssée* ni dans l'*Iliade*, ce qui me fait croire qu'il y a dans ce voyage le germe d'un poème épique.

Une chose curieuse, c'est que tout ce grand cycle de mythes que je parcours à présent n'est qu'un tissu de galanteries, où, comme dit pudiquement Hygin, de compression (*compressus*), d'où sortent et sur lesquels reposent tous ces grands et effroyables conflits. Il me semble que ce serait une occupation méritoire que de s'emparer de l'idée qu'Hygin a exécutée grossièrement, pour l'approprier à l'esprit et à l'imagination des générations actuelles. Un pareil recueil des fables grecques réveillerait l'esprit poétique et serait aussi agréable au lecteur qu'utile au poète.

Ma femme se rappelle à votre souvenir et vous fait des compliments.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 29 août 1798.

Je vous remercie de tout mon cœur de votre bon souvenir à l'occasion de l'anniversaire de ma naissance, et surtout de l'intention que vous aviez de venir me voir. La journée s'est écoulée, pour moi, au milieu de distractions sans aucune utilité. Que ne puis-je être bientôt près de vous !

Moi aussi je me suis plusieurs fois amusé de la lecture d'Hygin ; et j'aimerais beaucoup à le relire en entier avec vous. J'ai toujours eu confiance dans le voyage des Argonautes, et puisque, d'après le système nouveau, l'épopée n'est point soumise aux règles de l'unité, ce sujet contient des motifs qu'il devrait être facile de développer.

Puissiez-vous être en bonne santé et surtout en pleine activité ! J'es-

père toujours pouvoir passer une partie du mois de septembre près de vous.

Tâchez d'utiliser autant que possible les rapports qui viennent de se rétablir entre Fichte et vous, lui aussi pourra y gagner quelque chose. Quant à des relations intimes il ne faut pas y penser, mais il est toujours intéressant d'être bien avec un tel homme. GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 31 août 1798.

Si mon travail et surtout ma santé me le permettent, je viendrai certainement la semaine prochaine pour quelques jours ; d'ici là, j'espère être en règle pour mon *Almanach*, car je veux avoir l'esprit tranquille quand je serai près de vous, et revenir bientôt et entièrement à *Wallenstein*.

J'ai lu dernièrement dans je ne sais quel journal que le public de Hambourg se plaint de ce qu'on lui redonne sans cesse les pièces d'*Uffland* dont il est rassasié. Si on pouvait conclure de là qu'il en est de même dans toutes les autres villes d'Allemagne, mon *Wallenstein* arriverait dans un moment heureux. En tout cas, il me paraît assez probable que le public ne veuille plus se revoir toujours lui-même, car il sent qu'il est en mauvaise compagnie. Je crois même que l'enthousiasme avec lequel on a accueilli ces pièces n'était qu'un résultat de la satiété des drames de chevalerie qu'on avait subis si longtemps ; on voulait se reposer des contorsions de ces caricatures du moyen âge ; cela devait être ainsi, mais il est tout aussi naturel qu'on se lasse enfin de regarder des figures vulgaires.

Pourrai-je demeurer chez vous sans gêner Meyer ? Ma femme se rappelle à votre souvenir. SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 5 septembre 1798.

Dans l'espoir de vous voir demain, je ne vous écris que quelques lignes pour vous dire que Meyer sera enchanté de vous voir occuper la petite chambre à côté de la sienne.

Je vous renvoie vos ballades, qui sont toutes deux fort belles. Je n'ai aucune observation à faire sur le *Dragon chrétien*, sinon que cette ballade est très-bien réussie. Quant à la *Caution* il me paraît, physiologiquement parlant, peu admissible qu'un homme qui, par une journée de pluie, vient de se retirer d'un torrent où il a manqué de périr, prenne la résolution de mourir de soif pendant que ses habits sont encore tout mouillés. Mais sans compter la résorption de la peau et,

par conséquent, le peu de probabilité de la soif, cette soif vient très-mal à propos et blesse l'imagination. Je ne saurais vous indiquer un autre motif plus convenable et qui tiendrait au voyageur lui-même ; les deux autres qui lui viennent de l'extérieur et sont occasionnés par des événements de la nature et par la force des hommes sont parfaitement bien trouvés.

Ne vous laissez pas détourner de votre voyage ; je suis sûr que loin de nuire à votre santé il lui sera favorable.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 9 septembre 1798.

Je regrette beaucoup de vous avoir promis de nouveau d'aller samedi dernier à Weimar, sans avoir pu tenir cette promesse, mais soyez persuadé que je suis complètement innocent de ce manque de parole. J'avais passé deux nuits sans dormir, ce qui m'avait fatigué au point que j'étais incapable de me mettre en route.

C'est vraiment un malheur tout particulier que cette insomnie, dont je n'ai pas souffert pendant tout l'été, me soit revenue justement ces jours-ci. Maintenant je n'ai plus le courage de vous fixer le jour de mon arrivée, mais si je puis dormir cette nuit je partirai demain.

SCHILLER.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 18 septembre 1798.

Immédiatement après mon retour ici, je me suis mis à l'ouvrage afin d'arranger mon prologue de manière à ce qu'il puisse faire une pièce indépendante de la suite, et ayant assez de consistance pour pouvoir être jouée sans cette suite. Pour obtenir ce résultat, il faut deux choses :

1° Les tableaux de caractères et de mœurs doivent être plus riches et plus complets afin de former un tout satisfaisant.

2° A travers le grand nombre de personnages dont les uns paraissent en scène et les autres dans les récits, il sera impossible au spectateur de suivre le fil de l'action et de s'en faire une juste idée ; il faudra donc que j'ajoute quelques nouvelles figures et que je donne plus d'extension à celles qui existent déjà, ce qui ne m'empêchera pas de rester dans les limites du personnel de votre théâtre.

J'insérerai votre poème à la duchesse sous le simple titre de *Stances*, si toutefois cela vous convient.

Encore une fois mes sincères remerciements pour la gracieuse et amicale hospitalité que vous m'avez donnée à Weimar. Je compte vous envoyer mon prologue samedi prochain ; alors je ne penserai plus qu'à

arranger la pièce pour le théâtre, travail pour lequel j'utiliserai vos observations et vos conseils autant que possible.

J'ai laissé chez vous trois clefs dans le tiroir d'une commode ; je vous prie de me les envoyer par la messagère. SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 21 septembre 1798.

Mercredi dernier j'ai été à Rosla, aussi n'ai-je reçu votre lettre qu'hier à mon retour. J'aime à croire que vous vous ressentirez dans votre travail de l'heureux effet que la lecture de *Wallenstein* a produit sur nous. Un pareil monument des plus hautes facultés de l'homme doit exciter des dispositions favorables au travail chez quiconque en est tant soi peu susceptible. Réunissez toute l'énergie de votre vouloir afin de pousser la plus tôt possible votre pièce sur notre théâtre. En la revoyant après la représentation, vous trouverez le sujet plus souple qu'il ne vous le paraît à présent que vous n'avez toujours que le manuscrit sous les yeux. Vous êtes déjà si avancé que, selon moi, l'épreuve de la scène vous sera d'une grande utilité.

Ce que vous vous proposez de faire encore à votre prologue me paraît aussi juste qu'opportun, j'en attends le manuscrit avec impatience. Dès que je l'aurai reçu, nous conférerons sur la tactique à suivre.

Je vous envoie vos clefs. Le poëme en question passera fort bien sous le titre général de *Stances*. Mes compliments à votre chère femme.

GOËTHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 21 septembre 1798.

J'ai attendu une lettre de vous avant-hier, mais je n'en ai point reçu ; j'espère que ce silence n'annonce rien de fâcheux. Après avoir passé toute une semaine avec vous, il m'est bien pénible d'être si longtemps privé de vos nouvelles.

Une nuit d'insomnie m'a gâté la journée au point qu'il m'a été impossible de vous envoyer aujourd'hui le *Camp de Wallenstein* et, pour comble de malheur, mon copiste m'a manqué de parole. Sous la forme que je vais donner maintenant à ce prologue, il pourra signifier quelque chose par lui-même, car ce sera le tableau animé d'une importante époque historique et de la vie des camps de cette époque ; mais je ne sais pas encore si tout ce que j'y ai fait entrer par rapport à l'ensemble pourra être représenté sur le théâtre. J'ai, entre autres, introduit un capucin qui vient faire un sermon aux Croates ; c'est un trait caractéristique de l'époque et du lieu, qui manquait à mon tableau

du *Camp de Wallenstein* ; mais s'il ne peut y être mis en scène, je m'y résignerai facilement.

Humboldt vient de m'écrire ; il a reçu votre lettre ainsi que votre poème et vous répondra un de ces jours, et il est très-satisfait des modifications que nous avons fait subir à son ouvrage sur votre *Hermann et Dorothee*. Quelques lignes de sa lettre sont consacrées à Rétif, qu'il connaît personnellement, mais sans avoir rien lu de ses écrits. Il compare ses allures et sa manière d'être à notre Wieland, abstraction faite, bien entendu, du cachet national. Quant à moi, je trouve qu'il y a une différence énorme entre ces deux écrivains.

Pour revenir à mon prologue, je voudrais que l'on pût donner avec lui autre chose qu'un opéra, car j'ai déjà placé assez de musique dans cette pièce. Elle commence et finit par une chanson, et il y en a une troisième dans le milieu. Je crois donc qu'un drame paisible et moral le fera mieux ressortir, car son principal mérite consiste dans la vivacité et le mouvement.

Puissiez-vous être en bonne santé ! j'attends de vos nouvelles avec impatience.

SCHILLER.

Les lettres qu'on vient de lire nous ont montré un spectacle assez inattendu : l'impatience de Goethe et les lenteurs sans cesse renouvelées de Schiller. On se figure volontiers l'auteur de *Faust* composant ses ouvrages avec une tranquillité majestueuse, et l'auteur des *Brigands* enlevant ses drames, pour ainsi dire, avec une verve que rien n'arrête. On s'imagine que Goethe écrivait lentement, qu'il ne savait ou ne voulait point se hâter, que jamais l'inspiration poétique ne se déployait chez lui avant qu'une méditation obstinée eût rassemblé d'avance tous les éléments de son œuvre ; on croit que Schiller, moins scrupuleux que son ami, se livrait tout entier à sa fougue impatiente, et que sa rapidité d'exécution avait quelque chose de foudroyant. J'oserais presque soutenir que c'est le contraire qui est vrai. Goethe méditait beaucoup, et longuement ; mais une fois maître de son idée, il lui donnait une forme, il la réalisait dans un poétique symbole avec une promptitude qui tenait du prodige. Schiller écrivait ses vers dans la fièvre sublime de l'inspiration ; seulement, au milieu même de cette ardeur créatrice, la méditation reprenait ses droits, le théoricien posait de nouveaux problèmes à l'artiste, et l'œuvre sans cesse interrompue se modifiait sans cesse entre ses mains. Pendant combien d'années avait-il porté au fond le plus intime de son esprit cet interminable *Wallenstein* ! Enfin, le dénou-

ment approche ; Goethe harcèle et dirige le génie de Schiller. Agissant d'autorité, il lui divise son immense matière en trois pièces distinctes, il lui trace son cadre et lui interdit d'en sortir. On dirait qu'il fait avec son ami ce que faisait l'électeur de Saxe avec Luther. Voilà Schiller enfermé dans le plan de *Wallenstein* comme le réformateur dans le château de la Wartbourg.

Ce n'est pas tout : il ne suffit pas d'avoir assigné à Schiller les limites que sa trilogie ne devra point franchir ; pour l'obliger à finir ces trois pièces, il faut que le théâtre s'empare au plus tôt de la première. Schiller, au mois d'août, pendant un voyage de quelques jours à Weimar, a promis à Goethe que son *Camp de Wallenstein* serait prêt pour la réouverture du théâtre au mois d'octobre. Goethe cependant se défie toujours des indécisions du poète et il ne cesse de le harceler. Revenu à Iéna, Schiller s'est mis ardemment à l'œuvre ; il ne lui reste plus qu'à terminer plusieurs scènes et à coordonner l'ensemble. En quelques semaines, en quelques jours, Goethe, de sa plume prompte et sûre, aurait tout terminé ; Schiller s'arrête à chaque pas, tant il a la tête remplie de formules esthétiques et l'imagination obsédée de scrupules. Il faut dire aussi que l'*Almanach des Muses*, dont il a encore la direction, vient le distraire au meilleur moment. « Je jure, écrit-il à Kœrner (15 août), qu'après cette livraison de l'*Almanach*, je pourrai bien encore en publier une, mais qu'ensuite je le laisserai mourir. Je puis employer à des œuvres plus hautes le temps qu'exigent de moi la direction de ce recueil et la part personnelle que je suis obligé d'y prendre. La froideur du public allemand pour la poésie lyrique, l'accueil indifférent qu'on a fait à mon *Almanach* et que certainement il ne mérite point, ne m'inspirent guère le désir d'en poursuivre la publication. Quand mon *Wallenstein* sera fini, je continuerai à faire des drames, et si j'ai des heures de loisir, je les consacrerai à des travaux d'esthétique et de critique. » Toujours l'esthétique ! cette esthétique assurément n'était pas moins coupable que l'*Almanach des Muses* des retards perpétuels du poète. Je sais bien que d'autres causes encore, sans parler des distractions de son esprit, entravaient l'essor de Schiller et refroidissaient sa verve : il était malade, il passait des nuits sans sommeil, et aux excitations du travail succédait souvent une prostration profonde. Goethe pourtant, qui le voyait de près, attribuait surtout ces retards à l'irrésolution de son génie, irrésolution d'une espèce particulière à coup sûr, puisqu'elle tenait surtout à l'abondance de ses vues, à la fertilité de ses dévelop-

pements, à l'embarras d'un esprit qui ne savait pas se borner. « Les lenteurs, les hésitations de Schiller, écrit Goethe à Meyer, dépassent tout ce qu'on peut imaginer. »

Enfin, Schiller a fait une promesse formelle à son ami : le 21 septembre, au plus tard, Goethe recevra le *Camp de Wallenstein*. Le 21 arrive, et Schiller est obligé d'adresser à Goethe la lettre qu'on vient de lire, la dernière que nous avons citée : « Une nuit d'insomnie m'a gâté la journée au point qu'il m'a été impossible de terminer le *Camp de Wallenstein* ; pour comble de malheur, mon copiste m'a manqué de parole. » Goethe voit bien que sa présence est nécessaire à Iéna. S'il ne va pas s'installer auprès de son ami, s'il ne le soutient pas de scène en scène, s'il n'écarte pas les scrupules qui le tourmentent, s'il ne les fait pas fuir comme des spectres à la radieuse clarté de son esprit, qui sait combien de temps encore Schiller retournera dans sa pensée toutes les combinaisons possibles de son œuvre ? Ah ! qu'il a de peine, l'esthéticien acharné, qu'il a de peine à revenir simplement à la poésie ! comme il expie en ce moment l'inspiration désordonnée de sa jeunesse ! Cette réflexion que le tribun de la scène allemande dédaignait si amèrement en 1784 se venge aujourd'hui sur le poète trop consciencieux. Il doute, il hésite, il n'ose plus terminer *Wallenstein*.... il n'ose plus, lui, Schiller ! Voilà, certes, un étrange épisode. C'est en de telles crises qu'un véritable ami se révèle tout entier. Le jour même où il a reçu cette lettre qui fait pressentir une nouvelle défaillance du poète, le 21 septembre 1798, Goethe quitte Weimar et va s'établir à Iéna.

(La suite à la prochaine Livraison.)

DON CARLOS ET PHILIPPE II

Charles

PAR M. CH. DE MOUY.

I

Le 12 novembre 1642, Philippe, prince d'Espagne, épousait, à Salamanque, sa cousine germaine, Marie, fille de Jean III, roi de Portugal, et de Catherine, quatrième sœur de Charles-Quint. Les fêtes données à l'occasion de ce mariage furent splendides; elles durèrent pendant toute une semaine. « La fleur de la beauté castillane brilla dans les salons; la plus fière aristocratie de l'Europe lutta de magnificence aux banquets et aux tournois ¹. » Le 19 novembre, les jeunes époux partaient pour Valladolid, résidence accoutumée des rois d'Espagne à cette époque, et, moins de deux ans après, le 8 juillet 1545, l'infante accouchait d'un fils, qui reçut de l'empereur, son parrain, le nom de Carlos ², et qui fut aussitôt baptisé par Juan Martinez Siliceo, évêque de Carthagène ³. Mais, pendant qu'on préparait les réjouissances, les joutes, les tournois qui devaient célébrer sa naissance, Marie de Portugal, épuisée par un laborieux enfantement, mourut également regrettée du Portugal et de l'Espagne ⁴. Ses restes, déposés d'abord dans la cathédrale de Grenade, furent plus tard transportés à l'Escurial ⁵.

Le jeune prince, qui était entré dans la vie sous de si tristes auspices, et dont la naissance avait été suivie d'un si grand deuil pour deux royaumes, annonça dès son enfance des inclinations étranges.

1. Prescott, I, 55. — Florès, *Reynas Catolicas*, II, 883.

2. Colmenarès, *Historia de Segovia*, XL, VIII, 505.

3. Leti, *Historia di Philippo II*, I, VIII, 338.

4. Colmenarès, *Historia de Segovia*, XL, VIII, 505.

5. Prescott, I, 55.

Son caractère indocile, son naturel farouche, son imagination bizarre étonnaient ceux qui l'approchaient. Son père, préoccupé des intérêts de l'État, absent d'Espagne une première fois, de 1548 à 1554, et plus tard, de 1554 à 1558, ne pouvait suivre son éducation, et, pendant ses longs voyages en Italie, en Flandre, en Angleterre, il avait remis successivement son fils à la garde de l'archiduc Maximilien, son cousin, et de la princesse Jeanne, sa sœur, régente d'Espagne¹. Tous deux, trop indulgents, furent sans force contre cette nature déréglée². On remarquait déjà chez don Carlos une cruauté qui semblait provoquée moins par l'instinct que par un singulier trouble de l'esprit. « Lorsqu'en chassant, dit Strada³, on lui apportait des lièvres vivants, il leur coupait lui-même la gorge, et prenait plaisir à les voir palpiter et mourir. » Souvent même, dit un autre historien, il les faisait rôtir tout vivants; il paraissait prendre plaisir à torturer les animaux domestiques; un oiseau qu'il tenait à la main, lui ayant un jour mordu le doigt, il lui trancha la tête avec les dents⁴. Lorsque Charles-Quint, après avoir abdiqué à Bruxelles, revint en Espagne vers la fin de l'hiver de 1556, il s'arrêta quelque temps à Valladolid, avant d'aller enfouir dans le monastère de Yuste sa grandeur morose et son génie désabusé. Il descendit au palais du comte de Melito, et fut reçu au pied de l'escalier par la princesse Jeanne et don Carlos, alors âgé de douze ans⁵. Durant son séjour dans cette ville, il étudia attentivement son petit-fils, et le vieil empereur, accoutumé à juger les hommes, fut, dit-on, profondément attristé en présence de cet enfant qui devait être un jour l'héritier de ses royaumes⁶. Peut-être se souvint-il alors de sa mère Jeanne la folle, enfermée si longtemps dans la tour d'Arevalos, et, reconnaissant chez son petit-fils des symptômes effrayants, ne put-il songer sans douleur à l'avenir de la monarchie.

Les précepteurs de don Carlos ne s'abusaient point sur les inclinations de leur élève. Quoi qu'en dise un historien⁷, ils avaient été

1. Lafuente, *Historia general de Espana*, XIII, 292.

2. Strada, *de Bello Belgico*, VII, 352. — Salazar de Mendoza, *Dignidades de Castilla*, IV.

3. Strada, *loc. cit.*

4. Orazio della Rena, *Compendio de la vita di Filippo II*, Mss. B. I. 40, 232.

5. Cabrera de Cordova, *Historia de Espana*, XI, 90.

6. Strada, *loc. cit.* — Prescott, I, 37.

7. M. Mérimée, *l'Historien Prescott*. — *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1859.

choisis avec un grand soin parmi les hommes les plus distingués de l'Espagne. Le prince n'avait certes pas été « systématiquement entouré d'imbéciles ou de coquins intéressés à le corrompre. » Il ne faut pas juger d'eux par ce Bossulus dont parle Brantôme¹ : en général, et sauf des erreurs évidemment involontaires, la maison de l'infant avait été composée d'érudits éminents, de seigneurs dignes d'estime. J'ai sous les yeux les lettres que plusieurs d'entre eux écrivaient à Philippe II : les uns, il est vrai, comme l'aumônier Francisco Osorio, cachant au père la triste vérité, affirmaient n'avoir qu'à se louer des progrès du prince dans ses études et dans la vertu ; mais les autres, comme le frère du duc d'Albe, don Garcie de Tolède, plus clairvoyants ou moins flatteurs, prévenaient le roi « que Son Altesse avait peu de respect pour la règle, méprisait leurs avis et manifestait un esprit violent. » L'un de ces derniers même, Onorato Juan, l'un des premiers humanistes de son siècle, ajoutait — et le prince n'avait que douze ans alors — ces paroles mystérieuses : « Quant à la cause que j'y attribue, Votre Majesté la saura par hasard quelque jour, s'il plaît à Dieu ; » puis, comme effrayé lui-même de ce qu'il laissait supposer, il terminait en disant : « Je supplie le roi de me pardonner cette hardiesse et de faire brûler cette lettre : mon intention est qu'elle ne soit vue que de Votre Majesté². » Ainsi l'éducation était impuissante sur la surexcitation de ce jeune esprit. Reconnaissons aussi que les spectacles hideux auxquels la barbarie des mœurs espagnoles ne craignait pas de le convier devait singulièrement troubler dans son âme ces notions du juste qui sont la base même de la raison. Le 21 mai 1558, jour de la Sainte-Trinité, l'inquisition pria la princesse Jeanne, régente en l'absence de Philippe II, d'honorer un auto-da-fé de sa présence. Elle s'y rendit, accompagnée de don Carlos³. Le froid chroniqueur, qui nous raconte ce fait avec la plus laconique tranquillité, ne nous dit pas quelle impression ont laissée dans cette imagination trop ardente les flammes et les cris des victimes ; mais rien n'était assurément plus capable que ces sombres horreurs de développer chez le jeune prince les germes funestes qui étaient en lui.

Enfin Philippe II, veuf une seconde fois après la mort de Marie

1. Brantôme, *Mémoires*, déjà cité.

2. Archives de Simancas, liasse 129.

3. Colmenarès, *Hist. de Segovia*, XLII, 521.

d'Angleterre, reparut en Espagne. Il revenait des Flandres triomphant. Ses lieutenants vainqueurs à Saint-Quentin et à Gravelines avaient conquis une partie de la Picardie, et son habile diplomatie lui avait ménagé le traité de Cateau-Cambrésis. Par ce traité, les maisons de France et d'Autriche étaient convenues d'un mariage. La princesse Élisabeth, fille de Henri II, devait devenir la femme de don Carlos. Les deux fiancés n'avaient ni l'un ni l'autre accompli leur quatorzième année. Au moment où l'on commençait de négocier cette union, Philippe songeait à épouser Élisabeth d'Angleterre; mais celle-ci, jalouse de son autorité et bien instruite par l'exemple de sa sœur Marie, redoutait de se donner moins un époux qu'un maître. Elle traînait en longueur n'osant point refuser ouvertement le roi d'Espagne, mais décidée cependant à demeurer seule assise sur ce trône qu'elle avait longtemps convoité; elle espérait que Philippe, fatigué de ces incertitudes, renoncerait à des démarches inutiles et lui épargnerait l'expression définitive d'un refus qu'elle avait laissé trop habilement entrevoir pour que son amour-propre pût souffrir de voir le roi promptement consolé. Philippe en effet renonça à ce mariage, sans attendre la réponse négative que sa perspicacité jugeait dès lors inévitable. Élisabeth, continuant jusqu'au dernier moment la comédie qu'elle jouait depuis l'origine des négociations, simula devant le duc de Féria, ambassadeur d'Espagne, une colère dont elle savait bien qu'il ne serait pas dupe, et le força d'excuser humblement son maître d'une résolution qu'elle-même avait provoquée. Philippe, qui cependant voulait se remarier, jeta alors les yeux sur la princesse destinée à don Carlos, et la conclusion du traité de Cateau-Cambrésis amena la mission du duc d'Albe envoyé en France pour épouser, au nom de Philippe, la fille de Henri II. La cérémonie eut lieu, le 24 juin, à Paris dans l'église de Notre-Dame, et ce fut dans les fêtes qui suivirent ce mariage que Henri II périt de la main de Montgommery.

La princesse accompagnée de Marguerite de la Marck, comtesse d'Aremberg ¹, partit pour l'Espagne peu de temps après la mort de son père. Elle fut reçue à la frontière de Navarre par Antoine de Bourbon, et elle arriva au commencement de 1560 à Guadalaxara ²,

1. *Mémoires de Marguerite de Valois*, p. 152. Édit. Charpentier.

2. Colmenarès, *Hist. de Segovia*, loc. cit.

où les noces furent célébrées. S'il faut en croire les chroniqueurs, Élisabeth à sa première entrevue avec Philippe II le considéra longuement avec une attention curieuse : le roi, étonné, lui dit un peu rudement : « Que regardez-vous ? si j'ai les cheveux blancs ¹ ? » Quel qu'il en soit de cette anecdote, est-il besoin de faire remarquer ici l'invraisemblance des récits qui exposent l'émotion mutuelle de don Carlos et de la jeune reine en cette journée solennelle ? Le prince d'Espagne avait quatorze ans à peine, et ne pouvait évidemment à cet âge ni ressentir l'amour, ni l'inspirer. On ne peut comprendre qu'un historien souvent sérieux comme Leti ait osé raconter une telle scène, représenter Élisabeth tout à coup éprise d'un enfant, et cela en des termes qui conviennent plutôt au roman qu'à l'histoire ².

De Guadalaxara, la cour se rendit à Tolède. Les cortès y étaient rassemblées, et le roi résolut de faire immédiatement reconnaître, dans une imposante cérémonie, don Carlos pour son héritier ³. Peut-être, comme il connaissait encore très-peu son fils, jugeait-il nécessaire au repos de l'Espagne cette consécration de sa dynastie ; peut-être aussi, moins préoccupé de ses sujets dont la fidélité n'était pas douteuse, désirait-il plutôt, au moment d'un second mariage, affirmer à toute l'Europe les inébranlables droits de don Carlos. Le 22 février 1560 fut fixé pour cet acte solennel, bien que la jeune reine, malade de la petite vérole qui l'avait surprise peu de jours après son mariage, ne dût pas y assister ⁴. Les prélats, les grands, les gentilshommes, les gouverneurs de villes et de provinces, les députés des états furent convoqués dans la cathédrale de Tolède ⁵. Le chapitre métropolitain fit orner l'église et le chœur avec une pompe et une richesse dignes des hôtes illustres que l'antique sanctuaire devait recevoir. Au jour marqué, le cortège royal quitta le palais, précédé de nombreux gardes et maîtres des cérémonies. Le prince de Parme, Alexandre Farnèse, l'amirante de Castille, les grands, s'avançaient

1. Brantôme, *Mémoires* ; Mss. 2632, déjà cité.

2. Leti, *Vita di Filippo II*, I, 345 : « La regina istessa parve non so come sorpresa da un sentimento di malinconico passione... alla presenza d'un giovine principe, molto ben fatto. » Nous relèverons plus loin l'inexactitude de ce dernier mot.

3. Colmenarès, *loc. cit.* — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, IX, 415. — Cabrera de Cordova, V, VII.

4. Lafuente, *loc. cit.*

5. Cabrera, V, VII, 246.

les premiers. Leurs vêtements étaient splendides, entièrement brodés, étincelants de joyaux ; des colliers magnifiques scintillaient sur leurs poitrines ; les housses de leurs chevaux, bordées de pierres fines, brillaient au soleil. Derrière eux venait don Carlos, sur un cheval blanc harnaché d'or et couvert d'une housse resplendissante ; son vêtement effaçait tous les autres par sa richesse ; les boutons étaient des perles et des diamants. Mais son visage était pâle ; lui-même était faible ; on apercevait sur ses traits les traces de la fièvre qui depuis quelque temps ne le quittait plus. A sa gauche se tenait le jeune don Juan d'Autriche, qui attirait tous les regards par sa bonne mine et par sa grâce. Ses habits étaient de velours cramoisi brodé de filets d'or et d'argent. Après eux, dans une litière, s'avancait la princesse Jeanne, fille de Charles-Quint et veuve de l'infant de Portugal. Elle était vêtue de noir, mais elle portait dans ses cheveux et à l'entour de ses bras les perles et les pierreries les plus brillantes ; les dames de sa suite n'avaient jamais déployé de plus belles parures. Puis venaient les quatre rois d'armes, quatre arbalétriers, quatre massiers, et enfin paraissait le roi. Son vêtement était d'un jaune sombre couvert d'ornements gris de fer ; son manteau de velours noir était bordé d'une large fourrure de martre, et agrafé avec des boutons de diamant. Auprès de lui marchait le comte d'Oropeza, qui tenait droite et immobile une épée nue¹.

La messe fut célébrée par don Francisco de Mendoza, cardinal-évêque de Burgos, entouré d'un nombreux clergé, et assisté à l'autel par les archevêques de Séville et de Grenade, les évêques d'Avila et de Pampelune revêtus de leurs habits pontificaux. La musique de la chapelle royale ne cessa pendant toute la cérémonie de retentir sous les voûtes de la cathédrale. Quand la messe fut terminée, au milieu d'un profond silence, l'un des rois d'armes prononça ces paroles à haute voix : « Que ceux qui doivent prêter serment à Son Altesse prennent leurs places, » et le comte d'Oropeza, s'avancant vers la princesse Jeanne, la prévint qu'elle devait la première jurer fidélité au prince d'Espagne². Le licencié Menchaca, oydor de la chambre du roi, lut la formule du serment. La princesse se leva, accompagnée de Philippe et de l'infant, s'approcha de l'estrade où se tenait le cardinal-évêque de Burgos, s'agenouilla, et posant la main

1. Cabrera, *loc. cit.*

2. *Compendio de la vita di Filippo II*; Mss. B. I. 10,239.

sur le crucifix et sur l'Évangile, jura d'obéir à don Carlos et de le tenir pour légitime héritier du trône, puis elle voulut baiser la main du prince. Mais don Carlos la relevant l'embrassa et la reconduisit à la place qu'elle venait de quitter. Menchaca, élevant de nouveau la voix, appela au serment « l'illustrissime don Juan d'Autriche, fils naturel de l'empereur roi d'Espagne. » Don Carlos se refusa aussi à se laisser baiser la main par son oncle ; mais, malgré ses efforts, don Juan parvint à lui rendre cet hommage féodal¹. Les prélats, les grands, les députés des états vinrent tour à tour selon leur rang. Le duc d'Albe, qui avait dirigé toute la cérémonie, s'avança le dernier ; mais, soit par oubli, soit que son orgueil dédaignât cet aveu de vasselage, il ne baisa point la main du prince. Don Carlos lui lança un regard irrité ; le duc balbutia une excuse, mais l'infant la reçut avec une telle hauteur, et répondit avec une telle insolence, que le roi dut intervenir et donna ordre au prince de donner satisfaction de ses paroles au vieux général indigné. Don Juan d'Autriche se leva alors et lut à son neveu la formule du serment des rois. Don Carlos jura de garder les lois et libertés du royaume, de le maintenir en paix, d'administrer à ses sujets bonne et exacte justice, de défendre avec énergie la foi catholique dans ses États. Telle fut la fin de cette cérémonie qui semblait prédire un si bel avenir au prince destiné à porter tant de couronnes².

Philippe II, après avoir ainsi consacré les droits de son fils, paraît s'être appliqué à le rendre digne du fardeau qui lui serait un jour confié. Il s'aperçut aisément, sans doute, des bizarres égarements de cette intelligence ; le caractère violent de don Carlos déplut souverainement à cet homme calme et sévère. Mais il semble avoir pris longtemps le trouble du cerveau pour une criminelle perversité, et il espéra vaincre, en les assujettissant à une rude discipline, des instincts dont il n'avait pas encore compris la cause³. De là des remontrances continuelles, un visage mécontent, une façon d'agir moins paternelle que despotique. De là aussi, ce qui devait s'aggraver de jour en jour, mais se révéla dès l'origine, des rapports très-froids entre le père et le fils. Le roi, inquiet de ces symptômes et aussi de la fièvre qui ne cessait de tourmenter l'infant, songea dès lors à éloigner momentanément le prince de la cour. Il voulut l'envoyer dans une ville dont

1. Ferreras, IX, 415.

2. Cabrera, *loc. cit.*

3. Cabrera, VII, 469. — Watson, II, 23.

l'air fût plus salubre que celui de Madrid, où il avait fixé définitivement sa résidence, et, de l'avis des médecins, il écrivit aux corregidores de Malaga, de Murcie, de Gibraltar, pour savoir si la température de ces diverses villes pourrait dissiper la maladie de son fils ¹. Enfin, comme en 1561 don Carlos avait seize ans, il se décida pour Alcala, dont l'air était excellent et où il espérait voir se compléter à l'université l'éducation inachevée du jeune prince ².

Don Juan d'Autriche, Alexandre Farnèse, des précepteurs et une nombreuse suite de gentilshommes accompagnèrent l'infant. Nous n'avons aucun détail sur les premiers temps de leur séjour en cette ville : « Don Carlos, dit seulement Strada, se montra partout le même; » néanmoins les poètes officiels dédièrent alors des odes pleines de louanges au futur successeur de Philippe II. Le génie espagnol, ami des plus emphatiques hyperboles, se donna pleine carrière. On déclarait le prince digne des innombrables royaumes que lui destinait le ciel; on le proclamait égal à son illustre père, à son glorieux aïeul; il était le plus bel objet que pût éclairer le soleil ³. Peut-être sa vie studieuse et calme à Alcala eût-elle agi sur son caractère et sur son esprit, si un accident imprévu n'en eût interrompu le cours.

Don Carlos habitait d'ordinaire dans Alcala le palais de l'archevêque; mais soit qu'il ait logé quelque temps au monastère de Saint-François, bâti en cette ville, soit qu'il s'y fût rendu pour une cause inconnue, ce fut là que, le 19 avril 1562, il tomba du haut d'un escalier, et se heurta la tête contre une porte avec une telle violence qu'il resta évanoui sur le coup ⁴. Il ne parut pas d'abord qu'il eût reçu aucune blessure; ce fut seulement onze jours après qu'une fièvre aiguë se manifesta, accompagnée de violentes douleurs dans la

1. Ces lettres sont aux archives de Simancas, liasse 140.

2. Strada, *loc. cit.* — Ferreras, IX, 428.

3. Poesias de Pedro Lainez; Mss. B. I. 8169.

Principe digno bien de quanto el cielo

Puso debaxo de tu excelsa mano

.

Igual al claro padre y alto aguelo, etc.

4. Ferreras, IX, 428. — Herrera, *Historia general*, V, 143 : « recibió tan gran herida en la cabeça en el monasterio de S. Francisco... » — Strada, VII, 353. — Archives de Simancas, liasse 651.

tête. Les médecins concurent tout d'abord de vives inquiétudes; la fièvre augmentait, les symptômes devenaient de plus en plus graves, le visage s'enflammait, le malade était tourmenté par une incurable insomnie; on prévint le roi. Il accourut avec ses médecins, entre autres le docteur Olivarès, et peut-être, d'après un manuscrit, le fameux André Vésale ¹. Celui-ci jugea l'opération du trépan nécessaire; cependant le malade ne parut ressentir aucun soulagement, soit que la science d'André Vésale fût en défaut, soit que ses soins ne pussent obtenir un succès rapide.

Dans cette extrémité, on eut recours à un remède qui témoigne du bizarre et sombre fanatisme de l'Espagne au seizième siècle. Don Carlos, très-dévoût à certains saints, à saint Bernard, par exemple ², professait une vénération toute spéciale pour le bienheureux Diègue, mort cent ans auparavant. Le père de Fresneda, évêque de Cuença et confesseur du roi, et le père Mencia, de l'ordre de Saint-Dominique, vivement émus du péril que courait le prince, imaginèrent une terrible cérémonie qui plut à la foi ardente et sombre de Philippe II. On exhuma le corps du bienheureux Diègue, enseveli dans un des caveaux du monastère ³; les moines apportèrent sur leurs épaules dans la chambre du prince ce cadavre embaumé, enveloppé encore de son linceul, et, emportés par leur piété sauvage, oubliant à force de vénération pour les reliques le simple respect dû aux morts, ils enlevèrent le linceul et le posèrent sur la tête du malade; puis, sans songer même qu'ils profanaient l'inviolable majesté de la dépouille humaine qui devait demeurer à jamais cachée sous ce voile, ils placèrent le cadavre sur le lit auprès de don Carlos. En même temps, on recommandait au prince de toucher ces restes sacrés et de prier avec ferveur. Celui-ci, abattu par la fièvre, et qui n'avait pas conscience sans doute de cette monstrueuse scène, devait se croire le jouet d'une fantastique vision. Il murmura quelques mots que nul ne put entendre, puis les moines, enveloppant de nouveau le corps du bienheureux Diègue, le reportèrent dans son tombeau. Ce funèbre sacrilège parut avoir réussi. Soit que la jeunesse du prince, soit que

1. Manuscrit faussement attribué à Antonio Perez, B. I. 2502 : *Breve compendio y elogio de la vida de el rey Phelipe II de Espana, escrita por Antonio Perez*.

2. « Divo Bernardo devotissimus. » J. Caramuel Lobkowitz : *Philippus prudens*, etc. Antuerpiæ, 1639.

3. Herrera, *Historia general*, V.

les soins d'Olivarès et d'André Vésale eussent enfin vaincu le mal, don Carlos guérit et l'Espagne entière crut qu'un miracle l'avait sauvé ¹. Philippe II et la reine sollicitèrent de la cour de Rome, en faveur du bienheureux Diègue, la canonisation qui n'avait pas été prononcée encore, et l'imagination populaire, acceptant avec enthousiasme une nouvelle légende, demeura persuadée que don Carlos avait vu le nouveau saint tenant à la main une croix de roseau lui apparaître pendant son sommeil, et lui apporter de la part de Dieu, avec la promesse d'une prompte guérison, des paroles de paix et de miséricorde.

II

Il ne paraît pas que don Carlos soit demeuré plus longtemps à Alcalá. Soit que Philippe II ait mieux espéré de son fils, soit qu'il ait pensé que l'exercice des travaux politiques, compatible désormais avec l'âge du prince, calmerait cette fougue immodérée qui l'avait si profondément inquiété, il le rappela à Madrid. Il n'eut pas lieu de s'en féliciter ; don Carlos, l'eût-il voulu, ne pouvait pas se corriger des défauts innés qui dominaient sa nature débile. D'ailleurs, sa chute avait aggravé l'état de son cerveau : on remarqua dès lors que le désordre de ses idées empirait encore ; ses lettres en offraient la preuve irrécusable ; il intervertissait toute la construction des phrases, et souvent laissait ses périodes inachevées ². Ses emportements effrayaient la cour, respectueuse il est vrai, mais clairvoyante ; silencieuse, mais étonnée et redoutant l'avenir ; il manifestait des antipathies bizarres et inexplicables pour les personnages les plus chers à la confiance paternelle ³. Cet état de choses aboutit à un antagonisme inévitable entre un jeune homme irréflecti dont l'incapacité mani-

1. Fr. de Pena, *Vie de S. Diègue*, II. — Herrera, *loc. cit.* — Ferreras, IX, 429. — Strada, VII, 353. — Ant. Perez, *Compendio*, etc. Mss. déjà cité. — Colmenarès, *Hist. de Segovia*, XLII, § 3, 534. — Il paraît, nous dit Prescott, d'après Perada (*la madona de Madrid*), que l'on apporta aussi dans la chambre du prince l'image de Notre-Dame d'Atocha.

2. Lafuente, *Hist. de España*, XIII, 305.

3. Strada, *loc. cit.* — Lettere scritte al S. Card. Alessandrino da Monsignore Arcivescovo di Rossano, nuncio di Spagna, che fù da poi Papa Urbano VII. Mss. de la B. I. 10,071 (Lettres d'État du nonce à Rome). — *Relazione del clarissimo S. Tiepolo, ritornato ambasciatore di Spagna*. Mss. B. I. 791.

feste n'apaisait pas l'ambition malheureuse et nécessairement déçue, et un souverain impérieux qui ne pouvait souffrir aucun écart dans la rigoureuse unité de l'obéissance qu'il imposait. Le roi s'arma bientôt d'une sévérité d'autant plus inflexible qu'il s'irritait de voir sa volonté réduite à l'impuissance, et le prince ressentit une aversion mal dissimulée pour un père morose dont l'implacable froideur lui paraissait une défiance injuste, et dont l'âpre autorité prétendait le contenir par la terreur¹.

Ce fut ainsi que don Carlos atteignit sa vingt et unième année. Ce n'était pas le beau prince que les romanciers et certains historiens² se sont amusés à décrire. On lui a prêté des grâces aimables, un extérieur prévenant, une figure charmante, des yeux pleins de feu³. Nulle opinion n'est plus absolument contraire à la vérité. Le portrait de don Carlos, qui se trouve chez le duc d'Oñate, démontre clairement cette erreur : « Ce qui frappe d'abord, dit M. Mérimée, c'est la triste tournure du modèle, ses épaules voûtées, sa taille penchée en avant et son expression mélancolique. Le teint est pâle, les yeux muets ; toute l'habitude du corps dénote un être maladif. » L'ambassadeur de Venise, Tiepolo, qui décrit la cour d'Espagne en 1568, l'ambassadeur de France, Fourquevaulx, et l'historien Strada, sont d'accord avec le peintre. Les deux premiers avaient vu souvent don Carlos et leur témoignage est irrécusable. Le prince d'Espagne avait la peau blanche et les cheveux blonds, mais il était laid et mal tourné. L'une de ses épaules était trop haute et ses jambes étaient d'inégale longueur. Ces défauts, joints à sa faible santé, l'éloignaient de ces brillantes arènes où la fleur de la chevalerie espagnole luttait de bravoure et d'audace. Il ne paraissait pas dans les tournois où ses cousins allemands, les princes de Bohême, se conduisaient en si bons soldats, « tant à souffrir du commencement à la fin, la salade en teste, qu'au

1 Lettres d'État où sont contenues les affaires particulières de divers royaumes sous la négociation faite en Espagne près du roi catholique par le sieur de Fourquevaulx, ambassadeur du roy très chrestien Charles Neufviesme ; Mss. de la B. I. 225. (Ce précieux manuscrit, qui contient toute la correspondance diplomatique inédite entre les cours du Louvre et de l'Escurial sous Charles IX, nous a fourni les documents les plus exacts sur la vie et la mort de don Carlos. Il ne peut être comparé, pour l'importance historique, qu'aux lettres diplomatiques du nonce. Mss. déjà cité.)

2. Leti, *loc. cit.*

3. *Vida y muerte del Pr. D. Carlos*. Mss. B. I., 2632, déjà cité.

combat de la pique et de l'estoc¹. » Philippe II, il est vrai, n'avait jamais aimé ces divertissements, et lors de son voyage en Flandre, en 1548, s'il y prit part, ce fut à contre-cœur et sans succès²; mais comme il sut dissimuler sa répugnance pour ces exercices violents qui fatiguaient sa constitution délicate³, il n'en passa pas moins pour un brillant chevalier. Don Carlos, petit, malingre, contrefait, disgracié de la nature au physique et au moral, n'avait rien de ce qui attire le regard et séduit la pensée. Aussi un courrier de l'Empereur à Madrid, bien qu'il fût dès lors question de marier don Carlos à la fille de Maximilien, osa dire en quittant la cour qu'il « s'en allait mal édifié des contenance qu'il a vu tenir au prince d'Espagne en table et hors d'icelle, et qu'il ne les célerait point à son maistre, estant bien marri qu'il faille que Madame la princesse de Bohême espouse un prince si mal composé de personne et de mœurs comme il est⁴. » Depuis longtemps déjà la cour d'Espagne était de cet avis, et le roi, dont on soupçonnait les secrets tourments, effrayé de l'avenir et ne se voyant pas d'autre héritier, avait fait venir, peut-être pour servir de modèle à son fils, peut-être, comme l'insinue un historien⁵, pour les former au gouvernement d'un pays dont ils seraient les souverains légitimes, au défaut de don Carlos, les princes Rodolphe et Ernest, fils aînés de l'Empereur.

On conçoit les angoisses de Philippe II : les déplorables égarements d'esprit du jeune prince, sa haine toujours croissante contre son père devaient éveiller la sollicitude de ce souverain prévoyant. Toute la cour connaissait ce désordre d'esprit sans en rien dire ; les ambassadeurs, témoins impassibles en apparence, en instruisaient fidèlement les cours étrangères. Tiepolo écrivait à Venise, en parlant du prince : « Ardent, impatient, il s'irrite sans peine, et montre alors une étrange cruauté ; il n'estime personne, est l'ennemi de tous les serviteurs de son père, et plusieurs fois ses excès de table ont amené des maladies graves. » Fouquevaux disait dans ses dépêches : « C'est un jeune personnage sujet à la teste : il y a eu quelque prinse entre le roi catholique et son fils pour les désordres qu'il continue à faire assez mal à propos. » L'archevêque de Rossano, nonce du pape,

1. Lettres d'État (Mss. Fourquevaux). Dépêche du 8 février 1566.

2. *Sepulveda opera*, II, 384.

3. *Relazione di Michele Soriano*, ambasciatore di Venezia. Mss.

4. Lettres d'État (Mss. Fourquevaux). Dépêche du 8 février 1566.

5. Ferreras, IX, 426.

savait probablement dès lors ce qu'il fallait penser de l'enfant, puisque plus tard, lors des suprêmes événements de la vie de don Carlos, il écrit au cardinal Alessandrini, comme un fait familial à leur correspondance : « Son cerveau n'est pas sain et son entendement est troublé ¹. » Chaque jour le roi apprenait quelque action bizarre, quelque trait de délire furieux qu'il n'avait pas la consolation de pouvoir cacher. Philippe, indécis comme toujours, et qui méditait longuement avant de prendre une résolution ², hésitait entre diverses considérations contraires, examinait tour à tour différents plans de conduite sans s'arrêter à aucun d'eux, voulait évidemment corriger son fils ³, reconnaissait combien sa sévérité était stérile sans pouvoir en adoucir les formes; il s'indignait, dans une silencieuse angoisse, de voir son fils devenir un objet de mépris, et la sécurité de l'Espagne compromise par la perspective d'un règne désastreux ⁴.

Les historiens espagnols nous ont rapporté quelques traits qui témoignent de ces singuliers emportements, et, comme l'a écrit l'ambassadeur de France : « de ces folies trop desbordées. » Don Carlos se promenait une nuit dans les rues de Madrid, car il aimait fort « ribler (battre) le pavé, » nous dit Brantôme. On lui jeta par hasard un peu d'eau par une fenêtre : sa fureur fut si violente qu'il rentra à l'instant même au palais, et donna ordre à un de ses gardes d'aller mettre le feu à la maison et d'en égorger tous les habitants. Le garde, stupéfait d'un tel ordre, eut le bon esprit de l'éluder. Il sortit, et revint quelque temps après dire au prince qu'il avait vu entrer dans cette même maison un prêtre portant le saint sacrement à un malade, et n'avait pas osé exécuter les ordres qu'il avait reçus. Don Carlos n'insista point : ce caprice était déjà oublié ⁵. On lui apporta un jour des bottines qu'il trouva trop étroites : sa colère dégénéra

1. *Relazione di Tiepolo*. Mss. déjà cité. — Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 30 juin 1567. — Lettere, etc. 4. (Mss. du nonce). Dépêche du 4 février 1568.

2. « L'indécision formait l'un des traits dominants du caractère de Philippe II. » *Introd. à la corresp. de Philippe II, extraite des archives de Simancas*, par M. Gachard, I, 50.

3. « Dopo aver con ogni pazienza e pietà cercato a discoprir l'imperfessione del figliolo. » — *Compendio de la vita di Filippo Secundo* da Orazio de la Rena. Mss. B. I., 10, 232.

4. « Il en sent grand ennui en son cœur. » Lettres d'État. (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 24 août 1567.

5. Ferreras, IX, 544. — Cabrera, VII, 469.

tout à coup en un transport de rage. Il souffleta don Manuel, son majordome, qui les avait commandées, puis secoua violemment la clochette qui appelait les gentilshommes de la chambre. Don Alfonso de Cordova, frère du marquis de Las Navas, était de service ; comme il avait un peu tardé à venir, l'infant se jeta sur lui dès qu'il parut, et voulut le précipiter par la fenêtre dans les fossés du château. Aux cris de don Alfonso, les domestiques accoururent et arrêterent le prince. Alors il leur ordonna de couper en morceaux les bottines, de les faire cuire, et il prétendit les faire avaler au cordonnier maladroit¹. Ce fut vers cette époque qu'il dicta à son secrétaire, Domingo de Zuniga, ce testament singulier où il fondait un monastère de franciscains, et réglait lui-même la nourriture quotidienne des moines : deux livres de pain, une livre de viande pour dîner, la moitié d'un poulet pour souper, etc.². Un jour, il força, sous la menace des plus terribles châtimens, un marchand nommé Grimaldo de lui prêter soixante mille ducats, qu'il dissipa promptement en folles prodigalités³. Quelque temps après, il apprit que le cardinal Espinosa, président du conseil d'État, l'un des hommes les plus dévoués au service du roi, avait défendu à un comédien nommé Cisnéros l'entrée de Madrid. Ce fut assez pour que le prince fût saisi d'un irrésistible désir de voir jouer Cisnéros ; mais le comédien, qui redoutait le saint-office, malgré les ordres formels de don Carlos, préféra obéir au cardinal. L'infant en fut profondément irrité, et la première fois qu'il rencontra Espinosa au palais, il courut à lui, la main sur son poignard, en criant : « Par la vie de mon père, il faut que je vous tue ! » Le cardinal se jeta à ses pieds et parvint à l'apaiser⁴. Don Carlos s'emportait souvent, du reste, jusqu'à menacer la vie de ceux qui l'approchaient : il faillit tuer, dans le bois d'Acoca, son gouverneur don Garcie de Tolède, qui voulait calmer un de ses accès de colère. Le fier gentilhomme retourna immédiatement à Madrid, et remit sa démission entre les mains du roi. Sa charge fut donnée à Ruy Gomez de Silva.

On n'a guère de détails sur les mœurs de don Carlos. Brantôme nous raconte qu'il insultait souvent les femmes dans les rues, et il

1. Ferreras, IX, 544. — Cabrera, VII, 469.

2. Archives de Simancas, *Testaments royaux*, liasse 2.

3. Lettere di Nobili, ambasciatore del Granduca di Toscana. Mss. Dépêche du 24 juillet 1567.

4. Ferreras, IX, 544.

ajoute qu'un tel exemple a été funeste aux jeunes compagnons du prince, choisis au nombre de douze dans les plus grandes maisons d'Espagne. Mais il n'affirme rien de plus, et nous laisse sur le terrain des conjectures. Tiepolo, dans son rapport au sénat de Venise, n'est pas plus explicite. Quant à l'ambassadeur de France, ses dépêches sont, sur ce point, contradictoires; toutefois, le fond de sa pensée, quelle qu'ait été la conduite de l'infant, est que don Carlos n'était point apte au mariage : il affirme « que c'est temps perdu d'en espérer lignée. » A la cour, on se préoccupait fort de cette circonstance, et Ruy Gomez de Silva affirmait à Fourquevaulx « que le prince d'Espagne n'aurait jamais d'enfants, ou ce serait grand miracle¹. »

Quoi qu'il en soit de ces bruits douteux, ils parvinrent aux oreilles de don Carlos. Il se persuada sans peine que son père en était l'auteur et ne voulait point le marier. Soit pour cette cause, comme le laissent croire quelques historiens², soit, comme le pense Fourquevaulx, « pour forcer l'Empereur à donner sa seconde fille au roi de Portugal, par crainte, s'il ne le faisait, de se voir refuser sa première pour le prince d'Espagne, » soit, ce qui me semble plus vraisemblable, qu'il jugeât lui-même impossible de marier un jeune homme dont l'entendement était troublé³, Philippe II traînait en longueur les négociations avec l'Empire. Déjà l'état de santé de son fils avait été une cause de retard : le secrétaire du roi avait écrit à l'ambassadeur d'Espagne auprès de l'Empereur : « L'indisposition du prince est toujours comme par le passé : sa faiblesse est si grande, et la maladie le tient si abattu, que sa croissance en est retardée⁴. » Maximilien pressait toutefois Philippe de conclure ce mariage, non point, comme le dit un peu naïvement Prescott, par tendresse pour don Carlos, mais par ambition. Il savait parfaitement, par les rapports de ses ambassadeurs, combien l'infant était peu digne de sa fille : de nombreux détails étaient parvenus à sa cour, et il ne pouvait en ignorer les redoutables avertissements; mais il songeait, avant tout, à affermir, par une telle alliance, la grandeur de sa maison. Ce grand empressement, dont Philippe II n'était pas dupe, l'engageait plutôt à ne point se hâter. Il comprenait trop bien l'im-

1. Ferreras, IX, 545. — Herrera, *Historia general*, V. — Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dép. de juillet 1566 et du 24 mai 1568.

2. Ferreras, IX, 544. — Herrera, V.

3. Strada, *loc. cit.*

4. Archives de Simancas, liasse 651.

portance d'un tel acte, dans les circonstances présentes, pour ne point hésiter à se résoudre; il savait aussi que le temps décide souvent les questions incertaines, et suspendait une décision prématurée jusqu'au jour où les événements, soit favorables, soit funestes, et dont il n'était pas permis encore d'envisager l'issue, emporteraient sa résolution. C'est pourquoi, dans le but évident de répondre aux avances réitérées de l'Empereur sans précipiter un dénouement, il envoya en Allemagne don Luis Vanegues de Figueroa porter à la princesse Anne de Bohême, de sa part et de celle de son fils, des présents magnifiques, entre autres une bague en diamants de trente mille écus. Mais Vanegues n'avait reçu aucun pouvoir pour procéder « aux cérémonies requises aux mariages de si hauts princes¹. » L'infant ne pouvait apprécier les motifs qui dirigeaient la conduite du roi. La haine qu'il portait à son père devint plus vive encore. Il la manifestait soit par des paroles sinistres, soit même par des railleries. C'est ainsi qu'il fit faire un livre de papier blanc, où il écrivit par dérision : « Les grands et admirables voyages du roi Philippe II : Voyage de Madrid au Pardo, du Pardo à l'Escorial, de l'Escorial à Aranjuez, d'Aranjuez à l'Escorial, de l'Escorial au Pardo, du Pardo à Madrid, etc., » et « il emplit le livre, dit Brantôme, de telles inscriptions et écritures ridicules, se moquant du roi son père. » Il n'était pas si insensé toutefois que sa conscience ne fût inquiète des sentiments qu'il ne pouvait pas vaincre. Il n'osait s'approcher des sacrements : « On sait bien, dit Fourquevaulx, qu'il n'a point fait ses pasques à Noël, ni gagné le jubilé à cause de la dicte rancueur. » Ses inquiétudes religieuses étaient vives autant que sa foi, suspectée à tort par Prescott; elles se manifestaient par des consultations étranges : il se rendit un jour à un monastère situé auprès de Madrid et nommé le couvent de Saint-Jérôme; il rassembla les moines, et leur demanda s'il était permis, avec une grande haine dans l'âme, de recevoir le saint sacrement. Sur la réponse négative des religieux, il s'avisa d'un expédient, et leur dit : « Puis-je au moins, pour tromper les yeux du peuple et éviter le scandale, communier avec une hostie non consacrée ? » Les religieux s'y refusèrent, et il ne fut pas admis à la communion².

1. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 24 août 1567.

2. Lettere, etc. (Mss. du nonce). Dépêche du 4 février 1568. — (Prescott ajoute que, pressé de questions, il avoua que l'objet de sa haine était son père. Ce détail est plus que douteux).

A cette époque, la guerre des Flandres était le grand souci de la politique espagnole. Philippe II, décidé à dompter cette révolte redoutable, songea, paraît-il, avant d'envoyer le duc d'Albe, à visiter lui-même les provinces insurgées¹. Plusieurs historiens ont prétendu que don Carlos, ému du sort des Pays-Bas, s'était ménagé quelques entrevues secrètes avec le marquis de Mons et le baron de Montigny². Certainement son âme n'était pas absolument fermée aux sentiments d'humanité : on aime à retrouver chez ce jeune prince, si tristement doué par la nature, quelques signes de raison et de bonté qui permettent de le plaindre. Les ambassadeurs vénitiens, Badoero et Tiepolo, vantent sa générosité, et surtout ses fréquentes aumônes. L'un d'eux lui prête ce mot heureux : « Qui donnera, si un prince ne donne pas ? » Mais il y a loin de là à la noble compassion qu'on lui suppose en faveur d'une nation opprimée. Les historiens qui racontent cette circonstance sont obligés d'avouer qu'il n'en existe pas de preuve. Or, en histoire comme en droit, quiconque allègue un fait nouveau doit établir la vérité de ce fait, et les présomptions doivent être graves et précises. Nous devons donc nous refuser à croire que l'esprit peu lucide de don Carlos ait su faire la distinction, délicate alors même pour les intelligences éclairées, entre une insurrection légitime dont il convient d'approuver les héroïques efforts et les révoltes que la raison doit flétrir et que la force doit châtier. Quant aux célèbres personnages qu'on fait ici comparaître, assurément ils connaissaient trop bien l'état moral du prince pour entamer avec lui une négociation dangereuse et se fier à son ardeur indiscrete. Ils savaient, en outre, que son intervention dans les affaires des Pays-Bas eût entraîné Philippe II vers ces violences cruelles qu'ils espéraient encore conjurer. S'il est incontestable que don Carlos parut s'occuper de cette question, et en parla aux secrétaires des conseils d'État et de la guerre⁴, ce fut par un simple sentiment d'opposition aux vues paternelles, et dans le but sans doute de saisir cette importance politique, rêve d'une ambition malheureuse qui maudissait follement son impuissance.

Ce fut dans ce but qu'il insista fortement pour suivre Philippe II

1. *Avis secret des négociations qui se traictent en la cour catholique*, fin de 1586. (Mss. Fourquevaulx.)

2. Watson, *Vie de Philippe II*, II, 22. — Prescott, IV.

3. *Relazione di Badoero*. Mss. B. I., 791. — *Relazione di Tiepolo*. Mss. déjà cité.

4. *Avis secret*, etc., déjà cité. (Mss. Fourquevaulx.)

en Flandre, quoique d'ordinaire la présence de son père lui fût à charge ¹, et il laissa voir son désir avec la violence bizarre qu'il ne savait pas maîtriser. On était à la fin de 1566, et les cortès étaient assemblées. Don Carlos, ayant ouï dire que les députés pensaient à demander au roi de le laisser en Espagne, se rendit dans la salle de leurs séances, et, prenant la parole, leur déclara qu'une telle proposition serait considérée par lui comme une offense directe et capitale. Puis, avec cette promptitude d'idées familière aux imaginations déréglées, mêlant les questions personnelles aux questions politiques, il rappela le projet de mariage entre lui-même et la princesse Jeanne, sa tante, mis en avant autrefois par les cortès, leur reprocha énergiquement cette pensée, et, revenant sans transition au premier objet de son discours, ajouta que nul ne saurait l'empêcher de suivre son père en Flandre. Il termina par un trait de naïveté singulière, en imposant à cette nombreuse assemblée le plus inviolable secret. On devine si cet ordre fut exécuté ².

Philippe II parut un instant disposé à l'emmener dans les Pays-Bas. Il n'avait pas alors tout à fait désespéré de son fils, et peut-être pensait-il que ce voyage serait une diversion heureuse aux préoccupations ordinaires du prince; peut-être, surtout, redoutait-il de laisser derrière lui, dans une liberté presque absolue, un jeune homme impatient de régner; peut-être voulait-il tenter un dernier effort, et voir s'il n'était pas possible de calmer cet ardent esprit, en le formant aux soins du gouvernement. Il est permis de s'arrêter à cette dernière hypothèse, lorsqu'on le voit, à la même époque, augmenter les revenus de son fils, les élever de 60,000 à 100,000 écus, lui promettre le voyage de Flandre, enfin, ordonner que les séances des conseils d'État et de la guerre se tiendraient désormais dans la chambre du prince d'Espagne ³. Don Carlos parut satisfait de ce changement; et, toujours impatient d'aller en Flandre, envoya immédiatement un écuyer en Andalousie pour y acheter des chevaux de service, et demanda au roi de France un passe-port pour traverser le royaume avec cinquante cavaliers. Charles IX expédia immédiatement le passe-port, non-seulement pour cinquante, mais pour cent hommes d'armes et gentilshommes. Catherine de Médicis, par pure courtoisie,

1. Ant. Perez. Mss. déjà cité.

2. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 27 novembre 1566.

3. Pour tous ces détails, voir Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêches du 16 juillet et du 21 août 1567.

pria sa fille, la reine Élisabeth, de remettre elle-même cette réponse au prince royal; mais bientôt Philippe II, soit qu'il ait changé de résolution, soit qu'en vérité il n'ait jamais désiré sérieusement ce voyage et n'en ait parlé que pour effrayer les rebelles, après avoir semblé hésiter longtemps, et laissé dans l'incertitude la reine elle-même, décida qu'il n'irait pas en Flandre, et qu'il y enverrait le duc d'Albe¹.

La déception du prince fut vive. Sa colère, qui ne pouvait atteindre Philippe II, se tourna contre le duc. Lorsque le vieux général vint lui présenter ses devoirs avant son départ, don Carlos, élevant la voix, lui reprocha, comme une présomption audacieuse, le voyage qu'il allait entreprendre, et lui défendit de partir. Le duc, surpris de ces paroles, leur opposa la résolution royale et les ordres qu'il avait reçus; mais l'infant ne voulut rien entendre, prétendit que lui seul devait être chargé d'une mission dans les Pays-Bas, et s'irrita de plus en plus en face de la respectueuse fermeté du duc d'Albe. Celui-ci essaya vainement d'apaiser ce furieux; il lui représenta que s'il allait en Flandre, c'était pour y rétablir le calme, que le prince pourrait s'y rendre un jour quand ces contrées seraient pacifiées, que Sa Majesté avait craint sans doute d'exposer l'héritier du trône aux périls d'une telle guerre. Don Carlos interrompit ce discours par des menaces, et tirant enfin son poignard : « Je vous percerai le cœur, s'écria-t-il, avant de souffrir que vous partiez pour les Flandres ! » Le duc lui saisit les deux bras et appela les gentilshommes de la chambre, puis se retira sans être ému². Philippe apprit de lui ce nouvel acte de démente, et parut singulièrement affligé d'un événement qui détruisit sans doute ses dernières illusions. La reine et la princesse Jeanne partagèrent cette douleur; l'une et l'autre avaient pitié de ce jeune et malheureux prince; beaucoup de gens à la cour pensaient déjà « que, si ce n'était pour le parler du monde, le roi logerait son fils dans une tour³, » et toutes deux connaissaient trop bien Philippe II pour ne pas redouter ce triste dénouement⁴.

Le roi attendait toutefois encore avant d'en venir à une résolution suprême, mais sans perdre de vue les démarches du prince. Don Carlos, agité par les hallucinations les plus étranges, ne croyant plus

1. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 21 août 1567.

2. Strada, *De Bello Belgico*, VII. — Ferreras, IX, 538. — Lafuente, XIII, 310.

3. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 24 août 1567.

4. Ferreras, *loc. cit.*

sa vie en sûreté à Madrid, tourmenté d'ailleurs par un fébrile désir de mouvement, n'avait plus qu'un rêve : sortir d'Espagne. Il s'y attachait avec une ténacité d'autant plus forte, que la volonté paternelle paraissait plus contraire à une telle entreprise; et, comprenant bien qu'il ne devait point compter sur le consentement du roi, que la ruse seule pouvait le servir, il plaça dans une fuite secrète sa dernière espérance. Il ne pouvait point songer à faire céder Philippe II; le bruit s'était même dès longtemps répandu que s'il épousait la fille de l'Empereur, on amènerait la princesse à son mari, et que le duc de Médina-Coeli « recevrait commission de l'aller quérir ¹. » Don Carlos résolut donc d'échapper à une autorité qu'il considérait comme injuste.

Soit que ce plan lui eût été suggéré par quelqu'un de ses familiers ², soit qu'il l'eût imaginé lui-même, il devait saisir le prétexte du siège de Malte, pressé vivement alors par les Ottomans, partir en secret, affirmant sur son chemin qu'il allait secourir cette place de l'aveu de son père, et gagner les Flandres par l'Allemagne. Il ramassa 50,000 écus, fit faire des habits de voyage qu'il donna ordre d'apporter dans une maison de campagne où il se rendrait en quittant Madrid. Malheureusement pour lui, il avait choisi pour son confident l'homme du monde le moins propre à lui garder fidèlement le secret, le prince d'Eboli, Ruy Gomez, diplomate habile, il est vrai, et discret quand il voulait bien l'être ³, mais dévoué au roi depuis longues années, et son plus intime conseiller ⁴. Celui-ci laissa croire à don Carlos qu'il l'accompagnerait dans sa fuite, et le prince eut la simplicité de n'en pas douter. Cependant Ruy Gomez révéla à Philippe II les projets de l'infant, et ce fut évidemment d'après un plan concerté entre le roi et son ministre que l'entreprise échoua. Au jour marqué, l'infant et Ruy Gomez étaient dans la maison de campagne désignée, lorsque ce dernier apprit à don Carlos qu'il avait reçu, le matin même, une lettre du vice-roi de Naples qu'il n'avait pas encore ouverte. Il était à propos, ajoutait-il, d'en prendre connaissance, et de savoir où en étaient les affaires de Malte; dans le cas, en effet, où la place aurait été secourue ou prise, le départ serait impossible, puisque, le pré-

1. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche de 1566.

2. Ferreras, *loc. cit.*

3. Relazione di Tiepolo. Mss. déjà cité.

4. Relazione curiosissima, etc. Mss. déjà cité.

texte disparaissant, les véritables projets du prince seraient dévoilés. Aussitôt il ouvrit la lettre où le vice-roi annonçait que Malte était secourue. Don Carlos, sans soupçonner la supercherie, recommanda le silence à Ruy Gomez, et retourna à Madrid ¹.

Il ne fut pas découragé toutefois par cette tentative inutile, et décidé à fuir, sans inventer désormais des prétextes qui pourraient lui échapper, il chercha les moyens de tromper la surveillance paternelle. Mais ici encore se révèlent cette absence de réflexion, cette faiblesse d'idées et de ressources, cette incapacité extravagante qui le condamnaient d'avance à voir ses plans infailliblement déjoués. Il était destiné à ne trouver nulle part des amis sûrs, car, comme le fait justement observer l'ambassadeur de France, « il n'y avait seigneur ni personnage de qualité qui voulust hasarder sa vie à son service. » Sans songer que le secret était nécessaire, et sans savoir que les chances de la discrétion sont en raison inverse du nombre des confidents, il écrivit à plusieurs seigneurs, entre autres à l'amirante de Castille, au marquis de Pescara, au duc de Médina-Coeli, au duc de Rioseco², et, sans leur indiquer sa pensée, leur demanda leur concours pour une entreprise qu'il méditait. Le roi, comme on le devine, ne fut pas longtemps sans connaître cette démarche. L'amirante, le premier, et cet exemple fut bien vite imité, lui envoya la lettre qu'il avait reçue, et le pria d'examiner le fait ³. Cependant tous les seigneurs répondirent avec empressement à don Carlos qu'ils le seconderaient volontiers, pourvu toutefois, ajoutèrent-ils en sujets fidèles et prudents, qu'il ne s'agisse d'aucune tentative contraire à l'autorité du roi ⁴. C'était un refus courtois, car ils n'ignoraient pas les sentiments du prince ; celui-ci ne le comprit pas, et aveuglément satisfait de cette réponse, envoya à Séville Alvarez Osorio, l'un des officiers de sa garde-robe, chercher 600,000 écus nécessaires à son voyage. Philippe apprit bientôt cette dernière circonstance, et par d'officieux avis, adroitement donnés selon ses ordres à l'infant par divers gentilshommes, il essaya de le détourner de sa résolution ; mais il sut, peu après, à n'en pouvoir douter, que ces efforts étaient stériles ⁵.

Le prince, soit entraîné par ce besoin d'épanchement qui sollicite

1. Ferreras, IX, 507.

2. Lettere, etc. (Mss. du nonce). Dépêche du 30 avril 1568.

3. Cabrera, VII, 470.

4. Ferreras, IX, *loc. cit.*

5. Lettere, etc. (Mss. du nonce). Dépêche du 30 avril 1568.

les âmes préoccupées d'importants desseins, soit qu'il espérât tirer quelque avantage d'une indiscretion nouvelle, soit plutôt que son imprudence naturelle fût la plus forte, découvrit quelque jours après tout le plan de sa fuite à son oncle don Juan d'Autriche ¹. C'était encore mal placer ses confidences. Don Juan, prince de grand mérite, aimé de tous et qui méritait de l'être, n'était pas à la cour vanté pour sa franchise. Nul ne savait au juste le sens de sa bienveillance, et ne pouvait se croire avec certitude son ami ou son ennemi ². Il répondit à son neveu, avec une grande douceur, qu'il se ferait un plaisir de l'obliger, mais que l'affaire était grave et méritait un mûr examen. Puis il partit pour l'Escorial, dans le but d'éviter les importunes sollicitations du prince : il y passa les fêtes de Noël 1567 et n'en revint qu'avec le roi auquel il avait tout révélé. On n'ose point blâmer cet abus de confiance. Les facultés de don Carlos étaient trop profondément troublées pour que le devoir de la discrétion ne fût pas contrebalancé par un devoir plus grand encore, celui de l'arrêter dans une entreprise qui ne pouvait être que funeste à lui-même, aussi bien que dangereuse pour la sécurité de l'État ³. Philippe sut peu de jours après qu'Osorio était revenu de Séville avec 150,000 écus, et que des banquiers complaisants promettaient de fournir bientôt le reste ⁴. La situation touchait à une crise : le roi attendit cependant encore avec patience et ne voulut rien précipiter avant qu'un commencement d'exécution justifiât aux yeux de sa cour et de l'Europe les moyens extrêmes qu'il prévoyait inévitables. Moins père ici qu'habile politique, il n'ignorait pas que les mesures dont on veut faire comprendre à tous l'urgente nécessité ne doivent pas prévenir les actes qu'elles prétendent réprimer, et qu'on passe aisément pour injuste lorsqu'on s'est montré prématurément sévère. Peut-être d'ailleurs, si faible que fût cette chance, espérait-il que son fils hésiterait au moment d'agir, et lui épargnerait une résolution qu'il n'envisageait pas sans douleur et sans effroi. Il se contenta de faire dire dans tous les monastères et dans toutes les églises des oraisons ferventes pour qu'il plût à Dieu de l'inspirer dans une circonstance qu'il n'indi-

1. Ferreras, IX, *loc. cit.* — Lafuente, XIII, 311. — Ant. Perez. Mss. déjà cité. — Strada, *loc. cit.* — Lettiere, etc. (Mss. du nonce). Dépêche du 30 avril 1568.

2. *Ordine della casa del re cattolico*. Mss. B. I. 791.

3. Lettiere, etc. (Mss. du nonce). Dépêche du 24 janvier 1568. — Strada, *loc. cit.*

4. Ferreras, IX, *loc. cit.*

quait pas. La cour pressentit que de grands événements se préparaient, et comme depuis longtemps déjà on remarquait entre le père et le fils une froideur plus marquée encore qu'à l'ordinaire, on ne douta point que le roi ne fût à la veille de prendre une décision dont on prévoyait les rigueurs inflexibles et les formes mystérieuses.

Don Carlos, soit qu'il fût prêt, soit que certains indices l'eussent effrayé, résolut de hâter son départ. Ce fut à ce moment que le P. Diego de Chaves, son confesseur, voyant qu'il ne pouvait le détourner de son dessein, crut devoir se retirer dans un couvent. Avant de quitter Madrid, il alla prendre congé de la femme de don Diego de Cordoue, premier écuyer : celle-ci, étonnée de cette détermination subite, eut assez d'adresse pour en pénétrer la cause. Elle en informa aussitôt son mari, et celui-ci prévint le roi ¹. Le 17 janvier, les nouvelles devinrent plus pressantes ; le grand maître des postes, Raymond de Tassis, se présenta à l'Escorial, où se trouvait Philippe II : le prince avait, la veille, demandé des chevaux ; Raymond, qui se doutait de quelques projets contraires aux volontés du roi, avait répondu qu'ils étaient tous en course ; le lendemain, le prince avait insisté : le grand maître des postes, décidé à n'en point fournir sans ordres supérieurs, avait dégarni toutes ses écuries pour confirmer ses paroles, et il courait avertir le roi ; il n'y avait pas de temps à perdre : le prince devait partir l'une des nuits suivantes. Le soir même Philippe était à Madrid ².

Déjà, selon les habitudes de sa conscience scrupuleuse, il avait consulté sur ce point délicat divers théologiens, entre autres le jurisconsulte Martin Dazpilcueta, l'évêque d'Origuela et Melchior Cano, évêque des Canaries. On ne connaît que la réponse de Martin Dazpilcueta. Il encouragea vivement Philippe II à s'opposer au départ du prince, et, alléguant l'exemple du Dauphin, fils de Charles VII, roi de France, il déclara voir une tentative de rébellion dans une pareille entreprise ³. Le roi, d'après cet avis, rassembla quelques membres du conseil d'État, Ruy Gomez, Espinosa, le duc de Feria, le prieur don Antonio, et, ce qui lui arrivait rarement, présida lui-même à leur délibération ⁴. Quand il quitta l'Escorial, sa résolution était prise,

1. Ferreras, IX, *loc. cit.* — Cabrera, VII, *loc. cit.* — Strada, *loc. cit.*

2. Ferreras, IX, *loc. cit.* — Cabrera, VII, *loc. cit.* — Strada, *loc. cit.*

3. Ferreras, IX, *loc. cit.* — Cabrera, VII, *loc. cit.* — Strada, *loc. cit.*

4. Gachard, *Correspondance de Philippe II*. Introd., p. 54.

ses scrupules étaient levés : comme roi il sentait la nécessité d'étouffer le germe de nouveaux troubles ; comme père , il ne voulait pas donner à ses ennemis le spectacle de ce descendant dégénéré d'une illustre race étonnant le monde de ses folies et incapable d'être rebelle au moins avec dignité.

Le dimanche 18, il se rendit publiquement à la messe avec don Carlos, don Juan et les princes Rodolphe et Ernest de Bohême ¹. Il était calme comme toujours quand sa décision était irrévocable. Après la messe, il reçut divers ambassadeurs , entre autres l'envoyé de France qui écrit à son souverain : « A l'audience, il me sembla d'aussi bon visage que les autres jours ². » Au reste, don Carlos sembla vouloir à l'avance justifier son père par un dernier trait de folie. Don Juan, revenu de l'Escorial, vint le voir dans la journée même. Le prince trouva moyen de l'attirer dans une des pièces les plus reculées de son appartement , et, fermant la porte, il lui demanda quel avait été le sujet de son long entretien avec le roi au sortir de l'église ³. Don Juan repartit qu'il avait été question des galères qui appareillaient dans les ports d'Espagne. Mais don Carlos , mal satisfait de cette explication , et se défiant de quelque trahison, s'avança vers son oncle, les uns disent l'épée nue, les autres un pistolet à la main ⁴. Don Juan dégaina sans hésiter et parut décidé à se défendre. Au bruit de cette altercation, les huissiers de la chambre entrèrent et don Juan put s'éloigner ⁵. Quant au prince, fatigué sans doute par une surexcitation si violente, il se mit au lit de bonne heure ⁶. Mais il avait joui et abusé de son dernier jour de liberté : le roi veillait et donnait en cet instant même les derniers ordres pour la nuit.

III

Dans la journée , le comte de Lerme et don Diego de Mendoce, camériers de l'infant, reçurent du roi un avertissement secret. Il leur était ordonné de disposer de telle façon la porte de l'appartement de

1. *Relacion de un ugier de la camara del Pr. D. Carlos* (archives de Simancas).

2. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 5 février 1568.

3. *Relacion de un ugier*, etc. Mss. de Simancas, déjà cité.

4. *Ibid.*, et Fourquevaulx, *ibid.*

5. Fourquevaulx, *ibid.*

6. *Relacion de un ugier*, etc. Mss. déjà cité.

don Carlos qu'on pût entrer sans briser les serrures ¹. Peut-être, bien que ce fait rapporté par de Thou soit réfuté par la plupart des historiens espagnols, fit-on venir un ouvrier français nommé Louis pour arrêter le jeu de certaines poulies posées naguère par ordre de l'infant et destinées à permettre au prince d'ouvrir de son lit ou de fermer la porte. Le soir venu, et don Carlos étant couché, les deux camériers restèrent, comme d'habitude, dans sa chambre à l'entretenir. Don Diego de Mendoce se tenait au pied du lit. Le comte de Lerme et don Rodrigue Enriquez étaient assis auprès du prince ². Entre onze heures et minuit, le roi jugea que l'instant était venu. Il avait, paraît-il, redoutant quelque tentative de parricide, revêtu une armure ³; mais le fait est contesté par diverses relations ⁴: accompagné de Ruy Gomez, du prieur don Antonio, de Luis Quixada et du duc de Feria ⁵, il quitta son appartement. Don Diego d'Acuna le précédait avec un flambeau ⁶; il était suivi de Santoro et de Bernate, huissiers de sa chambre, qui portaient des clous et des marteaux ⁷. Lorsqu'ils arrivèrent à la première porte de l'appartement du prince, Ruy Gomez l'ouvrit avec sa clef de majordome. Ils traversèrent silencieusement diverses galeries et se trouvèrent enfin devant la chambre où était couché don Carlos le dos tourné à la porte. Ils entrèrent sans être aperçus. Soit que le bruit des voix du prince et de ses familiers étouffât le bruit des pas, soit que l'infant commençât à s'assoupir, le roi eut le temps, avant d'être vu, d'enlever l'épée et le poignard suspendus au chevet de son fils ⁸; il les remit à Santoro, puis se montra.

Don Carlos, épouvanté à cette vue, se jeta hors de son lit et s'écria: « Que me veut Votre Majesté? Je ne suis pas fou, mais désespéré! veut-on ma vie ou ma liberté? » — « Ni l'une ni l'autre, répondit le roi avec un grand sang-froid; calmez-vous. » Sur un signe, le comte

1. *Ragguaglio della prigione del principe d. Carlo*. Mss. de la B. I. (A, I.) — *Relation d'un officier de Ruy Gomez*, Arch. de Simancas, l. 2018, fol. 195.

2. Colmenarès, *Historia de Segovia*, XLIII, 540.

3. *Relacion de un ugiar*, etc. Mss. déjà cité.

4. *Ragguaglio della prigione*, etc. Mss. déjà cité.

5. Ferreras, IX, loc. cit. — *Lettere*, etc. (Mss. du nonce). Dépêche du 24 janvier. — *Ragguaglio della prigione*, etc. Mss. déjà cité. — *Relation d'un officier de Ruy Gomez*. Mss. de Simancas, déjà cité.

6. Colmenarès, loc. cit.

7. *Ragguaglio*, etc. Mss. déjà cité. — *Relation*, etc. Mss. déjà cité.

8. *Ragguaglio*, etc. Mss. déjà cité. — Herrera, X, 290. — Cabrera, VII, 474.

de Lerme et Ruy Gomez entrèrent dans la garde-robe, où ils trouvèrent, dit-on, des pistolets et des arquebuses ; Santoro et Bernate clouèrent les fenêtres ¹, et le prieur don Antonio s'empara d'un coffret d'acier cerclé d'or où le roi savait que se trouvaient les papiers de son fils ². A cette vue, le trouble du prince augmenta encore : il courut vers la cheminée et voulut se précipiter dans le feu. Il fut arrêté par le prieur don Antonio, et, se jetant aux pieds de son père en versant des torrents de larmes, il le supplia de le tuer. Le roi, toujours impassible, lui dit de ne rien craindre, lui ordonna de se remettre au lit, et il ajouta : « Ce que je fais est pour votre bien ³. » Il commanda d'éteindre le feu ⁴, d'enlever tous les instruments de fer ou d'acier qui se trouvaient dans la chambre ⁵, jusqu'aux chenets de la cheminée ⁶ ; puis, passant la main sous les coussins du lit, il en tira une bourse et quelques clefs ⁷. Il trouva en outre dans un coffre trente-six mille écus d'or, un diamant de vingt-cinq mille écus et quelques bagues de grande valeur ⁸ ; puis déclara au duc de Féria qu'il lui confiait le prince d'Espagne ⁹. En même temps, il fit venir les officiers qu'on nommait *monteros de Espinosa*, et qui étaient chargés d'assister chaque jour au coucher du prince, et leur donna ordre d'obéir désormais au duc de Féria comme à lui-même ¹⁰. Tout était achevé : il se retira.

Le lendemain, la cour apprit les événements de la nuit. La reine fut vivement affligée ¹¹ ; les uns approuvèrent la conduite du roi depuis longtemps prévue ; les autres blâmèrent cette sévérité, disant « qu'il n'y avait pas loin de son sourire à son poignard ¹² ; » les prudents se turent. Bientôt on sut que le roi avait définitivement réglé la nouvelle vie de son fils. Le duc de Féria, dont la mission n'était que pro-

1. *Ragguaglio*, etc. Mss. déjà cité. — Herrera, X, 90. — Cabrera, VII, 474.

2. Cabrera, *ibid.*

3. *Relacion de un uger de la camera*, etc. Mss. déjà cité. — Ferreras, IX, loc. cit.

4. *Relation d'un officier*, etc. Mss. déjà cité.

5. *Ragguaglio*, etc., déjà cité. — Ferreras, IX.

6. *Lettere di Nobili, ambasciatore di Toscana*. Dépêche du 21 janvier 1568.

7. Colmenarès, loc. cit.

8. *Lettres d'État* (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 22 janvier 1568.

9. Colmenarès, loc. cit.

10. *Ibid.*

11. *Lettres d'État*, etc. Dépêche du 19 janvier.

12. Cabrera, loc. cit.

visoire, fut remplacé par Ruy Gomez ¹; les *monteros* furent éloignés et six gentilshommes choisis formèrent la maison du prince. Ils étaient alternativement de service, de telle sorte que toujours deux d'entre eux fussent auprès de lui. C'étaient le comte de Lerme, don Juan de Borgia, don Rodrigue de Benavides, don Gonzalès Chacon, don François Manrique, et ce don Rodrigue de Mendoce qu'on a faussement cru avoir été séparé du prince qui l'aimait ². « Ces six gentilshommes, dit M. Mérimée, devaient distraire don Carlos par leur conversation, mais il leur était défendu de parler politique, et surtout des motifs de sa détention. Si le prince les questionnait à cet égard, il leur était enjoint de garder le silence ³. » Ils devaient en outre ne lui remettre aucun message, et « refuser de se charger de ceux qu'il pourrait donner ⁴. » Quatre personnes du dehors, seules, pouvaient être admises auprès de lui : son confesseur, son barbier, un valet de chambre désigné et le premier médecin du roi. Deux halberdiers se tenaient à la porte de la chambre et deux à la porte de Ruy Gomez, qui habitait un appartement voisin. Don Carlos devait écouter la messe sans sortir. On ouvrait la porte et une chapelle était dressée dans la pièce attenante. Il ne devait lire que des livres de dévotion ou de bonne doctrine. Du reste, il était servi en prince et avec douceur ; le 2 mars, le roi avait envoyé à Ruy Gomez, dans une lettre contresignée de son secrétaire, Pedro de Hayo, les instructions les plus circonstanciées sur la nourriture et les vêtements de son fils ; il ordonnait que les égards dus à son rang fussent scrupuleusement observés ⁵. Mais des précautions minutieuses étaient prises pour éviter un suicide amené par quelque transport de folie furieuse. Ceux qui servaient don Carlos ne portaient ni épée, ni dague ; les cuisiniers lui portaient ses repas jusqu'à la porte de sa chambre et remettaient les plats aux gentilshommes de service ; la viande était coupée : il était interdit de placer un couteau sur la table du prince ⁶. La cour connaissait trop bien l'infant pour s'étonner de ces mesures, et les ambassadeurs étrangers, quelle qu'ait été la surprise manifestée par eux dans les

1. *Ragguaglio della prigionie*, etc. Mss. déjà cité.

2. *Ragguaglio*, etc., déjà cité. — Ferreras, IX. — Cabrera, VII, 476.

3. Cabrera, *ibid.* — Ferreras, *ibid.*

4. Mérimée, article cité.

5. Mérimée, article cité.

6. Cabrera, VII, 476.

7. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 5 février 1568.

premiers jours et adroitement exagérée dans le but d'obtenir les détails capables de satisfaire leur curiosité et celle de leurs souverains, savaient bien au fond que la démence était la seule cause de l'arrestation du prince : « Je crois, écrit le nonce, que le principal fondement de cette affaire est l'entendement dérégulé de l'infant. » L'envoyé de France n'avait pas attendu le 18 janvier pour déclarer sa pensée ; il revient sans cesse depuis l'événement à la même conjecture : « Le pauvre jeune homme, dit-il, devient plus insensé de jour en jour, tellement que la tour d'Essiles ou celle d'Arevalos où sa grand'mère mourut folle ne lui peuvent faillir pour sa retraite, s'il vit longtemps. »

Si du reste le roi avait pu conserver quelques doutes sur l'état mental de son fils et sur les projets enfantés par ce bizarre délire, il dut, par la lecture des papiers saisis chez le prince, se féliciter de sa résolution. Il trouva dans le coffret qu'il avait remis au prieur don Antonio d'abord deux listes singulières : don Carlos avait placé dans l'une tous ceux qu'il haïssait, dans l'autre ceux qu'il aimait. Parmi ces ennemis qu'il disait détester « jusqu'à la mort, » se trouvait au premier rang le roi, puis venaient Ruy Gomez, et l'on ne sait pourquoi la princesse d'Éboli qui devait plus tard jouer un rôle si étrange dans les romanesques aventures d'Antonio Perez ¹, le président Espinosa et le duc d'Albe. Parmi ses amis, il avait placé la reine qu'il semble en effet avoir toujours entourée de la plus respectueuse affection, don Juan d'Autriche, don Luis Quixada et don Pedro Fasardo, ambassadeur d'Espagne à Rome, dont les relations avec le prince nous sont inconnues. Mais d'autres papiers attirèrent surtout l'attention de Philippe II, c'étaient des lettres qui devaient être envoyées par des affidés après le départ. La première était destinée au roi : elle contenait spécialement des plaintes sur divers outrages que le prince prétendait avoir subis depuis plusieurs années. Dans la seconde, qui était adressée aux grands du royaume, après avoir exposé les mêmes griefs, il leur rappelait qu'ils lui avaient juré autrefois fidélité à Tolède, et déclarait devoir leur restituer divers privilèges récemment abolis ; dans une autre lettre écrite pour les communes, il promettait de les délivrer des charges nouvelles que son père leur avait imposées. Enfin, il demandait à tous les princes de l'Europe

1. Voir le beau travail de M. Mignet, *Antonio Perez et Philippe II*. (Bibliothèque Charpentier.)

leur secours et leur amitié¹. C'était sans doute à ces lettres criminelles que l'ambassadeur de France faisait allusion quelques jours plus tard : « Il s'est découvert luy-mesme de mille folles rêveries bien estranges, qu'il avait conçues en son esprit², » et Philippe les avait en vue lorsqu'il disait qu'il pourrait montrer « quarante causes et raisons³, » s'il avait besoin de se justifier.

Dès le lendemain, une commission était nommée pour s'occuper de cette affaire. Elle fut composée d'Espinosa, de Ruy Gomez, de Briviesca de Mutanones, un des conseillers de Castille. Le roi la présidait, Pedro de Hayo en fut le secrétaire⁴. Il est étrange que des historiens sérieux aient cru voir là un procès. Il n'y en a pas eu, il ne pouvait pas y en avoir. Prescott se fait illusion ici encore ; Philippe II répétait sans cesse que son fils n'était coupable d'aucun crime d'État, et quant à ces « *delicta hereticalia*⁵ » que l'inquisition était chargée de poursuivre et de punir, le roi a pris soin, dans plusieurs lettres, entre autres dans celles qu'il envoya en Flandre au duc d'Albe et en Allemagne à l'Empereur⁶, de détruire un pareil soupçon : « Ma détermination, dit-il, ne provient ni de faute commise par lui, ni d'atteinte portée à la foi. » Rien n'est plus explicite, et tous les actes de don Carlos, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, viennent confirmer l'affirmation du roi. Cela posé, un jugement serait inexplicable : Philippe II, je le sais, fit venir de Barcelone les pièces du procès que Juan II d'Aragon, père de Ferdinand le Catholique, avait un siècle auparavant fait instruire contre son fils le prince de Viane⁷ : c'était, j'en conviens, comme modèle de procédure ; mais dans quel but cette procédure ? pour condamner don Carlos ? à propos de quel crime ? un fou est toujours innocent. N'était-ce pas bien plutôt pour faire déclarer déchu de ses droits au trône un prince incapable de régner. Ce procès est simplement une enquête ; ce tribunal, si don Carlos eût vécu, n'aurait prononcé aucune condamnation, mais une déchéance. Ne suffisait-il pas de le séquestrer ? demande un historien⁸. Assurément non : Philippe II devait régulariser juridique-

1. Lettere, etc. (Mss. du nonce). Dépêche du 30 avril 1568.

2. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêches du 22 juin et du 5 février.

3. *Ibid.*

4. Cabrera, VII, 477.

5. Llorente. Mss. Inquisition d'Aragon.

6. Arch. de Simancas, liasse 150.

7. Cabrera, VII, 477.

8. Rosseeuw-Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, VIII.

ment la situation de son fils, s'il voulait éviter pour l'avenir des désordres funestes à l'unité de la monarchie. Il fallait délier les Espagnols du serment de fidélité prêté à Tolède; sinon, de droit et de fait, prisonnier ou libre, raisonnable ou insensé, don Carlos demeurerait l'héritier du trône, héritier impossible, il est vrai, mais inévitable prétexte de discorde. Déjà le connétable de Castille avait laissé entendre qu'il aurait dû être appelé au conseil où l'arrestation du prince avait été résolue, comme le premier des grands qui lui avaient autrefois juré obéissance. Un mot de l'ambassadeur de France démontre bien quel sens on doit attacher à la réunion de ce tribunal suprême : « Il sera procédé, écrit-il à Catherine de Médicis, par voie de justice contre le prince d'Espagne, pour le faire déclarer inhabile à succéder. » Ajoutons que cette procédure reprochée à Philippe II l'absout d'une grave accusation : si, comme beaucoup de gens le croient, il avait désiré ou espéré la fin prochaine de son fils, à quoi bon commencer une enquête, pourquoi l'écarter du trône, si la mort devait trancher la question ?

Philippe, mystérieux et mesuré dans cette affaire comme dans tous les actes de sa politique, ne voulut pas que les villes d'Espagne et les cours étrangères en fussent informées avant qu'il ait pu leur écrire lui-même. Dès le lendemain de l'arrestation de son fils, il donna ordre d'empêcher tous les courriers de quitter Madrid ¹. Quatre jours après seulement, le 22 janvier, il les laissa aller porter au loin la nouvelle qui devait étonner le monde. Il pressentait bien le retentissement qu'un tel événement aurait en Europe ; c'est pourquoi après en avoir informé les conseils avec une grande réserve, et, dit un manuscrit, avec une telle émotion que les larmes lui jaillirent des yeux ², il fit parler aux divers ambassadeurs par Ruy Gomez et Espinosa. Le langage de ces deux ministres demeura dans les limites d'une confiance circonspecte, qui, sans satisfaire absolument une curiosité légitime, mais inopportune, ne marqua point toutefois à des ambassadeurs une défiance blessante. Espinosa fit entendre au nonce : « Que Sa Majesté n'avait eu égard en cette rencontre qu'au service de Dieu et au bien de ses royaumes, et que du reste le roi écrirait le lendemain à Sa Sainteté ; » il ajouta que « le bruit d'un complot formé par le prince

1. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 22 janvier.— Lettere, etc. (Mss. du nonce). Dépêche du 24 janvier.

2. Relation d'un officier de la maison de Ruy Gomez. Mss. Arch. de Simancas, l. 2018.

contre la vie de son père était absolument faux ; que la cause de son arrestation était, s'il est possible, plus triste encore ; que le roi, n'ayant pu parvenir à régler l'entendement de son fils, avait été réduit à cette douloureuse nécessité ¹. » Ruy Gomez, chargé d'entretenir les ambassadeurs laïques, parla d'abord à l'envoyé de l'Empereur, plus intéressé que tout autre dans cette affaire, comme représentant le souverain dont la fille était fiancée au prince ², puis à l'envoyé de France. Il leur avoua « que le roi, ayant perdu l'espérance que son fils devînt sage et digne de la succession de ses royaumes et estats, a advisé de prendre une autre voye, qui est de loger le dict prince en une bonne chambre du palais de Madrid. » Il ne voulut, non plus qu'Espinosa, leur laisser aucun doute sur les projets de parricide attribués à don Carlos : c'était le désir formel du roi, qui ne manqua jamais de démentir ouvertement cette calomnie.

Tandis que ses ministres annonçaient officiellement la nouvelle au corps diplomatique, Philippe en faisait part aux villes d'Espagne et à divers souverains. Aux villes, il parle le langage d'un maître qui n'admet pas d'objections aux arrêts de sa sagesse infailible ³. « Sachez, leur dit-il, que pour des causes justes, par des considérations relatives à notre service et au bien public, dont nous sommes responsables comme roi et comme père de nos peuples, nous avons ordonné de renfermer le prince, notre fils, dans un appartement désigné de notre palais... Vous saurez plus tard, quand il sera nécessaire, les raisons majeures qui nous ont déterminé. » Dans sa lettre à l'Empereur, il se préoccupe surtout de laver son fils du soupçon d'hérésie et de rébellion, et il ajoute : « Il n'y a aucun moyen à prendre pour une réforme ; les faits sont si naturels et si confirmés qu'il n'y a plus d'espérance ; rien ici n'est temporaire ; on ne peut compter sur aucun changement ⁴. » Le vice-roi de Naples, don Parafar de Ribera, duc d'Alcala, reçut une missive analogue à celle que Philippe avait envoyée aux villes d'Espagne : sans insister sur les faits, le roi lui promettait « de plus amples détails quand le temps en serait venu ⁵. »

1. Lettere, etc. (Mss. du nonce). Dépêche du 24 janvier.

2. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 22 janvier.

3. Colmenarès, *Hist. de Segovia*, 541. — Zuniga, *Annales de Sevilla*, 530 (lettre du 22 janvier).

4. Archives de Simancas, liasse 150.

5. *Ragguaglio*, etc. Mss. déjà cité.

Il y avait deux personnes souveraines auxquelles il convenait d'écrire d'abord : la reine de Portugal, sœur de Charles-Quint et grand'mère du prince ; le pape, comme chef de l'Eglise. Aussi, dès le 20 janvier, le roi adressa-t-il à chacun d'eux une lettre où, sans rien préciser, d'une part il invoque auprès du saint-père le souvenir de ses pieux respects envers le siège apostolique ; d'autre part, auprès de la reine de Portugal, rappelle les sentiments de son cœur paternel : « Mon fils, depuis son enfance, écrit-il à Rome, dans sa conduite, son jugement et la direction de sa vie, ne s'est pas montré tel que doit être l'héritier de tant de royaumes... J'ai dû me décider à un grand changement¹. » Dans sa lettre à Lisbonne, on sent qu'il écrit à une personne de sa famille : il laisse éclater cette tristesse réelle que le nonce, le même jour, avait remarquée sur son visage² : « J'ai dû, s'écrie-t-il, sacrifier à Dieu ma propre chair et mon propre sang, et préférer le bien public aux considérations humaines. Les causes de cette décision sont si graves que je ne pourrais les exprimer et que Votre Altesse ne pourrait les entendre sans une douleur profonde. » Il veut toutefois rassurer la vieille reine sur les actes de don Carlos : « Ne croyez à aucune faute, à aucune insolence, lui dit-il expressément : cette affaire a un autre principe et d'autres racines. J'ai dû, avant tout, satisfaire aux obligations que j'ai reçues de Dieu³. »

Cet événement fit une grande impression dans les cours étrangères. L'Empereur et l'Impératrice, prévenus immédiatement, parurent vivement troublés. Le mariage qu'ils méditaient depuis si longtemps devenait impossible : ils laissèrent voir toute leur émotion en présence de Luis Vanegues, venu extraordinairement de Madrid, et du comte Chantoney, ambassadeur d'Espagne⁴. Maximilien résolut d'envoyer auprès de Philippe II l'archiduc Charles, son frère. Pie V montra au roi la plus grande confiance : « Le roi, dit le nonce, fut touché jusqu'aux larmes des bienveillantes consolations que le saint-père prodiguait à sa douleur. » Charles IX et Catherine de Médicis, dont nous avons sous les yeux les lettres inédites, ne dissimulent pas

1. Archives de Simancas, liasse 2018. — Mss. B. I., 2632, 1068.

2. Lettere, etc. (Mss. du nonce). Dépêche du 24 janvier.

3. Archives de Simancas, liasse 2018. — Mss. B. I., 1068. — Cabrera, VII, 475. (Cabrera prétend que cette lettre est adressée à l'Impératrice ; c'est une erreur démontrée par l'original de Simancas.)

4. Cabrera, VIII, 495. — Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 8 mai 1568.

l'étonnement où cette lettre les a plongés : « J'ai trouvé, écrit le roi à son ambassadeur, le faict de l'emprisonnement du prince d'Espagne aussi estrange que chose que j'aie jamais entendue, ne pouvant croire qu'il ait peu tomber en entendement d'homme ce que vous m'avez mandé qui s'en dit. » Catherine, le même jour, ajoute à la lettre de son fils : « Je vous assure que j'en suis autant marrie que le roy mon gendre en sera travaillé et que le faict est estrange¹. » Quant à la reine de Portugal, elle ressentit en mère le malheur de son petit-fils. A la fin de février, un ambassadeur portugais arriva à Madrid. La reine priait qu'il lui fût permis de venir elle-même consoler don Carlos dans sa prison². Mais Philippe ne voulait voir personne, et surtout une femme, s'immiscer dans les actes de son gouvernement. Il souffrait déjà de tout le bruit soulevé par cette catastrophe domestique : « Leur faict, écrivait le 25 mars Catherine de Médicis, est aujourd'hui dans la bouche de toute la chrestienté. » Il avait, peu de jours auparavant, fait savoir aux provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne, qui se disposaient à envoyer des députés à sa cour, que cette démarche ne parviendrait qu'à lui déplaire³. C'est pourquoi, après avoir gratifié l'ambassadeur portugais d'une chaîne de mille écus, il fit partir pour Lisbonne un personnage de qualité, porteur d'un refus qu'il était aisé de prévoir⁴. Il avait déjà refusé la même entrevue à sa sœur et à la reine Élisabeth⁵. Il comprenait bien qu'il lui serait plus difficile de persévérer dans une résolution qu'il jugeait nécessaire, si des femmes, justement vénérées, connaissant mal l'état du prince ou cédant aux inspirations d'une pitié respectable, mais inopportune, venaient solliciter la liberté de don Carlos, donner à la cour le spectacle de leurs larmes et apporter leur imagination, leurs idées préconçues, leur propre jugement, au milieu d'une affaire d'État.

IV

A la cour cependant, on ne semblait plus songer à don Carlos; la

1. Mss. Fourquevaulx. *Lettres du roi et de Catherine de Médicis*, 13 février.

2. *Ibid.* Dépêche du 9 mars. — Lettere, etc. (Mss. du nonce). — Dépêche du 2 mars et du 8 mars.

3. *Id.*, *ibid.*

4. *Id.*, *ibid.*

5. *Id.*, *ibid.*

frivolité des courtisans l'oubliait déjà peut-être, ou se lassait des commentaires confus qui circulaient à petit bruit sur cette mystérieuse captivité. Nous croyons plutôt qu'on voulait se conformer au désir ouvertement manifesté par le roi : il avait fait défendre aux prédicateurs toute allusion à l'emprisonnement du prince ; lui-même et ses familiers observaient sur ce point le plus imperturbable silence¹ ; la cour comprit et imita le maître. D'ailleurs, si beaucoup de gens faisaient courir d'in vraisemblables détails sur les projets du roi², on savait peu de chose sur la conduite de don Carlos dans sa prison. On apprit cependant qu'à la première fureur avait succédé un profond abattement parfois interrompu par des transports de délire. Tantôt il se refusait à prendre aucune nourriture pendant deux ou trois jours, tantôt, et quand son estomac, fatigué de ce long jeûne, eut exigé les plus scrupuleux ménagements, il se livrait à de monstrueux excès de table : il dévora un jour, en un seul repas, un pâté de quatre perdrix avec la croûte et but dix ou douze litres d'eau glacée. Il restait couché d'ordinaire et plaçait dans son lit une bassinoire pleine de neige. Parfois, trompant la surveillance de ses gardiens, il inondait d'eau le parquet de sa chambre et s'y promenait les pieds nus, ou bien il se tenait sans vêtements, en plein hiver, devant la fenêtre ouverte³. Aussi devenait-il « sec et maigre à vue d'œil, » dit l'ambassadeur de France : de tels excès, comme un historien le fait judicieusement remarquer, auraient inévitablement tué un homme plus robuste⁴. Sa santé, déjà si débile, ne pouvait y résister ; il devenait « plus insensé de jour en jour⁵ » et sa frêle organisation physique s'affaissait en même temps. Toutefois, jamais sa folie ne fut constante : il avait des instants lucides dont on profitait pour calmer par les consolations religieuses ce désespoir effrayant. On redoutait surtout qu'il n'en vint au suicide. La crainte d'un tel dénoûment tourmentait la conscience de Philippe II. Il pria donc un ancien aumônier de son fils, le

1. Lettere, etc. (Mss. du nonce). Dépêche du 14 février. — *Relation d'un officier de Ruy Gomez*. Mss. déjà cité. — Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 26 mars.

2. Voir dans Fourquevaulx le bizarre projet de mariage entre don Carlos et la princesse Jeanne. De telles hypothèses sont au-dessous de la discussion.

3. Strada, *loc. cit.* — Ferreras, IX, 551. — Lettere, etc. (Mss. du nonce). 27 juillet. — Cabrera, *loc. cit.*

4. Cabrera.

5. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dépêche du 6 avril.

P. Suarez, qui avait conservé beaucoup d'influence sur l'esprit du prisonnier, de lui écrire pour l'éloigner de pareilles pensées, et l'exhorter à tourner ses espérances vers Dieu¹. La semaine sainte approchait : soit que cette époque solennelle ait réveillé les sentiments du prince, soit que les exhortations du P. Suarès l'aient ému, il se confessa le mercredi saint², et demanda la communion pour le jour de Pâques. Ce désir embarrassa vivement les casuistes de la cour. Don Carlos était notoirement fou : était-il permis de lui administrer l'eucharistie ? Dans cette inquiétude, et ne sachant encore que décider, le roi fit retarder de quelques jours. Enfin, après plusieurs conférences, on résolut de satisfaire à la volonté du prince, qui était calme depuis un temps assez long³. Le mercredi de Pâques, la messe fut dite comme d'ordinaire dans la pièce voisine. Ruy Gomez, don Juan Borgia, don Gonzalès Chacon y assistèrent. Au moment de la communion, don Diègue de Chaves, qui officiait, voulut que don Carlos sortît de sa chambre pour venir recevoir l'hostie. Mais l'infant, avec une douceur et une soumission qu'il n'avait jamais montrées, s'y refusa par respect pour la volonté de son père, et dut communier à travers les barreaux qui séparaient sa chambre de la chapelle⁴. Cette cérémonie surprit la cour de Rome qui connaissait l'état mental du prince ; les théologiens espagnols avaient pensé que, dans ses intervalles de raison, don Carlos pouvait s'approcher des sacrements. Philippe II, pour ne laisser à Rome aucune ombre sur son orthodoxie, crut devoir expliquer sa conduite au saint-siège, et il écrivit en ce sens à don Juan de Zuniga, son ambassadeur auprès du saint-père⁵.

Toutefois, les symptômes de folie reparurent bientôt avec une déplorable intensité. Don Carlos, selon l'expression du nonce, « faisait une vie de désespéré⁶. » Il refusait toute nourriture, et pendant huit jours, du 15 au 21 juillet, il ne mangea que quelques fruits⁷. En même temps, la fièvre qui le minait depuis longtemps prit un

1. Cette lettre, si singulièrement commentée par Prescott, est aux archives de Simancas.

2. Lettere, etc. (Mss. du nonce). 4 mai 1568.

3. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). 8 mai 1568.

4. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). 8 mai 1568.

5. Arch. de Simancas, liasse 906.

6. Lettere, etc. (Mss. du nonce). 21 juillet.

7. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). 21 juillet.

caractère plus menaçant. La dyssenterie et les vomissements vinrent s'y joindre ¹. On ne douta plus de sa fin prochaine; lui-même le comprit, et dicta à son secrétaire un codicille au testament qu'il avait fait autrefois : comme il n'avait pas conscience de son délire, et attribuait son emprisonnement à ses projets de fuite, il pria le roi de lui pardonner, puis il lui recommandait les gens de sa maison, donnait la majeure partie de ses revenus aux églises et aux hospices pauvres, un diamant à Rodrigue de Mendoce ². Enfin il exprima le vœu de voir son père avant de mourir. Le roi, dont l'âme froide et dure n'était pas susceptible d'un élan de tendresse spontanée, consulta le confesseur du prince, don Diègue de Chaves, et l'évêque de Carthagène ³. Tous deux furent d'un avis contraire à cette entrevue, et peut-être était-ce plus sage. Les approches de la mort, l'imposante gravité de ceux qui veillent auprès du lit des mourants avaient arrêté les agitations de cet esprit sans règle, et répandu dans l'âme du malheureux prince cette sérénité suprême qui adoucit la dernière heure. On craignit que la présence de son père, qu'il n'avait pas vu depuis la nuit de son arrestation, ne lui causât une émotion trop violente, et ne troublât le calme nécessaire à la dignité de la mort. Le roi se résigna : il s'avança seulement jusqu'à la cloison qui séparait la chambre de son fils de l'appartement de Ruy Gomez, et lui envoya à travers la muraille une dernière bénédiction ⁴.

Le prince avait souhaité recevoir la communion; mais, quoi qu'en disent plusieurs historiens, son état de santé, et surtout ses vomissements continuels, forcèrent son confesseur à la lui refuser ⁵. Il dut se borner à adorer l'hostie qui lui fut présentée. Enfin, cette lente agonie touchait à son terme. Pendant la nuit qui précéda la vigile de Saint-Jacques (23 juillet), l'infant interrompit tout à coup les prières qu'il répétait, et demanda l'heure. On lui répondit qu'il n'était pas encore minuit. Il se tut, et peu de temps après adressa la même question à ceux qui l'entouraient. Il était minuit passé; dès qu'il eut entendu cette réponse : « Il est temps, » dit-il, comme dix ans auparavant son aïeul Charles-Quint ⁶. Il ordonna qu'on lui mît dans la main un

1. Lettres d'État. (Mss. Fourquevaulx) 21 juillet. — Cabrera, *loc. cit.*

2. Cabrera, *loc. cit.*

3. Cabrera, *ibid.* — Lafuente, XIII.

4. Cabrera, *ibid.* — Lafuente, XIII.

5. Lettere, etc. (Mss. du nonce). Dépêche du 27 juillet.

6. *Carta de Luis Quixada a J. Vasquez.* Mss.

cierge bénit, et, se tournant vers son confesseur, il implora son aide pour ce dernier moment ; puis, murmurant des paroles qui devinrent de plus en plus confuses, il expira. Il avait vingt-trois ans, six mois et seize jours ¹.

Le 25 juillet le corps fut porté en grande pompe à l'église de Saint-Dominique ². Don Carlos était revêtu ³, selon le désir qu'il avait maintes fois exprimé de son vivant, de l'habit des religieux franciscains, et enveloppé d'un drap de brocart, mais le visage était découvert. « Il ne paroissait, dit Fourquevaulx, aucunement défaits de la maladie, sinon qu'il estoit un peu jaune. » Jusqu'à la sortie du palais, le cadavre, étendu sur un brancard, fut porté sur les épaules du comte de Lerme, de don Juan Borgia et de quelques-uns de ses gardes ⁴. A la porte du palais, il fut reçu par plusieurs grands d'Espagne, entre autres Ruy Gomez, les ducs de l'Infantado et de Rioseco, et escorté jusqu'à l'église par les princes de Bohême, les ministres, le nonce, les ambassadeurs ⁵ en costume de deuil « avec le chaperon à l'espagnole ⁶ » et un nombreux cortège de gentilshommes. Le roi, qui conformément à l'étiquette des cours, ne pouvait se rendre à l'église, avait assisté de sa fenêtre à ce lugubre spectacle ; il parut fortement ému, et après avoir écrit le 27 juillet des lettres circulaires aux villes d'Espagne, à divers grands éloignés de Madrid, au duc d'Albe et aux souverains de l'Europe, il se retira pour quelques jours dans le monastère de Saint-Jérôme ⁷. Dans ces diverses missives, il semble spécialement touché des sentiments religieux manifestés par son fils à sa dernière heure : « Sa fin fut si chrétienne, écrit-il dans les mêmes termes aux communes ⁸, aux grands ⁹ et au duc d'Albe ¹⁰, qu'elle m'a donné une grande consolation au milieu de la douleur que je ressens de sa mort. » Loin de redouter les tristes démonstrations de la cour et des ambassadeurs étrangers, il reçut ces derniers,

1. Lettere, etc. (Mss. du nonce). 27 juillet.

2. Lettere, etc. *Ibid.* — Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dép. du 26 juillet.

3. *Id.*, *ibid.*

4. Cabrera, *loc. cit.*

5. Lettere, etc. (Mss. du nonce). 27 juillet. — Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dép. du 26 juillet.

6. Lettres d'État, etc. Même dépêche.

7. Cabrera, *loc. cit.*

8. Zuniga, *Annales de Sevilla*.

9. Archives du marquis de Villafranca.

10. Mss. de la B. I., 846.

à son retour du monastère, dans une audience solennelle ¹, et se montra bienveillant envers les seigneurs qui parurent le plus affligés : le comte de Lerme, qui s'était, jusqu'au dernier moment, dévoué au service du prince, fut nommé gentilhomme de la chambre et commandeur de Calatrava ².

Telles furent, suivant les documents les plus authentiques et les moins suspects puisque la plupart sont manuscrits, la vie et la mort de don Carlos. Ce prince, fou par intervalles depuis son enfance, était atteint dans ses trois dernières années d'une maladie bizarre et dangereuse, la monomanie de la politique. S'il faut regretter que le roi n'ait pas montré plus de douceur, n'oublions pas non plus, comme le fait justement remarquer M. Mérimée, qu'à cette époque « on traitait les fous par le nerf de bœuf » et don Carlos n'a pas été condamné à un pareil supplice. Il est mort naturellement dans sa prison à la suite d'excès frénétiques. A nos yeux, il n'y a point d'autre solution. Discuter gravement, comme Prescott, les rêveries politiques de don Carlos, le représenter comme un rebelle sérieux et comme un hérétique, c'est se méprendre étrangement. Il n'y a jamais eu dans l'esprit de l'infant que du vide ou des chimères. Destinée étrange sans doute et bien digne d'émouvoir la pitié sans qu'il soit nécessaire de recourir à des fictions ! Insensé, malade, prisonnier, mourant à la fleur de l'âge, le malheureux prince, né au milieu de toutes les splendeurs de ce monde, avait épuisé en peu d'années les plus grands maux qui puissent être infligés à l'homme, et le rang élevé où il était placé semble une cruelle ironie du sort. Quelques mois plus tard, un nouveau malheur, qui devait aussi fournir à l'imagination des épisodes plus ingénieux que véridiques, venait frapper la maison d'Espagne. La reine Élisabeth mourut en couche le 3 octobre. Les poètes, silencieux sur la mort de don Carlos, célébrèrent celle de la reine dans leurs plus plaintives élégies, et leurs accents émus en face de ces royales infortunes reproduisirent cette antithèse de la jeunesse, de la grandeur et de la mort, vérité vieille comme le monde, mais toujours touchante, parce qu'elle exprime l'éternel sentiment de l'humanité devant les plus belles et les plus tristes ruines ³.

1. Lettres d'État (Mss. Fourquevaulx). Dép. du 27 août 1568.

2. Cabrera, *loc. cit.*

3. Poesias de Pedro Lainez. Mss. B. I., 8169.

Quant au roi, il fut bientôt distrait de sa peine par les affaires de l'État, de jour en jour plus graves. Les Pays-Bas étaient en pleine révolte, l'Angleterre hostile, la France alliée incertaine, l'Allemagne protestante indignée. Il résolut de rattacher l'Empereur à sa cause et d'épouser lui-même cette princesse Anne de Bohême, naguère fiancée à son fils. Mais il fallait attendre la fin de son deuil : grave, sombre, uniquement préoccupé par les difficultés présentes qui surpassaient ses efforts, épuisaient ses ressources et trompaient ses prévisions, il ne songea dès lors qu'à dominer l'insurrection des Pays-Bas ; les soucis du gouvernement habitèrent seuls avec lui son palais silencieux, et ses regards, longtemps distraits par les émotions domestiques, ne se détournèrent plus des malheureuses provinces que torturait le duc d'Albe.

REVUE DES SCIENCES

DES GÉNÉRATIONS SPONTANÉES.

La croyance aux générations spontanées est aussi ancienne que l'histoire elle-même ; partout on la retrouve à l'état d'opinion vulgaire ou de doctrine philosophique. Le livre des Juges nous montre un essaim d'abeilles naissant des entrailles d'un lion ; Virgile fait sortir un essaim semblable du ventre fumant d'un taureau. Nous avons tous traduit au collège ces beaux vers de Lucrèce :

Nonne vides quæcumque morâ fluidoque liquore
Corpora tabuerint in parva animalia verti.

Il est incontestable que, pendant bien des siècles, on a considéré comme les résultats d'une génération spontanée tous les animaux que l'on voyait apparaître sans qu'il fût possible de leur attribuer un mode normal de formation. Après de grandes pluies, des poissons se montraient-ils tout à coup dans des marécages longtemps demeurés à sec, des rats, des reptiles, des insectes, se répandaient-ils inopinément par myriades dans un pays où jamais ils n'avaient pullulé, dans toutes ces circonstances le vulgaire croyait volontiers à un phénomène de génération spontanée, et la science comme la philosophie encourageaient cette opinion, d'ailleurs sans contradicteurs. Des naturalistes, qui n'avaient point trouvé d'ovaire aux anguilles, concluaient que ces poissons ne pouvaient avoir d'autre origine que le limon des marais. Théoriquement, on tenait pour démontré que tout corps sec qui devient humide et tout corps humide qui se sèche produisent des animaux, pourvu qu'ils soient susceptibles de les nourrir. La puissance formatrice n'était autre chose que l'action combinée de l'air, de la chaleur et de l'humidité.

Le moyen âge et la renaissance accueillirent sans trop les discuter les opinions des anciens sur la génération spontanée ; le nom d'Aristote leur servit de garantie. Cependant, lorsque les sciences d'observa-

tion eurent commencé à prendre leur véritable caractère et à s'appuyer sur une critique judicieuse des faits, on restreignit insensiblement l'application de cette doctrine. En même temps, on lui donna sa véritable formule ; on entendit par *génération spontanée, spontéparité, hétérogénie*, toute production d'êtres vivants qui, ne se rattachant ni pour la substance ni pour l'occasion à des individus de la même espèce, a pour point de départ des corps d'une autre espèce et dépend d'un concours d'autres circonstances.

La possibilité de créations de cette nature n'était point contestée *a priori* ; on ne voyait point d'inconvénient à laisser expliquer ainsi provisoirement l'apparition d'êtres organisés dans des circonstances où les observateurs n'avaient pu découvrir les phénomènes normaux de la reproduction ; mais c'était là une simple hypothèse, controversable pour chacun des cas auxquels elle s'appliquait. Il arriva souvent que des naturalistes, en principe très-partisans de l'hétérogénie, contribuèrent par leurs travaux à élaguer de la science les faits qui avaient semblé les plus probants en faveur de cette doctrine. De là, parmi les historiens, une confusion assez bizarre lorsqu'il s'agit de retracer les interminables luttes qui se sont engagées sur le terrain de la génération spontanée. D'autres difficultés résultent d'interprétations inexactes de certains passages des auteurs. C'est ainsi qu'Harvey a longtemps été posé comme le chef des antihétérogénistes, et cela en vertu de son fameux aphorisme *omne vivum ex ovo*, aphorisme dans lequel *ovum* signifie simplement, et cela est bien prouvé aujourd'hui, toute matière renfermant les éléments nécessaires à la production d'un corps vivant. Or, loin de contester la spontéparité, il dit en propres termes, dans ses *exercitationes de generatione animalium*, que des animaux et des végétaux peuvent tirer leur origine de la putréfaction. En détruisant les arguments si souvent invoqués par le vulgaire, lorsqu'il était question d'hétérogénie, Redi, Vallisneri, Swammerdam, Spallanzani, rendirent assurément service à cette doctrine ; ils l'obligèrent à concentrer ses forces et à quitter des positions qui ne valaient point la peine d'être défendues.

Du reste, tout en perdant continuellement du terrain dans le domaine des faits et de l'expérimentation, l'hétérogénie ne cessa point pour cela de compter d'ardents défenseurs ; il suffira de citer Buffon, Needham, Otton Müller, Tiedeman, Tréviranus, Bremser, Bory de Saint-Vincent. On conçoit l'embarras des savants qui, n'ayant point le loisir d'étudier directement la question, se trouvaient placés entre des autorités également considérables. Cuvier et de Blainville se sont prudemment abstenus, afin de ne point tomber dans des contradictions pareilles à celles de Lamarck. Celui-ci avait écrit dans sa *Philosophie*.

zoologique cette phrase explicite : « La nature, à l'aide de la chaleur et de la lumière, de l'électricité et de l'humidité, forme des générations spontanées ou directes à l'extrémité de chaque règne des corps vivants où se trouvent les plus simples de ces corps. » Néanmoins, dans son *Histoire des invertébrés*, publiée en 1815, il n'hésita pas à abandonner une conviction si hardiment exprimée en 1800.

Si nous passons aux écrivains qui ont publié le plus récemment des traités de physiologie, nous voyons J. Müller exprimer ainsi ses doutes : « On peut se demander si, lorsqu'un corps se décompose, la matière organique qui le constitue ne produit pas, sous certaines influences, des organismes d'une autre espèce; si non-seulement elle est apte à vivre, mais encore continue de vivre avec d'autres modifications; si, par le concours de certaines conditions, c'est-à-dire par l'action de la lumière, de l'eau, de l'air atmosphérique, elle se résout en infusoires vivants, tandis que, en d'autres circonstances, elle revit dans des plantes appartenant aux classes inférieures. » Bérard, après avoir discuté les faits relatifs à l'hétérogénie, faits aujourd'hui limités aux helminthes et aux animaux et végétaux microscopiques, conclut que la génération directe n'est point prouvée en ce qui concerne les animalcules des infusions; que l'apparition de certaines espèces végétales, au contraire, ne saurait guère être expliquée autrement; enfin, que les vers intestinaux sont pour la plupart le résultat de cette forme de génération. Le volume qui renferme ces conclusions a paru, il est vrai, en 1848, c'est-à-dire avant les travaux de M. van Beneden, et peut-être sous l'influence des assertions d'un médecin de Moscou, lequel affirmait avoir saisi la nature sur le fait et avoir assisté à la formation spontanée des tœnias. Quelques années plus tard, les convictions du regretté professeur se fussent probablement un peu modifiées relativement aux vers intestinaux. M. Longet se montre, dans un sens opposé, beaucoup plus absolu que Bérard; il repousse la génération spontanée sous toutes ses formes, et il rétorque les arguments de ses défenseurs avec une solidité d'érudition, avec une force de logique auxquelles il est difficile de résister. Burdach, dans son grand ouvrage, résumé des théories physiologiques les plus accréditées de l'autre côté du Rhin, arbore franchement la bannière de l'hétérogénie; il discute toutes les objections, il accumule tous les témoignages; son livre est l'arsenal où viennent s'armer tous les hétérogénistes actuels. Nul doute que son influence n'ait puissamment contribué à rappeler l'attention publique sur une question que la science a déjà tant de fois reprise et abandonnée.

Depuis le premier jour où il s'est posé devant l'esprit de l'homme, le problème des générations spontanées a dû passer par une série de

phases en rapport avec le progrès des lumières et les ressources nouvelles conquises par l'esprit d'investigation; en même temps, il a revêtu les formes caractéristiques imprimées par le génie de chaque époque. Il y a de ces questions qui se perpétuent d'âge en âge, et qui, disparaissant par intervalles, reparaissent inopinément lorsque l'heure est venue pour la science de les aborder avec des moyens d'action plus puissants. Malgré tout ce qui a été prouvé contre l'absurdité de ceux qui cherchaient la pierre philosophale, n'en revient-on pas aujourd'hui à discuter l'unité de la matière? Ne voit-on pas des gens qui affirment que la transmutation des métaux n'est pas une entreprise tellement chimérique, tellement extra-scientifique qu'on pourrait l'imaginer, si l'on considérait la question sous sa forme du moyen âge? Pourquoi n'en serait-il pas de même de la génération spontanée?

Personne, dans l'état actuel de nos connaissances, ne songe à prétendre que les anguilles apparues dans les marécages sont les produits de l'ancien limon, ni que les viandes corrompues engendrent des insectes par l'effet seul de la putréfaction. Mais, parmi ceux-là même qui ont le plus profondément creusé les mystères physiologiques, il se trouve encore des hommes qui croient à la possibilité de créations nouvelles en dehors des lois ordinaires de la reproduction. Ces savants appuient leur conviction sur les faits les mieux constatés de la géologie; ils prennent pour point de départ les bases mêmes sur lesquelles repose toute notre physiologie actuelle, et, sans s'arrêter à des lieux communs trop souvent exploités par l'ignorance ou la mauvaise foi, ils pensent que la doctrine des générations spontanées, telle qu'ils la comprennent, ne saurait être frappée du *veto* de la théologie. Dans leur conviction, les objections les plus sérieuses opposées à l'hétérogénie ne répondent qu'à des faits isolés, et n'atteignent en aucune façon le principe même; il reste encore beaucoup d'arguments à faire valoir en faveur de cette doctrine; une discussion nouvelle, conduite avec toute la sévérité des méthodes d'aujourd'hui, peut en produire d'autres qui soient enfin décisifs.

Nous n'avons certainement rien dans la science qui exclue *à priori* la possibilité des générations spontanées. Sous tous les rapports, l'hétérogénie possède des fondements non moins solides que la panspermie et la parthénogénésie. Si l'on répugne, pour ainsi dire, à la discuter, c'est que l'on voit presque toujours la question telle qu'elle se présente dans les livres des philosophes grecs, nullement telle que l'ont faite le développement des connaissances et les attaques mêmes de ses adversaires.

L'hétérogénie actuelle ne prétend point que la matière brute puisse donner naissance à un être organisé; elle n'admet point que ses pro-

duits dérivent d'éléments autres que ceux qui alimentent la génération ordinaire. Pour elle, les éléments de la formation première des animaux, comme ceux de leur accroissement, sont essentiellement tirés d'une matière déjà organisée; c'est au sein de cette matière, déjà préparée par un travail de dissolution, et à la faveur de ce travail même de dissolution, que se développent les produits de la génération spontanée. Il paraît impossible à beaucoup de personnes que des molécules matérielles se rencontrent jamais de manière à constituer de toutes pièces un être aussi compliqué que l'est manifestement le plus simple des animalcules. Telle est aussi l'opinion des hétérogénistes. L'infusoire ne se forme pas plus de toutes espèces dans l'infusion que le poulain ne se forme de toutes pièces dans l'ovaire de la jument. Mais, comme le dit Burdach, dans la propagation par œuf, le nouvel individu s'organise aux dépens d'une masse amorphe de granulations microscopiques qui se décomposent. Est-il absolument impossible qu'au sein de la substance grenue produite par la décomposition de la matière organique il se développe un animal pourvu de bouche, de cavité digestive, d'organes locomoteurs, quoique d'ailleurs d'une structure très-simple?

Pour expliquer la formation de l'ovule dans la génération ordinaire, nous sommes obligés d'admettre l'existence d'une force que l'on nommera, que l'on spécifiera comme on voudra, mais sans l'intervention de laquelle les choses seraient restées dans leur état primitif. Ne peut-on supposer, dans les cas de génération spontanée, l'intervention d'une force analogue? Il ne s'agit que de savoir, dit un autre hétérogéniste, M. Pouchet, si l'intelligence suprême a, ou non, permis que la même force qui est mise en œuvre dans l'organisme des animaux et des plantes puisse aussi, dans certaines circonstances, se manifester au milieu des débris de ceux-ci; enfin, si la même loi qui préside au développement primordial d'un ovule dans le tissu du stroma peut également élever à la puissance d'un œuf les molécules organiques dispersées en d'autres endroits. D'après les idées de M. Pouchet, la génération primitive engendre des ovules spontanés dans le milieu prolifère, absolument sous l'empire des mêmes forces qui façonnent les ovules ovariens dans l'homogénie ou génération normale. La même cause excitatrice, le même *stimulus*, la même *aura vitalis*, quel que soit le nom que l'on adopte, préside à l'un et à l'autre de ces phénomènes. Pris à leur première origine, l'animal le plus parfait et le dernier microzoaire ne sont qu'une seule et même chose : quelques molécules, constituant un ovule imperceptible, et animées par une force d'assimilation qui leur est inhérente, et qui les porte à s'accroître aux dépens des milieux environnants.

« Dans la genèse des animaux et des plantes, disent MM. Littré et Robin (*Dictionnaire de Médecine*, p. 627), rien n'existe d'abord que des matériaux liquides; on voit ces matériaux se réunir presque subitement molécule à molécule, les uns aux autres, en une substance solide ou demi-solide. La genèse des éléments est caractérisée par ce fait que, sans dériver directement d'aucun des éléments qui les entourent, ils apparaissent de toutes pièces, par générations nouvelles, à l'aide du blastème fourni par ces derniers, blastème dont les matériaux se réunissent molécule à molécule. Ce sont, comme on le voit, des éléments qui n'existaient pas et qui apparaissent. C'est une génération nouvelle qui ne dérive d'aucune autre directement. » Ces phénomènes, si nettement caractérisés par les auteurs d'un ouvrage aujourd'hui classique, ce sont ceux précisément que les hétérogénistes admettent comme inséparables de la production des générations spontanées.

L'ovule ovarien se développe dans un milieu où la vie règne avec toute son énergie. Aussi, bien qu'il tire de lui-même son principe d'existence, bien qu'il soit l'expression matérielle d'une force localisée, individualisée, pour ainsi dire, il n'en est pas moins vrai que l'être au sein duquel il acquiert sa première organisation réagit sur lui d'une manière assez puissante pour lui imprimer des caractères déterminés de forme et de structure, caractères qui se perpétuent à travers toutes les vicissitudes que l'animal rencontre jusqu'à son complet développement. Notons cependant que l'intervention d'une tierce influence peut venir singulièrement modifier les impressions que l'ovule reçoit de la matière ambiante, comme on l'observe dans les cas d'hybridité, et qu'enfin des circonstances tout à fait extérieures peuvent déterminer d'importantes modifications relativement aux caractères définitifs de l'individu. C'est ainsi que les abeilles ouvrières font à leur gré, de larves à peine écloses, des femelles, des mâles et des neutres, et cela sans qu'il faille autre chose qu'un changement de régime et d'habitation.

Le milieu dans lequel se forment les générations spontanées est évidemment bien inférieur à celui qu'offre un tissu vivant et plein d'activité. La matière qui s'organise à nouveau dépend chimiquement des éléments qui interviennent dans sa formation, physiquement des conditions extérieures de température, de lumière, de pression, etc., influences susceptibles de se combiner en toutes proportions, de se modifier à chaque heure, et qui ne sauraient imposer aux produits des formes d'une absolue fixité. Ce fait expliquerait-il le caractère de mutabilité si manifeste chez presque tous les êtres que les hétérogénistes considèrent comme pouvant résulter d'une génération sponta-

née, c'est-à-dire les microzoaires ou animaux des infusions, et les entozoaires ou animaux qui habitent l'intérieur des corps vivants? Les individus appartenant à ces deux classes subissent certaines métamorphoses, et leurs transformations semblent différer de celles qu'on a observées chez les animaux supérieurs, en ce qu'elles sont beaucoup plus sous la dépendance des milieux environnants. L'action de ces milieux ne peut se manifester, relativement aux métamorphoses des animaux placés vers le sommet de l'échelle zoologique, qu'en arrêtant l'évolution des phases successives, tandis qu'il est permis de supposer avec assez de probabilité que les entozoaires et les microzoaires, sans passer par une série déterminée de transformations, subissent, parmi un certain nombre, celles qui se trouvent le plus en rapport avec les conditions d'existence au milieu desquelles ils sont relégués. Ce fait n'est plus mis en doute aujourd'hui pour les entozoaires, dont les diverses espèces pourraient bien n'être que les dérivations d'un petit nombre de formes primitives.

L'étude des organismes inférieurs, à mesure qu'elle devient plus approfondie, dérange singulièrement la plupart des idées que les zoologistes semblaient caresser avec une véritable prédilection; ces idées, qu'on avait ambitieusement érigées en lois, découlaient d'observations faites sur des animaux qui résistent aux influences extérieures, qui dominent en quelque sorte les milieux et qui constituent la représentation la plus élevée de la force de réaction. Mais ces animaux, qui font impression sur notre esprit parce qu'ils sont gros, deviennent bien peu de chose lorsqu'on les compare à l'innombrable multitude des êtres qui subissent docilement l'empire de la matière, et qui, soumis à des causes incessantes de destruction, ne se continuent que grâce à la facilité avec laquelle ils se reproduisent et se régénèrent.

La comparaison que nous avons essayé d'établir entre l'ovule des générations spontanées et celui des générations normales ne pourrait être suivie jusqu'au bout dans des conditions complètes de parité, le développement de l'ovule ovarien étant presque toujours subordonné à l'intervention complémentaire de la fécondation. Cette nécessité constitue une des lois les plus constantes parmi celles que l'on admet dans la zoologie. Il est vrai que, si l'on observe ce qui se passe dans la série animale, on constate un certain nombre de modifications successives, dont l'effet est de nous éloigner considérablement du point de départ. Les conditions de la fécondation deviennent de moins en moins rigoureuses à mesure que l'on abandonne les types supérieurs; de deux parents, nous arrivons finalement à un seul, dans l'hermaphroditisme complet; et même, si les faits allégués en faveur de la parthé-

nogénésie sont exacts, nous aurions des exemples d'espèces se perpétuant, sans fécondation, par plusieurs générations de femelles. D'un autre côté, bien des physiologistes professent que les éléments de la matière fécondante se désagrègent au sein du milieu ovulaire, de la même façon que les éléments mêmes dont l'ovule s'était primitivement constitué. Cette manière de voir ne semblerait-elle pas impliquer que la matière fécondante agit comme véhicule d'une force spéciale, laquelle pourrait être conçue sous une autre forme de manifestation? Ce serait le cas dans la parthénogénésie, par exemple, et dans les générations spontanées.

L'histoire du globe a fourni aux hétérogénistes de nombreux et puissants arguments. Toutes les espèces dont la reproduction est aujourd'hui normale ont dû primitivement leur origine à des parents tirés de la matière même. Il y aurait eu, suivant les uns, une création simultanée de toutes les espèces, et, au contraire, suivant les autres, un certain nombre de créations successives. La dernière hypothèse est celle qui s'accorderait peut-être le mieux avec les faits constatés par la géologie. La surface du globe s'est évidemment trouvée modifiée à plusieurs reprises, et chaque fois que des continents ont paru au-dessus des eaux, il a bien fallu qu'ils se peuplassent. L'examen des débris fossiles montre d'une façon péremptoire que chaque période géologique a possédé des formes organiques qui n'avaient pas existé avant, qui n'existeraient plus après, et qui, par conséquent, n'ont rencontré que durant cette période l'ensemble de conditions extérieures indispensables à leur développement. Ces créations ne portent nullement un caractère provisoire ou ébauché; elles offrent cette même harmonie, cette même coordination entre les espèces animales et végétales que nous admirons dans la nature actuelle; enfin, la constitution des terrains nous prouve qu'elles se sont maintenues pendant des espaces de temps qui dépassent de beaucoup en durée l'intervalle qui nous sépare de la première apparition de l'homme.

Ce serait une erreur de prétendre aujourd'hui que l'hypothèse des créations successives est en contradiction avec le témoignage des Écritures. Les journées bibliques, tout le monde est d'accord sur ce point, ne représentent que des époques d'une durée indéterminée, pendant lesquelles auraient eu lieu les diverses créations. Les nuits et les jours de la *Genèse* pourraient indiquer des périodes alternatives de cataclysme et de création. Quant au repos dont parle Moïse, cette expression n'indique nullement que la faculté créatrice ait été pour jamais anéantie. Sans faire intervenir directement l'action souveraine toutes les fois qu'il naît une monade, ne peut-on admettre avec M. Pouchet « qu'il existe des lois dominatrices de la matière et de la vie, déterminant les circons-

tances dans lesquelles la puissance organisatrice peut se manifester et donner naissance à quelque être nouveau.» Cette opinion a pour elle un témoignage qui doit lui donner une certaine valeur aux yeux des casuistes. Voici en quels termes s'exprime saint Augustin dans ses lettres sur la *Genèse* : « La production des êtres vivants et animés n'était complète et terminée que d'une certaine manière, dans leur principe et dans leur cause, en ce sens que la terre et les eaux, en passant du néant à l'être, avaient reçu en même temps le pouvoir d'amener au jour, à l'époque fixée, les êtres destinés à répandre dans les airs, dans les abîmes des mers et sur tous les points du globe, la vie et le mouvement... Ainsi les êtres vivants n'ont apparu dans l'état actuel que dans le temps, ou, autrement dit, par le développement successif des siècles. »

Si l'on admet des créations successives, effectuées sous l'inspiration de la sagesse souveraine et en vertu de lois préétablies, pourquoi ne se produirait-il plus aujourd'hui des phénomènes analogues? Nous n'assistons pas, il est vrai, à la formation d'espèces considérables par le volume, la taille des individus; mais ne serait-ce point parce que les circonstances extérieures qui ont provoqué l'apparition des grandes espèces actuelles continuant à se maintenir, le mode ordinaire de génération suffit pour perpétuer ces espèces dans les proportions où elles sont utiles à l'économie de la nature, sans que la création de types nouveaux puisse devenir une des conditions de l'équilibre général? Si l'on voit, au contraire, comme l'affirment les hétérogénistes, des myriades d'animalcules apparaître spontanément dans les infusions, c'est que chaque globule d'eau, renfermant de la matière organisée, est un véritable petit monde, ayant droit à sa population, population comme lui instable, comme lui se dissolvant et renaissant sans cesse. Si les espèces microscopiques se présentent sous des formes aussi variées, c'est peut-être parce que leur petitesse même et leur faible individualité donnent une influence considérable à toutes les causes susceptibles de les atteindre. Du reste, dans les organisations de cette nature, certains caractères, la forme par exemple, pourraient bien n'avoir plus la valeur que nous leur attribuons dans la zoologie générale, parce que nous les voyons, chez les espèces voisines de nous, présenter une assez grande fixité. En tout cas, quelque variés qu'ils soient dans leurs formes, les animalcules des infusions se rapportent à un assez petit nombre de types, et les micrographes les partagent seulement en huit familles, elles-mêmes très-peu subdivisées comme genres.

Dans l'ordre des faits, les arguments favorables à la génération spontanée ne se rapportent plus aujourd'hui qu'à trois groupes d'êtres

organisés : les animaux et végétaux des infusions, et les entozoaires. Encore ce cercle déjà étroit semble-t-il se restreindre de jour en jour, et les entozoaires sont-ils bien près d'échapper aux hétérogénistes. Pendant longtemps, au contraire, ces animaux avaient semblé leur fournir les preuves les plus concluantes. On sait qu'ils se développent non-seulement dans le tube digestif, où leur introduction se comprend sans peine, mais encore dans le foie, dans le cerveau, dans les poumons, dans les os, dans les humeurs de l'œil, dans les vaisseaux circulatoires, etc., et cela en telle quantité que des tissus tout entiers, le tissu musculaire chez l'homme, par exemple, ont été parfois convertis presque instantanément en une masse vermineuse. A la difficulté d'expliquer la présence de ces vers dans des cavités parfaitement closes et inaccessibles à l'air se joignait cette circonstance que, dans un grand nombre d'espèces, on n'avait pas encore découvert d'organes reproducteurs. Il y a quelques années seulement que des travaux dignes de toute confiance ont mis hors de doute l'existence d'appareils de cette nature chez la plupart des espèces où le fait était contesté. Chose bizarre, on a montré que ces animaux, jusqu'alors considérés comme inféconds, produisaient des milliers d'œufs, que leur corps tout entier, d'une extrémité à l'autre, n'était souvent, pour ainsi dire, qu'un appareil reproducteur. On a constaté, en même temps, qu'ils subissaient des métamorphoses telles, que le fameux *tœnia* ou ver solitaire n'était que le second degré de développement du *cysticercus*. On a vu que les entozoaires entreprenaient des migrations, qu'ils passaient, en changeant le plus souvent de forme, d'un organe dans un autre organe, d'un animal dans un autre animal, et l'on a conjecturé qu'il pouvait bien exister chez ces êtres une faculté d'adaptation, grâce à laquelle des embryons semblables à l'origine étaient susceptibles de produire, suivant la condition où le hasard les plaçait, des individualités plus ou moins permanentes, mais toujours en rapport avec le milieu. En même temps, on établissait que, pour faire parvenir les œufs et les embryons des entozoaires dans les cavités intérieures, la nature leur avait donné différents moyens d'introduction, résultant soit de leur petitesse même, et de la facilité avec laquelle ils se glissent à travers les liquides et les fibres organiques, soit de l'existence d'appareils spéciaux, tels que les crochets perforants dont sont armés les jeunes *tœnias*.

Les hétérogénistes ne sauraient aujourd'hui s'inscrire en faux contre les découvertes relatives à la reproduction des helminthes; mais ils nient énergiquement qu'il résulte de ces découvertes une objection absolue contre leur doctrine. Rien n'empêche, suivant eux, que des êtres issus d'une génération spontanée se reproduisent ensuite

normalement. C'est ainsi, quel que soit d'ailleurs le système que l'on adopte, que les choses ont dû se passer, pour toutes les espèces, au début de chaque création. Quant aux migrations et aux transformations de ces animaux, les partisans de la génération spontanée sont de moins facile composition. Se refusant systématiquement à admettre les faits allégués par leurs adversaires, ils contestent que l'on puisse expliquer avec de pareilles hypothèses tant d'observations recueillies par les meilleurs auteurs, et qui présentent toutes les garanties d'authenticité. On a trouvé des vers dans des intestins d'embryons humains, dans des œufs de poule. Il y en a même, dit Burdach, qui habitent le corps d'autres entozoaires. Bojanus a découvert dans le foie d'un limaçon des vers jaunes chez lesquels vivaient des cercaires. Nordmann a aperçu des entozoaires microscopiques dans les trématodes que contiennent si souvent les yeux des poissons.

Evidemment, il reste encore dans l'histoire des entozoaires bien des obscurités. Les hétérogénistes, en faisant ressortir le peu de certitude de nos connaissances pour tout ce qui concerne ces singuliers êtres, obligeront les naturalistes à entreprendre de nouvelles recherches, et, si ces recherches n'avancent pas la solution du problème des générations spontanées, elles n'en seront pas pour cela moins utiles aux progrès de l'helminthologie.

Les animaux et les végétaux des infusions présentent de remarquables points de ressemblances, lorsque l'on considère leur mode de développement. Sur la limite qui sépare les deux règnes organiques, il se trouve un certain nombre d'espèces dont il serait très-embarrassant de spécifier d'une manière exacte la nature animale ou végétale. Le débat, dans la question qui nous occupe, s'applique à tous les êtres organisés qui se produisent au sein des infusions, puisqu'il s'agit de déterminer si, le principe de la vie une fois détruit dans un corps, les éléments [dissociés de ce corps peuvent se réunir spontanément pour reconstituer une individualité vivante.

Tout le monde connaît plus ou moins les infusoires. Il n'est personne, parmi les gens du monde, qui n'ait, à quelque moment, jeté les yeux à travers un microscope sur ces peuples fantastiques qui, suivant l'opinion vulgaire, encombreraient chaque goutte d'eau, mais qui, en réalité, et fort heureusement pour notre hygiène, ne se développent et ne pullulent que dans les liquides tenant de la matière organique en dissolution. On ne s'estimerait point naturaliste, à moins d'avoir fait un peu d'expérimentation sur ces petits êtres, au sujet desquels la science nous apprend tous les jours quelque chose de nouveau et qu'Ehrenberg appelait à si juste titre *la voie lactée du microscope*. Cependant, en France surtout, bien peu de savants les ont étudiés

d'une manière suivie, particulièrement au point de vue de leur reproduction. Les travaux les plus récents et les plus remarquables sur cette matière sont ceux de M. Balbiani,

Les hétérogénistes, impitoyablement poursuivis de position en position dans la discussion des faits, semblent avoir choisi le terrain des infusoires comme un dernier refuge. C'est sur ce point qu'ils ont concentré toutes leurs forces, et ils tâchent de s'y rendre inexpugnables. L'année dernière, un des professeurs les plus habiles de l'Ecole Supérieure des Sciences et de l'Ecole de Médecine de Rouen, M. Pouchet, a présenté à l'Académie une longue série d'expériences tendant à prouver, d'une manière suivant lui décisive, que le liquide des infusions est le siège de phénomènes relevant exclusivement de l'hétérogénie.

M. Pouchet semble considérer la fermentation comme indispensable à la production des générations spontanées. L'organisme nouveau ne puise ses éléments qu'à même les débris des anciennes générations. Si l'on place une matière organique telle que le foin dans des conditions où la fermentation puisse se produire, où les diverses phases de l'expérience puissent être suivies avec la certitude que les résultats ne sauraient être attribués à des causes autres que celle qu'on invoque, voici, d'après le savant rouennais, les phénomènes qui apparaissent successivement, une fois que la fermentation a provoqué la désagrégation de la matière organique. Au début, les éléments organisables semblent être à l'état de dissolution complète dans le liquide. Les meilleurs microscopes n'y montrent absolument rien de vivant. Au bout de vingt-quatre heures environ, si les conditions de température sont favorables, on voit apparaître de très-petits corpuscules arrondis, d'abord immobiles, mais qui, après un autre intervalle de vingt-quatre heures, manifestent une motilité tout à fait différente du mouvement brownien. Ce sont des animalcules, soit des Monades termo et crepusculum, soit des Bacteriums ou des Vibrions. Comment ces êtres se sont-ils produits? quel est leur mode de formation? M. Pouchet ne formule pas d'opinion à cet égard, l'infinie petitesse des résultats primaires de la génération spontanée les déroband à toute espèce d'investigation. Quoi qu'il en soit, leur existence se prolonge à peine quelques heures, et leurs débris constituent une sorte de pellicule, que M. Pouchet nomme *pellicule proligère*, parce qu'elle remplirait, suivant lui, les fonctions d'ovaire improvisé. C'est au sein de cette pellicule que vont se manifester les premiers phénomènes saisissables de l'hétérogénie.

N'insistons pas sur les inconvénients d'une lacune assez importante cependant, puisqu'elle tient dans l'obscurité ce qui est peut-être le

nœud de la question; acceptons comme point de départ ces Monades, que Bory de Saint-Vincent considérait comme des individualités jouissant d'une vie propre, mais qu'elles peuvent perdre en se groupant avec d'autres molécules identiques pour contribuer à la production d'un être plus élevé. Suivant M. Pouchet, si l'on examine ce qui se passe au sein de la pellicule formée de cadavres microscopiques amoncelés, le premier indice de genèse consiste dans le groupement des granulations organiques de place en place, de manière à figurer de petits amas, dont chacun est entouré d'une zone plus transparente. Ces petits amas sont les centres de formation des ovules. L'ovule des microzoaires, au moment de sa première apparition, n'offre pas un autre aspect que celui d'un grand nombre d'animaux d'un ordre déjà supérieur. Au bout de vingt-quatre heures, sa délimitation se complète, et il se forme une membrane externe plus ou moins épaisse, un véritable chorion.

En résumé, M. Pouchet a vu des infusoires manifester leur existence dans des milieux où, suivant lui, leur apparition ne pouvait être attribuée au mode normal de génération; il a vu leur développement accompagné de circonstances qui rappellent assez exactement tout ce que nous connaissons du premier développement des ovules ovariens. Ses expériences et ses conclusions, détaillées dans un ouvrage qui parut un peu tardivement, avaient d'abord été produites dans un Mémoire qui causa une certaine sensation. L'auteur était un homme considérable dans la science et à qui l'on devait des travaux estimés; il déclarait « apporter le fruit de trois années de recherches et d'expériences incessantes. » Ses affirmations, contraires à toutes les doctrines courantes, étaient nettes, positives, solennelles. Il fallait les admettre ou s'inscrire en faux; prouver, dans ce cas, que M. Pouchet avait mal vu, ou bien qu'il avait mal expérimenté. L'affaire était grave, embarrassante. L'Académie n'était pas en mesure de se prononcer. En attendant que la lumière se fit un peu sur cette question, elle mit en avant, et non sans une certaine timidité, les expériences classiques de Schultz et de Schwann, avec quelques autres expériences françaises qui semblaient confirmer celles des savants allemands. Ce système de temporisation n'était guère propre à satisfaire la partie du public qui croit que les académies doivent toujours avoir réponse à tout. Une heureuse diversion sauva l'autorité déjà si souvent mise en péril du sénat scientifique.

M. Milne Edwards, en contestant que les températures employées par M. Pouchet dans la dessiccation de la matière organique fussent suffisantes pour assurer la destruction des germes, s'était appuyé sur les expériences de M. Doyère, relatives à la réviviscence. L'argument

présentait tout d'abord une grande valeur. L'hétérogénie, suivant sa définition la plus claire, c'est l'apparition d'êtres organisés dans un milieu et parmi des éléments qui ne contenaient antérieurement ni corps vivants, ni germes. Les hétérogénistes doivent donc prouver avant tout que cette condition est parfaitement remplie dans leurs expériences, et l'un des moyens de contrôle les plus efficaces a toujours paru celui qui consiste à soumettre la matière employée à des températures capables d'anéantir la vie jusque dans les germes. Or, M. Doyère avait fait revivre certains Rotifères et Tardigrades, après les avoir exposés à une température dépassant celle de l'eau bouillante. Il fallait par conséquent, suivant M. Edwards, pour échapper à cette objection, que la matière organique, l'eau, l'air servant aux expériences passassent préalablement par des températures très-élevées. Au point de vue de la rigueur absolue de l'expérimentation, M. Edwards avait raison. Cependant l'objection pouvait être aisément levée pour le cas actuel, si M. Pouchet se fût plus exactement rendu compte des expériences faites en 1842 par M. Doyère. Il aurait vu alors que les Rotifères et les Tardigrades ne supportent des températures élevées qu'à la condition d'avoir été d'abord desséchés de la manière la plus complète et par les procédés les plus puissants que la science possède. Or, rien de pareil n'avait lieu dans les expériences de M. Pouchet. Nous croyons même nous rappeler des méthodes de dessiccation préconisées par ce savant et qui nous semblent radicalement impropres à produire l'élimination complète des liquides; tel est entre autres le procédé qui consisterait à enfermer hermétiquement des mousses dans un ballon, que l'on ferait ensuite séjourner plus ou moins longtemps dans une étuve. M. Pouchet, obéissant à une malheureuse inspiration, préféra nier purement et simplement les faits qu'on lui opposait. Il contesta la réviviscence sous toutes ses formes, publia brochure sur brochure, article sur article, promit des prix de cinq cents francs, tout cela pour aboutir à une effroyable défaite devant la Société de Biologie qu'il avait acceptée pour juge et arbitre. Aujourd'hui M. Pouchet paraît avoir pris bravement son parti de l'échec qu'il a subi sur le terrain des animaux ressuscitants. Peut-être même pourrait-on dire qu'il a profité, en homme habile, d'une expérience chèrement acquise pour donner à ses travaux actuels une précision, un caractère d'exactitude que l'on regrettait de ne point trouver toujours dans les premières observations soumises à l'Académie. Quand il s'agit d'une question aussi complexe que celle qui se débat en ce moment, on ne saurait apporter trop de rigueur dans les méthodes, trop de sévérité dans les déductions de l'expérimentation.

Les principales objections faites aux expériences de M. Pouchet

viennent des partisans de la panspermie, c'est-à-dire de ceux qui croient à la dissémination matérielle des germes dans l'atmosphère, et par suite dans tous les milieux où l'air est susceptible de leur servir de véhicule. Si l'on admettait comme fondée cette hypothèse de la dissémination, les expériences relatives à l'hétérogénie devraient être faites dans des conditions bien difficiles à réaliser. M. Pouchet assure bien avoir obtenu des animalcules de matières carbonisées et par conséquent retenant fort peu de chose de leurs propriétés organiques; mais il n'en est pas moins vrai que la plupart des hétérogénistes, et l'éminent professeur de l'école de Rouen tout le premier, indiquent, comme condition essentielle de la spontanéité la décomposition d'une matière organique. Or, par les moyens mêmes qu'on emploierait pour anéantir les germes, n'arriverait-on pas, dans certaines circonstances, à modifier la matière en expérience de telle sorte que la production des phénomènes génésiques y devint impossible? Pour faciliter l'expérimentation, en même temps, par une tactique bien légitime, les hétérogénistes devaient être conduits à attaquer les panspermistes sur leur propre domaine, et à contester que l'air fût un véhicule aussi actif qu'on l'avait admis jusqu'à présent.

L'air atmosphérique renferme une infinité de poussières. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur l'espace occupé par un rayon de lumière pénétrant dans une chambre un peu sombre, à travers quelque fissure de volet. Les micrographes ont naturellement étudié depuis longtemps la constitution de ces poussières. Ils y ont trouvé des fragments de silice et de carbonate de chaux, des filaments de laine et de coton, des débris d'insectes, des grains de pollen et de fécule, des spores d'acotylédones, quelques œufs de microzoaires. Ces œufs se rencontrent assez rarement, et, suivant les hétérogénistes, alors même qu'on supposerait les expériences mal conduites, les appareils défectueusement établis, on ne serait nullement fondé à expliquer par leur présence seule l'apparition de ces myriades d'êtres organisés qui se développent dans les infusions, non plus que cette diversité d'espèces si généralement en rapport avec les modifications que l'on introduit dans les conditions de l'expérience.

Pour ce qui est de la diversité des formes organiques, si l'on considère que les infusoires vivent sous la dépendance la plus complète des milieux ambiants, qu'ils subissent des métamorphoses et qu'ils constituent, au demeurant, un assez petit nombre de genres bien déterminés, on pourra comprendre que les mêmes germes, dans des conditions différentes, soient susceptibles de donner naissance à des formes différentes aussi. Quant à la contradiction qu'impliquerait le petit nombre de germes constaté dans l'air, et la pullulation des mi-

crozoaires dans les infusions, on pourrait peut-être répondre que nous ne connaissons des poussières atmosphériques que ce que le microscope, instrument nécessairement borné, nous y a montré. M. Pouchet lui-même, en parlant des premiers animalcules observés par lui dans ses infusions, avoue que leur petitesse les dérobe à toutes les investigations. A plus forte raison s'il existait dans l'air des germes de pareils êtres, ce que nous sommes hors d'état d'affirmer aussi bien que de contester, ces germes auraient-ils grande chance de passer dans le champ du microscope sans arrêter nos regards. D'un autre côté, pour décider péremptoirement si l'atmosphère renferme ou non des germes nombreux, possédons-nous des connaissances assez précises sur les moyens de propagation, sur les corps reproducteurs des microzoaires? Pouvons-nous toujours assigner aux œufs une espèce, constater même leur présence, dans cet état de déformation et de dessiccation où la poussière atmosphérique nous les présente le plus souvent? Dans l'eau même, leur milieu naturel, est-il toujours aisé de les distinguer? Un savant qui a beaucoup étudié la propagation des infusoires avouait avec une très-grande modestie qu'il avait assez fréquemment réussi à suivre les œufs, lorsqu'il les surprenait se détachant du microzoaire qui les avait engendrés, mais qu'il lui avait toujours été très-difficile d'en trouver d'isolés dans le liquide des infusions, bien qu'il dût en exister en nombre considérable.

Admettons cependant pour un moment que l'atmosphère renferme très-peu de germes; faudrait-il donc que le contraire eût lieu pour qu'il fût possible d'expliquer autrement que par la génération spontanée la pullulation des animalcules dans les infusions? M. Pouchet dit dans son livre de l'*Hétérogénie* que la force génésique se manifeste généralement avec d'autant plus de profusion que le produit qui doit en découler est moins élevé. C'est ainsi que l'ascaride donne naissance à des milliers de germes, la jument à un seul. Le même auteur rapporte en même temps le fait si connu de l'*hydatina senta*, animalcule rotateur qui fournit en dix jours un million de rejetons. Il est vrai qu'ailleurs il n'accorde à la généralité des infusoires que des œufs très-peu nombreux, très-lents à se former, et d'un volume considérable. Cette allégation se trouvât-elle fondée, en résulterait-il pour cela que la reproduction des infusoires fût aussi lente, aussi pauvre dans ses résultats que les hétérogénistes l'affirment? M. Pouchet, pages 387-388 de l'ouvrage précité, convient avoir vu des œufs de *paramacies* se segmenter de manière à fournir quatre individus distincts. D'autres observateurs ont vu certaines espèces s'envelopper d'un cocon protecteur, lorsqu'elles sont menacées de dessiccation, puis, retrouvant un milieu humide, se segmenter, au sortir de leur kyste, en un

certain nombre d'individus. Que ces dédoublements se renouvellent à plusieurs reprises, en un court espace de temps, et il en résultera une population innombrable dans toute l'acception du mot. Des observations toutes récentes de M. Balbiani établissent que la scissiparité suffirait parfaitement pour rendre compte de la prodigieuse multiplication de certaines espèces. Un seul *paramæcium colpoda* a produit en douze jours, de cette manière, près de six mille rejetons; un *paramæcium aurelia* en a produit, en quarante-deux jours, un million trois cent quatre-vingt-quatre mille quatre cent seize. Toute cette descendance d'un infusoire, long à peine lui-même d'un cinquième de millimètre, représenterait, mise à la file, une longueur de deux cent soixante-dix-sept mètres.

La question de l'hétérogénie est à l'ordre du jour dans la science. Chaque séance académique amène quelque communication pour ou contre les générations spontanées. M. Pouchet se tient sur la brèche avec une ardeur infatigable. Quelle que soit l'issue du débat, nul ne pourra contester au savant Rouennais la plus rare persévérance et la ténacité la plus obstinée dans ses convictions. Au milieu des expériences contradictoires qui se produisent de tous côtés, il serait difficile de prévoir en faveur de quelle opinion la balance finira par pencher. Arrivera-t-on même à une solution quelconque, c'est ce qu'il est permis de mettre en doute. M. Pouchet et M. Pasteur, en expérimentant par des procédés semblables, ont obtenu des résultats complètement différents; qui des deux faut-il croire; à qui des deux, ce qui est plus grave, faut-il retirer sa confiance? Les pièces du procès ne sont point sous les yeux du public. Des descriptions d'expériences en matière aussi délicate, sont toujours nécessairement insuffisantes et incomplètes. Ne serait-il point dans l'intérêt des adversaires mis en présence, et dans l'intérêt des causes défendues par eux, que l'on procédât dans cette circonstance comme on a procédé lorsqu'il s'agissait des révivissances; que les expériences capitales relatives à la production des générations spontanées fussent répétées au sein d'une réunion de savants que l'on choisirait parmi les plus aptes à comprendre et discuter les conditions rationnelles d'une semblable expérimentation?

C. DE MONTMAHOU.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

CHAPITRE XXXVI.

25 JUILLET 1860.

I

*Originaux et Beaux Esprits de l'Angleterre contemporaine*¹, tel est le titre d'une série d'études que M. E. Forgues vient de publier. Entre autres mérites, cet ouvrage intéressant possède à un haut degré celui de faire connaître admirablement un pays sur le compte duquel, malgré des relations de plus en plus étroites et de plus en plus fréquentes, nous conservons un nombre infini de préjugés. Les livres sur l'Angleterre sont certainement très-nombreux en France, et chaque jour, pour ainsi dire, en voit paraître de nouveaux; mais, dans ces livres, c'est l'auteur qui parle, ce sont ses impressions personnelles qu'il raconte, et il faut se méfier des impressions d'un voyageur français. Excellent observateur chez lui, le Français perd souvent cette qualité chez les autres. On dit pourtant que nous sommes les premières gens du monde pour nous assimiler les mœurs des autres nations. Rien de plus vrai, si l'on s'en tient à l'extérieur; il n'est tel que le Français pour porter le costume des peuples chez lesquels il vit, pour se donner le *chic* arabe, espagnol, indien, pour manger le couscoussou, l'olla-podrida, le karry; à l'étranger, on nous prendrait pour des Kabyles, pour des Andalous, pour des Perses; mais le caractère national a beau se dissimuler sous ces déguisements, le *moi* français prend le dessus à chaque instant et nous domine. Notre manière de juger les peuples se borne en général à les comparer au nôtre, et nos voyageurs, les modernes surtout, sont beaucoup plus pittoresques qu'observateurs; ils rendent mieux l'aspect des lieux que l'esprit des hommes.

L'Anglais, au contraire, montre le plus indomptable attachement

1. Bibliothèque-Charpentier, deux jolis volumes, prix : 7 fr.

pour ses habitudes nationales, pour le costume anglais, pour la cuisine anglaise, pour tout ce qui est anglais; il ne se mêle pas aux autres nations, il ne se confond pas avec elles, il ne joue pas à l'Arabe, au Turc, à l'Indien; il se contente d'étudier les divers peuples qu'il visite, de les voir vivre sous ses yeux, et par là même il les juge avec plus d'impartialité réelle. Le besoin de faire de l'esprit gâte un peu aussi nos voyageurs; il est rare qu'ils consentent à s'effacer, à instruire le lecteur plutôt qu'à l'amuser. De là le succès éphémère de la plupart des livres de voyages que l'on publie en France sur les différentes parties de l'Europe, et surtout sur l'Angleterre; ils ne survivent guère au moment qui les voit paraître; on les lit comme des romans, et on les abandonne de même. Un voyageur anglais, Arthur Young, parcourait la France dans les dernières années de l'ancien régime. On vient de publier une nouvelle édition de son voyage. Nulle publication ne fournit des détails plus nombreux, plus variés, plus consciencieux sur la situation morale, politique, économique de la France, au moment même de la révolution. Les Anglais ne seront pas tentés, dans soixante-dix ans, de chercher les mêmes renseignements sur leur situation intérieure dans les livres que nous publions aujourd'hui sur leur pays.

Il est un point sur lequel tous les récits parlés ou écrits des voyageurs sont unanimes : c'est la tristesse de la vie anglaise, et l'impossibilité de vivre à Londres quand on est habitué à la vivacité, à l'entrain de la vie parisienne. J'ai essayé quelquefois à ce sujet de pousser quelques timides objections puisées, il est vrai, non dans l'expérience, mais dans les notions qu'avaient pu me fournir quelques livres sur la vie anglaise, on m'a toujours répondu d'un ton de commisération que je n'avais qu'à y aller voir, et que je reviendrais bien vite convaincu de la vérité de ce que je contestais en ce moment. Je n'ai malheureusement jamais pu tenter cette épreuve, et je le regrette d'autant plus, que la lecture du livre de M. E. Forgues vient de raviver mes objections, et de leur prêter une nouvelle force. Partout, dans cette vie anglaise, si généralement taxée de monotonie, je vois éclater la vie, le mouvement, le besoin des plaisirs de tous les genres, et surtout des plaisirs de l'intelligence, théâtres, journaux, clubs, salons, partout l'homme s'agite, fermente, s'amuse. Les salles de spectacle sont toujours remplies, les châteaux de l'aristocratie sont des succursales des théâtres; on lit les romans, les pamphlets, les journaux, on se dispute les auteurs en vogue. Dans les clubs on se

presse autour des causeurs les plus spirituels. A la mort de Théodore Hook, les recettes de l'économe baissèrent tout d'un coup du prix de trois cents dîners au club de l'*Athenæum*. Je doute qu'en France, à aucune époque, ce qu'on appelle la vie littéraire, ait eu plus d'intensité, de vivacité, de brillant. Je n'en veux d'autre preuve que l'existence de ce même Théodore Hook racontée avec tant d'agrément et de sensibilité par M. E. Forgues.

Vaudevilliste, improvisateur, journaliste, romancier, Théodore Hook est le polygraphe anglais par excellence; on va le chercher dans les coulisses pour lui donner un emploi de près de cent mille francs par an dans les finances à l'île Maurice; on l'accuse de malversations, et on le ramène en Angleterre pour lui faire son procès. Pendant cinq ans, il est sous le coup d'une condamnation correctionnelle, tantôt en prison, tantôt libre; pendant ce temps-là, rédigeant en secret un journal, le *John Bull*, qui relève la fortune du parti tory. Son procès enfin jugé le laisse débiteur d'une somme de plus de deux cent mille francs au gouvernement. L'anonyme du *John Bull* est enfin connu; Théodore Hook devient le lion, l'étoile de toutes les réunions du monde fashionable; il passe sa vie dans les châteaux; les plus grands noms de l'aristocratie s'inscrivent sur son *livre de visite*; plusieurs membres de la famille royale y figurent: « Aimez-vous, dit M. E. Forgues, à connaître les détails d'un hiver élégant, tel que Hook en passa plusieurs. Son *journal* nous permet de le suivre chez le duc de G... La société réunie dans le château se compose exclusivement des plus grands noms de l'Angleterre; tout le monde est né, tout le monde est riche, si ce n'est, avec Hook, un ou deux ecclésiastiques, une ou deux musiciennes de salon. Nous sommes au temps où le rédacteur du *John Bull* était encore inconnu. Tous les jeudis, il fallait s'entendre secrètement avec l'imprimeur, et lui remettre le journal composé pour paraître le mercredi suivant. Nous ne chercherons pas à savoir comment les articles se trouvaient rédigés, du moins en partie, pendant que les joyeux convives étaient à la chasse, et que, sous prétexte de correspondance, le journaliste avait pu rester au château. Mais le mercredi vient; la soirée se perd en jeux, en proverbes, en musique, en conversations. On se sépare enfin; chacun va se mettre au lit. A la porte du parc, une chaise de poste est venue mystérieusement s'embusquer. Hook sort à petit bruit du château, et, grâce à de fréquents pourboires, franchissant cinquante milles en quelques heures, se trouve à mi-chemin de

Londres, dans quelque taverne où son homme l'attend. La matinée du jeudi se passe à liquider l'arriéré des correspondances, à combiner la disposition du journal, à faire face aux mille nécessités de cette œuvre complexe. Midi sonne; il faut repartir, brûler de nouveau les routes, et se retrouver avant le dîner aux environs de la noble résidence. En effet, la *cloche de toilette* vient de sonner. Quelques personnes dans le cours de la matinée se sont informées de M. Hook; mais son valet a répondu « qu'une légère indisposition le tient au lit. » On le voit rentrer par la porte du parc; « il vient de promener sa migraine et l'a laissée dans les bois. » Une demi-heure après, rasé de frais, parfumé, dans le costume sévère que l'étiquette impose, nous le trouvons au milieu d'un cercle de dames qui s'informent de ses souffrances, et auxquelles il raconte en plaisantant sa guérison; puis à table, où mille provocations indirectes sont suivies d'une grêle de calembours et de piquantes reparties, le « cher Théodore » n'a jamais été plus brillant. Vient l'heure décente où le maître de la maison et ses plus sérieux convives abandonnent la partie; il est à croire que la soirée va finir et la maison se fermer. Mais Hook est logé dans « le corridor des célibataires » avec des jeunes gens qui ne le tiennent pas quitte pour si peu. Tous les domestiques du château sont à leurs ordres, et rien de plus simple que d'organiser une petite débauche de nuit. Le comte de... propose de faire servir dans son cabinet de toilette ce que le *journal* appelle « quelque chose de confortable. » Après une nuit sans sommeil et une journée de fatigue, c'est tout au plus si cette épithète doit sembler juste au malheureux journaliste. Il hésite; mais on le pique d'honneur, et il cède aux instances de ces jeunes fous. Les grillades, le vin de Champagne arrivent comme par enchantement; le punch à la romaine et le grog échauffent les têtes; et la conséquence naturelle du souper est une partie de jeu où Théodore perd beaucoup plus d'argent qu'il n'en emporta de la ville, beaucoup plus qu'il n'y en a laissé. Le lendemain, à peine est-il éveillé, à travers les vapeurs dont sa tête est encore remplie, il entrevoit la nécessité urgente de payer « sa dette d'honneur. » A qui recourir, si ce n'est au tailleur fashionable qui fait l'usure presque aussi bien que les habits? Lui seul comprendra bien qu'il faut sur-le-champ, et à des conditions quelconques, procurer cent livres sterling à son malheureux client. Il les envoie, en effet, courrier par courrier. Théodore s'acquitte provisoirement; la semaine s'écoule; le jeudi revient; il faut s'échapper de nouveau,

l'imprimeur attend. L'imprimeur, cette fois, arrive les mains pleines d'or ; voilà qui va bien , et c'est dans les meilleures dispositions du monde que Hook retourne au château. Mais un ou deux jours après, l'écarté l'a de nouveau mis à sec. Il est grand temps que cette hospitalité ruineuse soit à son terme. La quinzaine expire enfin, et lorsque le journaliste prend congé de son noble ami, lorsqu'il fait son compte avec lui-même, il s'aperçoit que quinze jours lui manquent pour terminer un roman promis à époque fixe ; qu'en frais de poste — pour lui et pour l'imprimeur — ou bien à la table de jeu, il a dissipé plus d'argent qu'il n'en pourrait gagner enfermé pendant trois mois dans sa paisible maison de Fulham. En échange, qu'a-t-il de plus ? non pas même l'amitié, non pas même la considération de ces « beaux fils » dont les poches se sont garnies à ses dépens. Tout au plus le regardent-ils comme un admirable paillasse, et apprécient-ils en lui l'inexpérience du joueur candide, du « pigeon, » c'est le mot consacré. Il est vrai que le caisson de sa voiture, lorsqu'il revient à la ville, est amplement garni de faisans et de chevreuils : il en laisse au club de Crockford, au Carlton-Club, à l'Athenæum. De plus, toutes les fois que le *Morning Post*, à l'article des nouvelles fashionable, donnait la liste des hôtes du noble pair, le nom de M. Théodore Hook a brillé d'un vif éclat avant l'*et cœtera final*. Admirable compensation, n'est-ce pas ? »

Voilà un piquant tableau de la vie fashionable et littéraire en Angleterre, et qui prouve que chez nos voisins l'esprit de conversation n'est pas moins prisé que chez nous. Cette animation, ce goût de la littérature, n'existent pas seulement dans la classe aristocratique. Les négociants et les banquiers les partagent. Londres a eu ses financiers poètes avec Samuel Rogers, le banquier, et avec Horace Smith, le *stock-broker*. Que dirait-on en France si on découvrait qu'un agent de change fait des romans et des comédies ? A coup sûr, le nombre de ses clients diminuerait tout de suite de moitié.

Il me semble que pour passer le temps aussi agréablement à Londres qu'à Paris, il doit suffire d'une bonne lettre de recommandation auprès de Théodore Hook. Il vous conduira dans les clubs, dans les coulisses, dans tous les lieux où l'on est censé s'amuser, il vous présentera à tous les écrivains de Londres, il vous fera connaître à table ceux qu'il connaît dans l'intimité. N'est-ce pas ainsi que les choses se pratiquent à Paris ? Hook est mort, il est vrai, mais on trouverait encore plus d'un Hook à Londres, et je suis sûr que M. E. Forgues

en connaît. Comment supposer d'ailleurs qu'une société qui produit tant d'originaux et de beaux esprits dans tous les genres soit une société ennuyeuse ? Ils remplissent les deux volumes de M. Forgues, et encore en est-il beaucoup qu'il ne fait que citer. Le plus populaire parmi nous de ces originaux est Brummel, le fameux Brummel mort fou dans un hospice de Caen. Ce n'était pas un homme médiocre que ce Brummel, et il a fondé un empire bien plus difficile à conserver que celui de maint conquérant ; lui-même a développé sa politique dans quelques paroles adressées à lady Stanhope. Un jour, il fut assez imprudent pour lui demander en parlant d'un jeune colonel sans naissance : — Qui diable connaît son père ? — Et dites-moi qui connaît le vôtre, lui répliqua la nièce de Pitt. Ils étaient en ce moment au milieu de *Bond-Street*, la rue fashionable du temps, et Brummel eût peur que ce coup de boutoir n'eût des échos. — « Écoutez, chère créature, dit-il en se penchant avec grâce à la portière de sa voiture, personne, il est vrai, ne connaît mon père, et personne ne me connaît sans le rôle que j'ai su prendre. Ce rôle, vous le savez, ne réussit que par son absurdité. Que je cesse pendant huit jours de regarder les marquis de haut en bas, et de traiter les princes du sang comme autant de nigauds, il n'en faudra pas davantage pour me condamner à l'oubli le plus complet. Le monde est bête, et j'use largement de sa bêtise. Nous nous comprenons à merveille. »

Cet aveu n'est point d'un esprit vulgaire, et pour pratiquer une telle politique il faut une audace qu'on admirerait appliquée à un but plus sérieux. Après tout, il ne faut pas trop se moquer de la royauté de Brummel. C'était la royauté du bon goût, de l'élégance, des bonnes manières. Alcibiade ne l'eût pas dédaignée. Elle n'a jamais pu s'établir pourtant chez les gens qui se décorent volontiers du titre d'Athéniens modernes, c'est-à-dire chez les Parisiens. Même des royautés dans le genre de celle de Brummel ont besoin de la liberté pour exister. Un Brummel eût été impossible sous Louis XIV. Le grand roi n'aurait point souffert une telle rivalité, et lui aurait bien vite fermé sa cour ; sous Louis XV, Richelieu régna et domina plus par la galanterie que par la mode ; il régna sur les femmes de la cour et non sur les hommes. A un certain point de vue, l'influence que Brummel exerça sur ses contemporains n'est point sans leur faire un certain honneur ; elle prouve l'importance qu'ils attachaient à la distinction et à la délicatesse dans les habitudes matérielles de la vie. Mais ce n'est point sous cet aspect qu'il faut envisager l'œuvre de

Brummel. Celui-ci, dans son genre, fut un réformateur et un révolutionnaire. 89 avait supprimé les habits à paillettes, les gilets dorés, les dentelles, le clinquant de la toilette de l'ancien régime ; il restait encore quelque chose de ce luxe dans les bijoux, les diamants, les bagues, les chaînes dont les hommes se chargeaient encore du temps de Brummel ; il inventa le costume moderne, l'habit noir, la cravate blanche, la botte vernie ; il mit à la mode non pas la richesse, mais la simplicité dans le costume. La réforme de Brummel a fait le tour du monde, elle règne partout sans partage ; il est mort, mais son œuvre lui a survécu.

Après Brummel, lady Stanhope est la physionomie la plus connue en France de toutes celles qui figurent dans la galerie de M. Forgues. Tout le monde a entendu parler de cette vieille Anglaise, qui, perchée sur les hauteurs du mont Liban, passait son temps à interroger les astres et à dire la bonne aventure aux voyageurs qui venaient la visiter. M. Forgues nous introduit dans l'intérieur de la prophétesse, et il faut convenir que cet intérieur ne manque pas d'originalité. Avare et généreuse à la fois, elle thésaurisait avec ardeur et jetait ensuite son argent par les fenêtres, non pas de l'argent, car elle en manqua toujours, « mais des approvisionnements de tous genres, des vêtements, des ustensiles, tout ce qui sert aux premiers besoins de l'homme. Dans ses vastes entrepôts, des lits, des couvertures, des tapis pourrissaient amoncelés. Le vin se gâtait ; les outils se couvraient de rouille. Des rames de papier mangées par les vers ou exposées à l'humidité se perdaient complètement ; ainsi des chandelles, des amandes, des raisins, du miel, du fromage, qu'elle entassait sans profit ; ainsi des charpentes qu'elle ne trouvait point à placer ; les rats et la vermine en profitaient seuls. Dans tel grenier où personne n'avait mis le pied depuis trois ans, on entraît un beau jour, et on ne trouvait plus que débris, dévastation, ruine à grands frais préparée. » Si par hasard on adressait à lady Stanhope quelques observations à ce sujet, elles étaient accueillies avec le plus profond dédain. « Tout cela, disait-elle, ne vaut pas une seule de mes pensées. Si Dieu veut que tout cela soit remplacé, il m'enverra de l'argent, et s'il ne m'en envoie pas, c'est que sans doute cette perte entraît dans ses desseins. » Avant de fonder un nouvel empire en Orient, on voit que lady Stanhope avait pris soin de s'accommoder au fatalisme de ses futurs projets.

C'est avec peine que je quitte la galerie d'originaux et de beaux

esprits de M. E. Forgues ; il en est plus d'un encore avec lequel le lecteur français ferait volontiers connaissance, quand ce ne serait que le fameux O'Connell, le tribun de l'Irlande ; mais il faut que je me contente d'ajouter quelques mots sur le talent que l'auteur a déployé dans l'exécution de sa tâche, vrai talent de biographe, plein de clairvoyance, de netteté, de sobriété et d'esprit. C'est dans leurs livres que M. E. Forgues a étudié les écrivains, et les hommes dans les nombreuses biographies qu'on leur a consacrées dans le pays où ils sont nés, copiant tantôt fidèlement, tantôt résumant, analysant, d'un ou de plusieurs volumes tirant quelques pages, tantôt recourant aux souvenirs personnels de ses amis, réalisant enfin une œuvre pleine d'intérêt, de diversité, d'instruction, d'amusement, et faisant connaître l'Angleterre à fond, ce qui n'est pas un mince mérite.

II

L'Académie française vient de décerner un prix de trois mille francs à l'*Essai de philosophie religieuse* de M. E. Saisset publié dans ce recueil. Ce bel ouvrage, dont l'apparition est une date dans l'histoire de la philosophie moderne, a obtenu un succès que la récompense qu'il vient d'obtenir constate de la façon la plus flatteuse.

III

Trois jeunes filles : Léonie Raymond, Rosamonde Derville, Bérangère de Renneval ont été élevées dans la même pension. Après plusieurs années d'intimité, elles se quittent pour entrer dans le monde qui s'ouvre à chacune d'elles d'une façon bien différente. L'amitié chez les trois jeunes filles survit au pensionnat, et les lettres qu'elles s'écrivent après leur séparation forment le sujet d'un gracieux roman intitulé *Léonie*.

L'auteur, mademoiselle Euphémie Vauthier, s'est vouée à la tâche si noble et si difficile de l'enseignement ; elle connaît le cœur des jeunes filles, elle les instruit, elle les aime ; cela donne à la correspondance de Léonie, de Rosamonde et de Bérangère un charme tout particulier. L'imagination, le talent, la poésie ne remplacent pas le naturel, la vérité, et si les hommes réussissent quelquefois à faire parler les femmes d'une façon vraie, il n'en est pas de même

quand ils essayent de les faire écrire. On me citera, il est vrai, Richardson, mais l'auteur de *Clarisse* est une exception. Il y a bien aussi les lettres de la *Nouvelle Héloïse* ; mais Rousseau et Richardson, en se plaçant sur le terrain de la passion et du sentiment, ont rendu leur tâche plus aisée. C'est dans la familiarité de leurs épanchements qu'il est difficile de saisir le ton et le caractère des femmes ; les écrivains les plus fins, les plus spirituels, échouent dans cette tâche délicate qui ne peut être bien remplie que par une femme comme l'auteur de *Léonie*. Aussi le grand mérite de ce roman consiste-t-il surtout dans le naturel et la simplicité des personnages, ce sont de vraies lettres de jeunes filles que l'on croit avoir sous les yeux, l'art est si bien dissimulé dans tout le courant de cette correspondance, que l'on accepterait volontiers la fiction sur laquelle mademoiselle Euphémie Vauthier a basé son roman, et qu'on serait vraiment tenté de croire que les lettres qui le composent ont été, comme elle dit, copiées.

Léonie, qui donne son nom à ce volume, représente la pauvreté, la vertu, la lutte ; elle est l'héroïne du roman, et elle mérite bien cet honneur. Rosamonde Derville, c'est la femme artiste ; Bérangère de Renneval, la femme du monde. Le travail, l'art, la fortune sont, pour ainsi dire, en présence, et nous voyons leurs résultats au dénouement : Léonie est la plus heureuse des femmes et des mères ; Rosamonde désenchantée de ses rêves de gloire, meurt de désespoir ; Bérangère, lassée des joies factices du monde, de ses vains plaisirs, apprend de Léonie l'art d'occuper sa vie, et de s'amuser vraiment en se rendant utile aux autres. C'est là, direz-vous, un dénouement bien moral, et qui peut faire douter de l'intérêt général d'un roman dont la passion est vraisemblablement bannie. Rassurez-vous, il y a une place réservée à l'amour dans l'œuvre de mademoiselle Euphémie Vauthier ; l'amour n'a rien en soi qui puisse effaroucher les amis de la morale, c'est un sentiment noble, généreux, qui rend meilleurs ceux qui l'éprouvent, qui les aide à accepter les grandes épreuves et à soutenir les grands dévouements dont la vie offre parfois l'occasion. En bannissant l'amour de son étude, mademoiselle Euphémie Vauthier l'eût laissée incomplète, il eût manqué à son héroïne ce qui excite le plus l'intérêt et l'admiration dans ce monde, une douleur de cœur noblement supportée.

On s'occupe beaucoup de la femme en ce moment, de sa situation présente, de son avenir dans la société moderne : c'est là en effet une

grande question. Mademoiselle Euphémie Vauthier a voulu, je le crois, dire aussi son mot sur ce sujet, et c'est de quoi je la loue très-sincèrement. Il ne faut pas que les femmes redoutent ce nom de *bas-bleu* dont les hommes ont fait une espèce d'injure. Les plaisanteries sur les femmes qui tachent d'encre leurs jolis doigts roses commencent à paraître passablement surannées, et l'on comprend que les femmes comme les hommes aient le droit de dire leur opinion sur toute chose, et principalement sur les choses qui les concernent. M. Michelet, dans *l'Amour* et dans *la Femme*, ne s'est point livré, comme on le prétend quelquefois, à un simple élan de paradoxe et de fantaisie; il a posé tout simplement la grande question actuelle : l'éducation de la femme. Tant qu'elle n'aura pas été résolue, il faut s'attendre à un grand malaise dans la société, et à un grand trouble dans les familles.

Le livre de mademoiselle Euphémie Vauthier est un des meilleurs qui aient été écrits à propos de cette question. Il a tout le charme et tout l'intérêt du roman, il s'adresse à la fois à l'esprit et au cœur, et dans l'un aussi bien que dans l'autre il ne dépose que des idées justes et des sentiments élevés. La forme épistolaire adoptée par l'auteur n'est point sans offrir quelque monotonie. C'est là le grand écueil des romans par lettres. Mademoiselle Euphémie Vauthier l'a évité à force de naturel et de simplicité, et grâce aussi à l'heureux tour d'un style à la fois familier, tendre, élevé, où l'on sent à chaque instant la délicatesse de la femme bien plus que le savoir-faire de l'écrivain.

IV

La controverse religieuse semble renaître de ses cendres. Ce n'est pas un mal après tout. La controverse vaut mieux que l'indifférence. D'ailleurs la controverse au sein du christianisme n'est point un fait nouveau, elle ne date ni de Charles de Hutten, ni de Luther, ni de Calvin, elle remonte au temps même de Jésus-Christ. Le fils du charpentier controversa avec les scribes et avec les pharisiens, qui lui répondirent en le faisant crucifier. Après lui, les apôtres controversèrent avec les Juifs et les païens, c'est-à-dire avec tout le monde. On n'a pas oublié les discussions de saint Paul avec les philosophes d'Athènes. Plus tard, Lactance, Arnobe, Tertullien, Justin soutinrent une polémique ardente avec les sectateurs de l'Olympe.

Les luttes religieuses d'Origène avec Celse sont célèbres, ainsi que celles d'Augustin contre Pélage, Athanase et Arius.

On ne peut ouvrir les pages de l'histoire religieuse sans rencontrer une controverse, et souvent elle est terrible quand un pape comme Innocent III et un moine comme Dominique s'en mêlent, et prennent pour auxiliaires les familiers de l'inquisition. Quand les docteurs se disputent entre eux, comme Abélard et saint Bernard, il est rare que le sang coule; mais les controverses entre les docteurs et l'Église finissent généralement par le bûcher : Jérôme de Prague, Savonarole, Jean Hus, et bien d'autres sont là pour le prouver.

Avec la Réforme, la controverse prit de plus hautes proportions, et depuis le jour où Charles de Hutten poussa son cri de guerre contre la papauté jusqu'à notre époque, la lutte n'a pas cessé un seul moment. Pendant le seizième siècle, nous voyons en France, du côté des protestants : Calvin, Froment, Viret, Farel, Marlorat, Bèze, Pierre Martyr, Othmann, d'Aubigné; du côté des catholiques : le cardinal de Lorraine, Turbiti, Maldonat, Génébrand, Rose-Boucher, Duperron. Au dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième la controverse est soutenue d'une part par Cotton, Veron, Coeffeteau, Richelieu, Bossuet; de l'autre par Duplessis-Mornay, Dumoulin, Viguier, Claude, Pajon, Saurin, Aubertin, Daillé, Mestrezat, Beausobre, Basnage, Jurieu. Plus tard les dragons de Louis XIV prirent part à la controverse, et l'on sait de quels arguments ils se servirent.

Aujourd'hui, l'intervention de messieurs les dragons n'est plus à redouter, la controverse est devenue plus calme; ce sont des sociétés religieuses qui s'en chargent, et spécialement la société de Saint-François de Sales dont j'ai trouvé les livres dans toutes nos campagnes, surtout les *Causeries* de M. de Ségur, et les *Tentations*. La célébration du troisième jubilé séculaire de la Réforme en France a été le signal d'une recrudescence assez vive dans la polémique religieuse. Beaucoup de livres dans des sens opposés ont paru à cette occasion, parmi lesquels il faut citer la lettre pastorale de l'évêque de Nîmes à l'adresse des dissidents de son diocèse. C'est un morceau écrit avec beaucoup de talent et d'esprit, trop d'esprit peut-être, et dont l'auteur a su mettre à profit avec habileté les divisions qui existent parmi ses adversaires, divisions qui ne sont, du reste, que la conséquence inévitable de l'esprit d'examen.

Cette lettre vive et mordante ne pouvait évidemment rester sans

réponse. De nombreuses brochures furent publiées; il y eut réplique de l'évêque, riposte des dissidents, duplique, triplique, que sais-je? J'ai sous les yeux une foule de factums, parmi lesquels on distingue la *Vraie question*, par M. Puaux, un des plus intrépides lutteurs de la controverse religieuse moderne. Je ne prétends point analyser un écrit qui n'est pas de la compétence de ce recueil, ni entrer dans le débat, mais seulement signaler le réveil d'une polémique qui intéresse non-seulement la religion, mais encore la littérature à laquelle autrefois elle a fourni d'admirables morceaux d'éloquence.

C'est à cause de cela que ces luttes nous font plaisir, et que nous croyons devoir les porter à la connaissance du public qui souvent les ignore. Les temps ne sont plus heureusement où les questions de controverse étaient tranchées par le bourreau; puisque le sang ne coule plus, que l'encre coule à flots, catholiques et réformés, rendez-nous les belles luttes religieuses du dix-septième siècle, ressuscitez Claude et Bossuet, et les amis de la littérature béniront le jour où la controverse religieuse s'est réveillée.

Quand la controverse est partout, dans la politique, dans l'industrie, dans les sciences, dans les lettres, pourquoi la bannirait-on du domaine religieux?

Disputez, discutez, controversez, messieurs, à une condition pourtant, c'est que vous garderez-toujours cette charité pour le prochain qui est la base de la religion chrétienne.

TAXILE DELORD.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

CURIOSITÉS THÉÂTRALES

Par M. Victor Fournel. — Paris, Delabays. In-12 ; 1860.

Si M. Victor Fournel, écrivant un livre intitulé *Curiosités théâtrales*, avait prétendu être complet et ne rien laisser à dire après lui, peut-être, comme il sait beaucoup et ne recule pas devant les longues recherches, peut-être eût-il réussi ; mais il eût accumulé d'innombrables volumes, réuni des détails inutiles, et troublé par un tel luxe l'esprit de ses lecteurs. Il a donc préféré faire un choix dans ses notes, y prendre les anecdotes les plus amusantes, les traits les plus vifs, et resserrer son tableau dans le cadre étroit d'un seul volume.

Des historiettes d'une authenticité douteuse, des couleurs plutôt éparpillées comme sur une palette que concentrées comme sur une toile, voilà ce qu'on pourrait reprocher à ce livre ; mais ces critiques, je le crois, seraient sans fondement. D'abord un tel ouvrage n'admet point l'unité. Cet ouvrage est et devait être une série de souvenirs empruntés çà et là, réunis dans une classification arbitraire et qui, en vérité, n'ont entre eux aucun lien. Quant à l'exactitude de certaines anecdotes, comme il est certain qu'elles n'ont pu venir jusqu'à nous que par tradition, il est de leur nature même de ne pouvoir pas être confirmées par des preuves ; mais M. V. Fournel sait bien qu'il n'écrit pas un ouvrage historique, et quant à moi, pourvu que de tels récits soient amusants et bien contés, j'avoue que je ne m'inquiète guère si parfois une aventure douteuse se glisse parmi les faits réels.

D'ailleurs, si quelqu'un doit nous inspirer confiance, c'est assurément un érudit comme M. Fournel. Il connaît son sujet à fond, et depuis les Grecs jusqu'à nos jours le théâtre pour lui n'a point de secrets. Il nous donne à chaque page les plus curieux détails, et ne laisse pas languir un seul instant l'attention de ses lecteurs. Il nous parle d'abord de la mise en scène et de ses splendeurs : voici les magnifiques théâtres de la Grèce, ornés de statues innombrables, réunissant des milliers de spectateurs sous des portiques de marbre, offrant aux yeux du peuple, dans les jours de fêtes patriotiques et religieuses, les drames de Sophocle ou d'Euripide entourés des pompes d'une décoration savante ; voici les théâtres romains enrichis par la prodigalité des édiles rivaux, celui de Pergame pavé en mosaïque, et celui que « Néron fit un jour recouvrir tout entier de lames d'or ; » plus loin, les pauvres tréteaux où se jouaient les mystères au moyen âge, les salles des temps plus rapprochés du nôtre, celles d'aujourd'hui enfin, qui sont si loin de rappeler, même avec leur système de machines compliquées, les prodigieux spectacles de l'antiquité. M. Fournel s'occupe ensuite du costume,

et nous montre les singuliers accoutrements de nos premiers tragédiens, les héros grecs portant perruque et les impératrices romaines coiffées de panaches bizarres. Après avoir décrit les grandes scènes, il ne dédaigne pas de nous faire connaître les nombreux théâtres de société du dix-huitième siècle, où les plus illustres personnages de la cour, et jusqu'à Marie-Antoinette, se plaisaient à paraître devant un public choisi, ceux du Directoire et de l'Empire. Je regrette qu'il ait oublié de mentionner celui de la Malmaison pendant le Consulat, dont la reine Hortense, le prince Eugène, la duchesse d'Abrantès étaient les principaux acteurs.

On n'a pas joué la comédie seulement dans le monde, mais encore dans les collèges de jésuites. « Le *ratio studiorum* autorisait ces divertissements. » Nous voyons, en effet, dans les œuvres de ces poètes latins du dix-septième siècle, qui retrouvaient quelquefois, il faut le dire, sinon l'inspiration originale, du moins l'expression élégante de leurs modèles, le P. Larue, par exemple, et le P. Commyre, des tragédies évidemment destinées à ces représentations. On sait que récemment les élèves du petit séminaire d'Orléans ont donné successivement l'*Œdipe à Colone* et le *Plutus* « par devant un auditoire qui, tout savant qu'il était, avait besoin plus d'une fois, sans doute, de suivre dans une traduction les paroles des acteurs. »

Que vous dirai-je maintenant des mille et une anecdotes vraiment divertissantes qui remplissent ce livre, bévues des auteurs, querelles de coulisses, accidents comiques sur la scène, troubles au parterre ; de cette histoire des cabales, des claqueurs et des sifflets ? Les acteurs de province ont fourni à M. Fournel l'occasion d'un amusant chapitre : les uns intitulent *Zaïre* : « Le Soudan plus à plaindre qu'à blâmer ; » ou bien, « Le grand Turc amoureux et jaloux ; » les autres annoncent « *Les Plaideurs*, par M. Racine, natif de Château-Thierry ; » d'autres inscrivent sur l'affiche : « *Le Tartuffe*, comédie en cinq actes de M. Scribe. » Tous ces ridicules, toutes ces fantaisies étranges, plaisanteries, farces, historiettes, ne peuvent pas s'analyser ; il faut lire une à une, à mesure qu'elles se présentent sous la plume agréable et facile de M. Fournel, ces aventures finement contées. L'auteur est plein de verve et de talent ; son sujet est heureusement choisi : de là un succès.

Je dois le dire toutefois en terminant : dans un chapitre sur la déclamation, où sont fort bien étudiés la Champmeslé, Lekain, mademoiselle Clairon et mademoiselle Dumesnil, j'aurais lu avec plaisir quelques lignes sur Talma et sur mademoiselle Rachel. Ce ne peut être un oubli : c'est néanmoins une lacune que ne peut pas excuser la nécessité d'être bref. Dans une seconde édition, M. Fournel, je l'espère, s'arrêtera devant ces deux grands artistes. Il faut au-dessus de tant de caricatures placer ces deux bustes graves, et qui représenteraient dans un tel livre les plus hautes traditions et son imposante sérénité.

HISTOIRE D'UNE JOLIE FEMME.

Par M. Paul Perret. — Paris Michel Lévy. 1 vol. in-12 ; 1860.

Le nouveau roman de M. Paul Perret, l'*Histoire d'une jolie femme*, achèvera sans doute de faire connaître le jeune écrivain qui a publié déjà *les Bourgeois de campagne*. Il s'agit d'une jolie femme, comme dit le titre, madame Dufresne, qui n'a jamais aimé son mari, ne l'aime pas, et ne l'aimera jamais, et cependant lutte avec persévérance contre une inclination assez vive qu'elle

finir par vaincre. Décidément, et je m'en réjouis, les honnêtes femmes reviennent à la mode. Il était temps. Il y a eu un moment où une femme vertueuse, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus noble au monde, était regardée avec mépris par les romanciers. C'était, à leurs yeux, un être manqué, enfoui dans les idées bourgeoises, digne tout au plus de surveiller la cuisine, ridiculement confit en dévotion, et qu'il fallait renvoyer dans ces vulgaires intérieurs où le regard olympien des susdits romanciers ne daignait pas descendre. Ah ! si vous leur parliez au contraire de quelque belle femme sentimentale, abreuvée de doctrines déclamatoires, traitant avec une mince considération le mariage, ce fléau des âmes libres, la vertu, cette idole des petits esprits, l'honneur, cette invention mesquine d'une société mal faite, alors ils reconnaissent là leurs chères héroïnes ; c'était ainsi qu'ils comprenaient la femme du dix-neuvième siècle, secouant le joug des préjugés séculaires. Aujourd'hui l'on a ouvert les yeux sur le néant de ces folies. Mais il a fallu réhabiliter l'honnête femme avant de la rétablir dans la faveur du public, et surtout avant de la placer au premier rang dans un ouvrage d'art. Nos lecteurs, qui ont si vivement apprécié le roman intitulé *Monsieur et Madame Fernel*, où l'auteur se proposait ce but avant tout, et a su si heureusement l'atteindre, pourront trouver la même tendance et les mêmes inspirations, bien qu'avec moins de netteté dans le nouveau livre de M. Paul Perret. Je vous salue donc, ô femmes honnêtes ! vous pouvez entrer désormais sans crainte dans le roman moderne ; les portes vous sont ouvertes à deux battants : venez, et faites rentrer dans l'ombre celles que des esprits faux vous ont trop longtemps préférées, et servez d'exemple aux vertus qui luttent avec courage et qui chancellent avec effroi !

Ce qu'il y a donc de plus réellement remarquable dans l'ouvrage de M. P. Perret, c'est la peinture du caractère de madame Dufresne qui est fortement étudié. Je lui aurais voulu sans doute un peu plus de foi en elle-même et une passion moins subite pour le héros qui ne mérite guère cet enthousiasme : l'égoïsme qu'elle montre à la fin de l'ouvrage, lorsqu'elle force sa fille à étouffer un amour qu'elle a si bien ressenti elle-même, n'est pas de nature à lui concilier toutes les sympathies. Elle plaît néanmoins parce qu'elle a combattu pour le bien et qu'elle est sortie victorieuse de cette lutte. Le rôle d'un jeune homme infirme, qui aime sans le dire avec beaucoup de noblesse et de douceur, parvient à nous émouvoir par les seules ressources d'un sentiment délicat et contenu. Le héros est agréable, et il y a des scènes de petite ville, comme toute l'amusante histoire de la rivalité des avocats et des meuniers, qui sont traitées avec beaucoup de finesse et d'esprit. Je désirerais seulement chez l'auteur un coloris plus vif. Il se maintient trop dans les nuances grises, et ne se préoccupe pas assez d'éclairer ses personnages. On a peine à les dégager de l'atmosphère un peu terne qui les entoure. On dirait même qu'il y a là un parti pris d'éteindre la plupart des effets brillants ; c'est, je le crois, un excès de timidité. M. P. Perret a un véritable talent : il peut oser. Son style est correct, son observation juste : les divers tons de sa palette sont harmonieux ; il lui manque seulement le rayon de lumière, dont on a abusé, je le sais bien, mais qu'il ne faut pas proscrire.

CHARLES DE MOUY.

Droit de reproduction réservé.

DE LA MUSIQUE DRAMATIQUE

Éd. me
PAR PAUL DE MUSSET.

I

LE CHEVALIER GLUCK.

Tout ce qui nous vient des Grecs est marqué d'un cachet si merveilleux de perfection et de beauté, qu'il a dû nécessairement exister une mélodie antique digne d'accompagner les vers de Sophocle et d'Euripide, et capable de charmer le public d'Athènes qui était difficile à contenter. Mais cette mélodie nous étant inconnue, l'art de la musique, tel que nous le pratiquons aujourd'hui, est une création moderne qui n'a point eu de renaissance, comme les autres arts, et ne doit rien à l'antiquité. Depuis un siècle, la musique dramatique a fait d'immenses progrès. Déjà, suivant le destin de toutes les choses humaines, la rapidité de son développement la mène à grands pas vers sa décadence. Du moins, grâce à l'invention du moine Gui d'Arezzo, les chefs-d'œuvre qu'elle aura produits ne périront point comme ces chants inconnus et regrettables qui, au dire des poètes, ont ému les rochers et attendri les puissances infernales.

C'est pendant le moyen âge, en se consacrant aux cérémonies religieuses, que la musique est devenue un art sérieux. Sous les voûtes sonores des basiliques chrétiennes elle n'avait à exprimer qu'un des sentiments humains, mais le plus élevé de tous. Palestrina, en faisant une révolution dans la musique d'église, prépara, sans le savoir, l'avènement du drame lyrique. Lorsque les princes d'Este et de Médicis voulurent faire réciter devant eux les pastorales du Tasse et de Guarini, le chant, les chœurs, la symphonie, devinrent les accessoires obligés de ces spectacles.

M. de Bellegarde, envoyé à Florence par le roi Henri IV pour y

épouser par procuration la princesse Marie, assista dans le palais ducal à des divertissements dont le récit ressemble fort à l'analyse d'un opéra. Plus tard, en France, lorsque la grande Mademoiselle tira de ses cuisines le *Petit Baptiste* pour le donner à Louis XIV, Lulli, chargé d'organiser la musique du roi, se souvint des traditions de Florence; il composa d'abord des morceaux de chambre pour les vingt-quatre violons, des entrées de ballet pour les seigneurs de la cour, et puis des ariettes pour les pastorales de Benserade; enfin Quinault parut, qui lui donna de véritables poèmes dramatiques à mettre en musique, et l'opéra français naquit de l'association de ces deux esprits que la nature semblait avoir faits l'un pour l'autre.

Campra, continuateur de Lulli, paraît s'être gardé prudemment des innovations; il laissa la musique théâtrale, à peu de chose près, telle qu'il l'avait trouvée; mais Philippe Rameau arriva bientôt de sa province la tête pleine de systèmes. Rameau, prétendant élever son art à la hauteur d'une science, lui donna des bases nouvelles, et publia des livres à l'appui de ses doctrines, où l'on remarqua, en effet, toute l'aridité qui distingue les sciences exactes. La seule découverte vraiment utile qu'il ait faite, est son fameux principe de la *basse fondamentale*; à peine en eut-il livré le secret que l'étude de la composition et de l'harmonie fut à la portée de tout le monde. Le reste de ses théories contenait plus de fatras que d'idées justes; quant au parti qu'il en tirait lui-même pour les plaisirs du public, c'était un sujet de controverse, Rameau eut contre lui la cabale des Lullistes, dont il ne triompha pas sans peine. J.-J. Rousseau lui reconnaissait « un grand talent..., beaucoup d'art pour s'approprier, dénaturer, orner, embellir les idées d'autrui et retourner les siennes; assez peu de facilité pour en inventer de nouvelles; plus d'habileté que de fécondité, plus de savoir que de génie, ou du moins un génie étouffé par trop de savoir. »

Tandis que Ramistes et Lullistes se querellaient encore, une troupe de bouffes italiens vint se faire entendre à Paris. Le danger rapprocha les deux cabales. On se réunit contre l'ennemi commun pour la défense de ce qu'on appelait la grande musique. C'était en 1752. Là commence cette guerre acharnée dont toute la seconde moitié du dix-huitième siècle a retenti, et qui, selon la remarque de Grimm, a causé plus de trouble, éveillé plus de fureurs et produit plus de brochures et de volumes que la bulle *Unigenitus*. Il faudrait y ajouter un autre volume pour raconter les défaites et les victoires du *Coin*

de la Reine et du Coin du Roi. On appelait ainsi les groupes de partisans qui se tenaient aux deux côtés de l'amphithéâtre, les uns près de la loge du roi, les autres au pied de celle de la reine. Du côté de la reine étaient, en général, les partisans de toute espèce de nouveauté; du côté du roi, au contraire, ceux du *statu quo* musical; c'est dans ce dernier camp que les Ramistes se réunirent à leurs anciens adversaires pour accabler les adorateurs du dieu étranger. On aurait peine à comprendre aujourd'hui jusqu'où allait l'irritation des deux partis. Une véritable conspiration s'organisa contre les pauvres bouffes, dans laquelle entrèrent les symphonistes eux-mêmes dont ils étaient obligés d'employer les instruments pour se faire accompagner; en sorte que les violons français jouaient souvent faux ou à contre-mesure pour embarrasser les chanteurs. Une des plus charmantes productions de la musique italienne, la *Serva padrona*, de Pergolèse, fut ainsi massacrée à plaisir par les traîtres qui s'étaient glissés dans l'orchestre ¹. Ces procédés honteux n'eurent que trop de succès : une première fois, les bouffes italiens furent expulsés; mais ils revinrent à la charge, et si la scène de l'Académie royale demeura fermée à leurs compositeurs, le public accueillit avec faveur sur d'autres scènes les œuvres gracieuses de Pergolèse, de Duni, de Martini et de Philidor. Philippe Rameau, surintendant de la musique du roi et chevalier de Saint-Michel, mourut dans sa gloire, en 1764, laissant aux directeurs de l'opéra, MM. Rebel et Francœur, ses préjugés, son entêtement, et sa haine des ultramontains. Pendant dix ans après sa mort, on reprit constamment ses ouvrages, et l'ombre du vieux maître, si elle revint le soir écouter aux portes du théâtre, n'entendit que les psalmodies lamentables de *Dardanus* et les gavotes poudrées des *Indes galantes*.

L'état de la musique dramatique durant cet intervalle offre une certaine analogie avec celui de la tragédie dans le temps de Rotrou, de Desmarets et de Scudéry. C'était quelque chose de gothique et de maniéré, un mélange singulier de sécheresse et d'afféterie, d'emphase et de mignardise, comme les antithèses des *cinq auteurs* ².

1. On peut lire de curieux détails sur la rage des musiciens français contre les Italiens dans l'écrit de Jean-Jacques Rousseau intitulé : *Lettre d'un symphoniste à ses camarades de l'orchestre*.

2. Corneille était l'un des cinq auteurs; mais on sait qu'il se sépara des autres, et perdit la faveur du cardinal-ministre le jour qu'il fit représenter le *Cid*.

Sur la scène, les chanteurs criaient à tue-tête, ou bien ils feignaient de se pâmer en fermant les yeux, tandis que dans l'orchestre la fugue et le contre-point déroulaient leurs modulations sempiternelles. La pompe, les triomphes, les machines, les *gloires*, les dieux descendant de l'Olympe, tenaient lieu d'intérêt dramatique, et Jean-Jacques fatigué disait, en sortant de là, qu'il était impossible de s'ennuyer à plus de frais. Par instants, des beautés réelles, des accents vrais, quelques traits de génie, interrompaient comme de rares éclairs ce fracas assoupissant. On pourra toujours extraire des œuvres de Rameau et de Lulli quelques morceaux bons à mettre sur le programme d'un festival ou d'un concert historique; mais l'exécution d'un opéra entier ne serait pas supportable. On ne résisterait point à la monotonie, aux lenteurs de cette mélodie insipide. Si le public de ce temps-là commençait à bâiller au parterre et à causer tout haut dans les loges, que serait-ce donc aujourd'hui? Le moment d'une révolution était venu. Ne faire aucun progrès en dix ans, n'était-ce pas déjà un commencement de décadence? Les amis intelligents de la musique dramatique ne croyaient plus à son avenir, à moins d'un miracle. Selon Jean-Jacques Rousseau, le remède qui devait la sauver ne pouvait plus se trouver que « dans une route directement contraire à celle de Lulli et de ses successeurs, dans quelque route nouvelle qu'assurément les compositeurs français, si fiers de leur faux savoir, et par conséquent si éloignés de sentir et d'aimer le véritable, ne s'aviseraient pas de chercher sitôt et que probablement ils ne trouveraient jamais ». L'occasion était belle pour un talent nouveau. On attendait un Pierre Corneille. Il arriva, en effet; mais ce fut l'Allemagne qui nous l'envoya.

Christophe Gluck, né en 1712, d'une famille obscure du Palatinat, avait près de soixante-deux ans lorsqu'il vint en France, sur l'invitation de la dauphine Marie-Antoinette. Outre le génie, la nature lui avait donné toutes les qualités nécessaires pour bien remplir son rôle de compositeur. Le côté de son caractère n'était pas un auxiliaire insignifiant de son talent. C'était une organisation puissante. Gluck étudia longtemps avant de produire et de devenir célèbre que vers l'âge de quarante ans; aussi, pour exprimer les passions humaines, avait-il appris à observer et à sentir par l'observation et l'expérience. Dès sa petite

jeunesse, il joua de plusieurs instruments; ceux qu'il pratiquait le mieux étaient le violoncelle et le clavecin. A dix-sept ans, il se rendit en Italie où les leçons du père Martini lui enseignèrent toutes les ressources de l'harmonie. Gluck voyagea beaucoup, probablement pour échapper au dangereux honneur de n'être, dans son pays, que le maître de chapelle de quelque prince. Il ne s'endormit pas, comme Goethe, dans les délices de Weimar. Son premier opéra fut écrit pour le théâtre de Milan, le second pour celui de Venise. Invité à passer en Angleterre, il y fit représenter un ouvrage remarquable quoique peu connu : la *Chute des Géants*. Par malheur, tous les poèmes qu'il eut à mettre en musique, jusqu'à son dernier voyage en Italie, étaient au-dessous du médiocre, sans intérêt, sans action dramatique, sans passions et sans caractères tracés. A la fin, cependant, le Florentin Calzabigi offrit à Gluck trois *libretti* qu'on pouvait considérer comme des chefs-d'œuvre en les comparant aux précédents. C'étaient *Paris et Hélène*, *Alceste* et *Orphée*. Ces trois partitions lui coûtèrent, à elles seules, plus de peines que tous ses premiers ouvrages, dont le nombre, en dix-huit ans, s'était élevé à près de quarante. L'*Orphée*, représenté dans la plupart des grandes villes d'Italie, fit gagner à l'*impresario* de Bologne plus de neuf cent mille livres, somme énorme pour ce temps-là.

Sous une écorce rude et tudesque, Gluck cachait beaucoup de finesse et de pénétration. Sachant bien qu'en Italie la meilleure recommandation pour un compositeur était le talent, il n'y chercha pas d'autre moyen de gagner les suffrages d'un public vraiment *diletante* que de faire entendre sa musique. Les occasions ne lui manquaient pas dans un pays où six grandes capitales consommaient deux ou trois opéras par année. Pendant le temps qu'il y devait rester, il se serait contenté des ovations de chaque soir, des caresses des cardinaux et des princes, et du titre de *divino maestro*. Mais, ayant l'ambition de réussir en France, devant un public dont il voulait faire l'éducation, et connaissant d'avance quelles gens il y devait trouver, leur ignorance et leurs préjugés, il profita de son séjour à Rome pour se faire décorer de l'*Éperon d'or* par le pape Clément XIII. Quand on l'eut bien appelé *signor cavaliere* dans les États du saint-père, à Naples et à Milan, il quitta l'Italie et se rendit à Vienne; il ne porta plus sa décoration, mais il conserva son titre de chevalier. Si l'aristocratie n'existait pas encore, l'Allemagne l'inventerait demain; Gluck passa pour noble, même dans son pays. A Paris, on le crut gentil-

homme ; on l'appela monsieur le chevalier Gluck, et il se garda bien de dire qu'il n'était chevalier qu'à Rome et de l'*Éperon d'or* seulement. Plus tard, quand ses triomphes lui eurent procuré beaucoup d'ennemis, on s'informa, et on l'accusa de charlatanisme ; mais il était trop tard pour que cette accusation lui pût nuire ; le monde n'y crut pas et l'attribua au dépit des envieux. Gluck était le plus fort et l'habitude si bien prise qu'il resta le chevalier Gluck pour toute l'Europe, et jusque dans les biographies. C'est afin de rendre hommage à une habileté qui déguisait peut-être un grand mépris de la sottise humaine que je lui ai laissé son titre.

Peut-être cet Allemand, qui arrivait à Paris avec un bagage de musique réputée italienne, aurait-il trouvé les portes closes à l'Académie royale, malgré ses vingt ans de succès, sa grande réputation et ses airs d'homme de qualité, si le hasard, qui le servait, n'eût mis sur les degrés du trône de France une archiduchesse à laquelle il avait donné des leçons à Vienne. Il ne fallut pas moins qu'un ordre de la cour pour vaincre les répugnances des directeurs de l'Opéra. Le bailli du Rollet, qui était l'ami de Gluck, lui proposa de mettre en musique l'*Iphigénie* de Racine. Du massacre d'une tragédie sortit un *libretto* passable, sans longueurs, avec des situations fortes et un intérêt dramatique suffisant.

Le 17 avril 1774, l'*Iphigénie en Aulide* enleva les suffrages du vrai public. Les préventions et la routine ne purent résister au génie de Gluck, quoique les Parisiens eussent alors une sainte horreur de la nouveauté, hormis en fait de cuisine et de modes. Le succès de cet ouvrage n'empêcha point les discussions entre gens d'écoles différentes. Ceux qui la veille s'endormaient aux opéras de Rameau s'irritèrent de la variété qu'on voulait donner à leurs plaisirs. Le chevalier Gluck fut traité de barbare ; l'énergie de son style passa pour de la brutalité ; il semblait que cet étranger eût manqué d'égards pour les habitués du premier théâtre lyrique, en les tenant éveillés par une suite non interrompue de scènes pathétiques, qui remuaient le cœur et ne laissaient point de repos à l'imagination. Volontiers on aurait appelé sur le novateur les censures académiques, comme autrefois sur l'auteur du *Cid*. Mais le public faisait son devoir : l'*Iphigénie* attirait une foule enthousiaste, et au milieu de discussions très-vives, la révolution musicale s'accomplissait. Le jour où Marie Antoinette devenue reine, l'archiduc Maximilien son frère, le comte de Provence et le comte d'Artois vinrent entendre l'opéra nouveau, *en petite loge*,

les spectateurs, appliquant à Marie-Antoinette les paroles du chœur à Iphigénie, « *que de grâce, que de beauté !* » se tournèrent du côté de la loge occupée par la cour, et leurs applaudissements interrompirent un moment la représentation. Un poète famélique publia de mauvais vers sur cet incident, et les almanachs en firent grand bruit. La pièce qui avait été le prétexte de cette manifestation devint inattaquable. Dix-huit ans plus tard, le même peuple accablait de malédictions l'*Autrichienne*, en la menant à l'échafaud ; mais, dans les premiers temps du règne de Louis XVI, la faveur qu'une reine jeune, charmante, adorée témoignait au chevalier Gluck, modéra la colère des Ramistes, et donna gain de cause à leurs adversaires.

Gluck, d'ailleurs, n'était pas homme à s'émouvoir d'une critique injuste ou malveillante, ni même d'un échec, comme on le verra tout à l'heure. Le 2 août 1774, il fit représenter l'*Orfeo*, traduit en français par M. Moline. Mademoiselle de Lespinasse, qui était assurément une des femmes les plus intelligentes du siècle dernier, écrivait à M. de Guibert qu'elle ne pouvait ni se lasser d'entendre cette belle partition, ni retenir ses larmes chaque fois qu'elle allait à l'Opéra, et que toutes les autres musiques lui semblaient avoir les pâles couleurs. J.-J. Rousseau, qui depuis longtemps ne se montrait plus en public, retourna trente fois de suite au théâtre pour les ouvrages de Gluck ; et avec la bonne foi qui sied à un grand esprit, il avoua qu'il s'était trompé en assurant que la musique et la langue française ne s'accorderaient jamais ensemble.

Ce qu'il y a de curieux à observer dans la révolution musicale qui venait de se faire, c'est que Gluck avait réformé le goût du public français au nom de l'art italien, et que les partisans de Rameau l'appelaient ultramontain. Ses ouvrages, une fois acceptés, passèrent ensuite pour éminemment français, et, quatre ans après, lorsque Piccini se posa en adversaire de Gluck, ce fut encore au nom de la musique italienne que la guerre se ranima pour la troisième fois. Les habitués du coin de la reine avaient changé de côté. Grimm, qui était picciniste, ne conteste pas à Gluck l'honneur d'avoir expulsé du théâtre un genre faux et ennuyeux ; mais il ajoute que le seul bienfait de cette réforme est d'avoir préparé les oreilles françaises à recevoir les impressions plus douces et plus mélodieuses que leur font goûter les compositions de Piccini et de Sacchini.

« M. Gluck, dit encore Grimm dans sa *Correspondance*, pourrait

bien être dans le même cas que la plupart de ceux qui ont fait de grandes révolutions : ils ne savaient ce qu'ils faisaient. Ce qu'il y a de certain, c'est que si son génie nous a conduits au bon goût de la musique, c'est par un étrange détour. »

Grimm ne connaissait pas l'homme dont il parlait. Sans doute, il peut arriver que le génie s'ignore, et qu'un grand poète ou un grand musicien produise pendant longtemps sans avoir la conscience de ses forces; mais Gluck ne doit pas être rangé parmi ces esprits rêveurs ou instinctifs. Corancez — le dernier ami que J.-J. Rousseau ait conservé — avait des rapports intimes et suivis avec Gluck, et dans un opuscule, devenu rare aujourd'hui, il a publié quelques détails anecdotiques fort précieux sur l'auteur d'*Orphée*, où l'on va voir qu'un homme de cette trempe ne pouvait rien faire par hasard, pas même une révolution ¹.

« M. Gluck, dit Corancez, ne s'abusait pas sur l'art qu'il professait. Il l'avait trop bien approfondi. Il savait que les oreilles se lassent aisément, et qu'une fois l'auditoire parvenu à la fatigue, il ne fallait plus compter sur aucun effet; c'est pourquoi il demandait toujours que les sujets dont il se chargeait fussent réduits en trois actes. Il voulait que le spectateur pût aller jusqu'à la fin sans s'apercevoir que son attention était captivée; en conséquence, il avait une manière de composer qui, je crois, lui était particulière; il m'a dit souvent (ce sont ses propres expressions) qu'il commençait par faire le tour de chacun de ses actes, qu'il faisait ensuite celui de la pièce entière, qu'il se supposait toujours placé au milieu du parterre, et que, son ouvrage ainsi combiné, il le regardait comme fini quoiqu'il n'eût encore rien écrit; mais que cette préparation lui coûtait ordinairement une année entière du travail le plus pénible, et souvent même une maladie grave. »

Le temps qu'on met à produire un bon ouvrage ne fait rien à l'affaire. Mozart, en partant de Vienne pour Prague avec le poème de la *Clémence de Titus*, qu'on venait de lui donner, composa toute la musique du premier acte dans sa chaise de poste; mais ces longues préparations, ces méditations profondes de Gluck prouvent, au

1. Corancez, fondateur du *Journal de Paris*, publia, en 1778, plusieurs articles dans ce journal, sur les derniers moments de J.-J. Rousseau et d'autres, en 1788, sur le séjour du chevalier Gluck à Paris. De ces divers articles il fit une brochure, imprimée en l'an VI de la République, et tirée à cinquante exemplaires seulement. Je possède un de ces exemplaires. (P. M.)

moins, qu'il ne faisait rien à l'aveugle. Sa prudence, ses scrupules, sa crainte d'ennuyer et de fatiguer le spectateur expliquent aussi pourquoi nous sortons de la représentation d'*Orphée* très-émus, mais sans lassitude, tandis que nous ne rapportons de tant d'autres spectacles nouveaux que de fortes migraines et point d'émotions.

Un jour, lorsque *Iphigénie en Aulide* était encore dans sa nouveauté, Corancez donna chez lui une matinée de musique où l'on chanta le grand air d'Agamemnon : *peuvent-ils ordonner qu'un père*, etc. Pendant l'exécution de ce morceau, Corancez remarqua que dans ce vers :

Je n'obéirai pas à cet ordre inhumain,

le compositeur avait placé une note longue sur le mot *je* la première fois que ce mot était prononcé, mais que la note devenait brève ensuite chaque fois que le vers se répétait. Lorsqu'il rencontra Gluck, peu de temps après, il lui avoua que cette longue l'avait choqué, et il ajouta qu'apparemment M. Gluck lui-même n'y tenait pas beaucoup, puisqu'il l'avait fait disparaître dans le courant du morceau.

« Cette note longue, demanda le musicien, vous a-t-elle choqué au théâtre comme chez vous ? »

Corancez répondit que non.

« Eh bien, reprit Gluck, je pourrais déjà me contenter de cette réponse, car si j'ai réussi à la scène, l'effet produit dans un salon importe fort peu. Votre question ressemble à celle d'un homme qui serait placé dans la galerie haute du dôme des Invalides et qui de là crierait au peintre : Monsieur, qu'avez-vous prétendu faire en cet endroit ? est-ce un nez ? est-ce un bras ?... Le peintre lui crierait à son tour : Monsieur, descendez, regardez, et jugez vous-même... »

« Cependant, poursuivit Gluck, je veux bien vous dire que j'ai eu de bonnes raisons, non-seulement de mettre une note longue sur le mot *je* la première fois qu'Agamemnon le prononce, mais aussi de la supprimer toutes les fois qu'il le répète. Considérez que ce prince est entre les deux plus fortes puissances opposées, la nature et la religion. La nature l'emporte enfin ; mais avant d'articuler ce mot terrible de désobéissance aux dieux, il doit hésiter. Ma note longue marque l'hésitation. Le mot une fois lâché, qu'il le répète tant qu'il voudra, il n'y a plus lieu à hésitation ; la note longue ne serait donc plus qu'une faute de prosodie. »

« Mon ignorance absolue dans l'art musical, dit Corancez, ne rebutait point M. Gluck; je ne craignais pas de l'interroger, surtout quand il s'agissait de relever quelque défaut apparent. Ses réponses avaient toujours un caractère de simplicité et de vérité qui ne faisait qu'augmenter de jour en jour mon estime pour lui. »

Dans le même opéra d'*Iphigénie en Aulide* se trouve un chœur de soldats qui s'avancent plusieurs fois devant le roi pour réclamer la victime, et ce chœur, qui ne présente rien de saillant comme chant, est répété chaque fois note pour note. Corancez, étonné de ces répétitions, n'hésita pas à en demander la raison en se plaignant à l'auteur du défaut de variété de ce passage.

« Supposez, répondit Gluck, qu'une province éprouve une forte disette. Les citoyens en grand nombre se rassemblent et vont trouver le gouverneur qui se montre à eux sur son balcon : — Mes enfants, leur dit-il, que demandez-vous ? tous répondront à la fois : *du pain !* — Mais est-ce ainsi que vous devez... — *Du pain !* — Mes amis on va pourvoir... — *Du pain ! du pain !* A toutes les observations ils répondront *du pain !* Et non-seulement ils s'en tiendront à ce mot laconique, mais ils le diront toujours du même ton, attendu que les grandes passions n'ont qu'un accent. Ici, les soldats demandent la victime. Toutes les circonstances sont nulles à leurs yeux... ils ne doivent proférer que les mêmes mots et toujours avec le même accent. J'aurais pu, sans doute, faire un plus beau chœur musical, et surtout, pour le plaisir de vos oreilles, le varier; mais je n'aurais été que musicien, et je serais sorti de la nature que je ne dois jamais abandonner. N'allez pas croire qu'au moins vous y auriez gagné le plaisir d'entendre un beau morceau de musique; soyez bien assuré, au contraire, que vous y auriez perdu, car une beauté déplacée n'a pas seulement le désavantage de perdre une grande partie de son effet; elle nuit, en égarant le spectateur, qui ne se trouve plus ensuite dans la disposition nécessaire pour suivre avec intérêt la marche de l'action dramatique. »

Corancez ne trouva rien à répliquer; mais comme il avoue lui-même son ignorance en musique, passons aux critiques de Jean-Jacques Rousseau, bien plus sagace et plus instruit que lui. Gluck avait un désir extrême d'être présenté à Rousseau, et ce n'était pas chose facile, vu l'humeur sauvage et la défiance du philosophe qui était brouillé alors avec tout le genre humain. Cependant, grâce à l'entremise de Corancez, la rencontre eut lieu, et je ne conçois pas

pourquoi celui qui avait ménagé cette entrevue ne rapporte point la conversation de ces deux grands hommes; cela est d'autant plus regrettable que Gluck avait gardé de cette entrevue un excellent souvenir, puisqu'il se crut l'obligé de Corancez et lui en eut une reconnaissance éternelle. Voici, du moins, ce que pensait Jean-Jacques des ouvrages de Gluck :

« Rousseau me dit un jour (c'est Corancez qui parle) : J'ai vu beaucoup de partitions italiennes dans lesquelles se trouvent de beaux morceaux dramatiques. M. Gluck seul me paraît avoir su donner à tous ses personnages le style qui leur convient. Mais ce que j'admire surtout, c'est que ce style une fois adopté ne se dément plus. Son scrupule à cet égard lui a même fait commettre un anachronisme dans son opéra de *Pâris et Hélène*¹. »

« Étonné de cette expression, je lui en demandai l'explication.

« M. Gluck, continua-t-il, a répandu dans le rôle de Pâris, avec la plus grande profusion, tout le brillant et toute la mollesse dont la musique est susceptible; il a mis, au contraire, dans celui d'Hélène, une certaine austérité qui ne l'abandonne pas, même dans l'expression de sa passion pour Pâris. Cette différence vient sans doute de ce que Pâris était Phrygien et Hélène Spartiate. Mais M. Gluck n'a pas songé aux époques : Sparte n'a dû la sévérité de ses mœurs et de son langage qu'aux lois de Lycurgue, et Lycurgue est de beaucoup postérieur à Hélène. »

« Je rendis cette observation à M. Gluck.

« Que je serais heureux, me répondit-il, si un plus grand nombre de spectateurs pouvaient m'entendre et me suivre dans cet esprit ! Dites à M. Rousseau que je le remercie de l'attention qu'il veut bien donner à mes ouvrages. *Observez-lui* (sic) cependant que je n'ai point commis l'anachronisme dont il m'accuse. Si j'ai donné à Hélène un style sévère, ce n'est point parce qu'elle était Spartiate, mais parce que Homère lui-même lui donne ce caractère. Dites-lui enfin, pour terminer par un seul mot, qu'elle était estimée d'Hector. »

Gluck aurait pu ajouter que cette Hélène pour laquelle tant de héros étaient morts, Homère n'a point songé à son pays, mais bien à sa qualité de fille de Jupiter. Il voyait en elle une personne au-dessus des simples mortels; sans cela les Troyens, plutôt que de se faire tuer pour la disputer aux Grecs, n'auraient eu rien de mieux à faire

1. Cet opéra de *Pâris et Hélène* n'a jamais été représenté en France.

que de la renvoyer à son mari pour éloigner de leur ville un orage terrible. D'ailleurs, elle était d'une beauté si incomparable, que l'éloquent Isocrate, en écrivant l'éloge d'Hélène, pensait avoir fait l'éloge de la beauté elle-même. C'est au sentiment de sa supériorité, c'est à sa qualité de fille d'un dieu qu'elle doit ce ton majestueux plutôt que sévère dont le prince des poètes a jugé nécessaire d'orne son langage, afin de montrer en elle le digne objet d'une si grande querelle et la cause de tant de sang versé, dont était celui d'Hector.

Après deux succès comme ceux de l'*Iphigénie* et de l'*Orphée*, l'auteur de ces ouvrages devait s'attendre à une réaction contre lui dans l'opinion du public parisien. Il prépara pourtant la mise en scène de son *Alceste*, que le bailli du Rollet traduisit en français. Gluck parlait notre langue avec un accent tudesque très-prononcé ; mais il la connaissait parfaitement et récitait souvent de mémoire des scènes entières de Corneille, de Racine et de Molière en homme qui en sentait toutes les beautés. A la première répétition de l'opéra d'*Alceste*, Corancez, caché dans un coin de l'amphithéâtre, donna des signes d'approbation pendant la marche des prêtresses. Gluck s'étant approché lui demanda si ce morceau lui faisait plaisir. Corancez répondit qu'il y trouvait un caractère religieux dont il était à la fois ravi et étonné.

« Je vais vous expliquer cela, reprit Gluck : j'ai remarqué que tous les poètes grecs qui ont composé des hymnes pour les temples se sont assujettis à faire dominer dans leurs vers un certain mètre particulier ; j'ai pensé qu'apparemment ce mètre avait quelque chose en soi de sacré et de religieux. J'ai composé ma marche en observant la même succession de longues et de brèves. Je vois à présent que je n'ai pas eu tort. »

Ce rythme, donné à un compositeur sans talent, n'aurait produit qu'une musique médiocre, car il fallait habiller d'une mélodie cette mesure déterminée par les longues et les brèves d'un vers. Mais l'homme de génie qui cherchait le beau avec tant de zèle et d'amour ne pouvait manquer de le rencontrer ; quand même ce caractère religieux, dont il pensait avoir découvert le secret, n'eût pas été dans le mètre des hymnes grecques, il l'aurait toujours trouvé dans sa tête.

N'oublions pas le dernier mot du récit de Corancez : « M. Gluck, dit-il, me frappa sur l'épaule en ajoutant : c'étaient de fiers hommes que ces Grecs ! — Et je vis à son air d'hilarité qu'il se comptait pour

rien dans le succès de sa marche des prêtresses, et qu'il en rapportait aux Grecs tout l'honneur. »

On conçoit l'empressement de Corancez à suivre ces répétitions où le *maestro*, raisonnant avec ses interprètes, leur donnait l'explication de tous les traits saillants ou profonds dont son œuvre était remplie, leur communiquait ses pensées les plus intimes, et portait la lumière sur les points obscurs jusqu'à ce qu'on eût bien compris ce qu'il avait dans l'esprit. Un de ses acteurs se plaignait à lui d'avoir à chanter sur une seule note ces deux vers de l'oracle d'Apollon :

Le roi doit mourir aujourd'hui
Si quelqu'un au trépas ne se livre pour lui.

« Ne confondez point, répondit Gluck, les dieux infernaux du paganisme avec nos diables. Ils ne sont point accessibles à la fureur. Alceste, Admète, leur sont également indifférents. Que celui-ci meure ou que celle-là se dévoue pour le sauver, qu'importe ? Il faut seulement que la volonté du destin s'accomplisse. C'est donc pour exprimer l'impassibilité qui caractérise les dieux infernaux que j'ai dû les priver de tout accent, sauf à peindre avec mon orchestre ce qu'il y a de terrible dans l'arrêt qu'ils prononcent. »

L'orchestre, en effet, appuie cette note unique du chant par une succession d'accords savamment tourmentés qui heurte l'oreille et produit une impression singulière de saisissement et d'effroi. Onze ans plus tard, lorsque le don Juan de Mozart troubla par des rires indécents le silence du cimetière, et que l'homme de pierre l'interrompit par ces mots menaçants :

Di ridere finirai pria dell' aurora,
(Tu cesseras de rire avant l'aurore,)

ce fut encore sur une seule note que la statue chanta ces paroles d'oracle, et les accords de l'accompagnement ressemblèrent assez à ceux du passage de l'*Alceste* pour qu'on en fit la remarque ; mais Mozart répondit que le procédé employé par Gluck, dans cette circonstance, était ce qu'on pouvait trouver de mieux, et qu'à moins de rester infailliblement au-dessous de l'auteur d'*Alceste*, il avait bien fallu l'imiter. Dans la bouche du plus grand musicien qui ait jamais existé, ce mot est un bel hommage rendu au génie de Gluck.

La première représentation de l'*Alceste* arriva enfin le 23 avril

1776. Le public y fut de glace, même pendant le premier acte, qui était le plus dramatique. C'est ici que le caractère de l'auteur se montre dans sa grandeur et son originalité.

Corancez, désolé, courait après Gluck; il le trouva dans les corridors du théâtre, et plus occupé à chercher la cause d'un événement qui lui paraissait extraordinaire, qu'affecté de son échec.

« Il serait plaizant, dit Gluck, que cette pièce tombât; cela ferait époque dans l'histoire du goût de votre nation. Je conçois qu'un opéra où il ne s'agit que de musique réussisse ou ne réussisse pas, selon la disposition des spectateurs; je conçois aussi qu'une musique, applaudie d'abord avec engouement, meure ensuite, en présence et du consentement même de ses premiers admirateurs; mais que je voie tomber une pièce dans laquelle les passions ont leur véritable accent, je vous avoue que cela m'embarrasse... Mon *Alceste*, ajouta Gluck fièrement, ne doit pas seulement plaire dans sa nouveauté; il n'y a point de temps pour elle. J'affirme qu'elle plaira encore dans deux cents ans, si la langue française ne change point, parce qu'elle s'appuie sur la nature qui ne varie pas comme la mode. »

Sans rien rabattre de sa noble confiance en lui-même, Gluck ne laissa pas de chercher ce qu'il pouvait tenter pour obliger le public à revenir de sa première impression. Il consulta J.-J. Rousseau, qui consentit, malgré le déplorable état de sa santé, à faire un examen sérieux et approfondi de la pièce ¹. Rousseau découvrit sans peine que la responsabilité de l'échec tombait plutôt sur le poète que sur le musicien. Le *libretto* italien ne valait pas grand'chose; celui de M. le bailli du Rollet ne valait rien du tout. Au lieu de suivre le plan d'Euripide, où l'arrivée imprévue d'Hercule fait naître des incidents qui changent à propos le ton lugubre de la pièce, on avait supprimé ce personnage important. Gluck, qui possédait mieux que personne la science des effets dramatiques, aurait dû comprendre qu'Apollon, en venant prononcer quelques mots et rendre Alceste à son époux, ne produisait pas un contraste suffisant. A la vérité, il avait introduit au second acte un divertissement à l'occasion du retour d'Admète à la santé; mais cette fête, amenée maladroitement par l'auteur des paroles, ne faisait que choquer le bon sens. Rousseau indiqua le moyen de la rendre intéressante et même d'un effet pathétique, en y faisant assister Alceste dans l'instant même où elle a pris la résolution de se

1. Observations sur l'*Alceste* de M. Gluck.

sacrifier pour sauver son époux. Gluck profita des avis de Jean-Jacques. On changea le dénouement. Hercule arriva au troisième acte. Apollon, dont la voix aurait manqué à la partition, adressa un compliment au fils de Jupiter, qui le lui rendit avec la politesse qu'on se doit entre dieux bien élevés. La pièce, ainsi retouchée, fut remise sous les yeux du public, qui la porta aux nues. Grimm n'aimait point la musique de Gluck ; aussi conclut-il de ce revirement que les Français n'apprécient dans un opéra que le mérite du poème. Mais il infirme lui-même son opinion en démontrant qu'à cette seconde épreuve l'*Alceste* de M. le bailli du Rollet n'était guère meilleure qu'auparavant, malgré les corrections proposées par Jean-Jacques. Il eût été plus vrai de dire que le public, ayant eu le temps de la réflexion, s'était empressé de réparer sa faute.

Le calendrier des théâtres de l'année 1776 raconte qu'un des symphonistes avait placé sa fille près de lui dans l'orchestre. Corancez avait aussi amené son fils, âgé de douze ans, et ces deux enfants n'avaient cessé de pleurer pendant toute la durée du spectacle. On fit part à Gluck de ce succès. « Ah ! répondit-il, ce sont là de bons petits auditeurs ; ils se laissent faire. »

Dans ce mot si simple se trouve l'explication de bien des vicissitudes théâtrales. Malheur à l'auteur quand les spectateurs ne se laissent pas faire ! Il n'y a plus de sottise et de brutalité dont le public ne soit capable. C'est ainsi que l'*Avare*, le *Philosophe sans le savoir*, *Alceste*, le *Barbier de Séville* de Beaumarchais et celui de Rossini ont eu leurs jours néfastes. A cette liste de chefs-d'œuvre j'ajouterais volontiers la *Nuit vénitienne*, qui attend encore l'heure de la réparation.

Pour se mieux préserver d'un second échec, le chevalier Gluck voulut préparer une nouvelle partition sur un poème déjà connu et aimé du public. Il choisit l'*Armide* de Quinault, pensant qu'il n'aurait point de peine à faire oublier la musique surannée de Lulli. L'*Armide*, représentée le 23 septembre 1777, fut encore plus mal accueillie que l'*Alceste*. « De tous les sujets que M. Gluck pouvait choisir, écrivait Grimm, dans sa correspondance, c'était celui qui convenait le moins à son genre. » Grimm entendait par là qu'il fallait à Gluck de grandes passions, des situations fortes, et non des sentiments doux et tendres. La vérité est que Gluck savait tout exprimer, mais que ses scènes tragiques laissaient des impressions plus durables et plus vives que les autres, par cela même qu'elles étaient tragiques. Comme on pouvait le prévoir d'avance, le grand air d'*Armide*

en *mi majeur* : « *esprits de haine et de rage*, » ayant produit plus d'effet que les autres morceaux, on ne manqua pas de répéter avec Grimm que le *maestro* s'entendait mieux en haine qu'en amour. Le public s'entêta dans ces préventions; mais Gluck, plus opiniâtre que lui, disait tranquillement : « Ils y viendront; ce n'est qu'une affaire de temps. » Et il ne s'émut ni des épigrammes ni des parodies. L'*Armide*, maintenue sur l'affiche, finit par se relever au bout de vingt représentations, et le succès alla toujours grandissant.

Pendant ce temps-là, Piccini était arrivé en France, attiré par l'accueil favorable qu'avait reçu son petit opéra de la *Buona-Figliola*, joué en 1774 à la Comédie italienne. Marmontel consentit à retoucher pour lui le *Roland* de Quinault, et Piccini composa sur ce poème de la musique nouvelle. Lorsqu'il s'agit de monter la pièce, les artistes de l'Académie royale, déguisant leur mauvaise volonté, prétextaient leurs habitudes françaises, pour jouer et chanter le plus mal qu'ils pouvaient. Marmontel se querellait avec eux; Piccini découragé se tenait dans un coin de la salle, et quand on venait le prier de faire ses observations à ceux des chanteurs qui n'allaient pas bien, il répondait en soupirant : *Ahi! vanno tutti male*. (Hélas! tous vont mal.) Le poète criait qu'on ne lui avait donné que des *doublures*; une actrice, mademoiselle Bourgeois, lui répondit qu'il n'é-lui-même que la doublure de Quinault. Le temps des répétitions se passait à échanger de ces propos d'acteur à auteur. M. Berton, directeur du théâtre, qui avait succédé à Rebel et Francœur, perdait la tête; il ne trouva d'autre moyen d'en finir que d'appeler à son aide le chevalier Gluck, qui avait apparemment plus d'autorité que lui sur les artistes. Gluck arriva, en effet; il fit amitié avec son rival, se donna beaucoup de peine, et dirigea si bien les répétitions, que la machine se remit en mouvement. Piccini se rendit de bonne grâce à tous les avis de *son ancien*, et le 27 janvier 1778 le *Roland* obtint un brillant succès.

Alors, tous les Gluckistes, excepté Gluck, furent dans une grande alarme. La moitié des journaux se prononça en faveur de Piccini; une querelle terrible s'engagea, non entre les deux musiciens, mais entre leurs partisans. Bientôt on put compter les brochures par les jours de l'année. Marmontel se crut obligé de prendre fait et cause pour le *maestro* italien. M. de la Harpe lui vint en aide, en publiant dans son *Mercure de France* une dissertation sur l'harmonie, la mélodie, le chant et l'accompagnement par laquelle il prouva clairement son

ignorance en toutes ces matières. Gluck ne résista pas à l'envie de faire voir que son détracteur n'entendait rien à la musique. Il envoya aux journaux qui tenaient pour lui une lettre dans laquelle il relevait les âneries de la Harpe. L'abbé Arnaud et le bailli du Rollet attaquèrent Marmontel; un habitant de Vaugirard, qui n'était autre que M. Suard, répondit aussi aux ennemis de Gluck et les battit à plates coutures dans cette première escarmouche. *Inde iræ*. Les répliques s'ensuivirent, où les Piccinistes se montèrent par degrés jusqu'aux invectives. M. Suard garda plus de mesure et de sang-froid. On attribua d'abord ses réponses à diverses personnes, — excellente condition pour tenir en éveil l'attention publique. Non-seulement les rieurs étaient de son côté; mais les experts lui trouvant des connaissances en musique jusque dans la partie technique de l'art pensaient que cet inconnu devait être un compositeur, ou du moins un amateur fort savant.

« Qu'il ait tort ou raison, écrivait Grimm, qu'il soit de bonne foi ou qu'il ne le soit pas, on ne peut s'empêcher de le trouver profond et lumineux, lorsqu'il prouve que M. de la Harpe ne sait ni la musique ni le grec. » Tout Picciniste qu'il était, Grimm se réjouissait de la déconfiture de la Harpe, parce qu'il le détestait; la Harpe avait mal parlé de Voltaire dans le *Mercur*. Nous voyons tous les jours de ces capitulations de conscience. Dites-moi la couleur politique d'un journal, et je vous dirai comment il jugera du mérite littéraire de tel ouvrage. J.-J. Rousseau mourut au milieu de ces débats; mais, quand même il eût vécu plus longtemps, il aurait gardé le silence, car il avait déclaré, en termes méprisants, son dessein de ne plus se mêler à des querelles dans lesquelles chaque parti était déterminé d'avance à louer ou à blâmer des productions de l'esprit qui étaient encore à faire.

Le sujet de cette querelle est si loin de nous, et d'ailleurs il était si frivole au fond, qu'aujourd'hui, lorsqu'on y revient, ces brochures écrites avec tant de passion, n'offrent plus d'intérêt; que les lecteurs courageux décident, s'ils peuvent, lequel dissertait le mieux sur la période, la phrase et la prosodie musicales, de Marmontel ou de l'abbé Arnaud, de la Harpe ou de M. Suard. Le public, bien plus sage qu'eux, applaudissait tour à tour la musique de Gluck et celle de Piccini¹, et si la rage des deux partis entretenait l'émulation des

1. *Essai sur les révolutions de la musique en France*, par Marmontel; *Lettres*

deux maîtres rivaux, il faut absoudre les combattants ; jamais guerre ne fut, sinon plus courtoise, au moins plus innocente.

Tandis que les journaux rompaient des lances matin et soir, Gluck, voulant faire beau jeu à ses partisans, travaillait assidûment à un nouvel ouvrage dans lequel il déployait toute la puissance de son talent. L'*Iphigénie en Tauride* parut le 18 mai 1779 devant une assemblée frémissant d'impatience et de curiosité. La pièce était montée avec un soin extrême. Les premiers sujets de l'Opéra y avaient des rôles : c'étaient Legros, la meilleure *haute-contre* de ce temps-là, dans le personnage d'Oreste ; Larrivée, *basso-cantante* excellent, dans celui de Thoas ; mademoiselle Levasseur, actrice charmante, dans celui d'Iphigénie. Le succès fut immense. Les journaux gluckistes affirmèrent que tous les trésors de la science et de la mélodie, tous les secrets de la musique dramatique étaient épuisés. Les Piccinistes disaient que cette musique, qui transportait tout Paris, n'était que de l'art français, de la tragédie chantée.

« Sans oser prendre parti dans cette querelle, écrivait Grimm, nous devons avouer que cet opéra, quelle que soit la cause de l'illusion, a paru d'un effet extraordinaire. Cette musique ne charme point l'oreille, mais elle ne ralentit presque jamais l'effet de la scène. Elle peint plus souvent les mots que la situation. Je ne sais si c'est là du chant ; mais c'est peut-être beaucoup mieux. »

Grâce aux huit concerts que donne chaque année la Société du Conservatoire de Paris, tout le monde peut connaître un beau fragment de l'*Iphigénie en Tauride*, composé du grand duo entre Oreste et Pylade et de la scène des *fureurs*. Au moment où Oreste tombe épuisé de fatigue, un chant suave vient se placer sur ce vers :

Le calme rentre dans mon âme ;

mais l'orchestre continue de répéter l'accompagnement *agitato* qui marquait tout à l'heure le paroxysme de la folie. Un auditeur attentif, croyant reconnaître une contradiction entre la mélodie et l'accompagnement, fit part au compositeur de son observation : « Vous ne voyez donc pas, répondit Gluck, qu'Oreste prend l'affaîs-
sement physique pour du calme ? mais la furie est toujours là (en se frappant la poitrine), il a tué sa mère ! »

d'un anonyme, habitant de Vaugirard, articles de l'abbé Arnaud dans la Gazette du Soir, de la Harpe, dans le Mercure de France, années 1778 et 1779, etc., etc.

Ce que l'auditeur inconnu prenait pour un contre-sens était un trait de génie. Oreste lui-même avait beau dire : Gluck savait bien que le calme ne rentrerait jamais dans l'âme du parricide.

Parmi les reproches des Piccinistes à l'auteur d'*Iphigénie*, je remarque celui d'avoir introduit dans son orchestre un instrument bruyant qu'il avait fait venir d'Allemagne, le trombone. Que diraient donc ces *dilettanti* délicats s'ils entendaient aujourd'hui le vacarme de nos instruments de cuivre ! Bien loin d'abuser des effets de force, Gluck les ménageait, au contraire, avec sagesse et discrétion. Il n'avait pas besoin de moyens matériels gigantesques ; la science des contrastes lui suffisait. Il savait qu'en graduant avec art l'échelle des sons, le compositeur peut produire de grands effets sans aller jusqu'au bruit. C'est ainsi que dans un quatuor d'instruments à cordes, Haydn, Mozart et Beethoven, par un simple *fortissimo* habilement préparé, donnent parfois à l'auditoire de véritables sursauts.

Après le succès écrasant de son *Iphigénie en Tauride*, Gluck, âgé de soixante-sept ans, ennuyé peut-être de la guerre des journaux et brochures, et pensant qu'il avait assez fait pour sa gloire, retourna en Allemagne et se reposa de ses travaux. Il entendit de loin le retentissement de la *Didon* de Piccini, et l'on peut assurer que ce fut sans envie et sans chagrin si l'on songe à sa conduite généreuse, à ses excellents procédés envers son rival, lors des répétitions du *Roland*. Il vécut paisiblement dans l'opulence. Le 17 novembre 1787, il mourut à Vienne d'une attaque d'apoplexie qui l'emporta presque subitement à l'âge de soixante-quinze ans. Sa fortune s'élevait à plus de six cent mille livres, et il la devait tout entière à ses talents.

Gluck était d'une taille au-dessus de la moyenne, maigre, mais d'une constitution vigoureuse. Il avait le nez saillant et aquilin, comme tous les musiciens célèbres, un front large où des protubérances très-accentuées s'élevaient au-dessus de deux sourcils épais et grisonnants. Au repos, son visage avait une expression de mélancolie rêveuse, et sa bouche fermée semblait sévère ; mais lorsqu'il parlait, ses yeux étincelants, ses traits d'une mobilité extrême, ses lèvres volontiers souriantes, trahissaient une organisation sensible et passionnée. Jusqu'à son dernier jour il s'occupa de musique, écoutant même avec plaisir les racleurs de violons qui parcouraient les rues, quand par hasard il leur trouvait un sentiment inculte de l'art qu'il aimait. J'ai ouï dire que la Malibran avait pleuré dans une église de province, en écoutant un enfant de chœur accompagné par une clari-

nette de village. De telles jouissances ne sont accordées qu'aux grands artistes.

Dès qu'on apprit à Paris la mort du chevalier Gluck, tout le monde s'entendit pour faire son éloge. Piccini eut le bon goût d'unir sa voix à celles des organes de la publicité, en leur adressant une lettre dans laquelle il disait que la scène lyrique devait à ce grand compositeur ce que la tragédie française avait dû jadis à Corneille. Peut-être en rendant à son rival cet hommage tardif, Piccini se disait-il tout bas qu'il passerait lui-même pour le Racine de la musique. Ses partisans ne manquèrent pas de lui conférer ce beau titre; mais c'est un jugement que la postérité n'a point confirmé. En admettant que Racine soit supérieur à Corneille, ce dont bien des gens, et entre autres madame de Sévigné, ne conviendraient pas, s'il s'agissait de disputer à Gluck le prix de composition dramatique, ce ne serait pas Piccini qui l'emporterait.

Je me souviens d'avoir assisté dans mon enfance à des représentations d'*Orphée* et d'*Armide*, et dans le même temps à celles de la *Caravane*, des *Danaïdes*, de la *Vestale* et de *Fernand Cortez*. On appelait tout cela musique française et grande musique; on confondait ensemble Gluck, Grétry, Saliéri et Spontini, dont pas un n'était Français. J'entendais parler aussi d'un maestro révolutionnaire appelé Rossini, que les habitués de l'Opéra regardaient comme un impie, un insensé qu'il fallait enfermer. Je prenais, en ce temps-là, des leçons de violon; un jour, mon professeur, qui, la veille, avait été aux Italiens entendre la *Sémiramide*, me jouait sur son violon les traits de chant du grand duo entre Arsace et Sémiramis, disant que c'était de la musique instrumentale; et il en faisait des gorges chaudes, le pauvre homme! L'antipathie entre les deux musiques française et italienne existait donc encore, et peut-être l'opposition entre les deux genres était-elle plus grande que du temps de Gluck et de Piccini. Cet état de choses dura jusqu'à l'avènement de *Guillaume Tell*. De cette époque date la véritable révolution musicale de l'opéra français. Là finit la tragédie lyrique; elle occupait la scène de l'Académie royale depuis 1670; par conséquent elle embrasse dans l'histoire de notre premier théâtre de musique un intervalle de cent cinquante et quelques années. Elle avait résisté à tous les bouleversements politiques, à la période républicaine, à l'Empire, aux grandes guerres, aux deux invasions, et, ce qui est presque incroyable, au changement radical des mœurs : d'où l'on peut con-

clure que ce genre de musique convenait particulièrement à l'esprit français, qui aime les choses précises, facilement intelligibles et dessinées à grands traits.

Il est certain pourtant que la tragédie lyrique a passé de mode, contrairement aux prévisions de Gluck. L'auteur d'*Orphée* sera toujours le véritable représentant de cette ancienne musique, le compositeur tragique par excellence. Pendant cet énorme intervalle de cent cinquante ans, sa grande figure domine celle des autres musiciens, car en musique il y a un Corneille et point de Racine; mais tout de suite après lui et même avant sa mort, est arrivé Mozart, qui, à mon sens, le dépasse de cent coudées et que je ne compare à personne, parce qu'il est incomparable. Les ouvrages de Gluck, tout admirables qu'ils sont, me paraissent un peu atteints de la maladie du dix-huitième siècle, qui était l'abus de la déclamation. Dans la musique dramatique, si le compositeur poursuit jusque dans la note chantée l'intonation du langage, il se rapproche peut-être de la nature, mais il s'éloigne de son art et le méconnaît; ce qui devrait être pour lui la source de l'inspiration n'est plus qu'une entrave. Si, au contraire, il oublie trop les paroles, sa mélodie peut charmer l'oreille, mais elle s'écarte de la donnée dramatique et chante à contre-sens. Le premier de ces deux défauts a été pendant longtemps celui de la musique française; le second pourrait être encore reproché parfois à la musique italienne. Rappelons ici la critique judicieuse de Grimm, déjà citée : « Cette musique, dit-il (celle d'*Iphigénie en Tauride*), peint plus souvent les mots que la situation. En parlant ainsi, Grimm est tout près de la vérité; il la touche presque du doigt; il brûle, comme disent les écoliers dans leurs jeux.

En effet, quelques-unes des anecdotes racontées par Corancez ne nous montrent-elles pas Gluck se livrant à un travail minutieux sur les longues et les brèves et traînant souvent un mot — moins encore — une syllabe, comme un boulet attaché à son pied? Peut-on accorder tant d'importance à la prosodie sans que ce soit aux dépens de la musique? Il est vrai qu'une note longue placée sur le mot *je*, dans l'air d'Agamemnon, marque l'hésitation; mais c'est de l'hésitation parlée et non musicale. Le compositeur s'éloigne ainsi du chant pour se rapprocher du langage.

« Les passions fortes, dit Gluck, n'ont qu'un accent; » et il se croit obligé, à cause de cela, de réduire à une phrase monotone le chœur des soldats demandant qu'on leur livre Iphigénie; et lorsque

Corancez lui reproche la froideur et le peu d'effet de cette scène, Gluck répond que s'il eût fait un chant plus beau, il aurait été moins naturel. C'est encore répondre en auteur tragique et non en musicien. Il est bien vrai qu'une beauté déplacée nuit à l'ensemble d'un grand ouvrage; mais ne serait-ce donc pas une beauté parfaitement à sa place celle qui exprimerait ce qui se passe dans l'âme de ces soldats révoltés : la rage où ils sont d'avoir quitté leur pays et de ne pouvoir plus ni retourner chez eux ni arriver à Troie, leur égoïsme féroce, et leur peu de souci du désespoir d'un père dont ils voudraient égorger la fille?

La musique a autre chose à faire que d'imiter plus ou moins fidèlement les *inflexions de la nature* et cet *accent* de la passion dont Gluck était si préoccupé; elle doit exprimer la passion par des procédés à elle, bien différents de ceux de la déclamation. Le compositeur doit se pénétrer, non du sens de chaque mot, mais du sentiment indiqué par les paroles; car la musique est un langage mystérieux plus vague que la parole, moins borné, plus intime, et par conséquent plus près de la pensée et du sentiment, et en rapport plus direct avec l'âme; sans cela pourrait-on composer de la musique admirable sur des paroles détestables, comme l'ont fait tous les grands maîtres et comme Gluck le savait faire mieux que personne?

Combien de fois n'arrive-t-il pas au spectateur d'être profondément remué par un chant expressif, sans avoir entendu distinctement les paroles! Pourvu qu'on soit au courant de la situation, ne saisir au vol qu'un mot, un lambeau d'un mauvais vers qu'autant vaut ne pas entendre, c'est assez pour l'intelligence du morceau, et l'auditeur dont la pensée n'est point enchaînée par le sens trop précis des paroles se livre entièrement au compositeur, le suit dans un monde idéal que la musique seule peut lui ouvrir, où tous les mouvements de l'âme, tous les sentiments du cœur sont exprimés d'une façon nouvelle, étrange et mélodieuse, et où l'attendent des sensations imprévues et des émotions autres que celles données par le récit et la déclamation.

Pour être juste, hâtons-nous d'ajouter que Gluck avait une organisation de musicien si parfaite que les mélodies naissaient d'elles-mêmes dans sa tête. La nature avait pourvu à tout en lui donnant le génie. En dépit de ses systèmes, il arrivait à la vérité par la force des choses. Bien souvent, lorsqu'il imposait à sa muse d'inutiles entraves, elle l'entraînait malgré lui dans la bonne voie. Cependant, à

son retour en Allemagne, il y trouva le jeune Mozart, dont la réputation était grande; et qui sait si Gluck, avant de mourir, n'a pas reconnu ses erreurs? Mozart, à vingt-quatre ans, composa son *Idoménée*, et en un jour la musique dramatique fit un pas immense. Un nouveau genre était créé, le seul qui fût de tous les siècles. Ces belles partitions d'*Orphée*, d'*Alceste* et des deux *Iphigénie*, dont l'auteur disait avec un noble orgueil qu'il n'y avait point de temps pour elles, avaient pourtant vieilli tout à coup. Elles appartenaient à la tragédie lyrique. On ne peut nier aujourd'hui qu'elles portent la marque d'un siècle évanoui, et l'on sent qu'elles furent écrites pour un certain public qui n'existe plus, pour une société particulière, comme les tragédies du dix-septième siècle pour Louis XIV et sa cour. De loin en loin elles reparaîtront, dans les temps de décadence ou de pénurie, exhumées par quelque artiste de génie; mais le temps n'est plus où il leur suffisait, pour plaire, d'être chantées par des artistes d'un mérite ordinaire. Il faut aujourd'hui à la tragédie un Talma ou une Rachel, aux ouvrages de Gluck une Pauline Viardot; tandis que le *Don Juan* de Mozart, le *Mariage secret* de Cimarosa, le *Guillaume Tell* de Rossini, même abrégés, estropiés, mal interprétés par des chanteurs qui n'y comprennent rien, conserveront éternellement le privilège de charmer le public, tant que les hommes auront des oreilles pour entendre et une âme pour sentir.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

AU III^E SIÈCLE

PAR M. EDMOND DE PRESSENSÉ.

ORIGÈNE.—SA VIE ET SES ÉCRITS¹.

S'il est une branche de l'histoire qui doive gagner au renouvellement des études historiques qui caractérise notre époque et sera son meilleur titre de gloire littéraire, c'est bien l'histoire de l'Église chrétienne, car nulle part la convention et l'esprit de système n'ont régné d'une manière plus absolue que dans ce domaine. Chaque grand parti religieux a voulu se retrouver dans les premiers siècles de l'Église; c'est dire à quel point ceux-ci ont été transformés et dénaturés. Les idées préconçues ont émoussé le sens de la réalité, et sous prétexte d'apporter l'ordre et l'harmonie dans l'exposition de ce glorieux passé, on lui a fait perdre sa vraie physionomie et ce qu'aucune théorie ne remplace, le mouvement, la variété féconde, la vie. On sourit aujourd'hui quand on voit nos anciens historiens nous faire de Pharamond une majesté du dix-septième siècle et ouvrir en quelque sorte, dans les forêts de la Germanie, les avenues correctes de Versailles. On ne devrait pas moins sourire en lisant tel historien qui nous présente l'Église du second siècle comme un vaste diocèse marchant tout entier sous une seule direction paisiblement, majestueusement, sans crise et sans secousse intérieures. On est dans le vrai tant qu'on se borne à parler de l'unité des croyances fondamentales de l'Église, mais on tombe dans une grave erreur quand, non content de l'unité, on veut l'uniformité et qu'on prétend retrouver absolument le même type en Orient et en Occident à ces âges reculés. On ne se trompe pas moins quand on nous présente l'histoire de la pensée

1. Réimpression des *Œuvres d'Origène*, édition Migne; 8 vol. Paris, 1860.

chrétienne comme un fleuve paisible qu'aucun orage n'a soulevé. Si on reconnaît bien toujours le même fleuve sorti de la même source, il a eu ses débordements et ses brusques détours. En d'autres termes, l'Église des premiers siècles, même en faisant abstraction de l'hérésie déclarée, a traversé des crises très-graves qui l'ont tantôt ébranlée, tantôt raffermie, mais qui révèlent chez elle les deux conditions de toute grande puissance morale, la liberté et la vie. La meilleure manière d'en obtenir une idée exacte qui corresponde à la réalité, c'est de se transporter au milieu d'une de ces crises, dans l'un des foyers les plus brillants et les plus ardents du christianisme primitif : nous voulons parler d'Alexandrie au temps d'Origène.

En retraçant d'après les sources originales la vie de ce grand philosophe chrétien qui fut en même temps un grand saint, nous nous placerons au centre même du drame : *in medias res*, selon le conseil du poète. Nous sommes à la fin du deuxième siècle. La religion nouvelle est toujours proscrite, le décret de Trajan, qui sous des formes modérées l'a proclamée illicite, n'a pas été rapporté. La tranquillité des chrétiens n'est jamais assurée, elle n'est qu'une trêve entre deux luttes sanglantes. Il suffit du caprice d'un proconsul ou d'une émeute populaire pour ramener les plus cruelles violences. Cependant les moments de répit peuvent durer de longues années, parfois même tout un règne ; et, chose étrange ! ce sont les mauvais empereurs, les Commode, les Caracalla et les Héliogabale qui sont le moins à craindre parce qu'ils n'ont pas, comme les grands princes, le souci de la restauration sociale et religieuse de l'empire qui fait infailliblement sortir du fourreau le glaive si finement aiguisé par Trajan.

Dans ces intervalles de repos, l'Église, qui s'est considérablement accrue, qui compte les adhérents par milliers en Asie Mineure comme en Égypte, dans l'Afrique proconsulaire comme en Italie, travaille activement à son organisation gouvernementale et doctrinale sous l'aiguillon de l'hérésie qui la menace et l'irrite incessamment. L'Occident, et surtout l'Occident romain, s'occupe de préférence du gouvernement intérieur ; l'Orient, et surtout l'Orient alexandrin, se concentre sur les questions de dogme. A la fin du second siècle une double crise se prépare dans ces deux sphères. D'une part, le pouvoir épiscopal tend à grandir et à se constituer plus fermement que par le passé. De l'autre, la formule dogmatique, très-large jusqu'ici, tend à se préciser avec plus de rigueur. L'intérêt douloureux et on peut dire le drame de la vie d'Origène est d'avoir vécu dans un temps intermédiaire où il pou-

vaît croire que l'ancienne liberté de l'Église subsistait encore, et ignorer qu'on était à la veille d'une révolution grave qui avait pour elle le flot montant de l'opinion. Il fut la victime de cette généreuse erreur, et là est l'explication de l'accusation d'hérésie dont a essayé de flétrir ce grand nom, le plus beau de l'Église d'Alexandrie, ballotté longtemps de la gloire la plus pure aux jugements les plus sévères, à la fois vénéré et maudit, mais toujours grand entre tous. Retracer cette noble vie, c'est évoquer devant nous tout le siècle d'Origène ; car il ne demeura étranger à aucune des questions qui y furent soulevées et à aucun des événements qui l'ont marqué.

I

La ville d'Alexandrie au temps d'Origène était le centre de la haute culture littéraire et religieuse. Il y avait longtemps qu'elle avait supplanté Athènes ; l'influence de celle-ci n'avait pu survivre à la liberté.

Alexandrie était une ville essentiellement lettrée. On n'y vivait que pour la science. Au commencement de l'ère chrétienne elle possédait deux magnifiques établissements scientifiques qui éclipsaient les palais et les temples : c'étaient le *Museum* et le *Serapeum*. Le premier avait été construit par les Ptolémées dans la partie occidentale de la ville. Entouré de portiques et de jardins de plaisance, il contenait une bibliothèque considérable et une salle pour les disputes publiques. Le Serapeum rivalisait avec le Museum par la beauté de son architecture et le nombre de ses précieux manuscrits. De tels établissements ne créent pas l'esprit scientifique, mais ils le favorisent et l'entretiennent quand il existe. On accourait de tous les points de l'empire pour en profiter ; le philosophe grec ou romain, vêtu du manteau qui faisait souvent tous les frais de son austérité, y rencontrait l'ascète asiatique et le docteur juif. L'Église chrétienne fit de nombreuses conquêtes parmi tous ces philosophes poussés à Alexandrie par la curiosité et aussi par l'inquiétude de l'époque. Ces prosélytes avaient des besoins intellectuels qu'il fallait satisfaire, des erreurs qu'il fallait redresser. Le christianisme, qui sait se faire tout à tous, se montra à la hauteur de ces esprits raffinés et troublés, comme il s'était mis à la portée des esclaves et des enfants, s'emparant également des deux extrémités de l'intelligence humaine, savant pour les savants, simple pour les simples, mais toujours divin.

L'Église institua dans la brillante capitale de l'Égypte une école de philosophie chrétienne, qui rivalisa de science et de profondeur avec les autres écoles en les surpassant toutes par l'énergie et la pureté de la foi.

Il importait de connaître le milieu dans lequel Origène devait se développer et plus tard déployer ses grandes facultés. Essayons maintenant de retracer cette noble vie¹. Il naquit à Alexandrie dans la sixième année du règne de Commode, vers l'an 185. Son nom était dérivé d'*Or* ou *Orus*, qui était celui d'un ancien dieu du pays ; on y ajouta le surnom d'*Adamantius* ou l'homme d'airain, appellation bien méritée par une fermeté qui ne se démentit jamais.

Ses parents jouissaient d'une certaine aisance, car sa famille ne devint pauvre qu'après la confiscation de ses biens, qui suivit l'emprisonnement de son chef. Léonides, le père d'Origène, était un homme d'une piété éprouvée et d'un esprit large et élevé, comme le prouve sa tolérance pour l'ardente curiosité de son fils. Le jeune homme, doué d'une nature à la fois profonde et passionnée, se trouvait placé dans les conditions les plus favorables pour son développement. Tout stimulait son intelligence dans cette brillante cité qui avait réuni tous les trésors de la culture antique et qui retentissait incessamment des discussions savantes et subtiles des philosophes.

Il suivit les écoles publiques ouvertes à la jeunesse studieuse ; les jeunes chrétiens pouvaient s'y rendre sans exciter aucun étonnement, grâce à la tolérance produite par un éclectisme illimité. L'Église jouissait d'un calme momentané qu'elle devait à l'insouciance religieuse du fils de Marc-Aurèle. Il n'y avait donc aucun obstacle à l'éducation libérale d'Origène ; il put étudier sans entrave les sciences dites *encycliques* ou préparatoires, qui comprenaient la géométrie, l'arithmétique et la grammaire. Mais c'est surtout sous le toit paternel qu'il trouvait l'aliment de sa vie morale. Léonides avait compris la haute mission d'un père de famille chrétien ; il se considérait comme le prêtre de sa maison, et il ne laissait à personne le soin de cultiver l'âme de son fils. Il lisait avec lui l'Évangile et lui en faisait appren-

1. Notre source principale est dans ses écrits que nous citons d'après l'édition de Delarue. Nous avons mentionné la réimpression qui vient d'en être faite. Le sixième livre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe contient une très-intéressante biographie d'Origène. Le panégyrique de Pamphyle, le discours d'adieu de Grégoire le Thaumaturge à Origène, sont aussi à consulter. La meilleure monographie allemande est celle de Redepenning en 2 volumes.

dre chaque jour quelques portions. Un libre entretien s'engageait après la lecture, et déjà l'on pouvait apercevoir chez Origène cette soif de connaître que rien ne put étancher et qui fut la passion de sa vie entière. Non content des premières explications qui lui étaient données, il poursuivait plus loin ses investigations avec une simplicité audacieuse. Ne voulant pas se contenter du sens littéral des Écritures, il cherchait toujours un sens caché et profond ¹.

Son père s'efforçait de contenir ce jeune et bouillant esprit dont le premier essor le laissait si loin en arrière. Il éprouvait une admiration mêlée de crainte pour cette hardiesse généreuse, et tout en cherchant à la maintenir dans de justes bornes bénissait Dieu du fils qu'il lui avait donné. Il reconnaissait que cette fougue et cette ardeur d'intelligence s'allumaient, non pas simplement dans un esprit curieux, mais dans un cœur pénétré de l'amour de la vérité. Dédaigneux de tout ce qui séduit et fascine les sens, de tout ce qui aurait pu le charmer et le distraire dans une riche et magnifique capitale comme Alexandrie, ne vivant que dans le monde invisible, appliquant aux plus hautes vérités et aux plus grands mystères du monde supérieur une imagination vivement émue et une pensée pleine de séve, donnant ainsi au christianisme la première fleur de ses belles facultés dans tout son éclat, Origène inspirait à ceux qui l'approchaient ce respect attendri que l'on éprouve pour une jeunesse pure à une époque de corruption et de scepticisme. Son père plus d'une fois baisa sa poitrine pendant son sommeil ; il y voyait un sanctuaire de l'esprit divin.

Il entendit aussi à cette époque les deux illustres catéchistes, ses devanciers, Pantænus et saint Clément ; ils exercèrent sur lui la plus grande influence. Il était prédestiné par sa nature à être leur disciple le plus fidèle. Il trouvait dans leur enseignement cette profondeur et cette subtilité qui lui faisaient souhaiter dès son enfance d'autres explications que les simples commentaires de son père. La conciliation entre la science et la foi essayée par ces grands docteurs répondait à ses plus vives aspirations. C'était un inestimable privilège pour un esprit tel que le sien que la rencontre d'un maître comme Clément, qui avait sur lui l'ascendant d'une grande supériorité morale et intellectuelle. C'est alors qu'il se lia d'amitié avec un jeune condisciple venu d'Asie Mineure pour entendre Clément. C'était Alexandre,

1. Eusèbe, *Hist. de l'Église*, VI, 1.

plus tard évêque de Jérusalem, qui devait lui être un précieux appui aux mauvais jours.

La persécution violente qui éclata sous Septime-Sévère sévit cruellement à Alexandrie. Le père d'Origène fut jeté en prison. La séparation fut amère pour celui qui lui était uni par les liens les plus intimes comme fils et comme chrétien. Son âme était partagée entre sa vive affection pour son père et son désir de le voir demeurer inébranlable dans sa fidélité. Connaissant la tendresse de son cœur paternel et craignant qu'elle n'amollît son courage, il lui faisait parvenir dans son cachot ces mots héroïques, mouillés sans doute de bien des pleurs : « Mon père, ne fléchis pas à cause de nous. » Il brûlait de le rejoindre pour mourir à ses côtés en confessant sa foi : il était comme possédé de la passion du martyre. Par ce côté s'échappait en quelque sorte l'impétuosité de sa jeunesse. En vain sa mère le suppliait d'avoir pitié d'elle ; il résistait à ses larmes. Le jeune chrétien ne pouvait demeurer en repos à l'heure où s'engageait le combat. On dut cacher ses vêtements pour l'empêcher de courir à la mort. Ce fut la plus violente ambition et la plus irrésistible tentation de ses jeunes années. Il devait apprendre que le courage d'une patiente obéissance est le plus réel de tous, et que personne n'a le droit de devancer son heure. Léonides fut mis à mort, ses biens furent confisqués et sa famille se trouva subitement dépourvue de son chef et plongée dans la misère. Un jeune homme de dix-huit ans était le seul appui de sa mère, mais ce jeune homme avait une énergie et un dévouement à la hauteur de sa tâche et qui devaient suffire à de bien autres devoirs.

Origène trouva un asile momentané chez une riche dame d'Alexandrie qui lui avait voué une maternelle affection. Malheureusement elle inclinait fortement à l'hérésie et s'était laissé prendre au langage brillant et sophistique d'un de ces gnostiques asiatiques qui ne dédaignaient pas l'intrigue et la ruse pour assurer l'ascendant de leur doctrine.

Comme il ne voulait vivre dans la dépendance de personne, et qu'il désirait s'affranchir de la protection d'une maison où l'hérésie était en honneur, il essaya de gagner son pain en donnant des leçons de grammaire. Il n'était, du reste, pas homme à se consacrer exclusivement à un enseignement purement littéraire. Sa foi était trop vive pour ne pas se répandre au dehors et pour qu'il ne s'efforcât pas de gagner ses élèves à ses plus chères convictions. L'école des catéchistes était alors dispersée, Clément s'était retiré en Asie Mineure. La persécu-

tion n'avait pas étouffé le désir de la vérité, au contraire, elle l'avait surexcité comme toujours, et les nobles cœurs inclinaient plus que dans les temps de calme vers la religion persécutée. Personne ne se présentait pour continuer la grande œuvre interrompue. Origène, n'écoulant que son zèle, la reprit d'abord dans des proportions plus humbles, se contentant d'instruire en particulier quelques païens qui avaient probablement suivi ses leçons de grammaire. De leur nombre étaient Plutarque et Héraclas, qui fut plus tard évêque d'Alexandrie. Il semble que ce soient ces païens qui aient demandé les premiers au jeune docteur de les instruire dans la parole divine, car Eusèbe rapporte qu'ils vinrent à lui de leur propre mouvement¹. Démétrius, l'évêque de Carthage, vit un signe providentiel dans le succès de l'enseignement d'Origène, et lui conféra malgré sa jeunesse la charge de catéchiste. Un jeune homme de dix-huit ans se trouva ainsi le successeur de Clément.

Rien n'est beau comme cette phase de la vie d'Origène. La persécution s'était ranimée sous un nouveau proconsul ; tous les jours de nouveaux supplices étaient infligés aux chrétiens. Enseigner la religion nouvelle dans des temps pareils, c'était jouer sa vie à chaque instant ; maître et disciples étaient sans cesse sous le glaive, et c'est entre deux bûchers qu'ils dissertaient sur les grandes questions qui les préoccupaient. Ils n'avaient pas de spacieux portiques ni d'élégantes villas pour leurs entretiens. Ils se réunissaient furtivement dans une demeure écartée, toujours exposés à être surpris et à passer de l'étude à la mort. Quelle théologie que celle qui était ainsi éclairée de la flamme des supplices ! Certes, si jamais hommes méritèrent le nom de philosophes, c'est bien ces jeunes savants d'Alexandrie qui aimaient la sagesse jusqu'à mourir pour elle, alors peut-être que plusieurs d'entre eux n'avaient fait que l'entrevoir dans de hâtives recherches. Cette école de théologiens martyrs voyait ses rangs s'éclaircir, et entre deux entretiens, entre deux chapitres d'une même étude, l'un d'eux était saisi et immolé.

L'exemple d'Origène contribua d'une manière efficace à soutenir le courage de ses disciples. On le voyait sans cesse dans la prison des pieux captifs, pour leur apporter des consolations. Il ne les abandonnait pas quand on les conduisait au supplice, et il leur donnait le baiser d'adieu sur le seuil même de l'arène ou au pied des bûchers. Plus

1. Eusèbe, VI, 3.

d'une fois le peuple amenté contre lui fut au moment de le lapider, et il n'échappa que par miracle. « La haine des païens contre lui, dit Eusèbe, était si violente à cause de la multitude de ceux qui apprenaient de lui notre sainte foi, qu'on les vit se rassembler en troupes nombreuses devant la maison où il demeurerait et mettre tout autour des soldats en faction. La fureur de la persécution était tellement allumée contre lui qu'il ne trouvait pas d'asile dans toute la ville d'Alexandrie, et qu'il était poursuivi de maison en maison. Un jour, comme il avait accompagné jusqu'au lieu du supplice son disciple Plutarque, condamné comme chrétien, il s'en fallut peu qu'il ne fût immolé sans jugement par ses concitoyens qui voyaient en lui l'auteur de la mort du jeune martyr ¹. » Un autre jour on s'empara de lui, on le traîna au temple de Sérapis en le contraignant à prendre des palmes pour les déposer selon la coutume sur l'autel du dieu égyptien. « Voici, s'écria-t-il, en brandissant les rameaux, voici les palmes triomphales non pas de l'idole, mais du Christ ². »

Au milieu de ces périls sans cesse renaissants, Origène n'en poursuivait pas moins le cours de son enseignement et de ses études. Sa soif de science était insatiable : lettres sacrées, lettres profanes, systèmes de toute école, rien n'échappait à ses investigations rapides mais toujours passionnées comme la conviction qui inspirait ses recherches et sa vie entière. Nous le verrons plus tard faire un pas plus décisif encore dans cette voie en suivant l'école d'un des plus illustres philosophes de l'époque.

Aucune préoccupation intellectuelle ne le détournait de ce qui, pour lui, l'emportait sur tout le reste, la poursuite de la perfection morale et la réalisation de l'idéal chrétien. Il était difficile qu'à Alexandrie et à cette époque cet idéal apparût sous une autre forme que celle de l'ascétisme.

Désireux de se soustraire à l'obligation d'enseigner la grammaire qui dérobaient un temps précieux à de plus hautes études et à un enseignement bien plus important, il vendit sa belle bibliothèque classique formée de manuscrits copiés de sa main pour une somme de quatre oboles qu'on devait lui payer journellement, afin de subvenir à son entretien. Ne prenant que les aliments nécessaires à le soutenir, s'astreignant aux jeûnes les plus rigoureux, la plus grande partie de

1. Eusèbe, VI, 3.

2. Epiham., *Hérésies*, 64.

sa nuit était donnée à l'étude, et tout d'abord à l'étude des saintes Écritures. Il ne réservait que peu d'heures au sommeil et c'était sur la terre nue qu'il prenait quelque repos. Jamais il ne buvait de vin, et il marchait nu-pieds comme le dernier des pauvres dans les rues d'une ville brillante et littéraire où la science menait à la richesse. Malgré les plus vives sollicitations, il refusait tout salaire de ses élèves, même des plus riches, déclarant que ce qu'il avait reçu gratuitement il voulait le donner gratuitement¹. L'austérité de sa vie était empreinte sur toute sa personne, sur ses traits amaigris où brillait la flamme immatérielle de l'âme, et sur ses vêtements usés. Il voulait pratiquer à la lettre le précepte de l'Évangile, qu'il ne faut pas avoir deux tuniques, ni prendre souci du lendemain. Cette obéissance absolue aux commandements du Christ lui paraissait surtout obligatoire pour ceux qui ont le mandat redoutable d'enseigner sa doctrine.

Écoutons, disait-il un jour dans une de ses homélies, ce que le Seigneur Jésus-Christ commande à ses prêtres : « Celui, dit-il, qui n'a pas renoncé à tout ce qu'il a n'est pas digne d'être mon disciple. » Je tremble en répétant ces mots : c'est moi-même, oui, moi-même que j'accuse et je formule ma propre condamnation. Jésus-Christ récuse comme son disciple celui qui possède quelque chose et qui n'a pas renoncé à tout ce qu'il avait. Et nous, que faisons-nous ? De quel front lire nous-mêmes ces déclarations et les exposer au peuple, alors que non-seulement nous n'avons pas renoncé à ce que nous possédons, mais qu'encore nous souhaitons d'acquérir ce que nous ne possédions pas avant de connaître Jésus-Christ ? Confondus par notre conscience comme nous le sommes, avons-nous le droit de taire et de cacher ce qui est écrit contre nous ? Non, je ne veux pas aggraver mon crime ; j'avoue, en présence de ce peuple qui m'entend, que ces choses sont écrites, lors même que je sais que je ne les ai pas réalisées². »

De telles paroles expliquent mieux que tous les témoignages contemporains l'influence du jeune maître d'Alexandrie. Il soulevait le premier sur ses épaules le fardeau qu'il voulait faire porter à ses auditeurs, et, avant de parler du dépouillement, il voulait lui-même être pauvre et dépouillé. Nous voilà bien loin des éloquentes dissertations de Sénèque sur la pauvreté, avec le commentaire pratique de l'or entassé dans la cave de sa maison. Origène pouvait dire à bon droit, en modifiant le fameux et triste adage de l'antiquité païenne : « Je vois et j'enseigne ce qu'il y a de meilleur, mais je m'efforce en gé-

1. Eusèbe, VI, 3.

2. Origen. *Homelii XVI in Genes.*, c. V.

missant de l'atteindre... » — Aussi s'écriait-on en le voyant : *Tel est son discours, telle est sa vie !* Sa vie était encore le plus beau de ses discours. Les plus illustres professeurs du musée d'Alexandrie, avec toute leur gloire et toute leur autorité, ne pouvaient lutter victorieusement contre ce jeune homme, héros et martyr de sa croyance; enseignant en secret, dans une chambre haute, du sein de la pauvreté et de l'opprobre, et couvrant d'un vêtement sordide son corps exténué par le jeûne et la fatigue.

On sait jusqu'où Origène porta l'ascétisme, en s'appuyant sur une déclaration de l'Évangile mal comprise; plus tard il comprit et avoua son erreur. C'est à cette époque qu'il suivit l'enseignement d'Ammonius Saccas, le père du néoplatonisme. Il n'éprouvait aucun scrupule à se livrer à ces vastes recherches. Elles lui semblaient une préparation et comme une introduction à la théologie chrétienne. Étudier la philosophie grecque, c'était à ses yeux, comme il le dit lui-même, prendre l'or des Égyptiens pour en faire les vases sacrés de l'autel. Il prenait hardiment la position d'un philosophe chrétien à Alexandrie, et il portait le manteau comme Justin martyr.

Il profita de la paix qui fut rendue à l'Église à la mort de Septime-Sévère, et qui dura pendant tout le règne de Caracalla, pour entreprendre le premier de ses grands voyages. Il désirait visiter l'Église d'Occident, si différente à tant d'égards de celle d'Orient, mais qui avait payé noblement son tribut à la persécution. L'Église de Rome lui offrait un intérêt particulier par son histoire et sa position. Elle était alors l'une des plus anciennes parmi les grandes Églises. C'est là qu'étaient morts saint Pierre et saint Paul. On y montrait encore leurs tombeaux. Les hérétiques les plus éminents et les plus dangereux y avaient passé, tout un peuple chrétien y avait été conquis sur l'idolâtrie. Puis Rome n'était-elle pas la capitale du monde, la ville impériale, la Babylone de l'Occident qui avait enivré tous les peuples à sa coupe de voluptés et qui exerçait encore une irrésistible fascination? Là seulement on pouvait voir le paganisme arrivé à ses dernières conséquences, étalant ses hontes et ses splendeurs et couvrant sa pourriture d'une pompe éclatante. Origène ne paraît pas avoir fait un long séjour à Rome. On ne saurait concevoir en effet ce qui l'y eût retenu. Il s'y trouvait dans un milieu très-étranger à ses préoccupations dominantes. La plus large part était faite à la pratique, au gouvernement intérieur de l'Église; les graves

questions de dogme et d'apologétique soulevées en Orient n'intéressaient que très-médiocrement ces esprits vigoureux et étroits, qui s'inquiétaient bien plus d'une modification dans la discipline et dans l'organisation ecclésiastique que de la discussion approfondie d'une doctrine.

II

De retour à Alexandrie, Origène se livra à l'enseignement avec une nouvelle ardeur. Ses disciples devinrent si nombreux, qu'il dut recourir à l'assistance d'Heraclas, qu'il avait formé lui-même. Il lui confia la classe des commençants et l'enseignement de toutes les sciences préparatoires, se réservant pour lui-même la philosophie et la théologie. Sa réputation se répandait de plus en plus. On en eut une preuve bien frappante. Un soldat romain arriva un jour à Alexandrie, du fond de l'Arabie, porteur d'un message qui devait paraître singulier en de telles mains. Son général l'envoyait demander à l'évêque Démétrius et au gouverneur d'Égypte qu'on lui envoyât de suite Origène afin de conférer avec lui sur la doctrine chrétienne. Celui-ci n'hésita pas et traversa le désert pour porter la vérité à cette âme altérée. Quelques années plus tard il fut mandé à Antioche par Mammée, la mère de l'empereur Alexandre Sévère, qui, désirant connaître la religion chrétienne, ne crut pouvoir mieux s'adresser qu'au célèbre docteur d'Alexandrie. Il resta quelque temps à cette cour libérale qui accueillait avec bienveillance toute doctrine religieuse, et n'avait d'autre tort que celui de ne pas faire un choix entre tant d'idées contraires. Origène exposa la vérité chrétienne à ces illustres auditeurs avec autant de franchise qu'à ses disciples d'Alexandrie, et il repartit en laissant dans leurs cœurs des impressions vives, mais qu'un éclectisme trop indécis devait rendre passagères ¹.

Pendant qu'il séjournait encore en Égypte, dans son zèle extraordinaire pour l'interprétation des livres sacrés, il se mit à l'étude de la langue hébraïque. Il voulait juger par lui-même de l'exactitude des traductions. Il pensait aussi que l'hébreu, étant la langue primitive de l'humanité, était destinée à devenir la langue universelle; il n'était pas loin d'attribuer une sorte de magie sacrée aux mots originaux des

1. Eusèbe, VI, 19, 21.

livres saints; c'était une concession aux superstitions de son temps. Précisément à l'époque où il se préparait à ses vastes travaux exégétiques, il forma une relation qui devait lui être infiniment précieuse. Un riche habitant d'Alexandrie, nommé Ambroise, s'était laissé séduire par l'une de ces nombreuses sectes gnostiques qui se multipliaient comme les fantômes d'une imagination malade. Ambroise fut du nombre de ces hérétiques consciencieux qui venaient trouver Origène pour s'enquérir de sa doctrine. Il fut ramené par lui à des croyances plus saines. Il conçut dès lors pour sa personne la plus vive et la plus reconnaissante affection, et un lien très-intime les unit l'un à l'autre. Ambroise mit sa grande fortune au service d'Origène, ou pour mieux dire, au service de la cause dont le savant docteur d'Alexandrie qui avait dissipé ses erreurs, était à ses yeux l'organe le plus puissant. Son unique désir était de donner à l'enseignement et aux écrits de son ami la plus large extension. Il savait bien qu'Origène ne recevrait pas une obole pour lui-même, mais qu'il accepterait tous les sacrifices pour la diffusion de sa croyance, parce qu'il s'agirait alors non de sa personne, mais de sa foi. Il éprouvait comme Clément une certaine répugnance à composer des livres. Il fallut qu'il y fût contraint par son généreux ami, qui le pressait incessamment et lui fournissait les moyens de répandre sa pensée. Il lui avait donné sept secrétaires qui se succédaient pour écrire sans relâche sous sa dictée et qui étaient aidés de nombreux copistes. Lui-même se faisait le plus zélé collaborateur de son illustre maître. Celui-ci lui a rendu le plus beau témoignage dans un fragment de lettre qui nous a été conservé : « Le pieux Ambroise, dit-il, qui s'est consacré à Dieu, pensant que j'étais vivement altéré de la parole divine, m'a excité au travail par son ardeur laborieuse et son amour des saintes lettres... Point de trêve à nos confrontations de textes : nous les poursuivons pendant le repas, et ensuite point de promenade ni de repos; nous nous remettons à l'étude et nous corrigeons avec soin les manuscrits. Bien loin de donner toute notre nuit au sommeil, notre travail se prolonge très-avant, sans parler de celui du matin qui se poursuit sans relâche jusqu'à la neuvième et quelquefois la dixième heure. Voilà le temps que doivent consacrer à la lecture et à l'étude approfondie des divins oracles tous ceux qui veulent accomplir un travail sérieux ¹. » C'était une belle et noble

1. Origenis *Epistola de Ambrosio. Opera*, I, p. 3.

association que celle de ces deux hommes, dont l'un donnait toutes ses préoccupations et sa fortune, et l'autre tout son génie au service d'une même cause. La maison d'Ambroise était devenue une sorte de monastère scientifique et chrétien, où le zèle seul prescrivait des règles sévères librement imposées et joyeusement observées; on eût dit un Port-Royal anticipé. Origène écrivit à cette époque, outre de nombreux ouvrages exégétiques, des *Stromates* ou mélanges, et des extraits des anciens philosophes; mais son ouvrage capital fut son livre sur les *Principes*, dans lequel, avec une parfaite loyauté, il exposait toute sa pensée philosophique et théologique.

Bornons-nous à en faire connaître les traits essentiels. Son système repose tout entier sur la liberté morale. C'est à elle qu'il demande en quelque sorte le mot de l'univers. Il en consacre le principe avec éclat dans sa théodicée. Dieu est pour lui l'être libre par excellence, qui est à la fois la justice et l'amour éternels. Il est esprit, et c'est par l'esprit que nous le saisissons. Le dogme de la Trinité est explicitement reconnu par Origène. Le Fils est l'image de la gloire et de l'amour du Père. Il est le Verbe éternel qui possède la vie, non par accident, mais substantiellement. L'Esprit-Saint rentre également dans l'unité de la Trinité. Tandis que l'action du Père s'exerce sur tous les êtres et celle du Fils sur les créatures raisonnables, l'action de l'Esprit se fait sentir sur les hommes pieux. La création est la libre manifestation de l'amour divin incessamment répétée. Chaque être a été doué de liberté, et ce sont les déterminations de sa volonté qui ont marqué sa place dans la hiérarchie de la création. Origène consacre de vastes développements à cette question du libre arbitre. Il s'efforce par une exégèse subtile et hardie d'écarter tous les textes sacrés qui pourraient l'embarrasser. Il poursuit audacieusement les conséquences de sa pensée, et depuis le soleil et les étoiles jusqu'au dernier des animaux, il montre dans toute existence enchaînée à la corporalité grossière le châtement d'une chute antérieure. Il admet bien que la matière a été créée de Dieu, mais c'est une matière subtile, éthérée, qui n'a aucun rapport avec le limon dont nos corps ont été pétris. On reconnaît ici clairement l'influence du platonisme oriental de l'époque. La création de notre monde a eu pour cause une déchéance dans une vie antérieure, et il est tout ensemble le théâtre de notre châtement et de notre purification. Naître ici-bas, c'est mourir à une vie plus haute, mais pour y revenir par de douloureuses épreuves que la rédemption rend seule fécondes. Après avoir établi

avec une grande force l'unité de l'Ancien Testament et du Nouveau, qui se relie l'un à l'autre comme la justice et l'amour, Origène consacre de longs développements au mystère de l'Incarnation. Il pousse jusqu'aux dernières limites le dogme des deux natures en Jésus-Christ et tombe dans le dualisme le plus tranché; il distingue entre le Verbe éternel qui s'est réellement incarné et la personnalité de Jésus à laquelle il s'est uni. L'Homme-Jésus a mérité ce suprême honneur par sa sainteté dans la vie antérieure. La plénitude de la divinité réside en lui, mais plutôt par une superposition que par une pénétration intime qui donne vraiment l'unité de la personne. La mort du Sauveur est considérée comme une rançon payée au démon, qui était devenu notre tyran légitime depuis le jour où nous nous étions volontairement donnés à lui. L'homme est sauvé par une participation morale et mystique à la fois à la vie du Christ, il y est prédisposé par sa nature même, qui dans ses profondeurs recèle une étincelle divine. Celle-ci brille jusque dans la nuit du paganisme, et, pleinement ranimée au foyer de toute vérité, nourrie et accrue par l'Esprit-Saint, elle devient une vie nouvelle et bienheureuse. Origène couronne son système par les radieuses perspectives d'un rétablissement final dans lequel tous les êtres retrouveront la félicité dans la sainteté, l'enfer vaincu ne troublera plus de ses plaintes et de ses blasphèmes la béatitude céleste, Dieu sera tout en tous. Tel est en substance ce système qui devait plus tard soulever tant d'orages. Sur plus d'un point, il s'éloignait des croyances généralement reçues comme constituant le christianisme. Nous n'avons pas à en faire ici l'apologie ni la critique; nous nous bornerons seulement à remarquer que dans le milieu où il fut élaboré il ne dépassait point la liberté tolérée de la pensée chrétienne. Il ne faut pas oublier qu'au commencement du troisième siècle, l'Église n'avait pas encore institué ces grandes et solennelles assises connues sous le nom de conciles généraux, dans lesquelles le dogme devait acquérir la précision d'un formulaire. La croyance trouvait son expression officielle dans la formule du baptême ou dans la formule un peu plus détaillée qui en était sortie par une sorte d'épanouissement et qui est devenue notre symbole des apôtres. L'Église se bornait alors à consacrer les grands faits de la rédemption, sans les systématiser. Irénée, quelque temps auparavant, avait opposé au gnosticisme ce qu'il appelait la foi de toutes les Églises. Il se contente d'exprimer en termes généraux la croyance à la chute, au pardon, à l'unité des deux Testa-

drie, Démétrius éprouva la plus vive irritation et se décida à frapper un grand coup. Origène, ignorant encore l'orage qui allait fondre sur sa tête, partit pour la Grèce. C'est à Athènes qu'il fit le plus long séjour, discutant avec les hérétiques, et probablement se mettant en rapport avec les philosophes de cette cité encore brillante, bien que profondément déchue de son haut rang. Il revint à Alexandrie par Éphèse où il rencontra de nouveaux hérétiques à combattre. Partout où il passait, il laissait les traces lumineuses de son grand esprit. De retour dans sa patrie, il croyait reprendre paisiblement le cours de son enseignement, et probablement obtenir de son évêque l'autorisation de prêcher dans l'église de sa ville natale. Mais tout était bien changé pour lui; il ne trouva plus que la froideur, la défiance et la sévérité, là où il avait toujours obtenu le respect et l'affection. Il pouvait facilement reconnaître, au seul abord des membres les plus influents du clergé d'Alexandrie, à cette solitude qui se fait si promptement autour de ceux qui sont menacés de quelque condamnation, qu'on préparait quelque sévère mesure contre lui. Le parti obscurantiste lui avait voué une haine implacable, et l'occasion était trop favorable pour n'en pas profiter. Il est certain que la question de doctrine qui ne fut pas invoquée officiellement contre Origène fut dès lors soulevée, car il nous apprend lui-même que l'on profitait pour lui faire tort de relations falsifiées de ses conférences avec les hérétiques¹. L'irritation de l'évêque déchaînait contre lui une opposition longtemps cachée, provoquée par la hardiesse de sa pensée, et probablement aussi par ses grands succès.

On se demande quels furent les motifs qui inclinèrent soudain Démétrius à des mesures violentes. Faut-il y voir, avec Eusèbe, une basse jalousie de l'autorité morale et de la gloire d'Origène²? La conduite antérieure de l'évêque d'Alexandrie ne justifie pas ce reproche; nous l'avons vu jusqu'ici empressé à favoriser l'enseignement d'Origène, et après l'avoir mis à dix-huit ans à la tête de l'école des catéchistes, le rappeler de Césarée dans la crainte de le perdre. On doit reconnaître néanmoins que l'influence d'Origène dans l'Église d'Orient se développait dans de telles proportions depuis qu'on l'appelait de toutes parts pour livrer des luttes décisives à l'erreur, qu'un évêque comme Démétrius, très-jaloux de son autorité, pouvait conce-

1. Édition Delarue, I, p. 3.

2. Eusèbe, VI, 9.

voir de l'ombrage de cette espèce d'épiscopat moral qui éclipsait tous les autres. Ce n'était pas pour le théologien et le docteur que Démétrius, homme de pratique et de gouvernement, éprouvait de la jalousie, mais bien pour le conseiller des Églises, universellement consulté en Grèce comme en Asie Mineure.

N'oublions pas qu'en même temps que l'influence d'Origène grandissait, sa liberté philosophique se manifestait avec toujours plus de hardiesse, et ces deux causes réunies pouvaient amener un revirement dans les dispositions de l'évêque. Toutefois, là n'est pas selon nous le motif principal de sa sévérité soudaine. Démétrius, nous l'avons fait pressentir, appartenait au parti hiérarchique qui, surtout dans les grandes Églises, tendait à se constituer. La promptitude et l'énergie de sa protestation, lors de la consécration d'Origène, suffirent pour révéler ses tendances. Origène, au contraire, sans tomber dans les exagérations du montanisme, appartenait évidemment au parti plus libéral qui surveillait avec inquiétude les empiétements de l'épiscopat, et signalait sans ménagement son envahissante ambition. Ces dispositions étaient connues de Démétrius, et la consécration de son subordonné à Césarée lui parut une conséquence de cet esprit indépendant qu'il voulait extirper à tout prix. L'acte n'était pas illégal en soi, mais il heurtait de front toutes ses prétentions ouvertes ou cachées; il était nécessaire de prendre immédiatement une prompte et ferme décision à l'égard d'un homme qui exerçait autant d'ascendant qu'Origène. Il suffisait que l'évêque manifestât cette intention, pour que toutes les passions qui s'agitaient en secret autour du grand philosophe chrétien éclatassent. Origène prévint ce qui allait arriver. Il aurait pu s'appuyer sur un parti nombreux, après tant d'années d'un enseignement incomparable, et soutenir à armes égales la lutte contre Démétrius, car il était bien assuré que les évêques qui l'avaient consacré ne l'abandonneraient pas et opposeraient à une condamnation épiscopale une approbation d'égale autorité. Mais Origène aurait craint par-dessus tout de diviser l'Église. Les intérêts de la foi passaient bien avant ceux de sa personne; il était disposé à tous les sacrifices pour empêcher l'éclat funeste d'une rupture; et, avec un désintéressement qu'on ne saurait trop admirer, il prévint, par un prompt départ, les mesures rigoureuses qu'il prévoyait, mais sans avoir remis à Héraclas le soin de continuer son enseignement.

Bien loin d'être apaisé par la démarche conciliatrice d'Origène, Démétrius résolut de pousser énergiquement à la condamnation de

celui qu'il ne considérait plus que comme un rebelle. Il convoqua un synode composé d'évêques égyptiens où il fit siéger les prêtres de son clergé. Origène y fut déclaré indigne de sa charge de catéchiste et exclu de la communion de l'Église d'Alexandrie. On n'osa pas le déposer comme ancien ou prêtre de l'église de Césarée. Une partie de l'assemblée répugnait probablement à cette immixtion dans une décision prise par une autre Église. Démétrius, qui voulait arriver à ses fins, réunit, d'après le témoignage de Pamphyle, un second synode où il ne fit entrer que ses partisans, et obtint sans délibération tout ce qu'il voulut, c'est-à-dire la déposition d'Origène comme prêtre¹. Ce procédé révèle chez lui de tristes et mesquines passions. Démétrius invoqua d'abord contre Origène l'acte imprudent de sa jeunesse, et le présenta comme un motif d'exclusion des ordres sacrés; mais il s'appuya surtout sur l'irrégularité de sa consécration au sein d'une Église étrangère; il fit valoir sans doute que, selon la constitution particulière de l'Église d'Alexandrie, cette consécration donnait des droits considérables à celui qui en était revêtu, puisque l'évêque de cette ville y était encore nommé par le libre choix des anciens. Il est certain que les rancunes théologiques se donnèrent largement carrière dans ces deux synodes; l'excommunication ne se comprendrait pas sans ce dernier motif d'accusation. C'est ainsi que tous les services rendus par le grand docteur étaient oubliés, et qu'une haine implacable sacrifiait sans pitié cette illustre victime à la hiérarchie naissante. Origène était excommunié de l'Église à laquelle il avait gagné tant de milliers d'adhérents, pour apprendre au monde ce qu'il en coûte de servir la cause de la liberté.

Démétrius ne se contenta pas de la double condamnation qu'il avait obtenue. Il se hâta de la faire connaître à toutes les Églises par des lettres², et les Églises de Palestine firent seules exception à l'universelle approbation qu'il reçut de sa conduite. Ce fut un temps de poignante souffrance pour un homme comme Origène, qui vivait encore plus par le cœur que par l'esprit, et qui avait gardé le plus tendre attachement à l'Église qui le rejetait. Il n'avait pas ces consolations maudites de l'orgueil qui se redresse sous l'outrage et rend injure pour injure. Il détestait l'hérésie plus que personne, et il savait bien que ses vues particulières n'allaient pas jusqu'à l'exclure de la

1. Photius, codex 118.

2. Saint Jérôme, *De viris illustribus*, 54.

communion chrétienne dans laquelle tout son être était enraciné par ses moindres fibres. Quel déchirement pour lui d'en être violemment séparé ! Il croyait à son bon droit, mais cela ne l'empêchait pas de gémir sous le coup qui le frappait. Néanmoins, aucune parole de colère ne se mêla à sa plainte, et il fut plus grand aux jours de l'opprobre et de l'abandon, qu'il ne l'avait été aux jours de la prospérité. Nous retrouvons la trace toute vive de ses impressions dans ceux de ses écrits qui datent de cette époque.

« Après que j'eus quitté l'Égypte, dit-il dans ses Commentaires sur saint Jean, comme Israël délivré par Dieu, mon ennemi m'attaqua de la manière la plus violente par ses nouvelles lettres vraiment opposées à l'Évangile, et souleva contre moi tous les vents égyptiens. » Il crut devoir laisser passer cette première agitation qui troublait sa pensée et le rendait peu apte à commenter la vérité divine. « Maintenant, ajoute-t-il, que les flèches enflammées lancées contre nous ont été vaines, car Dieu les a éteintes, et que notre âme s'est accoutumée à ce qu'elle doit souffrir pour le Verbe céleste, je dois supporter plus facilement les embûches de mes ennemis. Ayant retrouvé quelque sérénité, je ne veux pas différer de reprendre la suite de mes travaux ; je demande à Dieu, qui veut m'enseigner dans le sanctuaire de mon âme, de m'assister, afin que je termine l'édifice de mes Commentaires sur saint Jean. » Il n'était pas possible de parler avec plus d'élévation de ses adversaires, ni de chercher une plus noble consolation.

Une lettre d'Origène à ses amis d'Alexandrie nous a été conservée ; elle dénote le même oubli des injures, la même absence d'esprit de vengeance, la même charité accompagnée du vif sentiment de l'injustice : « Est-il nécessaire, écrit-il, de rappeler les discours des prophètes par lesquels ils réprimandent si souvent les pasteurs, les anciens du peuple, ses prêtres et ses princes ? Vous pouvez, sans moi, les détacher des Écritures, et reconnaître clairement que le temps est venu dont il est dit : *Ne vous confiez pas à vos amis, et ne mettez pas votre espoir dans les princes.* Maintenant est accompli l'oracle : « *Les chefs de mon peuple m'ont ignoré ; ils sont sages pour faire le mal, mais ils ne savent pas faire le bien.* Nous devons bien plus les prendre en compassion que les haïr, et bien plutôt prier pour eux que les maudire. Nous avons été créés pour bénir et non pas pour maudire. »

Origène ne s'est jamais départi de cette magnanimité chrétienne,

et il demeure le modèle du théologien persécuté par l'étroitesse orgueilleuse. Aussi doux que Fénelon sous l'anathème, il a maintenu sa conviction sans faiblir, et ne s'est ni irrité ni rétracté.

IV

Fixé à Césarée, après un court séjour en Palestine, il reprit tous ses travaux, et son école fut bientôt aussi florissante qu'à Alexandrie. On y remarqua la même affluence, la même vie intellectuelle et morale, la même piété fervente. Mais les études calmes ne se poursuivaient pas longtemps à cette époque de combat. La persécution qui éclata sous Maximin dispersa le maître et les disciples. Origène eut la douleur de voir son ami Ambroise jeté en prison ; il lui écrivit à cette occasion son *Traité sur le Martyre*, dans lequel nous retrouvons un écho prolongé de ces mâles paroles que dans son enfance il faisait parvenir à son père captif : *Ne fléchis pas pour nous !*

Il trouva un asile en Cappadoce, d'abord chez l'évêque Firmilien, puis chez une riche dame, nommée Juliana, qui avait hérité de la bibliothèque de Symmaque, le traducteur syriaque de l'Ancien Testament. Ce fut une précieuse ressource pour Origène. Il passa deux ans dans cette retraite, et c'est de là qu'il écrivit son *Traité sur la Prière*.

La persécution de Maximin ayant pris fin à sa mort, vers l'an 238, Origène revint à Césarée. Nous le voyons bientôt à Nicomédie, puis à Athènes. C'est là, dans cette ville où saint Paul avait lu, de son profond regard, sur l'autel au Dieu inconnu le pressentiment de la religion du Christ au sein de l'humanité païenne, qu'Origène écrivit le plus poétique de ses ouvrages, son commentaire sur le *Cantique des cantiques*. Considérant l'âme humaine comme la fiancée du Verbe pour lequel elle est créée, il fait des chants brillants du poète hébreu l'hymne d'un amour plus grand et plus saint, l'expression tendre et passionnée des aspirations de la conscience vers l'époux céleste. Le souffle du discours de Paul à l'aréopage anime ces quelques pages, dans lesquelles la paraphrase s'élève à la hauteur d'un lyrisme inspiré.

De retour à Césarée, il poursuivit avec zèle ses travaux exégétiques. C'est alors qu'il acheva son écrit sur saint Jean, et qu'il continua ou trep rit ses commentaires sur les autres évangiles et les épîtres.

Ceux qu'il fit sur Ésaïe et Ézéchiël sont aussi de cette époque. Une circonstance bien remarquable révéla de nouveau toute son autorité morale dans l'Église. Une hérésie qui pouvait devenir dangereuse venait d'éclater en Arabie, à Botsra. Bérylle, évêque de cette ville, en était l'instigateur; il avait porté atteinte au grand dogme de l'Incarnation en niant la préexistence du Verbe, et par conséquent la pleine divinité de Jésus-Christ. Un synode avait été convoqué pour apprécier sa doctrine, et il avait été condamné; mais il n'était pas disposé à céder, et un schisme était sur le point d'éclater. Les évêques qui avaient siégé à ce synode étaient ses juges et non ses ennemis. Ils désiraient sincèrement le ramener dans le bon chemin, car sa piété et sa droiture étaient incontestables. Ils ne crurent pouvoir mieux faire que de confier cette noble tâche au grand excommunié d'Alexandrie; ils sentaient qu'une fois le terrain de l'autorité extérieure abandonné pour celui de la libre persuasion, nul ne pouvait remplacer Origène pour ramener un esprit égaré mais sincère. Victime lui-même d'un coup d'autorité, il n'inspirait aucune défiance, il ne venait point signifier les arrêts d'un concile, il venait combattre à armes égales et loyales. En réalité, il avait en plus ce qu'il semblait avoir en moins; sa force était dans sa faiblesse, car tout ce qui est retranché à l'autorité extérieure est gagné pour la persuasion. « Origène, dit Eusèbe, après s'être entretenu familièrement avec lui pour chercher à le bien comprendre, et s'être enquis de son erreur, le persuada par le raisonnement, et le ramena par la discussion comme par la main dans la voie de la vérité¹. » Un plein succès couronna ainsi la mission d'Origène, et l'Église put apprendre, par l'exemple de cet hérétique reconquis par un docteur excommunié, l'inanité des coups d'autorité et la puissance de la libre persuasion. Plût à Dieu qu'elle s'en fût souvenue dans ses luttes nombreuses contre l'erreur qu'un système contraire rendit si souvent stériles! Peu de temps après, on vit éclater en Arabie une nouvelle hérésie qui prétendait que le corps humain serait détruit à la mort pour être créé une seconde fois à la résurrection. Origène fut chargé par les évêques de la contrée de réfuter publiquement cette opinion dans un synode tenu à cet effet. Il ne réussit pas moins dans cette mission si honorable pour lui. « Il disputa, dit Eusèbe², avec tant de force, qu'il amena les hérétiques à

1. Eusèbe, VI, 33.

2. Eusèbe, VI, 37.

qu'il n'est pas exclusivement propre au christianisme, et qu'il serait possible d'en trouver quelque équivalent dans l'antiquité païenne. C'est ce courant d'idées qui fait du livre contre Celse, pour l'apologétique de tous les temps, une mine inépuisable, en même temps qu'un modèle incomparable de cette royale méthode morale, inaugurée par les saint Jean et les saint Paul, qui seule peut aboutir, parce que seule elle transporte la lutte dans le cœur et la conscience, c'est-à-dire au centre de la vie supérieure dans l'homme.

V

Nous sommes parvenus au point culminant de la carrière d'Origène. La plupart de ses grands travaux sont terminés ; il est dans la plénitude de ses belles facultés. C'est le moment d'apprécier non pas son système théologique dont l'exposition ne serait pas à sa place ici, mais les qualités et les défauts de son grand esprit. Origène a possédé au plus haut degré l'étendue de la pensée, il a voulu faire rentrer sous la domination du Christ toutes les sphères de la connaissance, le passé de l'humanité comme son avenir. Mais on peut se demander s'il a étreint tout ce qu'il a voulu embrasser et s'il n'a pas plus d'une fois subi l'influence des idées étrangères qu'il prétendait dominer. Il est évident, selon nous, que s'il a eu raison de reconnaître avec Clément la mission providentielle de l'ancienne philosophie, il lui a fait la part trop large dans son système. Le manteau du philosophe platonicien recouvre trop souvent le chrétien et il se souvient trop d'avoir été le disciple d'Ammonius Saccas.

Le grand reproche qu'on peut lui faire comme à la philosophie platonicienne sous toutes ses formes, c'est de manquer du sens du réel, c'est de tomber dans un idéalisme outré qui dénature ce qu'il croit transfigurer, et qui, après avoir commencé par rejeter ou condamner absolument l'élément corporel, finit par mépriser partout la réalité, c'est-à-dire le fait, pour lui substituer une chimère ou un rêve ; le monde des idées peuplé des fantômes d'une imagination spéculative est préféré à la création divine dans laquelle l'idéal véritable se retrouve sous le vêtement de la réalité. Cette tendance, déjà reconnaissable chez Platon, atteint son dernier terme dans le néoplatonisme et le gnosticisme du troisième siècle, et, bien que tempérée par des croyances très-positives, elle a exercé une grande et funeste influence

sur Origène. Lui aussi a trop dédaigné non-seulement la corporalité, pour laquelle il professa toujours une répugnance vraiment platonicienne, mais encore la réalité. De là les étranges transformations qu'il fait subir à la doctrine chrétienne comme à l'histoire évangélique. Il quitte sans cesse le terrain solide des faits pour s'élancer dans la région nébuleuse de l'allégorie. De là aussi le vice capital de son interprétation, sa fameuse théorie du triple sens des Écritures. Distinguant entre le sens littéral, le sens typique et le sens profond, il se ménage des ressources inépuisables pour échapper aux difficultés du texte, et il ne voit pas qu'il se prive le plus souvent de sa vraie richesse.

Cet idéalisme eût été plus funeste à Origène, s'il n'eût pas été tempéré par le sérieux de ses croyances ; mais il fut maintenu dans la grande ligne de la foi chrétienne par la profondeur de son sens religieux. Bien qu'il fût incontestablement l'un des premiers savants de son temps, il ne fléchit jamais le genou devant cette idole de la science qu'adorait alors la philosophie grecque et que relevait la gnose hérétique. Il mit toujours la conscience au-dessus de la science et la liberté morale, comme un air vivifiant, circule au travers de tout son système. Elle n'a pas eu de défenseur plus ardent, plus habile.

Un jeune disciple d'Origène, devenu plus tard un grand évêque, sous le nom de Grégoire le Thaumaturge, nous a peint en vives couleurs son influence comme maître de la jeunesse dans le discours d'adieu qu'il lui adressa. Venu à Césarée par une circonstance fortuite du fond de la province du Pont pour accompagner sa sœur, mariée à un magistrat de cette ville, et pour en repartir quelques jours plus tard, il fut comme enchaîné, ainsi que son frère qui l'accompagnait, par la parole éloquente et persuasive d'Origène. Celui-ci les gagna d'abord à l'étude de la philosophie qu'il leur recommanda en termes généraux mais pressants, puis il les amena à cette philosophie sublime du Christ qui était pour lui la vérité absolue. Ce ne furent pas tant ses discours que son influence morale qui les arracha subitement à leur patrie, à leur famille, à leurs études de droit déjà commencées et qui pouvaient les conduire aux honneurs, c'était ce charme austère qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, c'était ce je ne sais quoi de divin qui émanait de lui. « L'amour pour lui, dit Grégoire, était comme un trait qui s'enfonçait dans le cœur et ne pouvait plus s'en arracher, ou comme une étincelle qui embrasait l'âme. En l'écoutant, la philosophie, et surtout, celui qui l'enseignait, semblaient préférable à tout. C'est qu'il y avait le plus merveilleux accord entre sa doc-

trine et sa vie. Il n'enseignait pas la morale par ses paroles seulement, mais encore par ses actes. Il excitait au bien encore plus en l'accomplissant qu'en le définissant. « Nous n'étions, ajoute Grégoire, ni justes, ni tempérants, ni doués d'aucune vertu, mais cet homme admirable, tout pénétré de l'amour du bien, nous l'a fait aimer avec une grande ardeur. La beauté de la justice brillait sur sa face d'un splendide éclat. » Un tel enseignement était admirablement fait pour féconder l'âme et l'esprit de ceux qui l'avaient reçu. On en recueillait plus que des connaissances variées ; il avait déposé dans le cœur des germes vivants qui devaient se développer même loin du maître. C'était la consolation de Grégoire en se séparant d'Origène, après le plus pathétique adieu.

Les grandes qualités du cathéchiste devaient se retrouver chez le prédicateur. Origène, depuis le moment où il fut élevé à la charge d'ancien à Césarée, prêcha régulièrement dans cette ville. De nombreuses homélies prononcées par lui nous ont été conservées. Son ton est d'ordinaire calme ; son langage n'est ni brillant ni passionné ; il n'a point l'éloquence pressante, incisive d'un Tertullien, mais il est dégagé de toute fausse rhétorique. Quand le sujet l'y porte, il s'élève très-haut. Son style est ample et abondant. Son imagination est sereine, elle répand une lumière douce et égale, plutôt que ces éclairs vifs et rapides dont l'effet immédiat est plus grand, mais plus trompeur. Il n'y a pas trace chez lui d'une fausse solennité sacerdotale qui cherche à imposer des vérités qu'elle se sait incapable de communiquer par la persuasion. Il avoue sans détours sa faiblesse, et souvent il réclame humblement les prières de ses auditeurs. Cette parole simple, émue, toujours vraie et sincère trouve sûrement le chemin des cœurs, tandis que parée d'une vaine pompe ou étayée d'une fausse autorité elle mourrait sans écho. En lisant les homélies d'Origène on se sent constamment en contact avec un grand chrétien qui a compris que la vraie grandeur consiste à s'oublier soi-même.

VI

Le moment allait bientôt venir où Origène serait enlevé à cette activité si riche et si féconde. Il était prêt à supporter l'épreuve de la souffrance comme il était prêt à supporter l'épreuve plus difficile de la tranquillité extérieure. Peu de temps avant que la paix fût

retirée à l'Église il écrivait les paroles suivantes qui révèlent ses dispositions : « Pour nous, nous sommes prêts à subir la persécution, quand Dieu permettra au tentateur de la soulever contre nous. Tant que Dieu permet que nous en soyons exempts et que nous menions une vie étrangement tranquille dans un monde qui nous hait, nous nous confions en Celui qui nous a dit : Prenez courage, j'ai vaincu le monde. Mais s'il veut que nous rentrions dans les luttes et les combats pour la piété, nous répondrons aux assauts de nos ennemis par ces mots : « Je puis tout par le Christ qui me fortifie. »

Cette dernière prévision ne tarda pas à se réaliser. L'effroyable persécution qui éclata sous Dèce fut, comme on le sait, aggravée par les tortures auxquelles l'empereur voulait que l'on soumit les chrétiens, pour les amener à l'apostasie. Origène s'était retiré à Tyr aussitôt la promulgation du décret, qui fut affiché dans toutes les villes et dans toutes les bourgades. Il y aurait eu de l'imprudence pour lui à rester à Césarée ; il y était trop connu pour n'être pas désigné dès le premier jour aux bourreaux. Mais la persécution fut trop générale et trop violente pour qu'il y échappât. Le vœu de sa jeunesse était enfin exaucé, il lui était accordé de souffrir pour sa cause, sans qu'on pût l'accuser de la moindre témérité. Il s'était scrupuleusement conformé à la volonté de son maître qui avait conseillé la fuite quand elle était possible. Il accueillait maintenant avec une joie pure et profonde ces ignominies et ces tourments qu'il devait endurer pour sa foi. La fureur des persécuteurs s'acharna sur ce vieillard dont le corps était épuisé par l'ascétisme et les travaux les plus constants et les plus vastes. Non-seulement il fut chargé de liens, mais encore il fut exposé à diverses tortures. On le jeta dans les plus sombres profondeurs de la prison. Un collier de fer entourait son cou, ses pieds furent comme broyés pendant quatre jours dans les ceps. Il résista à toutes les souffrances et à toutes les menaces, car on lui annonçait sans cesse qu'il allait périr par le feu. Ses persécuteurs ne l'envoyèrent néanmoins pas au bûcher par un dernier raffinement de haine, s'imaginant ainsi lui refuser la couronne du martyr¹. Bien que brisé par tant de souffrances, Origène eut encore la force d'adresser des paroles de consolation à ses frères ; son dernier souffle fut pour eux et il mourut comme il avait vécu, aussi ardent pour sa foi sous ses cheveux blancs qu'il l'avait été dans sa première jeunesse. Son tombeau sub-

1. Eusèbe, VI, 39.

sista pendant longtemps à Tyr. Son nom était gravé mieux que sur le marbre dans le cœur de ses disciples, et, malgré les objections que son système devait soulever et les polémiques passionnées qu'il devait exciter, il laissait la mémoire de l'un des plus grands théologiens et de l'un des plus grands saints que l'Église eût possédés. Il est un mot de lui qui le peint tout entier. « La charité, a-t-il dit à plusieurs reprises, est une souffrance, une passion. *Charitas est passio.* » Aimer la vérité jusqu'à souffrir pour elle dans le monde et dans l'Église, aimer l'humanité avec une poignante sympathie, étendre ses compassions plus loin encore, ne respecter aucune borne dogmatique dans l'élan ou le rêve de cette charité douloureuse, ne comprendre l'amour que dans le sacrifice et s'immoler sans réserve à sa cause, c'est tout Origène.

GOETHE ET SCHILLER

PAR M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

VII

CORRESPONDANCE ENTRE GOETHE ET SCHILLER¹.

LA REPRÉSENTATION DE LA TRILOGIE DE WALLENSTEIN.

(1798-1799)

Nous avons vu Goethe, impatient de tenir enfin la première pièce de la trilogie de *Wallenstein*, partir subitement pour Iéna, le 22 septembre 1798, bien résolu cette fois à dominer toutes les indécisions de son ami. Il arrive; le voilà au vieux château, dans le logement qui lui est toujours préparé, dans cette pittoresque solitude où il s'est retiré si souvent pour écouter, loin du bruit de Weimar, les voix de la poésie ou de la science. Aujourd'hui, ce n'est pas un poème, un drame, un roman, ce ne sont pas des méditations scientifiques qui l'appellent à Iéna chez son vieux compagnon Knebel, c'est la nécessité de harceler Schiller et de débarrasser ce mâle génie des liens qui l'entravent encore. La poésie et l'esthétique se disputent l'auteur de *Wallenstein*; il s'agit d'écarter un instant l'esthétique, d'éloigner la philosophie de l'art et ses scrupules sans fin; il faut rendre à sa libre inspiration cette conscience sublime et timorée. Goethe, si patient dans ses méditations, si ardent et si prompt dans l'exécution de ses œuvres, est persuadé que Schiller a suffisamment médité son drame; le poète de *Wallenstein* a conquis le droit de se livrer à son génie, et surtout l'heure est venue de se borner, d'arrêter les dernières lignes

1. Voir les 37°, 38°, 39°, 40°, 41° et 42° livraisons.

du tableau, de ne plus se perdre dans la casuistique des détails. « C'était un spectacle affligeant, disait Goethe trente ans plus tard, de voir un homme comblé de dons si extraordinaires se tourmenter ainsi avec des formules philosophiques qui ne pouvaient lui servir à rien ¹. » Goethe est donc venu affranchir l'imagination de Schiller. Par sa présence et ses excitations, dût-il l'importuner un peu, il veut l'obliger à terminer *le Camp de Wallenstein* et à livrer aux acteurs de Weimar cette première partie de la trilogie. Voilà pourquoi il s'est logé au vieux château. Il a besoin d'être à Iéna, mais non pas trop près de Schiller. Il faut qu'il l'encourage et le soutienne, il ne faut pas qu'il le dérange. Ils se verront à dîner, à souper, à la promenade, ils prendront le thé ensemble, et chacune des paroles de Goethe sera un aiguillon pour son ami. Afin que ces excitations soient plus vives, il y mêlera l'exemple : lui aussi, il travaillera au *Camp de Wallenstein*, il composera un chant de soldats que les bandits du duc de Friedland entonneront au lever du rideau. Ne faudra-t-il pas que Schiller se décide enfin à lui dire : « Voici mon œuvre, emportez-la ? »

Le 30 septembre 1798, Schiller écrivait à Koerner : « Goethe ne m'a pas laissé un seul instant de repos avant que je lui eusse livré *le Camp de Wallenstein*. » L'œuvre est donc terminée, et Goethe, emportant son trophée, retourne à Weimar le 1^{er} octobre.

Cette semaine décisive, du 22 septembre au 1^{er} octobre, ces journées fécondes qui nous montrent les deux poètes dans une attitude si différente et tous deux si dévoués l'un à l'autre, n'ont pas dû enrichir leur correspondance écrite. Si nous avions leurs entretiens intimes pendant cette curieuse période, combien de détails de leur physiologie, quels traits de mœurs et de caractère nous seraient tout à coup révélés ! « Goethe ne m'a pas laissé un seul instant de repos, » avec quels sentiments Schiller traçait-il ces paroles ? Était-ce une plainte, ou un cri de reconnaissance, ou l'explosion d'un naïf orgueil ? Qui ne voudrait enfin assister à ces scènes familières ? Qui ne voudrait voir Goethe tour à tour affectueux et grondeur, si tendre dans ses reproches, si impérieux dans sa sollicitude, et Schiller agité, inquiet, non moins obsédé par ce maître exigeant que par son démon intérieur et s'efforçant de les satisfaire l'un et l'autre, *magnum si pectore possit*

1. *Gespraeche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, 1823-1832, par J. P. Eckermann ; Leipzig, 1836, 1^{er} vol. p. 88.

excussisse deum ? Malheureusement, sur tous ces points nous en sommes réduits aux conjectures ; les deux billets que nous insérons ici n'ont d'autre intérêt que de rappeler cet épisode, de constater la présence de Goethe à Weimar, et de faire songer au rôle si important qu'il y a joué, selon le témoignage de Schiller lui-même dans sa lettre du 30 septembre à Koerner.

Goethe à Schiller.

Iéna, le 29 septembre 1798.

Je vous prie de m'envoyer par le porteur votre *Guerre de Trente ans* ; j'en ai besoin pour la chanson du commencement, et pour plusieurs autres points de la pièce.

Je n'irai pas vous voir ce soir, car je veux rester jusqu'à la nuit au camp de *Wallenstein*...

Je viendrai demain dîner avec vous, si vous le permettez, afin de nous entendre sur bien des choses.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 29 septembre 1798.

Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous voir aujourd'hui ; par un ciel aussi sombre, le plaisir de converser est une consolation unique.

Je tâcherai de finir ma part du *Prologue* destiné à l'ouverture du théâtre, et dont nous avons arrêté le plan ensemble. Il est déjà bien avancé et j'espère pouvoir vous le lire demain après le dîner.

Vous aurez la *Guerre de Trente ans* dans une demi-heure d'ici.

SCHILLER.

Le *Prologue* dont il est question ici n'est pas le *Camp de Wallenstein*, ce vif tableau de l'Allemagne pendant la guerre de Trente ans que Schiller appelle *comédie* dans ses lettres à Koerner, et *Prélude* (*Vorspiel*) dans ses lettres à Goethe ; il s'agit d'un discours en vers qui devait inaugurer le théâtre nouvellement restauré de Weimar, et servir en même temps d'introduction à la trilogie du poète. Dans cette lettre du 29 septembre, Schiller parle seulement de la part qu'il devait prendre à la rédaction de ce *Prologue* ; il le fit tout entier, sauf quelques corrections de Goethe, et ces vers, nous le verrons tout à l'heure, sont le magnifique programme de l'ère nouvelle que *Wallenstein* ouvrait à la scène allemande. Pendant que Schiller écrit son *Prologue*, la troupe de Weimar est à l'œuvre ; les rôles sont distribués pour le *Camp de Wallenstein*, chacun rivalise de zèle et Goethe dirige

les répétitions. Il restait encore à écrire la scène où un capucin, dans le style du temps, vient sermonner les Croates de Wallenstein; Goethe avait promis de s'en charger, Schiller étant occupé du *Prologue*, mais il est obligé de retirer sa promesse. Les costumes à choisir, les acteurs à dresser, mille soins de détail à surveiller de près et mille indications à donner, tout cela lui prend ses journées entières. Schiller écrira donc le sermon du capucin; seulement, pour lui venir en aide, Goethe lui envoie un écrivain de ce temps-là, un sermonnaire du dix-septième siècle, Abraham a Sancta-Clara, le type le plus burlesque et le plus audacieux de ce que pouvait être l'éloquence religieuse au milieu des infamies de la guerre de Trente ans. Schiller, enchanté de cette révélation, met hardiment à profit l'éloquence du *père Abraham*; il le traduit ou l'imité sans scrupule, mais il l'imité en poète et le traduit en artiste. *Le père Abraham* est pour lui *un modèle incomparable devant lequel il faut se mettre à l'œuvre avec respect*. Ces derniers préparatifs de la pièce occupent les deux poètes pendant la première semaine du mois d'octobre; la messagère qui porte les lettres de Weimar à Iéna est impatiemment attendue des deux côtés.

Le même au même.

Iéna, le 2 octobre 1798.

Nos dames poètes de Weimar, Amélie Imhof et ma belle-sœur, sont venues me voir, ce qui m'a empêché de terminer le *Prologue* qui ne demandait plus que quelques heures de travail. Je vous l'enverrai par la poste; je suis content des dispositions de l'ensemble et j'espère qu'il répondra à vos vues. Dites-moi, par le retour de la messagère, si vous croyez que je pourrai, sans inconvénient, faire imprimer ce poème dans l'*Almanach des Muses*. Par là je grossirais cet Almanach, et augmenterais le nombre des morceaux signés par moi tout en donnant à ce prologue une publicité de plus, sans que le public le voie avant l'époque voulue, puisque aucun exemplaire de l'*Almanach* ne sortira de ma main avant la fin de la semaine prochaine. Si vous trouvez quelques changements à faire au *Prologue*, ayez la complaisance de m'envoyer un exprès afin que je puisse faire usage de vos conseils dans la correction des épreuves.

Je vous supplie instamment de m'envoyer les couvertures et les gravures pour l'*Almanach des Muses*.
SCHILLER.

Handwritten signature.

Handwritten signature.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 3 octobre 1798.

Vous ferez très-bien d'insérer le *Prologue* dans l'*Almanach des Muses*, puis il voyagera dans bien d'autres recueils encore ; il faut que nous nous arrangions à être partout, et cela ne nous manquera pas.

Ayez la bonté de m'envoyer ce *Prologue* dès qu'il sera terminé ; la préparation est excellente et l'exécution y répondra.

J'espère recevoir les couvertures et les gravures de l'*Almanach des Muses* avant que cette lettre parte.

Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui, la confusion est trop grande chez moi.

GOETHE.

Vous trouverez ci-joint les gravures et les couvertures qu'on vient de m'envoyer, je n'ai pas même eu le temps de les compter ; faites-le et dites-moi combien il vous en faudra encore, afin qu'on prenne les mesures nécessaires, car tout le monde est très-occupé ici.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 4 octobre 1798.

Voici le *Prologue* ; puissiez-vous en être content ! Je crois qu'il faudrait supprimer tout ce que j'ai mis entre parenthèses, car il y a bien des choses qui ne se disent pas, mais qu'on lit avec plaisir, et la solennité inséparable d'un prologue, pour l'inauguration d'un édifice, demande des restrictions qu'il est difficile de calculer dans son cabinet.

Ayez la bonté de commander encore cinq cents couvertures de couleur brune et autant de gravures.

Je suis très-curieux de savoir si vos acteurs s'y prendront bien pour le *Camp de Wallenstein*.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 5 octobre 1798.

Le *Prologue* est aussi bien réussi que je m'y attendais, et je vous en remercie de tout mon cœur. Je ne l'ai lu que deux ou trois fois pour me pénétrer de l'ensemble ; je ne puis vous indiquer encore les endroits où il y aurait peut-être des retranchements à faire, ni ceux où je donnerais volontiers un coup de pinceau pour augmenter l'effet théâtral.

Demain au soir vous recevrez ce poëme avec mes corrections ; si vous ne l'avez pas encore livré à l'impression, attendez que vous ayez fondu mon édition avec la vôtre ; nous aurons un texte uniforme.

Je regrette beaucoup de ne pouvoir dire ce *Prologue* moi-même,

mais si Vohs se conduit aussi bien que le font ses camarades dans le *Camp de Wallenstein* nous pourrions être contents. Leiszring, Weyrauch et Haide, déclament les vers rimés comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie; Haide surtout a déclamé une des tirades finales avec une perfection dont je n'ai pas encore vu d'exemple sur le théâtre allemand.

Après cette bonne nouvelle, je suis forcé de vous annoncer qu'il m'a été impossible de contribuer, seulement par une ligne, au sermon du capucin, mais je vous envoie un volume du père Abraham, qui, à coup sûr, vous inspirera... Voyez la page 77. Au reste, le morceau tout entier est un trésor d'inspirations.

Il m'est également impossible d'en finir avec la chanson du commencement, mais j'ai quelque chose de convenable à mettre à sa place. On fera, d'ailleurs, les changements dans les représentations suivantes; et même le genre de la pièce exige qu'à chaque représentation on voie quelque chose de neuf, afin que les spectateurs ne puissent plus s'orienter.

Veillez sur votre santé, je vous fixerai bientôt le jour où votre présence sera devenue indispensable; pour l'instant, tout n'est encore ici que tumulte et agitation. Mes compliments à votre chère femme.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

1684, le 5 octobre 1798.

Je suis heureux de voir que vous êtes content du *Prologue*, et que vos trois messieurs donnent de si belles espérances pour le *Camp de Wallenstein*. Je ne puis arrêter l'impression du *Prologue*, mais je crois qu'une petite diversité entre le poème imprimé et le poème parlé n'est d'aucune importance.

D'après ce que vous me dites, il faut que je m'occupe sérieusement du sermon du capucin, et j'ai bonne espérance, grâce au révérend père Abraham. Je n'ai pas encore pu le lire, car Schelling est resté toute l'après-dînée avec nous.

Je dois vous avertir que j'ai encore fait quelques changements que je vous enverrai samedi soir, avec le sermon du capucin; comme ils ne s'étendent pas fort loin, les acteurs pourront les apprendre dans quelques heures.

J'ai remplacé l'officier de police par un soldat avec une jambe de bois, qui fera un bon pendant au conscrit. Cet invalide entre en scène avec une gazette, par laquelle on apprend la prise de Ratisbonne et tous les événements les plus récents de cette période. Cela fournit en même temps l'occasion de faire quelques jolis compliments au duc Bernard.

Si le temps et mes dispositions d'esprit me le permettent, je ferai ma chanson de Magdebourg sur un air connu, afin de ne pas occasionner de retard. En tout cas, je suis tranquille, puisque vous avez autre chose à mettre en place. Si vous pouvez me renvoyer par la messagère mon exemplaire du *Camp de Wallenstein*, cela me rendra grand service. Il me suffira d'avoir les huit ou dix premières pages, car au milieu et à la fin je n'aurai rien à changer.

Schelling nous est venu avec ardeur et plaisir; dès la première heure de son arrivée, il est venu me voir, et je l'ai trouvé, en général, très-amical et très-chaoureux pour nous. D'après ce qu'il m'a dit, il s'est beaucoup occupé de la théorie des couleurs, afin de pouvoir en causer avec nous. Après la première représentation du *Camp de Wallenstein*, il se fera annoncer chez vous, car je lui ai dit que vous étiez beaucoup trop occupé pour le recevoir.

J'ai fait ces jours-ci la connaissance d'un singulier original, c'est un enthousiaste en religion et en politique, que Herder et Wieland se sont empressés d'expédier à la grande nation. Il fait ses études ici, a beaucoup de bonne volonté et possède de grandes facultés; Kempten est sa patrie. Cet individu est pour moi une expérience toute nouvelle.

Je présume que ces jours-ci on fera encore voyager plus d'un exprès sur la route entre Weimar et Iéna.

Ma femme vous salue de cœur.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 6 octobre 1798.

Je vous renvoie le *Prologue*, et j'approuve tous les changements que vous y avez faits, mais je désirerais que vous pussiez remplacer tous les passages soulignés par ceux que j'ai mis en place. J'ai voulu par ces variantes qu'il fût un peu moins question d'Iffland, un peu plus de nos acteurs, et qu'il y eût en même temps certaines allusions à Schræder...

Voici une partie du *Camp de Wallenstein*; continuez à y faire les corrections que vous jugerez nécessaires, mais je ne puis vous promettre de m'en servir à la première représentation. La rime, la prosodie, la réplique, tout y est si bien agencé, que je crains de porter le trouble partout en faisant le moindre changement.

Il y a ici tant de tumulte et de confusion, que je ne puis me soutenir que par l'espoir de voir bientôt arriver la nuit. GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 6 octobre 1798.

Je profite du courrier du soir pour vous dire, en peu de mots, où nous en sommes.

J'ai fait faire deux copies conformes du *Prologue*. La période que j'y ai changée et que vous avez acceptée se trouvera intercalée dans l'impression.

Pour ce qui en sera récité au théâtre j'en ai fait une édition à part dans laquelle je nomme plusieurs fois Wallenstein, afin que le public sache, à peu près, du moins, ce que nous voulons lui donner. Quelle différence entre un travail délicat et détaillé qu'on ne destine qu'à soi-même et à ses amis et une allocution aux masses dans laquelle on ne peut parler que de généralités ! Vous en ferez vous-même l'expérience à cette occasion, et je vous promets que vous verrez et entendrez d'étranges choses !

Pour le reste, tout va jusqu'à présent au gré de nos désirs. La salle est tout à fait jolie, et la plus grande partie de notre population se sent tellement rajeunie et embellie par cette construction, que le petit nombre de ses adversaires n'aura pas beau jeu.

Le Camp de Wallenstein va toujours de mieux en mieux, la répétition d'aujourd'hui m'en a fourni la preuve, mais il faut renoncer à toute espèce de changements. Dominé par le désir de se tirer avec honneur d'une tâche aussi nouvelle que difficile, chacun se cramponne à son rôle comme le naufragé à une planche de son navire, et on les rendrait vraiment malheureux, si on ébranlait le moins du monde cette ancre de salut. Je ne m'occupe en ce moment qu'à faire ressortir chaque détail, de manière à ce qu'il se rattache à l'ensemble.

Vous trouverez ci-joint la chanson de soldats par laquelle la pièce doit commencer; la musique en sera terminée demain, et j'espère qu'alors tout sera en ordre. Je ne vous ferai pas venir mal à propos, car, malgré tous nos efforts, il n'est pas probable que nous puissions jouer avant mercredi; mais dès que nos acteurs diront le *Prologue* et *le Camp de Wallenstein* assez bien pour que vous puissiez les entendre avec plaisir, je vous enverrai un exprès; tenez-vous prêt à le suivre immédiatement.

Ne manquez pas de m'envoyer le sermon du capucin dès qu'il sera terminé...

J'ai déjà préparé le compte rendu de la représentation et de l'effet que votre pièce a produit; il suffira de quelques heures pour le terminer. Puisque nous voilà sur le terrain de l'effronterie, nous verrons qui osera se mesurer avec moi.

En attendant, tenez-vous tranquille jusqu'à ce que mon messager vous arrive. Si demain j'acquies la preuve que nous ne pourrons pas jouer mercredi, je vous le ferai savoir. En tout cas, vous pouvez être persuadé que le but principal sera atteint. Le petit nombre de personnes admises aux répétitions, et les acteurs eux-mêmes, affirment qu'ils ont maintenant une vive image de l'Allemagne au temps de Wallenstein.

Tâchez de vous conserver en bonne santé, et, surtout, travaillez autant que possible.

Meyer aura soin des gravures pour l'*Almanach des Muses*; malheureusement, une malédiction semble peser sur elles; il faut toujours les faire à la hâte.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 6 octobre 1798.

J'accepte avec plaisir les corrections que vous avez faites au *Prologue*; il n'y a rien à objecter aux motifs qui vous les ont inspirées.

Je ferai imprimer immédiatement six exemplaires du *Prologue*, afin d'épargner le travail des copistes, et vous pourrez, dès lundi, les envoyer à Schröder, Cotta, etc.

Je suis fâché, je l'avoue, que mes petites corrections ne puissent être utilisées dès la première représentation du *Camp de Wallenstein*; l'épisode du journal aurait fourni une exposition excellente du moment précis de la guerre. A la quatrième scène, au moins, faites entrer le constable un journal à la main, et à la place de ce vers « un messager est arrivé » mettez : « le journal de Prague est arrivé. » De cette façon, le journal se trouvera introduit dans le cas où nous en aurions encore besoin... Le courrier va partir, je ne puis vous en dire davantage. Vous me ferez savoir par la messagère quel est le délai fixé pour la représentation. Je serais heureux d'avoir encore deux jours de loisir pour achever le sermon du capucin. Adieu et bonne santé.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 7 octobre 1798.

Je vous envoie un paquet de couvertures pour l'*Almanach des Muses*; celles qui suivront seront plus coloriées; il est vrai qu'elles coûteront plus cher, mais cela aura l'air plus gai.

Selon toutes les probabilités, l'ouverture de notre théâtre n'aura lieu que vendredi prochain. Je vous engage donc à venir jeudi, de bon matin, afin de prendre toutes nos mesures pour pouvoir attendre, sans inquiétude, le grand résultat de notre soirée.

Les acteurs principaux savent déjà très-bien leurs rôles, les autres bégayent encore un peu, mais tout cela finira par s'harmoniser. Ce qu'il y a de certain maintenant, c'est que, dans tous les coins de la salle, chaque parole, même prononcée à voix basse, sera parfaitement entendue, pourvu qu'elle soit bien articulée...

Envoyez-moi par la messagère deux copies du *Prologue*. Quant au sermon du capucin, le plus tôt sera le mieux. GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 8 octobre 1798.

Voici le sermon du capucin, tel qu'il m'a été possible de le finir au milieu des visites qui, depuis quelques jours, fourmillent chez moi. Puisqu'il ne doit servir que dans une ou deux représentations à Weimar, et que je suis décidé à le revoir plus tard, je me suis borné à traduire tout simplement quelques passages de mon digne modèle, le père Abraham, et à l'imiter dans les autres parties du sermon. Je crois avoir assez bien saisi l'esprit de l'époque.

Passons maintenant à une affaire principale. Lorsque vous aurez lu ce sermon, vous comprendrez qu'il faut qu'il soit placé quelques scènes plus tard que je ne l'avais indiqué d'abord, afin que les deux chasseurs et les autres personnages aient le temps de donner une idée des soldats de cette époque. Si ce sermon arrivait trop tôt, les scènes suivantes manqueraient leur effet et pécheraient contre les lois de la gradation. Il est indispensable, au reste, que ce sermon soit suivi d'une scène d'action, celle de l'entrée en scène de la recrue, ou, ce qui vaudrait mieux encore, celle de l'arrestation des paysans ou de l'émeute dans le camp.

J'espère que vous trouverez également nécessaire l'entrée du ménestrel, et le commencement de la danse que j'ai placée là, pour rendre la scène où paraît le capucin plus animée et plus bigarrée.

Je vous remercie de la chanson que les soldats chantent au lever du rideau; je la trouve fort bien, et, si j'en ai le temps, j'y ajouterai quelques couplets, car elle est bien courte.

A partir de demain, je me tiendrai prêt à me mettre en route dès que vous m'appellerez. SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 9 octobre 1798.

Merci pour les gravures et les couvertures dont nous avons grand besoin. Merci surtout pour les bonnes nouvelles que vous me donnez sur la marche heureuse des répétitions. La remise de l'ouverture du théâtre à vendredi prochain me fait beaucoup de plaisir, et j'espère

être à Weimar jeudi de bon matin. La marche vive et animée que vous avez su imprimer à cette affaire a fait éclore dans ma tête toute sorte d'idées, qui finiront par tourner à l'avantage de cette tragédie. *Le Camp de Wallenstein* me servira beaucoup pour l'ensemble, et je sais déjà ce qu'il faudra faire à cet effet; ces projets, tout en augmentant le travail qui me reste à faire, m'aideront à terminer plus vite.

Si j'avais osé attendre jusqu'à demain matin pour vous envoyer le sermon du capucin, il eût été meilleur. J'ai la plus grande envie de retravailler sérieusement cette forme; elle en vaut la peine. Le père Abraham est un modèle incomparable devant lequel il faut se mettre à l'œuvre avec respect; c'est une tâche intéressante, mais point du tout facile que de l'imiter, de lutter avec lui, en fait d'extravagance et de bon sens.

Je joins ici les couplets que j'ai ajoutés à la chanson des soldats. Je crois qu'il sera bon de donner au public le temps de contempler ce tableau avant que les groupes se mettent en mouvement. Vous vous arrangerez sans doute de manière à ce que plusieurs voix se partagent les couplets, et qu'un chœur répète toujours le dernier vers.

Vous avez agi avec une grâce parfaite dans les changements que vous avez fait subir aux dialogues; il y en a quelques-uns dont je ne comprends pas bien la raison, nous en causerons. De pareilles bagatelles conduisent souvent aux remarques les plus utiles.

Je vous félicite de ce qu'étant ainsi matériellement pourchassé, l'ardeur et l'activité intellectuelles ne vous abandonnent pas.

Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments.

SCHILLER.

Cette lettre est du 9 octobre 1798; deux jours après, Schiller arrivait à Weimar avec sa femme et sa belle-sœur pour assister à la répétition générale du *Camp de Wallenstein*. « Quelle belle soirée! s'écrie madame de Wolfzogen dans sa biographie de son beau-frère; Schiller était tout ému de notre joie, et Goethe exprimait de la façon la plus aimable la part vraiment cordiale qu'il prenait à nos émotions. » Le lendemain, 12 octobre ¹, la pièce fut représentée devant un auditoire immense. Après une brillante ouverture, destinée, selon les témoignages contemporains, à disposer poétiquement l'intelli-

1. Je dis le 12 octobre 1798, avec tous les biographes de Schiller; M. Émile Pallette, qui fixe cette représentation au 18, ne dit pas sur quelles raisons il se fonde pour contredire le témoignage unanime des historiens littéraires.

gence des spectateurs, l'acteur Vohs, revêtu du costume sous lequel il devait représenter plus tard le personnage de Max Piccolomini, parut sur la scène et prononça le discours en vers qui inaugurait à la fois la trilogie de Schiller et une période nouvelle de la poésie germanique. Puis le rideau se leva ; le monstre, comme disait Schiller, le monstre théâtral, l'immense drame en onze actes, prit possession de la scène, non pas, il est vrai, d'une manière définitive puisqu'on ne jouait encore que le prélude, le *Vorspiel* en un acte, mais les spectateurs étaient préparés, et les imaginations croyaient déjà entrevoir derrière le fond de la scène les deux tragédies qui allaient suivre.

Il ne paraît pas que Schiller, à part le bonheur de voir son navire lancé en mer, ait été très-satisfait ce jour-là de l'habileté des acteurs. Voici ce qu'il écrit à Koerner : « Le *Vorspiel* a été joué à Weimar. Les acteurs, il est vrai, ont été assez médiocres, mais ils ont fait ce qu'ils ont pu, et il a bien fallu se montrer content. L'innovation d'une pièce en vers rimés n'a pas surpris les oreilles, les comédiens ont dit les vers avec une liberté complète et le public s'est régalé. Nous nous attendions, du reste, à ce résultat. Les yeux grands ouverts et la bouche béante, la foule regardait avec surprise le nouveau monstre dramatique ; quelques-uns des spectateurs ont été merveilleusement impressionnés. » Les comédiens de Weimar, bien que dirigés par Goethe en personne, ne répondaient peut-être pas à l'idéal de Schiller ; nous voyons cependant par les récits des témoins que plus d'un acteur déploya un véritable mérite et que l'effet dramatique fut immense. On cite surtout Genast, plein de verve et d'originalité dans le rôle du capucin ; il enleva, dit-on, tous les suffrages. Vohs, qui jouait le rôle du cuirassier, Leszring et Haide, qui représentaient les deux chasseurs, peignirent aussi très-vivement le caractère sauvage des bandes de Wallenstein. Schiller lui-même, le soir de la représentation, exprimait ainsi à Goethe ses remerciements et sa joie.

Schiller à Goethe.

Weimar, le soir après la représentation du camp de Wallenstein.

Après une journée aussi bien remplie, le repos est tout ce qu'on peut désirer de mieux. Je suis heureux que le public soit sorti du théâtre aussi complètement satisfait. Quant à moi, j'ai passé là une bien douce journée.

Demain, j'espère passer plusieurs heures avec vous ; en attendant, dormez bien.

SCHILLER.

Le surlendemain, 14 octobre, Schiller retournait à Iéna avec sa famille, et Goethe l'y accompagnait pour stimuler encore son ardeur et lui prêter l'appui de ses conseils. Il passa toute une semaine auprès de lui ; maintes questions relatives aux deux grandes pièces de la trilogie, *Les Piccolomini* et *La mort de Wallenstein*, furent réglées par les deux poètes pendant ces conférences d'Iéna. Ce fut aussi à Iéna, au milieu des premières émotions du succès, que Goethe écrivit son compte rendu de la soirée du 12 octobre. « Si tu peux te procurer à Dresde la *Gazette universelle* de Posselt, écrit Schiller à Koerner (29 octobre), tu y trouveras bien des détails sur les représentations du *Camp de Wallenstein* au théâtre de Weimar. Goethe a trouvé plaisant de se charger lui-même de ce compte rendu, afin que Boettiger ne le fit pas ; il lui a pris sa proie entre les dents. » Au lieu de l'article malveillant d'un critique médiocre et envieux, la *Gazette universelle* publia donc les pages de Goethe qui racontaient le succès de la pièce, la satisfaction du public, et l'heureuse impression que le poète lui-même en avait ressentie, impression salutaire et féconde dont les deux grandes pièces de la trilogie allaient certainement profiter. « Il n'y a eu qu'une voix, disait Goethe, sur l'intérêt, l'agrément, les tableaux instructifs et parfaitement appropriés de ce dramatique prélude. La représentation a marché vite et bien. A part l'embarras de quelques figurants, nul n'aurait pu deviner combien on a eu peu de temps à consacrer aux répétitions. Les costumes ont été taillés d'après des gravures de l'époque de Wallenstein, et nous nous attendons à voir les principaux personnages des deux autres pièces costumés avec la même exactitude historique. L'auteur, utilisant au profit de son travail les remarques qu'il a pu faire pendant ces deux soirées, se propose de modifier plusieurs passages, soit en vue de l'effet dramatique, soit pour faciliter aux acteurs la prononciation des vers. Peut-être aussi effacera-t-il certaines choses dont l'inexactitude, au point de vue de la vérité extérieure, serait révélée par des recherches plus spéciales. »

Lorsque Goethe fut retourné à Weimar, le 20 ou le 24 octobre, Schiller se livra nuit et jour au travail que réclamaient de lui les deux drames si impatiemment attendus, *Les Piccolomini* et *La mort de Wallenstein*. On a déjà vu que la plus grande partie de ces dix actes était terminée depuis quelques mois ; mais que de modifications restaient à faire pour approprier ce poème dramatique aux convenances du théâtre ! Que d'efforts il fallait au poète pour répondre à

son propre idéal et réaliser la nouvelle distribution conseillée par Goethe ! il s'était engagé à livrer les deux pièces aux acteurs de Weimar avant le 1^{er} janvier 1799. « Si je te dis, écrit-il à Koerner, que je dois donner au théâtre, dans neuf semaines, les deux autres drames de mon *Wallenstein*, tu me pardonneras le retard que je mets à t'écrire. J'ignore absolument, en vérité, comment je pourrai être prêt dans ce court espace de temps, ayant à retoucher toutes les scènes de ces dix actes, et à en écrire quelques-unes entièrement nouvelles. Mais la nécessité où je suis de remuer si rapidement dans ma tête toutes les parties de mon œuvre lui sera salutaire, en définitive, et exercera sur l'ensemble une influence heureuse. » Il se remet donc à l'œuvre, et pendant les mois de novembre et de décembre le voilà plongé tout entier dans son travail. Feuillotez sa correspondance avec Koerner, et vous verrez qu'à cette date la conversation des deux amis est subitement arrêtée ; c'est à Goethe seul qu'il écrit, et pour lui parler de *Wallenstein*.

Schiller à Goethe

Iéna, le 9 novembre 1798.

Je suis enfin arrivé hier à la partie la plus importante de mon *Wallenstein*, c'est-à-dire de celle qui concerne l'amour, et qui, par sa nature, se trouve complètement séparée de l'activité inquiète des autres personnages qui ne s'occupent que des intérêts de l'État ; mais ce n'est qu'après avoir donné une forme à ces intérêts que j'ai pu en détourner ma pensée et me laisser aller à une disposition d'esprit toute différente.

Ce que je dois craindre surtout maintenant, c'est que cet intérêt du cœur, jeté au milieu d'un aussi grave épisode historique, ne m'entraîne à des changements dans ce que je croyais complètement terminé, car il est plus difficile de renoncer à ce qui ne concerne que la raison qu'à un intérêt de sentiment.

Mon travail consiste donc, en ce moment, à réunir les motifs qui, dans toute l'étendue de ma pièce, peuvent se trouver en harmonie avec cet épisode du cœur ; ce travail sera long, mais j'espère qu'il finira par amener chez moi la disposition d'esprit qu'il exige. Je me crois déjà sur la bonne voie, ce qui me fait espérer que je ne perdrai pas mon temps en faux frais.

Mais ce que je puis affirmer d'avance, c'est que *Piccolomini* ne peut ni ne doit passer de mes mains dans celles des acteurs que lorsque ma troisième pièce sera entièrement écrite, sauf les dernières retou-

ches. Veuille maintenant Apollon m'être favorable, afin que l'œuvre entière puisse être terminée dans six semaines.

Ne voulant plus garder sous les yeux les parties de mon œuvre que j'ai déjà terminées, je vous les envoie. Vous y trouverez cependant deux lacunes; l'une concerne les relations secrètes et magiques entre Octavio et Wallenstein, et l'autre la présentation de Questenberg aux généraux de l'armée. Dans la première exécution, cette scène avait quelque chose de raide et de guindé, et je n'ai encore rien trouvé pour la rendre meilleure. Les deux premiers et les deux derniers actes sont déjà finis comme vous voyez, et j'ai écrit le commencement du troisième...

Je vous fais mon compliment sur vos expériences au sujet des couleurs, et je souhaite pour vous que vous soyez bientôt débarrassé de ce fardeau. Puisque l'hiver vous inspire difficilement, vous ne sauriez mieux l'employer qu'en le consacrant à l'achèvement de ce long et pénible travail...

Le silence d'Iffland commence à m'inquiéter, surtout après l'empressement qu'il a mis à me demander ma pièce, qu'il voulait avoir le plus tôt possible, ce qui, au reste, est dans son intérêt si sa demande est tout à fait sérieuse.

Adieu, bonne santé; mon séjour à la ville m'a été jusqu'ici très-favorable. Ma femme vous fait ses compliments. SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 10 novembre 1798.

... Demain au soir je serai près de vous et pour longtemps, je l'espère du moins; puisse cette espérance ne pas être déçue par quelque contre-temps imprévu !..

Je vous remercie de l'envoi de votre *Wallenstein*, que j'ai lu ce matin avec le plus grand plaisir. Le premier acte, que maintenant je connais parfaitement, me paraît tout à fait approprié au théâtre; les scènes de famille sont très-heureuses, et de celles qui me touchent, moi. La scène d'audience aurait besoin de quelques coups de pinceau pour rendre plus clairs certains points historiques. C'est par ce même motif que j'ai nommé deux fois Wallenstein dans notre *Prologue*; on ne saurait croire combien on a besoin d'être explicite pour se faire comprendre par notre public. Mais nous traiterons tout cela de vive voix, ce dont je me réjouis fort. Bonne santé, je n'en dis pas davantage.

GOETHE.

Goethe sentait encore que sa présence était nécessaire à Iéna. Il y arrive le 11 novembre et y reste jusqu'au 28. Ces allées et venues ne

sont pas des détails indifférents. Il me semble que l'on connaît mieux la physionomie particulière des deux poètes et la féconde alliance de leurs génies quand on assiste à cette vive campagne, à cette stratégie de Goethe, à ces marches et à ces conférences, préliminaires d'une grande victoire. L'Allemagne a cru longtemps que Goethe avait pris une part directe à la composition du *Wallenstein* de Schiller. L'Allemagne ne se trompait qu'à demi ; si Goethe n'a rien écrit dans *Wallenstein*, sauf deux ou trois vers et quelques strophes d'une chanson de soldats, il a délivré Schiller de ses hésitations philosophiques, et sans cesse, à chaque difficulté, à chaque péril, comme un général qui prépare un succès à un compagnon d'armes, il s'est porté vers lui avec toutes ses forces. Du 22 au 30 septembre, il l'avait obligé à terminer *le Camp de Wallenstein* ; du 11 au 28 novembre, il l'assiste et l'encourage dans l'exécution définitive des *Piccolomini*. Aussi que de joie chez Schiller quand il reçoit tout à coup un lumineux rayon de l'intelligence de Goethe ! Avec quelle tendre reconnaissance il lui écrit : « Vous venez de me prouver une fois de plus qu'un ami sage et attentif est vraiment un présent de Dieu ! » Lisons ces lettres du mois de décembre :

Goethe à Schiller.

Weimar, le 1^{er} décembre 1798.

Quel contraste entre l'écho de vos paisibles méditations, qui m'arrive par votre lettre, et le tumulte au milieu duquel je vis depuis quelques jours ! Cette vie agitée, cependant, n'a pas été sans quelque utilité pour moi, car le comte Fries m'a apporté une douzaine de vieilles gravures de Martin Schœn, qui m'ont enfin mis à même d'apprécier à leur juste valeur les mérites et les défauts de cet artiste. En dépit de l'ami Lersé, qui soutient l'hypothèse opposée, je persiste à présumer que les relations entre les Allemands et les Italiens, sous le rapport artistique, sont beaucoup plus anciennes que ne l'indique l'histoire des arts. Martin Schœn est mort plus de quarante ans après Masaccio ; est-il probable que pendant ce laps de temps aucun souffle de l'art n'ait dépassé les Alpes ? Jusqu'à présent j'ai admis la chose sans y arrêter ma pensée ; maintenant, elle m'intéresse au point de vue de l'avenir...

Adieu, portez-vous bien, saluez de ma part votre chère femme, et pensez à moi en mangeant le rôti que je vous envoie. GOËTHE.

Schiller à Goethe.

Jéna, le 4 décembre 1798.

Il faut que je vous soumette aujourd'hui une question astrologique

en vous priant de l'éclairer par votre examen si purement esthétique.

En donnant plus d'extension à mes *Piccolomini*, je me suis trouvé contraint de développer le motif astrologique qui décide la trahison de Wallenstein et lui inspire une confiance courageuse dans le succès de son entreprise.

D'après mon premier projet, cette confiance lui était suggérée par l'opération astrologique dans laquelle on lui avait donné l'assurance que les constellations lui étaient favorables, et cette opération avec le *speculum astrologicum* devait avoir lieu sous les yeux des spectateurs. Mais tout cela est sans intérêt dramatique; c'est vide, c'est sec, et les termes techniques l'eussent rendu inintelligible pour la plus grande partie du public. En un mot, une pareille scène n'eût été qu'une ridicule jonglerie, aussi ai-je cherché un autre moyen; vous en jugerez par les nouvelles scènes que je joins ici, et qui remplacent les anciennes....

Je voudrais savoir surtout si, par ces changements, j'ai atteint le but que je m'étais proposé, c'est-à-dire si j'ai réussi à donner, par le secours du merveilleux, un élan momentané à Wallenstein. Le cas est très-difficile, car de quelque manière que l'on puisse s'y prendre, le mélange de l'extravagant et de l'absurde avec le grave et le sensé aura toujours quelque chose de choquant. D'un autre côté, je ne pouvais omettre l'influence de l'astrologie sur Wallenstein, car dans un sujet historique il faut avant tout rester fidèle au caractère du héros et de son époque. Ayez la bonté de me dire franchement votre opinion...

Le temps affreux qu'il fait en ce moment m'est bien contraire; les maux de nerfs et les insomnies viennent encore de me faire perdre plusieurs jours de travail.

Ma femme vous salue de cœur, et nous vous remercions tous deux de votre excellent rôti, il a été le bienvenu... SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 5 décembre 1798.

Votre lettre m'a trouvé au milieu de distractions et de soins qui n'ont rien de commun avec un jugement esthétique sur des motifs dramatiques. Je me vois donc forcé de vous demander un délai jusqu'à ce que je puisse rassembler mes idées sur l'objet en question. Au premier aperçu, votre idée me paraît bonne, car, ainsi que vous le dites vous-même, la dignité dramatique sera toujours incompatible avec une pareille jonglerie; il ne s'agit donc que de savoir si cette jonglerie peut produire un effet tragique, et dans le cas présent je crois que l'effet est produit.

Le motif politique lui-même ne vaut pas beaucoup mieux que le motif astrologique, et je ne crois pas que pour juger ce dernier il faille le comparer aux motifs tragiques, car l'astrologie doit être considérée comme une partie de l'histoire de la politique et de la barbarie du temps, qu'il faut faire concorder avec le tragique...

J'en reste là, car aujourd'hui je suis hors d'état de sentir et de penser convenablement...

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 7 décembre 1798.

Nous voici encore une fois jetés tous deux dans une vie bien opposée. Vous êtes entouré de distractions qui vous empêchent de vous recueillir, et moi je me trouve dans une solitude et dans une monotonie si complètes, que je soupire après une distraction quelconque, afin de retremper mon esprit. Je n'en ai pas moins rempli quelques lacunes dans l'action de ma tragédie, ce qui la rend plus solide et mieux proportionnée qu'elle n'était...

Ce mélange de l'extravagant et du sensé dont vous me parlez est devenu beaucoup moins choquant; c'est maintenant un élément hétérogène qui découle de l'ensemble du caractère de l'homme et se manifeste partout. Si je réussis à rendre ce mélange tout à fait individuel, il deviendra une vérité dramatique, car tout ce qui est individuel parle à l'imagination, et n'a, par conséquent, rien à démêler avec la froide raison.

Ne pourriez-vous pas m'envoyer le livre sur le Caucase, dont vous m'avez parlé plusieurs fois? j'ai besoin de lire quelque chose d'amusant.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 8 décembre 1798.

Je voudrais bien pouvoir m'entretenir pendant quelques heures avec vous sur les questions qu'à mon grand regret je me vois forcé de vous poser par écrit.

Après beaucoup de réflexions, le motif astrologique, tel que vous l'aviez traité d'abord, me paraît meilleur que celui par lequel vous l'avez remplacé.

La superstition astrologique est basée sur le sentiment vague que nous avons de l'immensité de l'univers. L'expérience ne permet pas de douter que les astres les plus rapprochés de nous exercent une grande influence sur la température, la végétation, etc. Qu'on poursuive cette expérience d'une manière ascendante, il est impossible de dire où elle s'arrêtera. L'astronome ne trouve-t-il pas toujours et partout une constellation troublée par une autre constellation? Le philosophe n'est-il

pas disposé, je dirai même forcé, d'admettre l'influence de ce qui est le plus loin de nous? Aussi l'homme guidé par le pressentiment de soi-même n'a-t-il qu'un pas à faire pour étendre cette influence sur sa destinée morale, sur son bonheur ou son malheur. Cette erreur, ainsi que toutes celles du même genre, ne devraient pas être considérées comme des préjugés, car elles tiennent de bien près à notre nature, et pourraient tout aussi bien être admises que toute autre croyance.

Et ce n'est pas seulement dans le cours de certains siècles, mais à certaines époques de la vie et chez certaines natures, que ces sortes d'erreurs s'introduisent beaucoup plus souvent qu'on ne parait le croire. Le défunt roi de Prusse n'a si vivement désiré l'apparition de votre *Wallenstein* que parce qu'il espérait y voir les croyances astrologiques prises au sérieux.

La foi moderne aux prédictions de tout genre a plus d'un côté défavorable à la poésie, mais celle que vous avez choisie ne me parait pas la meilleure, car elle appartient aux anagrammes, aux chronodistiques, aux formules rimées à l'aide desquels on invoque le diable, et qui sont tout aussi intelligibles lorsqu'on lit la ligne en commençant par la fin que si on la lisait par le commencement. La manière heureuse dont vous avez traité cette scène m'avait d'abord séduit, et ce n'est qu'à la réflexion que j'ai reconnu l'inconvénient du procédé des chiffres que vous avez substitué à la véritable opération astrologique. Mon expérience du théâtre me donne la conviction que ce procédé ne produira pas un effet favorable. J'ai consulté Meyer à ce sujet, et il est de mon avis.

D'ici au nouvel an, mon temps ne cessera d'être morcelé; je n'en chercherai pas moins à l'utiliser de mon mieux. La seconde livraison des *Propylées* vient d'être livrée à l'impression, et je ferai mon possible pour que la troisième soit prête avant la fin de l'année. Pour la quatrième, j'ai une singulière idée, sur laquelle je vous consulterai; mais il faut qu'à tout événement je sois libre au printemps prochain de me consacrer tout entier à un grand travail projeté.

Et c'est ainsi qu'une existence follement laborieuse se prolonge de travail en travail, comme dans les contes des *Mille et une Nuits*, une fable terminée se rattache toujours à celle qui commence.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Jéna, le 11 décembre 1798.

Vous venez de me prouver de nouveau qu'un ami sage et attentif est un véritable don de Dieu. Vos observations sont parfaitement justes, et vos raisons convaincantes. Je ne sais quel mauvais génie m'a empêché de prendre au sérieux le motif astrologique dans *Wallenstein*,

car il est dans ma nature d'envisager les choses plutôt du côté grave que du côté léger. Il paraît que le caractère de cette matière m'a repoussé d'abord. Maintenant je vois clairement qu'il faut lui donner de l'importance, et la traiter en ce sens; j'espère que j'y réussirai, mais cela allongera mon travail.

La nécessité impérieuse de terminer *Wallenstein* se trouve malheureusement à une époque de l'année peu favorable pour moi; les insomnies m'assiègent de nouveau; je suis obligé d'employer toutes les forces de mon esprit pour conserver la netteté de mes idées et la libre disposition de moi-même. Si je n'avais pas une volonté un peu plus forte que d'autres ne l'ont en pareil cas, il me serait impossible de continuer. Je n'en espère pas moins pouvoir vous envoyer les *Piccolomini* pour votre cadeau de Noël.

Je désire que de votre côté vous puissiez passer gaiement les mauvaises semaines dont la saison nous menace encore... Je suis curieux d'apprendre ce que vous avez imaginé pour le quatrième numéro des *Propylées*.

Une visite de mon propriétaire m'empêche de vous en dire davantage.

Ma femme vous salue cordialement. Mille compliments à Meyer.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 12 décembre 1798.

Je suis charmé d'avoir pu vous rendre un de ces services dont je connais d'autant mieux le prix, que vous m'en avez déjà rendu beaucoup de semblables. Pourquoi mes conseils n'ont-ils pu vous arriver dans une saison meilleure? ils eussent provoqué promptement votre imagination. Je vous plains vraiment de tout mon cœur d'être obligé de terminer votre ouvrage à une époque de l'année qui n'est rien moins que notre amie.

Pour ma part, j'ai eu le bonheur de découvrir quelque chose de neuf, c'est-à-dire qui ne m'était pas encore venu à la pensée, et certes c'est là un puissant stimulant pour travailler avec succès, même au plus fort de l'hiver.

Je vous envoie les poésies de Grûbel, dont je vous ai déjà parlé; elles vous amuseront. Vous recevrez incessamment la copie du compte que j'en ai rendu dans la nouvelle *Gazette*. J'ai profité de l'occasion pour dire quelques mots de cette joyeuse manière de présenter les choses, qui ne traîne pas toujours après elle la déplorable queue de l'application utile et morale.

En général, cependant, je m'occupe tantôt d'un objet, tantôt d'un autre, afin d'employer le mieux possible ces tristes journées. Mon

arrivée à Weimar, au mois de janvier, dépendra de vous. Si *Piccolomini* est en effet terminé pour Noël, je n'irai point, car j'espère vous voir ici. Dans le cas contraire, je me rendrai près de vous.

Adieu, bonne santé, mes compliments à votre chère femme.

GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 22 décembre 1798.

La nouvelle de votre prochaine arrivée ici est certainement tout ce que le soleil, en revenant vers nous, pouvait m'apporter de plus agréable. Je n'ai pu m'occuper un seul instant de la *Théorie des couleurs*; il m'a fallu régler une foule de petites affaires, afin d'être complètement libre quand vous serez ici...

Ne pourriez-vous pas m'envoyer le rôle de la duchesse, l'épouse de Wallenstein? Je l'enverrais à Ratisbonne, à notre nouvelle artiste, afin qu'elle puisse l'étudier avant de nous arriver. Elle sera sans doute à Weimar le 14 janvier, et nous pourrons donner les *Piccolomini* pour le 30...

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Jéna, le 24 décembre 1798.

Je vous écris, le cœur allégé d'un grand fardeau; je viens de terminer les *Piccolomini*, et je les envoie à Iffland. Il m'a tant pressé et tourmenté, que j'ai fini par rassembler toutes les forces de ma volonté. Trois copistes à la fois ont travaillé sous mes yeux, et le tout a été mis au net, à l'exception de la scène astrologique, que je lui enverrai demain. Secondé par une heureuse disposition d'esprit, que j'attribue au bon sommeil de la nuit précédente, j'ai pu hâter ainsi la fin de cette pièce, sans être réduit à craindre qu'elle se ressente de cette précipitation.

Je suis persuadé qu'à plus de cent lieues à la ronde, personne n'a passé une veille de Noël aussi laborieuse et aussi agitée; j'étais sans cesse tourmenté par la crainte de ne pas finir assez tôt. Iffland m'a vivement exprimé l'embarras où il se trouverait s'il n'avait pas ma pièce dès le commencement de l'année, qui est l'époque la plus favorable au théâtre..., et il m'a fait comprendre que le plus léger retard lui occasionnerait une perte de quatre mille thalers.

Maintenant, je vais employer le reste de la semaine à faire faire une nouvelle copie pour le théâtre de Weimar; et, si le temps et ma santé me le permettent, je serai près de vous dès les premiers jours de janvier...

Je vous remercie de m'avoir assuré un logement. Mon beau-frère

pourra me prêter quelques meubles, mais point de literie ; s'il vous était possible de m'en procurer, cela m'éviterait la pénible nécessité de me charger de tant de bagage.

Quant à nos communications, nous les rendrons plus faciles, moyennant une voiture. Adieu pour aujourd'hui ; je suis tout heureux d'avoir pu vous apprendre ce nouvel événement de ma vie. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments. SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 25 décembre 1798.

Mille félicitations pour l'achèvement, même contraint, de vos *Piccolomini* ! Je vous ne le cacherai pas, je commençais dans ces derniers temps à abandonner tout espoir à ce sujet. D'après la manière dont vous travailliez à *Wallenstein* depuis plusieurs années, il n'y avait aucun motif raisonnable pour croire que vous arriveriez jamais à le terminer ; car, tant que la cire est sur le feu, elle ne saurait se consolider.

Votre logement au château se prépare, et je pense que vous y trouverez tout ce dont vous aurez besoin... Bannissez toute hésitation, et prenez spontanément la résolution irrévocable de partir le 2 janvier, car il faudra travailler énormément pour arriver à jouer le 30, et malheureusement il n'est plus possible de remettre à plus tard cette représentation.

Conservez-vous en bonne santé. Saluez pour moi votre chère femme, et soyez d'avance le bien-venu à Weimar. GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 29 décembre 1798.

Si vous nous aviez consultés, mon cher ami, en désignant vos décorations, nous aurions eu bien des observations à vous faire, car c'est une chose fort difficile que de convertir une description en réalité. Nous n'en ferons pas moins tous nos efforts pour rendre la mise en scène aussi magnifique que possible ; l'ami Meyer dessine lui-même les cartons.

Maintenant, pardonnez-moi si, à l'exemple d'Iffland, je fais le directeur de théâtre, chargé de toutes les difficultés de l'exécution.

Demain matin, je vous enverrai un messenger qui, je l'espère, m'apportera une partie de la pièce ; et, dans tous les cas, le rôle de la duchesse. Ne vous impatientez pas ; si vous n'arrivez pas bientôt, vous recevrez encore plus d'un messenger de ce genre. Le mois de janvier sera rude pour moi, car, tout en attendant pour la fin de ce mois une

pièce de l'importance de la vôtre, on ne voudra rien perdre des amusements ordinaires.

Je vous souhaite, pour votre voyage, une journée aussi belle que celle d'aujourd'hui, et vous salue de cœur ainsi que votre chère femme.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 31 décembre 1798.

Je vous ai envoyé hier le rôle de la duchesse, et voici les *Piccolomini* en entier, mais horriblement criblés de ratures. Je croyais avoir assez retranché, lorsqu'avant hier j'ai fait pour la première fois la lecture de l'ensemble. Jugez de ma frayeur, lorsqu'au bout de trois heures je n'arrivai pas encore à la fin du troisième acte; aussi me suis-je mis immédiatement à rayer plus de quatre cents vers. La pièce n'en sera pas moins très-longue, mais je ne crois pas que la représentation dure plus de quatre heures; si nous commençons à six heures précises, les spectateurs pourront s'en retourner chez eux vers dix heures.

J'ai fait recopier le second acte; il contient les scènes nouvelles avec Thécla, et comme vous ne les avez pas encore lues, il vous eût été difficile de les juger, si vous aviez été obligé de chercher le texte à travers les corrections et les ratures.

J'envoie aujourd'hui à Ifland mes nouvelles coupures, car je suis sûr que la longueur de la pièce l'embarrasse énormément...

Je remets mon travail entre vos mains. En ce moment, il m'est impossible de le juger; parfois je désespère même complètement de sa convenance pour le théâtre. Puisse l'effet qu'il produira sur vous être de nature à me donner du courage et de l'espérance! j'en ai besoin.

Adieu, le messenger partira vers trois heures.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 1^{er} janvier 1799.

Voici, pour votre amusement, quelques feuillets de Koerner sur l'*Almanach des Muses*.

Mon œuvre est entre vos mains, et a sans doute déjà reçu le baptême du théâtre. Maintenant, toutes mes pensées se dirigent déjà vers la troisième pièce, afin d'y travailler dès que je serai à Weimar. Quoiqu'il y ait encore beaucoup à faire, elle ira vite, car l'action est déterminée, et il y règne des passions très-vives.

Je me fais saigner demain, ce que je n'ai jamais manqué de faire tous les ans depuis les deux violentes fluxions de poitrine que j'ai eues en 1791 et en 1792. Cela me retiendra encore ici demain, peut-être

même après-demain. Je me porte assez bien du reste ; mais comme il faut que je sois toujours tourmenté par quelque chose, je me suis dernièrement piqué à la main droite sous l'ongle du doigt du milieu. Cette petite blessure commence à s'envenimer, et me fait souffrir quand j'écris.

Vous avez eu la bonté de me faire demander la liste de tous les objets dont j'aurai besoin dans mon logement à Weimar ; mon beau-frère a dû vous la remettre ; c'est à vous, maintenant, à me dire si je puis arriver après-demain.

Ma femme et moi nous nous faisons une vraie fête de vous revoir bientôt.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 2 janvier 1799.

Je suis convaincu que vous n'avez pu rendre votre pièce plus courte, et il faudra bien que le public s'en accommode.

Vos scènes d'amour sont fort belles, et les préliminaires de l'astrologie heureusement traités.

Je ne vous en dis pas davantage ; l'heure me presse, et j'espère vous voir bientôt. Ne tardez pas plus longtemps, car nous avons mille choses à nous dire. J'espère que vous trouverez dans votre logement tout ce dont vous pourrez avoir besoin. Mes compliments à votre chère femme.

GOETHE.

Ainsi, dès le 24 décembre, Schiller annonçait à Goethe l'achèvement des *Piccolomini*. Iffland, qui désirait jouer la pièce à Berlin presque en même temps qu'elle serait jouée à Weimar, n'avait cessé de harceler le poète pour en obtenir la première copie, et Schiller venait de la lui envoyer. Il se disposait aussi à l'envoyer à Goethe, mais au moment de la faire partir, il hésitait de nouveau. N'avait-il pas ceci à corriger, puis cela, puis cette scène encore ? Le 27 décembre, Goethe fut obligé de lui adresser la plaisante réquisition que voici : « Le porteur de ce billet représente un détachement de hussards qui a reçu l'ordre de s'emparer, par tous les moyens possibles, des deux *Piccolomini*, père et fils, dût-il les rapporter par morceaux, s'il ne peut se rendre complètement maître de leurs personnes. Signé : la commission de Melpomène, instituée par ordre supérieur pour veiller sur le monstre wallensteinien. » Schiller, en effet, envoya d'abord des fragments, puis des rôles détachés, puis la pièce tout entière, et enfin, le 4 janvier 1799, il arrivait à Weimar, accompagné de sa

femme et de sa belle-sœur, pour diriger, de concert avec Goethe, les répétitions de son drame.

Le même au même.

Weimar, le 5 janvier 1799.

J'apprends avec bonheur que vous êtes arrivé, et je désire savoir quel emploi vous ferez de votre journée. S'il vous était possible de venir dîner avec moi, vous me feriez un très-grand plaisir.

Je ne me porte pas très-bien, aussi ne sortirai-je pas aujourd'hui, car j'ai plus que jamais besoin de santé et d'activité intellectuelle.

Mes compliments à votre chère femme que je me réjouis de revoir bientôt.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Weimar, le 5 janvier 1799.

Je viens de recevoir votre billet. Puisque vous le permettez, je serai chez vous à une heure, et vous pourrez, jusqu'à cinq heures, faire de moi tout ce que vous voudrez.

Nous avons très-bien dormi dans le joli petit logement que vous nous avez fait si commodément meubler.

Le reste de vive voix. Mille choses de la part de ma femme.

SCHILLER.

Le même au même.

Weimar, le 10 janvier 1799.

Je désire savoir si vous avez bien dormi cette nuit. Hier j'étais tout étonné de vous voir si dispos, après une nuit d'insomnie et au milieu d'un nuage de tabac.

Je serai chez vous à quatre heures, et après la répétition nous nous retrouverons chez le conseiller Voigt.

Mon travail avance toujours. *Nulla dies sine linea...*

SCHILLER.

Le même au même.

Weimar, le 15 janvier 1799.

Je vous envoie deux nouvelles hétérogènes, accueillez-les avec bienveillance pour votre dessert.

L'ardeur d'Iffland pour les *Piccolomini* est pour moi d'un heureux augure pour le succès théâtral de cette pièce. Puisqu'il croit pouvoir encore attendre mes conseils pour le rôle dont il s'est chargé, la représentation n'aura pas lieu de sitôt, et les critiques de Berlin ne nous devanceront pas.

J'espère vous voir ce soir à l'Opéra.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 17 janvier 1799.

Puisque je ne suis pas certain que vous irez aujourd'hui dîner chez le duc, et que Son Altesse m'a fait inviter à venir la voir dans sa chambre, invitation à laquelle je ne puis manquer, je vous prie, mon cher ami, de vous rendre ce soir, à quatre heures, chez moi, où vous trouverez tout notre monde dramatique réuni.

La deuxième livraison des *Propylées* vient d'arriver, mais le plaisir qu'elle aurait pu me causer a été empoisonné par les fautes d'impression dont elle fourmille. Espérons que la troisième livraison sera meilleure. Mais je ne puis penser à cette livraison sans désirer d'y voir figurer quelque chose de vous.

Ce dont je vous prie instamment, dans l'impossibilité où je suis de rien produire, c'est de me faire une analyse des *Piccolomini*, afin que je puisse en publier au plus tôt un compte rendu dans la *Gazette nouvelle*. Nous n'avons pas de temps à perdre, car les Berlinoises ne tarderont pas à nous inonder d'un vrai déluge de jugements.

GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 25 janvier 1799.

Apprenez-moi, mon cher ami, par quelques mots si vous avez bien dormi, comment vous vous portez, et si vous pouvez aller à la répétition. Si vous craignez d'augmenter votre mal en vous exposant au grand air, restez chez vous aujourd'hui, je vous remplacerai aussi bien que je le pourrai, et demain je vous rendrai compte des résultats de cette répétition.

Madame Teller a assez bien lu hier, mais d'une manière trop monotone; elle assure qu'il n'en sera pas de même lorsqu'elle sera sur les planches. Cette manie étant celle de presque tous les acteurs, on ne peut trop lui en vouloir, mais elle n'en est pas moins funeste, car elle empêche de bien étudier les rôles, et abandonne presque tout aux chances du hasard. Je désire avoir de bonnes nouvelles de vous.

GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 28 janvier 1799.

Il y aura répétition ce matin à dix heures avant l'audience et le banquet; à cinq heures après midi, on recommencera la pièce. Si nous pouvons seulement arriver à répéter les trois premiers actes, il nous restera assez de temps pour repasser le plus nécessaire. Je désire

beaucoup vous avoir aujourd'hui à dîner; cela nous rappellera, du moins, que nous sommes si près l'un de l'autre. Un mot de réponse à ce sujet.

GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 30 janvier 1799.

Le voilà donc arrivé ce grand jour que j'ai si vivement désiré, et dont j'attends la soirée avec tant d'impatience !

Voici encore quelques observations : ne voudriez-vous pas que Vohs fit son entrée dans la première scène revêtu de sa cuirasse ? Il a l'air trop mesquin en pourpoint.

Il ne faut pas non plus oublier la barrette de Wallenstein, ornée de plumes d'autruche ; il doit y en avoir dans la garde-robe du théâtre.

Faites donc aussi donner à Wallenstein un manteau rouge ; lorsqu'on ne le voit pas en face, il ressemble trop aux autres. J'espère vous avoir à dîner chez moi.

GOETHE.

Le grand jour, comme dit Goethe, était arrivé ; ce jour qu'il avait désiré si vivement, et qui semblait reculer sans cesse de semaine en semaine. Le 30 janvier 1799, les *Piccolomini* parurent sur la scène de Weimar au milieu d'une affluence plus nombreuse et plus brillante que jamais. C'était la fête de la duchesse de Weimar, ce fut surtout la fête de la poésie. Le succès ne resta pas douteux un instant. Les acteurs, même les plus faibles, eurent des éclairs d'inspiration. Le grand-duc avait pris l'intérêt le plus chaleureux au triomphe du poète et de son œuvre ; dès le lendemain, il écrivit une appréciation détaillée du jeu des acteurs, et envoya des présents à ceux qui avaient le mieux réussi. Graff qui avait représenté Wallenstein, Vohs chargé du personnage de Max, furent particulièrement remarqués. On dit que mademoiselle Caroline Jagemann répondit tout à fait à la pensée de Schiller en exprimant l'idéale figure de Thécla, et qu'une toute jeune actrice récemment arrivée de Mannheim, mademoiselle Amélie Malcolmi, fit pressentir dans le rôle de la duchesse un talent de premier ordre. Schiller écrivit à Graff : « Vous avez remporté un grand triomphe, et vous ne pouvez douter qu'il ne vous soit rendu pleine et publique justice pour tout ce que ce rôle doit à votre talent. Il ne sera point facile à un autre artiste de représenter après vous le personnage de Wallenstein ; et si l'on en juge par la preuve que vous nous avez donnée hier de votre puissance sur vous-même, on peut être certain que dans vos créations à venir vous développerez

voire art d'une manière plus parfaite encore. » Schiller avait tort de croire que le *Wallenstein* de Weimar était un modèle difficile à égaler : Berlin lui réservait des surprises; mais il fallait récompenser les efforts des comédiens, et entretenir leur ardeur pour le troisième drame de la trilogie.

Le 4 février, le grand-duc pria Goethe de lui présenter familièrement Schiller, et il le complimenta de la façon la plus cordiale. Deux jours après, le poète était de retour à Iéna, et c'est de là qu'il écrivait à Koerner : « Il y a une éternité que je ne t'ai écrit, ni à personne au monde; mais tu sais quels empêchements s'y opposaient, tu m'excuseras. Je suis revenu de Weimar depuis quelques jours; j'y ai passé cinq semaines avec toute ma famille pour obtenir, par mon influence et mes efforts personnels, une représentation supportable de mes *Piccolomini*. Tout s'est heureusement passé; mon but a été atteint : la pièce a produit tout l'effet qu'on pouvait en attendre avec un personnel théâtral comme celui de Weimar. Elle a été jouée deux fois de suite, et l'intérêt s'est accru encore à la seconde représentation. J'éprouve une étrange impression en songeant que le public connaîtra mon *Wallenstein* avant toi; mais, tu le sais, je n'y puis rien. Tu ne le recevras pas avant que tout soit fini; c'est une joie que je me suis réservée; je veux avoir ton jugement impartial sur l'ensemble de mon œuvre. Dans six semaines au plus tard, j'espère avoir terminé la dernière pièce; alors tu recevras tout à la fois. »

Goethe avait ramené son ami à Iéna, et y ils passèrent ensemble tout le mois de février. On dirait qu'il ne veut pas le perdre de vue jusqu'à ce qu'il ait terminé le monstre dramatique. Ce furent encore, pendant plusieurs semaines, des conférences fécondes. Enfin, le troisième drame de la trilogie, *la Mort de Wallenstein*, étant définitivement terminé, on put représenter en trois jours la trilogie tout entière; le 15 avril on joua *le Camp*, le 17 *les Piccolomini*, et le 20 *la Mort de Wallenstein*. L'émotion que produisit cette grande œuvre fut vraiment extraordinaire, et se répandit bientôt par toute l'Allemagne. Mais lisons d'abord les lettres de Goethe et de Schiller qui nous font assister à cette dernière partie de leur travail.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 1^{er} mars 1799.

Après une heureuse interruption de deux mois, voici notre commerce de lettres qui reprend; et il me semble qu'il y a déjà bien long-

temps que j'ai quitté Weimar. Le mouvement dramatique, le contact fréquent avec le monde, et surtout la facilité de vous voir tous les jours, ont beaucoup modifié ma manière d'être, et lorsque je serai entièrement débarrassé du triple fardeau de *Wallenstein*, je me sentirai tout un autre homme.

Kœrner m'a écrit; vous trouverez sa lettre ci-jointe...

Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui, car l'heure de la poste me presse. Ma femme se rappelle à votre souvenir; elle a été hier à la comédie de Loder où elle s'est fort amusée. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 3 mars 1799.

Votre lettre m'est arrivée hier soir fort tard, et je vous réponds dès ce matin afin de rétablir, faute de mieux, nos relations épistolaires.

Je suis heureux que cet hiver vous ait été si favorable; pour ma part, je n'ai pas à m'en louer. Il est certain que, sous beaucoup de rapports, nous avons fait des progrès, et j'espère qu'au retour de la belle saison, nous pourrons le prouver pratiquement.

La lettre de Kœrner me paraît très-singulière; mais tout ce qui est individuel n'est-il pas singulier? Personne ne sait s'accommoder ni de soi-même ni des autres, aussi est-on forcé de se construire sa toile d'araignée pour y établir son cercle d'action. Tout cela me ramène à ma nature poétique. C'est par la poésie qu'on se contente soi-même et qu'on se crée des relations agréables avec les autres...

J'ai maintenant un accès de mauvaise humeur qui ne passera que lorsque j'aurai réussi à composer quelque ouvrage important.

Mes compliments à votre chère femme; ne vous lassez pas de travailler; quant à moi, je prévois que je n'aurai pas une heure de contentement avant que je puisse me retrouver auprès de vous pour y être actif à ma façon. Il faut absolument que je me propose pour l'été prochain une œuvre d'imagination, n'importe laquelle, afin de me rendre une certaine sérénité d'esprit qui m'a tout à fait manqué cet hiver. GOËTHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 5 mars 1799.

Je me suis aperçu souvent avec chagrin dans le cours de cet hiver que vous n'étiez ni aussi gai, ni aussi ardent qu'à l'ordinaire, et j'ai amèrement regretté de ne pouvoir assez disposer de mon temps pour aller essayer de vous arracher à cet état. Au reste, la nature vous a créé pour produire, et toute autre activité, lorsqu'elle se pro-

longe, vous met en contradiction avec vous-même. Il ne faut plus jamais laisser s'écouler un aussi long espace de temps sans composer quelque œuvre poétique, et vous pourrez le faire si vous osez le vouloir sérieusement. J'ai été fort content lorsque vous m'avez manifesté l'intention de vous occuper d'un poème didactique; de pareils travaux rattachent la science à la poésie, facilitent le passage de l'une à l'autre, et, si je ne me trompe, c'est ce passage que vous ne pouvez trouver en ce moment.

Lorsque je songe cependant à la masse d'idées que vous pouvez faire entrer dans des poésies, je ne puis comprendre comment il est possible que vous vous trouviez arrêté. Un seul des nombreux plans qui sont si vivants dans votre imagination, qu'il vous suffirait de le vouloir pour les mettre à exécution, remplirait la vie de tout autre homme. Mais sous ce rapport aussi, votre réalisme se manifeste dans toute sa vigueur; quand nous autres nous trouvons déjà une activité suffisante dans le soin avec lequel nous nourrissons des idées, vous ne vous trouvez satisfait que lorsque vos idées, à vous, ont été mises à exécution.

Le printemps, l'été surtout, remettront toutes choses en ordre; après une aussi longue pause, vous n'en serez que plus fertile lorsque vous reprendrez votre *Achilléide* par laquelle vous mettez tout un monde en mouvement. Je ne puis oublier ni le court entretien dans lequel vous m'avez raconté le premier chant de ce poème, ni l'ardeur, l'animation passionnée qui se manifestait alors dans tout votre être...

Vendredi prochain, je vous enverrai les deux premiers actes de *Wallenstein*. Ifland n'aura rien qu'il ne m'ait écrit. Portez-vous bien et rappelez votre gaieté en dépit de l'hiver qui paraît vouloir recommencer. Nous vous saluons tous deux du fond du cœur. SCHILLER.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 7 mars 1799.

Voici les deux actes de *Wallenstein* que je vous avais annoncés, je leur souhaite un bon accueil de votre part; faites-moi connaître votre opinion le plus tôt possible.

J'ai reçu par Ifland des nouvelles de la représentation des *Piccolomini*. Tout s'est passé comme on me l'avait dit, et le public a accueilli la pièce un peu froidement, ainsi que je l'avais prévu; la troisième pièce rompra la glace.

Je suis enfin parvenu à couper cette dernière pièce en cinq actes, et les préparatifs de l'assassinat de Wallenstein ont beaucoup gagné en

ampleur et en importance dramatique; il est vrai que cela a fort augmenté mon travail.

Ma femme vous salue de cœur, elle a été indisposée; elle va mieux maintenant. Nous vous remercions de vos excellents navets.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 9 mars 1799.

Les deux premiers actes de *Wallenstein* sont excellents, et ils m'ont, dès la première lecture, causé une si vive impression qu'il ne me resté aucun doute sur leur mérite.

Si dans *les Piccolomini* le spectateur vous suit avec peine à travers des combinaisons artificielles et parfois même arbitraires, dans *Wallenstein* tout, dès le début, est soumis aux nécessités de la nature. Le monde où se passe l'action est posé, les règles d'après lesquelles on doit le juger sont connues, et le torrent des passions se précipite à travers un lit creusé d'avance. Je suis on ne peut pas plus désireux de voir la suite, qui, d'après les changements que vous lui avez fait subir, sera tout à fait neuve pour moi.

Je dois vous annoncer que, d'après vos conseils, je viens de fixer ma pensée sur les champs troyens. Une grande partie de l'*Achilleïde* qui manquait encore de forme intérieure vient de s'organiser jusque dans ses plus petits détails; et puisque, jusque dans l'infini, le fini seul peut m'intéresser, j'espère terminer cet ouvrage pour le mois de septembre. Si c'est une illusion, je veux la conserver aussi longtemps que possible.

Je vous renverrai *Wallenstein* demain. Saluez pour moi votre chère femme à qui je souhaite de se rétablir, et marchez toujours d'un pas heureux et rapide. Avancez aussi vite que possible vers le dénouement de votre tragédie.

GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 10 mars 1799.

Je joins à l'envoi de *Wallenstein* deux mots seulement et un salut cordial de Meyer. Il lui a été tout aussi impossible qu'à moi de s'arrêter dans la lecture de vos deux actes, et nous ne pouvons plus avoir aucun doute sur le dramatique effet qu'ils produiront. Depuis quelques jours je ne sors plus de la plaine de Troie... pardonnez-moi si je garde le silence sur mon travail, jusqu'à ce que j'aie quelque chose à vous montrer. Portez-vous bien et achetez promptement votre belle et bonne œuvre.

GOETHE.

Schiller à Goëthe.

Iéna, le 12 mars 1799.

Je suis heureux du bon accueil que vous avez fait à mes deux actes. Lors même que je ne pourrais pas aussi complètement finir les trois derniers, j'espère que pour l'effet dramatique ils ne resteront pas au-dessous de ceux que vous venez de lire. Si je puis continuer à utiliser chaque journée ainsi que je le fais depuis quelque temps, je pourrai vous envoyer tout le reste de *Wallenstein* lundi prochain; et si vous n'y trouvez pas trop de corrections à faire, j'expédierai immédiatement la tragédie entière à Iffland. Ne vous attendez donc pas à de longues lettres de moi pendant cette semaine.

J'ai appris avec un grand plaisir que les champs troyens commencent à se déployer devant votre pensée; persistez dans cette heureuse disposition....

SCHILLER.

Goëthe à Schiller.

Weimar, le 13 mars 1799.

Je serais bien heureux si, pendant que vous finissez *Wallenstein*, je pouvais avoir le courage de commencer un nouveau travail. Je désire beaucoup que lundi prochain vous puissiez m'envoyer les trois derniers actes. J'ai beaucoup réfléchi sur les deux premiers dont le souvenir vit et agit en moi, et je les trouve toujours très-bien. Si dans *les Piccolomini* on contemple et l'on s'intéresse, on se sent irrésistiblement entraîné dans *Wallenstein*...

Si je vous en disais davantage aujourd'hui, je serais entraîné malgré moi à vous parler de mes dieux et de mes héros, et je ne veux pas anticiper sur l'avenir. Saluez de ma part votre chère femme, et écrivez-moi samedi, ne fût-ce qu'un mot, pour me dire où en est votre travail.

GOËTHE.

Schiller à Goëthe

Iéna, le 15 mars 1799.

Je ne vous écris que pour confirmer ce que je vous ai promis dernièrement, c'est-à-dire que vous aurez *Wallenstein* lundi prochain. Mon héros est déjà mort, et il ne reste plus qu'à limer certains passages.

Ne manquez pas de venir vendredi prochain, votre présence me dédommagera bien agréablement des fatigues d'une semaine surchargée de travail.

Ma femme vous salue. Adieu.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 16 mars 1799.

Je vous fais mon sincère compliment de la mort de votre héros. Que ne puis-je également éteindre le souffle de la vie chez mon héros épique? J'attends l'envoi de lundi avec impatience, et je m'arrangerai de manière à venir vous voir le jeudi saint; si nous pouvons passer seulement une semaine ensemble, cela avancera considérablement nos travaux. Pour ce qui est du mois d'avril, il faudra le consacrer tout entier à la représentation de *Wallenstein* et à l'installation de madame Unzelmann. Il serait bon d'activer le plus tôt possible votre *Wallenstein*; la tragédie et cette gracieuse actrice nous procureront une suite de représentations intéressantes, au moyen desquelles nous retiendrons les étrangers qui, alors, pourraient se trouver à Weimar.

J'ai déjà disposé les motifs de cinq chants de l'*Achilléide*, et cent quatre-vingts hexamètres du premier chant sont entièrement terminés. Puisque j'ai si bien réussi pour mon début, je ne crains plus rien pour la continuation. Si vous nous assistez pour les *Propylées*, cette année sera fertile en bonnes choses.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 17 mars 1799.

Voici enfin mon œuvre telle que les circonstances actuelles ont voulu qu'elle fût. Beaucoup de détails demanderaient une exécution plus ample; mais je crois que pour la scène ils ne laissent plus rien à désirer. Si vous trouvez que *Wallenstein* est maintenant une véritable tragédie, qu'il répond aux exigences principales du sentiment, de la raison et de la curiosité, que les destinées des personnages se sont convenablement accomplies, et que l'unité de sentiment y est maintenue, je serai on ne peut plus heureux.

Vous déciderez si le quatrième acte doit finir avec le monologue de Thécla, ce qui me paraît préférable, ou s'il faut complètement terminer cet épisode en laissant subsister les deux scènes que, dans le doute, je fais succéder au monologue.

Je vous félicite des progrès de l'*Achilléide* dont je suis doublement satisfait, puisqu'ils vous fournissent la preuve de la toute-puissance de votre volonté sur les dispositions de votre esprit.

Ma femme se rappelle à votre souvenir; nous vous attendons toujours vendredi.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 19 mars 1799.

Il y a longtemps déjà que je désire et crains peut-être davantage encore le jour où j'aurai terminé *Wallenstein*. En tout cas, il est certain que je me trouve beaucoup plus mal de ma liberté actuelle que de mon esclavage récent. La masse qui, depuis si longtemps, m'attirait et me retenait a disparu tout à coup, et je me sens comme suspendu au milieu d'un espace vide, et où il n'y a pas d'occupation déterminée pour moi. Il me semble, en même temps, qu'il me sera absolument impossible de composer un nouvel ouvrage. Cet état inquiet ne cessera, sans doute, que lorsque ma pensée aura trouvé un autre sujet sur lequel elle pourra se fixer avec amour et espoir.

Quand je vous verrai, je vous soumettrai plusieurs sujets tragiques, tous d'imagination. J'ai le désir et presque le besoin de traiter maintenant un sujet purement humain et passionné, car j'en ai assez de l'histoire, des soldats, des héros et des souverains.

Je vous envie votre nouvelle activité. Vous voiei sur le sol poétique le plus pur et le plus élevé, et dans le monde le plus beau, où tout est à refaire, quoique tout ait déjà été fait. Je viens de nouveau de relire Homère, et la visite de Thétis à Vulcain m'a charmé. Cette agréable description d'une visite tout ordinaire et telle qu'on peut en recevoir tous les jours chez soi, le tableau d'un travail d'artisans, touche à l'infini par la forme, et le naïf de ces peintures a toute la valeur du divin. Je n'en trouve pas moins inconcevable, non-seulement l'espoir que vous avez de terminer l'*Achilléide* pour l'automne prochain, mais encore l'idée qu'une aussi prompte exécution soit possible. Pour ma part, je n'ose m'en flatter, malgré ma confiance en votre extrême facilité dont j'ai été témoin plus d'une fois. Je regrette surtout que les soins du théâtre doivent vous enlever tout le mois d'avril; je ferai mon possible pour vous alléger ce fardeau, du moins en ce qui concerne la représentation de *Wallenstein*...

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 20 mars 1799.

Nous ne nous sommes guère occupés, ces jours-ci, que de *Wallenstein*; Meyer aussi l'a lu, il en a été ravi.

Si, en prenant un nouveau travail, vous préférez un sujet complètement de votre invention, je chercherai d'autant moins à vous en détourner, que l'expérience m'a prouvé qu'avec un pareil sujet vous vous sentirez plus à votre aise...

Demain je serai à Iéna vers midi, et je rassemblerai toutes mes forces pour produire quelque chose d'important. Si, de votre côté, vous pouvez trouver un sujet qui convienne à vos penchants et à votre talent, nous n'aurons plus à nous inquiéter de rien pour tout notre été. Je me trouve bien heureux en songeant que nous pourrons bientôt regarder ensemble couler le ruisseau qui passe devant votre jardin.

GOETHE.

Le même au même.

Iéna, le 26 mars 1798.

Je suis arrivé aujourd'hui dans mon *Achilléide* jusqu'au discours de Minerve, et j'ai le plus grand désir de vous lire mon travail. Je serai donc chez vous vers midi; je lirai avant de nous mettre à table, et après le dîner je m'en retournerai chez moi pour expédier mon courrier. Dites-moi si ces dispositions vous conviennent.

Au revoir sur les bords de l'Hellespont.

GOETHE.

On a vu par ces lettres avec quel soin, quelle patience, quel mélange d'inspirations ardentes et de méditations obstinées a été accomplie cette grande œuvre qui rouvrait non-seulement la scène restaurée de Weimar, mais la poésie dramatique de l'Allemagne, interrompue depuis quinze années. Résumons ici ce que nous avons exposé en détail, et tâchons de montrer comment le *Wallenstein* de Schiller a été tout un événement dans l'histoire intellectuelle et morale de nos voisins.

Lorsque le *Camp de Wallenstein* fut représenté le 12 octobre 1798, Schiller s'adressait ainsi à la brillante assemblée qui remplissait la salle : « L'ère nouvelle qui s'ouvre aujourd'hui sur cette scène pour l'art de Thalie enhardit aussi le poète à quitter la route battue, à vous transporter, du cercle étroit de la vie bourgeoise, sur un théâtre plus élevé qui ne soit pas indigne de cette heure sublime où s'agitent nos efforts. Car un grand sujet peut seul remuer les entrailles profondes de l'humanité; dans un cercle étroit, l'esprit se rétrécit; l'homme grandit quand son but s'élève. Et maintenant, au terme sérieux de ce siècle, où la réalité même devient poésie, où nous voyons de puissantes natures lutter sous nos yeux pour un prix important, où l'on combat pour les grands intérêts de l'humanité; la domination et la liberté, maintenant; l'art aussi, sur le théâtre où il évoque des ombres, peut tenter un vol plus hardi; il le peut, il le doit même, s'il ne veut s'effacer, couvert de honte, devant le

théâtre de la vie. Nous voyons crouler de nos jours cette forme antique et solide que jadis, il y a cent cinquante ans, une paix désirée assura aux royaumes de l'Europe, une paix chèrement achetée par trente années de guerre lamentable. Laissez encore une fois l'imagination du poète faire passer devant vous cette sombre époque, puis contemplez avec plus de joie le présent, et devant vous, à l'horizon, l'avenir si riche d'espérances.

« C'est au milieu de cette guerre que vous place aujourd'hui le poète. Seize années de ravage, de pillage, de misère, se sont écoulées; le monde fermente encore dans un sombre chaos, et nul espoir de paix ne rayonne dans le lointain. L'empire est l'arène des armes, les villes sont désertes, Magdebourg est en ruine, le commerce et l'industrie sont abattus; le bourgeois n'est plus rien, le guerrier est tout. L'impudence impunie brave les mœurs, et des hordes barbares, qu'une longue guerre a rendues sauvages, campent sur le sol dévasté.

« Sur ce fond obscur de l'époque, éclate l'entreprise d'un téméraire courage et un caractère audacieux. Vous le connaissez, — ce créateur d'armées intrépides, l'idole du camp et le fléau des provinces, l'appui et l'effroi de son empereur, l'enfant aventureux de la fortune, qui, élevé par la faveur des temps, monta rapidement aux plus hauts degrés des honneurs, et, insatiable, aspirant toujours plus haut, tomba victime de son ambition indomptée. Obscurcie par la haine et la faveur des partis, l'image de son caractère nous apparaît incertaine dans l'histoire; mais l'art aujourd'hui, avec une sympathie humaine, doit le mettre plus près de vos yeux, plus près aussi de vos cœurs. Car, limitant et enchaînant toute chose, l'art ramène à la nature tout ce qui est extrême; il voit l'homme emporté par le mouvement impétueux de la vie et impute aux astres funestes la plus grande part de sa faute.

« Ce n'est pas lui qui paraîtra aujourd'hui sur cette scène. Mais, dans ces bandes hardies que dirigent ses ordres puissants, que son esprit anime, vous apercevrez l'ombre de ses traits en attendant que la muse timide se hasarde à le placer devant vous sous sa forme vivante; car c'est sa puissance qui séduit son cœur, son camp seul explique son attentat.

« Pardonnez donc au poète s'il ne vous entraîne pas tout d'une fois, d'un pas rapide, au dénouement de l'action, s'il se borne à dérouler ce grand sujet à vos yeux dans une suite de tableaux. Que le spec-

tacle d'aujourd'hui gagne vos oreilles et vos cœurs à des accents inaccoutumés; qu'il vous ramène en arrière à cette époque, sur ce théâtre de guerre si éloigné de nous, et que notre héros remplira bientôt de ses actions.

« Et si aujourd'hui la muse, la libre déesse de la danse et du chant, réclame une fois encore d'une voix modeste son vieux privilège allemand, le jeu de la rime, — ne l'en blâmez pas! remerciez-la bien plutôt de transporter en se jouant la sombre image de la réalité dans le serein domaine de l'art, de détruire elle-même de bonne foi l'illusion qu'elle produit et de ne pas substituer ses trompeuses apparences à la vérité : la vie est sérieuse, l'art est serein. »

Schiller, dans les trois parties de son poème dramatique, ne fut pas infidèle à ces promesses si magnifiquement exprimées. Le grand art renaissait. A cette heure solennelle du siècle finissant, au moment où s'écroulait l'ordre antique fondé par le traité de Westphalie, les crises violentes d'où cet ordre était né apparaissaient aux hommes dans les poétiques interprétations de la scène. Ainsi, des commotions qui remplissent la fin du dix-huitième siècle, de l'ébranlement et des incertitudes de l'Europe, ainsi jaillirait encore, semblait dire le poète, un ordre nouveau, une société meilleure. La poésie s'attribuait les fonctions du chœur antique : elle expliquait le drame et apaisait les passions. Grâce à elle, les faits terribles de la réalité étaient transportés dans le domaine de l'idéal, et l'espérance souriait au monde. Tel était le rôle de l'Allemagne dans cette crise formidable. Ne croyez pas cependant que le poète, en ouvrant aux âmes les régions sereines de l'art, cherchât à les désintéresser des œuvres sérieuses de la vie. Les reproches que nous avons dû faire à Schiller, à propos de certaines lettres datées de 1796, n'atteignent pas l'auteur de *Wallenstein*. L'esprit qui règne d'un bout du poème à l'autre est un esprit viril, l'amour du devoir et de l'honneur. L'exemple d'un Max Piccolomini ne fera jamais de lâches. Schiller était manifestement préoccupé du désir de relever les âmes de ses compatriotes. Il s'excuse même quelque part de ces préoccupations morales, contraires selon lui à l'indépendance de la poésie; s'il renonce ici à ses principes, c'est que les nécessités du temps doivent imposer silence aux scrupules de l'artiste. Le 26 juillet 1800, il écrivait à son ami Suvern : « Je partage votre admiration sans réserve pour la tragédie de Sophocle, mais cette tragédie est l'expression d'un temps qui ne reviendra plus... La tragédie allemande de nos

jours est obligée de lutter contre l'inertie, la torpeur, l'absence de caractère, la vulgarité intellectuelle de l'esprit de l'époque; elle doit donc montrer du caractère et de la force, elle doit chercher à ébranler le cœur et à l'élever... La beauté pure est réservée aux nations heureuses; quand on s'adresse à des générations malades, il faut les secouer par des émotions sublimes. »

Schiller réussit; l'Allemagne fut profondément émue. Dix ans après, en 1809, au moment où le baron de Stein préparait dans l'ombre une grande insurrection nationale, à la veille de la prise d'armes de l'Autriche, Rachel Levin, la brillante inspirée qui fut depuis madame de Varnhagen, Rachel Levin, enthousiaste de Goethe, mais peu favorable à Schiller, s'écriait tout à coup dans une lettre datée du 9 mai : « Je viens de relire *Wallenstein*; comme chaque mot porte! L'inspiration du poète m'avait échappé; je la comprends aujourd'hui. » Ce que Rachel Levin exprimait ainsi, des milliers de cœurs le sentirent; les accents de *Wallenstein* disposèrent les âmes aux grandes luttes de 1813, et un éloquent biographe de Schiller, M. Émile Pallese, a eu le droit de résumer ainsi l'influence du poète : « Dans la Germanie primitive, quand on commençait la bataille, les bardes avaient la place d'honneur et marchaient devant l'armée. »

Si l'influence de *Wallenstein* se prolongea ainsi, on devine quelle fut l'émotion de tous au moment où les trois parties du cycle parurent pour la première fois. Le 30 janvier 1799, jour de la représentation des *Piccolomini*, est une date mémorable. Un mouvement inaccoutumé avait transfiguré Weimar. Illustrée déjà par le séjour de Goethe, la cité du grand-duc Charles-Auguste fut ce jour-là, on peut le dire, la vraie capitale de l'Allemagne. On se disputait les places pour entendre le *Wallenstein* de Schiller, comme on se les disputait à Paris, en 1788, pour le *Mariage de Figaro*. Les récits qu'on nous a conservés de l'empressement public en des contrées et pour des circonstances si différentes offrent de curieuses analogies, et en même temps, on le pense bien, des contrastes singulièrement expressifs. Le Danois Steffens, collègue de Schiller à Iéna, et qui, comme beaucoup de ses confrères, était venu à Weimar pour assister à cette grande soirée, nous a donné dans ses *Mémoires* une vive peinture de l'émotion de la cour et de la ville. Il avait trouvé place dans la loge même de Schiller; il nous montre le poète tout heureux de l'exécution de son œuvre; Goethe qui va et vient de la scène à la

salle; le public attentif, surpris, captivé au dernier point, malgré longueur des discours; les acteurs assez médiocres mais électrisés cependant par le sentiment de la grandeur de cette œuvre et par l'attente universelle.

Ce fut bien mieux encore le 20 avril 1799 lorsque *la Mort de Wallenstein* fut représentée et qu'on put embrasser enfin dans son ensemble la vaste composition du poète. Le succès fut immense et se répéta de ville en ville.

Quelques semaines après la représentation de Weimar, le 17 mai, la tragédie fut jouée à Berlin par des acteurs d'élite. Fleck, le Talma de l'Allemagne, surpassa tous ses rivaux dans le rôle de Wallenstein; madame Fleck, chargée de la suave et noble figure de Thécla, y déploya aussi un talent supérieur. Ces soirées de Berlin ont laissé d'ineffaçables souvenirs; bien des années plus tard, Louis Tieck écrivait ces mots : « Quand on songe à *Wallenstein* et aux splendeurs de cette œuvre, il faut se souvenir aussi de l'excellent Fleck, à Berlin, qui illustra son âge mûr par l'interprétation de ce rôle. Certes, qui l'a vu représenter Wallenstein, lorsque le poème parut, a vu quelque chose de grand. Pour ma part, j'ai vu jouer *la Mort de Wallenstein* à diverses époques sur presque tous les théâtres d'Allemagne; nulle part, je n'ai rien rencontré qui rappelât même de loin ce jeu véritablement héroïque. » Ifland remplissait le rôle de Piccolomini. « Heureux temps, s'écrie Louis Tieck, heureuses années où des génies se rencontrent et se prêtent un mutuel secours ! »

Ainsi, grâce à Ifland et à Fleck, rien n'avait manqué au triomphe du grand poème dramatique de Schiller. La critique toutefois ne resta pas silencieuse. Le soir même de la représentation des *Piccolomini*, dans le salon de madame Schlegel, Steffens, qui sortait de la loge de Schiller, indiquait très-finement les défauts de la pièce, et surtout une certaine disposition déclamatoire funeste à l'originalité des caractères. Trois jours après, Jean-Paul Richter, si peu sympathique au grand art que poursuivaient Goethe et Schiller, gâté d'ailleurs par les éloges de Herder qui l'opposait un peu perfidement aux deux poètes, Jean-Paul jugeait ainsi *les Piccolomini* dans une lettre à son ami Otto : « Le *Wallenstein* a été représenté avec beaucoup de magnificence. C'est excellent, passablement ennuyeux et faux. La langue la plus belle, des parties pleines de poésie et de vigueur, quelques bonnes scènes, point de caractères, point de mouvement dans l'action, l'intérêt divisé entre trois sujets différents, et finale-

ment nulle conclusion, telle est cette œuvre. Herder doit y aller aujourd'hui, et je suis sûr qu'il partagera mon opinion comme toujours. » Herder, en effet, exprima les mêmes sentiments que Jean-Paul. Herder, Jean-Paul, Steffens, certainement voilà des juges qui comptent; plus d'un censeur se joignit à eux, les auteurs des *Xénies* avaient trop cruellement agité le monde littéraire pour pouvoir espérer de leurs contemporains une impartiale justice. Ce n'étaient là pourtant que des protestations impuissantes; tous ces murmures allaient se perdre dans les acclamations du pays, et Tieck exprime fidèlement les publiques émotions de l'année 1799 dans sa célèbre critique de *Wallenstein* : « Lorsque Schiller, après un long repos, reprit possession de la scène avec son *Wallenstein*, tout le monde sentit que l'apparition de ce grand et merveilleux drame commençait une nouvelle époque dans notre littérature dramatique... Les Allemands comprirent ce que pouvait produire leur magnifique idiome en voyant quels accents, quelles émotions, quelles figures puissantes avait évoqués un vrai poète. Cette œuvre riche et profonde est debout pour l'avenir comme un monument dont l'Allemagne peut être fière; c'est un pur miroir de nous-mêmes; nous y retrouvons dans une éclatante lumière notre sentiment national, nos plus intimes inspirations; le poète nous y rappelle avec autorité ce que nous sommes et ce que nous pouvons accomplir. » Tel était en 1799 le véritable sentiment de l'Allemagne, et Goethe, vingt-huit ans plus tard, montrait bien que ce n'était pas une émotion fugitive, quand il la consacrait de nouveau par ces paroles : « Le *Wallenstein* de Schiller est si grand qu'on ne reverra pas deux fois un pareil événement littéraire. »

(La suite à la prochaine livraison.)

LE PILEUR D'AMBRE

PAR PAUL BRENIER.

I

Mon cicerone à Rome s'appelait Domenico. Il ne manquait pas, toutes les fois que nous entrions dans une église, de tremper ses doigts dans le bénitier, de faire le signe de la croix, et de s'agenouiller en passant devant chaque autel. Sa figure pourtant offrait tous les traits caractéristiques de la race juive. Je lui fis à ce sujet quelques questions auxquelles il répondit d'abord d'une manière assez embarrassée. Au bout d'un certain temps, la confiance s'étant mise entre nous, il me fit le récit suivant pendant nos courses dans Rome. Ce jour-là, nous avions commencé nos excursions par une visite au *ghetto*.

— Avez-vous été à Ancône, me demanda Domenico.

— Non, lui répondis-je, mais pourquoi cette question ?

— C'est que nous avons aussi un ghetto à Ancône, pas si grand que celui-ci, mais qui n'en contient pas moins un millier de juifs. Si vous l'aviez visité, peut-être vous souviendriez-vous de la maison où je suis né. C'est celle qui fait le coin de la rue des *Tredici cannelle*. Il y a une enseigne sur laquelle on lit en grosses lettres : *Mosé Zurzan*. Mon père se nommait ainsi. Son enseigne est restée, quoique le pauvre homme soit mort. C'était le premier fabricant d'ambre de toute l'Italie ; il avait un secret pour cela. L'ambre est chez nous d'un grand usage ; on en fait des bracelets, des colliers, des bouts de pipe, des chapelets, toutes sortes de choses. On recherchait beaucoup les produits de mon père, et à la foire de Sinigaglia, c'était à lui que les marchands achetaient le plus. Ses profits auraient pu être plus grands, mais il refusait de prendre des ouvriers, de peur qu'ils ne découvrirent son secret. Depuis plus de deux siècles ce secret était dans la famille. Mon père le tenait de son père, et on pouvait

remonter ainsi jusqu'à quatre ou cinq générations. Un de nos ancêtres l'avait apporté de Tunis à l'époque où les juifs furent obligés de quitter l'Afrique. Ma mère, d'origine tunisienne, était née à Malte, où son père remplissait l'office de *moel*. On appelle ainsi l'homme chargé de pratiquer la circoncision. Quoique beaucoup plus âgé qu'elle, mon père l'épousa pendant un voyage qu'il fit à Malte pour recueillir un petit héritage. Un an après leur retour à Ancône, je vins au monde. Ma naissance les combla de joie, surtout ma mère qui avait fait je ne sais combien de vœux pour avoir un garçon. Elle me voyait déjà remplissant les fonctions de chantre et de lecteur à la synagogue des *Levantini* qui est dans une petite rue derrière l'église du Saint-Sacrement. Il y a trois synagogues dans la ville : deux pour les juifs orthodoxes et une pour la secte des *Levantini*, dont mon père faisait partie. Ma mère et mon père étaient très-dévots. Dans aucune maison juive d'Ancône, on ne suivait aussi rigoureusement les préceptes de la loi que dans la nôtre. A l'aube, le vieux Zurzan se mettait au travail après avoir fait sa prière. La servante Giudita, sa sœur de lait, sortait pour faire ses provisions. A son retour, elle préparait les repas selon les préceptes de la loi, car mon père aurait enduré la faim, plutôt que de manger viande, poisson ou volaille qui ne fût *kascher*, c'est-à-dire purgé de sang et tué par le sacrificateur, que nous nommons *soket*. Libre des soins du ménage, Giudita pilait dans un grand mortier la gomme, qui, mêlée à d'autres substances, servait à faire l'ambre. Trop faible pour une telle occupation, ma mère travaillait à l'aiguille et m'apprenait à lire.

Sans être riches, mes parents ne manquaient pas d'une certaine aisance. On parle souvent de l'avarice des juifs. Ce n'était point le défaut de mon père. On le voyait toujours prêt à secourir ses coreligionnaires. Si quelque pauvre juif traversait Ancône, il trouvait une place à notre table, et un gîte dans notre maison. Il couchait dans une des chambres du haut, toutes réservées à cet usage. Nous avions souvent deux ou trois de ces hôtes chez nous ; des hommes, et quelquefois aussi des femmes. Je me souviens d'une pauvre marchande qui allait rejoindre son mari à Gibraltar ; elle était enceinte, et fit ses couches à la maison. Ma mère la soigna. L'enfant qui naquit est devenu un des plus riches banquiers de Trieste, je crois même qu'il est question de le faire baron. Il était à Rome il y a quelques années, et j'ai eu l'honneur de lui servir de cicerone. Sachant que j'étais d'Ancône, il me dit qu'il en venait, qu'il avait demandé inutilement des nouvelles

d'un certain pileur d'ambre nommé Mosé Zurzan, et de sa femme ; il s'informa si par hasard je pouvais lui fournir quelques renseignements sur ces braves gens.

Je devais être très-pâle en lui répondant que non. Il ne s'aperçut pas de mon émotion, et je ne le revis plus. Il partait le soir même.

II

Je touchais à mes onze ans, et les espérances de ma mère à propos du rôle glorieux que je devais jouer dans l'Église diminuaient tous les jours. Elle voyait bien qu'il fallait renoncer à l'idée de faire de moi un *rabi*, comme elle s'en était flattée. Je n'en savais ni plus ni moins que tous les autres enfants de mon âge. Quant à la religion, sans être un impie, je n'étais pas non plus d'une ferveur extraordinaire. J'aimais beaucoup quelques-unes des fêtes de notre croyance, le Purim surtout qui est notre carnaval. Ce jour-là, le ghetto est en joie ; la foule se presse dans les boutiques où l'on vend des *marsoletti*, gâteaux fort délicats faits d'une certaine pâte d'amandes et de sucre. J'aimais aussi les jours de *mila* (circoncision) à voir les noires maisons du ghetto couvertes de tentures de toutes les couleurs. A cet âge, mon goût dominant c'était la musique, et je ne sais pas pourquoi mon père refusait de me la faire apprendre ; mais il ne pouvait pas m'empêcher de m'échapper le soir pour aller sur la place du Théâtre entendre la bande du régiment Benedek, qui jouait deux fois par semaine devant le café Betramelli. A part quelques visites à une certaine signora Bruschetti, je n'avais guère d'occasions de sortir. J'allais de la maison à la synagogue, de la synagogue à la maison. Ma mère n'aimait pas beaucoup à quitter le ghetto ni mon père non plus ; c'est à peine s'ils allaient deux fois par mois, pendant l'été, faire le samedi une promenade sur le Môle aux alentours de l'*Arco di Trajano*. Ma mère était d'une grande beauté, et tout le monde s'arrêtait pour la voir passer. Cette admiration ne plaisait pas beaucoup à mon père. Quant à moi, on me connaissait, dans le voisinage du ghetto, sous le nom de *Fils de la belle juive*, et je n'étais pas fâché de m'entendre appeler ainsi. Autant mes parents aimaient la retraite, autant j'aurais voulu courir et m'amuser avec les autres enfants des quartiers environnants ; malheureusement nous avons, nous autres juifs, quelque chose de particulier qui nous distingue des autres races. Me voilà à l'âge

d'homme, et en me voyant vous vous êtes tout de suite douté de mon origine. Enfant, les autres enfants me reconnaissaient également. Souvent, quand je passais devant San-Ciriaco, des bandes de polissons couraient après moi, en criant : *Ebreo ! ebreo !* Tant qu'il ne s'agissait que de cris, je n'y faisais pas grande attention, mais quelquefois on passait aux coups. Contre un ou deux, je faisais bonne contenance, mais si une bande s'en mêlait, je décampais, ne voulant pas être accablé par le nombre.

Un jour, comme je revenais de chez la signora Bruschetti, je fus surpris et presque enveloppé par la bande tout entière de mes persécuteurs habituels. La rue qui mène à la place du marché où se trouvent le palais du légat, celui du gonfalonier, et la grande caserne était barrée par une charrette ; pas d'issue ; les cris se rapprochaient ; effrayé, je jetai les yeux autour de moi pour chercher un asile. Toutes les portes étaient fermées. Je sentais déjà une grêle de coups de poing tomber sur mes épaules. J'aurais eu beau crier au secours, personne ne serait venu ; c'était un dimanche.

Une femme débouchait de la rue et traversait la place. Sa physionomie paisible respirait la tendresse maternelle, elle portait une petite fille de cinq ou six ans, qui, d'une main, tenait un gros bouquet de cerises, dans lequel elle mordait à belles dents, et de l'autre un jouet d'enfant. Ses joues rondes étaient humides et rouges du jus du fruit. La petite ressemblait beaucoup à sa mère, œil doux, bouche souriante ; le plaisir de manger la mettait en gaieté. Cette physionomie me revient bien souvent, je la vois comme si j'y étais. En les apercevant toutes les deux, je me crus sauvé, et je courus instinctivement me jeter dans les jupes rouges de la mère. Elle se retira de moi brusquement et presque avec dégoût ; l'enfant, qui de loin me souriait tout à l'heure, me donna un coup du jouet qu'il tenait à la main, en me criant de sa petite voix qu'elle essayait de rendre méchante : *Ebreo*.

Il ne me restait plus qu'à me fier à la vitesse de mes jambes ; grâce à elles, je réussis à échapper à mes persécuteurs ; en rentrant cependant, j'avais le cœur gros, et je restai silencieux pendant tout le reste de la journée. Ma mère craignait que je ne fusse malade, je la rassurai.

Je n'étais pas malade, en effet, j'étais triste.

III

Mes plaisirs, comme vous voyez, n'étaient pas fort grands. Je n'en avais que deux. Le premier, je vous l'ai dit, consistait à entendre la musique; nous avions en ce moment les Autrichiens à Ancône, et quand leur musique jouait, il était impossible de me retenir au logis. Personne n'a aimé et n'aime encore la musique autant que moi. Si on m'avait fait apprendre, je serais peut-être devenu un *maestro*. Le second de mes plaisirs consistait en quelques courses, que ma mère m'envoyait faire de temps en temps chez la signora Bruschettini, dont j'ai prononcé le nom tout à l'heure. C'était une ancienne comédienne qui avait couru toutes les villes d'Italie jouant la comédie, la tragédie, le vaudeville, chantant quelquefois et dansant au besoin. On ne se figure pas ce que c'est que cet affreux métier de comédienne en Italie. Il n'y a chez nous que les chanteuses qui gagnent de l'argent, les autres travaillent comme des malheureuses pour un morceau de pain, sous la conduite d'un *impresario* qui les traite de *vacca*, de *cane*, sans compter les autres amabilités que je me dispense de citer. Il y a pourtant quelquefois de grands talents parmi ces femmes-là. Plus heureuse que ses compagnes qui finissent toutes à l'hôpital, la Bruschettini avait trouvé le moyen de se faire épouser par son directeur, lequel était mort en lui léguant une rente de quinze cents écus dont elle vivait, et fort grassement, à Ancône dans la retraite et dans la dévotion.

Elle venait souvent nous voir à cause de Giudita qui avait aussi son petit secret, et qui vendait une certaine mixture pour arrêter la chute des cheveux. La Bruschettini logeant par hasard dans la maison de mon grand-père à Malte, où sa troupe était venue en représentation, était tombée fort malade; ma mère l'avait soignée avec le plus grand zèle. L'ancienne actrice semblait lui en avoir gardé une assez vive reconnaissance, et elle la lui témoignait à sa manière en essayant de la convertir. « Ah! lui répétait-elle sans cesse, je finirai par vous arracher aux flammes éternelles, ainsi que votre fils. » Cela faisait sourire ma mère. Mon père, moins endurant, se fâchait, et entamait avec la Bruschettini des discussions religieuses qui n'en finissaient pas. J'allais assez souvent la voir. Ses lamentations perpétuelles sur le sort qui nous attendait en enfer n'étaient pas sans faire quelque

impression sur moi, surtout à cause de ma mère que je voyais se tordre dans les griffes de mille diables terribles.

IV

Un jour, mon père m'avait envoyé chez la Bruschettini pour lui porter un chapelet d'ambre qu'elle avait fait faire pour la madone de la Porta-Pia. Hâtant le pas, selon mon habitude, et rasant les murs le long de la place du marché, qui était pour moi le passage dangereux, j'étais arrivé sans encombre au logis de la Bruschettini. La signora venait d'achever sa sieste lorsque j'entrai dans sa chambre. Il est bon que vous sachiez que c'était une femme de quarante ans environ, qui avait été fort belle dans sa jeunesse; sans ses joues un peu déformées par l'embonpoint, on aurait pu admirer encore la régularité de ses traits; son menton commençait à s'étagér, et son cou à se plisser de larges rides. Ses yeux paraissaient beaux, quoiqu'elle affectât de leur donner un air languissant, comme pour accompagner sa parole, toujours plaintive et traînante. Ses tempes se dégarnissaient peu à peu, et bien que ses cheveux s'éclaircissent chaque jour davantage sur le reste de sa tête, elle persistait néanmoins à les réunir au moyen d'un peigne très-haut, et à les former en boucles sur son front, d'où elles retombaient toujours à demi défaites. Nous étions en plein été, ses gros bras nus sortaient d'un peignoir de mousseline flottant. Elle était assise, ou plutôt couchée sur une bergère, ayant devant elle un guéridon chargé d'un granite à l'orange, d'un énorme paquet de cartes et d'une tabatière dans laquelle l'abbé Pagliacci, qui lui faisait vis-à-vis, enfonçait ses doigts à chaque instant. L'abbé Pagliacci était peut-être le prêtre le plus gros et le plus gourmand de la légation d'Ancône. On l'accusait de dépenser en repas fins l'argent qu'on lui donnait pour célébrer des messes. Sa figure ne démentait pas ces propos; sa bouche, ses lèvres, ses yeux, tout disait : Voilà un homme qui ne doit pas s'endormir dans son assiette. Il était bon, jovial, et me tapait familièrement sur la joue toutes les fois qu'il me rencontrait. Comment cet homme, ignorant comme un paysan de la banlieue, qu'il était, paresseux, insouciant, indifférent à tout, excepté au bon vin de Marsalla et au *prosciutto d'oca*, se trouvait-il le confesseur, le directeur le plus couru de la ville, je n'en sais rien. Le fait est que pas un de ses confrères ne pouvait se vanter de faire signer autant de testaments en

faveur de l'Église, ni d'amener autant d'argent dans la bourse des couvents. Aussi ses supérieurs, à cause de ses services, fermaient-ils les yeux sur bien des grands et petits écarts qui lui auraient attiré plus que des réprimandes sans cela. C'est du moins ce que j'ai entendu dire plus tard. Pagliacci avait, outre cela, la réputation de bien dire la messe. Pourquoi ? Je n'en sais rien non plus ; toujours est-il que la Bruschettini et sa servante Zina, qui causaient constamment des prêtres, disaient : Celui-ci fait très-bien à l'autel, et celui-là très-mal. Pour Pagliacci, elles le portaient aux nues. C'était, de toute la ville, le prêtre qui avait certainement le plus d'âmes à tirer du purgatoire, quoique le bruit courût qu'il avait fréquemment recours à la chancellerie de la congrégation de la fabrique, qui est l'endroit où, moyennant une certaine rétribution, l'on donne des dispenses de dire les messes aux prêtres qui en ont touché le montant.

V

Je ne pus m'empêcher, en entrant, de considérer ces deux gros corps en face l'un de l'autre, et de les trouver assez risibles. L'abbé se rafraîchissait avec un énorme éventail vert ; il paraissait assez triste.

La Bruschettini m'embrassa selon son usage, me fit asseoir auprès d'elle, et sonna Zina pour qu'elle m'apportât un morceau de *pastafrolla*, attendu, dit-elle, que c'est l'heure du goûter.

— Je suis à toi tout à l'heure, ajouta-t-elle en partageant ses cartes en une foule de petits paquets, et en s'adressant à Pagliacci ; je me suis trompée la première fois. J'ai pris le neuf pour le dix. Re commençons.

Pendant que la signora manipulait de nouveau des cartes qui témoignaient par leur crasse qu'elles devaient être consultées très-souvent, je me mis à regarder le salon. Cette idée ne m'était jamais venue jusqu'alors. Les murs étaient tapissés de tableaux. Quand je dis tableaux, c'est une façon de parler, il y avait plus de gravures que de tableaux, et des gravures enluminées d'une façon assez grossière, représentant je ne sais quelles histoires de saints et de saintes. Sur le marbre de la commode, on voyait un saint Jean-Baptiste en cire, les jambes nues, les épaules recouvertes d'une peau de mouton, la tête chargée d'une énorme perruque de cheveux blonds et frisés, tenant à la main un long bâton, surmonté d'une croix, d'où

pendait une bannière de soie, l'autre main levée au ciel comme pour accompagner le sourire béat qui errait sur ses lèvres écarlates ; on lui avait fait une espèce de chapelle avec des branches de buis liées les unes aux autres par des rubans de diverses couleurs ; des feuilles de papier doré, découpées en dents de scie, garnissaient un côté de la niche ; d'autres feuilles de papier d'argent frisé, comme celui que l'on met au manche des gigots et des côtelettes, ornaient le côté opposé. Deux anges en terre peinte, agenouillés, avec de grosses boucles de cheveux sur les épaules, les joues rouges, les yeux bleu d'outre-mer, faisaient vis-à-vis sur la cheminée au saint Jean-Baptiste de la commode. Une lampe brûlait dans un coin du salon, au pied d'un crucifix entouré de fleurs artificielles fanées, d'épis et de lis de clinquant, les pieds chargés de chapelets en verroterie, de scapulaires de tous les genres. Mes yeux s'arrêtèrent un moment sur une gravure, dans laquelle un ange à la robe flottante, les ailes déployées, soulevait un enfant endormi dans l'extase, et qui semblait rêver qu'on le conduisait au ciel. Bientôt une autre image attira mes regards d'où ils ne purent plus se détacher. Cette fois, c'était un tableau représentant au milieu d'un paysage une femme en longue robe bleue, la tête entourée d'un nimbe d'or, et tenant un enfant souriant dans ses bras. Cette femme me regardait d'un air doux, et je trouvais qu'elle ressemblait à ma mère.

La Bruschetti poussa tout à coup une exclamation de joie en tapant ses mains l'une contre l'autre, et en faisant un soubresaut qui fit gémir son fauteuil.

— Evviva ! nous avons gagné ; l'abbé, vous aurez votre autel privilégié.

— Et personnel aussi ? demanda Pagliacci.

— Pour cela il faut encore recommencer.

L'abbé devint assez attentif à ce nouveau tour.

Il faut que je vous dise, avant de continuer cette histoire, ce que c'est qu'un autel privilégié. C'est celui sur lequel à chaque messe dite, une âme est immédiatement délivrée du purgatoire. Il y a deux sortes d'autels privilégiés : les réels et les personnels. Dans les premiers, le privilège est attaché à l'autel lui-même ; dans les seconds, le privilège appartient à la personne qui y dit la messe, en sorte que le prêtre à autel privilégié personnel délivre une âme en quelque lieu qu'il célèbre l'office divin. Vous comprenez que chacun cherche à faire dire ses messes par ces prêtres favorisés, et que cela leur pro-

duise gros. C'est un de ces autels que sollicitait l'abbé Pagliacci, et pour lesquels il interrogeait le sort par le moyen des cartes. La réussite ayant été heureuse cette fois comme la précédente, l'abbé avala son granite; et comme il se disposait à sortir, la Bruschettini le retint.

— Je ne vous ai rien dit encore. Ah ! cher abbé, je suis la plus malheureuse des femmes ! j'ai toujours mon obsession.

— Ça passera, chère dame, ça passera, nous aurons raison de Bel-zébuth. Dites-vous bien régulièrement trois fois de suite vos trois oraisons toutes les trois heures ?

— Avec la plus grande régularité ; mais, hélas, je n'en suis pas plus avancée. Le diable s'acharne après moi. Tenez, tout à l'heure en dormant j'ai fait un rêve qui témoigne bien réellement de sa présence en moi. Il faut que vous me disiez votre avis sur ce rêve.

Il me sembla que l'abbé faisait un geste d'impatience.

— Figurez-vous que je voyais trois chats dont un avec une mitre qui couraient sur les toits, les deux autres étaient coiffés avec des bonnets de chanoines ; celui qui était mitré...

L'abbé se leva.

— Dieu défend d'interpréter les songes, dit-il, c'est œuvre des magiciens ; bornons-nous à chasser par la prière ces impures visions. Brûler un cierge rouge à l'autel de San-Ciriaco est souverain pour cela. L'avez-vous fait ainsi que je vous l'ai conseillé ?

— J'en ai brûlé deux, et vous voyez où j'en suis réduite. Ah ! mon pauvre abbé, ce chat mitré ne me présage rien de bon. Je suis damnée, je le vois bien, rien ne pourra me tirer de l'enfer. Quand on voit trois chats en rêve, c'est signe qu'on doit mourir bientôt. Ah ! je suis une bien grande pécheresse ! Restez, l'abbé, restez, il faut que vous m'entendiez en confession.

— Vous vivrez longtemps encore, signora ; ne vous laissez pas aller à ces vaines terreurs. Nous parlerons de confession demain. Je suis obligé de partir.

— Ah ! le salut de mon âme ne vous touche pas.

— Elle ne court aucun risque, soyez-en sûre. Je connais vos vertus et votre piété qui ne se pardonne rien, et je compte même vous reprendre demain là-dessus. Aujourd'hui je suis pressé.

— Vous allez, je le vois bien, chez la signora Pomidoro : c'est votre pénitente de prédilection, vous ne soignez qu'elle ; quant à moi, vous me dédaignez.

— Tous les Pomidoro sont partis pour la campagne ; vous voyez que vous avez tort ; d'ailleurs, mes pénitentes sont égales pour moi devant Dieu. Si j'ai une préférence, vous savez bien pour qui elle est. Si je vous laisse, c'est qu'on m'attend à la congrégation de la fabrique, pour l'affaire des trois cents messes qui m'ont été commandées et que je n'ai pas le temps de dire, comme vous pensez bien, j'ai tant d'autres affaires pieuses sur le dos ! Il me faut une dispense. La taxe est d'un baioque par messe, que l'on paye à la chancellerie, et le secrétaire veut m'en faire payer deux, à moi, une si bonne pratique ! Comprenez-vous ça ?

La Bruschetтини, qui semblait avoir complètement oublié ma présence, se retourna de mon côté. Elle vit mon regard fixé sur la Vierge.

— Ah ! du moins, dit-elle en me désignant, si vous vouliez m'aider à sauver cet enfant, je tremblerais moins pour mon salut.

— Je ne demande pas mieux, mais il faut de la prudence ; la dernière conversion a fait beaucoup crier. Tâchez de vous procurer le consentement formel de l'enfant.

— Tu regardes la Vierge, mon enfant ; veux-tu aller dans un endroit où tu la verras sans cesse ?

En effet, je regardais toujours la madone.

— Oui, répondis-je, sans trop savoir ce qu'on me demandait, je ne demande pas mieux.

— Eh bien ! l'abbé, n'est-ce pas là un consentement ? Il ne nous reste plus qu'à agir.

L'abbé était parti, la Bruschetтини sonna sa servante, devant laquelle elle répéta ce que je lui avais dit.

— Zina, lui dit-elle, je crois décidément que j'ai fait une sottise de quitter le père Cocchi ; je me plaignais qu'il me négligeait, je l'ai quitté pour venir ici dans la maison même de ce Pagliacci pour l'avoir toujours sous la main ; mais il ne vaut pas mieux que l'autre, il ne s'occupe pas de moi ; si je vois encore mes chats, je me confesserai ailleurs. Petit, ajouta-t-elle, je ne veux pas que ta mère soit en peine, va-t'en, mais reviens bientôt ; et puisque tu aimes la Vierge, je te donnerai son portrait.

VI

La Bruschetтини avait sur les bords de la mer une petite campagne

où elle allait passer l'été. Elle m'y faisait venir quelquefois, ce dont j'étais fort satisfait, car les enfants du village ne me cherchaient pas querelle, ils jouaient, sautaient avec moi sans savoir si j'étais chrétien ou juif. J'aimais d'autant plus les amusements de mon âge, qu'il m'était presque impossible de m'y livrer. Aussi j'aurais volontiers passé ma vie à San-Nicastro s'il ne m'avait pas fallu quitter ma mère. L'abbé Pagliacci était né dans ce village où il venait tous les dimanches manger du *brodetto*, espèce de soupe au poisson fort renommée dans le pays, et que Zina, paraît-il, confectionnait d'une manière admirable. Ces campagnes des bords de la mer n'ont pas beaucoup d'arbres, mais la vue et le bon air y tiennent lieu de tout. Un bouquet de pins devant la maison, voilà tout l'ombrage. A dix heures du matin, quand l'abbé Pagliacci revenait de dire la messe au village, on mettait le couvert sous les arbres, et le repas fini, la soutane dé faite, étendu sur des coussins empruntés au canapé du salon, le mouchoir sur la figure pour se garantir des mouches, l'abbé faisait la sieste en plein air, la signora dans son fauteuil, Zina contre un arbre, et moi sur le sable ; nous dormions jusqu'à trois heures.

Un dimanche du mois de juin, la sieste fut abrégée d'une heure au moins. Il s'agissait de construire un reposoir pour la procession qui devait avoir lieu au coucher du soleil. Je me mis donc à aider Zina et sa maîtresse, à porter les vases, à arranger les fleurs, à couvrir l'autel de nappes blanches. Tous les ornements de la maison y avaient passé. Pour le faire encore plus beau, la signora mit au milieu même du reposoir la pendule d'albâtre du salon qui représentait une femme nue assise dans un char traîné par des colombes. La signora Bruschettini était dans l'enchantement de son magnifique autel ; elle attendait avec impatience l'abbé Pagliacci pour lui montrer toutes ces merveilles. L'abbé, invité à déjeuner par le curé du lieu, avait promis de venir à la villa faire collation. L'air était lourd et brûlant, de grands nuages sillonnés d'éclairs couvraient la mer à l'horizon ; la signora Bruschettini tremblait pour son reposoir, et ce n'était pas sans raison, car bientôt de grosses gouttes de pluie annoncèrent le commencement de l'orage. Il fallut vite déménager l'autel. Nous nous y employâmes de notre mieux, et avant que l'eau commençât à tomber tous les objets précieux étaient en sûreté. Alors nous nous mîmes à table. La collation préparée pour l'abbé Pagliacci était excellente. Au dessert, nous bûmes d'une certaine liqueur de fenêtre que la Bruschettini affectionnait particulièrement ; pour me

donner des forces pendant les préparatifs de l'autel, j'avais avalé deux ou trois verres de *mistra*, espèce d'eau-de-vie rafraîchissante que l'on mélange avec l'eau, et à laquelle cependant il faut prendre garde. La pluie avait cessé, l'air restait encore pesant, la double influence de la fatigue et de la liqueur se fit sentir, et je m'endormis de ce demi-sommeil qui permet d'entendre tout ce qui se passe autour de soi sans que cependant on en ait positivement la conscience.

— Regarde, disait la signora à sa servante, comme il dort; n'est-ce pas dommage de songer qu'un si joli garçon sera livré aux flammes?

— Rien de plus facile que de l'en tirer, répondit Zina, qui avait aussi ses petits projets.

— C'est bien à quoi je songe. Si je ramenaï cette âme à la vraie religion, je crois que pour le coup je serais débarrassée des persécutions incessantes de Satan. Il ne me laisse pas un seul jour tranquille. Et par conséquent rien ne me réussit. Je comptais sur ce magnifique reposoir pour m'attirer la protection de saint Nicastro, qui est le patron de ce pays, et la pluie empêche la procession; maintenant nous pourrions peut-être profiter de ce moment pour sauver cet enfant, et justement Pagliacci n'est pas là.

— Il est très-facile de se passer de lui.

— Comment celà?

— Je me charge de tout, laissez-moi faire.

— Toi?

— Avant de venir ici, j'étais à Sinigaglia au service du juif Salomon comme cuisinière. C'était un banquier qui recevait beaucoup de négociants étrangers qui ne se seraient pas contentés des plats de la cuisine israélite. Il était veuf, et il ne lui restait plus de ses cinq enfants qu'une fille de neuf ans, riche héritière rien que par les biens de sa mère; on aurait bien voulu l'arracher aux griffes de Satan; mais le père, qui se doutait de la chose, surveillait la petite et ne la perdait pas un instant de vue. Un jour que j'étais allée à confesse, le père Girolamo, avant de me donner l'absolution, me dit : « Zina, tu es bonne catholique? — Parbleu! — Veux-tu rendre un grand service à l'Église? — Certainement. — Es-tu capable de retenir les mots suivants : *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, ego te baptizo?* — Je répétais : *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, ego te baptizo.* — A merveille! c'est la Providence, Zina, qui t'a donné une si bonne mémoire. Maintenant

écoute ce qu'il faut faire. Tu entres quand tu veux dans la chambre de la petite Salomon ? — Pas tout à fait, mais la femme de chambre Zurla peut me laisser entrer. — Elle est juive peut-être ? — Non, catholique, du même pays que moi. — Fort bien, vous pouvez alors vous entendre toutes les deux. — Que faut-il faire ? — Entrer dans la chambre de l'enfant quand elle sera endormie, s'avancer vers son lit, et pendant qu'elle dort laisser tomber deux gouttes d'eau bénite sur son front en répétant fidèlement les mots que je viens de te dire. — C'est là tout ? — Le reste me regarde. » Je prévins la femme de chambre, et le lendemain nous avons exécuté les instructions du père Girolamo. C'était le 7 du mois d'août, l'enfant avait neuf ans, il était né le 24 décembre. Zurla eut l'idée de mettre ces trois numéros, 7, 9, 24 à la loterie. Il en sortit deux, et elle gagna deux cents écus qu'elle aurait bien dû partager avec moi, ce qu'elle se garda bien de faire. Bref, nous nous brouillâmes, et nous ne nous revîmes que six mois après, devant le délégué du saint office.

Je tremblais un peu en me rendant chez cet homme. J'y trouvai dans la salle Salomon et Zurla. Au bout d'un quart d'heure, l'inquisiteur et le père Girolamo parurent tenant un enfant à la main. Mon ancien confesseur me fit subir un petit interrogatoire : — Reconnaissez-vous cet enfant ? — C'est la signorina Salomon. — Le père Girolamo ici présent assure que vous l'avez baptisée pendant qu'elle était en état de grave maladie. — C'est vrai. — Et quel qu'un pourrait-il attester la vérité de ce que vous dites ? — Moi, fit alors Zurla, j'étais présente à la cérémonie. — Alors cet enfant ne vous appartient plus, reprit le prêtre en s'adressant à Salomon, nous devons veiller sur lui. — Sans en entendre davantage, le moine emmena l'enfant. Le juif furieux nous accabla d'injures, auxquelles, comme vous pensez bien, je ne fis nulle attention. L'enfant était baptisé, bien baptisé. Faisons-en autant à celui-ci ; il y a toujours de l'eau bénite dans votre chambre, je vais en chercher.

La Bruschetti reprit, après un moment de silence :

— Il n'est pas à l'article de la mort. Regarde les couleurs de ses joues.

— Cela n'est pas nécessaire.

— Tu crois ?

— Ne vous a-t-il pas dit souvent qu'il aimait la sainte Vierge ?

— Tu l'as entendu toi-même.

— Eh bien, cela suffit, l'enfant veut se faire chrétien.

— Va donc chercher l'eau bénite ; pendant ce temps-là, je me mettrai en prière. A propos, comment l'appellerons-nous ?

— Domenico-Isidro, comme défunt mon mari.

La Bruschetti était à peine agenouillée devant la croix qui devait servir au reposoir que Zina était descendue ; elle s'approcha de moi, murmura quelques paroles, et je sentis en même temps une grande fraîcheur au front qui me réveilla.

VII

La Bruschetti et Zina ne me dirent rien de ce qui s'était passé ; moi-même je n'y attachai pas grande importance sur le moment. Le temps était redevenu beau ; les pêcheurs, chargés de leurs filets, passèrent devant la fenêtre. Je les connaissais tous. L'un d'eux me proposa de monter dans sa barque. Ces promenades en mer avaient un grand attrait pour moi. J'acceptai avec l'agrément de la signora, et je ne rentrai qu'à la nuit tombante à la villa, où je trouvai la Bruschetti et Zina en grande conférence avec l'abbé Pagliacci. Nous couchâmes à la campagne, et je ne revis ma mère que le lendemain. Tout ce qui s'était passé la veille était effacé de ma mémoire, il me semblait que j'avais fait un rêve. Deux jours après, comme je traversais la place de l'*Apanaggio*, où est situé l'ancien palais du prince Eugène, je rencontrai Zina.

— Petit, me dit-elle, sais-tu le jour où tu es né ?

— Le 12 mai.

— Et ton âge ?

— Dans trois mois j'aurai quatorze ans. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— 12, 14 et 26, date du jour où je t'ai baptisé. Quel joli terme ! Zina partit sans me dire autre chose et je la vis entrer dans le bureau de loterie du coin de la place.

Trois mois s'écoulèrent ainsi sans qu'il fût question de rien. Un beau matin, un prêtre suivi de deux familiers du saint office se présenta à la maison. Le prêtre dit à mon père et à ma mère que j'étais chrétien et baptisé, que j'appartenais par conséquent à l'Église, qui devait veiller à ce que le sacrement qui m'avait été conféré pour mon bonheur ne restât point stérile. Je ne vous peindrai pas la stupeur de mes parents. Mon père eut beau soutenir que j'étais juif et bien juif, on lui répondit qu'il était facile de lui prouver le contraire.

En effet, au palais de l'Évêché on nous mit en présence de la Bruschettini et de Zina, qui racontèrent comment les choses s'étaient passées. Mon baptême fut déclaré bon et valable. On me sépara de mon père et de ma mère sans permettre à celle-ci de m'embrasser. Je passai la nuit au séminaire, et le lendemain de grand matin je partis pour Rome avec l'abbé Pagliacci, qui me déposa en arrivant dans la maison des catéchumènes. J'ai appris depuis qu'il avait obtenu une cure à Rome pour ma conversion. Vous voyez qu'elle ne lui avait pas beaucoup coûté.

VIII

Je vous montrerai près du *Campo-Vaccino*, le couvent *dei Catechmeni*. A peine eus-je mis le pied dans la sainte maison que deux frères servants vinrent me recevoir avec le plus joyeux et le plus aimable empressement; l'un d'eux s'empara de mon petit bagage, l'autre me conduisit dans la chambre qui m'était destinée. Déjà mon nom était inscrit au-dessus de la porte. L'intérieur était arrangé d'une manière simple, mais sans trop d'austérité : un lit, avec une petite table, une chaise, un prie-Dieu, un bénitier, un crucifix et un carton sur lequel étaient collés les règlements, composaient mon ameublement.

A peine installé depuis une demi-heure, un père vint me faire visite. C'était un homme d'une haute taille, blond, légèrement voûté, le regard plein de bienveillance et de tendresse. Je me rappelle encore la douceur extraordinaire de sa voix, elle s'insinuait en vous comme une musique et pénétrait jusqu'au fond de votre cœur; il était impossible de l'entendre sans se laisser aller à la confiance, et de le voir sans croire à sa bonté. Ses cheveux, rares sur le haut de la tête et très-longs sur les côtés, lui faisaient une tonsure naturelle en même temps qu'ils tombaient en boucles sur sa soutane.

Le son d'une cloche se fit entendre; le père Hartlieb, après m'avoir embrassé comme on embrasse son fils, me dit que c'était le moment de nous rendre à la chapelle pour remercier Dieu de mon heureux voyage et des faveurs bien plus grandes qu'il me promettait. Nous sortîmes, lui me tenant par la main. La chapelle est placée au centre même de la maison; quatre longs corridors où sont situées les cellules y aboutissent. Elle est consacrée à la sainte Vierge, et sur l'autel on la voit assise remettant à un moine un livre sur lequel est écrit : *Exercices spirituels*. Au milieu de la chapelle, sur un tapis vert

étendu sur le pavé, on s'arrête devant un grand crucifix en métal. Le père Hartlieb me dit qu'il fallait s'agenouiller et le baiser en entrant. Nous restâmes seuls pendant quelques instants, puis arrivèrent les pères suivis des autres catéchumènes au nombre de vingt. Un des pères s'assit dans un fauteuil placé sur les degrés de l'autel, et commença une espèce de prédication dans laquelle en annonçant l'arrivée d'un nouveau néophyte, il demanda aux autres de joindre leurs prières aux siennes afin que Dieu permît de mener à bonne fin l'œuvre de sa conversion. Pendant qu'il parlait ainsi, tous les regards se fixèrent sur moi. La prédication continua sur les devoirs que nous avions à remplir pour mériter le beau titre de chrétien apostolique et romain, jusqu'à ce que la cloche avertit le père qu'il pouvait s'arrêter.

Le sermon fini, le père Hartlieb me conduisit dans le jardin où avaient lieu les récréations auxquelles les pères eux-mêmes prenaient part. Après avoir reçu un excellent accueil du supérieur auquel on me présenta, je rentrai dans ma chambre où je trouvai sur un prie-Dieu une petite lampe, de laiton à un seul bec, puis un petit livre contenant l'extrait du sermon que je venais d'entendre. Une demi-heure après environ, on sonna pour le dîner, et de là on me fit retourner dans ma chambre. Je demandai quelques objets que j'avais emportés avec moi, entre autres un petit médaillon contenant des cheveux de ma mère, que je ne trouvais plus dans mon paquet. On me dit qu'on avait enlevé toutes ces choses-là pour me les rendre plus tard, mais que pour le quart d'heure je ne devais pas songer à des choses qui pourraient ralentir mes pas dans la voie de la rédemption.

IX

Le lendemain, le père Hartlieb me dit qu'on me laisserait seul pendant toute la journée, et que je devais la consacrer entièrement à la méditation. Le surlendemain et le jour suivant, j'assistai à un sermon sur le péché d'Adam. Le quatrième jour, la prédication roula sur la mort et sur l'enfer. En rentrant, je m'aperçus qu'on avait mis un crâne sur mon prie-Dieu; le lendemain, outre le crâne, une image représentant un cadavre en dissolution était collée au mur; les rats accouraient de toutes parts pour dévorer les chairs qui tombaient en pourriture, se détachant des os, les vers et la putréfaction recouvrant le cadavre, au-dessus duquel on lisait cette phrase : « Ce que je suis, et ce que tu seras. » Le soir, on me régala de la peinture d'une

âme damnée entourée de flammes, de démons, et de bêtes féroces de toute espèce.

Au cinquième jour, sermon sur le jugement universel. C'était la veille de ma première confession. Le frère servant vint fermer les fenêtres de ma chambre; à peine si un faible rayon de jour glissait à travers la persienne. « Cette solitude dans l'obscurité dispose, me dit-il, à ouvrir plus facilement sa conscience. » Un jeûne rigoureux est prescrit ce jour-là, et d'heure en heure, même pendant la nuit, un frère frappe à votre porte en criant d'une voix lugubre : Veillez et priez. Le sixième jour, mes fenêtres furent entr'ouvertes, on laissa une certaine clarté pénétrer dans ma chambre; on me donna autre chose que du pain sec à déjeuner. Une demi-heure après ce repas, on vint me prévenir que j'étais attendu au confessionnal; j'y trouvai le père Hartlieb. Je vous ferai grâce de ma confession. Cette formalité terminée, il me fallut écouter un dernier sermon. Le père Hartlieb lui-même monta en chaire. Il nous transporta d'abord dans les campagnes de Damas, où Dieu créa l'homme, et nous montra Jésus arborant sa croix, invitant ses disciples à le suivre; de là il passa dans les champs de Babylone, où il nous fit voir Satan assis dans sa chaire de feu et de fumée, et engageant les hommes à venir à lui par la voie du péché, et il y en avait beaucoup qui le suivaient. L'homme doit combattre sous l'un de ces deux chefs; heureux ceux qui choisissent le premier, heureux ceux que l'Église vigilante protège contre les tentatives de Satan, auquel une religion menteuse les livrerait sans défense. C'était là, autant qu'il m'en souvient, le sens de son sermon, après lequel je rentrai dans ma chambre, assez heureux d'être débarrassé de tous ces discours et de me reposer un peu. Le crâne avait disparu ainsi que l'image cadavérique. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver à la place l'image de la madone que je regardais tant chez la Bruschetтини, et qui me rappelait ma mère !

Vous vous étonnez sans doute que je ne vous parle point de mes parents? J'y songeais souvent cependant, mais sans trop de chagrin, je dois en convenir. La ferveur religieuse ne dominait pas précisément tous mes autres sentiments, mais l'abbé Pagliacci avait sans doute mis les pères au courant de mon caractère, et on allait au-devant de tout ce qui pouvait satisfaire mes goûts d'enfant. J'aimais la musique, on me la faisait apprendre. Les études sérieuses m'ennuyaient, on ne m'y forçait point. Entre mes leçons de musique et les jeux du jardin, le temps s'écoulait pour moi d'une façon très-agréable, et je

voyais sans impatience, peut-être même avec regret, s'approcher le moment où je quitterais la maison.

X

L'usage est que quelque temps avant la cérémonie de l'abjuration on laisse voir ses parents au néophyte. Le père Hartlieb avait passé toute la journée avec moi à se promener dans les jardins du couvent. Nous nous étions entretenus de l'avenir qui m'attendait lorsque j'aurais quitté la Propagande. Le père s'était occupé de moi, il m'avait recommandé à une personne pieuse qui s'intéresse aux enfants arrachés aux griffes du malin, je devais l'accompagner dans ses voyages, et parcourir une partie de l'Europe avec elle. Voyager, voir du pays, j'avais toujours rêvé cela. Piler de l'ambre n'était point ma vocation. J'étais renfermé chez moi, assis sur mon lit, je pensais à mes prochains voyages, lorsqu'un père m'avertit qu'on m'attendait en bas. Je descendis au parloir sautant les escaliers quatre à quatre, devinant bien qui j'allais y trouver. Mon père et ma mère étaient là en effet. Je me jetai dans les bras du premier, il me pressa sur son sein, mais en détournant la tête; ma mère, au contraire, s'empara de moi et me couvrit de baisers. « Oh ! mon fils ! mon cher fils ! » sans en dire davantage elle m'entraîna du côté de la porte. Le père Hartlieb entra en ce moment. Sans lui j'aurais sans doute suivi ma mère; sa présence me fit hésiter. Au moment de franchir le seuil, je fis comme malgré moi un mouvement de résistance.

— Il hésite, dit-elle à mon père, ils l'ont ensorcelé; aidez-moi à l'arracher d'ici.

— C'est cet homme qui le retient, répondit le vieillard en jetant sur le père un regard de haine.

— Ne m'accusez pas, dit le père Hartlieb avec sa douce voix, c'est Dieu qui le retient, c'est Dieu qui veillera sur lui, je le laisse sous sa garde.

En même temps il se retira; mais j'avais reçu dans mon cœur comme l'empreinte du regard plein de tendresse et d'espoir qu'il m'avait lancé en s'éloignant.

Je ne vous dirai pas les pleurs, les caresses de ma mère. Je lui répondais aussi par des caresses et par des larmes.

— Mais parlez-lui donc, disait-elle à mon père, il vous répondra.

— Que dirais-je de plus à un fils qui reste insensible aux larmes de sa mère ?

— Séparés sur cette terre et dans les cieux, c'est impossible ; tu viendras. Elle tomba à genoux devant moi.

Je la relevai ; j'allais la suivre... tout à coup, du côté de la chapelle, s'éleva une musique délicieuse. C'était la messe que j'aimais tant à entendre dont les sons venaient jusqu'à moi. Je m'arrêtai une seconde fois.

Alors mon père, sans prononcer un seul mot, entraîna sa femme à moitié évanouie, et j'entendis le bruit de la porte qui se refermait sur eux.

XI

Depuis ce moment-là, je ne passai pas un seul jour sans pleurer. Quand j'étais trop triste, je regardais la madone, et il me semblait que c'était ma mère qui me pardonnait.

On hâta les préparatifs de mon baptême. Cela m'occupa. Je vous fais grâce des détails de la cérémonie. Enfin le jour de ma sortie arriva. J'étais impatient de voir le protecteur dont m'avait parlé le père Hartlieb. Ce dernier me fit appeler de bonne heure dans sa cellule. Je le trouvai à genoux devant son prie-Dieu, une lettre cachetée était sur sa table.

— Domenico, cher enfant, me dit-il, le moment de la séparation est arrivé. J'ai voulu te faire mes adieux. Es-tu bien triste, au moins ?

Je répondis que oui, et je ne mentais pas. Je m'étais attaché à cet homme.

— Pas autant que moi, mon enfant, reprit-il, j'ai prié pour toi une partie de la nuit. O mon fils ! tu vas quitter cette maison sainte où tes yeux se sont ouverts à la lumière du Christ, et qui a été le berceau de ta foi ; jette les yeux sur elle au milieu des périls et des embûches dont le monde est plein. Songe à moi, si tu fais le mal ; à moi, qui suis ton père spirituel, et qui réponds de toi devant Dieu ; songe à l'Église, qui est ta mère. Elle n'abandonne jamais ses enfants quand ils lui sont fidèles. Sois heureux ! Mais si jamais le malheur te frappe, reviens ici, nos bras, nos cœurs seront ouverts pour recevoir notre fils affligé. C'est ici la vraie famille ; adieu donc,

puisque'il le faut, adieu, toi que j'ai aimé par-dessus mes autres enfants, toi dont la conversion a été la récompense de ma vie.

Il était si ému en prononçant ces paroles, qu'il me sembla avoir à peine la force de joindre les mains pour me bénir. Quant à moi, je fondais en larmes, et je les essuyais encore en entrant chez le comte Toschi pour lui remettre la lettre du père Harthieb. Le comte ne put pas me recevoir lui-même, mais son intendant me dit de sa part qu'à dater d'aujourd'hui j'étais à son service.

— A son service ?

Mon ton, en prononçant ces paroles, parut surprendre l'intendant.

— Le comte, reprit-il, vous prend pour voyager avec lui ; son premier valet de chambre se fait vieux, il vous mettra au courant de la besogne, et vous le remplacerez.

C'était une place de domestique que l'on m'offrait.

XII

Je n'avais plus qu'une idée : revoir ma mère. Je courus au ghetto, chez le correspondant de mon père ; je lui dis que je voulais immédiatement retourner chez mes parents. Il savait mon histoire, et se félicita de mon changement ; le soir même, il me fournit les moyens de me rendre à Ancône. La route fut triste pour moi et pleine de réflexions pénibles. J'étais sûr que ma mère me recevrait bien, mais j'avais toujours devant les yeux la contenance de mon père au parloir. Il était nuit quand nous arrivâmes devant la *Porta Pia* ; à mesure que la carriole roulait sur le pavé de la ville, mon émotion augmentait. Je descendis près de la place, et je pris par *Capo di Monte* pour arriver à la maison. C'était un vendredi soir ; je vis passer les deux vieillards chargés d'annoncer avec leur trompe que le sabbat commence. A ce signal les boutiques se ferment, le chandelier à sept branches s'allume, la famille se réunit autour de la table où est servi le repas du soir. Je marchais lentement, longeant les murs comme un homme qui se cache. Partout, à travers les croisées ouvertes, car nous étions en plein été, je voyais l'éclat joyeux des lumières, et j'entendais le bruit des voix. Notre maison seule était silencieuse et sombre. Je restais devant la porte, n'osant frapper ; à la fin je me décidai. La vieille Giudita vint m'ouvrir. Elle me saisit le bras dans l'obscurité.

— Enfin c'est vous, docteur Vecchi, on vous attend depuis une heure; venez! En même temps elle m'entraînait.

— Mais je ne suis pas Vecchi, ne me reconnais-tu pas?

— Ciel! c'est lui, s'écria-t-elle en me regardant; ah! que Dieu soit béni! Montons vite, elle ne fait que parler de toi depuis ce matin.

— Qui donc?

— Ta mère.

Je me précipitai dans sa chambre. Elle était pleine d'amis qui pleuraient, et qui s'écartèrent pour me laisser passer. Arrivé devant le lit où elle était étendue, je pris sa main et je me mis à genoux en disant : Mère, c'est moi; mère, me voici.

— Elle me regarda doucement, je sentis sa main qui serrait la mienne, ce fut tout. Elle était morte.

Mon père s'approcha de moi.

— Nous allons commencer les cérémonies du culte; ce culte n'est pas le vôtre. Retirez-vous.

— Mais elle m'a pardonné, pardonnez-moi aussi.

— Je ne vous reproche pas de l'avoir tuée, c'est bien assez. Sortez.

J'obéis. Toute la nuit, j'errai dans les rues d'Ancône. A l'aube, je me trouvai devant la maison; pendant que mon père prenait un instant de repos, Giudita me fit entrer dans la chambre mortuaire. Je pus faire une prière à côté du cadavre de ma mère.

Le lendemain, je suivis la bière de loin; je voulus pourtant entrer dans le cimetière où l'on faisait la cérémonie, mais le rabbin me ferma la porte.

XIII

J'étais à Ancône, n'ayant pour vivre que les quelques sous que la vieille Giudita m'apportait en cachette. Je restai deux jours sans la voir. J'avais faim, l'idée me vint d'aller trouver la Bruschettini.

Je ne reconnus plus l'appartement de la signora. Le crucifix, le saint Jean-Baptiste, toutes les madones avaient disparu. Dans le fauteuil même de l'abbé Pagliacci se prélassait un bel homme, d'une trentaine d'années environ, mais qui semblait plus vieux à cause de ce teint d'un blanc livide que l'usage du fard donne aux comédiens. Il fumait nonchalamment un cigare dont la fumée remplissait le salon.

— Tiens, c'est toi, mon pauvre garçon, dit la Bruschettini en me voyant entrer, comme tu as l'air souffrant! c'est à cause de la

mort de ta mère, sans doute. Mais assieds-toi donc, on dirait que tu as honte.

Le monsieur ôta son cigare de sa bouche, et demanda qui j'étais.

— Un petit juif, le fils de Zurzan, le pileur d'ambre que j'ai tiré des griffes de Satan.

— Encore un de ces escogriffes qui vous grugeaient, et qui auraient mangé votre dernier sou, si je ne m'étais mêlé de vos affaires. Qu'il s'en aille.

— Il s'en ira, puisque vous le voulez, répondit humblement la Bruschettini. Petit, ajouta-t-elle à voix basse en me congédiant, entre à la cuisine, et demande quelque chose à Zina.

— Et qu'il ne reparaisse plus ici, reprit le nouveau maître du logis, je n'aime pas les gens qui s'introduisent ainsi dans les maisons pour mendier.

J'entrai dans la cuisine. Zina, en m'apercevant, m'accueillit par ces mots, prononcés avec sa volubilité ordinaire :

— 13, 26, 15, les beaux numéros ! pas un n'est sorti. Va-t'en, mon pauvre Domenico, ma crème va tourner ; tu es sûrement devenu *jettatore*. Et elle me poussa dehors par les épaules.

Je sortis sans oser lui demander un morceau de pain. J'avais faim cependant.

Heureusement je revis Giudita ; elle avait été malade pendant deux jours ; elle m'apprit que mon père venait de céder sa maison ; que le cousin Zir allait s'y installer, qu'il était possesseur du fameux secret, et que mon père, la veille, avait pris passage sur un navire partant pour Tunis, où elle devait aller le rejoindre.

Que faire à Ancône ? Il ne me restait plus qu'un ami au monde, le bon père Hartlieb. Le cousin Zir, qui n'était pas fâché de m'éloigner, me fit remettre une cinquantaine d'écus, et je repris le chemin de Rome.

XIV

A peine débarqué, je cours au couvent. Le frère portier me demande ce qui m'amène : — J'ai affaire au père Hartlieb ; et sans entendre ce qu'il me répond, je me dirige vers la cellule que je connais si bien. La porte est fermée, je frappe trois coups comme d'habitude. Une voix, dont la brusquerie m'étonne, me répond : « Qui est là ? que me veut-on ? »

La clef est sur la porte; j'entre tout ému. Le père Hartlieb est encore couché. Je l'ai réveillé. Je m'excuse en balbutiant, et j'ai envie de me jeter dans ses bras, mais la froideur de son visage me retient.

— Que me voulez-vous? reprend-il d'un ton de mauvaise humeur que je ne lui avais jamais connu, qui êtes-vous?

— Vous ne me reconnaissez pas? c'est moi, c'est votre fils.

Il me regarde et paraît chercher dans sa mémoire.

— Domenico, votre Domenico.

— Que venez-vous faire ici? me demande d'un air maussade le père qui semble enfin s'être souvenu.

Je lui raconte ma petite histoire, et je le prie de venir à mon secours.

— N'avez-vous pas refusé déjà une belle position que j'avais trouvée pour vous?

Son air, ses manières, sa voix sont tellement changées, que j'ose à peine lui répondre.

— Laissez-moi me lever, ajouta-t-il en s'habillant, et revenez dans quelques jours.

Je vis bien que je n'avais rien à espérer. En sortant, je me trouvais à nez avec un enfant un peu plus jeune que moi qui entraînait chez le père. La porte, étant restée entr'ouverte, l'idée me vint d'écouter.

Le père Hartlieb s'était mis à genoux devant son prie-Dieu.

Au bruit des pas du nouveau venu, il leva la tête.

— Giulio, dit-il en reprenant cette voix douce et pénétrante qui m'avait tant ému autrefois, c'est aujourd'hui le jour de la séparation. J'ai voulu te faire mes adieux. Es-tu bien triste, au moins?

— Oh! oui, mon père.

— Pas autant que moi, mon enfant; j'ai prié pour toi une partie de la nuit. Tu vas quitter cette maison sainte, où tes yeux se sont ouverts à la lumière du Christ, et qui a été le berceau de ta foi. Jette les yeux sur elle au milieu des périls et des embûches dont le monde est plein. Songe à moi, si tu fais le mal; à moi, qui suis ton père spirituel, et qui réponds de toi devant Dieu; songe à l'Église, qui est ta mère. Elle n'abandonne jamais ses enfants, quand ils lui restent fidèles. Sois heureux! mais si jamais le malheur te frappe, reviens ici, nos bras et nos cœurs seront toujours ouverts pour recevoir notre fils affligé. C'est ici la vraie famille. Adieu donc, puisqu'il le faut,

adieu, toi que j'ai aimé par-dessus mes autres enfants; toi dont la conversion a été la récompense de toute ma vie.

En terminant il joignit les mains, et bénit le néophyte qui pleurait comme j'avais pleuré autrefois à la même place.

XV

Le père Hartlieb dut entendre l'éclat de rire que je poussai en m'éloignant. Je riaais, mais au fond j'étais triste et découragé. Je passai le reste de la matinée à rôder dans les rues de Rome. Je m'assis enfin, fatigué, sur une borne de la route qui mène à San-Pietro Montorio, et, la tête dans mes mains, je réfléchissais, lorsqu'un étranger me demanda le chemin de l'église. Je ne le savais pas. Tu n'es donc pas de Rome? me dit-il d'un air étonné, et tout de suite il m'interrogea. Cet homme me paraissait bon; j'avais besoin de me soulager; je lui dis ce qui venait de m'arriver. Il me prit avec lui, et pendant six mois qu'il resta à Rome, je le suivis dans toutes ses excursions. Voilà comment j'ai appris le métier de cicerone. Nous sommes justement devant l'église où j'ai commencé. Entrons-y, et pendant que vous regarderez les tableaux, j'entendrai un bout de messe, car l'abbé Pagliacci ne me perd pas de vue; on me surveille en qualité de converti, et si je ne pratiquais pas, le saint office aurait bien vite fait de me chercher noise et de m'enlever mon gagne-pain.

DE LA SCULPTURE GRECQUE

Luccis
PAR M. DE RONCHAUD.

Aucun art n'a été cultivé en Grèce avec plus de constance et de succès et n'y a joué un plus grand rôle que la sculpture. Ce que la peinture devait être plus tard pour l'Italie chrétienne, la sculpture le fut pour la Grèce païenne; de même que le génie de l'Italie a eu son expression la plus parfaite dans les ouvrages d'un Raphaël et d'un Titien, celui de la Grèce avait trouvé, vingt siècles auparavant, dans l'art des Phidias et des Polyclète, sa forme la plus pure et la mieux appropriée. Au sein d'une civilisation riche en merveilles de tout genre, on voit dans l'un et l'autre pays un art dominer sur tous les autres, comme si le peuple qui l'a cultivé d'une manière spéciale avait voulu se caractériser en lui pour la postérité. La Grèce est le seul pays où la sculpture ait été un art populaire et se soit mêlée d'une façon étroite à la vie publique. La peinture fut également populaire en Italie, où elle triompha dans les églises, s'associa aux pompes du culte, et fit les délices du peuple tout entier, épris de ses saints et de ses madones comme l'avaient été les Grecs de leurs nombreuses divinités.

Il y a pour les arts des époques pour ainsi dire organiques. Ce sont, entre toutes, celles où une civilisation nouvelle sort de la barbarie. A ces époques, l'esprit humain, s'éveillant d'un long sommeil, comme Adam dans l'Éden, contemple avec un naïf étonnement les merveilles au milieu desquelles il habitait sans les voir; et, à l'aspect de tant de beautés nouvelles, des émotions et des facultés inconnues naissent en lui. Ce sont les âges d'or de l'art. J'ignore si la sculpture reverra jamais le siècle de Périclès ou la peinture celui de Léon X. Ce que je sais, c'est que le concours le plus extraordinaire de circonstances favorables, et, en quelque sorte, la plus admirable conjonction d'étoiles propices, était nécessaire pour créer, sous sa constella-

tion passagère, la fécondité prodigieuse et la merveilleuse beauté de ces grands siècles de l'art. La culture la plus intelligente ne saurait jamais remplacer ce mouvement naturel et spontané qui tend à faire de l'art la principale affaire de tout un peuple et la suprême expression de sa vie nationale. De telles circonstances ne se sont rencontrées que deux fois dans l'histoire : la première fois elles ont porté à la gloire les noms de Phidias, de Polyclète, de Praxitèle ; la seconde fois elles ont élevé au-dessus de toutes les renommées contemporaines ceux de Léonard de Vinci, de Titien et de Raphaël.

On comprend facilement pourquoi la sculpture a dû être l'art dominant dans la Grèce antique. Chez un peuple appelé par une double vocation à cultiver la philosophie et les beaux-arts, d'un esprit indépendant et amoureux du beau, la forme humaine devait être et fut, en effet, l'objet d'un culte. Cette forme admirable, chef-d'œuvre de convenance et d'harmonie, apparaissait à ce peuple comme la figure de l'esprit dont elle rendait pour ainsi dire les lois visibles. Telle est l'origine à la fois philosophique et poétique de l'anthropomorphisme grec. C'est la divinité de l'esprit humain que la Grèce adore dans la beauté du corps humain. Or, la sculpture est, parmi les beaux-arts, celui qui a pour but spécial de reproduire la figure de l'homme dans sa perfection idéale, abstraction faite des difformités accidentelles ou des émotions passagères qui peuvent en altérer la majestueuse harmonie.

Chez les peuples religieux, et, en général, dans les pays où le développement individuel est entravé par l'état social, l'architecture est l'art dominant. De même que la sculpture est l'art individuel et philosophique, l'architecture est un art social et religieux. Là où le peuple, masse obscure, languit sous le despotisme sacerdotal ou monarchique, le génie national suffit souvent et parfois excelle à produire ces monuments d'une grandeur solide qui témoignent hautement de la puissance publique, comme chez les Égyptiens, les Phéniciens, les Assyriens, les Perses. Ces édifices gigantesques, dont la grandeur imposante étonne l'esprit et le refoule sur lui-même plein d'une crainte mystérieuse, ressemblent aux nations endormies sous l'oppression des religions de la nature et du despotisme oriental. Rien ne s'y détache de l'ensemble en saillie indépendante ; la sculpture, comprimée et rigide, n'est là que l'accessoire, parfois colossal, de l'architecture. Cependant cet ensemble n'est pas un tout harmonique. La disproportion est le caractère de cette architecture, auquel la sculpture

répond par la monstruosité; mais l'incohérence, la bizarrerie des parties disparaissent dans la puissance et la grandeur de la masse, de même que, chez les peuples de l'Orient, le génie individuel est absorbé par le génie social.

En Égypte, où la tradition a exercé l'empire le plus tyrannique, l'architecture fleurit comme art religieux et national; elle élève ces montagnes de pierre qui portent dans leurs flancs de royales sépultures et jettent leur tristesse sur la monotonie de l'horizon; elle construit d'énormes enceintes et multiplie les colonnes en des séries de portiques interminables où la pensée se perd avec le regard. L'idée du beau, produit d'une conception tout intellectuelle, n'a rien de commun avec ces créations d'une imagination sombre et superstitieuse. Mais l'instinct de la grandeur, joint au respect de la règle, le culte de la puissance visible et invisible s'y font sentir comme dans toutes les institutions de ce peuple. A l'ombre de cette architecture gigantesque, solennellement monotone, la sculpture croît, mais n'éclôt pas. Enchaînée par le respect à la tradition religieuse, vouée à la tristesse par les mœurs et les usages de la vie égyptienne, elle demeure frappée d'immobilité comme l'esprit humain lui-même. Condamnée à reproduire sans fin des types invariables où la figure humaine se dégrade par d'étranges associations avec des formes animalesques, elle est bien l'expression de ce peuple mystérieux, soumis et grave, qui voit dans la vie des animaux une image de la vie divine et un modèle à suivre, afin de participer lui-même, par l'asservissement à une règle imposée, à l'immutabilité sacrée des lois de l'univers.

A Tyr et dans ses colonies, où s'épanouit une civilisation brillante, résultat de l'industrie et du commerce, l'empire de la religion est assez fort pour retenir l'art sous sa domination. Les temples sont vastes et ornés; mais les images des dieux ne sont le plus souvent que l'assemblage incohérent de formes disparates. Les combinaisons les plus étranges de la figure humaine avec des figures d'animaux ou de monstres imaginaires semblent avoir été recherchées par les Phéniciens pour exprimer l'idée confuse d'une divinité qui n'était que la personnification obscure des forces naturelles. Quelquefois, pour lui conserver un caractère encore plus mystérieux, ils représentaient cette divinité sans aucune forme et voilée d'une façon singulière. Ces représentations, dont, à défaut d'autres monuments, nous retrouvons l'image sur des monnaies et des pierres gravées, contras-

tent avec les formes élégantes que ces mêmes hommes avaient su donner à leurs vases, et avec le raffinement de leur goût en fait de luxe. Rien ne montre mieux, ce me semble, quelle distance sépare une civilisation toute matérielle de la civilisation véritable, et comment le progrès de l'art se lie essentiellement à un développement religieux ou philosophique.

L'art assyrien est celui qui approche le plus de la vie et de la beauté de l'art grec. Ce qui frappe dans les édifices de Babylone et de Ninive, après le caractère imposant qu'ils ont en commun avec les monuments de l'Égypte, ce sont les représentations animées de la vie réelle qui se déployaient sur les murailles. Les bas-reliefs assyriens sont supérieurs, au point de vue de la plastique, aux bas-reliefs égyptiens dans lesquels il ne faut voir, avec O. Müller, qu'une sorte d'écriture destinée à raconter des faits et à exprimer des idées sans aucune pensée esthétique. Les scènes variées de guerre et de chasse qu'ils présentent dénoncent une vie nationale active et brillante, où le roi joue le rôle d'une divinité terrestre, assise sur son char, commandant le respect et l'obéissance. Les figures symboliques des dieux revêtent une majesté calme qui semble avoir été inspirée aux artistes par le spectacle de la nature. L'art assyrien est libre dans son inexpérience, il n'a rien de la roideur des formes imposées par une tradition religieuse; de là le charme qui perce à travers sa rudesse. Mais s'il a trouvé la vie dans l'indépendance, il est resté loin encore de l'idéal. Il était réservé à l'anthropomorphisme grec de rencontrer la beauté souveraine dans l'union étroite de la nature humaine avec l'idée divine.

Les monuments de la Perse donneraient lieu à des remarques analogues. Une magnificence barbare, un luxe intempérant de décoration caractérisent l'architecture persane, tandis que la sculpture offre un mélange singulier de roideur et de finesse, de dureté et d'élégance, emblème frappant d'un peuple qui vieillit sans progresser : la main se raffine, les procédés du travail se perfectionnent, l'esprit reste endormi dans ses langes. Il ne s'éveillera complètement qu'en Grèce, chez les enfants d'une race privilégiée entre les races aryennes. Les temples-cavernes de l'Inde antique, ornés de sculptures bizarres, représentent l'état le moins avancé de l'architecture et de la plastique.

Au moyen âge, sous l'influence d'idées bien différentes, la sculpture se montre également dépendante de l'architecture; et tandis que celle-ci produit des chefs-d'œuvre d'un genre nouveau, l'autre s'arrête à un degré de développement inférieur. Ici l'on n'a plus affaire

aux religions de la nature qui écrasaient l'esprit sous leur morne tyrannie comme les géants de la mythologie étaient écrasés sous les montagnes accumulées par la divine colère. Aussi l'élan est hardi et sublime. Les flèches des cathédrales déchirent les nuages et s'avancent dans l'air au-devant du soleil. Mais tout monte vers le ciel, et dans les régions terrestres il n'y a ni dilatation ni épanouissement; ce n'est qu'une échappée dans l'altitude. Il n'y a là pour la sculpture qu'un humble rôle de décoration. Le Dieu infini et invisible, qui remplit le sanctuaire de sa présence, n'a pas besoin d'apparaître sous des traits mortels. Quant aux anges et aux saints, leur corps n'est que le signe extérieur d'une vie toute spirituelle. Autant que les idées chrétiennes de pénitence et d'ascétisme, les formes élancées de l'architecture du moyen âge commandèrent aux figures qu'on y associait l'allongement et la maigreur. La sculpture, enchaînée au pilier gothique, ne prit un peu de vie pour rompre ses liens qu'après avoir été visitée par un rayon venu de l'antiquité dans la nuit des cloîtres et des cathédrales.

Il en est tout autrement dans la Grèce antique. Aux temples massifs, disproportionnés; aux sanctuaires mystérieux de l'Égypte et de l'Asie ancienne où se cachent des idoles bizarres et qu'environnent des colosses monstrueux; aux églises où le Dieu pur esprit plane invisible sous des voûtes élevées, la Grèce oppose les demeures élégantes et joyeuses, tout éclatantes de beauté et de lumière, de ses dieux à figure humaine, comme elle oppose son génie philosophique et moral au génie symbolique et religieux de l'antique Orient et aux mystiques élans de la pensée chrétienne. On peut dire de la sculpture grecque qu'elle domina et régit l'architecture comme elle est ailleurs dominée et régie par elle. Ici l'architecture reçoit la loi du beau comme la sculpture. C'est sans doute la raison pour laquelle Vitruve établit entre les proportions du corps humain et les lois de l'architecture une analogie, fausse peut-être au point de vue scientifique, réelle au point de vue esthétique. Cette idée même de proportion, qui éclate comme la lumière dans toutes les œuvres de l'art grec et qui donne à l'architecture un caractère de perfection inconnu auparavant, semble suggérée à l'esprit par la contemplation du corps humain, ce chef-d'œuvre vivant de convenance et d'harmonie. C'est à la forme humaine que semble empruntée cette *symétrie* qui n'est pas la symétrie froide de notre architecture classique moderne; c'est à la forme humaine sans doute, bien plutôt qu'à la nature inanimée, que

les architectes grecs ont dû la pensée de ces courbes qui corrigeaient par je ne sais quoi d'organique la sécheresse de la géométrie. Dans leur enthousiasme pour la beauté du corps de l'homme, après lui avoir, autant que possible, ravi l'ondulation de ses lignes si harmonieusement balancées, ils ont été jusqu'à revêtir de couleurs leurs édifices, afin de mieux imiter la nature par une apparence de vie.

En Grèce, les statues ne sont pas faites pour l'ornement des temples, mais bien les temples pour le logement des statues; les temples sont les demeures des divinités qui y habitent sous leur forme consacrée. Le Parthénon, par exemple, est le séjour de Minerve, véritablement présente dans la statue de Phidias, et qui se plaît dans les murailles élevées pour elle par son peuple. Le colosse de Phidias est l'âme dont le Parthénon est le corps, qui en rassemble, retient et dispose autour d'elle les éléments, en régit les proportions, commande les formes, et communique sa beauté à l'ensemble. Aussi est-ce à un sculpteur, à Phidias lui-même, que la direction générale du monument, aussi bien pour le plan que pour la décoration intérieure et extérieure, avait été confiée par Périclès. On sait que les plus illustres sculpteurs de la Grèce, tels que Polyclète, Scopas, Gitiadas, ont été en même temps architectes, et qu'ils exerçaient l'architecture comme un art dépendant de la sculpture.

Je dois expliquer maintenant pourquoi la peinture, ainsi que je le disais en commençant, n'eut pas et ne pouvait pas avoir en Grèce la même importance que la sculpture, d'où vient qu'elle n'y développa qu'imparfaitement ses lois particulières, et n'atteignit qu'une partie des effets dont la puissance lui est donnée. Un temps devait venir où elle aurait son tour. Quand la Grèce n'est plus qu'un nom, quand ses dieux sont tombés depuis longtemps avec son peuple, sous un ciel aussi pur, aussi doux que le sien, un autre peuple se lève; un art nouveau, ou tout au moins renouvelé, vient exprimer des pensées qui furent étrangères à l'antiquité, des sentiments que la Grèce et Rome n'ont pas connus. Cet art, c'est la peinture; à elle le premier rôle dans l'Italie chrétienne, amenée au culte de l'art par la connaissance récente et l'étude passionnée de l'antiquité. Lorsque le sentiment du beau et le culte de l'idéal faisaient ainsi dans le monde leur seconde apparition, quelque chose d'immense avait passé entre le ciel et la terre depuis les siècles de Périclès et d'Alexandre; une étoile nouvelle s'était levée à l'orient sur une étable de Judée, et, sous l'influence de ses rayons, la plus grande de toutes les révolutions s'était

opérée dans le monde moral : le christianisme avait paru sur la terre.

Que le christianisme ait apporté aux hommes tout un ordre nouveau d'idées et de sentiments, c'est un point sur lequel il n'est pas nécessaire d'insister. Que l'art, au moment de sa résurrection glorieuse, ait subi l'influence du changement accompli dans les esprits et dans les mœurs, c'est un fait dont la logique doit la confirmation à l'histoire. L'idée qu'un peuple se fait de la beauté dépend nécessairement de la manière dont il comprend la vie et le but de la vie. L'idéal ne saurait être le même pour celui qui renferme la destinée humaine en des limites terrestres et pour celui qui voit dans la terre un lieu de passage et d'épreuves. Par l'avènement du christianisme, l'homme est jeté dans des sphères inconnues et aperçoit de nouvelles perspectives; le point de vue sous lequel il considérait le monde et se considérait lui-même est changé tout à coup; l'âme acquiert un sens nouveau, celui de l'infini; ses passions, ses sentiments sont modifiés étrangement; la nature même subit en nous un déchirement profond et comme un secret divorce des éléments qui la composent; l'esprit entre en lutte avec la matière. Sous l'influence d'idées nouvelles, de nouvelles sociétés se forment, d'autres mœurs apparaissent, d'autres rapports s'établissent entre l'homme et les choses, la vie se complique. Le christianisme avait rapporté du désert où l'avaient conduit saint Antoine et saint Hilarion le goût de la solitude et de la contemplation. Pendant la durée de ce chaos sanglant d'où le monde moderne est sorti, au milieu de guerres longues et désastreuses, un refuge est ouvert sous les arceaux des cloîtres aux âmes craintives et pieuses pour prier et pour adorer. La nouvelle éducation de l'esprit humain se fait au sein de la vie ascétique, et c'est dans l'arche des couvents que sont sauvés du naufrage les débris précieux de la littérature et de la philosophie antiques. Ce fut aussi sous les voûtes du cloître que la peinture moderne tenta, d'une main encore incertaine, ses premiers essais en des fresques mystiques. La résurrection de l'art du sein de l'antiquité trouva tous les yeux et toutes les âmes levés vers le ciel.

L'idéal antique diffère de l'idéal moderne en ce que le dernier réside plus particulièrement dans l'expression, tandis que le premier consiste dans la beauté pure. Les anciens ignoraient les élans mystiques de l'âme vers un monde inconnu, le dégoût de la terre, et cette séparation de la vie en deux parts, l'une supérieure et toute spiri-

tuelle, l'autre inférieure et matérielle. Leur vie était simple comme leurs sentiments et leurs passions; leurs idées ne s'élevaient pas au-dessus de l'horizon terrestre. Pour eux l'homme était le centre du monde moral comme la terre était, dans leur conception ignorante, le centre de l'univers physique. L'esprit humain était dieu, et le corps humain était sa demeure divine. De là un idéal de calme et de sérénité, né de la possession tranquille du monde et de la vie et du repos joyeux de l'âme dans la paix des lois éternelles. L'idéal de la beauté moderne se forme au contraire de souffrance, de mélancolie et de cette ardeur de l'âme dévorant son enveloppe, que font naître en nous le sentiment de l'infini et l'inquiétude d'un désir jamais satisfait.

Autant la sculpture était propre, par sa nature et par ses lois essentielles, à réaliser l'idéal antique, autant elle devait se montrer insuffisante dans l'expression de l'idéal moderne. Bornée dans ses ressources, trouvant dans la nature même des éléments qu'elle met en œuvre la raison de sa réserve sévère, elle possédait tous les moyens de produire au jour, sous une forme harmonieuse, une idée simple et bien définie, mais elle ne pouvait ni donner un corps à des idées vagues, ni exprimer des sentiments complexes. Puissante et solide, elle avait représenté l'homme antique dans la beauté la plus pure de ses formes, sous l'aspect le plus noble, avec toute la majesté d'un souverain de la nature et d'un dieu de l'esprit; elle avait élevé en quelque sorte sur le piédestal du monde la statue de l'humanité. Mais là était la limite de sa puissance. Après avoir ainsi fait sortir du marbre une vie paisible, florissante, fidèle à elle-même, et lui avoir donné l'immortalité de l'art, elle n'avait qu'à se déclarer vaincue devant l'esprit nouveau qui tirait des profondeurs de l'âme humaine le désir inquiet d'une autre vie et d'une autre immortalité. Pour bien rendre le mystère de cet être double que le christianisme avait substitué à l'homme ancien, il fallait un art aux ressources infinies, plein de rêverie et de prestige, puissant en effets variés; un art à la fois mystique et sensuel, profond et dramatique, capable de saisir au passage les nuances fugitives des passions, d'en traduire à nos regards les luttes orageuses, de suivre enfin, à l'ombre errante de ses ailes, le vol de cette colombe, l'âme humaine, qui, après avoir elle-même troublé l'eau des sources terrestres où elle était venue boire, s'envole vers le ciel, plaintive et toujours altérée.

La peinture est l'art chrétien et moderne comme la sculpture est l'art antique et païen. Elle a pour but particulier l'expression

(τὰ παθη), comme la sculpture a pour principal objet le caractère (ἦθος). Par la combinaison des lignes et des couleurs, par les jeux variés des lumières et des ombres, elle atteint des effets interdits à la plastique; en paraissant ne se jouer que sur les surfaces, elle pénètre, comme un rayon transparent, les profondeurs de la nature humaine; elle fait du visage de l'homme un théâtre où les secrètes passions du cœur apparaissent comme en scène, viennent montrer leurs personnages au jour artificiel, et, pour ainsi dire, réciter leurs rôles. Comme elle a dans son domaine, bien plus vaste que celui de la plastique, l'espace et le mouvement, elle peut composer des groupes dramatiques, elle peut passer à son gré du monologue au dialogue, et combiner des scènes où le drame humain se révèle silencieusement tragique. Elle peut lutter de variété avec la poésie, et produire sur nous un effet analogue à celui de la musique, au moyen de cette échelle harmonieuse des couleurs, qui n'est pas sans un rapport secret avec l'échelle des sons. Il appartenait à la peinture de suspendre dans l'air et de noyer dans la lumière éthérée ces figures immatérielles qui apparaissent dans les tableaux de l'Angelico comme des visions d'un autre monde. Par opposition, elle devait trouver sur une autre palette le secret des grâces voluptueuses et des molles séductions qui triomphent si superbement dans les Vénus de Titien. C'est surtout dans la peinture des têtes que l'art nouveau se distingue de l'art ancien. La sculpture avait, d'une main égale, répandu la beauté sur toute la personne humaine, faisant du corps humain un microcosme, suivant la conception de la philosophie antique. La peinture, obéissant à d'autres idées et au besoin de concentrer l'effet qui est dans son génie, s'applique plus particulièrement à rendre l'expression du visage. La seule *Joconde* de Léonard de Vinci, ce peintre de l'âme, comparée à une belle tête antique, suffirait à faire sentir la différence du génie de la Grèce avec celui de l'Italie chrétienne. L'Italie du quinzième siècle respire dans cette tête attrayante : le front haut et pensif, dont l'artiste a cru nécessaire de déguiser l'élévation en le voilant à demi, le regard profond et mystérieux, le sourire finement ironique, semblent proposer au spectateur l'énigme du sphinx moderne.

On doit penser, d'après tout cela, que le caractère de la peinture antique devait se rapprocher de celui de la sculpture; c'est ce qui avait lieu, en effet. « La peinture antique, a dit Otfried Müller, s'éloigne beaucoup moins que la moderne de la route suivie par la plastique,

en ce qu'elle sacrifie constamment le coloris au dessin et les effets de lumière à la forme. » Toutes les peintures jusqu'à présent découvertes témoignent de ce caractère sculptural de la peinture dans l'antiquité. Tout démontre que les anciens n'ont demandé à la peinture que ce qu'ils demandaient à la sculpture : des sujets simples et de belles formes. Ils ignoraient la puissance dramatique du coloris et le parti qu'on peut tirer, pour l'expression des passions, d'une distribution savante des lumières et des ombres. Ils ne cherchaient pas non plus le mouvement, admis par la graphique à un beaucoup plus haut degré que par la plastique; mais ils conservaient, dans leurs tableaux, aux attitudes et aux gestes des personnages, cet équilibre harmonieux qui est commandé à la sculpture par des lois sévères. En regard de cette peinture *sculpturale* de l'antiquité, il faut voir se développer les allures pittoresques de la sculpture de nos jours, comme pour mieux marquer le contraste des arts et des époques. La sculpture moderne s'est jetée à la recherche du mouvement et de l'expression, de même que la peinture antique était restée fidèle au repos et à la sérénité; l'une n'avait pas développé ses plus précieuses ressources, tandis que l'autre viole peut-être ses lois essentielles. Cette tendance aux effets de la peinture se laisse voir déjà dans les ouvrages d'un Michel-Ange et d'un Puget, ces Titans de la sculpture moderne. On y reconnaît quelque chose de violent et de tourmenté qui n'est pas dans la nature de la plastique; on dirait que ces maîtres, dans leur lutte avec un art dont le génie est opposé au leur, ont visé à lui faire exprimer plus qu'il ne pouvait. « J'ai vu Michel-Ange; il est effrayant, » disait un jour le sculpteur Falconnet en sortant du Louvre où il avait admiré les deux figures des *captifs*. « Le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce, » écrivait Puget à Louvois. Le signe de la violence exercée par l'artiste sur une matière rebelle se trouve dans l'étonnement mêlé d'une sorte d'effroi qu'inspirent, au lieu d'une satisfaction tranquille, les œuvres de ces illustres sculpteurs. Au lieu du développement régulier de l'art, on voit ici sa médiation impuissante. Le *Moïse*, par exemple, est sans contredit le plus étonnant ouvrage de sculpture qui ait été produit depuis l'antiquité. L'inégalité de la réalisation à la conception s'y fait sentir cependant; et, si je ne me trompe, l'admiration qu'on éprouve devant cette œuvre sublime s'adresse plus encore au sculpteur qu'à la statue; c'est Michel-Ange lui-même qu'on voit dans Moïse; c'est son esprit captif dans le marbre et faisant effort pour

sortir qui frappe le spectateur de surprise et de respect. Je ne puis me défendre d'une pensée : c'est que l'artiste avait dans son imagination un tableau lorsqu'il faisait cette statue ; il voyait une scène dont il n'a pu reproduire qu'une partie. Non que Michel-Ange ait dû regretter, en sculptant cette grande figure, de ne pas la représenter au milieu des nuages et des éclairs, assise entre la montagne et le désert ; même le pinceau à la main, il dédaignait les accessoires, et semble n'avoir reconnu pour digne de l'occuper que la seule figure humaine, agrandie par lui aux proportions de son génie ; mais le peintre des prophètes et des sibylles, dans un tableau du législateur des Hébreux, eût complété l'expression que la rigidité du marbre comprime et que sa froideur éteint dans la statue. Le spectateur eût retrouvé les foudres du Sinai dans le regard ardent du héros biblique ; la puissante méditation d'une intelligence sublime se fût révélée dans le front brillant de clartés divines ; l'enthousiasme eût gonflé la poitrine où se répand à flots si majestueux la barbe prophétique, et la grandeur sauvage de cette figure en eût paru plus terrible, la majesté du héros législateur étant accrue de celle d'un prophète religieux.

Le mérite incomparable des œuvres de la sculpture antique, c'est d'être complètes en elles-mêmes. Elles ne font songer à rien au delà de ce qu'elles représentent, et n'offrent pas ce contraste, qui choque et intéresse à la fois dans un grand nombre d'œuvres modernes, entre la conception trop vaste ou trop subtile et la réalisation tronquée ou grossière. Elles n'inquiètent ni l'œil ni l'esprit ; on n'y sent ni excès ni lacune ; mais l'impression qu'elles font sur nous est, comme ces œuvres mêmes, une, simple et sereine. Les raisons en sont aisément concevables. Le champ où se mouvait l'intelligence des Grecs était étroit : les sciences mathématiques, encore dans l'enfance, n'avaient pas ouvert à leur esprit ces perspectives infinies où s'élance et se perd souvent la pensée moderne. Leur conception du monde était donc bornée, et, comme il rencontrait trop près d'eux les limites de leurs spéculations scientifiques, leur esprit était contraint de se replier sur eux-mêmes, afin de s'y enrichir d'observations morales et de créations poétiques. Là, dans ce monde de l'esprit, de l'imagination et du sentiment, leur génie était à l'aise pour faire des découvertes, n'ayant besoin pour cela ni d'instruments ni d'une somme d'expériences et de connaissances antérieures. Il parcourait librement son domaine en tous sens ; mais ce domaine était aussi restreint ; l'horizon moral se fermait pour les Grecs à une distance plus courte que pour nous.

Leur conception de la vie se bornait à l'existence terrestre, comme leur conception de l'univers se bornait à ce qu'ils en pouvaient apercevoir de leurs yeux. Le rêve obscur d'une immortalité tout humaine, qui transporte dans une autre vie les jeux et les exercices de la vie terrestre, est la seule échappée que se permette l'esprit grec au delà de cette vie. Même, si l'on en croit Homère, cette immortalité devait être assez malheureuse : « J'aimerais mieux, dit à Ulysse l'ombre d'Achille dans l'*Illiade*, simple paysan, servir en mercenaire un homme pauvre et vivant de peu que de régner sur le peuple des morts. »

Le monde antique était donc petit, et, dans l'ordre moral comme dans la nature physique, partout l'horizon se rapprochait des yeux. L'homme, debout au centre de ce monde, au delà duquel il croyait que rien n'existait, avait bien le droit de s'en croire le dieu, et, en substituant ses propres pensées aux lois mal connues de l'univers, de le recréer, pour ainsi dire, à son image, d'en interpréter à sa façon les phénomènes. De là une conception de l'ordre universel essentiellement humaine et grecque, très-pleine, très-harmonieuse et très-féconde pour l'art ; de là un équilibre de toutes choses, tout un ordre simple d'idées et de sentiments, une morale tout esthétique, née, comme la science et la poésie, de l'observation de la nature par l'esprit grec. Les conceptions diverses de cet esprit, comme les épis d'une gerbe bien liée, se pressaient sous un anneau parfait qui ne laissait rien échapper de ses richesses. C'est le secret de cette unité harmonieuse et de cette perfection qu'on remarque dans toutes ses œuvres, surtout dans les œuvres d'art. Tout en Grèce s'ordonne et se compose, pour ainsi dire, pour être saisi par l'artiste et pour lui présenter son idéal de façon à ce qu'il puisse l'embrasser tout entier.

Tout concourt en Grèce au triomphe de la sculpture, les mœurs, les institutions, la littérature, la philosophie, tout y semble le reflet et comme la création de l'anthropomorphisme. Les mœurs ont une gravité libre où se réfléchissent, avec le culte caractéristique du beau, les idées esthétiques de convenance, de mesure, de modération en toutes choses qui sont le propre de l'esprit hellénique ; mal agir, c'est pour les Grecs manquer à la mesure ou troubler l'harmonie par une note fausse. Les institutions procèdent du même esprit ; elles ont pour objet le développement de l'esprit et du corps dans un équilibre harmonieux, l'embellissement de la vie et sa dignité. La Grèce a mis *l'art dans la vie* avant de mettre *la vie dans l'art*. L'équilibre

des constitutions politiques est une invention du génie grec; elles vinrent du besoin de concilier le plus grand développement possible de l'individu avec le plus bel ordre dans l'État. L'éloquence naquit à Athènes des orages de la place publique comme Vénus du tumulte des flots de la mer; il appartenait à la Grèce d'instituer la royauté de la parole, cette fleur de l'esprit comme la voix était appelée *la fleur de la beauté*. C'est un lieu commun de louer le génie littéraire de la Grèce, l'exquise proportion et la sereine beauté de ses ouvrages, et cette allure légère de l'idée qui dédaigne les ornements et n'admet qu'à peine une simple draperie. Pour l'esprit comme pour le corps, on pourrait presque dire que le costume national en Grèce est de ne point avoir de costume; tant ce peuple a de respect pour le beau, tant il se montre jaloux de sa pureté. La philosophie elle-même, comme la religion, consacre à sa manière ce culte du beau physique et moral. « N'exagère rien » est la loi de la mesure, que la sagesse antique avait écrite au temple de Delphes à côté de cette autre loi de la philosophie : « Connais-toi toi-même ! » Suivant Platon, le sage est un musicien accompli qui s'efforce de mettre l'harmonie dans son corps et dans son âme, afin de faire de la beauté de l'un l'emblème de la beauté de l'autre. Aristote dit que *s'il existait des hommes aussi beaux que les images des dieux, les autres hommes s'accorderaient pour leur vouer une obéissance absolue*. Ajoutons à tout cela que le dernier mot de la philosophie hellénique est la divinisation de l'esprit. On comprendra ce que pouvait et devait être pour les Grecs un art qui avait pour objet de représenter l'union du corps et de l'esprit sous son apparence la plus belle et la plus noble, dans l'attitude la plus immortelle, revêtue, comme en une solennelle apo-théose, d'une sérénité divine et de toute la durée qui peut appartenir au marbre ou au bronze glorifié.

Je n'ai pas parlé de la mythologie hellénique; tout le monde sait assez quels riches motifs et quelle intarissable source d'inspiration offrait à l'art cette foule de divinités dont la poésie avait peuplé le monde antique. La sculpture était particulièrement propre à rendre l'idée que le Grec se faisait de ses dieux, celle d'une humanité supérieure, ornée de beauté et de jeunesse immortelles. « Les dieux et les hommes sont de même race, » dit Pindare. Revêtir une idée divine d'une beauté souveraine et d'une matière inaltérable, c'était faire tout à la fois l'œuvre de la religion et celle de la sculpture, élever une statue et livrer à l'adoration des peuples un type saint. La véri-

table immortalité antique, c'est l'art qui la donne, et la véritable apothéose, pour les dieux comme pour les héros, c'est la sculpture qui la décerne. Toute la civilisation grecque est dans cette apothéose.

Les tendances naturelles du génie grec sont si bien d'accord avec les lois essentielles de la plastique, que cette règle, qui semble avoir dû être formulée tout exprès pour la sculpture : *subordonner la passion au caractère et le caractère à l'idéal*, a été donnée par un célèbre critique allemand ¹ comme celle de l'art dramatique chez les Grecs, c'est-à-dire de l'art qui, par sa nature, semble le plus éloigné de la plastique. S'il est une chose dont la sculpture doive user avec sobriété, c'est le pathétique. Andromède attachée à son rocher, la muse de la plastique écoute gémir et gronder le flot des passions ; mais cette onde ne doit mouiller qu'à peine la divine nudité de ses pieds de marbre. J'ai dit déjà comment la sculpture moderne s'était égarée en cherchant le mouvement et l'expression. Un exemple frappant de cet égarement du génie moderne dans la plastique se trouve dans le *Milon* de Puget, l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture française. Je ne me suis jamais arrêté dans les salles du Louvre, devant cette œuvre capitale d'un fier et puissant artiste, sans me sentir embarrassé du contraste qui existe entre la froideur, l'insensibilité du marbre et la violence des passions qui agitent l'âme, contractent les muscles, et font se tordre dans l'agonie les membres du célèbre athlète. Ce drame pétrifié me fait songer aux flots congelés de la mer de glace, suspendus contre leur nature au-dessus des abîmes qu'ils devraient combler de leur chute retentissante. J'attends qu'un rayon favorable vienne délivrer la vie captive et me faire entendre le gémissement humain de ce spasme de marbre. Mais tout est immobilité, pâleur, compression froide, étouffement silencieux. On dirait qu'un enchantement fatal empêche le sang de couler dans les veines et de porter à la peau le signe des émotions intérieures, arrête le cri de douleur au fond de la poitrine et suspend toutes les lois de la vie au moment même où, indignée de succomber dans sa force, elle éclate tout entière dans une lutte désespérée, dans une convulsion suprême. Qu'on se représente le même sujet rendu en peinture par un artiste d'un talent égal à celui de Puget ! A l'instant tout s'anime, les muscles s'agitent, les fibres tressaillent, les veines se gonflent, le cri de la chair et du sang

1. Guillaume Schlegel. *Voy. Cours de littérature dramatique*, traduction française, t. I, p. 226.

se fait entendre, la douleur et la colère apparaissent sur les traits de l'athlète, une illusion puissante s'empare de mes sens, mon imagination n'a que peu de chose à faire pour se représenter la scène vivante, sans que pourtant l'horreur de la réalité la saisisse au point de rendre l'impression douloureuse; mais un mélange secret d'émotion et d'admiration proclame en moi le triomphe de l'art. Devant la statue, au contraire, mon impression divisée me laisse dans une suspension pénible. La vérité plastique des détails afflige mes regards du spectacle d'une affreuse torture, mais sans entraîner mon imagination ni émouvoir mon cœur. J'admire la science de Puget et la prodigieuse habileté de son ciseau; mais, en dépit des ressources de son talent, je sens que le sujet traité par lui n'est pas rempli, que le problème d'art n'a pas été résolu, non par la faute de l'artiste, mais par celle de la matière; j'emporte en me retirant l'impression d'une œuvre incomplète, exécutée par un grand maître en contradiction avec les lois de son art.

On dira peut-être que les Grecs eux-mêmes n'ont pas toujours banni les passions de la plastique. Plusieurs exemples de sculpture pathétique peuvent être cités en effet parmi les chefs-d'œuvre de l'art ancien. Nous manquons de détails sur le *Boiteux* de Pythagore de Rhégium, lequel était peut-être une statue de Philoctète. Ce que nous savons par Pline, c'est que l'auteur avait eu l'intention de rendre les effets du mal sur un corps affecté d'un ulcère, et qu'il y était parvenu au point de faire partager par les spectateurs la souffrance du patient. C'était sans doute une de ces études curieuses de vérité physique qui ont précédé le grand style, à la fois idéal et vrai, dans le développement de l'art sculptural. A l'époque où vivait Pythagore de Rhégium, vers la soixante-quinzième olympiade, époque où florissait aussi l'école d'Égine, la sculpture grecque n'avait pas encore pris l'essor qu'elle prit un peu plus tard à Athènes, après la fin des guerres persiques; l'art hésitait encore entre des voies diverses, cherchant ses lois. Au contraire, à l'époque où fut sculpté le *Laocoon*, autre exemple célèbre de sculpture pathétique, l'art était depuis longtemps en décadence; et, quelque talent qu'ait pu avoir un artiste grec vivant à Rome du temps de Titus, on comprend qu'il ne faille pas chercher dans ses ouvrages le vrai caractère du génie grec tel qu'il apparaît dans les sculptures du siècle de Périclès ou même de celui d'Alexandre. Au temps d'Agésander, la sculpture, depuis l'époque où, avec Pythagore de Rhégium, avec Calamis d'Athènes, elle en était

aux premiers efforts pour donner le caractère de la vie à la représentation exacte du corps, avait parcouru, pendant plus de cinq siècles, le cycle entier de ses développements rationnels, et l'expression des passions était le dernier terme d'une série de transformations dont elle avait honoré sa longue et féconde carrière, une dernière tentative heureuse pour se rajeunir. La statue de Pythagore de Rhégium et le fameux groupe d'Agesander sont donc hors de cause. Mais il n'en est pas ainsi des *Niobides* de Florence, dans lesquelles il faut reconnaître l'œuvre de Praxitèle ou de Scopas qui, l'un et l'autre, appartiennent à la période la plus brillante de la plastique. Une conjecture de M. Cockerell, aussi vraisemblable qu'elle est ingénieuse, induit à penser que ces statues ont autrefois décoré en Grèce le fronton de quelque temple d'Apollon. Là elles devaient s'offrir comme sur une espèce de théâtre et produire l'effet d'une véritable composition dramatique. Nous avons donc ici, non pas seulement une figure exprimant des passions, mais toute une tragédie en marbre, un drame religieux et pathétique par un Euripide de la sculpture. Ce n'est pas sans dessein que j'écris le nom d'Euripide. Ce poète, si grand si on le compare à nos auteurs de tragédies pseudo-grecques, a cependant commencé en Grèce la décadence de l'art dramatique. On en peut dire autant de Scopas, qui, le premier, a fait descendre la sculpture des hauteurs sereines de l'art, où Phidias et Polyclète l'avaient portée, dans un ordre de beautés moins simples et moins pures. Comme la poésie, et par une loi fatale de déclin, la sculpture à son tour subit la décadence générale des idées et des mœurs. Mais avec quelle réserve cependant elle s'abandonne à la pente du temps, je dirais presque avec quelle pudeur ! Il semble voir une honnête femme hésitant au seuil d'une demeure profane. Comme le sculpteur inconnu de ces belles et éplorées *Niobides* a su, dans l'expression de la terreur et de la souffrance, respecter la beauté et la dignité de la forme humaine et se conformer aux lois de son art ! De même que dans les tragédies faites pour la scène, le sujet a conservé sa grandeur épique, et la figure de Niobé semble une expression d'Homère faite marbre, tant la douleur maternelle y revêt de majesté héroïque. C'est encore plutôt la vengeance d'Apollon et de Diane que la douleur de Niobé que l'artiste a cru représenter, et c'est l'enseignement religieux plutôt que l'émotion dramatique qui fait le caractère de la composition.

Cet usage des Grecs, de décorer de statues les frontons des temples, offrait à la sculpture l'occasion de développements admirables. Quelle

meilleure place, en effet, pour une représentation idéale et religieuse des divines légendes, que ce théâtre en plein ciel, dominant le sol d'où les yeux des spectateurs se levaient vers sa scène lumineuse ! Les muettes tragédies qui s'y déroulaient étaient, d'ordinaire, d'un genre calme. Telle était, par exemple, l'apparition de Minerve parmi les dieux après sa sortie du front de Jupiter, ou sa dispute avec Neptune pour le nom à donner à Athènes, dans les frontons du Parthénon. La sculpture ne se contentait pas d'offrir aux fidèles de la Grèce les images de leurs dieux dans leurs statues consacrées, elle exposait à sa manière la théologie et l'histoire religieuse dans de grandes compositions traitées, soit en ronde-bosse, soit en bas-relief, sur les murailles des temples. La peinture chrétienne racontera de même plus tard, sur les murs intérieurs des églises, les merveilles de l'évangile et les miracles de la *légende dorée*. On voit que la plastique regagnait en grandeur épique ce qu'elle perdait en intérêt dramatique. Ce n'était pas pour elle la seule compensation. S'il est vrai que les sculpteurs grecs ont maintenu avec soin les barrières de leur art, tout en les faisant plier quelquefois pour le besoin de la circonstance, en revanche ils ont tiré d'un domaine étroit, mais rendu par eux riche et fécond, tout ce qu'il pouvait légitimement produire. Richesse et variété de la matière, coloration du marbre, mélange habile des métaux, ornements et artifices de toutes sortes, rien n'était épargné pour faire de l'art favori des Hellènes le plus merveilleux de tous les arts, qui pût à la fois plaire aux esprits élevés et délicats, et frapper l'imagination de la multitude. C'était peu du marbre de Paros ou du Pentélique, du bronze d'Égine ou de Délos ; on demanda son or à l'Asie, à l'Afrique son ivoire ; on alla chercher au loin les métaux les plus rares, les pierres les plus précieuses pour en former ou pour en parer les idoles du peuple. Ou plutôt la sculpture fut elle-même l'idole pour laquelle on mit à contribution le monde entier afin de l'entourer de magnificence. Toutefois ce n'est pas pour avoir été *riche*, mais pour avoir été *belle* que la sculpture grecque a droit à notre enthousiasme. C'est pour avoir porté dans l'imitation de la nature le sens exquis de l'idéal sans lui sacrifier la vie, c'est pour avoir gardé à la forme humaine, en l'animant d'un souffle divin, sa beauté et sa noblesse inaltérées.

On a assigné pour causes principales au développement si admirable de la sculpture grecque la double liberté politique et religieuse. Personne n'est moins disposé que moi à contester l'influence heu-

reuse de la liberté sur les arts aussi bien que sur les mœurs et sur la vie des peuples. Il importe cependant de distinguer des causes les circonstances favorables, si favorables qu'elles soient. Le culte du beau, l'amour de la liberté, étaient innés au cœur de la race hellénique ; ils sont de l'essence de son génie. Si l'indépendance d'esprit de cette race à l'endroit des traditions et des dogmes religieux a favorisé le développement de la poésie et des beaux-arts, il faut reconnaître que le goût naturel des Grecs pour les belles fictions et les belles images les conviait à cette indépendance généreuse. La liberté politique fut un produit de la même séve. Philosophie, institutions, poésie, art, autant de fruits du même arbre, dont la racine était au plus profond des instincts de la race grecque. On peut comparer le génie de la Grèce antique à cet Hermaphrodite de sa mythologie, qui portait en lui seul tous les éléments de la fécondité, avec tous les dons de la force et de la grâce.

Si l'on en croit Dion Chrysostome, l'autorité de la poésie aurait précédé en Grèce l'autorité des lois. Celle de la religion fut certainement la plus ancienne ; mais elle céda de bonne heure au développement illimité de la poésie, qui ne se fit pas faute de remanier à sa fantaisie les vieilles traditions sacerdotales. Dès avant les temps homériques, il y avait eu une première réforme opérée par la poésie dans les croyances ; une seconde réforme fut l'ouvrage de la sculpture et de la peinture, dont le développement avait été beaucoup moins rapide. Pendant que la poésie, prenant un essor indépendant, jouait avec les vieux mythes, et brodait sur le fond ténébreux des croyances antiques ses fantaisies brillantes, la sculpture demeura d'abord et longtemps inféodée à la religion, soumise à des lois sacerdotales, sans doute parce que son développement dépendait d'un état plus avancé de civilisation. Enfin le génie grec s'épanouit dans toute sa puissance et toute sa beauté. Entre le onzième siècle et le sixième, il y a comme un sommeil bercé de rêves, au chant des Muses, pendant lequel se prépare l'affranchissement total de l'esprit et de l'imagination. En même temps que s'éveille la philosophie, l'art commence à s'agiter dans son maillot. L'histoire de l'affranchissement de la Grèce par la poésie semble avoir été racontée dans l'*Hymne à Apollon*. Le poète homérique nous montre le dieu enfant rompant les liens dont l'avaient enchaîné au berceau les divinités présentes à sa naissance :

« Cependant, ô Phébus, dès que vous eûtes goûté la nourriture divine (le nectar et l'ambroisie que lui présentait Thémis), les cein-

tares d'or ne peuvent plus retenir votre impétuosité, les liens ne vous arrêtent plus, et tous les langes sont déchirés. Soudain le brillant Apollon dit aux déesses :

« Qu'on me donne une lyre harmonieuse et des arcs recourbés, et je révélerai désormais aux hommes les oracles certains de Jupiter.

« En parlant ainsi, Phébus, à la forte chevelure, et qui lance au loin ses traits, s'avancait fièrement sur la terre féconde ; toutes les déesses étaient frappées d'étonnement. »

Ne semble-t-il pas qu'il s'agit de l'esprit hellénique déployant sa divinité par une croissance rapide après s'être affranchi par un vigoureux effort de la jalouse tyrannie des vieux sanctuaires ?

La religion de la Grèce commence par être, comme les religions de l'Orient, un culte de la nature. Des pierres brutes, des morceaux de bois sculptés grossièrement, suffisent pour rappeler par un signe, aux adorateurs des dieux primitifs, l'idée vague de ces dieux qui n'ont pas eu le temps de prendre forme dans l'imagination populaire. Plus tard, le développement des idées religieuses donna lieu à des représentations symboliques, plus ou moins monstrueuses, dont les statues mêmes des beaux temps de l'art présentent, dans certains détails, le souvenir encore reconnaissable. Peu à peu, cependant, la civilisation grandissant, les idées se fixent en s'épurant, la religion se transforme, et les anciens dieux de la nature revêtent de plus en plus un caractère moral. L'antique symbolisme, relégué dans les accessoires, disparaît devant la pure beauté de la forme humaine, toujours plus parfaite, à mesure que l'art, affranchi de toute tutelle sacerdotale, grandit et se perfectionne. Bien loin de matérialiser l'idée religieuse, cet anthropomorphisme la spiritualisait au contraire ; il tirait la divinité du chaos de la nature, comme Jéhovah dans la Genèse en tire l'humanité, pour lui donner l'organisme le plus parfait, la forme la plus noble, et la marquer au front du signe de la liberté. Une fois dans cette voie, l'idée divine s'épure de plus en plus, et arrive, dans le Jupiter Olympien, à un caractère éthique très-élevé. Un temps devait venir, il est vrai, où le culte de la forme humaine, comme figure de l'esprit, devait dégénérer en idolâtrie sensuelle. L'art et la religion eurent en Grèce une même gloire et une même décadence. La sculpture, qui avait contribué à l'élévation de l'idée divine, contribua plus tard à sa dégradation ; mais ce ne fut que lorsque, toute chose commençant à décliner, la civilisation grecque tout entière pencha vers sa ruine. Le sensualisme envahit alors la sculpture, et

la religion, dont l'art avait été le propagateur actif et joyeux, se corrompt avec lui et avec le peuple.

Les institutions politiques contribuèrent sans doute puissamment en Grèce au progrès des arts, et, en particulier, de la sculpture. Winckelmann a constaté, non sans raison, leur heureuse influence. Il est certain que tout semble s'être ordonné de bonne heure pour donner au génie du peuple son libre et plein essor. Après le brisement des institutions sacerdotales, d'où résulte leur dépendance des institutions civiles, fait accompli dès les temps héroïques, rien ne pouvait se produire de plus favorable à l'art que le morcellement de la Grèce en une foule d'États autonomes, ayant chacun leurs divinités particulières, leurs institutions, leurs fêtes, leurs héros, leurs magistrats, leurs traditions. La forme républicaine, qui devint bientôt la forme générale du gouvernement de ces peuples, vint accroître l'élan par le sentiment qu'elle donna à chaque homme de sa force et de sa dignité. Dans ces petites républiques de la Grèce, tout individu, comme l'a fait remarquer Hemsterhuys, était essentiel; aucun membre de la société n'était inutile ni indifférent. De là une activité générale, constante, entretenue par les guerres continuelles d'État à État, surexcitée par l'émulation entre les citoyens, par l'exercice des droits, par le spectacle de la prospérité et de la gloire. Les circonstances politiques furent donc éminemment favorables aux progrès des arts, et en particulier de la sculpture; mais elles n'en furent la cause ni spécialement ni d'une manière générale. La divinité d'Apollon, voilà d'où viennent l'harmonie de sa lyre et la vertu de son arc; c'est elle qui fait jaillir les chants inspirés et lance les traits redoutables. Sans elle, eût-il brisé les liens dont on avait chargé son enfance, il n'aurait pas bâti le temple de sa gloire au pied du Parnasse.

D'autres circonstances d'un autre ordre ont été assignées comme causes aux progrès et à la perfection de l'art favori des Hellènes. On a parlé du climat. Je suis loin de nier l'influence qu'un soleil chaud, sans être brûlant, un air élastique et pur, peuvent avoir sur l'organisation pour accroître la force et la subtilité de l'esprit. Nanmoins, c'est indirectement, par son action sur les mœurs et sur la beauté physique, que le climat a pu surtout influencer en Grèce sur le développement de l'art; en quoi il a été puissamment aidé par les opinions et les institutions nationales. Wieland accorde trop peu sans doute à l'influence des mœurs dans le progrès de la sculpture. Il fut heureux pour cet art que la Grèce n'ait pas connu cette idée de honte ou de

misère qui s'attache à la nudité dans nos sociétés chrétiennes. La nudité absolue des athlètes dans les jeux publics, celle des jeunes gens dans les gymnases, le vêtement léger des courtisanes, celui même des femmes honnêtes, ces draperies ouvertes et flottantes dont les plis, aussi gracieux que souples, se disposaient d'eux-mêmes autour du corps de façon à révéler une beauté de la forme à chaque mouvement de la vie, tout cela multipliait pour les artistes les occasions d'observer la nature, en même temps que leur imagination s'enflammait par la vue du beau sous ses aspects variés. Jamais, quand bien même la nature offrirait de nos jours et dans nos climats des modèles comparables, pour la pureté des formes, à ce qu'étaient les Grecs du temps de Périclès, jamais les tristes études faites par nos artistes dans l'atelier sur des figures maussades et contraintes ne remplaceront celles que faisaient librement et joyusement les artistes grecs, à toute heure du jour, sur les beautés que le hasard ou la familiarité présentait à leurs yeux en de continuelles rencontres. Nous verrons plus loin ce que dut la sculpture à la célèbre institution des jeux Olympiques. Phryné elle-même réclame sa part de gloire dans la perfection de l'art des Praxitèle et des Lysippe.

La beauté de la race grecque fut certainement, et quoi qu'on en ait pu dire, une source précieuse d'inspiration pour le sculpteur, à laquelle elle fournit d'amirables modèles. On a nié cette beauté. Cependant elle subsiste encore et conserve, en dépit des invasions qui ont mêlé tant de sang barbare au vieux sang des Hellènes, son noble caractère. C'est un fait en faveur duquel je pourrais alléguer plus d'une autorité. Je me borne à une seule : « Il existe, dit le célèbre Thiersch, un rapport d'analogie entre les habitants et le pays. Partout on retrouve une race belle, agile et bien faite. Il est resté quelque chose des formes antiques dans la structure du corps et les traits de feu qui animent ces superbes figures depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Chaque âge a sa beauté particulière. Les enfants paraissent, en général, un peu languissants; mais la beauté se développe rapidement dans les jeunes gens qui approchent de la virilité. Il y a même en eux quelque chose de gracieux, de virginal qui devrait appartenir à l'autre sexe¹. » La beauté des femmes paraît, il est vrai, ne pas répondre, dans la Grèce moderne, à celle des hommes; mais c'est sans doute faute de culture, et Thiersch nous apprend qu'il s'en

1. *De l'état actuel de la Grèce*; Leipzig, 1833, t. I, p. 289.

trouve encore pour rappeler *les Hélène et les Aspasia des anciens*. Un écrivain moins bienveillant pour la Grèce avoue cependant qu'on peut trouver de *belles Grecques dans quelques îles privilégiées et dans quelques replis de montagnes où les invasions n'ont pas pénétré*, et loue, comme Thiersch, la beauté des hommes. Les soins à donner au corps, à son développement, à la pureté de ses formes, tenaient une place considérable dans les mœurs de l'antiquité grecque et faisaient partie de l'éducation. Cela seul est une preuve que la beauté était chez les Grecs un don naturel que l'on s'efforçait de perfectionner par l'art. Quant à cet *idéal* qui n'aurait pas eu la réalité pour base, sorte de fantôme dont l'imagination des grands artistes aurait été visitée dans la solitude de leurs travaux, il faut le laisser à Cicéron et aux écrivains qui traitent de l'art en langue oratoire, sans se préoccuper de ses conditions matérielles.

Le nombre des statues était si considérable en Grèce qu'on aurait pu dire des Grecs, à l'époque où ils avaient perdu avec la liberté les vertus de leurs ancêtres, qu'il y avait chez eux plus de dieux que d'hommes. Au temps de Plin le Naturaliste, après les spoliations exercées par les proconsuls et les empereurs, parmi lesquels il y eut des amateurs passionnés des œuvres de l'art, il n'y avait pas moins encore de trois mille statues à Athènes, et l'on en comptait un pareil nombre à Olympie et à Delphes. Athènes, la plus religieuse des villes grecques au rapport de Pausanias, la ville où le génie ionien s'épanouit dans toute sa beauté, *l'œil de la Grèce*, selon la poétique expression de Milton, Athènes fut surtout la ville des statues. Dans ces cités républicaines, et spécialement dans la plus démocratique, l'art exerçait une sorte de magistrature; les images, en bronze et en marbre, des hommes illustres, en même temps qu'elles servaient de luxe sévère à la place publique, portaient dans tous les cœurs l'enthousiasme et l'émulation. L'Athénien, qui se rendait de sa maison à l'assemblée du peuple, rencontrait partout sur son passage les figures des divinités protectrices de la cité, celles des magistrats et des héros révéérés pour leur courage et pour leurs vertus civiques et patriotiques; il s'avancait au milieu de la majesté de ces souvenirs comme sous les portiques d'un temple, et la vénération, comme une muse de la religion et de la patrie, se levait à son approche du pied des statues, et l'accompagnait à travers la ville jusqu'au lieu consacré par la solennité des délibérations populaires. Il y avait de ces simulacres aux abords des temples, dans les portiques,

dans les agoras ; les rues et les chemins étaient bordés de ces statues de forme quadrangulaire nommées *hermès* du nom de la divinité qu'elles représentaient, et dont Pausanias attribue l'invention aux Athéniens. L'art mêlait ses beautés à celles de la nature : Platon nous montre, au commencement du *Phèdre*, une fontaine, voisine de l'Ilissus, qu'un agnus castus ombrage de ses rameaux odorants, et autour de laquelle sont des statues du fleuve Acheloüs et de ses nymphes ; c'est là que Socrate s'assied avec son jeune disciple, et qu'ils s'entretiennent philosophiquement de l'amour et de la beauté au chant des cigales. On voit, par l'énumération que fait Pausanias d'une partie des statues qui décoraient de son temps l'Altis à Olympie, combien le nombre en a dû être considérable. Mais c'est surtout dans les temples que les chefs-d'œuvre de la sculpture étaient prodigués. La magnificence qui éclatait dans les sanctuaires de la Grèce, sous les formes les plus belles de l'art, était pour les voyageurs un sujet d'étonnement toujours nouveau. J'ai parlé de la statuaire chryséléphantine. Il y avait peu de temples, parmi ceux qui avaient en Grèce quelque renom, où ne se trouvât quelque'un de ces simulacres d'ivoire et d'or, consacré à la divinité du lieu par la piété ou l'ostentation du peuple. On ne saurait, suivant Quatremère de Quincy, *parcourir avec Pausanias les contrées et les villes de la Grèce, sans être arrêté à tout instant par une de ces merveilles inconnues à nos yeux et non moins étrangères à notre goût, par une de ces merveilles d'un art singulier dont on doit la révélation à l'auteur du Jupiter Olympien, et que, dans son enthousiasme, il compare, parmi les descriptions des œuvres de l'art antique, à des constellations lumineuses entre le peuple des étoiles*. La Minerve d'Athènes et le Jupiter d'Olympie sont les chefs-d'œuvre de cette statuaire chryséléphantine, dont la célébrité fut immense dans l'antiquité, et qui était, dans les arts de la Grèce, quelque chose d'analogue à ce qu'est l'opéra dans nos arts modernes, une splendide réunion de beautés et de prestiges faite pour parler à la fois aux sens, au sentiment et à l'esprit. Cet art passa de la Grèce à Rome, et, au temps de Pline l'Ancien, les Romains adoraient également la divinité en des simulacres d'or et d'ivoire et dans les silences sacrés des forêts : *Nec magis auro fulgentia atque ebore simulacra quam lucos et in iis silentia ipsa adoramus*.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

CHAPITRE XXXVII.

10 AOÛT 1860.

I

On s'est beaucoup occupé en Allemagne de la publication des *Lettres d'Alexandre de Humboldt à Varnhagen von Ense*. Il y a eu à ce sujet un bruit infini dans tous les Landernaus de la confédération germanique. On n'a causé que de ces lettres pendant trois mois sur les bords de la Sprée, sur les bords du Rhin, sur les bords du Mein, sur les bords du Neckar et sur les bords du Danube. Berlin s'est ému, Weimar s'est courroucé. La question Humboldt a eu presque autant d'importance en Allemagne que la question des frontières naturelles. On discutait et on discute encore en ce moment sur le point de savoir si mademoiselle Ludmilla Assing avait ou n'avait pas le droit de publier cette fameuse correspondance. Les uns disent oui, les autres disent non. Les partisans de l'affirmative sont naturellement les gens que les lettres de Humboldt ne touchent ni directement ni indirectement; le parti de la négative se compose de ceux que les mêmes lettres blessent dans leur personne ou dans la personne de leurs amis, et dans celle des amis de leurs amis.

Je ne connais nullement mademoiselle Ludmilla Assing; c'est un tort, je le sais, car cette demoiselle est le célèbre auteur d'un roman intitulé *Elisa d'Ahlefeldt*; mais les romans allemands, je l'avoue, ne me sont pas familiers; c'est déjà bien assez de vivre dans la familiarité des romans français. Cette dame a vécu longtemps entre de

Humboldt et Varnhagen von Ense, son oncle. Elle a reçu en héritage les lettres de Humboldt, dont Varnhagen était le dépositaire, et elle les publie parce que le susdit Varnhagen, son oncle, lui en a donné l'autorisation. A cela je ne vois pas trop ce que la confédération germanique peut trouver à redire. On répond, il est vrai, que l'autorisation prétendue n'existe pas, et que mademoiselle Ludmilla Assing a pris la chose sous son bonnet. Je manque des éléments nécessaires pour me prononcer en toute connaissance de cause; je n'hésite pas cependant à me ranger du côté de l'auteur d'*Elisa d'Ahlefeldt*, sur la foi du traducteur de la correspondance, qui m'affirme que s'il ne traduit pas le plaidoyer que mademoiselle Ludmilla Assing a publié sur cette affaire, c'est « que la cause est évidemment gagnée, et ne sera pas probablement l'objet d'un débat littéraire en France. »

Le traducteur a bien raison. Pour le moment, nous ne soulevons pas aisément un procès de ce genre, blâsés que nous sommes sur les révélations par tant de chroniques, de correspondances, de nouvelles à la main et de feuilletons belges. Nous sommes les Mithridates du scandale : en nous le servant à petites doses, les journaux nous y ont habitués. Mais je me sers d'un mot qui ne s'applique nullement à la publication de mademoiselle Ludmilla Assing. Il y a des choses piquantes, vives, spirituelles, mordantes dans la correspondance de Humboldt, mais rien qui dépasse les bornes, quoi qu'en dise son traducteur, homme scrupuleux, qui, dans sa préface, reprend de temps en temps l'auteur de *Cosmos* sur son penchant à la malice, et le gourmande d'oublier quelquefois, en parlant des gens, les règles d'une justice exacte et d'une sévère impartialité.

En vérité, monsieur le traducteur, je vous trouve bien exigeant. Quoi ! vous voulez que pour écrire à un ami on s'affuble de la robe longue et du bonnet carré du juge, qu'on prenne la balance pour y peser chaque mot, chaque expression, et qu'on jure devant Dieu et devant les hommes, sur son âme et sur sa conscience, de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ! Une lettre, c'est un monologue à distance, un épanchement, une confidence; on dit ce qu'on pense sur le moment, et si le lendemain on change d'avis, c'est l'affaire d'une autre feuille de papier et d'un autre timbre de vingt centimes. Quel homme à fuir serait celui qui, dans une conversation intime, pèserait exactement ses paroles comme si la postérité l'écoutait ! Pour moi, je ne trouve rien dans la correspondance qui justifie

les remontrances du traducteur de Humboldt. Que les gens dont il s'est moqué se plaignent, c'est leur droit; mais je ne vois personne parmi eux qui mérite qu'on prenne sa défense et qu'on fasse des réserves en sa faveur; j'oublie M. Philarète Chasles. Humboldt ne néglige aucune occasion de frapper sur ce malheureux écrivain; il va jusqu'à faire contre lui des calembours que le traducteur déclare intraduisibles dans notre langue, et je ne m'en plains pas. Il m'eût été dur de voir un homme d'esprit français transpercé par des calembours germaniques. Je me demande ce que M. Philarète Chasles a pu faire à l'auteur de *Cosmos* : c'est là un secret que Humboldt a emporté dans sa tombe, et sur lequel ni les notes de Varnhagen von Ense, ni les préfaces de sa nièce mademoiselle Ludmilla Assing ne nous fournissent aucun éclaircissement.

Ce pauvre Humboldt, à ce qu'il paraît, a sur la religion des vues qui ne coïncident pas parfaitement avec celles de son traducteur. Que le susdit traducteur regrette cette divergence, j'y consens; en tout état de cause les regrets sont permis; ce qui me paraît plus singulier, c'est que le traducteur parle de protestation. Les opinions religieuses de Humboldt vous paraissent fausses, mauvaises, dangereuses; laissez alors à un plus hardi le soin de traduire sa correspondance; ne mettez pas la main à cette œuvre; qu'un autre se damne à votre place. Une autre remarque assez singulière du même traducteur, c'est que Humboldt apporte un grand soin littéraire à la composition de ses ouvrages : « Si Frédéric le Grand mettait ses lauriers de la guerre de Sept ans bien au-dessous d'*Athalie*, si Richelieu était plus sensible à l'éloge de ses mauvais vers qu'aux hommages rendus à son génie politique, Humboldt, lui aussi, est assez indifférent aux louanges qui ont pour objet ses immenses travaux scientifiques; mais il se préoccupe infiniment de son style, consulte à chaque instant Varnhagen sur un titre, un fragment, une phrase, un simple mot, attend avec impatience une réponse, et s'estime heureux d'obtenir l'approbation de son ami, dont les jugements sont pour lui sans appel. » Sans faire précisément un reproche à Humboldt de ses scrupules littéraires, le traducteur ne serait peut-être pas éloigné d'y voir un léger travers. C'est un homme terrible que ce traducteur, et il n'est vraiment pas facile de le satisfaire. Tout à l'heure il protestait contre les croyances religieuses de Humboldt; maintenant il trouve que celui-ci eût « mieux fait de soumettre à certaines conditions l'impression de sa correspondance. Une fois entrées dans le domaine de la publicité, ces lettres

appartiennent à l'histoire; elles offrent un portrait fidèle de l'individualité de Humboldt à l'époque de sa vieillesse; mais l'auréole qui entoure son nom en sera-t-elle plus brillante? » Certes si notre traducteur a un défaut, ce n'est certainement pas celui de surfaire sa marchandise; pour peu qu'on le pressât il avouerait volontiers qu'il eût mieux valu après tout que la correspondance ne parût pas du tout, et que la religion n'y aurait pas moins gagné que la gloire de Humboldt.

Laissons dire le traducteur. La question religieuse n'a rien à voir dans tout ceci; quant à l'auréole qui entoure le nom de Humboldt, si la correspondance n'en augmente pas son brillant d'une façon extraordinaire, elle est certes bien loin de la diminuer. Ces lettres sont intéressantes, elles font bien connaître certaines régions de la société allemande, et cela sans exagération de sarcasme, quoi qu'en dise son traducteur : « Pourquoi faut-il que les plus hautes intelligences aient leurs faiblesses comme le reste des mortels? Humboldt est enjoué, spirituel, mais il ne sait pas s'abstenir du sarcasme; il aime sincèrement son royal maître, il est passionné de la gloire d'un monarque dont il peint avec entraînement les rares facultés, mais il lui arrive plus d'une fois de ne pas lui rendre justice. Il est dévoué à ceux qu'il aime, à ceux qui partagent ses vues et ses opinions; il est douloureusement affecté de la cruelle maladie d'Arago, qui fut quarante ans son ami, de la mort de Varnhagen, qu'il connaissait depuis près d'un demi-siècle; mais ses jugements sont trop peu mesurés quand ils ont pour objet ses adversaires politiques ou les hommes qui n'ont pas eu le bonheur de lui plaire; plus ils sont haut placés, plus aussi sa verve est railleuse et mordante. » On dirait vraiment, à entendre le traducteur, que Humboldt est un homme passionné et de mauvaise foi dont il faut se méfier non-seulement au point de vue de la politique, mais encore au point de vue de la littérature. « Ses décisions littéraires, dit le traducteur, sont très-souvent justes, parfois aussi arbitraires quand la passion l'empêche d'être impartial. Les impressions de Humboldt sur beaucoup d'hommes marquants de l'Allemagne et de l'étranger ne peuvent être considérées que comme une manière de voir purement individuelle. »

Je ne vois vraiment pas dans ces lettres ce qui peut autoriser ce luxe de précautions de la part du traducteur, et ce soin jaloux de mettre les gens en garde contre des jugements qui ne dépassent jamais la liberté d'une confidence intime et d'un épanchement amical. Quel

besoin avez-vous, ô traducteur ! de nous prévenir en outre que les opinions de Humboldt ne peuvent être considérées que comme une opinion purement individuelle, comme vous le dites en assez mauvais français ? C'est précisément leur caractère d'individualité qui fait le charme de ces opinions. Que cherche-t-on dans une lettre, si ce n'est l'homme ? Ce qui m'intéresse avant tout dans la correspondance de Humboldt, c'est lui-même.

Humboldt est mort à l'âge de quatre-vingt sept ans, après avoir passé une assez notable partie de sa vie à la cour, en qualité de chambellan de Frédéric-Guillaume IV, auprès duquel, pendant un certain temps, il joua presque le rôle d'un favori, et dont il put toujours se croire l'ami. Frédéric-Guillaume n'était ni un roi, ni un ami commode ; sa dévotion surtout rendait les rapports avec lui assez difficiles ; les rois aiment qu'on se plie à leurs sentiments, à leurs idées, et qu'on paraisse les partager ; Humboldt resta inébranlable, il n'affecta jamais une dévotion qu'il n'avait pas, et il résista sur ce point, non-seulement à toutes les attaques de ses ennemis qui cherchaient à l'entamer de ce côté, mais encore à celles de ses amis. De tous côtés on lui écrit pour l'exhorter à se convertir ; environ quatre cents piétistes (c'est le chiffre de la correspondance de Humboldt) se mettent chaque mois en frais d'éloquence, et s'ils ne reçoivent pas de réponse reviennent à la charge sans se décourager jamais. Comment Humboldt répondrait-il à ces lettres ? C'est à peine s'il peut se tenir au courant avec ses correspondants profanes. Recommandations, sollicitations, dédicaces, pétitions, les paquets de la poste tombent chez lui comme une grêle. Rien, selon moi, ne donne une plus favorable idée de la bonté du caractère de Humboldt que cette facilité avec laquelle tant de gens s'adressent journellement à lui. Parmi eux, les rois et les princes ne sont pas les derniers. Le roi de Danemark, par exemple, recommande à Humboldt un candidat en théologie, et le grand-duc de Saxe-Weimar le prie de lui chercher un secrétaire. Il y a dans la correspondance environ sept à huit lettres de Son Altesse à ce sujet. C'est une assez bonne caricature des petits souverains allemands que ce grand-duc, bouffi d'esthétique et d'aristocratie, qui divise les artistes en deux catégories : les uns travaillant *du dedans au dehors*, et les autres *du dehors au dedans*, et qui trouve que les bourgeois ne sont pas des hommes. Un jour qu'un bourgeois vient de quitter la société où il se trouve, le prince s'écrie avec une sorte de soulagement intérieur : « Enfin nous sommes

entre nous ! » Une autre fois on fait la remarque devant lui qu'on sera treize à table ; il répond que deux bourgeois qui sont invités ne sauraient compter, et il prononce ces paroles à haute et intelligible voix en français, « attendu, ajoute-t-il, que les deux personnes en question ne doivent pas comprendre cette langue. »

Ce sont sans doute quelques révélations dans le genre de celle-ci qui ont fait jeter les hauts cris à un certain public en Allemagne contre la publication de cette correspondance. C'est par ces côtés qu'elle nous amuse, et qu'elle nous instruit. On comprend qu'elle ait exaspéré le parti des hobereaux en Prusse.

Après avoir fait droit à la recommandation du roi de Danemark et donné audience à son candidat en théologie, il faut que Humboldt s'occupe du secrétaire du grand-duc de Weimar ; voici maintenant qu'il reçoit de Nebraska une lettre dans laquelle on lui demande où les hirondelles passent l'hiver ; tout à l'heure on lui a remis une lettre collective des dames d'Elberfeld au sujet de la grande affaire de sa conversion. Ces dames lui annoncent qu'elles vont y travailler sans relâche, et qu'elles se relayeront dans leurs sermons épistolaires. Toutes ces épîtres peuvent à la rigueur être jetées au panier, mais il n'en est pas de même d'une lettre de la princesse de Lieven. Or, savez-vous pourquoi la princesse lui écrit ? Pour lui demander des détails sur un fait qui s'est passé, dit-elle en 1799 ou 1800 : « Vous, qui savez tout, pouvez-vous vous souvenir du fait suivant ? L'année 1799 ou 1800, l'empereur Paul imagina de proposer un combat en champ clos, où l'Angleterre, la Russie, l'Autriche videraient leurs différends par la personne de leurs premiers ministres, Pitt, Thugut, etc. La rédaction de cette invitation fut confiée à Kotzebue, et l'article inséré dans la *Gazette de Hambourg*. Voilà le souvenir distinct qui me reste ; je n'ai pas rêvé cela. Pouvez-vous compléter cette tradition ? Je ne rencontre personne qui puisse se la rappeler... » Pendant que Humboldt se creuse la tête pour répondre à la princesse de Lieven, on lui remet une lettre impétueuse de M. Jules Janin qui invoque Louis-Philippe, Meyerbeer, M. Guizot, le *Journal des Débats*, pour obtenir la permission d'assister aux fêtes que le roi de Prusse donne à la reine d'Angleterre : « Maintenant, monsieur, aidez-moi ! ce que je sollicite ce n'est pas d'être présenté à S. M. votre roi, c'est de pouvoir mettre un pied dans cette foule royale. On ne me verra pas, je verrai tout ; ma mission est à remplir, sauf à me montrer digne de cet honneur

par le récit que j'en saurai faire. Vous le verrez, c'est une impérieuse passion, c'est la passion de l'écrivain qui me pousse. » M. Jules Janin n'obéit pas seulement à l'impérieuse passion de l'écrivain, il remplit encore une mission de confiance : « Il y a huit jours que j'ai quitté Paris tout exprès pour parler au *Journal des Débats* du voyage de S. M. la reine d'Angleterre sur les bords du Rhin. Avant mon départ, j'ai eu l'honneur de saluer le roi à Neuilly, et il a approuvé mon projet. M. Guizot m'a fort encouragé, disant que cela était hospitalier de mettre à la suite de la reine un honnête écrivain tout disposé à célébrer ces merveilleux pèlerinages qui tiennent l'Europe attentive et charmée. En même temps, M. Guizot me donnait des lettres et des instructions dont je suis fier, tant ces lettres me sont des recommandations honorables, tant mes instructions sont dignes de l'homme qui me les donnait! »

Certes M. de Chateaubriand partant pour le congrès de Vérone n'aurait pas parlé autrement de ses *instructions* à madame Récamier.

On me demandera peut-être comment dans ce recueil intitulé : *Lettres de Alexandre de Humboldt à Varnhagen von Ense* se trouvent tant de lettres adressées par toutes sortes de personnes à Humboldt, et auxquelles Varnhagen est le plus souvent complètement étranger. Ceci s'explique facilement : Varnhagen von Ense, à ce qu'il paraît, était un amateur non moins passionné d'autographes que son confrère de la diplomatie française, M. Feuilleto de Conches. Après avoir assisté au congrès de Vienne et rempli pendant plusieurs années les fonctions de ministre résident de Prusse à Carlsruhe, Varnhagen, rentré un peu malgré lui peut-être dans la vie privée, aimait à se distraire en formant des collections. Humboldt lui envoyait de l'écriture de tous les gens remarquables à un titre ou à un autre qui se mettaient en correspondance avec lui. Souvent Humboldt annotait de sa main ces autographes en les envoyant à son ami Varnhagen, ce qui a permis à ce dernier de les joindre à la correspondance de Humboldt lui-même. C'est ainsi que ce recueil contient un grand nombre de lettres de rois, de princes, d'hommes d'État, de savants, d'écrivains, tels que les rois de Prusse et de Danemark, les grands-ducs de Toscane et de Saxe-Weimar, le prince Albert, le prince Napoléon, la duchesse d'Orléans, Mettermich, Guizot, Thiers, Robert Peel, Bresson, Arago, Herschell, Prescott, Manzoni, Rückert, Victor Hugo, Mignet, etc.

Il ne faudrait pas trop se fier à l'étiquette du *sae*, et ouvrir ce livre sur la foi seule de ces noms; on s'exposerait à des mécomptes. La plupart de ces lettres sont dépourvues d'intérêt; ce sont des actes de politesse qui constatent l'envoi ou la réception d'un ouvrage, un de ces échanges de politesse dont les écrivains ne sont pas avares entre eux. Il y a des exceptions, cependant; nous citerons entre autres une lettre de M. Bresson et une lettre de la duchesse d'Orléans. Ne parlant point politique ici, je m'abstiens de les reproduire.

Quoique les lettres de Humboldt à Varnhagen se fassent lire avec intérêt, il est douteux qu'elles obtiennent en France le même succès qu'en Allemagne. Il y est question de gens qui nous intéressent peu et d'une cour qui n'excite qu'assez médiocrement la curiosité générale depuis Frédéric II. Le souverain dont il est question dans les lettres est comme mort pour tous, puisqu'il a complètement perdu la raison; il n'inspire plus d'autre sentiment que la pitié. Les événements dont l'Europe est le théâtre et le rôle nouveau que la Prusse peut être appelée à y jouer, enlèvent pour le moment à son histoire, pendant les dernières années, une partie de son intérêt. Cette correspondance, il faut bien le dire aussi, est celle d'un Allemand, elle n'a ni l'entrain, ni la vivacité, ni les autres qualités de la correspondance de Voltaire; ce n'est pas l'histoire complète d'un homme et d'un temps, mais elle a ses côtés curieux et utiles; elle grandit, selon moi, Humboldt, et le rend plus sympathique; il y a de la poésie dans ce savant, du cœur chez ce courtisan, et de la malice chez cet Allemand. Il a de l'esprit et de la bienveillance en même temps, et, quoi qu'en dise son traducteur, il ne montre de la passion que lorsqu'il parle de M. Philarète Chasles. On ne sait pas pourquoi, je le répète, mais le fait est qu'il emploie toutes les armes contre lui, même celle du calembour. Ainsi, au lieu de Philarète Chasles, il l'appelle *Schall Philarète*; *schall* signifie son, bruit, écho. Le jeu de mots est intraduisible, mais le malheur n'est pas grand, dit le traducteur, et cette fois je suis entièrement de son avis.

II

Heureux les Allemands d'avoir cette correspondance qui les occupe et qui les excite. En France nous aurions bien besoin de quelque stimulant de ce genre. Les *Mémoires* de M. Guizot auraient pu nous le

fournir, malheureusement l'ancien ministre, rapportant tout à lui-même, ne parle que de ses propres affaires, et il en parle longuement, lourdement, et d'une façon qui ne saurait passionner personne. M. Guizot a bien de temps en temps quelques mots méchants et quelques paroles amères sur tel ou tel de ses adversaires politiques, mais cela ne suffit pas pour changer l'impression que l'on reçoit de la lecture de ses *Mémoires*, impression de fatigue et d'ennui plutôt que d'irritation et de colère.

Les livres sérieux deviennent de plus en plus rares en France; il n'y a que la machine à romans qui fonctionne toujours avec la même fécondité et la même régularité désespérantes. Dernièrement une circulaire ministérielle tonnait contre l'immoralité du roman-feuilleton, et je lis aujourd'hui dans les journaux qu'on vient d'instituer un nouveau fonctionnaire pour le surveiller. C'est surtout en province, à ce qu'il paraît, que le roman-feuilleton se livre à tous ses débordements. En général, pourtant, il me semble que le roman-feuilleton parisien et le roman-feuilleton départemental n'étaient qu'une seule et même chose, l'une à son aurore, l'autre à son couchant. Né à Paris, le roman-feuilleton, après avoir brillé au bas de quelque journal parisien, allait ensuite s'éteindre à Auch, à Castelnaudary, à Pithiviers, ou dans toute autre cité. Devons-nous supposer qu'il existe un roman-feuilleton du cru? La circulaire ministérielle a l'air de le dire. J'en serais vraiment désolé, car ceci prouverait que la France est beaucoup plus gangrenée qu'on ne le suppose généralement. Circonscrire à Paris, la fabrication du roman-feuilleton n'est plus qu'une industrie insalubre qu'on peut soumettre à certains règlements; répandue dans toute la France, c'est une épidémie dont il devient bien difficile de la guérir.

Je ne crois pas que le roman-feuilleton soit aussi immoral qu'on veut bien le dire; il n'y a pas d'autre expression pour le caractériser, il est bête, et c'est par là surtout qu'il est dangereux. Je l'ai déjà dit ici même, et je crois bon de le répéter : le peuple en France est pris depuis quelque temps d'un goût très-grand pour la lecture, et il ne lit que des romans parce qu'on ne lui donne pas autre chose. La presse à un sou inonde la France de romans; les bons y ont d'abord passé, et ils étaient en petit nombre, puis sont venus les médiocres, et bientôt les pires auront leur tour, je ne dis pas au point de vue de la moralité, mais au point de vue du talent, qui est aussi quelquefois la moralité d'une œuvre. On a réimprimé Dumas, Balzac, Sue, Sand dans le format à bon marché; on en sera bientôt à Ducray-Duminil. Les

esprits romanesques ont quelquefois du charme et du brillant, mais on ne peut pas faire fond sur eux dans les circonstances difficiles de la vie; il en serait de même d'une nation romanesque, et la France est en train de le devenir, il est temps qu'on y prenne garde.

Mais, dira-t-on, puisque vous signalez le danger, donnez aussi le remède. Ceci regarde les médecins officiels, et ce n'est pas moi qui me permettrai d'aller sur leurs brisées.

III

Qu'on n'aille pas au moins me prendre pour un ennemi du roman; je l'aime, au contraire, et je l'aime beaucoup; j'ai lu avec autant de plaisir et d'ardeur que n'importe quel abonné les romans que Jules d'Herbauge, Paul de Musset, Arnould Frémy, Louis Ulbach, Jules de la Madelène ont publiés dans le *Magasin de librairie*. On ne me reprochera pas de négliger le roman; je signale avec une persistance à laquelle les romanciers ne rendent peut-être pas assez justice tout ce qui paraît de bon en ce genre. Aujourd'hui encore, je viens dire quelques mots d'un petit roman intitulé *Jeunesse*, par M. Jules la Beaume, qui m'a paru en plus d'un passage rempli de grâce et de sensibilité: « Je me rappelle qu'un soir, à la veillée, au coin du feu, mon père, un brave professeur de belles-lettres, heureux de la joie que me procurait un nouveau jouet, me dit d'un ton à frapper vivement mon attention: « Sois toujours jeune, mon petit Paul! » que je lui demandai ce que c'était que d'être jeune, qu'il sourit en regardant ma mère qui m'embrassa en disant: « C'est aimer! » Le roman de Jules la Beaume est tout entier dans ces premières lignes; c'est l'histoire des amours d'un jeune homme; histoire touchante, racontée avec beaucoup de charme, de simplicité, et dans laquelle on voit paraître çà et là plus d'un type indiquant que M. Jules la Beaume pourrait être, s'il le voulait bien, autre chose qu'un romancier intime. Ce n'est pas que le roman intime soit à dédaigner, bien au contraire, mais enfin il est bon, quand on s'adresse au public, d'avoir plus d'une corde à son arc.

IV

On a beau parler de chemins de fer, de bateaux à vapeur, de communications rapides, on n'en reste pas moins au logis. Ouvrez un journal, un livre, une brochure, vous y lirez à coup sûr les plus belles phrases sur l'admirable facilité avec laquelle les peuples pourront désormais échanger leurs idées et leurs produits, connaître leurs mœurs, fraterniser en un mot au point de vue moral et matériel. Plus de montagnes, plus d'isthmes qui séparent les nations ! La Chine, l'Asie, l'Afrique sont ouvertes, ou ne tarderont pas à s'ouvrir. On imprime toutes ces belles choses, on y croit même, mais pour y aller voir c'est autre chose. Il n'y a pas de gens qui voyagent plus en parole que les Français : en réalité nous quittons avec peine notre pays. La Suisse, les bords du Rhin, quelquefois la Hollande et l'Écosse, voilà le champ de nos plus vastes excursions. Il y avait plus de voyageurs au temps des diligences qu'aujourd'hui. Les commodités du chemin de fer auraient-elles tué la poésie des voyages et enlevé aux hommes l'envie de voyager ? On serait tenté de le croire en parcourant le catalogue des principaux libraires. Trente romans pour un livre de voyages, voilà l'exacte proportion. En Angleterre, la proportion est renversée. Une dame allemande a fait je ne sais combien de fois le tour du monde ; madame Livingstone accompagnait son mari dans ses excursions au milieu de l'Afrique centrale ; proposez à une Française d'aller seulement jusqu'à Tombouctou !

Nous nous vantons d'être le peuple civilisateur par excellence, de répandre partout nos idées, et tout cela sans bouger de chez nous. A quoi bon voyager ? me dira-t-on, n'avons-nous pas nos livres qui voyagent pour nous ? Le moyen est commode, mais il ne faut pas trop s'y fier. Les hommes valent un peu mieux que des livres pour civiliser un pays, et je doute que vingt cargaisons de nos romans puissent faire autant de besogne en Californie, en Australie, en Amérique, que deux ou trois chargements de ces actifs et robustes émigrants que l'Allemagne expédie chaque année dans le nouveau monde. Comme usine à romans, l'Angleterre, d'ailleurs, peut hardiment supporter la comparaison avec la France, et la production de l'Allemagne, dans cette sorte de denrée, ne tardera pas à égaler la nôtre, si ce n'est déjà fait. Quand les deux tiers du globe seront

habités par la race saxonne, nous aurons beau publier des livres à Paris, et les farcir d'idées, livres et idées auront quelque peine à pénétrer dans ces empires nouveaux.

Une nation qui ne voyage pas se condamne d'avance à une décadence inévitable. Il serait temps d'inspirer à la jeunesse française le désir de voyager. Il faudrait commencer par ne plus donner en prix *Robinson Crusoé* dans les collèges. Le Français n'aime pas la solitude. La perspective de rester pendant plusieurs années, seul, dans une île, avec un perroquet et une chèvre, refroidit les vocations les plus ardentes et effraye les plus hardis. Le *Robinson suisse* et tous les *Robinson* en général sont des lectures dangereuses. Ce n'est point par le robinsonisme qu'on rendra voyageuses les jeunes générations. Si j'étais ministre de l'instruction publique, je proposerais à l'Académie des sciences morales et politiques de mettre au concours le sujet suivant : *De l'antipathie de la nation française pour les voyages et des moyens d'y remédier.*

Ces réflexions me sont suggérées par un savant et très-intéressant volume de M. Gérardy-Saintine, le fils de l'auteur de *Picciola*; ce volume est intitulé : *Trois ans en Judée*. Ce n'est pas que la Judée ne soit bien près; mais, pour un Français, c'est déjà quelque chose que d'avoir eu l'idée de faire cette petite promenade. Ici, malheureusement, une réflexion m'arrête. Je crois que M. Gérardy-Saintine fait partie de notre diplomatie consulaire. Peut-être même a-t-il rempli le poste de consul. Puis-je, dès lors, en toute sûreté de conscience, le classer parmi les voyageurs? Le trajet que fait un fonctionnaire pour se rendre de la métropole à son poste est-il bien réellement un voyage? Je sais bien que ces doutes n'arrêteront pas le lecteur; il est même fort capable de penser que trois ans de séjour dans un pays permettent à une personne investie de fonctions importantes de le connaître à fond; qu'un consulat donne des facilités plus grandes pour voir de près les hommes et les institutions. Cette opinion, je l'avoue, a du vrai, mais il n'en est pas moins dur d'avoir affaire à un fonctionnaire quand on espérait trouver un voyageur.

En laissant de côté ces regrets, le livre de M. Gérardy-Saintine m'a très-vivement occupé. Le voyageur (donnons-lui ce nom) part d'Alexandrie pour se rendre à Jérusalem. La route à pied est la seule qui nous intéresse. Elle commence à Ramleh. Pour nous distraire, nous aurons la légende des loups, de l'iman Aaly, de Nebi-Moussa, de la quarantaine et de Kléber. « Un jour, vous dira-t-on, des guer-

riers vinrent du pays des Francs pour assister Salah-Eddin contre le sultan de Constantinople; ils étaient vêtus de fer, et portaient sur la tête des tarbouches d'or, surmontés d'une flamme semblable à l'arc-en-ciel; leur chef s'appelait Qualé-el-Berr, la *forteresse du pays* (Kléber), et nul cavalier ne pouvait tenir contre lui. Un jour, les Turcs, plus nombreux que les mouches qui s'abattent sur un rayon de miel, attaquèrent sa petite armée; il parvint à ouvrir à ses compagnons un chemin vers la mer, et resta seul au milieu des ennemis. Les cadavres qu'il amoncela autour de lui étouffèrent son cheval, et ce fut à pied qu'il continua le combat. Un pacha, renommé par sa vigueur, voulut se mesurer seul à seul avec le héros, espérant le vaincre, affaibli qu'il était par la fatigue; il lui proposa un combat singulier, avec cette condition que nul n'inquiéterait le vainqueur, et que la bataille cesserait, quelle que fût l'issue de la lutte. Qualé-el-Berr accepta, et quand son adversaire se précipita sur lui, d'un seul revers de son sabre il abattit la tête du coursier, et coupa le cavalier par le milieu du corps. Le pacha portait dans sa riche ceinture dix mille ghazi (pièces d'or de vingt piastres), et cette cuirasse d'un nouveau genre n'avait pu arrêter le sabre irrésistible du guerrier franc. Les Turcs, émerveillés, respectèrent la volonté de leur chef, et Qualé-el-Berr s'en retourna paisiblement vers les siens, après avoir chargé sur ses épaules le cadavre de son cheval, qu'il ne voulait pas laisser entre les mains de ses ennemis. » C'est ainsi que l'imagination orientale, mêlant les souvenirs des croisades à ceux de l'expédition d'Égypte, en est venue déjà à confondre les hommes de ces époques si différentes et si éloignées l'une de l'autre dans une commune admiration.

Il est difficile de parcourir les environs de Jérusalem et la ville elle-même sans faire quelque peu d'érudition et d'archéologie; l'érudition de l'auteur est sûre autant que discrète; il n'en montre point au delà de ce qui est nécessaire à l'explication du sujet et des lieux.

Le passé ne lui fait point oublier le présent. En quittant la *Voie douloureuse*, il nous conduira à une noce arabe; nous assisterons à ses bizarres cérémonies, nous écouterons sa musique enragée. Les derviches, les wakouf, les Juifs, les lépreux lui fournissent matière à d'intéressantes digressions. Le tout se termine par un guide pratique, un vrai guide, suivi de deux plans de Jérusalem. On ne saurait être plus minutieux, plus clair que M. Gérardy-Saintine. Ce guide vous

donne envie de faire le pèlerinage de la ville sainte. Décidément, en France, il y a des gens qui savent voyager.

VI

Voici un autre voyageur français qui se présente, M. J. E. Ferrier. Celui-ci arrive du fond de la Perse, de l'Afghanistan, du Beloutchistan et du Turkestan, pays à physionomie assez rébarbative, et dans lesquels, pour ma part, je ne me hasarderais pas volontiers, même avec un firman du commandeur des croyants. M. Xavier Raymond, dans une intéressante préface de ce livre, nous donne tous les renseignements possibles sur M. Ferrier. Capitaine au premier régiment de chasseurs d'Afrique, il fut autorisé à se rendre en Perse pour y remplir les fonctions d'instructeur. Parvenu au grade d'adjudant-général de l'armée persane, son élévation donna de l'ombrage à une puissance avec laquelle nous n'étions pas alors en fort bonne intelligence. Grâce à l'influence de cette puissance, M. Ferrier reçut son congé, mais ne reçut pas ses appointements.

M. Ferrier aurait pu rentrer en France, reprendre sa place dans l'armée, publier un livre quelconque sur la Perse, et dormir ensuite sur ses lauriers ; il ne songea au contraire qu'à se lancer dans de nouveaux voyages ; il avait pris goût à la politique fantastique de l'Orient ; de grands événements se préparaient dans ce pays, il les avait vus poindre à l'horizon, il voulut en voir le dénouement, et s'y mêler si cela était possible ; il prit le chemin de Lahore dans le but d'offrir ses services aux héritiers de Runjet-Sing. Le voyage n'offrait rien d'extraordinaire en passant par le territoire anglais, mais M. Ferrier ne crut pas pouvoir suivre cet itinéraire ; il se lança tout simplement dans l'immensité de l'Asie centrale, région inconnue, et aussi fermée aux Européens que la Chine.

Pendant près de deux ans, M. Ferrier s'occupa des préparatifs de son voyage ; il put partir enfin au printemps de 1845, et revint l'année suivante sans avoir atteint le but qu'il s'était proposé, mais non sans avoir passé par tous les périls et toutes les aventures de nature, dit avec raison M. Xavier Raymond, à défrayer toutes les exigences de l'imagination la plus difficile à satisfaire. Pour ma part, j'en ai lu

le récit avec un intérêt que j'ai trouvé dans très-peu de romans, à l'âge où les romans avaient encore le pouvoir de m'émouvoir. Chose bizarre ! ce voyage d'un Français a paru d'abord en Angleterre, et a été publié en 1856 par les soins de M. D. Seymour, membre de la chambre des communes, et alors secrétaire du bureau du contrôle des affaires de l'Inde, qui avait connu l'auteur à Pondichéry. Nous espérons bien que les compatriotes de l'auteur feront à son livre un accueil aussi favorable que les Anglais ; il est vrai que ceux-ci ont de puissantes raisons de s'occuper de l'Asie centrale, tandis que ce pays n'intéresse que notre curiosité et on peut dire aussi notre orgueil national, car il est assez flatteur de songer qu'un Français seul a traversé des pays où aucun Européen n'avait mis le pied depuis Alexandre.

TAXILE DELORD.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

CORRESPONDANCE COMPLÈTE DE MADAME, DUCHESSA D'ORLÉANS, PRINCESSE PALATINE.

2 vol. in-12. Charpentier, 1859.

« Il faut que vous ne vous souveniez guère de moi si vous ne me rangez pas au nombre des laides. Je l'ai toujours été, et je le suis devenue encore plus des suites de la petite vérole. Ma taille est monstrueuse de grosseur ; je suis aussi carrée qu'un cube ; ma peau est d'un rouge tacheté de jaune ; mes cheveux deviennent tout gris ; mon nez a été tout bariolé par la petite vérole, ainsi que mes deux joues ; j'ai la bouche grande, les dents gâtées, et voilà le portrait de mon joli visage. » Ainsi parlait d'elle-même la brusque, honnête et bavarde princesse qui fut la seconde femme de Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Elle succédait à cette jeune Henriette d'Angleterre qu'une mort prématurée et surtout les sublimes œuvres de Bossuet ont revêtues de tant d'éclat et de grâce aux yeux de la postérité ; elle venait prendre à la cour le rang élevé de cette princesse « affable avec dignité, » et qui « savait se dépouiller si obligeamment de sa grandeur ¹ ; » elle venait occuper cette « grande place » que la fille de Charles I^{er} « remplissait si bien. » C'était là un rôle difficile à tenir, et cette rude Allemande, dont Saint-Simon disait qu'elle « se faisait craindre par son humeur dure et farouche, » qu'elle « avait la figure et le rustre d'un Suisse ², » ne pouvait assurément effacer le souvenir de tant de qualités charmantes.

Mais qu'il en dépit de sa brusquerie et de sa laideur, elle fut plus sérieusement estimée à la cour que n'avait jamais pu l'être la frivole et artificieuse Henriette d'Angleterre. C'est qu'au fond elle était bonne, étonnamment franche, « forte et courageuse. » Saint-Simon le reconnaît, lui qui ne loue guère. Sans doute il fallait en prendre son parti, ce n'était plus là cet esprit souple et délicat, cette élégance de formes et cette finesse de langage qui distinguaient la première duchesse d'Orléans. Dès les premiers temps, on eut la mesure de ce qu'avait toujours été, de ce que devait toujours être, la fille de l'électeur palatin. Elle était venue en France malgré elle : sans ambition, elle eût préféré, fût-ce au plus beau trône du monde, la vie simple des pe-

1. Bossuet, *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*.

2. Saint-Simon, V et XXXVIII.

tites principautés allemandes, les libres allures, les mœurs un peu bourgeoises de quelque duché ignoré sur les bords du Necker ou de l'Oder; elle garda toute sa vie dans son cœur un souvenir passionné à son pays: « Je regarde comme un grand éloge, écrit-elle souvent, qu'on dise de moi que j'ai le cœur allemand.... Je reviens à regret à Paris que je trouve très-désagréable; » et ailleurs : « Un bon plat de choucroûte et des saucissons fumés font, selon moi, un régal digne d'un roi : une soupe aux choux et au lard fait bien mieux mon affaire que toutes les délicatesses dont on raffole ici. » Elle conserva toujours les plus étranges manières qui puissent étonner une cour polie : ignorant ou dédaignant les convenances du langage, elle laissait échapper avec une parfaite naïveté les expressions les moins mesurées; ses façons d'agir violentes et souvent ridicules répondaient à merveille à son style : « J'aurais bien voulu être un garçon, » dit-elle, et elle se peint dans ce mot. Quand son fils épousa l'une des filles du roi et de madame de Montespan, on sait quel sonore soufflet elle lui appliqua en présence de toute la cour; elle était si maladroite qu'il lui arrivait sans cesse de nouveaux accidents : tantôt elle tombait de cheval, tantôt elle s'y prenait si mal pour remonter dans son carrosse qu'elle était « renversée par quelque maudite racine » et restait empêtrée dans des branchages; un autre jour on avait placé son fauteuil sur une estrade, et lorsqu'il fallut sortir, dans sa précipitation elle oublia les degrés, « fit un faux pas » et une chute s'ensuivit : on la releva, à grand'peine je suppose, et elle « ne fit qu'en rire. » Tous ces accidents n'étaient que risibles en effet, et ils amusaient fort la cour. Lorsqu'elle allait à l'église, c'était encore pour les rieurs une occasion de se divertir, car elle s'endormait profondément aussitôt assise, et de plus ronflait très-fort en dormant. C'est elle-même qui raconte ces détails sur sa vie avec un sérieux réjouissant et une complète absence de coquetterie. Elle a bravement pris son parti de sa laideur et de ses ridicules, et sans la blesser le moins du monde, la Dauphine de Bavière a pu lui dire : « Ma pauvre chère maman (c'était ainsi qu'elle l'appelait), où prends-tu toutes les sottises que tu fais ? »

Elle avait la manie d'envoyer à ses parents et à ses amis « des volumes de lettres » dit Saint-Simon. « Lundi, raconte-t-elle, j'ai à écrire aux deux reines d'Espagne, ainsi qu'à la duchesse de Savoie; mardi, j'écirai à ma fille et à trois de ses enfants; mercredi, j'écris à la duchesse de Hanovre et à Modène; jeudi, j'écris encore à Hanovre; vendredi, j'écris derechef à Lanéville; samedi est le seul jour où je n'aie aucun courrier. » Une grande partie de sa correspondance a péri dans un incendie. La nouvelle édition que donne M. G. Brunet est aussi complète que possible, et sa traduction m'a semblé excellente au point de vue de l'élégance et de la clarté du style. Nous avons désormais en entier ce qui reste de cette correspondance qui ajoute tant de traits curieux à l'ensemble des documents sur la fin du grand règne et sur la régence.

Cette lecture plaît, non pas toutefois que le génie illumine les pages de ce livre. Ces agréments légers, ces grâces piquantes, ces expressions pittoresques qui nous charment dans un si grand nombre de correspondances, n'apparaissent que rarement sous la plume de Madame. Ses lettres n'ont pas

davantage le mérite d'une gravité soutenue, et cependant, je le répète, on les lit avec entraînement, tant les anecdotes qu'elles racontent sont attrayantes par elles-mêmes, tant la simplicité du récit lui donne de prix, tant ce bavardage présente de détails heureusement contés et intéressants pour l'histoire. Ajoutons néanmoins ici que l'histoire se doit défier de ces peintures, qu'elle ne doit les accepter que sous bénéfice d'inventaire, que si elle rencontre fréquemment, chez Madame, des vérités incontestables, et toujours une parfaite sincérité, elle ne peut point croire sur parole une femme maussade, aimant peu le monde, disposée à accueillir sans examen une foule d'événements, pour le plaisir d'en remplir des pages qu'elle ne destinait certainement pas à la postérité.

Madame n'avait pas le sens des choses politiques; lorsqu'elle prétend expliquer les causes de ce qu'elle voit, comme elle a toujours été tenue loin des affaires par Louis XIV et par le régent, comme elle-même, jalouse de son repos, ne se souciait point d'y être mêlée, elle commet d'inévitables erreurs, et donne, avec une assurance imperturbable, son opinion personnelle comme un fait certain. Les gens qui aiment beaucoup parler, et elle était de ce nombre, admettent aisément tout ce qui leur sert de prétexte à discourir. Il faut donc s'attendre à retrouver dans cette *Correspondance* l'écho des bruits de la cour et des pamphlets du temps, parfois des anecdotes ingénieuses, mais très-peu de vérité politique, parce que Madame n'était pas à même de la comprendre. D'ailleurs, souvent ses rancunes personnelles obscurcissent son jugement: elle n'est vraiment digne de foi que lorsqu'elle expose des scènes qu'elle a vues, et lorsqu'elle trace le portrait de personnages qu'elle a dû connaître. Ce n'est rien sans doute pour l'histoire exclusivement administrative ou diplomatique; mais, pour l'histoire qui aime à peindre la physionomie du temps, ces détails contrôlés sont évidemment utiles, et c'est là l'intérêt réel et sérieux des lettres de la duchesse d'Orléans.

J'ai parlé de ses rancunes: il en est deux, plus vives que les autres, et qui apparaissent sans voile à chaque page de la *Correspondance*, l'une contre sa bru, l'autre contre madame de Maintenon. L'une et l'autre viennent d'un des sentiments les plus vifs de son cœur, à savoir l'horreur des mésalliances. Ce fut avec une indignation immodérée qu'elle reçut les premières propositions du mariage de son fils, le duc de Chartres, avec mademoiselle de Blois. « Le roi, dit Saint-Simon, savait que Madame était d'une nation qui abhorrait la bâtardise et les mésalliances, et d'un caractère à n'oser se promettre de lui faire jamais goûter ce mariage. » « Elle avait, ajoute le même écrivain, parlé à Monsieur son fils avec toute la force dont elle ne manquait pas et elle en avait tiré parole qu'il ne consentirait point. » Mais enfin, il fallut céder; elle ne l'a jamais pardonné à sa belle-fille: « Si j'avais pu donner mon sang pour empêcher le mariage de mon fils, je l'aurais fait, » dit-elle vingt-six ans après; ce souvenir lui était alors présent comme au premier jour: elle fut toujours une triste belle-mère. La beauté et les vertus de sa bru ne pouvaient effacer, à ses yeux, la honte d'une telle origine.

Quant à sa haine pour madame de Maintenon, elle se révèle sans cesse: Madame ne sait pas, sur ce point, ménager les termes. Sa passion est trop vive pour que les convenances en puissent arrêter l'expression impétueuse,

et pour que le temps puisse la calmer. La situation de madame de Maintenon à la cour et son influence sur l'esprit du roi ne permettaient point à la duchesse d'Orléans ce froid dédain qu'une faible ennemie aurait seule obtenu de son orgueil. Il lui fallait, bon gré, mal gré, reconnaître, dans celle qu'elle appelait, avec tant de persistance et si peu de dignité, « la vieille » et même « la vieille guenipe, » une haute intelligence et un rang élevé. C'est pourquoi sa colère, aigrie par le spectacle de ces grands avantages, s'exhale sans cesse par des accusations terribles et de furieuses invectives.

Je sais bien qu'elle lui a écrit, en 1701 et en 1707, des lettres où l'on rencontre des phrases comme celle-ci : « Trouvez bon que je vous assure que je vous tiendrai inviolablement l'amitié que je vous ai promise, » et que Madame était trop franche pour manifester des sentiments qu'elle ne ressentait pas. Mais je sais aussi que Louis XIV avait cherché et était parvenu à les réconcilier un instant. Madame rapporte elle-même les paroles du roi; cette réconciliation fut toutefois éphémère. La naissance obscure de celle qui était devenue la femme du grand roi freinait ses idées aristocratiques, et, comme il paraît certain qu'elle-même avait secrètement ressenti une vive inclination pour Louis XIV, on comprend mieux encore cette haine compliquée de jalousie; enfin, elle s'était persuadée, à tort ou à raison, que madame de Maintenon haïssait le duc d'Orléans. Les caractères de ces deux femmes étaient en outre absolument opposés, et si madame de Maintenon, plus circonspecte, parle rarement dans ses lettres et toujours convenablement de la princesse, on doit supposer néanmoins qu'elle ressentait peu de sympathie pour cette altière Allemande. Elle avait trop de sens pour n'avoir pas deviné là une ennemie.

Madame ne savait point dissimuler sa pensée : elle haït et le déclare sans cesse. Elle s'était persuadé à elle-même, pour se justifier, que madame de Maintenon cherchait à lui nuire : « La vieille dame qui est ici en si grande faveur, me déteste, écrit-elle. Elle m'a voué, ainsi qu'à mon fils, ce qu'on appelle une haine implacable. » Je ne suis pas tenté de la plaindre, bien qu'elle proteste avoir fait tout au monde pour se concilier une amitié récalcitrante, lorsque je la vois, après la mort de Louis XIV, et lorsque madame de Maintenon, descendue du faite des honneurs, cachait dans l'ombre de Saint-Cyr sa majestueuse résignation, poursuivre encore de ses invectives et de ses railleries cette femme désormais sans puissance, et que l'humilité de sa retraite devait protéger. Elle va jusqu'à oser dire : « Les maîtresses du feu roi n'ont pas terni sa gloire autant que sa vieille guenipe qu'il avait épousée. » Elle l'accable d'épithètes injurieuses, s'étonne de la savoir encore vivante, et semble lui envier ces derniers jours que madame de Maintenon passa dans le repos et la prière. Ce sont là de tristes passages, et cet emportement resterait comme une tache dans la vie de Madame, si l'on ne pouvait l'excuser en songeant à l'âpreté de son caractère et à son humeur violente. Sous sa plume, les expressions n'ont plus leur valeur réelle : elle les laisse tomber sans réflexion, et ne sait pas plus les mesurer que les contenir.

S'il faut regretter ces pages de sa *Correspondance*, il convient d'honorer en elle sa noble indignation contre les désordres de la régence. Ce n'est pas elle qu'on accusera de n'avoir point pour les méchants

..... ces haines vigoureuses

Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

Sa conscience profondément honnête est révoltée des scandales qu'elle a sous les yeux. L'effronterie de cette débauche la consterne et l'irrite : « Le monde est pire encore que vous ne l'imaginez, dit-elle, et l'on ne peut se faire une idée de tous les vices qui dominent. » Elle ne parle qu'avec horreur de ces débordements : « La fausseté, la malice, la perfidie et l'ambition ne peuvent atteindre un degré plus élevé : pareil spectacle dégoûte de la vie. » Et plus loin : « Il n'y a plus de honte nulle part ; les femmes s'expriment d'une façon encore plus dévergondée que les hommes. » Elle en vient à s'écrier : « Je m'étonne que la France entière ne soit pas engloutie comme Sodome et Gomorrhe ! »

Surexcitée à toute heure par le tableau honteux qui s'offre à ses regards, elle exprime, en termes plus ou moins énergiques, mais toujours animés par un sentiment élevé, tout ce qu'elle ressent en face de ces vices marchant à découvert et se glorifiant de leur ignominie. Les mœurs de cette triste époque sont représentées là sans nulle complaisance, et dans toute leur effrayante réalité. Elle ne s'abuse point sur les désordres de son fils et de sa petite-fille, la duchesse de Berry : elle est seulement plus affligée encore en apercevant un tel exemple parti de si près d'elle et de si haut. C'est là que l'histoire peut puiser des documents irrécusables. On sent dans ces lettres qui deviennent de jour en jour plus sérieuses, que cette société si profondément corrompue penche vers sa ruine, que ce régime tremble jusque dans ses fondements. On comprend que les années suivantes achèveront de l'ébranler, que les hommes formés sous la régence précipiteront la catastrophe ; l'on s'étonne seulement qu'une telle organisation et de tels excès n'aient pas amené plus tôt un inévitable écroulement.

PARIS MODERNE,

Par M. Couturier de Vienne, docteur en droit. Paris, 1860.

Ce livre est écrit par un homme de beaucoup d'esprit, mais frondeur et maussade. C'est une satire en prose, parfois aimable, souvent aigre, toujours vagabonde et excentrique. J'avoue n'avoir que peu de sympathie pour ces mécontents de parti pris, qui observent à la lettre le *nil admirari* d'Horace, et n'ont d'indulgence que pour ce qui n'est plus. Le présent, quel qu'il soit, irrite les nerfs de ces organisations bizarres ; ces critiques décidés ne regardent jamais le monde avec leurs yeux ; ils se servent obstinément du gros bout de la lorgnette : dès lors tout leur semble mesquin et bientôt ridicule. De là des livres comme celui-ci, qui plaisent à nos instincts moqueurs, nous séduisent par le tour léger de leur style, mais en vérité nous apportent rarement une pensée juste et une réflexion sensée.

Il est très-aisé de rire de tout en ce pays-ci : je ne crois pas qu'il y ait au monde une belle chose, un sentiment noble, un grand homme, qu'on ne puisse tourner en ridicule. C'est le charme et le malheur de notre esprit. Il faut se défier de ces grâces plaisantes et ne lire qu'avec beaucoup de cir-

conspection les livres qui en sont parés : les auteurs eux-mêmes doivent savoir qu'à la longue cette perpétuelle satire devient monotone et que leur malice hargneuse fatigue les plus indulgents lecteurs. Certes, je ne prétends pas dire qu'il faille se ranger parmi ces optimistes bénins, qui, par intérêt ou par paresse, se complaisent à tout admirer. Le droit de la critique est de peser le bien et le mal dans une balance sévère, et de tout juger sans faiblesse; mais elle outre-passe son mandat quand elle se transforme définitivement en ironie, et condamne indistinctement tout ce qui paraît devant son tribunal.

Que M. Couturier de Vienne se moque parfois de nos ambitions et de nos vanités, je l'approuve fort, car il le fait avec esprit; mais qu'il se moque toujours, qu'il blâme tout ce qu'il voit, qu'il verse des larmes d'attendrissement, par exemple, sur les vieilles et laides masures qui disparaissent chaque jour, sur l'ancien bois de Boulogne, et sur « l'honnête rue Haute-feuille, » qu'il se demande avec une inquiétude émue ce que va devenir « la petite rue Pierre-Sarrazin, » que son imagination transforme les fenêtres des casernes en « milliers d'yeux qui nous épient, » j'aperçois là une malveillance suspecte et une pareille satire me gâte son livre.

Je n'ajouterai rien sur le plan d'une ville modèle inventé par M. Couturier de Vienne. Je m'étonne seulement qu'un docteur en droit ait pu être l'auteur d'une telle utopie. J'aime autant pour ma part, au point de vue politique bien entendu, la ville des oiseaux d'Aristophane ou la république de Salente. Si un poète avait imaginé cette rêverie, que ne dirait-on pas! mais un jurisconsulte! à qui se fier désormais?

CHARLES DE MOUY.

LES DIX MILLE LIVRES

DE M^{LLE} LISON

PAR CLÉMENT CARAGUEL.

I

Un matin de l'été de 1786, à la petite pointe du jour, on vit s'ouvrir la porte d'un jardin situé dans une des rues qui avoisinent l'esplanade des Invalides. Quand je dis qu'on vit s'ouvrir cette porte, c'est une façon de parler, car à cette heure matinale il n'y avait d'éveillé dans le quartier que les oiseaux logés dans les arbres des hôtels voisins. La pureté et la transparence du ciel, l'air tiède et embaumé qui se jouait dans les feuilles humides de rosée, tout annonçait une belle journée. Deux têtes se montrèrent avec précaution à la porte du jardin, deux jeunes et riantes têtes d'amoureux en fraude. Un rapide coup d'œil jeté dans la rue déserte suffit pour les rassurer contre toute surprise. Le jeune homme avait déjà fait quelques pas dans la rue; il se retourna et vit sa maîtresse à la même place qui avançait sa jolie tête, le regardant s'éloigner. Il revint à elle en souriant, la prit dans ses bras et tous deux échangèrent un long et tendre baiser d'adieu. Puis la porte se referma; la jeune femme, frissonnant au souffle du matin, serra contre sa poitrine le châle léger qui tombait en plis gracieux de ses épaules, et regagna sur la pointe du pied une petite maison qui s'élevait à l'autre bout du jardin.

Il faut le dire tout de suite au risque de dépoétiser notre héroïne dans l'esprit du lecteur romanesque, cette jeune femme n'était ni une grande dame, ni une actrice en vogue, ni une des beautés interlopes du demi-monde d'alors. C'était une simple bourgeoise qui s'appelait tout uniment mademoiselle Lison, et qui exerçait une

profession assez humble. Puisque nous sommes en train de détruire toutes les illusions qu'on aurait pu concevoir sur son compte, avouons sans plus tarder qu'elle était pâtissière de son état, mais une pâtissière comme on n'en voit pas beaucoup.

Mademoiselle Lison était fort jolie et n'avait guère que vingt ans. Un an auparavant elle avait perdu son père et sa mère, et s'était trouvée seule au monde avec une bonne vieille femme sa nourrice, qui l'aimait à l'adoration et ne l'avait jamais quittée. La bonne femme, connue dans le quartier sous le nom de la mère Margot, ne savait rien de comparable à mademoiselle Lison, qui en badinant l'appelait sa tante, et l'on ne pourrait se faire une idée du bonheur ou plutôt du ravissement de Margot lorsqu'elle voyait sa chère mignonne, comme elle l'appelait, aller et venir dans la maison, avec un doux refrain sur les lèvres, et tout éclairer autour d'elle du joyeux rayonnement de sa jeunesse.

Comment une si charmante personne avait-elle voué ses blanches mains à la préparation des petits-fours? Était-ce l'effet d'une vocation irrésistible? Je n'oserais l'affirmer. Sa boutique reluisante et coquette, grâce surtout aux soins assidus de la mère Margot, était un héritage qui lui était venu de ses parents, pâtissiers de père en fils depuis un demi-siècle, et avec la boutique ils lui avaient laissé la maison et le jardin, le tout formant un petit bien au soleil, comme on dit, qui permettait à mademoiselle Lison de vivre doucement, sans trop s'inquiéter de l'avenir. Son petit commerce était en outre fort achalandé; car soit à cause de l'excellence des produits de la maison, ou pour les beaux yeux de Lison, ou peut-être pour ces deux causes réunies, la réputation de la jolie pâtissière s'étendait non-seulement dans tout le quartier, mais encore sur l'autre rive de la Seine. La boutique recevait tous les jours des commandes considérables, sans compter les chalands de passage, parmi lesquels il s'en trouvait assurément plus d'un à qui la marchande semblait encore plus appétissante que la marchandise, et qui, en se donnant des indigestions de tartes et de babas, aurait pu s'écrier avec une variante au distique célèbre d'un Frondeur :

Pour briguer tes faveurs, pour plaire à tes beaux yeux,
J'attaque tes gâteaux... j'attaquerais les dieux!

Heureusement la bonne Margot exerçait une surveillance jalouse

autour de mademoiselle Lison, et il n'aurait pas fallu que personne, fût-ce un jeune seigneur de la cour, ou un mousquetaire en pointe de vin, s'avisât de lui en conter, ou de prendre les moindres libertés avec elle. Jour de Dieu ! Margot lui aurait montré qu'elle avait bec et ongles. Mais, hélas ! la pauvre femme, qui s'était toujours représenté l'amour sous les traits d'un brillant officier à la moustache en croc et emportant toutes les forteresses d'assaut, avait eu le tort de ne pas assez se méfier d'un jeune homme fort poli et fort doux qui affectait une passion irrésistible pour les tartes à la crème et dont l'extérieur annonçait un fils de marchand ou de procureur. On ne sait comment Margot, qui avait pourtant l'expérience du monde, put trouver naturelle, chez un jeune homme de vingt-cinq ans, cette passion des gâteaux qui n'appartient qu'aux enfants et quelquefois aux vieillards. Le fait est qu'en cette occasion sa vigilance fut en défaut ; elle en eut plus tard des regrets cuisants, mais inutiles.

Il faut dire aussi que mademoiselle Lison, qui ne voyait jamais entrer le jeune homme sans rougir un peu, mettait sans qu'il y parût une certaine complaisance à seconder les ruses qu'il imaginait pour écarter Margot. Ce ne fut peut-être chez elle au commencement qu'une curiosité malicieuse ; notre amoureux paraissait si timide et il devait être si embarrassé dans un tête-à-tête ! Mais il y a des apparences bien trompeuses. Peu à peu une tendre intimité s'établit entre eux. Le jeune homme forgea une histoire. Il dit qu'il s'appelait Roland, que ses parents, riches marchands de drap à Orléans, l'avaient placé pour apprendre le commerce chez un de leurs correspondants à Paris, qu'il avait encore un an à passer dans cette maison, et qu'ensuite il ne manquerait pas d'épouser Lison et de l'emmener à Orléans. Enfin il dit tout ce qu'il voulut et l'on crut tout ce qu'il disait, d'autant plus volontiers qu'on y avait une pente toute naturelle, et que pour un simple commis marchand il parlait avec beaucoup de grâce et d'esprit. Le vrai dans tout cela est que le prétendu Roland aimait passionnément mademoiselle Lison, qui de son côté en perdait la tête. Quelque confiance qu'elle eût dans Margot, elle se garda bien de la prendre pour confidente en cette occasion. La bonne nourrice n'aurait pas manqué d'aller aux renseignements, eût-il fallu pousser jusqu'à Orléans, et nul doute qu'elle n'eût sauvé sa chère mignonne du malheur qui la menaçait. Mais vous avez remarqué peut-être que si les femmes en général livrent trop facilement les secrets qu'elles

devraient garder, elles sont en revanche d'une discrétion à toute épreuve lorsqu'elles auraient pour parler les meilleures raisons du monde.

Voilà par quel enchaînement de circonstances nous avons vu tout à l'heure mademoiselle Lison, à la pointe du jour, reconduire à la porte du jardin son amant qui s'échappait furtivement de sa chambre.

II

Lorsque cette porte où Lison, tremblante d'émotion, l'avait attendu plus d'une d'une fois déjà à la faveur d'une ombre discrète, se fut refermée derrière lui, le jeune homme jeta un dernier regard vers ce jardin silencieux, et se dirigea rapidement du côté de la rue du Bac. Arrivé devant un hôtel de grande apparence, il s'arrêta un moment et tourna la tête, explorant les environs du regard pour voir s'il n'était suivi ni épié de personne. Content sans doute du résultat de ce rapide examen, il tira une clef de sa poche et entra dans l'hôtel par une petite porte de service.

Cet hôtel appartenait au comte de Savigny, dont notre jeune homme était l'unique héritier. Il monta dans sa chambre et se mit tranquillement au lit, au moment où les premiers rayons du soleil levant glissaient à travers les rideaux de la fenêtre. En amant bien appris, il poussa un soupir de regret, comme pour se dire à lui-même que tout le luxe qui l'entourait ne valait pas la simple chambrette de mademoiselle Lison ; mais cette pensée ne l'empêcha pas de s'endormir d'un profond sommeil. Vers midi, un domestique vint l'avertir que M. le comte et madame la comtesse attendaient M. le vicomte pour déjeuner.

Raoul (nous lui restituons son véritable nom) s'empressa de descendre. Il trouva le comte et la comtesse sa mère dans la salle à manger, se disposant à se mettre à table. Le comte était un homme qui frisait la soixantaine, petit, replet et tout rond au moral comme au physique. La comtesse, au contraire, grande et maigre, sèche et hautaine, tenait tout le monde à distance, même son fils et son mari. Elle était peut-être capable d'un sentiment affectueux, mais non pas d'effusion. Raoul, qui avait été élevé à trembler devant elle, s'attendait à quelques mots de reproche, d'un ton sec, sur l'inconvenance qu'il avait commise en se faisant attendre ; mais, à son grand éton-

nement, sa mère, sans toutefois rien abandonner de cette dignité roide qui la faisait ressembler à un portrait de famille sorti de son cadre, l'accueillit avec un sourire aimable et gracieux. Cette nouveauté l'inquiéta. Il en fut de même pendant le déjeuner; la comtesse eut des prévenances inusitées, presque des cajoleries pour Raoul, qui se disait : — Il y a certainement anguille sous roche; que va-t-il se passer?

Ses prévisions ne l'avaient pas trompé. Quand on eut desservi et que les domestiques se furent retirés, la comtesse commença un petit exorde par insinuation pour arriver à dire à Raoul qu'il avait vingt-cinq ans bien sonnés, que sur sa tête seule reposait l'espoir de perpétuer le nom des Savigny, qu'il était temps de se ranger, qu'il ne tenait qu'à lui d'épouser mademoiselle Blanche de Grandlieu, que cette alliance comblerait les vœux des deux familles, et qu'il eût à se décider immédiatement.

Pendant ce discours, le comte s'était raffermi sur son fauœuil et avait tiré sa tabatière pour se donner une contenance, comme un homme qui se dispose à soutenir une discussion. Raoul ne fut ni surpris, ni étonné; il s'attendait à quelque chose de semblable. Plusieurs fois déjà cette proposition de mariage avait été mise sur le tapis, quoique, à vrai dire, elle n'eût pas encore été formulée si nettement. Au fond, il n'avait pas d'objection sérieuse à faire. Mademoiselle Blanche de Grandlieu lui plaisait assez, beaucoup moins sans doute que mademoiselle Lison, mais l'idée ne pouvait entrer dans son esprit de mettre ces deux femmes en balance, du moment qu'il s'agissait d'un mariage, inévitable après tout, un jour ou l'autre. Ce n'était donc plus qu'une question de temps et de patience pour la comtesse, mais le moment était mal choisi pour aborder franchement ce sujet. On n'est pas impunément jeune et amoureux d'une maîtresse charmante dont on a encore les douces paroles dans l'oreille. Raoul, choqué comme un homme qui entend tout à coup une note fausse et discordante dans un concert, fit quelques objections un peu vagues. Ce qu'il voulait peut-être, sans bien s'en rendre compte, c'était seulement qu'on lui laissât le temps d'user son goût pour mademoiselle Lison.

La comtesse insista; elle était à peu près engagée avec la famille de Grandlieu, et ce mariage ne pouvait plus être retardé. Elle ajouta, avec son froid sourire qui ne laissait pas d'être significatif, qu'elle ne savait pas quelles distractions avait pu se procurer Raoul, qu'elle ne

demandait pas à les connaître, que ces sortes de confidences ne la regardaient pas, et qu'elle savait trop ce que la morale relâchée du temps laissait de libertés aux jeunes seigneurs, mais que d'un autre côté elle avait trop bonne opinion de son fils pour supposer un instant qu'il pût se laisser détourner par d'indignes liaisons de ses devoirs envers lui-même et envers sa famille.

L'attaque était directe. Ce mot d'indignes liaisons blessa douloureusement Raoul qui, malgré ses préjugés de caste et d'éducation, avait un cœur honnête et droit. Pauvre Lison ! pensa-t-il. Il gardait le silence. Le comte, trouvant que l'affaire s'engageait sur un ton trop solennel, jugea à propos d'intervenir.

— Voyons, dit-il d'un air bonhomme, on n'ignore pas tes fredaines. Après tout, il faut bien que jeunesse se passe, et il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Il allait ajouter qu'il en avait fait lui-même bien d'autres dans son jeune temps, mais par bonheur il se rappela la présence de la comtesse. L'essentiel, reprit-il, est que ces folies, qui sont de ton âge, n'aillent pas trop loin.

La comtesse ajouta d'un ton plus doux : — Votre père a raison, nous savons tout. Je ne veux ici vous faire ni de la morale, ni des reproches, il n'est plus temps. Tout ce que j'exige, c'est que cette liaison soit rompue. M. le comte a fait prendre des renseignements sur cette jeune personne. Malgré sa faute, elle a encore, dit-on, quelques sentiments honnêtes. On lui donnera une dot de votre part, et vous ne la reverrez plus.

— Une dot ? dit Raoul en pâlissant, je ne comprends pas bien.....

— Vous ne comprenez pas ? reprit la comtesse avec une nuance de hauteur. Un grand seigneur ne doit pas rester l'obligé de quelqu'un qui n'est pas son égal. Si vous quittez cette petite bourgeoise sans lui donner une dot, vous l'élevez à votre rang, ou vous descendez à son niveau ; je ne veux point de cette égalité. Monseigneur le prince de Conti, le modèle des gentilshommes, constituait des rentes viagères à toutes ses maîtresses. C'est le moyen de ne pas déroger, même dans ses plaisirs.

— Madame, répondit Raoul, je ferai ce que vous désirez ; j'épouserai mademoiselle de Grandlieu ; mais, avec tout le respect que je vous dois, permettez-moi d'y mettre une condition : c'est qu'on n'offrira pas même une épingle à la personne dont il s'agit. J'ai bien assez de torts envers elle, sans y joindre encore une humiliation si peu méritée.

Le ton ferme dont ces paroles furent prononcées frappa la comtesse. Elle avait déjà remarqué que ce jeune homme, autrefois si timide et si doux, se modifiait peu à peu avec l'âge, et que, tout en gardant la bonté et la simplicité de cœur qu'il tenait de son père, il avait par moments des traits d'énergie et de force qui rappelaient le caractère maternel. Son instinct de femme lui dit qu'elle était allée trop loin, et qu'il fallait tourner cette difficulté, au lieu de l'attaquer de front. Elle tendit la main à Raoul, en lui disant que l'on reparlerait de cela plus tard, qu'il n'en serait que ce qu'il voudrait, et que, pour le moment, le bonheur de le voir enfin disposé à épouser mademoiselle de Grandlieu ne laissait pas de place dans son cœur à tout autre sentiment. On entra alors dans la discussion de quelques petits détails relatifs à ce projet d'alliance. Raoul voyait des larmes de joie dans les yeux de sa mère ; il se laissa gagner entièrement par ses cajoleries, et l'on convint qu'avant d'être présenté officiellement à mademoiselle de Grandlieu, il irait passer quelque temps à Londres, dans la famille de lord Ascott, parent des Savigny.

Une fois seul et abandonné à ses propres réflexions, notre jeune homme se trouva dans un grand embarras. Ce mariage dont on venait de lui parler, et auquel il avait consenti, convenait parfaitement à son âge et à sa position dans le monde ; il savait qu'il était concerté depuis longtemps entre les deux familles, et il s'était habitué lui-même à le considérer comme le dénouement inévitable et heureux de sa vie de garçon. Mais, d'un autre côté, comment rompre si brusquement avec mademoiselle Lison ? Raoul, qui n'était pas, à proprement parler, un libertin, et qui ne se piquait pas de marcher sur les traces de Richelieu, éprouvait tous les scrupules d'un honnête homme en pareil cas.

De quelle façon lui avouer, se disait-il, que je l'ai indignement trompée ? Que va-t-elle penser de moi ? L'idée que cette charmante créature, qui naguère le serrait si tendrement dans ses bras, allait désormais le mépriser et le haïr, lui était insupportable. Il se représentait le désespoir de Lison en apprenant son malheur ; il voyait ces yeux si tendres noyés de larmes amères, et lui-même, à ce tableau, il pleurait de douleur et de honte. Ce mécontentement de soi, ces souffrances, ces angoisses sont déjà le premier et fatal châtiment de la trahison.

Que faire cependant ? Il fallait prendre un parti. Raoul n'eut pas un instant l'idée de tout avouer à Lison dans une dernière entrevue ;

il sentait que le courage lui aurait manqué. Mieux valait écrire. Il prit une plume et commença plusieurs lettres pour les déchirer ensuite. Enfin, il s'arrêta à cet expédient, de retarder l'explication, et d'écrire seulement à Lison qu'une affaire imprévue le forçait à partir subitement pour Orléans, sans même lui laisser le temps de la voir. Arrivé à Londres, se dit-il, je lui écrirai tout. Je serai plus loin d'elle... oui, mais son malheur en sera-t-il moins grand et ma trahison moins odieuse?

Alors, tourmenté par ses remords, il cherchait des excuses. Il rappelait tous ses souvenirs, dans l'espoir d'y découvrir quelque grief contre sa pauvre Lison. — Qu'est-ce qui me prouve qu'elle ne m'a pas trompé elle-même? Il s'efforçait de ressaisir dans sa mémoire des indices accusateurs. Mais tous les nuages dont il essayait de voiler cette chère image s'évanouissaient au doux rayonnement de deux beaux yeux dont la flamme fidèle ne mentait pas. — Ah! s'écriait-il, que je suis malheureux et lâche! C'est avec ces cruelles pensées qu'il courait en chaise de poste sur la route de Calais.

III

Depuis la scène du déjeuner, il n'avait plus été question de donner une dot à Lison; la comtesse, comprenant que Raoul n'entendrait pas raison sur ce sujet, s'était bien gardée d'y revenir, de peur de l'inquiéter; mais, au fond, elle n'avait pas abandonné cette malheureuse inspiration de son orgueil qui devait avoir, comme on le verra plus tard, les plus funestes conséquences.

Peu de jours après le départ de Raoul, elle en reparla au comte. Celui-ci, qui n'était pas guindé aussi haut que sa terrible moitié sur ses échasses nobiliaires, ne l'approuva pas tout d'abord. Il voyait les choses d'une façon plus humaine et plus juste. Les rapports de son vieux valet de chambre Bourgogne, qui avait été chargé d'espionner Raoul, lui avaient appris l'exacte vérité sur ce petit roman de jeunesse. Il savait que Lison n'était pas une fille d'argent, et, du moment que Raoul avait promis de rompre avec elle, il ne pensait pas que l'on dût autrement s'en mêler. Mais la hautaine comtesse, qui pouvait s'en expliquer plus librement avec son mari qu'avec son fils, ne l'entendait pas ainsi. Elle admettait bien qu'un jeune gentilhomme prît ses maîtresses dans la petite bourgeoisie, mais à la condition de rester

toujours gentilhomme et de maintenir sa supériorité en payant ses plaisirs.

Elle déclara donc nettement au comte qu'en l'absence de Raoul, il devait charger Bourgogne de remettre de sa part à mademoiselle Lison dix mille livres. Le comte se récria; il était ému, touché de pitié pour cette jeune fille. Après tout, c'était une femme qu'on allait outrager. Ce mot étonna, irrita la comtesse. Où était l'outrage? Il y avait une telle distance entre mademoiselle Lison et Raoul, qu'il ne pouvait venir à l'idée de celle-ci de se sentir blessée de l'envoi de cet argent qui n'était, à le bien considérer, que le paiement d'une dette.

— Je crois que vous avez tort, dit le comte, agité de je ne sais quel pressentiment, et je crains que nous n'ayons quelque regret de tout cela plus tard.

On discuta longtemps, et le comte finit par céder, comme toujours. Il obtint seulement, comme une sorte de moyen terme, qu'au lieu d'envoyer les dix mille livres en argent, on donnerait des bijoux pour une égale valeur. Selon la loi des caractères sans énergie qui s'abusent aisément sur leur propre faiblesse, le comte croyait avoir obtenu une grande concession.

Bourgogne partit avec ses instructions. C'était une espèce de valet de comédie, un effronté coquin, vicieux, corrompu jusqu'à la moelle, et l'agent le plus propre à remplir une telle mission. Ayant été chargé d'espionner Raoul, il connaissait déjà parfaitement la jolie pâtissière et son entourage.

Mademoiselle Lison avait reçu la lettre de Raoul qui lui annonçait son prétendu voyage à Orléans; il y avait quelques jours de cela, et depuis lors elle ne vivait pas, tant ce départ l'avait remplie d'inquiétude et de crainte. On peut se faire une idée des alarmes, des angoisses qui déchiraient ce pauvre cœur pendant une séparation si imprévue et trop suspecte, et pour comble de malheur elle était obligée de cacher son chagrin à Margot. Bourgogne profita d'un moment où la bonne femme venait de sortir pour se glisser dans la boutique. Lison, qui ne le connaissait pas, fut étonnée, presque effrayée de son air mystérieux. Bourgogne, qui à ses autres vices joignait la gourmandise, et qui avait aussi bon estomac que mauvais cœur, commença par manger quelques gâteaux et boire plusieurs verres de madère, et tout en s'offrant à lui-même ce régal, il aborda insidieusement l'objet de son ambassade.

Lison troublée au premier mot ouvrait de grands yeux, écoutant

ses propos entortillés et cherchant à comprendre. Bourgogne, beau parleur, faisait des phrases, tournait autour du pot, un peu embarrassé, malgré son impudence ; il semait son discours de maximes morales de circonstance. Enfin, la malheureuse fille comprit ce que tout cela signifiait, que Roland était le fils du comte de Savigny, qu'il allait se marier, qu'elle ne le verrait plus, qu'elle était trahie, abandonnée. Elle cacha son visage dans ses mains sans pouvoir parler, ni crier, ni pleurer ; elle tremblait de tous ses membres.

Bourgogne, dont la mission était accomplie, et qui craignait de voir revenir Margot, jugea à propos de s'esquiver, en laissant sur le comptoir une cassette qui contenait les dix mille livres de bijoux ; toute autre explication sur ce point délicat lui paraissait inutile. Le premier moment de chagrin passé, on verrait la cassette, on comprendrait et cette découverte aiderait à se consoler.

Margot en effet ne tarda pas à rentrer ; Lison avait eu la force de se traîner dans une chambre au fond de la boutique. Là, renversée sur un canapé, elle fondait en larmes. Margot, effrayée de l'état où elle voyait sa chère mignonne, la prit dans ses bras et la releva en la regardant au visage. C'était la statue de la douleur ; les traits bouleversés, les yeux noyés, les cheveux en désordre autour de ses joues ruisselant de pleurs, et par moments des sanglots convulsifs qui lui brisaient la poitrine. Mon Dieu ! s'écriait Margot, que s'est-il donc passé ici ? Mais elle n'en pouvait tirer une parole. La bonne femme hâlante, désespérée, regardait, cherchait vainement autour d'elle une trace, un indice qui pût la mettre sur la voie, puis elle revenait à sa chère Lison et l'embrassait avec une sorte de délire.

Elle eut l'idée d'aller chercher un médecin ; Lison la retint par la robe, en disant : — Non, non... personne. Laisse-moi mourir ! L'effroi se lisait dans ses yeux. Elle ne lâchait pas la robe et répétait : Personne ! personne ! Margot comprit qu'il y avait un mystère à ménager. Elle parvint à rassurer Lison, la déshabilla et la porta sur son lit.

Ce fut là que la malheureuse enfant, un peu ranimée, fit ses confidences à la vieille nourrice, mais péniblement, peu à peu, à mots entrecoupés, éperdue de honte et de douleur. Une veilleuse répandait sa douteuse clarté dans cette chambre en deuil ; au dehors la nuit pure et sereine, une de ces belles nuits d'été qui avaient si souvent favorisé les entrevues mystérieuses des deux amants. Margot,

assise auprès du lit, passait de temps en temps ses bras au cou de Lison, relevait doucement sa tête et lui présentait quelques gouttes d'un cordial qu'elle avait préparé. Pour l'engager à boire, elle commençait par y goûter elle-même, comme au temps plus heureux où Lison était encore petite enfant. Ensuite elle lui prenait une main dans les siennes et Lison contait son histoire, à voix basse, oppressée, la bouche tout près de l'oreille de Margot, qui de cette façon ne la voyait pas. Il y avait des mots qu'elle ne pouvait achever, un sanglot lui coupait la parole; alors la pauvre pécheresse cachait sa tête dans l'oreiller et Margot lui disait : — Pleure, mon enfant, pleure, tu me diras le reste plus tard. Et Margot pleurait aussi, de son côté.

Ainsi se passa cette triste nuit. Au jour, vaincue par la souffrance et la fatigue, Lison s'endormit, et la nourrice qui, dans cette crise, ne perdait pas la tête, descendit pour tout mettre en ordre dans la boutique, afin que rien ne prêtât aux commentaires et ne mît le voisinage en éveil. C'est en se livrant à ces soins qu'elle aperçut la cassette laissée par Bourguignon. Lison, qui venait de se réveiller, n'en savait pas plus long que Margot sur ce petit meuble. Elles l'ouvrirent ensemble, et furent très-étonnées de le trouver rempli de bijoux de toute sorte. Lison eut un vague souvenir de l'avoir vu la veille entre les mains du vieux valet de chambre, mais elle n'en était pas plus avancée. Ce fut un trait de lumière pour Margot, qui devina tout. La bonne femme eut la force de contenir son indignation pour ne pas ajouter par cette découverte au chagrin de sa chère enfant. Elle se contenta de lui dire que le valet de chambre avait probablement laissé cette cassette par mégarde, et qu'elle irait elle-même la reporter.

Dans l'après-midi, en effet, elle se rendit à l'hôtel de Savigny et demanda à parler au jeune vicomte. On lui répondit qu'il était en voyage; elle se rabattit sur le comte, il était sorti ainsi que madame la comtesse. Ceci se passait dans la loge du suisse. Margot, qui bouillait de colère, outre qu'elle n'était pas fort endurante de son naturel, jeta cavalièrement la cassette sur une table en s'écriant : — Puisqu'il n'y a pas moyen de parler à vos maîtres, dites-leur donc de mieux serrer leurs bijoux et de ne pas les laisser traîner dans des maisons honnêtes où ils n'auraient jamais dû mettre le pied!

Le suisse ne comprit pas grand'chose à ces paroles qui étaient naturellement de l'hébreu pour lui; il fut seulement choqué du ton de Margot et fit son rapport en conséquence.

— Vous le voyez, dit le comte à sa femme, j'avais bien raison d'insister pour qu'on laissât ces gens tranquilles, et j'espère qu'à présent nous allons en rester là.

— Vraiment, répondit la comtesse en haussant dédaigneusement les épaules, je vous admire.

— Soit, dit le comte, admirez-moi tant que vous voudrez ; mais que prétendez-vous faire ?

La comtesse jouait machinalement avec un éventail qu'elle froissait dans son dépit. Elle fit quelques pas dans la chambre, et revenant tout à coup vers son mari : — C'est vous, dit-elle, qui nous avez valu cette humiliation ; voilà le fruit de votre faiblesse.

— Ma faiblesse ! s'écria le comte. Ah ! par exemple, vous m'étonnez fort... Si vous vouliez avoir la bonté de vous expliquer plus clairement...

— N'est-ce pas vous, monsieur, qui avez eu la malheureuse idée d'envoyer des bijoux ? C'est ce qui a excité l'insolence de cette petite bourgeoise. Il y avait dans la nature même de cet envoi quelque chose qui était comme une prière de l'accepter, tandis qu'on n'aurait sans doute pas osé refuser les dix mille livres en argent. C'eût été clair et significatif comme un ordre ; mais nous verrons bien qui aura le dernier mot.

— Ah ! prenez garde, dit le comte inquiet, ce n'est pas là ce que nous avions promis à Raoul !

— Raoul est un enfant, répliqua la comtesse avec hauteur. Laissez-moi, je vous prie, le soin de sauvegarder sa dignité et celle de notre maison, lorsque vous en faites vous-même si bon marché.

— Eh bien, fit le comte qui croyait dire un mot très-énergique, cela vous regarde, faites ; moi je m'en lave les mains.

Bourgogne reçut de nouvelles instructions et se mit derechef en campagne, mais en augurant assez mal de sa mission, dont il se serait volontiers débarrassé sur un confrère. Ce n'est pas que le drôle éprouvât le moindre scrupule en pensant à Lison, mais il redoutait fort un tête-à-tête avec Margot, dont les idées sur la galanterie lui semblaient on ne peut plus arriérées et même sauvages. Bourgogne, après avoir rôdé quelque temps autour de la boutique où il ne voyait personne, se décida enfin à entrer ; mais, à son grand désappointement, ce fut Margot elle-même qui sortit de la pièce du fond pour le recevoir.

La vieille nourrice reconnut tout de suite la livrée de Savigny,

et, d'après le portrait que lui en avait fait Lison, elle jugea que ce devait être le même homme qui avait précédemment apporté la cassette. — Allons, pensa-t-elle, il y a encore quelque nouvelle infamie sous jeu !

Bourgogne se versa un verre de vin de Madère pour se donner de l'assurance, et dit à Margot : — Ma bonne dame, permettez-moi de boire à votre santé ; ce madère est excellent.

— Vous êtes bien honnête, monsieur... monsieur... comment vous appelez-vous, je vous prie ?

— Bourgogne, ma bonne dame, pour vous servir.

— Vous avez l'air d'un bien brave homme, monsieur Bourgogne, et je ne vous connais qu'un petit défaut.

— Ah ça ! dit Bourgogne, j'ai donc l'honneur d'être connu de vous ?

— N'est-ce pas vous qui êtes venu ici il y a deux jours ?

— C'est moi, en effet, dit Bourgogne qui ne se sentait pas à son aise... Mais ce petit défaut dont vous parliez ?...

— Eh bien, c'est un peu de distraction. Lors de votre dernière visite, n'aviez-vous pas oublié une cassette sur ce comptoir ? Ah ! les beaux bijoux qu'elle contenait ! Savez-vous bien, monsieur Bourgogne, que si on eût été un peu moins honnête on aurait pu se laisser tenter... car des bijoux comme ceux-là, on n'en trouve pas tous les jours... et des bijoux tout neufs encore !...

— Hé ! hé ! fit Bourgogne en riant et saisissant l'occasion de rompre la glace, si je n'ai pas assez de mémoire, il y a quelquefois des gens... qui en ont trop ; car, après tout, je n'avais pas laissé l'adresse de l'hôtel de Savigny par écrit. Qu'est-ce qui obligeait de s'en souvenir ?

— C'est juste, monsieur Bourgogne, dit Margot. Mais je vous connais, vous êtes encore capable aujourd'hui d'oublier quelque chose.

— Elle y met de la bonne volonté, pensa le coquin en se versant un second verre de madère.

— Je suis si distrait ! reprit-il avec un clignement d'œil qui donna à sa physionomie une expression cynique. Mais qui peut vous faire supposer...

— C'est, dit Margot, que je vois une de vos poches gonflée comme une besace. Gageons qu'il y a encore quelque cassette là dedans.

— Mieux que cela, ma bonne dame. Un sac qui contient dix bonnes mille livres en or.

— Peste ! fit Margot. Et ce sac est à vous, monsieur Bourgogne ?

— Vous voulez rire... c'est madame la comtesse qui m'a chargé de le remettre...

— Ah ! c'est madame la comtesse ?...

— Elle-même... elle l'envoie...

— A son procureur, peut-être ?

— Ah ça ! se dit Bourgogne, est-ce que la vieille se moquerait de moi ?

Il se mit à rire.

— L'idée est plaisante, reprit-il ; à son procureur ! Vous prenez donc madame la comtesse pour une vieille plaideuse comme cette dame Pimbesche que j'ai vue l'autre jour à la Comédie !

— Enfin, dit Margot, vous portez cet argent à quelqu'un, et je suis bien sûre que vous n'aurez garde de l'oublier sur ce comptoir.

— Et pourquoi pas ? répondit Bourgogne en faisant l'agréable.

— Je vous en défie, dit Margot en riant à son tour.

— C'est que vous n'avez pas idée de toute la confiance que vous m'inspirez, dit Bourgogne d'un grand sérieux en tirant le sac de sa poche.

— Au moins faut-il que je vous en donne un reçu.

— Entre nous, un reçu ! Vous voulez rire, ma bonne dame ?

— Non, non, dit Margot, j'y tiens ; vous allez voir.

Elle s'élança aussitôt sur un balai qui se trouvait dans un coin de la boutique, et fondant sur Bourgogne :

— Attends ! attends ! lui cria-t-elle, je vais te le donner le reçu, sur tes épaules. Tiens ! tiens ! dehors ! à la paille, le vieux coquin !

Bourgogne ahuri de cette attaque imprévue avait saisi une chaise pour se garantir des coups furieux que lui portait Margot. Lison arriva au bruit et fut instruite en quelques mots de ce qui venait de se passer. Elle réprima la fureur des combattants, retint Bourgogne qui avait hâte de s'échapper et écrivit le billet suivant :

A madame la comtesse de Savigny.

« Hier des bijoux, aujourd'hui de l'argent. Je ne comprends, ni ne désire comprendre ce que signifient tant de bontés, nous perdrons

trop l'une et l'autre à une explication. Ah ! madame, est-ce là ce qu'une femme devait attendre d'une autre femme ? un outrage pour réparer une trahison !

« J'ai l'honneur d'être, madame la comtesse, votre très-humble servante. »

« LISON. »

Ce billet écrit, Lison chargea Bourgogne de le remettre à sa maîtresse, et le renvoya en lui donnant un écu pour sa peine, au grand étonnement de Margot.

Si le lecteur s'est fait une idée exacte du caractère de la comtesse de Savigny, il comprendra aisément les sentiments qui durent l'agiter lorsque Bourgogne lui rendit compte de son ambassade. Non-seulement on lui renvoyait ses dix mille livres avec un billet dédaigneux, mais encore on avait maltraité et même un peu bâtonné son ambassadeur. Dans un transport de colère, la hautaine dame demanda sa voiture et se fit conduire chez le lieutenant de police qui était un peu de ses parents et n'avait d'ailleurs rien à refuser à une personne de cette importance. La question pour celle-ci était de savoir qui de la comtesse de Savigny ou de mademoiselle Lison aurait le dernier mot dans cette lutte. Le lendemain, une voiture s'arrêta devant la boutique de la jolie pâtissière, deux exempts en sortirent, porteurs d'un mandat pour arrêter mademoiselle Lison et la conduire aux Madelonnettes.

IV

Cet enlèvement eut lieu en plein jour, à midi, et mit tout le quartier en rumeur. Que signifiait cette arrestation ? La vieille nourrice comprit qu'il n'y avait plus rien à ménager, que la vérité serait connue tôt ou tard, et qu'il valait mieux prendre les devants et tout dire, bien sûre de trouver dans la voix publique un appui. Elle ne ménagea donc pas sa langue, et obtint un succès beaucoup plus grand qu'elle n'avait osé l'espérer.

On était alors à la veille de la révolution. Les esprits fermentaient, le pouvoir absolu était haï et discrédité ; tous les actes de l'autorité étaient l'objet de discussions et de critiques amères. L'aventure de Lison fut bientôt la nouvelle du jour, non-seulement dans son quartier, mais encore dans tout Paris. On peut juger de l'effet qu'elle produisit en un tel moment. Le sort de cette jeune fille, trompée

d'abord par un amant sans cœur, arrêtée ensuite pour n'avoir pas voulu se prêter à une transaction qui faisait de son malheur une ignominie et la classait parmi les impures qui trafiquent de leur beauté, son sort, disons-nous, excita une indignation générale. Pendant plusieurs jours, il y eut devant la prison des Madelonnettes des rassemblements qui furent dispersés par la force, mais l'émotion publique ne fut pas calmée pour si peu. Trois semaines après l'arrestation de la jolie pâtissière, le comte et la comtesse de Savigny s'étant montrés à l'Opéra, il y eut dans le parterre une rumeur qui éclata bientôt en murmures et en sifflets avec une telle unanimité que la police crut devoir faire évacuer la salle.

Les choses en étaient là quand le jeune vicomte Raoul revint de Londres. Il ignorait, cela va sans dire, ce qui s'était passé à Paris en son absence, car on pense bien que ni le comte ni la comtesse sa mère n'avaient jugé à propos de l'en instruire. Raoul pensait apparemment que mademoiselle Lison, après avoir pendant quelques jours pleuré sa fuite, devait commencer à se consoler. De son côté, pour chasser le souvenir de Lison, et combattre cet ennui épais qui, dit-on, sévit toujours à Londres sur les nouveaux débarqués, il avait beaucoup pensé à mademoiselle Blanche de Grandlieu, et il était même parvenu à se monter quelque peu la tête à son endroit. Il revenait donc tout préparé à devenir amoureux de sa future, et convaincu que la vie, sauf quelques petits déboires passagers, était bien ce qu'il y avait de plus beau au monde.

C'est dans cette heureuse disposition d'esprit que Raoul descendit de sa chaise de poste à la porte de l'hôtel de Savigny. Le comte l'embrassa en pleurant de joie; le bonhomme pensait bien que tout n'était pas fini; il était dévoré d'inquiétude, il cherchait à lire dans les yeux de Raoul, mais ces yeux n'exprimaient que le calme le plus parfait. La comtesse se montra tellement caressante, contre sa coutume, que Raoul aurait pu en concevoir des soupçons; mais tout occupé qu'il était de son mariage avec mademoiselle de Grandlieu, il crut naturellement qu'on voulait le payer de sa soumission. Mais pendant qu'il ne pensait qu'à Blanche de Grandlieu, la comtesse pensait à Lison, et peut-être regrettait-elle en ce moment d'avoir poussé les choses si loin.

Quelques jours après, Raoul, qui venait de souper avec cinq ou six de ses amis, était allé jouer en leur compagnie chez le marquis de Gèvres. Parmi les joueurs se trouvait le chevalier de Mauléon, un

jeune officier récemment revenu d'Amérique, où il avait servi sous les ordres de la Fayette. Ce jeune homme, tout rempli des idées généreuses du temps, détestait cordialement Raoul, ne doutant pas qu'il ne fût complice de l'enlèvement de Lison. Il est juste de dire que parmi les jeunes seigneurs présents à cette soirée, il n'y en avait aucun qui ne partageât son erreur ; seulement ils ne jugeaient pas tous la chose de la même façon. Le chevalier trouvait on ne peut plus ignoble cette manière de se débarrasser d'une maîtresse devenue incommode, d'autant plus que le bruit courait dans le public que la malheureuse Lison devait être prochainement embarquée pour la Nouvelle-France. Ce n'était pas précisément un Don Quichotte, disposé par nature à redresser les torts et à rompre des lances pour les belles opprimées, mais c'était un garçon d'esprit très-droit et très-franc, fort brave du reste, et qui laissait facilement monter aux lèvres ce qu'il avait sur le cœur.

Comme la vue de Raoul lui avait prodigieusement agacé les nerfs, il ne se gêna pas pour lui lancer quelques allusions assez amères, que chacun comprit tout d'abord, excepté celui à qui elles s'adressaient. Le silence que gardait Raoul n'était pas fait pour lui concilier les sympathies de l'assemblée. Il finit cependant par remarquer certains sourires et des regards significatifs. Cette découverte le mit un peu sur ses gardes : « Que diable est-ce que tout cela signifie ? » se demandait-il. Bien résolu d'en avoir le cœur net, il répondit assez vertement au premier mot mal sonnante du chevalier, qui riposta avec une suprême impertinence. Il n'en fallut pas beaucoup plus entre deux jeunes gens également braves, dont l'un était gonflé de mépris, tandis que l'autre bouillait de colère pour en venir à une provocation directe.

Le soir même, Raoul, resté seul avec le marquis de Gèvres, qui devait lui servir de témoin le lendemain, lui disait de la meilleure foi du monde :

— Ah çà ! mon cher, avez-vous compris quelque chose à cette querelle d'Allemand ?

Le marquis le regarda de l'air d'un homme qui tomberait de la lune.

— Voyons, lui dit-il, est-ce sérieusement que vous me faites cette question ?

— Mais vous-même, répondit Raoul à bout de patience, vous moqueriez-vous de moi ?

— Ainsi, dit le marquis étonné, vous n'avez pas compris tel mot, et puis tel autre que le chevalier vous a décoché à bout portant?

— J'ai compris seulement que l'on me cherchait querelle, mais du diable si je sais pourquoi.

— Voilà qui est bien singulier! fit le marquis.

— Songez donc, dit Raoul, que j'arrive de Londres.

Le marquis regarda fixement Raoul; son air, son regard n'exprimaient que l'étonnement, l'impatience et une curiosité mêlée de colère. Il ne douta plus de sa bonne foi.

— Voilà qui est singulier, reprit-il. Alors, vous ignorez...

— Quoi donc? dit Raoul qu'agitaient déjà je ne sais quels pressentiments dont lui-même ne se rendait pas compte.

Le marquis lui raconta fort posément, et d'un grand sang-froid, ce qui s'était passé en son absence, du moins ce qu'il en savait par la voix publique, qui, grâce aux renseignements colportés par Margot, ne s'était pas beaucoup écartée de la vérité. L'histoire des bijoux, celle des dix mille livres, la scène de l'Opéra où le comte et la comtesse de Savigny avaient été outrageusement sifflés par le parterre, chaque détail trouva sa place dans ce récit prolixe, interrompu seulement de temps à autre par les interjections et les cris de fureur de Raoul.

Ce malheureux jeune homme, exaspéré, hors de lui, en proie au plus violent désespoir, quitta le marquis et courut comme un fou à son hôtel. Le comte et la comtesse étaient partis dans la journée pour Versailles, et n'en devaient revenir que le lendemain. Il pouvait être alors deux heures du matin. La rage d'avoir été joué comme un enfant, la pensée du trop juste mépris qu'on venait de lui témoigner, l'horreur du traitement infligé à Lison, et dont la responsabilité remontait jusqu'à lui, quoiqu'il en fût innocent, le souvenir de l'injure faite publiquement à sa famille, étaient autant d'aiguillons douloureux qui le harcelaient sans relâche. Il se promenait dans sa chambre, incapable, dans le trouble où il était, de rassembler ses idées, de chercher quel parti il devait prendre pour sortir d'une telle situation.

Le jour naissant, dont les blancheurs faisaient pâlir la lumière des bougies, lui rappela son duel avec le chevalier. Ce fut une diversion qui calma un peu son angoisse. « J'ai encore une heure à attendre, » se dit-il après avoir jeté un regard sur la pendule. Il commença à s'habiller lentement, et, tout en s'habillant, il repassait dans son esprit tous les détails de sa querelle avec le chevalier. L'idée

ne lui vint pas un instant qu'il pouvait être tué; il ne songeait qu'à une chose, c'est que son adversaire était en quelque sorte le défenseur de Lison, si cruellement outragée et persécutée, et à cette pensée, bien loin d'éprouver contre lui la moindre colère, il se sentait au contraire plein d'affection, et pour ainsi dire de reconnaissance. Il l'eût volontiers embrassé pour tant de générosité et de dévouement.

Cependant l'heure de la rencontre approchait, et, après ce qui s'était passé la veille, il n'y avait nul moyen décent de l'éviter, quel qu'en dût être le résultat. C'était, du reste, le moindre souci de Raoul; il était, pour sa part, bien résolu à ménager le chevalier, et ne s'inquiétait pas d'autre chose, du moins pour le moment. Comme cinq heures sonnaient à la pendule, il attacha son épée et sortit pour aller chez le marquis de Gèvres qui l'attendait.

Les deux jeunes gens montèrent en voiture, et se dirigèrent vers le bois de Meudon. En route, le marquis demanda à Raoul s'il avait jamais tiré le fleuret avec le chevalier de Mauléon, et, sans attendre sa réponse, il entama une savante dissertation sur l'escrime en général, et particulièrement sur les qualités qui distinguaient le jeu de Mauléon, qui passait à juste titre pour un excellent tireur. Il lui apprit que son adversaire s'était perfectionné avec un professeur italien, et voulut le mettre en garde contre de prétendues bottes secrètes inventées par ce professeur. Raoul faisait semblant de l'écouter, la vérité est qu'il n'entendait pas un mot de ce que disait le marquis.

Ils rencontrèrent le chevalier et son témoin à l'endroit convenu sur la lisière du bois, et tous les quatre s'enfoncèrent dans le fourré. Ils ne furent pas longtemps à trouver une clairière favorable à leur dessein. Je ne sais pas si les règles du duel étaient alors les mêmes qu'aujourd'hui; aussi, de peur de commettre quelque anachronisme, passerai-je légèrement sur les préliminaires du combat. Quand les deux adversaires furent en présence, les épées engagées, le chevalier s'aperçut bien vite qu'il avait affaire à un homme d'une force égale à la sienne, mais très-calme, et si l'on me permet d'employer cette expression, fort peu altéré de son sang. Il s'attendait à toute autre chose après la scène de la nuit précédente. Raoul n'attaquait pas, et se contentait de rester sur la défensive, ce qui étonnait beaucoup le chevalier qui n'y comprenait rien.

Il crut par malheur voir une affectation dédaigneuse dans cette modération, et cette idée l'anima au combat. Raoul pensait de son côté que dans cette rencontre les rôles étaient renversés, et que

c'était à lui qu'il appartenait de défendre Lison, tandis qu'au contraire il croisait le fer contre le seul être qui s'intéressât à cette pauvre fille, au point de risquer sa vie pour elle. Il eut horreur de lui-même et abaissa brusquement son épée, à l'instant où son adversaire se fendait sur lui de tout son élan. Ce fut rapide comme un éclair. Les témoins et le chevalier, qui avaient remarqué le mouvement de Raoul, mais trop tard, se précipitèrent et arrivèrent juste à temps pour le recevoir dans leurs bras, au moment où il s'affaissait ; l'épée avait pénétré profondément dans la poitrine. Un flot d'écume sanglante était monté aux lèvres du malheureux jeune homme. Le chevalier, comprenant qu'il y avait au fond de tout cela quelque chose d'extraordinaire, était au désespoir. Raoul lui tendit la main, en lui disant : — Monsieur, ne vous affligez pas, ce sang devait couler. A ces mots il pâlit et perdit connaissance.

— Qui diable aurait pu s'attendre à cela ? dit le marquis de Gèvres en haussant légèrement les épaules. Et comme le chevalier et son témoin le regardaient étonnés : — Messieurs, ajouta-t-il, je vous expliquerai tout cela plus tard.

On transporta Raoul à son hôtel, et pendant le trajet le marquis raconta à ses deux compagnons comment le jeune vicomte était complètement étranger à l'emprisonnement de Lison, ce qui expliquait l'étrange façon dont il s'était battu.

— Mais, monsieur, s'écria le chevalier, que n'avez-vous parlé plus tôt ? Je l'aurais prié de recevoir mes excuses, et ce malheureux combat n'aurait pas eu lieu.

Le marquis sourit avec impertinence et mit la tête à la portière, sans répondre un mot.

Alors fort heureusement la voiture s'arrêtait devant l'hôtel de Savigny, sans quoi ce sourire aurait amené une querelle entre les deux jeunes gens. On ne s'occupa plus que de Raoul, et un courrier fut expédié à franc étrier à Versailles, pour avertir le comte et la comtesse de ce qui venait d'arriver. Pendant ce temps le médecin de la famille, mandé en toute hâte, examinait la blessure et posait le premier appareil.

V

Le comte de Savigny et sa femme arrivèrent vers dix heures, au moment où Raoul sortait de son long évanouissement. En rouvrant

les yeux, il vit son père et sa mère debout devant son lit, celui-là le visage inondé de larmes, celle-ci pâle et les lèvres contractées par une cruelle angoisse. Le médecin ne leur avait pas caché l'état désespéré du blessé, sans pouvoir, du reste, leur donner aucune explication sur les causes de ce funeste duel. Comme ils allaient à lui les bras ouverts, Raoul les arrêta d'un geste et leur dit :

— Lequel de vous deux est le coupable?

La comtesse recula d'un pas; le comte, éperdu, regardait alternativement sa femme et son fils. Le médecin, croyant que le malade parlait ainsi dans la surexcitation de la fièvre, essaya de le calmer, en lui recommandant de garder le silence.

— Oui, reprit Raoul, je me tairai bientôt, et pour toujours; mais, j'ai encore quelque chose à faire... Restez, docteur, vous n'êtes pas de trop, je veux qu'il y ait un témoin de ce que je vais dire, pour que ma mémoire soit justifiée après ma mort.

La comtesse voulut s'approcher de nouveau, le comte la retint par le bras. Raoul, sans la regarder, reprit, en s'adressant au docteur qui était plus blanc que sa cravate :

— Vous avez entendu parler de cette histoire dont s'entretient tout Paris... Une jeune fille enfermée aux Madelonnettes pour avoir refusé dix mille livres qui lui étaient offertes comme un gage de déshonneur... Il s'est trouvé un homme de cœur qui a voulu punir cette infamie, dont une part de responsabilité me revenait. J'ai donné mon sang pour laver cette tache... Mais cette tache, qui l'a faite? Qui a profité de mon absence pour me tromper? Qui donc me tue?

— C'est elle! s'écria le comte, en désignant sa femme par un geste plein de haine.

La comtesse couvrit son visage de ses mains et se laissa tomber dans un fauteuil.

— J'en étais sûr, murmura douloureusement Raoul.

— Que maudit soit votre orgueil! dit le comte, vous voyez où il nous a conduits. Ah! je vous le disais bien que tout cela nous coûterait cher.

Il y eut alors un silence terrible, interrompu de temps en temps par les sanglots convulsifs de la comtesse. Elle se leva enfin, et s'agenouillant au bord du lit :

— Mon fils, dit-elle, pardonne-moi... pardonne-moi.

— Ce n'est pas encore fini, dit Raoul... vous avez eu le pouvoir

filles eut peur : — Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle d'une voix tremblante ; où me conduisez-vous ?

La dame voilée appuya légèrement la main sur son bras, et lui dit à demi-voix : — Rassurez-vous, on ne veut pas vous faire de mal.

Lison se recula par une sorte de répulsion instinctive, et la dame rentra dans son immobilité ; mais son regard ne quitta pas un instant la jeune fille, dont le cœur battait comme celui d'un oiseau pris au piège.

Au bout d'une demi-heure de marche, la voiture entra dans la cour de l'hôtel de Savigny. Un silence de mort régnait dans cette aristocratique demeure. La dame voilée dit à Lison : — Mademoiselle, veuillez avoir la complaisance de me suivre ; elle la conduisit et la laissa seule dans un petit salon, où le comte de Savigny qu'on avait fait avertir ne tarda pas à se présenter.

Il y eut entre eux un entretien qui ne dura pas longtemps, mais dont personne ne fut témoin. Le comte expliqua sans doute à la jeune fille ce qui venait de se passer. Que lui dit-il de plus ? On l'ignore ; mais au bout de quelques instants il la conduisit lui-même dans la chambre de son fils, et les laissa seuls, s'étant retiré avec le docteur dans la pièce voisine.

Quand Lison s'approcha, Raoul essaya de sourire à cette blanche apparition, mais il n'y avait plus de vivant dans ce visage envahi déjà par la pâleur de la mort que les yeux allumés par la fièvre. Lison le regardait tendrement et tristement sachant qu'il allait mourir. Les deux jeunes gens restèrent quelque temps sans parler. Enfin Raoul rompit le silence : — Ma pauvre enfant, lui dit-il, je vous ai fait bien du mal, mais j'en suis bien puni. Vous souvient-il de cette belle matinée où pour la dernière fois vous m'avez reconduit à la porte de votre jardin ? Qui eût pensé alors que nos amours dussent avoir une fin si cruelle ?

— Ne parlons plus du passé, dit Lison ; je veux l'oublier en ce moment, mais vous du moins vous pouviez être heureux.

— Étrange destinée ! murmura Raoul. Je meurs à cause de vous, reprit-il, et sans rien regretter ; si j'eusse vécu, il m'eût été impossible de vous donner une réparation suffisante. Mais en mourant, je vous laisse mon nom... sommes-nous quittes ?

Une de ses mains tachée de sang se trouvait dans les mains de Lison qui la baignait de ses larmes. Raoul voulut alors lui donner ses dernières instructions. Il lui parla de son père qui était un excellent

homme, de la comtesse sa mère qui ne pouvait longtemps lui tenir rigueur. Les glaces mutuelles ne tarderaient pas à fondre dans la douleur d'un deuil commun, de sorte qu'on l'aimerait bientôt comme la fille de la maison. Lison souriait amèrement à ces promesses dont elle sentait par instinct la vanité, mais elle n'en laissait rien voir pour ne pas affliger les dernières heures d'un mourant. Encore un mot, lui dit Raoul avec bonté : Il ne faut pas que ce premier malheur empoisonne tout le reste de votre vie ; je ne veux pas que votre existence soit enchaînée pour jamais à mon triste souvenir. Une fois veuve, avec le nom de Savigny et la fortune que je vous laisse, il se présentera sans doute des prétendants à votre main. Alors, oubliez-moi, et rappelez-vous que vous êtes libre. Vous choisirez un honnête homme qui puisse vous rendre heureuse, car vous êtes jeune, Lison ; vous n'avez encore que vingt ans, et à cet âge les chagrins et les douleurs de la vie passent et s'évanouissent comme des ombres. Qu'il en soit ainsi, c'est mon vœu le plus cher, promettez-moi de vous y conformer.

Lison ne pouvait répondre ; elle pressait et baisait les mains de Raoul sans même comprendre le sens de ses paroles. Bientôt après entrèrent le comte et sa femme avec le prêtre qui devait bénir le mariage. Tous ces événements semblaient un rêve à la jeune fille.

La cérémonie terminée, elle s'assit auprès du lit, et ne voulut plus s'éloigner de Raoul. Vers minuit il perdit connaissance, et aux premières lueurs du jour l'agonie commença. Nous renonçons à décrire le tableau de désolation qu'offrit alors cette chambre mortuaire ; jusque-là un espoir restait peut-être au fond des cœurs, mais en présence d'une inflexible réalité, il n'y avait plus d'illusion possible. Quelques heures s'écoulèrent ainsi ; puis, comme Raoul avait cessé de s'agiter dans son lit, le docteur s'approcha, lui tâta le pouls, et dit à Lison : — Madame, fermez-lui les yeux, c'est vous que ce triste soin regarde.

La comtesse poussa un cri rauque et déchirant. Le comte ouvrit ses bras à Lison, en murmurant : — Ma fille ! ma fille ! Le malheureux avait vieilli de dix ans en un jour. Bientôt se rappelant les circonstances qui avaient amené ce mariage de la dernière heure, il passa dans ses yeux comme un éclair d'espérance, et il dit à Lison : — O ma fille, est-ce donc fini, et mon fils est-il mort tout entier ?

Le regard plein d'anxiété du vieillard ne pouvait laisser aucun

doute sur le sens de cette question. Lison lui répondit, en rougissant sous ses larmes :

— Oui, monsieur le comte, tout est bien fini.

VI

L'enterrement de Raoul occasionna une véritable manifestation populaire. Tout Paris s'intéressait à ce roman bizarre qui avait commencé à l'emprisonnement de Lison, et qui, un moment suspendu, avait repris son cours par le duel du vicomte de Savigny. On en connaissait toutes les circonstances; on savait que, blessé à mort, ce malheureux jeune homme avait voulu laisser son nom en dédommagement à la jeune fille qui avait souffert à cause de lui. En quelques heures il était passé à l'état de héros, et l'on admirait sa générosité, non moins que le courage avec lequel Lison avait bravé l'orgueil aristocratique des Savigny. Si Raoul eût vécu, la foule l'aurait porté en triomphe; mort, elle fit un immense cortège à son convoi. C'était la première vague de la révolution qui passait.

Le lendemain de cette funèbre cérémonie, Lison, qui n'avait pas quitté sa chambre depuis la mort de Raoul, fit demander une entrevue au comte et à la comtesse de Savigny. On la reçut dans le grand salon de famille avec toute la solennité de l'étiquette de deuil. Le comte alla la recevoir à la porte, la conduisit par la main, et lui offrit un siège. Lison le remercia d'un geste, et s'adressant à la comtesse : — Madame, lui dit-elle, je viens prendre congé de vous, et vous demander la permission de quitter cet hôtel où ma présence n'est plus nécessaire.

La comtesse ne comprit pas tout d'abord le sens de cette démarche : — Vous nous quittez? dit-elle avec un étonnement qui n'était pas joué.

— Je le dois, madame.

— Vous êtes notre fille, dit le comte avec un accent de tendresse paternelle, pourquoi ne voulez-vous pas rester avec nous?

— Je vous rends grâce, monsieur le comte, répondit Lison, et j'apprécie comme il convient toute votre bonté, mais ma place n'est pas ici. Je ne veux point abuser de l'étrange situation que m'ont faite des circonstances à jamais douloureuses, ce serait en éterniser le deuil. Je veux sortir de cette maison telle que j'y suis entrée; per-

mettez-moi de vous rendre un nom qui ne m'appartient que depuis hier et que je ne porterai jamais. Celui qui me l'a donné a droit à cette marque de reconnaissance de ma part.

— Il vous a aussi donné un douaire, dit la comtesse, et nous devons exécuter ses dernières volontés.

— J'espérais que vous daigneriez, madame, ne pas m'en parler, répondit Lison.

La comtesse, de plus en plus surprise, la regarda un instant et lui dit d'une voix émue : — Vous avez l'âme grande ; vous étiez née pour être...

— Pour être Lison tout simplement ; veuillez me permettre de n'être jamais autre chose.

La comtesse, touchée au fond du cœur, lui prit les deux mains : — Restez, dit-elle, c'est moi qui vous en prie à présent.

— Merci pour ce mot-là ; je n'en désirais pas davantage, je l'emporte comme une consolation.

— Du moins, reprit la comtesse faisant un suprême effort pour vaincre ses dernières bouffées d'orgueil, séparons-nous sans amertume. J'ai été bien injuste à votre égard, et bien cruelle...

Lison se hâta de l'interrompre :

— Je ne me rappelle plus rien, madame ; j'ai tout oublié, excepté le mot que vous m'avez dit tout à l'heure, et dont je vous serai éternellement reconnaissante.

— Mais ne m'embrassez-vous pas, mon enfant, avant de partir ? dit la comtesse en lui tendant les bras.

C'est ainsi que s'accomplit la séparation. Lison alla retrouver Margot qu'elle avait fait prévenir et qui l'attendait dans sa chambre, et toutes deux sortirent ensemble de l'hôtel de Savigny pour n'y plus rentrer.

A partir de ce moment, le comte et sa femme vécurent tristement, isolés, et comme étrangers l'un à l'autre. Un souvenir de mort était entre eux, ils n'échangeaient que de rares paroles amères et glacées.

Lison avait repris toutes les habitudes de sa vie d'autrefois, mais elle ne quitta jamais les habits de deuil. Le comte allait souvent la voir, il s'était pris pour elle d'une tendresse passionnée. Ce malheureux vieillard, affaibli par le chagrin encore plus que par l'âge, n'avait plus d'autre bonheur que de venir s'asseoir dans l'arrière-boutique de Lison, qu'il appelait sa fille. Il restait là des heures entières, quelque-

fois sans parler, ou à dire des riens. Lison l'entourait de soins, et le charmaït par ses douces câlineries. Margot elle-même avait fini par ressentir pour lui une profonde pitié.

La comtesse, minée par un morne désespoir, ne survécut pas plus d'un an à son fils.

La révolution arriva. Le comte, recueilli par Lison, ne la quitta plus, et il lui dut de traverser sans péril la terrible tourmente de ces jours si funestes à sa caste. Il mourut paisible et oublié sous le Directoire.

ROME ET LE GÉNIE ROMAIN

Par Eugène Leung.

Roemische Geschichte, von Theodor Mommsen. — *Storia d'Italia sotto ai barbari*, di Cesare Balbo. — *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination*, par M. Duruy, professeur au lycée Napoléon. — *Cours d'Histoire ancienne*, à l'usage des lycées, par M. E. Dottain. — *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, par M. J. Denis, ancien élève de l'École normale ; ouvrage couronné par l'Institut.

Il ne serait pas fort utile d'avoir passé dix années au collège, d'avoir épelé Tite-Live et Tacite, Virgile et Cicéron, si ce long commerce ne nous apprenait à juger les Romains, à peser dans de justes balances les éloges qui leur sont dus.

Les ouvrages destinés à l'enseignement professent pour eux un enthousiasme monotone qui retentit de l'un à l'autre comme un écho éternel. Les hommes instruits qui les rédigent aiment mieux tomber dans les plus singulières contradictions que de renoncer une bonne fois à ces louanges traditionnelles que les générations se transmettent fidèlement. Les professeurs sont d'humeur généralement pacifique, et, devant des élèves qui seront notaires ou négociants, ils s'échauffent à vanter le caractère tout conquérant et belliqueux des Romains. Ils aiment la justice et le droit, et ils admirent la violence et l'iniquité romaines. Ils vivent de la vie de l'intelligence, et ils célèbrent la grossièreté des premiers Romains, cette Rome brutale, où, comme dit M. Duruy, « rien n'était pour l'esprit. » Ils aiment l'équité et la modération, et, parmi les causes de la chute de Rome, ils rangent le progrès des lois, qui restreint le despotisme du mari, du père, sur la femme et le fils, qui permet à ceux-ci d'avoir des biens particuliers, qui reconnaît la possession civile à côté de la propriété quiritaire. M. Duruy proclame que, pendant des siècles, Rome a produit « de grands hommes et de grandes choses, » ce qui ne l'empêche pas d'ajouter : « Pendant sept cents ans, les Romains ne s'inquiètent que de soumettre le monde, puis d'en jouir. » La conquête de l'univers est, à ses yeux, une belle et noble tâche que s'imposèrent les Romains,

et il avoue que, l'œuvre à peine accomplie, tout fut décadence et corruption. Il loue une ambition dont l'assouvissement entraîna de si désastreuses conséquences. Il accuse la littérature grecque d'avoir corrompu la société romaine, puis il se reprend et se félicite que le goût des Romains pour les modèles grecs nous ait conservé tant de chefs-d'œuvre. M. Dottain s'écrie avec enthousiasme : « Le Capitole devient le centre du monde, » et il ajoute presque aussitôt : « L'empire tombe dans une effroyable anarchie. » Ce sont de perpétuelles incohérences.

Dans le temps de la molle et crédule adolescence, on accepte sans résistance ni surprise toutes ces contradictions. Quand on est homme, quand les impressions premières se tournent en opinions définitives, quand les réflexions ultérieures repassent sur ces sillons tracés dans la terre vierge de l'esprit, on s'aperçoit peu à peu que les Romains ne méritent guère la louange, et que leur domination, éternellement célébrée, est le plus détestable fléau qu'ait subi l'humanité.

On comprend que les livres scolastiques s'arrêtent dans la routine plutôt que de se lancer dans les hardiesses; la sagesse leur conseille de répéter plutôt que d'innover; mais on peut s'étonner que les auteurs contemporains qui se chargent de raconter l'histoire romaine à des hommes ne se dégagent pas plus résolûment des jugements portés par les Bossuet, les Machiavel, les Saint-Evremond et les Montesquieu. Depuis que ces grands ou habiles écrivains ont parlé, n'avons-nous rien appris? Leurs idées politiques sont-elles restées exactement les nôtres? Croyons-nous encore que le plus noble emploi de la force d'un peuple et la plus belle marque de sa puissance soient les conquêtes violentes, l'asservissement et le dépouillement des autres nations? Croyons-nous encore que les vertus militaires soient les seules qu'il faille estimer? Ne savons-nous pas quelle est la stérilité des agrandissements illégitimes, et de quelle expiation ils sont suivis? Ne comprenons-nous pas que la prospérité des peuples réside dans les services qu'ils se peuvent rendre, et non dans les dommages dont ils peuvent se frapper? que la vraie habileté politique n'est pas de savoir opprimer, d'établir ou de maintenir sa puissance par les artifices et la compression, mais de satisfaire les besoins légitimes des sujets, de respecter les droits de tous, de travailler à leur bien-être, et d'élever les intelligences? Pensons-nous encore que l'État est tout, et que l'individu doit s'absorber dans l'État? La différence de nos idées doit passer dans nos jugements. On ne se choque pas cependant de voir un Italien, M. César Balbo, rempli

d'enthousiasme pour les Romains; il les considère comme ses ancêtres, et croit que les Italiens sont leurs fils, parce que, comme dit Lessing, ils sont nés sur leurs tombes. Personne ne lui reprochera des éloges qui semblent patriotiques; mais on est surpris de lire cette phrase dans l'ouvrage d'un Allemand, M. Mommsen : « A considérer dans son ensemble la république romaine, tout blâme doit se taire et faire place au respect et à l'admiration. » Ce respect, cette admiration ne sont que des préjugés séculaires qui ont assez vécu; il est temps que le blâme parle, car le blâme, c'est la justice.

Les Romains n'ont fait que du mal; ils ont établi leur empire par des vices odieux, des violences et des perfidies; ils ont ruiné, abêti, corrompu le monde qu'embrassait leur tyrannie; quinze siècles après leur chute, ils sont encore funestes par les fausses idées, les maximes erronées, les haïssables principes qu'ils ont fait un moment triompher, et dont les nations modernes ont hérité, pour leur malheur, comme on hérite d'une maladie. Délivrées du joug des Romains, toutes ne sont pas encore guéries de leur esprit. Que de fois elles ont payé chèrement cette malsaine succession! Elles ne se porteront bien qu'après l'avoir tout à fait répudiée.

PREMIÈRE PARTIE.

LES ROMAINS DE LA RÉPUBLIQUE.

Les Gaulois ont rendu un grand service aux Romains. Maîtres de leur ville, ils ont brûlé les annales de leurs pontifes. L'histoire des Romains n'était que là; privés de documents authentiques, ils l'ont reconstruite à leur fantaisie. Réduits à la tirer des mémoires particuliers que conservaient les familles patriciennes et qu'elles altéraient sans scrupule pour la plus grande gloire de leurs ancêtres, de leur maison et de leur ordre, il leur suffisait de recueillir ces mensonges irréfutables pour parer, sans risque de contradiction, les personnages de la république des plus admirables vertus. Quand ils reprochaient aux Grecs leurs inventions historiques, on retrouve dans cette accusation l'intrépidité ordinaire avec laquelle ils blâmaient chez les autres peuples des peccadilles fort légères auprès de leurs propres écarts.

Les commencements de leur histoire ont été falsifiés à leur gré. Mais dès que les renseignements prennent un peu de sûreté, dès qu'on touche à l'époque où les doutes décroissent, où la certitude augmente, ils apparaissent sous un jour odieux, on ne voit plus de Décius ni de Régulus. Leur héroïsme et leur vertu sont des enfants de l'obscurité, qui s'évanouissent devant la lumière.

Eh bien ! si même nous croyons sur parole les annalistes des Romains, et Tite-Live, l'historien-poète dont l'honnête crédulité, plus patriotique qu'éclairée, a chanté en prose harmonieuse leur imaginaire grandeur, si notre confiance, répudiant tout esprit critique, accepte tous les faits, toutes les assertions dont la fausseté n'a pas été comme illuminée par l'éclat des témoignages contraires, si nous ne consultons que ces mensonges destinés à faire admirer le peuple-roi, la force de la vérité percera encore à travers tant d'inventions. Elle brille, quand on regarde sans parti pris, quand on juge sans prévention. Que serait-ce donc si l'histoire nous avait montré la vérité elle-même ?

« Gens de rapine et d'avarice, » dit le paysan du Danube. Le gain, voilà toute l'ambition publique et privée des Romains. Tous les genres de profit excitent leur avide pauvreté. On s'enrichit par le travail ou par le vol : les Romains commencent par travailler et voler. L'amour du lucre les rend laborieux et courageux, agriculteurs et soldats. Ils luttent avec la même énergie contre la terre, par la charrue, pour en arracher les moissons, contre leurs voisins, par les armes, pour leur ravir ce qu'ils possèdent, leurs femmes d'abord, leurs biens, leurs champs, leur liberté. La victoire les pourvoit de terres toutes cultivées et d'esclaves dont la sueur en arrosera la fertilité. Le maître et ses fils donnent l'exemple, parce que quelques bras de plus abattent plus de besogne et accroissent le revenu.

La vertu guerrière des Romains ressemble fort à la cupidité. Jamais soldats n'ont eu plus d'âpreté au butin. Après la conquête de la Macédoine, l'armée est mécontente de son général, et trouve que Paul-Émile a trop contenu ses mains rapaces. Pour punir cet homme rigide et peu généreux, elle essaye de le priver des honneurs du triomphe : cependant Paul-Émile avait livré au pillage soixante-dix villes d'Épire, et ramenait 150,000 prisonniers ! C'était trop peu. De Corinthe, les Romains emportent tout ce qu'ils trouvent, tous ces admirables objets d'art qui pour eux n'avaient aucun prix. Ils les enlèvent pourtant jusqu'au dernier ; leur jalouse

avidité aurait trop peur de laisser quelque chose aux vaincus. Ils préférèrent s'encombrer.

Le double attrait du pillage après la victoire, d'un morceau de terre après la paix, ne suffit pas longtemps à soutenir leur bravoure intéressée. Le sénat, harcelé par les tribuns sur une question d'égalité politique, parant l'attaque par une mesure très-populaire, y joignit le profit quotidien pendant la guerre même, et décréta la solde. Rien de plus équitable comme compensation des dommages que l'absence faisait souffrir aux intérêts privés; c'était une juste indemnité. Mais la solde fut un appât pour les Romains. Une multitude de volontaires s'enrôla, la joie de ces magnanimes citoyens ne connut pas de bornes. En ce moment les plébéiens luttaient contre le patriciat pour conquérir l'honneur de donner à la république des consuls de leur ordre, ils combattaient pour leur dignité; mais leur effort tomba soudain : on pouvait gagner quelques as en revêtant la cuirasse ! Lisez, dans Tite-Live, ce récit pathétique. Ils se réjouissent, ils s'attendrissent, ils se pressent autour des sénateurs, leur baisent les mains, les appellent leurs véritables pères, les pères de la patrie, peu s'en faut qu'ils ne versent des larmes. Devant la perspective d'un profit, ces fiers Romains ont des élans de sensibilité qui dégoûtent. Étaient-ce les transports d'indigents qui reçoivent un secours nécessaire ? Non ; la cavalerie reçut une paye à son tour ; or, la cavalerie se recrutait exclusivement parmi les plus riches citoyens. Mais c'était déjà le peuple qui devait, pour quelques distributions de blé, adorer les plus abominables tyrans et les mettre au rang des dieux.

Tite-Live compte trop sur notre crédulité quand il célèbre la pauvreté romaine, quand il la vante comme une vertu. Vertu ou non, les Romains ne l'ont pratiquée que bien malgré eux ; ils consacraient toute leur énergie à s'en corriger. Dès l'origine, les sénateurs jouissaient d'une opulence relative, comme le prouvent déjà les invectives des premiers magistrats populaires. C'étaient des propriétaires fonciers qu'on a travestis en laboureurs. On parle de Cincinnatus quittant la charrue pour revêtir le pouvoir dictatorial, du premier magistrat de Rome retournant lui-même son champ et donnant ainsi un beau prétexte aux phrases sonores, aux vers emphatiques ; on ne remarque pas qu'il avait possédé des biens considérables et que c'était une injustice publique qui l'avait jeté dans la pauvreté. Son fils, poursuivi devant le peuple par une accusation impudemment calomnieuse, et peu sûr, paraît-il, de l'équité des tribunaux romains, donna

caution et s'enfuit. Pour payer la caution, le père dut vendre ses biens et ne garder que quatre arpents. Sa pauvreté n'était donc pas volontaire; il n'y avait aucun mérite; mais elle est une honte pour le peuple romain qui, malgré l'innocence reconnue du fils, ne rendit pas son patrimoine au sauveur de la patrie.

Ce qui a trompé, c'est l'ineptie des Romains pour le commerce et l'industrie. Ils étaient peu propres à l'industrie, leur génie manquait d'invention, leurs mains manquaient d'adresse. Quant à la navigation, ils y étaient si incapables que, possédant une marine au temps des rois, ils n'avaient pas un vaisseau au moment des guerres puniques. L'échange des produits resta chez eux très-primitif et très-limité. Il ne peut se multiplier que par l'intermédiaire d'une valeur représentative, la monnaie; mais les Romains avaient peu de métaux précieux, et ils se méfiaient d'une matière qui tenait peu de place sous un volume petit et qui pouvait trop aisément s'enlever. La monnaie ne put prendre une circulation active. *Vilis mobilium possessio* : leur grossièreté se renferma dans cet adage. Ils n'estimèrent que la propriété des fonds de terres, des biens qui couchent au soleil, comme disent nos paysans, des esclaves, des animaux. Ils restèrent tous agriculteurs par incapacité de comprendre et de faire autre chose.

Les terres ne peuvent se déplacer : de là l'indomptable énergie des Romains en face de l'ennemi. Quand Rome était menacée, ils ne pouvaient rien emporter; si Rome était prise, ils perdaient tout. La défense du sol, c'était la défense de toutes leurs possessions, et leur patriotisme se confondait avec l'amour de leurs terres. Ils ne pouvaient, comme les Phocéens ou comme les compagnons de Didon, mettre leurs biens sur des vaisseaux et chercher une autre patrie. En outre, le dur traitement qu'ils imposaient aux vaincus leur ôtait tout espoir d'adoucir les ennemis vainqueurs. La résistance jusqu'à la mort fut donc pour eux une nécessité; n'ayant pas la liberté d'être mous et timides, leur courage paraît moins admirable. Cette alternative de vaincre ou de tout perdre, les biens, la liberté et la vie, était confirmée par les rigueurs de la loi, qui considérait comme mort le citoyen tombé aux mains de l'ennemi et faisait reluire aux yeux du combattant une menace d'anéantissement légal. Pour être braves, nos soldats ont-ils besoin d'un parcil aiguillon?

Les Romains étaient incapables d'enthousiasme, même d'enthousiasme belliqueux. A leur plus beau moment, pendant la seconde

guerre punique, l'amour de la patrie ne les transporte pas, et la poésie, même la poésie guerrière, ne germe pas sur leurs champs de bataille. Un critique distingué, M. Despois¹, s'en est étonné : « Rome militaire a-t-elle laissé quelque hymne comme ceux de Tyrtée et de Callinus ? moins que cela encore, quelque chant de soldat, grossier, vulgaire de style, mais héroïque d'accent, comme chez nous la chanson de la trente-deuxième demi-brigade de l'armée d'Italie ? Non ; le légionnaire romain, ferme et discipliné, frappait et tombait en silence. » Ce fut un étranger, un versificateur qui chanta, pour flatter son protecteur, la seconde guerre punique. Pour eux, aucun sentiment élevé ne les échauffe ; ils luttent, inébranlables et muets, moins pour la gloire et l'indépendance de Rome, que pour la conservation de leurs biens.

Si ces héroïques Romains ont affaire à des adversaires moins âpres, dont l'humeur vagabonde ne cherche pas sur leur patrie un établissement définitif et se soucie peu de les emmener comme esclaves, qui ont plus d'audace que de haine et sont plus avides des plaisirs du combat que des fruits de la victoire, qui prennent Rome en voyageant pour ainsi dire, et pour la visiter ; si, en un mot, ce n'est plus le salut, mais l'honneur seul qui est en jeu, ils ne se font pas scrupule de payer une rançon, de se délivrer avec de l'or et non avec du sang, de transiger avec les vainqueurs en marchands au lieu de les repousser en soldats. Quoique le Capitole tienne encore, ils rachètent leur ville au lieu de la reprendre, et leurs mains belliqueuses, oublieuses de l'honneur, apportent humblement la somme fixée dans les balances des Gaulois.

Le Romain primitif est un paysan. Comme Antée, il puise dans le contact perpétuel de la terre une vigueur toujours nouvelle. Mais il y a paysan et paysan ; il y a le bon et le mauvais : le Romain est le mauvais. S'il a du paysan quelques qualités, la patience dans la fatigue, la persévérance, l'énergie, il en a tous les vices : rudesse, brutalité, dureté de cœur, pesanteur d'esprit, âpre avarice, cupidité rusée et tenace, envie et chicane.

Sa brutalité s'exerce d'abord au foyer domestique. Il a un pouvoir despotique sur sa femme, ses enfants, ses esclaves. Sa femme n'est pas une personne, mais un meuble ; les lois qui régissent les meubles la régissent ; il en devient propriétaire, comme d'un meuble, par

1. *Les Écrivains à Rome* (*Revue des Deux Mondes*, 15 août 1859).

l'usage, au bout d'un an et un jour. Ses enfants sont ses premiers esclaves; quel que soit leur âge, sa mort seule les délivre de sa tyrannie; tout ce qu'ils acquièrent est à lui; il peut les vendre jusqu'à trois fois, les condamner à mort et les exécuter. Le triomphe de la puissance paternelle, c'est de faire périr son enfant. Ce cas, au témoignage des historiens latins, s'est présenté plusieurs fois; chaque fois il excite leur admiration. Ni la langue latine, ni la langue française, qui ont un mot pour désigner le meurtre d'un père par son fils, ne possèdent de terme qui signifie le meurtre d'un fils par son père. La langue française s'est refusée à prévoir un forfait si monstrueux; quant à la langue latine, elle n'a pas voulu le flétrir : aux yeux des Romains, ce n'était pas un crime, mais un acte d'autorité, un exercice du droit paternel, d'autant plus glorieux qu'il est contre nature. On tuait son fils par vanité; c'est Virgile qui le dit à propos de Brutus : *Laudum immensa cupido*.

Le Romain accable ses esclaves de travaux et de coups, il les fait servir à ses ignobles débauches, il les assassine pour s'amuser, il les jettera dans ses viviers pour engraisser ses poissons. Ses débiteurs mêmes, qui sont ses compatriotes, des citoyens, des Romains, il les flagelle, les incarcère, les réduit en servitude, les vend à l'encan. Sa vie privée lui enseigne la dureté envers les siens : aura-t-il quelque pitié envers des étrangers, des vaincus ?

La loi des Douze Tables interdisait l'usure, elle ne tolérait que l'intérêt onciaire. Les prêteurs faisaient mine d'être plus généreux que la loi, et comme le préjugé public condamnait l'intérêt, ils proclamaient qu'ils n'en demandaient aucun. Ce n'était qu'une question de forme et de mots. Le prêteur exigeait de l'emprunteur un engagement de rendre la somme quelques jours après l'avoir reçue; faute de quoi, il payerait un, deux, trois, quatre, cinq pour cent par mois jusqu'au remboursement, c'est-à-dire douze, vingt-quatre, trente-six, quarante-huit, soixante pour cent par année. Mais, disait le prêteur, ce n'est pas là un intérêt; je suis incapable d'une action si noire : ce n'est qu'une punition convenue entre les deux parties et préalablement consentie par l'emprunteur. Et grâce à ce beau détour, l'usure, spéculation trop lucrative pour ne pas tenter la cupidité des Romains, sévit sur les classes pauvres, les jeta dans une affreuse misère, les exposa au fouet, à la prison, à l'esclavage, et provoqua mille séditions. Le métier était bon; il fut universellement pratiqué, et les plus honnêtes gens se firent usuriers.

Le droit romain réside d'abord tout entier dans les formes. La lettre est tout, l'esprit n'est rien. La logique des mots remplace la logique des idées. La loi établit en principe que le débiteur insolvable appartient à son créancier; donc il est sa chose, donc il n'est plus une personne. Qu'en conclura la loi des Douze Tables, si le débiteur a plusieurs créanciers? « Au troisième jour du marché, ils le couperont par morceaux et se le partageront. » Ainsi le voulait la logique. Jamais, je suppose, un débiteur n'a été coupé par morceaux; mais cette conséquence, qui ne pouvait passer dans les faits, était nécessairement acceptée par la loi, et le despotisme des mots la gravait sur l'airain ¹.

Pour faire un acte valable, il fallait observer minutieusement les cérémonies stipulées, se servir ponctuellement de formules à peine intelligibles, réciter des phrases sacramentelles qui n'offraient plus de sens. Les patriciens sont jurisconsultes, et leur rigueur pédante s'applique à la stricte conservation des vieux textes. « Dans tout le droit civil, dit Cicéron, ils ont abandonné l'équité pour ne s'attacher qu'aux mots. Après tant d'années, ils n'ont pu encore décider s'il faut dire après-demain ou dans trois jours, le juge ou l'arbitre, l'affaire ou le procès. » Ils accrurent même volontairement l'obscurité que le cours du temps répandait autour des textes primitifs, compliquant ce qui était simple, embrouillant par mille subtilités ce qui était clair, hérissant le tout d'inextricables difficultés. Ce beau travail tournait à leur profit : ils égaraient les plaideurs en toute sorte de détours, les enveloppaient dans les filets de la procédure, et, selon l'expression de Cicéron, les prenaient avec des syllabes, comme on prend les oiseaux à la glu et au trébuchet.

Les plaideurs eux-mêmes ne se plaignaient pas de tout ce formalisme ; ils espéraient y trouver leur compte. Ils s'attachaient à la poursuite de leur droit, du droit strict, non de celui qui repose sur la justice, mais de celui qui se fait une arme de la légalité. Leur grande étude était d'enfreindre la justice en s'abritant sous la légalité, de ruser avec la loi, d'en frauder l'esprit par le respect de la lettre, de l'éluder

1. Il serait facile de citer d'autres exemples. Ainsi, dans le vieux droit, une servitude ne peut être établie à terme ou sous condition. Pourquoi? Parce que la servitude est une *qualité* du fonds. Or une qualité est inséparable de son objet ; donc, elle ne peut subir d'autres vicissitudes que l'objet même, ni cesser tant qu'il demeure dans le même état. — Voyez aussi les conséquences ridicules tirées du principe : *adoptio naturam imitatur*.

par des fictions. Les mystères de la procédure plaisaient à l'envieuse rapacité des Romains, aussi ardents à se dépouiller les uns les autres qu'à dépouiller les peuples étrangers. La moitié de leur vie se passait dans la chicane.

Malgré la bassesse de ces instincts, leurs habitudes de domination domestique leur inspiraient un genre d'hypocrisie particulier, l'hypocrisie de la gravité. En latin *gravitas* signifie *lourdeur* ; cette lourdeur leur paraissait la plus belle apparence qu'un homme pût se donner. On les a crus austères parce qu'ils étaient pesants. Tous se composent un air grave, une épaisse majesté, au Forum, au sénat, dans les camps. C'est un vrai Romain que ce Salluste dont la vie était désordonnée et les écrits pleins de maximes rigides. Cette affectation publique recouvrant la dépravation privée se retrouve chez tous les Romains, sans excepter Caton l'Ancien.

Le Romain le plus honnête, l'homme en qui ses propres concitoyens ont reconnu et célébré le type le plus pur, le plus exact du caractère romain, c'est le vieux Caton. Sa vertu consistait à porter plus loin que ses concitoyens leurs défauts et leurs vices ; il fut plus Romain que les autres ; de là les louanges dont les Romains l'ont comblé. Admironz le vieux Caton, et jugeons ses compatriotes d'après le modèle qu'ils ont eux-mêmes désigné.

Les Romains étaient plaideurs ; Caton le fut à outrance, jusqu'à entrer, quand il était de loisir, dans les procès d'autrui. Il se constitua l'accusateur public, l'accusateur universel. Quiconque poursuivait quelqu'un en justice pouvait compter sur son appui ; il aggravait l'attaque par le poids de son nom et de sa parole. Peu lui importait de se contredire : si Fulvius Nobilior emmène en Étolie cet Ennius que Caton lui-même avait amené à Rome, Caton le lui reproche comme une honte. Cet homme hargneux savait pourtant dissimuler ; quelquefois, alliant la prudence à la méchanceté, il suscitait un accusateur et se tenait caché derrière lui.

Il ne put vivre en paix avec personne. Questeur de Scipion, il se prit de querelle avec lui, et lui garda une haine âpre, violente, sans trêve ni merci. « Il avait coutume, dit Tite-Live, d'aboyer après sa grandeur. » Sans cesse il soulève contre Scipion des inimitiés et des accusations. Il le poursuit même sur ses parents, et, devenu censeur, dégrade Lucius Scipion l'Asiatique. La mort de l'Africain n'arrêta pas sa rage ; sans respect pour cette illustre existence, obscurément terminée dans les tristesses d'un exil volontaire, il ameuté contre lui

des accusateurs posthumes et obtient une condamnation d'outre-tombe. Il s'acharne sur un sépulcre.

L'intrigue, la trahison sont ses armes. Ambitionnant la censure pour frapper sur les nobles, c'est parmi les nobles qu'il cherche des partisans. Il a pour compétiteur un plébéien comme lui, un général victorieux, honoré du triomphe, auprès duquel il a servi comme lieutenant; cependant il accuse son ancien général, ce qui, selon les Romains, était une impiété, un parjure; mais tout lui était bon pour devenir censeur.

Comme tous les Romains, il était rempli de l'estime de soi-même. « Il n'attendait pas, dit Apulée, que les autres dissent du bien de lui. » Quand on reprochait à un autre quelque action méprisable : « Est-ce donc un Caton ? » disait-il. C'était le propre des Romains de professer pour eux-mêmes une profonde admiration, et de ne découvrir dans leurs consciences que des vertus.

La pauvreté dont Caton faisait ostentation n'était que l'avarice, l'avarice la plus sordide. Son patrimoine était assez considérable pour lui assurer le bien-être. S'il vivait chichement, s'il partageait le travail de ses esclaves, leurs repas, leur boisson, c'était pour attacher deux bras de plus à la besogne, exercer une surveillance plus rapprochée, épargner la dépense et accroître sa richesse. Il n'y avait là aucun sentiment de l'égalité humaine. Les esclaves n'étaient pour lui que des bêtes de somme; il les achetait robustes, et quand le travail et l'âge les avaient exténués, on sait qu'il les vendait pêle-mêle avec ses vieilles ferrailles. Sa politique privée s'appliquait à jeter entre eux des dissensions, de peur que leur accord ne les réunît contre ses intérêts. En homme qui ne dédaigne aucun profit, il prélevait une redevance pécuniaire sur leurs amours; leurs caresses étaient tarifées à son bénéfice, et avec le revenu de ce honteux impôt, il se livrait à l'ivrognerie. Jugez par là, quand vous dites de quelqu'un : « C'est un Caton, » la valeur du compliment.

L'agriculture était-elle, pour cet austère agriculteur, la saine et forte occupation d'une vie simple? Ce n'était qu'une source de gain. Bientôt cette source lui paraissant trop peu abondante pour sa soif, il l'abandonna et en chercha d'autres où puiser de plus larges profits. Il spécula sur les terrains, il construisit des bains, sorte d'établissements qui, chez les Romains, comme on sait, n'étaient pas des asiles de la chasteté. Il déclama contre l'usure, la flétrit par d'énergiques invectives, et la pratiqua sans vergogne. Il la pratiqua avec une avi-

dité, une dureté extraordinaires; il fit même l'usure maritime, laissée d'ordinaire aux usuriers les plus éhontés, mais la plus lucrative. Et le jugement des Romains fut qu'il était d'une probité rigide, *rigidæ innocentiae*.

Voilà le plébéen modèle; le patricien vaut-il mieux? Les terres conquises étaient divisées en deux lots: les unes se vendaient au profit de l'État, les autres étaient distribuées aux citoyens pauvres, à charge de redevance. Non contents des premières, qu'ils étaient presque seuls en état d'acquérir, les patriciens trouvent moyen de s'emparer des autres, et de s'attribuer, aux dépens du peuple, la plus grande part des profits de la guerre. Le nombre croissant des esclaves retire le travail aux plébéiens, et l'usure achève de les ruiner.

Aussi la plèbe est-elle en insurrection perpétuelle contre les patriciens. Le sénat, pour faire diversion, allume sans cesse de nouvelles guerres. Quand l'ennemi est aux portes, on fait à la plèbe les plus belles promesses pour la décider à s'armer, et l'on se hâte, l'ennemi repoussé, de ne point les tenir. Quand les sénatus-consultes arrachés par les séditions du peuple déplaisaient au patriciat, les consuls les altéraient peu à peu, et même les supprimaient; si bien que le peuple réclama, comme garantie, que la garde en fût confiée aux édiles, magistrats plébéiens, et que les textes fussent déposés dans le temple de Cérès.

Jamais noblesse n'eut plus d'orgueil, jamais aristocratie n'eut de privilèges plus insultants pour le peuple. Les patriciens avaient seuls le droit de participer aux cérémonies du culte; chose qu'on n'a vue nulle part ailleurs, les plébéiens étaient exclus de la religion comme indignes. Quand ils demandèrent la communauté de mariage entre les deux ordres, les patriciens se récrièrent contre une promiscuité sacrilège qui mêlerait deux classes si distinctes, l'une admise aux actes religieux, l'autre privée de cette participation. Quand les plébéiens demandèrent l'accès du consulat, les patriciens leur opposèrent la même incapacité. Le consul ne pouvait livrer bataille sans prendre les auspices, et un plébéen n'avait pas le droit de les prendre. Quand le premier consul plébéen fut battu, les patriciens eurent des transports de joie: c'étaient les dieux qui vengeaient les auspices profanés.

Les principaux patriciens, les Coriolan, les Appius Claudius traitèrent le peuple avec une dureté impérieuse, une cruauté inouïe. Après une terrible famine, de grandes quantités de blé arrivent enfin

de Sicile. Coriolan demande qu'il soit vendu à haut prix ; tous les indigents de la république seraient morts de faim, mais le peuple eût été dompté.

C'est la triste gloire des nobles romains d'avoir mis en honneur, comme moyen de gouvernement, l'assassinat politique. Le fer les débarrasse des protecteurs du peuple, quand ils deviennent redoutables, ces protecteurs fussent-ils des patriciens. Si Spurius Cassius, pris de commisération pour d'insupportables misères, demande que le territoire confisqué aux Herniques soit distribué aux indigents et que les terres de conquête soient restituées à la plèbe, les patriciens le font condamner à mort. Si un tribun accuse, à leur sortie de charge, les consuls L. Furius et M. Manlius, il est, dans la nuit qui précède le jour du jugement, étranglé dans son lit. Si Spurius Maelius consacre sa fortune, pendant une disette, à des achats de blé sur les marchés voisins et au soulagement du peuple, Servilius Ahala le perce de son épée. Si Tibérius Gracchus demande des terres pour les plébéiens, Scipion Nasica, son parent et souverain pontife, se jette sur lui, et une poignée de nobles le massacre dans le Capitole. Si Caius reprend l'œuvre interrompue de son frère, le consul Opimius l'assaille avec une troupe d'archers crétois, et Caius se fait tuer par un esclave pour échapper à ses coups. Enfin Brutus tue César, et presque tous les empereurs romains périssent assassinés. L'assassinat est de tous les temps ; mais, dans l'ordre politique, les patriciens en ont loué, célébré la pratique, et les échos du sénat étaient sans cesse fatigués de l'éloge des Servilius Ahala, des Scipion Nasica. Ce n'était même pas pour eux une mesure d'exception, mais un moyen de gouvernement, une inspiration du patriotisme. Si trop souvent de pareils crimes ont troublé les sociétés modernes, s'ils sont venus jusque dans notre temps nous faire horreur à nous-mêmes, une forte part de responsabilité en revient aux patriciens de Rome. Elle leur appartient justement. Ils ont montré l'exemple, donné le précepte, et leur admiration, qui transformait des assassins en héros, a transformé quelquefois des héros même en assassins.

La même cupidité qui armait les Romains contre le monde entier excitait les plébéiens contre le patriciat. Leurs tribuns soulevaient des questions d'égalité politique et civile, ils cherchaient à étendre leurs droits, à leur inspirer l'ambition de grandir comme citoyens ; mais ils sont presque toujours, sur les questions de dignité populaire, abandonnés par la plèbe. Les plébéiens peuvent crier, avec le tribun

qui les échauffe, que les magistratures politiques doivent être communes aux deux ordres; mais que les patriciens leur montrent une ville à saccager, un territoire à conquérir, ils se réconcilient pour la curée. D'autres fois, que les patriciens les allèchent par quelque aumône ou quelque promesse, ils laisseront condamner leurs défenseurs. Les tribuns sont obligés, pour faire aboutir leurs réformes politiques, de les lier indissolublement à d'autres demandes, qui flattent les instincts cupides de la plèbe. Et si même les réformes sont obtenues, la plèbe néglige de les appliquer. Ce n'est pas là ce qui lui tient au cœur; ce qui la remue véritablement, c'est la remise des dettes, les violences des créanciers contre le débiteur, car elle se compose de débiteurs, et de débiteurs insolvables; ce sont les lois agraires, qui font espérer à chacun un morceau de champ, ce sont enfin des intérêts matériels, pressants et dignes de soulagement sans doute, mais qui ont seuls le privilège de l'animer. Ces grands débats qui, dans Tite-Live, s'élèvent à de nobles hauteurs, n'étaient en réalité que la lutte de la richesse oppressive et de la pauvreté envieuse. Voyez à quoi ils aboutissent. Ils brisent la constitution des deux ordres, et changent le caractère de l'aristocratie. Au patriciat et à la plèbe ils substituent une autre division, celle des riches et des pauvres, dont la réciproque avidité fait tomber la république.

Y chercherons-nous quelques aspirations vers la liberté, quelque goût de la liberté civile et politique? Ce serait peine perdue. Si quelque chose a complètement manqué aux Romains, si quelque chose est resté en dehors de leur intelligence, c'est le sentiment de la liberté. Ils n'y voient que l'indépendance nationale; mais pour la liberté intérieure, la liberté du citoyen au sein de la cité, l'initiative laissée aux actes de chacun, et le champ plus ou moins étendu accordé à son activité personnelle, ils n'en ont pas même l'idée. Non-seulement le commerce, l'industrie et un grand nombre de professions sont gênés ou flétris par la loi; mais les moindres actes de la vie privée sont contrôlés, surveillés et jugés. Les Romains, peu inventeurs de leur nature, le furent une fois cependant : ils ont imaginé, établi la censure.

Véritables inquisiteurs, les censeurs jettent des regards scrutateurs sur le foyer domestique, examinent les faits et gestes de chacun, se rendent compte de l'emploi qu'il fait de son bien, et, sous couleur de défendre les mœurs, infligent à qui bon leur semble des châtimens arbitraires. A tel qui leur déplaît, ils doubleront ou tri-

pleront la somme de ses contributions; s'il est sénateur, ils le chasseront du sénat; s'il est chevalier, ils lui ôtent le cheval et l'anneau; eût-il été consul, ils le privent de ses privilèges de citoyen, lui enlèvent le droit de suffrage, le dégradent de sa tribu. Aucune barrière légale n'arrête leurs caprices; ils ne doivent aucun compte de leurs décisions; tout le monde est à leur merci et personne ne peut réclamer. On ne peut remuer sans qu'ils regardent où l'on va; on ne peut agir sans s'exposer à leurs rigueurs; celui même qui reste immobile n'est pas en sûreté contre leurs fantaisies. Les commencements d'une institution valent souvent mieux qu'elle-même, et en dissimulent le vice : la censure parut d'abord sauvegarder par ses arrêts la morale publique; mais bientôt elle devint arbitraire, et finit par servir d'instrument au parti vainqueur pour ses passions, ses vengeances, ses représailles. C'était la conséquence inévitable de son principe qui appelait sur toutes choses l'intervention de l'autorité. Voilà jusqu'où s'est élevé, chez les Romains, le respect de la liberté individuelle; voilà leur création la plus originale.

Partout le despotisme et l'arbitraire; despotisme du père sur la famille, du maître sur l'esclave, du riche sur le pauvre, du censeur sur le citoyen. Dans la politique étrangère, ce sera encore le despotisme, avec la ruse pour instrument. C'est ici qu'apparaît ce sénat tant admiré, cette assemblée de rois qui a donné à Rome le sceptre de l'univers. Il a eu sans doute le mérite d'être constant dans ses règles de conduite, de se conformer aux traditions des ancêtres, de donner à ses projets ambitieux une suite continue, un enchaînement rigoureux. Mais quelles étaient ces règles? La cruauté, la mauvaise foi, l'hypocrisie, l'asservissement des alliés, la destruction universelle. En ce genre, ils sont parvenus à une véritable science, qui par malheur n'est pas morte avec eux; on en retrouve les éléments dans les doctrines de Machiavel.

Ils font parade de générosité, et la générosité est toujours du côté de leurs ennemis.

Les chefs vaincus sont traînés derrière le char du triomphateur. Quand le char s'avance vers le Capitole, ils sont jetés en prison et immédiatement massacrés. « Un même jour, dit élégamment Cicéron, met fin au commandement des généraux vainqueurs et à la vie des généraux vaincus. »

Quand Pontius, qui pouvait exterminer l'armée romaine, se contente de la faire passer sous les Fourches Caudines, et la renvoie saine et

sauve sur la seule promesse qu'elle ne combattra plus contre ses compatriotes, le sénat désavoue le traité, livre aux Samnites le consul qui l'a ratifié, mais il garde les soldats. Le consul frappa le fécial en lui disant : « Maintenant je suis Samnite ; par cette insulte, je viole le droit des gens ; les Romains ont donc un juste sujet de recommencer la guerre. » C'est par ces misérables subterfuges qu'étaient éludées les conventions les plus sacrées. Pontius, avec une indignation dédaigneuse, refusa de prendre les victimes que lui offrait la déloyauté romaine ; plus tard, il fut fait prisonnier, et, après la cérémonie triomphale, les Romains reconnaissants lui firent trancher la tête.

Quelques Mamertins, véritables brigands, complices de ces légionnaires de Rhégium que la république venait de punir sévèrement, demandent à Rome des secours contre les Carthaginois. Le sénat, n'osant pas donner un consentement aussi scandaleux, s'en réfère au peuple, qui décide qu'on secourra les Mamertins. — « Athéniens, disait Aristide, le projet de Thémistocle vous apporterait de grands avantages, mais il est contraire aux règles de la justice. » Et les Athéniens, sans la connaître, rejetaient la proposition.

Des mercenaires se révoltent en Sardaigne contre les Carthaginois et appellent les Romains à leur aide. Ceux-ci, en pleine paix, se déclarent tout à coup leurs protecteurs, et, pour cette belle action, se font payer par les Carthaginois 1,200 talents.

On sait que leur haine, poursuivant jusqu'en Asie Annibal, exilé et impuissant, le força de s'empoisonner.

Après la seconde guerre punique, Carthage avait été réduite à l'impuissance. Cinquante ans après, le sénat décide sa ruine, pour cette importante raison que le pays produit de belles figues. La vue de ces figues, rapportées par Caton, mit fin, comme on sait, à ses hésitations. Tout genre de prospérité chez les autres peuples était odieux aux Romains. Les malheureux Carthaginois offrent de se rendre, on leur refuse la faveur d'une capitulation. On exige d'eux trois cents otages : à ce prix, disait-on, ils garderaient la liberté, leur territoire et leurs lois. Un peu après, on exige encore la livraison de leurs armes et de toutes leurs machines de guerre. Ainsi privés de tout moyen de défense, on leur signifie que la ville va être détruite. Réduits au désespoir, les Carthaginois déployèrent plus de courage que les Romains après Cannes. Les Romains flétrissaient la foi punique : mais que dire de la foi romaine ? L'estimable Caton, dont nous avons vu la probité et la loyauté à l'égard de ses concitoyens, professait

que toute iniquité est honorable quand elle est utile à la patrie.

C'est en Espagne surtout que la foi romaine se donne carrière. Marcellus y avait établi la paix; Licinius Lucullus, en qui la pauvreté excite le goût du pillage, attaque les Vaccéens, sans offense, sans prétexte, en vrai brigand. La ville de Cauca se rend, livre des otages, paye une contribution, reçoit garnison romaine et se croit sauve après cette dure soumission. Le consul y fait pénétrer deux mille hommes; toute l'armée suit, et les vingt mille habitants, malgré la capitulation, sont égorgés jusqu'au dernier.

Le préteur Galba offre aux Lusitaniens l'amitié des Romains et des terres, les divise en trois groupes, se fait remettre leurs armes, inutilles, dit-il, pour labourer, les enferme en des enclos et les massacre au nombre de trente mille.

Viriathe, après douze ans de guerre et de nombreuses victoires, pouvant détruire l'armée romaine engagée dans des montagnes et des précipices, demande à Rome son amitié. Le sénat et le peuple confirment cette paix inespérée. L'année suivante cependant, Cépion, sans prétexte, sans déclaration de guerre, surprend Viriathe, qui n'est pas sur ses gardes parce qu'il se fie sur la loyauté romaine, et le sénat approuve cette trahison. Cépion fait mine d'entamer des négociations pour la paix, corrompt les ambassadeurs de Viriathe et le fait assassiner dans son lit. Voilà qui est plus sûr que l'anecdote de Fabricius rejetant les offres homicides du médecin de Pyrrhus.

Pompeïus conclut une paix avec les Numantins, qui lui donnent des otages et de l'argent; puis il nie le traité. Son successeur, plus honnête, ne croit pas à ses dénégations et porte l'affaire au sénat, lequel décide qu'il n'y a pas eu de traité.

L'année suivante, l'armée romaine allait périr dans les défilés, et les Espagnols, si indignement trompés, n'étaient pas d'humeur à l'être encore; mais la probité de Tibérius Gracchus les rassura; ils traitèrent avec lui. Ainsi furent sauvés vingt mille Romains. Le sénat désavoue le traité, garde les vingt mille soldats et livre le consul aux Numantins, qui, à l'exemple des Samnites, le renvoient. Partout éclate le même contraste : générosité de la part des ennemis de Rome, déloyauté de la part des Romains. Quand Jugurtha laisse aller, sur la foi d'un traité, l'armée romaine qu'il tenait enfermée, on renvoie contre lui ces mêmes troupes qu'il a épargnées. Un général, dont l'armée était près de périr, concluait une paix qui n'était pas ratifiée par le sénat, et l'armée ainsi conservée continuait la guerre. Qui peut

dire que Rome aurait triomphé de l'univers, si elle avait partout rencontré des ennemis impitoyables et perfides comme elle ? C'est à ses parjures qu'elle a dû ses victoires.

L'interprétation des clauses des traités était arbitraire, et le sénat jouait sur les mots avec une intrépidité de mauvaise foi qui surpasse toute imagination. A propos de Carthage, il prétendit avoir promis de sauver la cité, non la ville.

C'est à eux que l'on doit ce grand précepte politique d'où sont sortis tant de guerres et de malheurs : diviser pour régner. Ils se servent des Étoliens pour vaincre Antiochus ; Antiochus vaincu, ils anéantissent les Étoliens. Quand ils proclamèrent la liberté de la Grèce, les Grecs crédules poussèrent des cris de joie ; mais leurs soi-disant libérateurs, faisant de toutes leurs villes autant de petites républiques séparées, intervenant dans leurs démêlés, affaiblirent les unes, pesèrent sur les autres, et les dominèrent toutes. Puis, dans chaque ville, ils suscitèrent une faction romaine qu'ils appuyaient pour écraser le parti national. La ligue achéenne fit espérer un moment une tardive résurrection de la Grèce ; mais les Romains forcèrent quelques cités à se détacher de la confédération, la minèrent par leurs intrigues, la divisèrent en deux factions, et neutralisèrent ses forces en équilibrant les rivalités.

Quand deux princes du même sang se disputaient une couronne, ils la partageaient entre eux ou se déclaraient partisans du plus faible pour être ses tuteurs, c'est-à-dire ses maîtres. Quand ils faisaient la paix avec un prince, ils retenaient comme otage son frère ou son fils, le lui opposaient comme rival, et fomentaient ainsi les révoltes des peuples. Quelquefois, ils envoyaient un ambassadeur avec charge de provoquer par son attitude insolente de fières réponses, qu'ils se réservaient de punir par la conquête et l'extermination.

Si habile qu'elle fût, cette politique est odieuse. Et si peut-être elle ne soulève pas tout d'abord notre aversion, c'est que l'exemple des Romains nous a familiarisés avec elle. Leur conduite fondée sur la ruine de leurs voisins a trouvé tant d'imitateurs que nous n'en sentons pas vivement l'infamie. En politique, leurs leçons ont perverti notre sens moral.

Ce qui du moins doit nous révolter, c'est leur hypocrisie. Ils allaient débitant de belles maximes, protestant de leur probité, en donnant même à propos des preuves très-éclatantes, et imposant sournoisement aux peuples, avec des airs de générosité, de ruineuses con-

ditions. Ils garrotaient le monde en lui criant qu'il était libre.

Cependant, quand les détours étaient superflus, ils savaient les supprimer. Quelquefois ils volaient franchement. Lorsqu'un prince s'était épuisé à faire une conquête, un ambassadeur romain venait la lui prendre des mains. S'ils ne pouvaient inventer de prétexte de guerre contre une nation au moment qui leur paraissait propice, ils distribuaient ses terres au peuple, sans autre forme de procès. Ainsi furent distribuées quelques terres du Picenum. La nation dépouillée se soulevait, et elle était subjuguée. D'autres fois, ils supposaient des testaments, et, par ces mensonges, ils s'emparèrent impudemment de la Bithynie, de Pergame, de l'Asie Mineure, de la Libye, de l'Égypte.

La seule doctrine qu'ils pratiquent, c'est la morale de l'intérêt. Quant à la morale du juste et du bien, ils en ont si peu conscience, avant que la philosophie grecque vienne la leur enseigner, que chez eux la religion, qui en est partout la protectrice et la gardienne, y reste absolument étrangère. En Grèce, honorer les dieux voulait dire : pratiquer la vertu. A Rome, rien de pareil. Ni dogme, ni morale, c'est le caractère singulier de la religion romaine, bien digne d'un tel peuple. Des prescriptions et non des préceptes, des superstitions et non des doctrines. Tout se réduit à certaines cérémonies dont l'accomplissement ponctuel doit éloigner un malheur ou attirer un bienfait des dieux. Le formalisme du culte servait à contenir les plébéiens, comme le formalisme du droit. Chez les autres peuples, la superstition a du moins son côté poétique; elle naît de l'imagination, de la croyance au surnaturel, d'un souvenir, d'une observation; ses absurdités ont un sens. Ne pas vouloir combattre avant la nouvelle lune, c'est croire à une influence mystérieuse des phénomènes célestes sur les actions humaines, c'est une ébauche d'un vague spiritualisme. Craindre d'être treize à table, ou de voyager un vendredi, c'est se rappeler des événements importants pour la religion, la sainte Cène et la mort de Jésus-Christ. Mais un clou planté dans un mur ou des joueurs de flûte appelés d'Étrurie pour conjurer la peste, et mille autres stupidités aussi puériles, font bien voir la grossièreté d'un peuple hébété par le matérialisme.

L'énormité des avantages matériels qu'il s'appropriait par la ruse et la brutalité n'élargit pas ses idées; il ne lui inspira d'autre sentiment qu'un orgueil lourd, insultant, énorme. L'insolence des patriciens à l'égard de la plèbe reparait chez tous les Romains à l'égard

des autres peuples, qu'ils écrasaient d'un mot : *Civis romanus sum*. Acquérir avait été leur but, commander fut leur joie. On appelle cela la grandeur romaine.

Dans leur histoire, dans leur vie publique et privée, dans leur politique, dans leur législation, on ne trouve que l'égoïsme. On le voit poindre déjà, comme l'a fait judicieusement remarquer ici même M. Saint-Marc-Girardin, dans leur prétendu fondateur, dans le héros de leur poëme national, dans Énée. Quand sa patrie s'écroule dans les flammes, il l'abandonne; il abandonne Didon dont il avait, sinon provoqué, du moins accepté l'amour; il recherche la main de Lavinie, sans même l'avoir vue, parce qu'elle a un royaume pour dot. Il est vrai que les dieux eux-mêmes l'invitent à tenir cette conduite intéressée, mais les dieux n'ont jamais donné à ses descendants que des conseils de ce genre.

Le droit civil n'est fait que pour eux; ceux qui ne sont pas Romains sont en dehors de la loi. A peine suit-on à leur égard, et par condescendance, quelques règles du droit des gens. Les sujets de Rome ne sont propriétaires de rien; légalement, la propriété de leurs biens appartient aux Romains, ils n'en sont que les possesseurs, et, pour ainsi dire, les usufruitiers perpétuels. Rome ne leur accorde même pas les honneurs d'une législation.

Le même mot signifie à la fois *étranger* et *ennemi*. Par sa langue même, Rome se constitue dès l'origine l'ennemie du genre humain. Elle n'a jamais été autre chose. Pour elle, toute nation est une proie, tout ce que les autres ont créé, acquis, inventé, l'occasion d'un vol à main armée, les peuples alliés ou sujets une pâture à sa cupidité. Elle a vaincu l'univers, elle en a tiré des esclaves par la guerre, des richesses par le pillage, des revenus par les impôts, elle l'a épuisé; ses armes ont partout anéanti la population libre, et des esclaves seuls habitent les campagnes désertes. Ce n'était pas encore assez. Pour s'assurer sur tant de nationalités opprimées une domination tranquille et définitive, elle les détruit. Elle avait fait des ruines; elle fait des décombres. Partout les Romains arrêtent la vie, l'intelligence, partout ils répandent la désolation, la stérilité, le vide, le néant. *Solitudinem faciunt*. La paix romaine, c'est la mort.

Avant même la fondation de Rome, l'Italie avait déjà sa civilisation particulière. Un grand nombre de petites nations actives et industrieuses se partageaient son territoire. Les Étrusques étaient des artistes habiles, les Sabins de vigoureux laboureurs. La Grande-

Grèce et la Sicile, tout imprégnées d'esprit grec, se livraient aux arts et aux sciences, enfantaient des Pythagore et plus tard des Archimède, et apportaient leur part à ce développement de la pensée humaine qui fait la gloire de la Grèce. Les peuplades du nord de l'Italie étaient rudes, mais laborieuses; celles du midi étaient molles, mais instruites et éclairées. Chacune avait son caractère et ses lois, mais entre elles naissaient des rudiments de commerce que la configuration du pays, les besoins croissants, le voisinage, ne pouvaient que féconder. Déjà des confédérations se réunissaient par des liens solides; les relations pacifiques entre les Étrusques ingénieux et les Sabins agriculteurs, entre les montagnards du Samnium et les voluptueux Tarentins, devaient amener une fusion heureuse qui eût répandu dans le midi un peu de la vigueur du nord et dans le nord quelque chose de l'élégance du midi. De même la Grèce, à son origine, était divisée en nombreuses peuplades de races différentes, venues de tous côtés, de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et de ces combinaisons est sorti son mouvement, sa variété, sa beauté. L'Italie avait reçu des peuplades asiatiques, grecques, gauloises, et possédait un fonds de population énergique. La même cause n'eût pas produit de moins heureux effets : une Grèce nouvelle se fût élevée; née plus tard, elle eût poussé plus loin que la première les sciences, les arts, la philosophie, le commerce, l'industrie. Toutes les facultés de l'homme se fussent épanouies sous ce beau ciel; mais Rome dessécha tout.

Les confédérations furent brisées; les Samnites, les Étrusques périrent jusqu'au dernier. Les Italiens épuisent le sang de leurs veines pour ajouter de nouvelles conquêtes aux conquêtes de Rome, et le travail de leurs bras pour assouvir son insatiable avarice. Tout ce qu'ils peuvent obtenir, en levant les armes contre son injustice, ce sont, après leur défaite, quelques misérables concessions, quelques semblants de droits civiques. Bientôt l'Italie n'a plus à montrer que d'immenses prairies, impuissantes à nourrir ses habitants, de vastes domaines qui étendent la solitude en ces plaines où régnait, avant les Romains, la féconde animation du travail. Ses habitants, clair-semés, énervés, sont misérables et indolents; l'Italie est dans Rome, et Rome est son tombeau. Cette belle race est dégénérée et flétrie; on sait ce qu'il a fallu d'invasions barbares, de torrents septentrionaux, de longues et sanglantes agitations pour rendre des habitants à cette riche contrée, y provoquer une vie nouvelle, un réveil de l'intelligence, de la poésie, de la pensée et des arts, écrasés sous le joug romain. Ce réveil

même a été aussi court que glorieux, la pierre du sépulcre est retombée, et aujourd'hui même, quinze siècles après la chute de l'empire romain, la résurrection de l'Italie n'est encore qu'une espérance.

Les Carthaginois étaient bien supérieurs aux Romains. Venus de Tyr, héritiers de ces Phéniciens, qui, avec la même hardiesse, la même ardeur d'investigation que les Vasco de Gama et les Magellan, avaient découvert et exploré le monde circum-méditerranéen, ils étaient grands navigateurs et habiles commerçants. La construction des vaisseaux, l'astronomie, la géographie, les arts mécaniques, l'industrie manufacturière, les échanges internationaux faisaient entre leurs mains des progrès considérables. Ils honoraient l'agriculture et s'y connaissaient si bien que les Romains firent traduire les traités agronomiques de Magon, et que l'Afrique, défrichée par eux, fut, après leur chute, le grenier de l'Italie. Ils pratiquaient les arts : leurs temples, leurs palais, leurs édifices étaient d'une remarquable architecture, et la sculpture taillait des ornements pour leurs vaisseaux. La statue d'un dieu carthaginois, portée à Rome, parut si belle qu'on lui accorda une place d'honneur en face de l'Hippodrome. Pour la littérature, comment en juger ? Les Romains, sauf les ouvrages de Magon, détruisirent tous leurs livres ou les disséminèrent parmi les tribus barbares de l'Afrique. Mais nous savons qu'ils possédaient des bibliothèques et que l'histoire comptait chez eux des écrivains renommés.

Leur constitution politique a mérité les éloges d'Aristote. Si deux partis rivaux et violents ont divisé Carthage en face de Rome, si le parti de la paix, à qui l'événement semble avoir donné raison, a eu le tort cependant de précipiter la chute de la ville en refusant de s'associer aux succès du parti contraire, remarquons du moins que tandis qu'à Rome il n'y avait jamais que le parti de la guerre, de la guerre pour le pillage, l'asservissement et la ruine, à Carthage il existait déjà un grand parti de la paix, de la paix pour le commerce, l'industrie et les conquêtes fécondes ; rendons justice à une république où l'on comprenait que les bienfaits de la paix sont préférables aux chances de la guerre, que les peuples ne sont pas faits pour se combattre, mais pour accroître mutuellement leur prospérité par la réciprocité des services. Cette idée est toute moderne : serons-nous un crime aux sénateurs carthaginois de l'avoir conçue trop tôt ?

Trois ports se répondaient sur les côtes de la Méditerranée : Car-

thage, Alexandrie et Marseille. Supposez Rome étouffée dans son berceau, ces trois ports eussent servi de foyers à l'activité européenne. L'échange des productions et des idées aurait sans doute ravivé les populations orientales, civilisé celles d'Italie et d'Espagne; il aurait certainement alimenté et excité le travail, qui serait allé s'ennoblissant avec les progrès des sciences, des arts manuels et les découvertes de l'industrie. Le travail aurait sauvé le monde antique, qui est mort pour l'avoir laissé écraser sous l'oppression romaine, pour l'avoir méprisé et abandonné. La chute de Carthage a été un désastre pour le monde.

Rome était si bien l'ennemie du commerce comme du reste, que, mise en possession par la ruine de Carthage d'une flotte de sept cents vaisseaux, elle n'en sut rien faire que la brûler. Cette Afrique si prospère fut ruinée. Elle devint un marché d'esclaves, une ménagerie de bêtes féroces pour le cirque. L'avidité romaine ravagea ces plaines fertiles et n'y laissa que la désolation; les pirates remplacèrent les agriculteurs. Quelques routes stratégiques, et quelques municipes peuplés de fonctionnaires, au milieu d'une incurable stérilité : à cet aspect vous reconnaissez une province romaine.

Que dire de la Grèce? Ah! sans doute, la Grèce était dégénérée quand Rome l'envahit. Elle était du moins épuisée par son double effort, d'abord pour constituer son unité, puis pour se répandre en Asie et en Égypte. La chute du système fédératif n'avait pu se faire, comme toute rupture, sans un grand affaissement; cette expansion au dehors, trop rapide, n'avait pu se faire, comme toute dissémination, qu'aux dépens de la solidité. C'était une crise, un état de transition que traversait la Grèce : mais peut-on dire que l'admirable développement de ses doctrines philosophiques, ses remarquables progrès dans les sciences, la multiplicité de ses rapports internationaux ne devaient pas produire une renaissance, je ne sais laquelle, mais une renaissance féconde, une civilisation analogue à celle qui fait l'orgueil des nations modernes? La vie ancienne s'y était éteinte, mais une vie nouvelle s'élaborait au sein d'un moyen âge particulier et d'une confusion passagère, où tout se dissolvait pour de nouvelles combinaisons. Il y avait, il y eut encore quelque temps après la conquête romaine un si vif et si grand mouvement d'idées, de recherches, d'études scientifiques, que celui-là se moquerait de l'humanité qui prétendrait que ces semences n'auraient pas levé, et qu'une si active culture n'aurait pas pu faire mûrir de beaux fruits. Il y avait

de la vie dans cette rénovation laborieuse, du mouvement dans cet écroulement, des racines prêtes à pousser dans ces ruineuses fondations. Cette vie, ce mouvement, Rome l'arrêta : ce fut son plus grand crime de lèse-humanité.

Paul-Émile fait vendre comme esclaves cent cinquante mille citoyens ; Métellus et Silanus ravagent la Macédoine ; Mummius emporte à Rome Corinthe captive ; Sylla renverse Athènes et Delphes. Les îles mêmes ne sont pas épargnées : Rhodes, Chypre, la Crète sont anéanties. Que devient, sous la main de cette Rome qui s'est déclarée sa protectrice, qui est, malgré elle, par l'ascendant du génie, son élève, la patrie des arts, des lettres et des sciences ? une arène sans cesse foulée par les pas dévastateurs des armées triumvirales, un champ de carnage où la guerre civile déchire l'univers. Soumise par Rome, la Grèce meurt ; ses cités ne sont que ruines ; ses arts se taisent, la littérature déchoit, les sciences s'endorment. Viennent les barbares, viennent les Turcs, ils trouveront leur besogne faite d'avance ; plus rien à piller, rien à détruire : les Romains ont passé là !

L'Asie Mineure, cette admirable contrée, berceau de la civilisation grecque, cette contrée où se levait le soleil, l'Asie Mineure aux rivages dentelés, aux ports nombreux, aux brillantes cités, aux temples magnifiques, ce pays d'où était sortie, souriante et gracieuse, la langue homérique, ingénieuse et intelligente, la race athénienne ; qui retentissait des accents d'une éloquence abondante et colorée ; ce pays où la sévérité sobre du génie grec se mêlait à l'élégance, à la richesse du génie asiatique ; l'Asie Mineure, longtemps fatiguée par le despotisme persan, semblait se réveiller par l'émulation des petits royaumes nés de l'empire d'Alexandre, quand Rome s'appesantit sur son activité renaissante. Rome la dépouille de la circulation monétaire ; son or, son argent lui sont ravis. Tout est mis à sac, les villes, les temples, les autels. L'Asie Mineure reste nue et inanimée ; ni la translation de l'empire à Constantinople, ni le mouvement des races qui s'opérera dans son sein ne pourront lui rendre la vie. Aujourd'hui des marais pestilentiels ont remplacé ses riches campagnes, et ce beau soleil éclaire des populations hâves et fiévreuses, se consumant sur cette terre que la nature a faite si féconde, que les Romains ont rendue si stérile.

Du moins la Grèce, l'Asie Mineure avaient jeté leur éclat, et des lumières brillantes survivaient à leur splendeur prématurément obscurcie. Mais des nations jeunes et vigoureuses qui se levaient

de l'autre côté de l'Europe furent écrasées dans leur germe, et leur développement ajourné pour longtemps. L'Espagne était bien cultivée, fertile, commerçante; la Bétique communiquait avec Tyr et Carthage; ce pays favorisé du ciel connaissait la double prospérité qui vient de la nature et de l'industrie humaine. Mais il possédait des mines d'or et d'argent, les flots du Tage roulaient des paillettes d'or : Rome l'attaqua avec fureur; les massacres, les ravages furent d'une violence monstrueuse, et quand plus tard les Espagnols exercèrent de si affreuses cruautés contre les naturels du Mexique et du Pérou, ils pouvaient dire que les Romains les avaient traités de même, et pour la même raison, l'amour de l'or. On peut même dire que Rome montra plus d'acharnement au butin, car l'esprit d'indépendance donna au peuple espagnol autant de courage que la cupidité en donnait aux Romains; et peut-être, s'il eût été moins confiant, eût-il, comme un roc inébranlable, brisé tous leurs efforts. Numance résista vingt ans; la conquête de l'Espagne ne s'acheva que sous Auguste, et les mines furent épuisées.

La Gaule, aux idées généreuses, à l'esprit ingénieux et prompt, au caractère hardi et fier, tomba à son tour. Il fallut pour la soumettre un des stratégestes les plus habiles de l'antiquité, et le plus fécond en ressources, César. Il fallut huit campagnes exterminatrices, il fallut la mort d'un million de Gaulois.

L'Espagne et la Gaule se sont relevées; après la chute de Rome, elles se sont ranimées au souffle qui leur venait du Nord. La première est un moment parvenue à la prédominance; la seconde l'a sans cesse briguée et souvent obtenue; mais, en lisant leur histoire, en les considérant même aujourd'hui dans leur état présent, il n'est que trop facile de découvrir les funestes erreurs qu'ont laissées dans leur esprit, les douloureuses épreuves que leur ont préparées les souvenirs de la domination romaine, dont aujourd'hui encore elles ne peuvent se dégager.

Rome, c'est le triomphe de la force et de la perfidie; c'est la ruine de l'agriculture, de l'industrie, du commerce; c'est la destruction de tout ce qui honore la nature humaine, la féconde, l'élève, la charme, l'agrandit; c'est la guerre à l'intelligence. Ne nous méprenons pas sur le caractère barbare, anti-humain de son génie. Il éclate dans sa vraie nature, quand il brûle les bibliothèques, quand les flammes dévorent les livres carthaginois, quand Marc-Antoine incendie la bibliothèque de Pergame, quand César brûle celle d'Alexandrie

quelques siècles avant Omar, quand Sylla met le feu aux principaux édifices du Pirée.

Ce qui révolte chez les Romains, c'est la foi dans la violence, la persévérance dans le despotisme, la haine de l'humanité, l'orgueil de la brutalité. Du premier jour, ils comptent soumettre chaque peuple tour à tour, et ces nations plus ou moins heureuses, les unes adonnées aux travaux de la terre, comme l'Italie du Nord, religieuses et déjà élégantes, comme les Étrusques :

Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage,

les autres, commerçantes comme Carthage, fières et indépendantes comme les Espagnols et les Gaulois, institutrices du genre humain en éloquence, en philosophie, en poésie, dans les arts et les sciences, comme la Grèce.

Des biens des nations ravisseurs altérés,

ils se sont dit : la pesanteur de notre bras triomphera de tous ces dons de la nature et de l'intelligence, de toutes ces qualités, de toutes ces facultés dont s'honorent les autres peuples. Leurs philosophes, leurs savants, leurs poètes, leurs orateurs, leurs artistes, ne les défendront pas. L'esprit sera tué par un soc de charrue taillé en javelot ; le primipile tuera le philosophe, le triaire tuera l'artiste, l'hastiaire tuera le poète. Élevons le Capitole : à son ombre, nous combattons ; son ombre privera l'univers de lumière et de liberté. Un légionnaire massacre Archimède : voilà le génie romain.

Écoutons le plus généreux, le plus sensible, le plus humain de leurs poètes :

Tu regere imperio populos, Romane, memento :
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos.

Laisse les autres peuples se parer des triomphes de l'esprit, charmer par l'imagination, persuader par l'éloquence, élever par la philosophie, convaincre par la dialectique, s'illustrer par les arts, la peinture, la sculpture, l'architecture, bâtir le Parthénon, tailler le Jupiter Olympien, surprendre par la physique les secrets de la nature, interroger les voûtes célestes, en mesurer les espaces, comme les Chaldéens et les Égyptiens, par l'astronomie et la géométrie. Toi, Romain,

dédaigne toutes ces belles choses, dont tu es incapable. La force brutale, voilà ton lot, *imperium*, l'épée s'appesantissant sur tout ce que la terre produit de bon et de beau, la lourde et inepte épée. Il te faut maintenant gouverner ces nations soumises, et les opprimer si impitoyablement qu'elles ne puissent se redresser, *pacis mores*. Tu établiras le fisc qui les exténuera; tu créeras une administration qui les garrottera; tu mettras partout des gouverneurs, des questeurs, des préteurs, des présidents, des tuteurs de toute sorte qui les retiendront dans les langes, les étrangleront dans des étaux, les pulvériseront sous mille rouages, les étoufferont sous mille liens. On épargnera l'obéissance, oui, on l'épargnera en l'abrutissant, mais on déclarera une implacable guerre, une haine sans merci, à toute indépendance, à toute spontanéité, à tout effort : *debellare superbos*. Ennemi ou esclave. Belle grandeur assurément ! beau sujet de déclamation ! et qu'il est sublime et généreux, ce vieux Fabius que Jean-Jacques Rousseau ressuscite tout exprès pour lui faire dire à ses descendants : « Le seul talent digne de Rome est d'asservir l'univers ! »

Bien des peuples, sans doute, ont pillé et ravagé les pays qu'ils envahissaient, et marqué leur passage par des débris, mais la vie renaissait derrière eux et réparait de courts dommages. Les tempêtes étaient violentes, mais elles s'apaisaient. Rome institua le pillage continu, quotidien, perpétuel. Les énormes contributions levées sur les sujets et les alliés dispensèrent les Romains de payer des impôts, depuis le triomphe de Paul-Émile jusqu'à la mort de César, et ce que le gouverneur pouvait extorquer par surcroît entraînait dans sa fortune privée. Alors on se fit élire préteur ou questeur pour aller dans les provinces et les pressurer par de violentes exactions. Tout paraissait bon à prendre : les statues, les vases, les objets d'art sont saisis partout, chez les particuliers et dans les temples, non que le préteur les trouve beaux et en apprécie la valeur, mais parce que la rapacité romaine s'empare de tout, de peur de laisser quelque chose. Les laboureurs sont frappés d'impôts si énormes que les champs sont abandonnés; quand Verrès gouverna la Sicile, Rome, qui en tirait son blé, fut menacée d'une disette. Si quelques malheureux cachent leurs biens, la torture, les condamnations à mort arrachent leur secret, et les biens sont confisqués. Rien de ce qui peut être transporté à Rome ne reste hors de Rome.

Mais, pour être élu, il faut obtenir les suffrages du peuple. On les achète, on les dispute à l'enchère. On commence par se ruiner,

afin d'acquérir le pouvoir de se refaire, aux dépens des provinces, une fortune colossale. A son retour, on sera peut-être accusé de concussion. On en sera quitte pour céder une part de son butin à ses juges. Comme on a prévu le cas, on a volé d'autant plus. C'est un calcul fort simple : il s'agit de voler assez pour rester riche, après avoir enrichi ses juges et ses défenseurs.

Les concussions font la richesse de ceux qui vont dans les provinces, la corruption fait le gain de ceux qui restent à Rome. S'ils vont aux comices, c'est pour vendre leur voix ; si le sort les appelle à siéger dans un tribunal, ils vendent la justice. Ils reçoivent de l'argent de tous les côtés ; quelquefois ils en reçoivent et de l'accusé pour l'absoudre, et de l'accusateur pour condamner l'accusé ; et leurs deux mains, chargées toutes deux, sont les balances où se pèse la décision. C'est un dicton fort répandu à Rome, qu'un riche coupable ne peut être condamné. Aux comices, l'achat des suffrages ne se fait même plus par tête, isolément ou par fraction, de façon à rester à demi caché ; ce reste de pudeur a disparu ; l'argent est distribué publiquement et partagé entre les tribus.

Les sénateurs font de même. Au tribunal, ils vendent l'absolution, au sénat, ils vendent la patrie. — Un général est envoyé en guerre, il est arrêté par l'or de l'ennemi ; et si cet ennemi est accusé devant le peuple, le *veto* d'un tribun, qu'il a corrompu, le dispense de répondre. Rome entière était à vendre, il n'a manqué qu'un acheteur.

Mais la concurrence élève considérablement le prix des suffrages. Si le candidat n'est pas assez riche, il fait massacrer le compétiteur qui le gêne. Il s'empare du forum avec des brigands armés, et se fait élire par ces soudards.

Catilina avait assassiné son frère, coupé la tête en pleine rue à un homme cher au peuple, tué son beau-frère, massacré nombre de chevaliers, dirigé la horde des bourreaux de Sylla. Cependant cet homme obtient la questure, la préture, le gouvernement de l'Afrique. Sa conspiration, qui devait mettre Rome à feu et à sang, trouve parmi les sénateurs mêmes de discrets confidents, et le sénat hésite un instant à condamner ses complices.

La noblesse se divise en deux catégories : des prodigues qui se ruinent par de scandaleuses profusions et de monstrueuses débauches, et des hommes ruinés prêts à tous les attentats.

L'univers était fouillé tout entier pour fournir un plat extraordinaire à la table d'un Lucullus ; mais les exactions romaines finirent par

l'épuiser, et n'y plus trouver qu'une pâture trop chétive. Le monde, tant dépouillé, n'avait plus rien à livrer. Les voleurs se tournèrent alors les uns contre les autres, et s'attaquèrent mutuellement. De là ces horribles guerres civiles qui avaient pour but les confiscations, et qui arrachaient brutalement les terres à leurs cultivateurs pour les donner aux vétérans. L'art de s'enrichir consistait à s'enrôler sous un chef, à le faire triompher du chef rival, pour partager avec lui les dépouilles des Romains vaincus. C'est l'époque des Marius et des Sylla. Dès lors, tout s'écroula, le caractère et les institutions; le monde s'anéantit dans le sang, la poussière et la boue.

Rome n'a eu de génie que pour la spoliation. Ses citoyens sont des brigands disciplinés; sa politique, la science du vol; sa richesse, les dépouilles des vaincus; son ambition, la destruction universelle. Tout dévaster, tout dégrader, tout stériliser; tuer la liberté, l'activité, la dignité humaine, l'intelligence, l'imagination, la morale, voilà sa grandeur. *Romanæ cadavera pacis.*

Elle a réussi. Le beau et le bien, les nobles aspirations, les facultés fécondes, les occupations utiles ont été trouvés faibles et impuissants contre les rustres avides du mont Aventin. Le glaive a tout abattu, tout coupé, comme une faux; et le souvenir de son énorme puissance, œuvre d'une cupidité acharnée, opprime encore le monde comme un éternel encouragement à la violence et à la ruse. Rome a laissé une religion et de longues générations d'adeptes; la force est devenue un dieu, l'oppression une doctrine.

L'immensité des ruines qu'elle a entassées et amoncelées lui fait un si haut piédestal, qu'elle étonne la postérité et garde un aspect imposant; l'indignation a peine à monter jusqu'à elle, à l'atteindre au sommet de ses vastes destructions; mais son triomphe si rapide, si absolu, si universel ne nous forcera pas d'avouer que la grandeur du mal soit encore de la grandeur.

Eugène
E. YUNG.

(La suite à la prochaine Livraison.)



GOETHE ET SCHILLER

PAR M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

CORRESPONDANCE ENTRE GOETHE ET SCHILLER¹

VIII

MARIE STUART.

(1799)

Les deux années de correspondance qui vont suivre nous feront assister à la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième. Schiller ressentait en poète les émotions de cette heure solennelle. Déjà, on l'a vu, dans le *Prologue* du *Camp de Wallenstein*, il signalait les grands événements qui marquaient le terme du siècle, et, par un rapprochement expressif, il mettait en face l'une de l'autre l'époque tumultueuse d'où était sorti l'ordre européen, et l'époque plus tumultueuse encore où cet édifice s'écroulait. Au moment où s'ouvrit le siècle nouveau, Schiller le salua de strophes éloquentes où brillent à la fois le génie du poète et le génie du penseur. Un fait unique dominait à ses yeux toutes les agitations de l'Europe, c'était la lutte de la France et de l'Angleterre. Avant que cette lutte eût pris des proportions gigantesques et bouleversé l'ancien monde, il en indiquait d'avance le caractère avec une précision magistrale. Or, pendant cette période même, au moment où, dessinant en quelques mots le grand drame de son temps, il en signalait ainsi les deux acteurs, l'Angleterre et la France, c'est aux annales de l'Angleterre et de la

1. Voir les 37^e, 38^e, 39^e, 40^e, 41^e, 42^e et 43^e livraisons.

France qu'il empruntait le sujet de ses deux tragédies nouvelles, *Marie Stuart* et *la Pucelle d'Orléans*.

N'est-ce là qu'un rapprochement fortuit, ou bien faut-il y voir le résultat, volontaire ou spontané, peu importe, de sa philosophie de l'histoire ? Remarquez-le bien : voilà un poète protestant qui nous intéresse au sort de Marie Stuart et qui flétrit Élisabeth, la *royale cafarde*, comme il l'appelle dans ses lettres à Goethe ; voilà un poète allemand qui nous emprunte une page sainte de notre vieille histoire, un poète allemand qui glorifie la plus pure, la plus française de nos grandes figures nationales, au moment où la France inquiète l'indépendance de l'Europe. Certes, la coïncidence est curieuse. Le peintre d'Élisabeth, de Jeanne d'Arc, obéit-il ici à des sympathies instinctives pour la France ? S'est-il rappelé que l'Assemblée législative lui avait décerné le titre de citoyen ? Les principes d'égalité sociale qui remplissent ses premiers drames, depuis *les Brigands* jusqu'à *Don Carlos*, se sont-ils réveillés tout à coup au fond de son âme ? Enfin, dans ce duel de l'Angleterre et de la France, le marquis de Posa, fidèle aux rêves de sa jeunesse, prend-il parti pour le peuple qui a proclamé les droits de l'homme ? Toutes ces questions sont permises, et, au premier abord, quand on n'a pas encore examiné les faits, il semble qu'on doive y répondre affirmativement. Relisez cependant les strophes dont je parlais tout à l'heure, et vous verrez que ni l'un ni l'autre des combattants en ce duel formidable n'inspire les sympathies du poète. L'Angleterre se bat pour ses intérêts, la France pour son ambition ; toutes les deux veulent dominer le monde. Le premier cri que pousse Schiller au lever de l'âge nouveau, c'est un cri d'alarme, un cri de douleur au nom de la liberté : ce siècle sera-t-il le siècle du despotisme ? En est-ce fait de la liberté, de la dignité des peuples, de la jeunesse du genre humain ? Il le croit, hélas ! il croit que ceux qui aiment encore ce sublime idéal n'ont plus d'autre consolation désormais que les rêves de la poésie :

« Ah ! c'est en vain que sur toutes les cartes du monde tu chercheras la région bienheureuse où fleurit le jardin toujours vert de la liberté, où s'épanouit la belle jeunesse du genre humain.

« Le monde s'étend sans fin devant tes regards, la navigation même le mesure à peine ; mais sur son dos immense il n'y a point place pour dix heureux.

« C'est dans le domaine saintement paisible du cœur qu'il faut fuir, loin du tumulte de la vie. La liberté n'existe que dans l'empire

des songes, et le beau ne fleurit que dans les chants du poète. »

Ces strophes de Schiller expriment fidèlement la pensée qui l'animait quand il composa *Marie Stuart* et *la Pucelle d'Orléans*. Ne cherchez dans ces deux drames aucune allusion aux événements de l'époque, aucun témoignage de sympathie ou d'aversion pour les peuples engagés dans les luttes qui tiennent le monde en suspens. Schiller ne songe qu'à la dignité humaine; partout où il la verra se déployer en traits touchants ou héroïques, son cœur tressaillira. Peu importe ici le pays, la religion, la race. La critique historique de nos jours a prouvé que Marie Stuart ne méritait pas tant d'intérêt, qu'elle représentait une mauvaise cause, que derrière cette fée prestigieuse, puisqu'on l'a nommée ainsi, il y avait Philippe II et l'inquisition; du temps de Schiller, on jugeait les choses autrement. Ces questions de religion et de race, étudiées aujourd'hui avec finesse, ne jouaient alors qu'un rôle médiocre dans l'appréciation des choses humaines. L'histoire était un drame où l'on voyait des gens de bien et des scélérats, des bourreaux et des victimes. Schiller pouvait-il mettre sur la scène la Marie Stuart que la critique du dix-neuvième siècle nous a si ingénieusement expliquée? Non, certes; pas plus que son don Carlos ne pouvait être le don Carlos de William Prescott. Pour l'historien américain, initié à tous les documents du procès, le fils de Philippe II n'est qu'un maniaque et un fou; aux yeux du poète, c'est une victime. Marie Stuart aussi est une victime, et comme il y a une rivalité de femmes dans la lutte où elle succombe, Schiller n'a-t-il pas le droit de s'attacher à cet élément tragique et d'en faire le sujet exclusif de son œuvre? Au point de vue de la pure moralité, en laissant de côté toute philosophie de l'histoire, Élisabeth n'est pas plus excusable que Philippe II. M. Mignet, dans son *Histoire de Marie Stuart*, a dit avec une impartialité supérieure : « Comme la politique de Philippe II, la politique d'Élisabeth fut entachée de fourberie et souillée de cruauté; seulement, de Philippe II data la décadence de l'Espagne, et sous Élisabeth commença la grandeur de l'Angleterre. » Schiller, qui ne fait pas œuvre d'historien sur la scène, Schiller, occupé seulement du conflit des passions, néglige volontairement cette décadence de l'Espagne, cette grandeur de l'Angleterre; il ne voit que l'aspect individuel du drame, la lutte des passions particulières, et il s'intéresse à la victime d'Élisabeth comme il s'est intéressé à la victime de Philippe II.

Des critiques de nos jours, soit au nom de la philosophie de l'his-

toire, soit au nom du protestantisme, ont reproché à Schiller le choix de ces deux sujets, *Marie Stuart* et *la Pucelle d'Orléans*. M. Gervinus, sans formuler cette accusation avec netteté, nous montre le poète des *Brigands* et de *Don Carlos* obéissant ici à l'influence des romantiques, c'est-à-dire à l'influence de Tieck, de Novalis, des deux Schlegel, de ces esprits distingués, mais prétentieux, qui ne voyaient de poésie que dans le moyen âge, et d'inspiration véritable que dans le catholicisme des illuminés. Schiller assurément ne partageait pas de telles idées, on sait que les deux Schlegel lui inspiraient une antipathie profonde; seulement, si l'on en croyait M. Gervinus, il faudrait reconnaître qu'il a subi à son insu l'influence de l'opinion régnante, sauf à la modifier dans maintes parties de son œuvre. M. Adophe Stahr va plus loin : il accuse expressément Schiller d'avoir abandonné le terrain de la moderne tragédie protestante pour ce théâtre romantique que les Schlegel admiraient dans Caldéron¹. M. Julien Schmidt a répété à peu près les mêmes reproches, tout en faisant remarquer avec quel bonheur le génie du poète avait réparé sa faute; bien que Schiller ait fait de Marie Stuart l'héroïne de sa tragédie, le grand rôle, selon M. Julien Schmidt, appartient à Élisabeth. Ces opinions et toutes celles qu'on a émises encore sur ce sujet donnent une importance nouvelle aux lettres de Schiller pendant cette curieuse période. C'est là sans doute que nous trouverons la véritable pensée du poète. S'il a eu quelque intention particulière en choisissant de tels sujets, il dira son secret à Goethe. S'il n'a point d'énigme à nous révéler, c'est qu'il a obéi simplement à son inspiration généreuse, qu'il a songé à la nature humaine sans se préoccuper des partis, et qu'après avoir peint dans Marie Stuart l'image des plus touchantes infortunes, il a glorifié dans Jeanne d'Arc le plus poétique exemple de l'héroïsme.

Mais ne nous occupons que de *Marie Stuart*, c'est de ce drame seulement qu'il est question dans les lettres qui vont composer ce chapitre. A peine délivré de son *Wallenstein*, Schiller s'était mis en quête d'un nouveau sujet, et son esprit avait flotté quelque temps irrésolu. Cette indécision de plusieurs semaines était un véritable supplice pour ce mâle génie impatient de produire. Enfin, le 8 mai 1799, il pousse un cri de joie : « Grâce à Dieu, écrit-il à Kœrner, je me

1. *Oldenburgische Theaterschau*, von Adolf Stahr, 2 vol. Oldenbourg, 1845, t. I, p. 101-103.

suis décidé pour un nouveau sujet de tragédie, après être resté six semaines sans pouvoir prendre une résolution. Cette fois, tu ne sauras le sujet qu'au moment où l'œuvre sera terminée. J'espère être prêt, au plus tard, à la fin de l'année; d'abord, le sujet n'est pas aussi rebelle que celui de *Wallenstein*, et puis, en composant *Wallenstein*, j'ai appris mon métier. » Malgré ces progrès dont il parle si modestement, il mit encore une certaine lenteur à débrouiller son sujet. « Mon pensum est toujours là, et toujours très-informe — écrit-il à Goethe le 31 mai suivant. — Ah! si les juges superficiels et les dilettanti frivoles savaient tout ce qu'il en coûte pour mettre au monde une œuvre convenable! » Je traduis littéralement : *erzeugen*, enfanter, mettre au monde. Pour cette inspiration, aussi ardente qu'aux premiers jours, mais arrêtée par les scrupules sans nombre de l'esthétique, une production nouvelle est un laborieux accouchement.

Afin de distraire et de fortifier son esprit, il s'associe aux travaux de Goethe. C'est le moment où Goethe publie ses *Propylées*, où il traite maintes questions d'art sous une forme légère et charmante; or, la jolie nouvelle, intitulée *le Collectionneur*, est l'œuvre de Schiller presque autant que celle de Goethe. « Vous savez, lui dit Goethe, quelle part vous avez, pour le fond et pour la forme, à mon *Collectionneur*. » Il s'occupe aussi, comme toujours, de ces problèmes de physique et d'optique qui étaient devenus plus que jamais une passion impérieuse pour l'esprit de son ami. Puis il revient à *Marie Stuart*, et, pour fixer avec plus de précision l'idéal qu'il se fait de l'art tragique, il lit Corneille et Racine, il relit Eschyle, il médite la *Dramaturgie* de Lessing. Il faut bien le dire, cette pièce de *Marie Stuart* est composée lentement, péniblement, sans enthousiasme soutenu, et Goethe lui-même, ordinairement si dévoué aux œuvres de Schiller, si impatient et si heureux de voir s'épanouir son inspiration, Goethe, distrait par mille affaires, ne prend pas une part si active que de coutume à la vie intellectuelle de Schiller. Des diverses périodes de cette correspondance, celle que forme l'année 1799 est sans nul doute la moins intéressante; elle contient pourtant, soit sur le caractère des deux poètes, soit à propos de l'art en général, des indications que l'histoire littéraire doit recueillir. Il n'est pas indifférent, par exemple, de voir le *Paradis perdu* jugé par l'auteur de *Faust*; le scandale littéraire et moral produit par la *Lucinde* de Frédéric Schlegel se reproduit aussi d'une manière curieuse dans les lettres de Schiller. Mais il y a une lacune dans cette partie de la correspondance; on y cherche

en vain des détails sur le poëme de *la Cloche*. Ce beau poëme auquel Schiller songeait déjà en 1788, qu'il avait si longtemps couvé dans son imagination, qu'il avait tant de fois recommencé, dont il perfectionnait sans cesse et le plan et les épisodes, c'est en 1799 qu'il le termine enfin tout en composant *Marie Stuart*. Pourquoi faut-il que Schiller n'en dise rien dans ses lettres? Mais il est temps de laisser la parole aux deux poëtes; nous savons ce qui les occupe au mois d'avril 1799 : Schiller combine le plan de *Marie Stuart*, et Goëthe écrit pour les *Propylées* une petite nouvelle satirique, intitulée *le Collectionneur*.

Goëthe à Schiller.

Weimar, le 27 avril 1799.

Je ne m'occupe en ce moment qu'à me mettre en état pour pouvoir partir mercredi prochain.

On commence déjà à imprimer un nouveau morceau des *Propylées*, et je fais mettre la première moitié du *Collectionneur* sous presse, quoique la seconde ne soit encore qu'ébauchée; j'espère pourtant la terminer promptement dès que nous serons réunis. Je me réjouis fort de la confiance que vous inspire Marie Stuart. Envisagé dans son ensemble, ce sujet me paraît contenir beaucoup d'effets tragiques; je suis curieux de vous entendre développer vos motifs.

Je me fais une fête de pouvoir venir auprès de vous à une époque de l'année où, par la force des choses, le printemps sera contraint de nous arriver enfin.

GOËTHE.

Schiller à Goëthe.

Iéna, le 9 mai 1799.

Je vous fais mon compliment sur les progrès de vos travaux; quant à moi, l'inspiration n'a pas voulu se montrer, quoique je l'aie cherchée dans toutes les allées de mon jardin.

Ma femme va assez bien aujourd'hui, et vous fait ses compliments. Venez nous voir ce soir un peu de bonne heure, à moins que vous ne préféreriez rester auprès de notre philosophe.

SCHILLER.

Goëthe à Schiller.

Iéna, le 11 mai 1799.

La sixième lettre du *Collectionneur*, que je m'empresse de vous envoyer, n'est guère qu'une esquisse; je ne me sens pas capable en ce moment de la terminer comme elle devrait l'être. Puisqu'elle ne

peut atteindre notre but, dites-moi du moins si elle ne contient rien qui lui soit contraire.

Faites-moi donner des nouvelles de votre chère femme, afin que je sache dans quel état je vous trouverai ce soir. GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 29 mai 1799.

Depuis les deux jours que vous nous avez quittés, j'ai repris mon travail, et j'espère l'avancer promptement si le temps continue à être aussi beau.

En cherchant à me rendre compte de votre dernier séjour ici, j'ai reconnu que, quoique nous n'ayons rien produit, nous n'en avons pas moins fort utilement employé notre temps. La nécessité de tenir la nature et l'art éloignés l'une de l'autre me paraît toujours plus urgente, et je vous conseille de vous expliquer largement à ce sujet dans votre essai sur le dilettantisme.

J'attends avec impatience votre esquisse de cet essai, et j'espère que le voisinage d'*Aurore* et d'*Hespérus*¹ vous a fourni de grandes lumières à cette occasion.

Le hasard m'a fait lire hier la vie de Christian Thomasius, et j'en suis fort content. On y voit les nobles efforts d'un homme de cœur et d'esprit pour se détacher du pédantisme de son époque, et quoiqu'il s'y prenne d'une manière fort pédantesque, on peut, par rapport à ses concitoyens, du moins, l'appeler un esprit philosophique. Choisisant le moyen que vous aussi vous regardez comme le meilleur pour terrasser ses adversaires, et qui consiste à leur porter des coups non interrompus, il écrivit un journal sous ce titre : *Conversations mensuelles*. Chacune de ces conversations était ornée d'une gravure satirique, et elle était rédigée avec une telle verve qu'elle faisait trembler les théologiens et les péripatéticiens. Ce journal est le premier qui ait paru en Allemagne; l'auteur fut aussi le premier qui ait osé écrire en langue allemande des discours académiques. Un de ces discours concerne le savoir-vivre, et détermine ce qu'à ce sujet les Allemands doivent imiter des Français. Je vais tâcher de me le procurer, car je serais curieux de le lire.

N'avez-vous pas encore lu le poème de mademoiselle Imhof, et ne voudriez-vous pas lui insinuer ce dont nous sommes convenus dernièrement? Ma femme vous salue de cœur; vous nous manquez de toute manière, et je m'accoutume difficilement à me passer de nos douces causeries du soir. SCHILLER.

1. Allusion à Jean-Paul.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 29 mai 1799.

Notre séparation, qui pour moi est très-pénible, me fait presque envier votre position ; car vous restez dans votre sphère et sur votre route, qui vous conduit sûrement en avant, tandis que pour moi, tout devient un problème dès que j'ai quitté Iéna. Chaque soir m'apporte, il est vrai, la conviction qu'il y a eu quelque chose d'accompli ; mais cela aurait pu se faire sans moi, et peut-être mieux, ou du moins tout autrement, ce qui ne m'empêchera pas de remplir ici mon devoir de mon mieux, sans perdre toutefois entièrement de vue le but qui, pour nous, est la chose principale.

Je ne sais pas encore si je pourrai avancer mon schéma en question. Ce que je connais de Christian Thomasius m'a beaucoup intéressé ; je m'informerai du discours dont vous m'avez parlé. GOETHE.

Oserons-nous bien citer ici la lettre que Schiller adresse à Goethe le 31 mai ? L'auteur de *Wallenstein* y blasphème nos dieux domestiques, il y méconnaît la poésie française au point de déclarer Corneille froid, sec, maigre, sans invention et sans art ! voilà le jugement que lui inspire la lecture de *Polyeucte* ! Ah ! certes, pour l'écrivain français qui s'efforce de faire apprécier l'Allemagne à son pays, il y a bien souvent des heures cruelles ; que de différences entre l'esprit germanique et notre race latine ! Que de préjugés à combattre, que d'instincts à rectifier, si l'on désire que ces deux grandes familles se prêtent un mutuel secours et se complètent l'une par l'autre ! Plus d'une fois j'ai senti défaillir mon courage ; plus d'une fois j'aurais laissé là cette tâche ingrate si le sentiment du devoir n'eût parlé. Ma conscience me disait qu'aujourd'hui plus qu'en nulle autre époque la France a besoin d'ajouter à son immortel génie quelques-unes des vertus germaniques, et il ne fallait pas moins que cette pensée pour dissiper les tristesses de mon cœur. Eh bien ! pendant ces heures de doute et d'amertume, jamais je n'ai rien éprouvé de plus amer, jamais je n'ai ressenti un découragement plus triste qu'en lisant ces lignes de Schiller ; il vient de parler d'un poème médiocre, *les Sœurs de Lesbos*, récemment publié à Weimar par mademoiselle Amélie Imhof, une des muses du dilettantisme allemand, et, après avoir parlé de la faiblesse de cette œuvre, il ajoute : « Ces jours derniers, les œuvres toutes différentes d'un maître de l'art ne m'ont guère fait plus de plaisir ; mais

comme je n'ai pas à en répondre, ma déception me laisse parfaitement en repos. J'ai lu *Rodogune*, *Pompée* et *Polyeucte* de Corneille, et j'ai été stupéfait des imperfections réellement énormes de ces ouvrages que j'entends louer depuis vingt ans. L'action, l'arrangement dramatique, les caractères, les mœurs, la langue, tout enfin, les vers mêmes, offrent les défauts les plus graves, et la barbarie d'un art qui commence à peine à se former ne suffit pas, il s'en faut, à les excuser. Car ce n'est pas seulement le mauvais goût (défaut si fréquent dans les œuvres où il y a le plus de génie, quand ces œuvres appartiennent à des époques encore incultes), ce n'est pas, dis-je, le mauvais goût seulement qui nous choque ici, c'est la pauvreté dans l'invention, la maigreur et la sécheresse dans le développement des caractères, la froideur dans les passions, la lenteur et la gaucherie de l'action, et enfin l'absence presque totale d'intérêt. Les femmes y sont de misérables caricatures; je n'ai trouvé que l'héroïsme qui fût traité heureusement, et encore cet élément, assez peu fécond par lui-même, est-il mis en œuvre avec beaucoup d'uniformité. Racine est incomparablement plus près de la perfection, bien qu'on trouve chez lui tous les inconvénients de la manière française et qu'il soit un peu faible dans l'ensemble... » Voilà d'étranges paroles. Quoi! c'est Schiller qui méconnaît ainsi Corneille! C'est l'auteur de *Wallenstein* qui comprend si peu l'auteur de *Polyeucte*! Et c'est au moment où nous glorifions le poète allemand, où nous tâchons d'initier la France aux secrets de son génie, où nous déployons, pour ainsi dire, tous les trésors de sa généreuse nature, c'est à ce moment-là que Schiller nous apparaît tout à coup si sec, si froid, si inintelligent! On croit entendre ici la voix de ce Schlegel que Schiller détestait. Encore les invectives de Guillaume Schlegel contre la poésie française ont-elles une excuse qui manque à l'ami de Goethe. N'oublions pas que c'est en 1815, au lendemain de Waterloo, que Guillaume Schlegel apprécie comme on sait les maîtres immortels de notre théâtre. Ces dissertations si doctes, si ingénieuses sur la poésie dramatique des anciens et des modernes, sont pleines des rancunes du patriotisme; le romantisme des beaux esprits vient en aide aux fureurs nationales, et, dans cette confusion de toutes les idées, les arts et les principes de la France sont maudits, comme la domination étrangère. Il n'y a nulle excuse pareille au mois de mai 1799. Schiller est libre de toute passion particulière, pourquoi n'a-t-il su s'affranchir des préjugés de sa race? On voudrait que Goethe, dans sa réponse, eût rectifié les erreurs de son ami. Celui qui, vingt-cinq

ans plus tard, défendra si vivement Molière contre Guillaume Schlegel, n'est-il donc pas encore, en 1799, assez assuré de ses principes, assez maître de sa grande critique cosmopolite, pour défendre Corneille contre Schiller?— Revenons à *Marie Stuart*.

Schiller à Gæthe.

Iéna, 4 juin 1799.

Vous trouverez ci-joint un travail de Kœrner sur *Wallenstein*; mais nous ne pourrons pas nous en servir, car il a trouvé plus commode de laisser parler le poète que de raisonner sur son œuvre. Après l'avoir impitoyablement morcelé, il en met des lambeaux sous les yeux du public. Si *Wallenstein* était déjà imprimé, je pourrais laisser passer un pareil compte rendu; mais, en ce moment, il me serait plus nuisible qu'utile.

En voyant mon plan de *Marie Stuart* presque achevé, je n'ai pu m'empêcher de passer à l'exécution. C'est aujourd'hui, 4 juin, que j'ai commencé ce travail avec autant de plaisir que de courage.

Dans mes heures de récréation, je me suis mis à lire l'art dramatique de Lessing; c'est vraiment un excellent ouvrage, et il est hors de doute que pas un Allemand de son époque ne s'est exprimé sur l'art dramatique avec autant de clarté, de précision, un esprit aussi libéral. En le lisant, on est tenté de croire que le bon temps du goût allemand est déjà passé, car on entend bien peu de jugements artistiques dignes d'être comparés aux siens.

Est-il vrai que la reine de Prusse n'ait pas voulu voir représenter *Wallenstein* à Berlin, et que ce soit à Weimar seulement qu'elle veut faire connaissance avec ma tragédie?

SCHILLER.

Gæthe à Schiller.

Weimar, le 5 juin 1799.

Je vous félicite du parti que vous avez pris de passer à l'exécution de votre nouvelle pièce. Il est indispensable de réfléchir mûrement sur le plan de l'ensemble, mais il est très-avantageux de faire marcher du même pas l'exécution et l'invention.

Kœrner s'est en effet rendu sa tâche très-facile; car, au lieu d'un compte rendu, il nous a envoyé un extrait de *Wallenstein*. Revoyez ce travail, et je crois qu'après la quatrième représentation on pourra le faire imprimer sans inconvénient.

Il est très-vrai que le roi et la reine de Prusse n'ont pas voulu voir représenter *Wallenstein* à Berlin. C'était par galanterie pour le duc qui

avait eu la politesse de leur demander s'ils trouveraient bon que l'on jouât cette tragédie pour leur arrivée à Weimar.

Vous ne verrez pas sans étonnement et sans déplaisir que le vieux Wieland s'associe avec un aveuglement incroyable au triomphe prématuré de l'ouvrage de Herder contre la philosophie de Kant. On ne peut rien voir de plus curieux que l'article qu'il vient de faire insérer à ce sujet dans le dernier numéro du *Mercur allemand*. Les chrétiens soutiennent que, pendant la nuit où naquit le Christ, tous les oracles devinrent muets. C'est ainsi que les apôtres du nouvel Évangile philosophique soutiennent que, pendant l'heure de la naissance de cet Évangile, le *vieux de Kœnigsberg*, assis sur son trépied, ne fut pas seulement frappé de paralysie, mais qu'à l'exemple de Dagon il tomba droit sur son nez. Selon ces apôtres, pas une des idoles élevées en son honneur ne se tient plus sur ses jambes, et il ne s'en manque pas beaucoup qu'ils ne déclarent naturel et même nécessaire qu'on immole tous les kantistes, comme jadis on immola les opiniâtres prêtres de Baal. C'est, au reste, un très-mauvais signe pour la cause que défend le livre de Herder, que d'être soutenu par des moyens aussi violents et aussi déraisonnables.

J'aurais beaucoup désiré que vous pussiez assister ce soir à nos aventures dramatiques. Elles se passeront bien, j'en suis sûr, car il s'agit d'une répétition générale pour se mettre en état de jouer devant le roi et la reine de Prusse. Depuis quelques jours je suis les répétitions avec beaucoup d'intérêt, et je me suis aperçu, à cette occasion, que pour jouir des productions des arts, et surtout pour les juger, il faut rester en rapport continu avec ces productions. C'est ainsi qu'après une longue pause, je ne puis prendre plaisir à la musique ou aux œuvres des arts plastiques, sans m'être de nouveau familiarisé avec elles.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, 7 juin 1799.

S'il ne me survient rien d'extraordinaire, j'irai vous voir demain, car j'ai promis à Loder de faire partie de la société qu'il a invitée à se réunir au belvédère.

Les clameurs de Wieland, à l'égard du livre de Herder, n'obtiendront pas le résultat qu'il en attend; aussi pouvons-nous, en notre qualité de spectateurs paisibles, prendre nos places et attendre avec calme le dénoûment de cette comédie tumultueuse. Quels que soient, au reste, les propos de Wieland, je désirerais les voir, le plus tôt possible, insérés dans la *Gazette universelle*, car on ne saurait leur donner trop de publicité.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 11 juin 1799.

Nous sommes revenus chez nous sans accident; mais huit heures passées en voiture, et les émotions causées par une société nombreuse, sont un trop grand changement pour moi, et il m'a fallu deux jours de calme et d'inaction pour me remettre. Maintenant, la belle saison et l'arrangement agréable de ma demeure d'été facilitent si bien mes inspirations que j'aimerais à partager avec vous les dispositions favorables de mon esprit.

Tâchez de venir le plus tôt possible, ne fût-ce que pour une journée. Ma femme se rappelle à votre souvenir.

Je ne puis rien vous apprendre de neuf, car je ne vois, je n'entends plus rien, et ne vis tout entier que pour mon travail. SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 14 juin 1799.

D'après ce qu'on m'a dit, vous avez passé quelques jours à Rosla; mais vous êtes déjà de retour à Weimar, ce dont je me réjouis pour vous, et pour moi surtout.

Savez-vous déjà que Fichte a demandé au prince de Rudolstadt de lui accorder un logement au château? ce qui lui a été poliment refusé. C'est une chose bien singulière que la rapidité avec laquelle les maladresses et les fausses démarches se suivent chez cet ami incorrigible. Oser prétendre que le prince de Rudolstadt, qui se soucie de lui comme de l'an quarante, se compromette vis-à-vis des cours voisines, peu favorables à Fichte, en lui accordant une protection publique par la concession d'un logement dans son château! Et quel avantage pourrait-il trouver à être logé gratis dans une ville où il ne serait nullement à sa place?

Je désire que vous ayez été plus heureux que moi dans vos travaux; j'en suis toujours à mes trois scènes d'exposition, et je cherche à prendre pied pour la suite.

Il paraît que je pourrai tirer parti de mes pièces en Angleterre, car depuis huit jours, deux fois déjà, les manuscrits m'en ont été demandés par des libraires et des traducteurs. Il est vrai qu'on ne m'a pas encore fait d'offres positives d'argent, mais cela ne pourra manquer d'arriver bientôt.

Ayez la bonté de m'envoyer l'*Achilléide*; j'ai le plus grand besoin d'une distraction gréco-tragique. SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Rosla, le 15 juin 1799.

Je viens de recevoir vos deux bonnes lettres à Rosla, où mes affaires me retiendront encore quelques jours....

Mercredi prochain, j'espère être de retour à Weimar. J'ai bien des choses à rédiger qui m'ont passé par la tête, et si mon *spiritus* n'était pas occupé à copier un inventaire, je lui dicterais à l'instant quelque chose que ma plume à moi n'ose entreprendre, car c'est un travail trop long et qu'il faut prendre de trop loin; il s'y trouve même beaucoup de choses qu'on ne peut pas écrire du tout.

Portez-vous bien dans votre solitude, et tâchez d'avancer votre travail.

GOETHE.

J'ai fait faire du feu dans mon poêle aujourd'hui.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 18 juin 1799.

C'est avec bien du plaisir que j'ai revu enfin votre écriture.

Tout semble se réunir cet été pour retarder mes travaux, car ma sœur et son mari doivent venir passer quelque temps avec nous; je les attends dans huit jours au plus tard.

Sous de pareils auspices, il me sera impossible de terminer mon premier acte pour votre arrivée ici, mais je me pénétre toujours davantage de la qualité tragique de mon sujet. La catastrophe se prépare dès les premières scènes, et pendant que l'action semble en éloigner entièrement, elle s'avance à grands pas.

Vous voyez que la terreur exigée par Aristote n'y manquera pas. Quant à la pitié, j'espère pouvoir la faire naître. Marie Stuart, cependant, n'inspirera aucun sentiment attendrissant, du moins n'est-ce pas là mon intention; je veux, au contraire, la traiter continuellement en être physique, et je veux que le pathétique résulte plutôt d'une émotion générale et profonde que d'une compassion individuelle; elle n'éprouve et n'inspire jamais aucun tendre sentiment; sa destinée consiste à ressentir et à allumer des passions violentes; sa nourrice seule a de la tendresse pour elle. Mais il vaut mieux exécuter ce que je veux faire que de tant vous en parler.

Tâchez de m'apprendre demain que vous êtes de retour à Weimar. Ma femme se rappelle à votre bon souvenir.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 19 juin 1799.

Chaque journée que je perds maintenant me donne de véritables inquiétudes, et j'ai conçu de singuliers projets afin de pouvoir consacrer le reste de l'année à la poésie ; mais je crains bien qu'ils ne réussissent pas. Les relations extérieures font notre existence et nous la ravissent en même temps ; ce dont il faut savoir s'accommoder, car je ne conseillerais à personne d'imiter l'exemple de Wieland, et de s'isoler complètement.

Je désire fort que vous continuiez à vous occuper du travail que vous avez entrepris ; on avance toujours mieux et plus vite dans les commencements, où l'idée et les matériaux ont encore l'attrait de la nouveauté.

Je ne sais si je pourrai venir vous voir à la fin du mois. Le prince vient de se loger dans ma maison, et autour de nous aussi tout est dans la plus grande agitation ; car la chose à laquelle on est le moins préparé ici, c'est à coup sûr l'honneur de recevoir un roi.

Pour ne pas être tout à fait oisif, j'ai mis ma chambre obscure en état de faire des expériences nouvelles et de répéter les anciennes.

Meyer et moi, nous avons fait une découverte assez curieuse. Vous savez peut-être que l'on prétend qu'en été, et surtout le soir, certaines fleurs lancent momentanément des rayons de lumière. Je n'avais jamais encore vu ce phénomène ; mais hier au soir je l'ai remarqué très-distinctement sur le pavot oriental qui se distingue entre toutes les fleurs par sa couleur d'un jaune rouge. En observant ce phénomène de plus près, j'ai reconnu qu'il est entièrement physiologique, et que les prétendus éclairs de lumière ne sont que l'image de la fleur avec la couleur verte requise. Aucune fleur, lorsqu'on la regarde droit devant soi, ne produit cet effet ; mais lorsqu'on y jette un regard oblique et du coin de l'œil, aussitôt le phénomène a lieu. Il faut que ce soit pendant le crépuscule, car alors l'œil est reposé, et la couleur rouge peut conserver toute son énergie. Je crois qu'il serait facile de faire la même expérience avec des papiers de couleur. Au reste, le phénomène est tel, qu'au premier instant, du moins, l'illusion est complète.

Je joins ici le *Collectionneur*, et puisque ce morceau est terminé, je désire qu'il vous amuse. Rappelez-vous à cette occasion les heureux moments pendant lesquels l'idée de ce travail nous est venue.

Mes compliments à votre chère femme. Je lui recommande ma
*Julie*¹.
 GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 20 juin 1799.

Une vérité qui m'a pris une grande partie de mon temps m'empêche de vous dire tout ce que je pense de votre nouveau morceau des *Propylées*. Je l'ai trouvé, grâce à la forme que vous venez de lui donner, plus animé et plus riche que jamais. C'est le résultat d'une longue expérience et de graves réflexions, et comme il en découle de la manière la plus naturelle et la plus claire, il ne peut manquer d'impressionner favorablement toutes les personnes capables de marcher sur la route du progrès. Quant au contenu de ce *Collectionneur*, il serait difficile de le préciser, car les choses les plus importantes y sont indiquées avec autant de facilité que de délicatesse, et comme en passant seulement.

Les représentants de l'art, que vous avez si heureusement mis en scène, plaisent et intéressent d'autant plus, que pas un des visiteurs n'envisage la question sous son véritable point de vue. J'ajouterai que vous n'avez pas seulement donné à ce petit roman une richesse et une vérité toute poétique, mais il remplit aussi, sous le rapport de la philosophie, le cercle de toutes les idées contenues dans ces trois classes : le faux, l'imparfait et le parfait.

Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que ce morceau des *Propylées* fera beaucoup de bruit et rappellera les *Xénies*.

Ma femme s'est beaucoup amusée de l'animation et de la gaieté qui règnent dans ce morceau; la visite des étrangers, surtout, l'a charmée.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, 22 juin 1799.

Je suis charmé que vous soyez content du *Collectionneur*. Au reste, vous savez mieux que personne ce qui vous appartient dans la forme ainsi que dans le contenu de cet ouvrage; malheureusement je n'ai pas eu le temps de l'exécuter aussi bien que je l'eusse voulu, et je crains que l'ensemble ne soit pas assez agréable. Si j'en avais eu le loisir, j'aurais mêlé plus de sirop à mes substances acides. Peut-être aussi cette manière de ne donner que des esquisses sera-t-elle favo-

1. Un des principaux personnages de la nouvelle intitulée, le *Collectionneur*.

nable à l'ensemble. En tout cas, nous avons beaucoup gagné à ce travail, car nous nous sommes instruits, nous nous sommes amusés, et nous faisons du bruit; car il est certain que ce morceau des *Propylées* aura beaucoup plus de lecteurs que n'en ont eu les précédents. En résumé, le fond est bon, et je vous prie de juger sévèrement la forme.

Le travail sur le dilettantisme n'en prendra pas moins une grande place dans les *Propylées*; il est d'une haute importance, mais le hasard décidera de la forme que je lui donnerai. Je voudrais cependant pouvoir le poétiser, afin de le rendre plus agréable à lire, et par conséquent d'un effet plus sûr et plus prompt.

Aujourd'hui que nous avons déjà tant médité sur ce sujet et donné enfin un nom à l'enfant, je vois clairement que les artistes, les entrepreneurs, les brocanteurs, les acheteurs et les amateurs de chaque art se sont noyés dans le dilettantisme. Revoyons avec soin nos esquisses, afin de nous rendre maîtres du sujet, et laissons ensuite faire le hasard pour nous trouver une bonne forme. Lorsque nous lèverons nos écluses, il y aura de grands cris de terreur, car nous inonderons toute la vallée où le bousillage s'est si commodément établi. Et puisque le principal caractère du bousilleur est l'*incorrigibilité*, et que ceux de notre temps y joignent une vanité bestiale, ils soutiendront que nous leur avons gâté leurs établissements, puis, semblables aux fourmis, ils remettront tout sur l'ancien pied dès que l'orage sera passé. N'importe, il faut que justice se fasse. Tâchons seulement de bien remplir nos étangs avant de briser nos digues, et cela fera un terrible déluge.

J'ai vu hier de nouveaux échantillons de la compagnie *chalcographique*; elle aussi se met à bousiller d'une manière incroyable, et la vanité des directeurs ne peut être comparée qu'à leur ignorance.

J'ai reçu dernièrement chez moi un poète *dilettante*, qui m'aurait réduit au désespoir si je ne m'étais pas empressé de profiter de l'occasion pour étudier cette espèce d'après nature.

Assez pour aujourd'hui; quoi que nous puissions dire, il ne nous reste pas d'autre moyen que de persévérer sur la route que nous avons choisie. J'utilise mon temps aussi bien que possible; faites-en autant de votre côté, jusqu'à ce que nous puissions nous revoir. Remerciez votre chère femme de l'intérêt qu'elle a bien voulu accorder à mon *Collectionneur*.

Je vous quitte pour aller au-devant de la destinée que me réserve le reste de la journée.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 25 juin 1799.

Une visite qui se prolongera jusqu'à dimanche m'enlève tout mon temps; il faudra que je raye cette semaine de mon existence.

Je suis très-curieux de voir l'effet que produira le *Collectionneur*. Puisqu'on ne peut obtenir de beaux résultats en semant et en plantant, c'est déjà quelque chose que d'inonder et de bouleverser. La seule relation avec le public, dont on ne se repent jamais, c'est la guerre; aussi suis-je d'avis d'attaquer le *dilettantisme* avec toutes les armes offensives et défensives.

Une forme esthétique comme celle du *Collectionneur* procurerait certainement à votre sortie contre le *dilettantisme* un accueil favorable auprès de votre bon et spirituel public; mais puisqu'il faut dire la vérité aux Allemands aussi crûment que possible, je crois qu'elle doit se présenter sous un costume sévère. Vous trouverez peut-être, dans les satires de Swift, l'idée d'une forme convenable, à moins que vous ne préféreriez marcher sur les traces de Herder, en évoquant le fantôme de Pantagruel.

Je reconduirai probablement mes hôtes moi-même jusqu'à Weimar, où je compte rester deux jours. J'espère que, malgré le tumulte qui règne autour de vous en ce moment, je pourrai vous voir, pour quelques heures, du moins.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 26 juin 1799.

Je n'ai point reçu de lettre de vous, aussi ai-je de la peine à croire que c'est aujourd'hui mercredi. Puisse ce silence ne pas avoir de motifs fâcheux! Quant à moi, je m'agite puisque je ne puis me mouvoir.

Je fais copier toutes mes petites poésies sur un même cahier, ce qui forme un code assez bizarre. Le beau soleil qu'il fait aujourd'hui m'a décidé à remettre à l'ordre du jour les phénomènes que nous sommes convenus d'appeler les *inflexions*.

Il faut tout observer scrupuleusement! Cela est bientôt dit: je n'en trouve pas moins fort naturel qu'on se débarrasse le plus vite possible du phénomène pour le remplacer par une énonciation hypothétique. Je suis pourtant décidé à réunir, pour cette expérimentation, toutes mes forces intellectuelles, et ce ne sera pas de trop. Je prends courage cependant, parce que je prévois que ce nœud est le dernier qui m'arrête, et qu'après l'avoir dénoué, il me sera enfin possible d'envisager l'ensemble avec l'indépendance la plus complète.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 26 juin 1799.

Si vous n'avez pas reçu ma lettre hier, n'en accusez que la négligence de la messagère qui l'avait oubliée chez elle, et je reçois votre lettre au moment où on me rapporte la mienne.

Unger vient de m'écrire, mais sans parler de l'avertissement que je lui avais donné au sujet du recueil de vos poésies; peut-être veut-il, à cet égard, s'adresser directement à vous-même. Quant à ma proposition de publier un recueil de drames allemands, qui contiendrait chaque année dix de ces drames avec la critique raisonnée de chacun d'eux, il l'accepte avec empressement, et payera cent carolins d'honoraires, pourvu que les critiques soient revisées par nous deux. C'est là un argent que nous pourrions gagner bien facilement, car il nous suffira d'une douzaine de soirées consacrées à causer, pour qu'il n'y ait plus rien à faire à la critique, sinon de l'écrire, et chacun de nous toucherait trois cents thalers.

Je viens enfin de recevoir de Berlin des nouvelles de mon *Wallenstein*. Il a été représenté pour la première fois le 17 mai, c'est-à-dire un mois plus tard qu'à Weimar. Unger ne peut assez vanter l'accueil que cette pièce a reçu du public, et le talent avec lequel les acteurs l'ont représentée. Déjà un barbouilleur de Berlin a fait paraître dans les *Annales de la monarchie prussienne* un compte rendu de ma tragédie dont il dit beaucoup de bien; mais il la morcelle impitoyablement en citant les principaux passages, qu'il larde de phrases et de réflexions à lui.

Je vous fais mon compliment sur vos expériences optiques. Tant que vous pourrez vous occuper de cette matière, le temps que vous serez encore forcé de passer à Weimar ne sera pas tout à fait perdu.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 28 juin 1799.

Quelques mots seulement pour aujourd'hui, car j'ai du monde chez moi; mais je suis presque sûr de me rendre dimanche à Weimar, où je compte vous voir. Je n'ai pas fait grand'chose cette semaine; en revanche, je compte utiliser sérieusement les trois mois de belle saison qui nous restent. Quant à vous, je suis convaincu que l'inspiration vous viendra dès que vous aurez quitté Weimar, lors même que vous seriez obligé de vous installer dans le plus épais de la forêt de Thuringe ou même dans un autre Wartbourg. Ma femme se rappelle à votre souvenir.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 29 juin 1799.

Moi aussi je ne vous dirai que quelques mots, puisque j'ai l'espoir de vous voir demain. Si vous pouviez vous décider à rester deux jours avec nous et à braver les agitations causées par la présence d'un roi, j'aurais bientôt fait de vous faire dresser un lit.

Je désire que le mois de juillet nous soit plus favorable que celui qui vient de s'écouler; j'ai le plus grand désir de vous entretenir sur bien des choses.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 5 juillet 1799.

A mon retour ici j'ai trouvé une missive de Cotta, dans laquelle il m'exprime son inquiétude à l'égard d'une lettre qu'il vous a adressée à l'égard des *Propylées*. J'ai été bien désagréablement surpris en apprenant que cet ouvrage ne se vend point. Cette circonstance nous montre le public artistique de l'Allemagne sous un aspect si pitoyable, que cela dépasse tout ce qu'on aurait pu en redouter. Puisque la loyauté de Cotta ne saurait être mise en doute, on ne peut plus songer à continuer les *Propylées*, car il faudrait un débit trois fois plus considérable pour couvrir seulement les frais. Le *Collectionneur* trouvera peut-être un meilleur débit; mais vu l'indifférence du public, on ne peut espérer que ce morceau sauvera l'ensemble.

Quand je pense à cette affaire, mon sang bout de colère et d'indignation, et jamais rien encore ne m'avait donné une si misérable opinion de notre public. On devrait cependant ne s'étonner de rien, car lorsqu'on réfléchit et que l'on compare avec calme, tout s'explique.

Je ne puis ni ne veux vous parler d'autre chose aujourd'hui. Au reste, la chaleur est insupportable, elle paralyse toutes mes facultés pensantes, et j'ai passé deux nuits sans dormir. J'espère apprendre demain quel jour vous arriverez définitivement; j'ai le plus grand besoin de passer quelque temps avec vous.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 6 juillet 1799.

Je ne puis encore vous fixer aujourd'hui le jour de mon arrivée; mais je ferai tous mes efforts pour qu'il soit le moins éloigné possible.

Je n'ai pas voulu troubler les courts moments que nous avons passés ensemble, en vous apprenant le triste accueil que le public a fait aux

Propylées. A tout bien considérer, la chose est si naturelle, qu'on aurait tort de s'en étonner; on devrait toujours juger d'un ensemble que l'on ne connaît pas par les parties intégrantes que l'on connaît. Quand nous nous verrons, nous prendrons une résolution à ce sujet.

J'aurais envie de faire représenter les trois pièces de *Wallenstein* à Lauchstedt, où notre troupe va passer le reste de l'été. Le souffleur répond corps et âme des manuscrits qui ne sortiront pas de ses mains. Mes compliments à votre chère femme. GOËTHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 9 juillet 1799.

On vous a sans doute déjà fait des plaintes contre moi, sur la dureté des conditions auxquelles je consens à laisser jouer mes pièces à Lauchstedt. Elles sont telles que probablement on n'y songera plus. Je ne pouvais cependant être plus traitable, car Lauchstedt est si près de Halle et de Leipzig, que les habitants de ces deux villes pourraient facilement aller voir mes *Wallenstein*, ce qui serait très-contraire à mes intérêts. La curiosité du public est la seule chose sur laquelle on puisse fonder quelques espérances; dès qu'elle est satisfaite, il ne faut plus compter sur lui.

Depuis mon retour ici, je continue à ne pas faire grand'chose, tant la chaleur est accablante; quoique plus d'une fois le temps se soit mis à l'orage, nous n'avons pas eu une goutte d'eau. Mon jardin est absolument comme si le feu y avait passé.

Je suis curieux de savoir le parti que vous prendrez à l'égard des *Propylées*. Il me semble qu'en considération de l'argent que Cotta a déjà perdu, il faudrait tâcher de remettre cet ouvrage à flot, en donnant au public, dans les morceaux suivants, ce qu'il aime et ce qu'il désire. Pour diminuer les frais, on commencerait à faire des éditions moins nombreuses; vous consentiriez peut-être à des honoraires moins forts, et on chercherait à donner à ce recueil une plus grande publicité en le signalant dans tous les journaux, dans toutes les feuilles périodiques. Au premier abord, je me suis découragé trop vite, maintenant je reconnais que vous auriez tort de quitter ainsi la partie. Il ne faudrait pas que le cinquième morceau parût avant la fin de l'année; alors je pourrais y mettre un fragment de *Marie Stuart*, et si vous pouviez y ajouter une partie de *Faust* le succès serait certain, car la mise en action trouve toujours plus d'amateurs dans le public que le raisonnement. Nous réfléchirons ensemble sur cette affaire, et je crois que la persévérance finira par gagner le procès.

Ma femme vous salue de cœur.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 9 juillet 1799.

Je suis, à mon grand regret, forcé de vous annoncer que je ne puis encore me rendre à Iéna. Son Altesse, notre duc, croit que ma présence, pendant la construction du château, sera utile, et, sans partager cette croyance, je dois la respecter. Mon temps sera donc encore une fois perdu pour la poésie; puissent les Muses vous être plus favorables, et me faire trouver votre travail bien avancé quand je pourrai venir vous voir.

Donnez-moi souvent de vos nouvelles, afin que je puisse au moins m'entretenir avec vous par écrit, ce que je n'ai pas le temps de faire aujourd'hui.

GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 10 juillet 1799.

Vous avez très-bien fait de vous montrer exigeant à l'occasion de la représentation de vos pièces à Lauchstedt; le directeur de ce théâtre, ainsi que moi, nous acceptons vos conditions avec plaisir. On est tellement accoutumé à regarder les dons des Muses comme une faveur du ciel, qu'on s'imagine que, dans sa conduite envers le public, le poète doit imiter la libéralité des dieux. J'espère, au reste, qu'à l'occasion de cette affaire, vous recevrez bientôt une seconde bonne nouvelle, qui vous viendra d'un autre côté.

Je suis tout à fait de votre opinion à l'égard des *Propylées*. Il est de l'intérêt de l'auteur et de l'éditeur que ce recueil ne tombe pas. En tirant à un petit nombre d'exemplaires, en diminuant les honoraires et en retardant la publication d'un nouveau morceau, nous obtiendrons sans doute le résultat désiré; puis, nous réfléchirons ensemble sur ce qu'on pourrait faire encore.

Je souhaite avec autant d'ardeur d'être bientôt près de vous que j'appelle la pluie sur nos champs et nos prairies.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 12 juillet 1799.

Les avantages pécuniaires que vous venez de m'accorder si amicalement seront aussi bien venus dans mon petit ménage que l'a été la pluie qui est venue hier rafraîchir notre vallée.

Je viens également d'apprendre que Son Altesse notre duchesse vient de commander pour moi un beau présent en argenterie. Les poètes devraient toujours être récompensés par des présents, et non

par des rétributions fixées d'avance, car il y a une grande parenté entre les heureuses inspirations et les dons de la fortune; les uns et les autres tombent du ciel.

J'ai relu avec beaucoup d'attention vos morceaux sur les académies des beaux-arts et les écoles de dessin; ils sont non-seulement bien pensés et pratiquement convaincants, mais le style en est si séduisant, que si l'on n'était pas forcé de désespérer du public, on serait persuadé que de pareils morceaux assureront aux *Propylées* un succès de vogue.

Pour l'instant, occupons-nous avant tout à donner à ce recueil toute la publicité possible. Pour arriver à ce résultat, vous ferez bien de distribuer, à titre de cadeau, quelques douzaines d'exemplaires à toutes les personnes qui pourront nous aider à atteindre ce but. Quand vous serez ici, nous ferons ensemble huit ou dix annonces pour différents journaux, Cotta saura bien les faire insérer.

Mon travail, sans avancer très-vite, n'est point stationnaire. L'exposition du procès, avec ses formules judiciaires, est non-seulement une chose dont j'ai peu l'habitude, mais tout y penche vers une sécheresse qui m'a d'abord effrayé, mais dont je crois avoir heureusement triomphé. En lisant assidûment l'histoire anglaise de Rapin Thoyras, je me suis familiarisé avec les localités anglaises et les manières d'être de cette nation, ce qui m'est constamment d'un grand secours.

Que ne pouvez-vous être ici ! Mon jardin, où les lys et les roses sont en fleurs vous charmerait.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 15 juillet 1799.

La nécessité de hâter et de surveiller la construction du château ne me laisse pas un moment de répit, et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que je ne pourrai vous voir que vers le commencement d'août.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 15 juillet 1799.

Je crois vraiment qu'un mauvais génie entrave vos résolutions et anéantit nos espérances poétiques pour cet été, qui pourtant s'était annoncé sous des auspices très-favorables. Et il y a encore des gens qui ne peuvent comprendre l'étendue du sacrifice que vous faites en interrompant ainsi vos travaux.

Notre longue séparation me prive de tout encouragement venant de l'extérieur, aussi suis-je réduit à ne vivre que pour mon travail. Avec

les philosophes on ne peut que jouer aux cartes, et avec les poètes on ne peut que jouer aux quilles, ainsi que je l'ai entendu dire. Il est certain, du moins, que Kotzebue, pendant toute la durée de son dernier séjour ici, n'a goûté d'autre plaisir de société que celui-là.

Envoyez le plus tôt possible un exemplaire des *Propylées* à Berlin, afin qu'il y trouve des contradicteurs, même avant d'arriver dans cette ville par la voie de la librairie. Lorsqu'on lance une publication dans le monde, on devrait préparer d'avance des écrits contre cette œuvre, et les publier soi-même, si les adversaires n'en font point; car c'est par le plaisir que lui cause le mal d'autrui qu'on parvient plus sûrement à intéresser le public.

Avez-vous réfléchi de nouveau sur le *dilettantisme*? Je payerais volontiers à cet essai le tribut de mes pensées, si j'avais l'ensemble des matériaux sous les yeux; ne pourriez-vous pas m'envoyer une copie de votre manuscrit? Profitons des dernières semaines de juillet pour avancer ce travail.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 17 juillet 1799.

J'ai heureusement la conviction que ce qui se fait ici en ce moment se fait mieux et plus vite par ma présence; si c'est une illusion, elle ne m'en est pas moins très-agréable. Pour ce qui est de la littérature, de la poésie, de l'histoire naturelle et de la philosophie, je n'ai pas un instant à moi pour y songer; toutes mes espérances à ce sujet se concentrent sur le mois d'août prochain. D'ici là, toutes les affaires relatives à l'acquisition de mon domaine seront complètement terminées, car j'ai encore l'investiture à recevoir et autres choses pareilles.

Rien de neuf, du moins de ce qui pourrait réjouir l'âme. Préparez-moi une bonne réception par l'avancement de votre travail.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 19 juillet 1799.

La lecture de la *Lucinde* de Schlegel m'a tellement étourdi la tête, que je m'en ressens encore. Il faut que vous lisiez cet ouvrage. Il caractérise son auteur mieux que tout ce qu'il a produit jusqu'ici, avec la différence, cependant, que dans *Lucinde* la ressemblance va jusqu'au grotesque. On y voit cette absence totale de forme, cette manie de traiter tout par fragments, unie au nébuleux et au caractéristique, union que vous ne croirez possible que lorsque vous l'aurez vue. Persuadé qu'il ne saurait se tirer du poétique, il s'est fait un idéal de lui-même avec l'amour et le bel esprit. Il s'imagine réunir en lui

une faculté infinie d'aimer avec un détestable esprit d'ironie, puis, après s'être *constitué* de la sorte, il se permet tout et déclare franchement que l'impudence est sa déesse.

Au reste, il est impossible de lire l'ouvrage en entier, car tout ce bavardage, vide de sens, fait trop de mal. Après ses rodomontades sur l'art grec et le temps qu'il a consacré à l'étudier, je m'étais attendu à le voir parler un peu de la simplicité et de la naïveté des anciens, mais cet écrit est l'apogée de l'insolence et de la sottise moderne.

D'après ce que je viens d'entendre dire, les messieurs et les dames de Weimar viennent de vous fournir le sujet d'un nouveau chapitre pour votre essai sur le *dilettantisme*, car ils viennent d'ouvrir un théâtre d'amateurs.

Vous ne trouverez qu'un seul acte achevé de *Marie Stuart*. Il m'a donné beaucoup de temps et de peines, parce que j'ai été obligé de lutter contre l'histoire, sur laquelle l'imagination l'a très-difficilement emporté, car il a fallu en conserver tout ce qui pouvait servir à la vérité de mon travail. Les autres actes qui, au reste, sont moins longs, iront beaucoup plus vite.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 20 juillet 1799.

Je vous remercie de m'avoir donné une idée de la singulière production de Schlegel, dont j'ai déjà entendu parler. Tout le monde crie contre elle, et pourtant tout le monde la lit; aussi ne sait-on à quoi s'en tenir.

Le *dilettantisme* vient de se montrer ici dans toute son abomination, hardiesse d'autant plus périlleuse que, parmi ces messieurs et ces dames, il y en a qui bousillent très-agréablement, ce qui tend à faire admettre que le bousillage est permis. S'il y avait encore eu quelque chose à gâter dans les amusements de notre sociabilité, cet essai d'un théâtre d'amateurs l'aurait fait, car, dès le premier essai, tout a pris ici une tournure plate, égoïste, et tout véritable intérêt pour les œuvres d'art a disparu.

Cette expérience, jointe à beaucoup d'autres en différents genres, m'a affermi dans la conviction que, vous et moi, nous n'avons rien de mieux à faire que de nous enfermer en nous-mêmes, afin de produire successivement des œuvres passables, tout le reste n'est que vanité.

Je vous félicite d'avoir presque terminé votre premier acte de *Marie Stuart*. Tout en désirant avec ardeur d'être bientôt près de vous, je nourris l'espoir de pouvoir, moi aussi, produire quelque chose avant la fin de l'été.

Auguste a été très-heureux de revoir Charles et même le petit Ernest, il ne cesse de me parler de tous deux. GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 24 juillet 1799.

Je viens d'apprendre, avec un très-grand plaisir, que vous êtes à Rosla, car cela me fait espérer que vous ne tarderez pas à venir ici. Notre réunion donnera un nouvel essor à notre existence, vous savez me pousser au large, mais quand je suis seul, je m'abîme en moi-même.

Il paraît que Tieck de Berlin est venu vous voir; je serais curieux de savoir si vous êtes content de lui, vous qui avez pu l'entretenir tout à votre aise. Pour moi, il ne m'a pas déplu; sa manière de s'exprimer, sans annoncer une grande énergie, est fine et sensée, il n'y a rien en lui de coquet ni d'important. Puisqu'il a commencé à s'occuper de Don Quichotte, je lui ai recommandé la littérature espagnole comme une riche mine à exploiter. Son penchant vers le fantastique et le romantique le pousse naturellement vers cette littérature, par laquelle il pourra utiliser son agréable talent, sans sortir de sa sphère.

Le premier acte de *Marie Stuart* sera tout à fait terminé vers la fin de cette semaine; je devrais être plus avancé, mais ce mois-ci ne m'a pas été plus favorable que le précédent. Pourvu que je puisse être au troisième acte quand je retournerai en ville, je serai content.

Ma femme vous salue de cœur,

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 24 juillet 1799.

Maintenant je puis espérer d'aller vous voir samedi ou dimanche au plus tard.

J'ai vu madame de la Roche, d'abord à Teifurth, puis à Osmannstedt, et je l'ai trouvée telle qu'elle était il y a vingt ans, c'est-à-dire une nature nivelante. Relevant le vulgaire, et ravalant ce qui est bon et distingué, elle accommode le tout avec une sauce à sa façon, et vous invite à vous en régaler à votre aise. Sa conversation, au reste, n'est pas toujours sans intérêt.

Tieck a dîné chez moi avec Hardenberg et Schlegel, il m'a paru très-supportable. Il a parlé peu, mais bien, et il a généralement plu ici.

J'espère n'avoir plus besoin de vous écrire, et me fais une vraie fête de vous voir incessamment, vous et votre chère femme.

GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 27 juillet 1799.

Je n'ai pas reçu de lettre de vous aujourd'hui, sans doute parce que vous attendez mon arrivée; malheureusement je suis forcé de vous répéter mon éternelle litanie, et vous dire que je ne puis encore m'arracher d'ici. Les affaires sont de la nature des polypes, on a beau les couper en mille morceaux, chaque parcelle devient à l'instant un tout vivant.

Je me résigne et cherche à utiliser mon temps le mieux possible, car je suis plus décidé que jamais à ne diriger mon esprit que vers la production d'écrits quelconques, et de renoncer entièrement à toute spéculation purement théorique. Mes dernières expériences m'ont convaincu de nouveau que les hommes, au lieu de véritables connaissances théoriques, ne demandent que des phrases et des formules à l'aide desquelles ils puissent réaliser quelque chose à leur façon. Plusieurs étrangers sont venus voir nos collections artistiques; la présence de madame de la Roche, et surtout le théâtre d'amateurs qui vient de se constituer chez nous, sont d'effroyables exemples de cette vérité, et je suis bien résolu à hausser de plusieurs pieds la muraille que j'ai commencé à construire autour de mon existence.

Mon état intérieur, cependant, n'est pas mauvais, car j'ai fait des progrès dans toutes les branches de mes études, et vous me trouverez bien disposé pour toute sorte de travail.

Pour que cette lettre ne soit pas tout à fait insignifiante, j'y joins deux singulières productions, dont l'une vous amusera sans doute beaucoup plus que l'autre. Pensez à moi, et donnez-moi des nouvelles de votre santé et de votre travail.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 30 juillet 1799.

J'avais tellement compté, samedi dernier, sur votre arrivée, que je n'ai pas été au club des philosophes, afin de pouvoir passer toute la soirée avec vous. Aussi, est-ce avec bien du chagrin que j'ai vu, par votre lettre, toutes mes espérances s'évanouir dans l'indéfini.

Il ne me reste donc plus qu'à me jeter dans la production, puisque la communication m'est interdite. Le second acte de ma *Royale Cafarde* s'avance; le premier est mis au net et vous attend.

Vous avez parfaitement raison de dire qu'il faut s'abstenir de toute théorie envers le public. La théorie suppose la pratique, et est un degré plus élevé de l'échelle. Il me semble même que pour la com-

prendre, il faut une imagination plus substantielle que pour apprécier la présence réelle d'une œuvre d'art, car alors le poète ou l'artiste sont venus au secours de l'imagination faible ou paresseuse, en rendant leur production accessible aux sens.

Il est, au reste, hors de doute que les sensations de la plupart des hommes sont plus justes que leurs raisonnements. C'est par la réflexion que commence l'erreur. Je connais beaucoup de nos amis dont je suis loin de dédaigner le suffrage, et je me garderais bien cependant de leur demander compte de ce suffrage.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 31 juillet 1799.

C'est précisément au moment où je vous recommande la production, que vous me mettez dans le cas de vous faire mon double compliment ; c'est vraiment fort aimable à vous ; puisse l'une et l'autre crise se dénouer de la manière la plus heureuse du monde !

Le *Paradis perdu* de Milton, qui m'est tombé sous la main ces jours-ci, m'a fait faire de singulières réflexions. Dans cette œuvre, comme dans toutes celles des poètes modernes, c'est à l'individu qui s'y manifeste qu'on s'intéresse spécialement.

Le sujet du *Paradis perdu* est affreux ; apparent à l'extérieur, il est à l'intérieur creux et rongé de vers. A l'exception de quelques motifs naturels et énergiques, tous sont tellement boiteux et faux, qu'ils font souffrir. Mais c'est un homme intéressant qui parle, et l'on ne saurait lui contester du caractère, de l'esprit, du sentiment, des connaissances acquises, des dispositions poétiques et oratoires, et une foule d'autres bonnes choses encore.

La circonstance singulière et unique qu'en sa qualité de révolutionnaire échoué il avait beaucoup plus d'aptitude pour le rôle du diable que pour celui de l'ange, a exercé une grande influence sur le dessin de son poème, tandis que la cécité de l'auteur en a déterminé le coloris. L'œuvre restera donc toujours unique dans son genre, et quoique l'art y manque si souvent, la nature en assure le triomphe.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 2 août 1799.

Je vous fais mon compliment sur la résolution que vous avez prise d'aller vous réfugier dans votre jardin. Après avoir laissé reposer si longtemps vos travaux poétiques, la solitude et le recueillement seuls pourront dénouer les liens qui retiennent votre génie.

Pendant que vous lisiez le poëme de Milton, moi j'étudiais l'époque qui l'a vu naître. Elle a été bien terrible, cette époque, et cependant elle a dû contenir des éléments favorables au génie poétique, car plus d'un personnage, agissant dans ce grand drame historique, a su s'acquérir en même temps un nom dans la poésie anglaise. Sous ce rapport, cette révolution a été plus fertile que celle de la France, qu'elle rappelle si souvent, car les puritains jouent à peu près le même rôle que les jacobins, et les résultats de la lutte se ressemblent sous beaucoup de rapports. De pareilles époques semblent faites exprès pour corrompre la poésie et les arts, car elles surexcitent et enflamment l'esprit sans lui offrir des sujets dignes de lui; aussi les reçoit-il intérieurement, et l'on voit naître les compositions allégoriques, mystiques et autres avortons du même genre.

Donnez-moi bientôt l'heureuse nouvelle que l'heure des inspirations poétiques a sonné de nouveau pour vous. SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 3 août 1799.

J'utilise avant tout la tranquillité dont je jouis dans mon jardin à revoir et à faire recopier mes petites poésies, dont Unger a besoin pour publier le septième volume de mes œuvres. Un semblable travail demande du recueillement et des dispositions d'esprit presque universelles. Si je pouvais ajouter quelques douzaines de poésies nouvelles pour remplir certaines lacunes, le tout formerait un ouvrage intéressant. Si je n'ai pas le temps de le faire en ce moment, je veux du moins être assez loyal envers moi-même pour me convaincre que j'aurais dû le faire, et que probablement je le ferai plus tard.

Le *Paradis perdu* de Milton continue à me suggérer des observations que je vous communiquerai plus tard. Le principal défaut que je trouve à son poëme est d'avoir tout simplement introduit ses personnages, tels que dieux, anges, diables, hommes, pour les soumettre de temps en temps, et dans les cas isolés où il les fait agir, à des conditions auxquelles il aurait dû les assujettir tout d'abord; maladresse dont il s'excuse presque toujours d'une manière adroite et spirituelle. Je persiste toutefois dans la conviction que le poëte était un homme excellent, intéressant sous tous les rapports, et dont l'âme et l'esprit étaient susceptibles d'une très-grande élévation. On peut remarquer en outre que l'absurdité du sujet lui a été plus favorable que nuisible, surtout auprès des lecteurs assez croyants pour avaler sans répugnance de semblables matières. GOETHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 6 août 1799.

J'ai appris avec plaisir que vous vous occupez de vos poésies, dont on imprime le recueil en ce moment. J'espère que vous resterez fidèle à votre résolution d'insérer dans ce recueil toutes les chansons et ballades qui se trouvent dans vos autres ouvrages. Cela fera un fort beau volume que vous complétez plus tard si, en effet, il y manque encore quelque chose. J'aurais voulu ajouter plusieurs morceaux au nouvel *Almanach des Muses*, mais ma tragédie m'occupe au point que je ne puis penser qu'à elle ; aussi ai-je bon espoir de terminer le second acte avant la fin du mois.

Tâchez d'utiliser pour le mieux votre solitude. Ma femme se rappelle à votre souvenir.

SCHILLER.

Gœthe à Schiller.

Weimar, le 7 août 1799.

La solitude de mon jardin est très-favorable au recueil de mes poésies. Je ne sais pas encore ce qu'il deviendra. Plusieurs morceaux me rappellent les circonstances et les dispositions d'esprit les plus variées ; je les revois tous les uns après les autres.

Les épigrammes sont ce qu'il y a de plus défectueux ; du moins par rapport au rythme. Heureusement que cela est facile à corriger, et le sens et l'expression y gagnent. Dans les élégies romaines, il y avait beaucoup de fautes contre la prosodie, j'espère les avoir fait disparaître. A l'égard des poèmes passionnés, tels qu'*Alexis et Dora*, les corrections sont plus difficiles ; je n'en fais pas moins ce que je puis, et je compte sur vous, cher ami, pour me dire finalement ce que je devrais faire encore. Lors même que de pareils perfectionnements ne s'opéreraient que partiellement, elles n'en sont pas moins une preuve de notre perfectibilité, et je veux que, par mon volume de poésies, tout le monde voie que j'ai fait des progrès.

Faites en paix votre petit voyage, et souffrez que mon Auguste soit souvent le bienvenu chez vous. Puisque je ne puis aller à Iéna, il faut que les miens s'y réfugient, car c'est une affaire décidée, je ne puis travailler que dans une solitude absolue. Mes compliments à votre chère femme.

GÖTTE.

Schiller, depuis quelques semaines, travaillait avec plus de bonheur que jamais à sa *Marie Stuart*. Au commencement, il avait eu bien des accès de langueur ; son imagination sommeillait, et plus

d'une fois il s'était vu obligé de laisser là son drame pour s'occuper des *Propylées* de Goethe. Maintenant le voilà en pleine mer, et le navire, sous un vent favorable, s'avance voiles déployées. Le 9 août, il écrivait à Koerner : « Mon long silence t'aura fait supposer, sans nul doute, que je suis enfoncé jusqu'aux oreilles dans mon travail ; c'est bien la vérité. Pendant ces deux derniers mois, j'ai renoncé à toutes les affaires pour pénétrer aussi promptement que possible au cœur de mon œuvre, et j'y suis arrivé. J'ai terminé déjà le tiers de ma tragédie, et le tiers le plus difficile. Je suis sûr maintenant de ne pas m'être trompé dans le choix du sujet, bien qu'on pût croire qu'un sujet si généralement connu et si profondément tragique doit renfermer quelque vice secret, puisque aucun grand poète ne l'a mis encore à profit. Ma santé est excellente, et je me trouve parfaitement de mon séjour au jardin, ainsi que de la solitude où je vis depuis quelque temps. Goethe lui-même n'est pas venu ici de tout l'été, car la construction du château de Weimar lui laisse bien peu de loisirs ; mais je l'attends dans quelques semaines. »

Schiller avait joui pourtant de la même solitude au mois de mai ; d'où vient que ces dernières semaines, celles de juillet surtout, lui ont été si favorables ? D'où lui vient cette verve généreuse ? Quel est le secret de cette inspiration féconde ? Il nous l'indique lui-même dans ces confidences à Koerner. Continuons de lire sa lettre du 9 août : « J'ai été à Weimar, à l'occasion du séjour que le roi de Prusse y a fait, et il a fallu être présenté au royal couple. La reine est très-gracieuse, et ses manières sont les plus obligeantes du monde. On a joué pour eux *Wallenstein*, et la représentation a obtenu un grand succès. Ce qui m'a étonné et réjoui chaque fois que j'ai vu jouer cette pièce, c'est que les parties spécialement poétiques, celles-là même où l'inspiration passe du genre dramatique au genre lyrique, ont toujours produit sur la foule la plus sûre et la plus profonde impression. Décidé que je suis à me livrer exclusivement au théâtre pendant les six prochaines années, il faut absolument que je passe l'hiver à Weimar, et que j'assiste aux représentations du théâtre. Mon travail en deviendra bien plus facile ; mon imagination recevra du dehors une excitation appropriée au but que je poursuis, tandis que jusqu'ici, dans mon existence isolée, tout ce que j'ai eu à produire sur le théâtre de la réalité et de la vie n'est arrivé à bien que par une extrême tension intérieure, et non sans des *faux frais* considérables. »

Ce qui a réveillé l'ardeur un peu languissante de Schiller, c'est son voyage à Weimar, c'est la représentation de *Wallenstein* en présence du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III et de la belle reine Louise, c'est le succès de son œuvre sous les yeux de cette société d'élite, ce sont les acclamations de la foule, et aussi, hâtons-nous de le dire, l'étude des impressions du public, car Schiller s'aperçoit enfin que le poète dramatique a besoin de quitter sa solitude, d'interroger les hommes à qui il s'adresse, d'interroger la scène et la salle, les comédiens et les spectateurs. Quand il méditait si longuement son *Wallenstein*, quand il le remaniait sous tant de formes, s'élevant de la prose à la poésie, substituant une trilogie à une composition unique, il arrivait, nous l'avons vu, des profondeurs les plus lointaines d'une esthétique abstraite, et Dieu sait que de temps il lui eût fallu pour s'installer dans le domaine de l'art vivant si Goethe ne l'eût soutenu d'une main si douce et si puissante ! Aujourd'hui qu'il connaît son métier, comme il l'écrit à Koerner, c'est-à-dire aujourd'hui qu'il connaît les conditions et les difficultés du grand art, il comprend que le secours même de Goethe ne lui suffirait plus ; il veut faire une ou deux tragédies chaque année ; il faut qu'il les compose au milieu des enseignements du théâtre et sous l'œil même du peuple. Il y avait trop d'erreurs possibles, trop d'efforts perdus, trop de tâtonnements, trop de *faux frais* dans ses longues méditations solitaires ; l'heure est venue pour lui de quitter son jardin d'Iéna. Le jour où il écrivait à Koerner : « Je suis résolu à me consacrer exclusivement au théâtre, » ce jour-là même, le 9 août 1799, il écrivait à Goethe : « Je veux aller m'établir à Weimar. »

Schiller à Goethe.

Iéna, le 9 août 1799.

Continuez à corriger vos poésies, cela est indispensable. La pureté du rythme tient de près à la justesse de la pensée, aussi toute licence à cet égard fait douter de cette pureté. Considéré sous ce point de vue, le rythme touche aux lois les plus intimes de l'art. Tous les amis du bon goût se réjouiront de voir qu'un poète tel que vous n'a pas dédaigné de se soumettre à des exigences que la médiocrité feint de mépriser. Ce que vous faites en ce moment est le vrai moyen de triompher, non-seulement de ceux qui n'ont d'autre talent que de faire des vers corrects, mais encore de ceux qui se croient un génie trop original pour avoir besoin de respecter le rythme.

Il est vrai que les lois prosodiques ne sont pas encore parfaitement déterminées, aussi y aura-t-il toujours dans les meilleures compositions des points discutables. Vous avez tant médité sur ce sujet, que vous feriez bien de faire connaître vos opinions dans une préface, ou de toute autre manière convenable, afin qu'on sache bien que les déviations qu'on pourrait appeler des licences sont les conséquences raisonnées de vos principes.

J'ai le plus grand désir de vous lire la partie achevée de mon travail, sur laquelle je n'ai pas encore d'opinion bien arrêtée. Cette incertitude me fait sentir chaque jour davantage la nécessité de voir le théâtre de plus près, et de lire plus souvent. Il faudra donc que je me décide à passer les mois d'hiver à Weimar, et je commence déjà à m'occuper des moyens pécuniaires indispensables à la réalisation de ce projet.

Je ne sais pas encore quand j'entreprendrai mon petit voyage à Rudolstadt.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 10 août 1799.

Il est évident que la fréquentation du théâtre vous serait favorable, et que dans l'isolement du cabinet on place le but dramatique à une distance trop éloignée. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour faciliter l'exécution de votre louable projet. Selon moi, la plus grande difficulté consiste à vous trouver un logement convenable. Puisque Thouret ne viendra qu'à la fin de septembre, on le retiendra sans doute tout l'hiver; il ne faut donc pas songer au local qu'il occupe au château. La maison du comte Werther, célèbre à cause des revenants qui y font leurs vacarmes, est toujours vacante. Cette maison, qui est située près du théâtre, vous conviendrait, et elle vaut, sous tous les rapports, la peine d'être désenchantée. Réfléchissez sur cette proposition.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 12 août 1799.

Je suis toujours résolu à passer l'hiver prochain à Weimar. Ce qui ne pourra se faire, pour cette année du moins, que vers le mois de janvier, afin que ma femme et le nouvel enfant qui nous arrivera vers la fin de l'été puissent, sans inconvénient, supporter ce changement. En assistant souvent au spectacle, je m'épargnerai une foule de travaux inutiles, que, dans ma situation actuelle, il m'est impossible d'éviter, et des sujets nouveaux me viendront plus facilement.

Je tâcherai de m'entendre avec Charlotte pour un logement, ce qui

ne m'empêchera pas de faire prendre des informations sur la maison du comte Werther.

Ce printemps, le duc m'avait manifesté le désir de me voir plus souvent et pour plus longtemps à Weimar; je crois donc pouvoir m'adresser avec confiance à lui, pour le prier d'augmenter ma pension, afin de me dédommager des frais qu'occasionnera mon déplacement. Cette augmentation, au reste, m'est promise depuis cinq ans; et comme il s'est toujours montré très-bienveillant pour moi, je crois pouvoir compter sur sa promesse. Peut-être même pourrai-je me rendre utile dans l'administration du théâtre, ce dont je me chargerais avec plaisir, et alors l'affaire s'arrangerait d'elle-même.

Ma femme se rappelle à votre souvenir et attend votre arrivée avec autant d'ardeur que moi.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 14 août 1799.

Puisque les circonstances rendent votre séjour à Weimar, du moins pour le commencement de l'hiver, fort douteux, nous laisserons pour l'instant dormir cette affaire. Si cependant il vous était possible de venir dès le mois d'octobre, les moyens de faciliter votre séjour ici ne vous manqueront sous aucun rapport.

J'utilise ma solitude du jardin autant que possible, et j'ai le plaisir de voir mes travaux avancer très-rapidement. Je serais heureux de pouvoir vous le prouver bientôt, en me rendant près de vous. Ne négligez pas de vous concentrer sur votre travail; tout bien considéré, il n'y a rien de plus agréable que d'organiser une grande masse de matériaux.

On m'appelle au château, et je termine en vous souhaitant à tous deux une bonne santé.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 16 août 1799.

J'ai appris aujourd'hui que les Schlegel ont enrichi leur publication périodique d'une foule de coups d'épingles, moyen par lequel ils espèrent tenir leur nacelle à flot. Le moyen n'est pas mal choisi, les *Xénies* en sont la preuve; malheureusement leurs saillies sont souvent impertinentes. Celles qui concernent Humboldt sont en outre d'une grande ingratitude, car il a toujours été très-bienveillant pour ces messieurs.

Quant à l'élégie qu'ils vous adressent, elle est fort belle, malgré sa longueur démesurée; j'y ai même remarqué plus de chaleur qu'on n'en trouve ordinairement dans les productions des Schlegel. Je crains

cependant que les matières ne viennent bientôt à leur manquer, car ils ont l'habitude de dépenser tout leur fonds d'un seul coup, ainsi que cela leur est arrivé dans les aphorismes.

Mon travail va toujours bien, et j'espère que dans cette nouvelle tragédie tout sera dramatique, et je la serre beaucoup, parce que j'ai toujours la représentation en vue. Le sujet étant fort riche au point de vue de l'histoire, j'y ai fait entrer des motifs historiques dont les lecteurs réfléchis et instruits seront très-contents, mais qui ne sont nullement nécessaires à la représentation, car ils n'ont rien qui puisse intéresser les masses. Au surplus, j'ai soin de séparer tout ce qui ne doit pas servir pour le théâtre; cela nous épargnera le travail pénible auquel nous avons été obligés de nous livrer pour que les *Wallenstein* pussent être représentés.

Annoncez-nous donc bientôt votre arrivée. Ma femme, qui vous salue de cœur, espère que notre transplantation à Weimar pourra s'opérer avant le mois de janvier; en tout cas, je compte la précéder de quelques semaines au moins. Mes compliments à Meyer.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 21 août 1799.

Je viens de relire la vie et les écrits de Winckelmann; je veux me pénétrer de chaque détail du mérite de cet homme remarquable, et de l'influence qu'il a exercée sur le monde artistique et savant.

Jé continue à classer et à corriger mes poésies, et je reconnais de nouveau qu'il faut toujours agir par principes. Maintenant que j'admets les lois du rythme dans toute leur rigueur, elles sont pour moi plutôt un secours qu'une entrave.

GOETHE.

Le même au même.

Weimar, le 24 août 1799.

Puisque nos projets d'été ont si mal réussi, il faut nous arranger le mieux possible pour l'hiver prochain; aussi, dès que vous aurez terminé les négociations relatives à votre logement, je m'occuperai de votre provision de bois de chauffage. C'est un article auquel on ne saurait songer trop tôt.

Il ne se passe pas de journée sans que j'en tire quelque avantage, bien minime, il est vrai, mais cela finit par faire masse....

Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, car une visite que j'ai été obligé de faire ce matin au château m'a tellement distrait, qu'il m'est impossible de concentrer ma pensée sur un seul point.

GOETHE.

Schiller à Goëthe.

Iéna, le 24 août 1799.

Je commence à craindre de ne pas vous voir ici avant le commencement de l'automne. Voilà donc un été qui va s'écouler sous d'autres auspices que ceux dont je m'étais flatté. Et quoique j'aie lieu d'être satisfait de mon travail, la privation de votre société m'est tellement pénible, qu'elle m'affermirait dans la résolution d'aller passer l'hiver à Weimar. Je ne me dissimule point que l'influence de la société de cette ville n'aura rien de favorable pour moi, mais des relations plus suivies avec vous, le contact de Meyer et la fréquentation du théâtre, me donneront une activité dont mes travaux se ressentiront efficacement. Mon existence ici est une solitude par trop absolue, et par conséquent nuisible.

Si vous ne pouvez pas bientôt venir, au moins pour une journée, j'irai vous trouver, car j'ai le plus grand besoin de vous faire la lecture de mes deux actes; votre jugement seul pourra me donner la conviction que je suis sur la bonne voie. SCHILLER.

Goëthe à Schiller.

Weimar, le 27 août 1799.

Il m'est absolument impossible de me rendre à Iéna; je vous engage donc très-sérieusement à venir ici sans retard, ainsi que vous m'en avez manifesté l'intention. Il se présente pour votre logement de nouvelles difficultés, que je ne pourrai vaincre sans votre présence. J'habite toujours mon jardin; descendez immédiatement chez moi, mes mesures sont prises pour vous recevoir. GOËTHE.

Schiller à Goëthe.

Iéna, le 27 août 1799.

A peine étais-je levé ce matin, que j'ai reçu, de la part du directeur du théâtre Lauchstedt, un gros rouleau d'argent, dont j'ai été fort agréablement surpris, et je vous remercie bien sincèrement d'avoir dirigé vers moi ce pactole. L'esprit du vieux général se conduit en digne fantôme, il me fait découvrir des trésors. On m'assure qu'à Rudolstadt aussi on fait foule pour voir *Wallenstein*.

Après avoir vainement appelé les inspirations poétiques convenables à l'*Almanach des Muses*, j'ai commencé hier mon troisième acte. Je vois bien maintenant que je ne pourrai m'arracher à *Marie Stuart*, pour composer quelques poésies lyriques, qu'au moyen d'une forte

distraction. Le voyage projeté à Rudolstadt produira cet effet, et je l'entreprendrai dès que je saurai définitivement que vous ne pouvez pas venir.

A force de méditer sur une nouvelle forme de poésie pour mon *Almanach des Muses*, il m'est venu l'idée d'un autre genre de *Xénies*, adressées aux amis et contemporains qu'on estime. Le changement de siècle fournirait une bonne occasion pour célébrer toutes les personnes dont on a à se louer, soit par un commerce personnel, soit par l'effet que la lecture de leurs ouvrages a produit sur nous. Il est vrai que le blâme est un sujet plus facile et plus agréable à traiter que la louange. Le *Paradis reconquis* ne vaut pas le *Paradis perdu*, et le *Ciel* du Dante est beaucoup plus ennuyeux que son *Enfer*. En tout cas, je crois qu'il ne nous reste pas assez de temps pour réaliser un si louable projet.

Tout le monde chez moi vous attend avec impatience, même les enfants.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 28 août 1799.

J'espère que ma lettre d'hier vous a décidé à venir passer quelques jours ici, et si je dicte ici quelques mots pour vous, c'est seulement pour vous affermir dans cette résolution. Nous nous dirons de vive voix tout ce que nous avons à nous communiquer.

GOETHE.

Les travaux littéraires auxquels se rapportent les lettres suivantes nous présentent un épisode très-curieux dans l'histoire de la poésie allemande. On sait comment Goethe, à vingt-deux ans, avait protesté contre l'imitation de la poésie française, et donné à Shakspeare le sceptre de la scène germanique; le voici maintenant qui s'adresse au théâtre de la France pour réformer le théâtre allemand. Il traduit *Mahomet*, il traduira bientôt *Tancrede*, et que veut-il emprunter à ces tragédies de Voltaire? Le sentiment de la mesure, l'habitude du dessin, l'art de resserrer son sujet dans les justes limites. Les poètes allemands ne dessinent pas; Schiller lui-même, dans l'abondance de son imagination, écrit des tragédies interminables; ses drames sont animés d'un souffle épique, et il est obligé de les remanier sans cesse pour les adapter à la scène; lisons les Français, dit Goethe, chacun de nous en profitera. Et ce ne seront pas seulement les poètes qui gagneront à cette étude, les acteurs y apprendront maintes choses dont ils ne se doutent guère. A force de chercher la réalité, on est

tombé dans la familiarité la plus triviale. Nul souci de ce monde idéal où l'art dramatique doit transporter le spectateur. Les comédiens de Leipzig, pour citer un exemple, sont les modèles du genre nouveau qui s'établit partout. *Le naturalisme et le sans-gêne*, c'est Goethe qui parle, *ne sauraient aller plus loin. D'art et de convenance pas une trace. Ils se conduisent exactement comme s'il n'y avait personne dans la salle.* Tout cela, c'est le naturel à la mode, et quand ils ont obéi longtemps à cette prétendue imitation de la nature, tout à coup, en de certains passages, ils changent de ton, d'allure, de gestes, *et se livrent à toutes les exagérations de la manière.* Voilà pourquoi Goethe veut introduire en Allemagne quelques pièces du théâtre français; il espère accoutumer les poètes au sentiment de la mesure et les acteurs au sentiment des convenances.

Une telle entreprise devait soulever bien des colères. Quoi ! la tragédie française, la tragédie du dix-huitième siècle allait reparaitre en Allemagne après la révolution qui l'avait chassée pour jamais ! Il fallait donc oublier la *dramaturgie* de Lessing, il fallait oublier toutes les tentatives accomplies depuis cinquante ans et condamner les efforts de maints généreux esprits. D'un côté, les romantiques, avec leur goût du moyen âge allemand, de l'autre Herder, avec son culte pour les littératures primitives, Jean Paul, avec sa sensibilité enthousiaste, tant d'autres encore qui déjà reprochaient à Schiller et à Goethe des prétentions classiques peu conformes au génie national, tous enfin, on le prévoyait sans peine, allaient jeter une même clameur et accuser les deux poètes de trahir la patrie allemande. C'est alors que Schiller écrivit les belles stances qui portent ce titre : *A Goethe, quand il mit sur la scène le Mahomet de Voltaire.* Il commence, on devait s'y attendre par des paroles fort injurieuses pour nous; avant d'expliquer les motifs qui ont inspiré à Goethe cette étude de notre théâtre, il fallait donner satisfaction aux passions du pays. La France de Louis XIV et la France de Voltaire, c'est *le lieu où des esclaves sont à genoux, où commandent les despotes, où s'enfle la vaine et fausse grandeur, où l'art ne peut produire la beauté dans sa pure noblesse.* Si Goethe revient à la France, ce n'est pas, certes, pour enchaîner le génie de l'Allemagne; mais la scène germanique, affranchie de l'ancienne routine, court de nouveaux dangers, et la muse française, qui ne saurait plus lui nuire comme autrefois, lui apprendra la mesure du langage et la convenance des

attitudes. Nous pouvons citer les dernières stances; les éloges que nous accorde le poète effaceront sans doute ses injurieux dédains. N'oublions pas d'ailleurs qu'il s'agit ici seulement de l'art du dix-huitième siècle; la France, depuis cinquante années, a relevé le défi de Schiller. En voyant ce qu'on pensait de nous à Weimar en 1800, nous apprécierons mieux les maîtres qui ont fait *parler un esprit vivant* dans notre poésie lyrique. Voici les dernières stances de Schiller au glorieux traducteur de *Mahomet* :

« L'art menace de disparaître du théâtre : l'imagination réclame son empire sauvage; elle veut embrasser la scène comme le monde; elle mêle le trivial et le sublime. Chez le Franc seul, l'art pouvait se trouver encore, bien qu'il n'en ait jamais atteint la pure et idéale beauté. Il le tient étroitement enfermé dans d'immuables limites, où nul écart n'est possible.

« Pour lui, la scène est une enceinte sacrée; les accents négligés et rudes de la nature sont bannis de son domaine solennel; là, chez lui, la parole même s'élève jusqu'au chant; c'est l'empire de l'harmonie et de la beauté. Les membres de l'édifice se combinent entre eux dans une noble ordonnance; l'ensemble se développe sous la forme d'un temple imposant, où le mouvement même emprunte son charme de la danse.

« Certes, le Franc ne saurait nous servir de modèle; on n'entend point parler dans son art un esprit vivant : ce sens droit, qui n'apprécie que le vrai, dédaigne les gestes pompeux de la fausse dignité. Il doit seulement nous être un guide vers le mieux : qu'il vienne, comme un esprit qui a quitté ce monde, purifier la scène souvent profanée, pour en faire le digne séjour de l'antique Melpomène. »

On sait maintenant dans quel esprit Schiller et Goethe vont s'occuper de la littérature dramatique de la France. Nous pouvons reprendre la lecture de leurs lettres. Remarquons bien que dans cet épisode ce n'est plus de Corneille qu'il s'agit, mais de Voltaire. S'il y a dans les critiques de Schiller un certain accent qui nous froisse, que ce nous soit une occasion de faire notre examen de conscience. Le pire malheur qui puisse arriver à un peuple, c'est d'ignorer ce que le monde pense de lui.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 15 octobre 1799.

Notre petite Caroline a été baptisée ce matin, et je commence à

retrouver un peu de calme et de tranquillité d'esprit. Ma femme se porte aussi bien qu'on peut l'espérer en pareille circonstance; l'enfant va bien.

J'ai commencé à lire *Mahomet*, et j'ai fait des remarques que je vous enverrai vendredi prochain. Il est certain que si la traduction d'une pièce française, et surtout de Voltaire, devait être tentée, il serait impossible de choisir quelque chose de plus favorable que ce *Mahomet*. Le sujet par lui-même exclut l'indifférence, et la manière dont Voltaire l'a traité tient beaucoup moins du genre purement français que toutes ses autres pièces. Au reste, vous l'avez déjà beaucoup amélioré, et vous n'en resterez pas là. Je suis donc persuadé que le succès prouvera que l'expérience en valait la peine. Je ne crois pas cependant qu'elle réussit avec toute autre pièce française; il n'en est pas une seconde qui puisse se prêter à ce travail. Si la traduction fait disparaître la manière française, il reste trop peu de poésie; si, au contraire, on voulait conserver cette manière, ce serait chasser le public de notre théâtre.

La propriété des alexandrins, de se partager en deux parties égales par la césure, et la nature de la rime qui fait de deux alexandrins un couplet, ne déterminent pas seulement le langage, mais encore l'âme de toutes les tragédies françaises. Les caractères, les sentiments, la manière d'être des personnages, tout est soumis à la règle de l'antithèse; et, semblables au violon qui règle les mouvements des danseurs, les deux jambes de l'alexandrin règlent les mouvements du sentiment et de la pensée. L'esprit est constamment mis en jeu, et chaque pensée, chaque sentiment, est contraint d'entrer dans cette forme comme dans le lit de Procuste.

Puisque la traduction, en supprimant le vers alexandrin, supprime la base de la tragédie française, il ne peut rester que des ruines. On ne comprend plus les effets, la cause ayant cessé d'exister. Je crois donc qu'à cette source nous puiserons peu de chose pour le théâtre allemand, à moins que ce ne soit tout simplement des sujets à traiter.

Voici déjà deux jours que vous nous avez quittés, et je n'ai encore rien fait; mais j'espère reprendre mon travail demain. SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, 16 octobre 1799.

J'ai appris avec plaisir que l'accouchée et la petite fille se portent aussi bien que possible; espérons que cela ira de mieux en mieux.

Me voilà retombé en plein dans la vie dissipée de Weimar, aussi ne me reste-t-il pas un seul lambe dans la tête. J'ai voulu corriger hier les premières scènes de *Mahomet*; je n'ai pas même eu le courage de

les lire. Ayez la bonté de me parler souvent de cette traduction, afin d'y ramener ma pensée; mais je vois bien que pour la terminer, il me faudra un nouveau séjour à Iéna.

Vous trouverez ci-joint pour votre chère accouchée un flacon d'eau de Cologne. Je désire qu'il lui soit salulaire. Espérons que tout s'arrangera au mieux pour l'hiver prochain.

GOETHE.

Schiller à Gœthe.

Iéna, le 18 octobre 1799.

Ma femme commence à se remettre de son extrême faiblesse. Je vous remercie de l'agréable fortifiant que vous lui avez envoyé. La petite se porte à merveille.

Je vous renvoie la traduction de *Mahomet* avec mes observations, qui concernent presque toutes l'original.

Pour ce qui est de l'ensemble de cette pièce, il me paraît indispensable de faire participer Ammon à l'action, afin de tenir l'attente du spectateur toujours en haleine, par la crainte qu'il ne révèle à Zopire le secret concernant les enfants. Il faut qu'il cherche plusieurs fois à l'entretenir, lui fasse des demi-confidences, etc. Par là, le spectateur ne pourra oublier ce secret, et sera entretenu dans une crainte perpétuelle, ce qui, dans toute tragédie, est le point capital. Il faut qu'on éprouve le désir d'attirer cet Ammon par les cheveux, afin qu'il fasse cette révélation, sur laquelle se fondent toutes les espérances.

La scène dans laquelle Séïde découvre à Ammon le meurtre projeté, et que Voltaire fait passer en récit, doit avoir lieu sur le théâtre, car elle est d'une haute importance pour toute l'action, et susceptible de produire un grand effet dramatique. Il ne faut cependant pas qu'à cette occasion, Ammon révèle son secret : il a d'autres moyens d'empêcher le meurtre, sans s'exposer à aucun danger. Mahomet ne fait qu'apprendre par Omar que Séïde a eu un entretien très-animé avec Ammon, et que ce dernier était très-consterné. Il peut aussi apprendre qu'Ammon a cherché à voir Zopire en secret. Ces circonstances suffiront à Mahomet pour se débarrasser d'Ammon, qui en mourant découvre tout à Phanor.

Voici quelle serait à peu près mon idée : Lorsque, acte II, scène IV, Mahomet découvre à Omar son amour pour Palmire, Ammon paraît, Omar s'éloigne, et Ammon trouve ainsi l'occasion de dire à Mahomet qu'il est temps de rendre les enfants à leur père, et de faire ainsi la paix avec Zopire et la Mecque. L'amour qui existe entre les deux enfants, et qui lui fait craindre un inceste, est un stimulant de plus pour qu'Ammon insiste plus vivement auprès de Mahomet, qui le renvoie avec de vagues promesses et lui recommande le silence.

Au commencement du troisième acte, Ammon paraîtrait de nouveau entre les deux enfants, qui ne lui cachent pas leur amour mutuel, ce qui lui inspire une grande terreur. Séide aussi pourrait laisser deviner à Ammon que Mahomet veut lui faire commettre un meurtre. L'entrée de Mahomet terminerait cette scène et ferait fuir Ammon.

Pour la troisième fois, Ammon se trouverait avec le père et le fils; mais au moment où il va tout dire, Omar vient faire sortir Séide. Ammon reste avec Zopire, et une partie de la découverte qui, chez Voltaire, se fait par la lettre de l'Arabe, se fait par Ammon. Zopire apprend que ses enfants vivent, mais il ne sait pas qui ils sont, parce qu'on ne donne pas à Ammon le temps de tout lui dire.

Pendant ce temps, Mahomet soupçonne la fidélité d'Ammon, et le reste de l'action se passe telle qu'elle est dans la tragédie de Voltaire.

Il faut que j'en finisse, on vient m'interrompre.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 19 octobre 1799.

Je vous remercie de vos observations sur *Mahomet*; je ne les perdrai pas de vue dans l'étude que je fais de cette pièce. L'idée de faire paraître Ammon est très-bonne, et je chercherai le moyen de la réaliser.

Cette semaine se passera encore au milieu de distractions de tout genre; puis je prendrai la résolution d'aller vous faire une petite visite. Rappelez-moi au souvenir de votre femme. D'une façon ou d'une autre, nous ne tarderons pas à nous voir bientôt. GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 22 octobre 1799.

Quoiqu'il ne soit survenu dans l'état de ma femme aucun accident fâcheux, elle se remet difficilement. Quant à la petite, on la voit profiter, et elle se conduit sous tous les rapports en membre paisible et silencieux de la famille. L'état de ma femme, qui a très-souvent besoin de moi, ne m'a pas permis de reprendre mon travail. Tout ce que je puis faire, c'est de songer au plan des *Chevaliers de Malte*, afin de pouvoir le soumettre à notre duc, qui m'a demandé à le voir. Si cette tragédie ne réunit pas toutes les qualités voulues, ce ne sera pas la faute du sujet. Il est vrai que je ne pourrai l'exécuter avec le peu de personnages auxquels vous m'avez conseillé de me restreindre; mais j'espère bien qu'un plus grand nombre ne fera rien perdre à la simplicité du sujet.

Dès que vous aurez obtenu quelques résultats satisfaisants à l'égard de *Mahomet*, veuillez me les faire savoir.

L'*Almanach* de Voss est une preuve nouvelle de la décadence de sa nature poétique. Ses compagnons et lui se sont tous placés sur le même degré de platitude, où, à défaut de poésie, ils étalent la crainte de Dieu.

Il paraît que Herder a été très-grossièrement critiqué dans la gazette d'Erlangen.

Je viens de feuilleter le nouveau volume de la traduction de Shakspeare par Schlegel. La forme y est beaucoup plus contrainte et plus rude, à mon avis, que dans les précédents; si vous en jugez de même, il serait bon de recommander à Schlegel de mettre plus d'application et d'intelligence dans son travail.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 23 octobre 1799.

Recevez mes félicitations; j'apprends avec joie que l'état de l'accouchée est satisfaisant, à la faiblesse près. Dites-lui que, probablement, j'irai la voir bientôt.

Ma manière de vivre ici est tout aussi prosaïque que peut l'être l'*Almanach* de Voss, et je doute fort que je puisse réussir ici à produire une œuvre qui demande autre chose que de la raison, et la raison n'a rien à démêler avec ce qui me reste à faire à *Mahomet*.

Depuis que les lettres de Humboldt et la tragédie de *Mahomet* m'ont fait envisager le théâtre français sous un point de vue nouveau, j'aime à lire le répertoire de ce théâtre. Je viens de m'occuper de Crébillon. C'est vraiment un homme remarquable, mais d'une manière tout à fait singulière. Il traite les passions comme des cartes à jouer, que l'on bat, jette, bat et jette de nouveau, et qui cependant restent toujours les mêmes. Pas une trace de ces affinités délicates par lesquelles les passions s'attirent, se repoussent, s'unissent, se neutralisent, et se divisent de nouveau pour redevenir ce qu'elles étaient. Il est vrai que sur la route qu'il a choisie, il trouve des situations qui seraient impossibles partout ailleurs. Je sais que ce genre serait insupportable aux Allemands, mais je n'en crois pas moins qu'on pourrait l'imiter avec succès dans les compositions subalternes, telles que les opéras et les drames de chevalerie ou de féerie. Mes idées à ce sujet défrayeront notre premier entretien.

Soignez votre santé, et faisons le meilleur usage possible des jours qui nous restent.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 25 octobre 1799.

Depuis le jour où je vous ai écrit la dernière fois, ma situation est

devenue bien cruelle. Dans la même nuit, ma femme a été atteinte d'une fièvre nerveuse qui nous cause les plus grandes inquiétudes. Il lui reste encore des forces, mais depuis trois jours elle a le transport. Quoique Starke me donne beaucoup d'espérance, je suis dans une inquiétude mortelle, car lors même qu'elle ne serait pas en danger, il est certain qu'elle restera longtemps faible et souffrante.

Vous comprendrez sans peine tout ce que je souffre, et, malgré tant de chagrin, d'inquiétude et l'impossibilité de me reposer, du moins la nuit, je me porte assez bien. Ma pauvre femme ne veut souffrir personne autour d'elle que moi ou sa mère, qui s'est empressée de venir pour m'aider à la soigner. Sans son secours, je ne saurais que devenir, car elle a le courage de rester calme avec bienveillance, et de penser à tout. Les singulières choses que ma femme dit dans son délire me percent le cœur; ce serait une grande consolation pour moi si je pouvais vous voir.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Weimar, le 26 octobre 1799.

Votre dernière lettre, cher ami, m'a causé une bien douloureuse surprise. Nous sommes si étroitement amis, qu'un malheur ne peut vous frapper sans que je le ressente aussi vivement que vous-même. Puisse la maladie de votre chère femme prendre bientôt le caractère de la convalescence! Quant aux suites inévitables de cet accident, j'aurai soin de vous les alléger.

J'aurais été vous voir immédiatement si je n'étais pas enchaîné ici sous plus d'un rapport. Au reste, je ne pourrais vous être d'aucun secours, et je serais plus inquiet à Iéna qu'ici, puisque j'aurais à craindre pour vous et pour mes affaires à Weimar.

Je n'ai pas de plus grand désir en ce moment que de recevoir bientôt des nouvelles plus favorables de votre femme. Pourvu que votre santé ne souffre pas de tout cela! N'attendez pas le jour de la messagère pour m'écrire, vous trouverez bien une autre occasion. GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, lundi soir, 28 octobre 1799.

Je profite d'un moment de liberté pour vous dire en hâte qu'il y a du mieux. La nuit a été passable, et le délire est moins violent, quoique ma pauvre chère femme déraisonne toujours. Le pourpre est sorti, et Starke pense que jeudi prochain la décroissance de la maladie sera sensible.

Ma santé se soutient toujours, quoique j'aie passé trois nuits et six jours sans dormir. Grâce au ciel, l'enfant va toujours bien.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 30 octobre 1799.

Je m'empresse de vous apprendre que Starke vient de me dire que tout danger est passé; la fièvre a, en effet, entièrement disparu; mais la connaissance n'est pas encore revenue, il y a même souvent des accès qui annoncent un dérangement complet du cerveau. Il est vrai que, sur ce point aussi, le docteur me rassure; mais il m'est impossible de bannir toute inquiétude. Jusqu'à présent, j'ai résisté à tant de fatigues et de chagrin, mais cette dernière nuit, la quatrième entièrement passée sans me coucher un instant, m'a beaucoup fatigué.

Donnez-moi donc bientôt de vos nouvelles.

SCHILLER.

Goethe à Schiller.

Rosla, le 31 octobre 1799.

En m'apprenant que nous n'avons plus rien à craindre pour la vie de votre chère femme, vous avez jeté assez de tranquillité dans mon esprit pour qu'il m'ait été possible d'assister sans trop d'effort à la consécration de l'église de Rosla. Je retournerai ce soir à Weimar, où j'espère trouver une nouvelle lettre par laquelle vous me confirmerez les bonnes nouvelles que vous m'avez données hier.

Dès que les circonstances me le permettront, j'irai vous voir, car j'ai une foule de choses à vous communiquer. Et puis, si l'on veut que je finisse *Mahomet*, il faut qu'on me laisse aller passer quelque temps à Iéna. J'espère que l'état de la malade est tel que vous pourrez me rappeler à son souvenir.

GOETHE.

Schiller à Goethe.

Iéna, le 1^{er} novembre 1799.

Le vingt et unième jour de la maladie vient de s'écouler, la fièvre est presque nulle; tout le mal semble s'être jeté dans la tête: c'est au point qu'elle a souvent des accès de frénésie! En un mot, nous ne craignons plus rien pour la vie de ma femme, mais tout pour sa tête. Starke cependant continue à nous rassurer, et emploie les remèdes les plus efficaces. Les compresses d'eau froide que maintenant on lui applique sur la tête semblent produire un bon effet, car plusieurs fois déjà elle m'a reconnu, ainsi que sa mère, mais pour un instant seulement.

Je fais mon possible pour supporter tant de tourments et de fati-

gues, mais la maladie menace de traîner en longueur, et pour ce cas, je ne connais point de remède.

Adieu, on m'appelle auprès de la malade.

SCHILLER.

Le même au même.

Iéna, le 4 novembre 1799.

Ma femme est toujours dans le même état : il est impossible d'en prévoir le dénouement. Depuis avant-hier, elle ne prononce pas une syllabe. Plusieurs circonstances cependant m'autorisent à croire qu'elle nous reconnaît, et qu'elle comprend les preuves d'affection que nous lui donnons sa mère et moi. Elle dort profondément et presque toujours, mais elle ne prend que fort peu de chose et avec peine. Un abattement opiniâtre, une indifférence complète et une perpétuelle absence d'esprit, tels sont les symptômes qui me désespèrent le plus. Dieu sait où tout cela nous conduira. Je ne connais point de cas analogues d'où je pourrais tirer des conséquences. Starke ne tardera pas à épuiser toutes les ressources de son imagination : l'opium, le musc, l'hyoscyame, le quinquina, le camphre, les vésicatoires, les sinapismes, des compresses d'ammoniaque sur la tête, des frictions d'huiles fortes ont été employées tour à tour, et toujours en vain. Aujourd'hui on fera l'essai de la belladone.

Le spectacle désespérant que j'ai constamment sous les yeux m'a tellement abattu, que pour retremper mon courage, j'irai peut-être passer quelques heures à Weimar. Ma belle-mère aussi a besoin de cette distraction. Pendant notre courte absence, nous confierons ma femme à une amie qui nous a déjà rendu de grands services dans cette circonstance.

Ayez la bonté de me faire faire le plus vite possible deux copies du *Camp de Wallenstein*, dont je vous envoie le manuscrit. Il n'y a pas de place en ce moment dans ma maison pour y faire travailler mes copistes ordinaires, et je ne veux pas leur confier mon manuscrit pour le copier chez eux. J'ai pourtant bien besoin de ces copies, car Loder a trouvé moyen de faire jouer cette pièce sur le théâtre de Magdebourg. Au reste, tous mes travaux dorment et dormiront peut-être longtemps encore.

SCHILLER.

Les douloureuses préoccupations que retracent ces lettres avaient empêché le poète d'accomplir un projet depuis longtemps arrêté. Enfin, au mois de décembre, quand sa femme fut tout à fait hors de danger, Schiller put quitter Iéna et s'installer à Weimar. Goethe lui avait écrit plus d'une fois que sa vie trop solitaire était nuisible à son inspiration dramatique, que la pratique du théâtre, l'étude du

jeu des acteurs et des impressions du public, lui révéleraient sans doute bien des choses. Schiller le sentait lui-même ; attiré d'ailleurs par la présence de Goethe, s'il avait tardé à changer de résidence, c'est que d'impérieuses nécessités mettaient obstacle à ses désirs. La bienveillance du grand-duc lui aplanit toutes les voies. Le 3 décembre 1799, Schiller quittait Iéna, avec sa femme et ses enfants, et devenait citoyen de la nouvelle Athènes où son illustre ami l'attendait depuis des années.

Une période nouvelle va commencer dans l'existence de Schiller, les deux amis se verront chaque jour, et leur communauté d'études sera plus active que jamais. Ce sera grand dommage, il est vrai, pour notre correspondance ; plus de ces effusions où les grands artistes nous exposaient naïvement les secrets de leur génie. Désormais, s'ils s'écrivent, c'est un mot, un salut, un cri de joie, une invitation familière ; mais quelle grâce encore dans ces billets rapides ! comme on y sent bien les joies de l'esprit et du cœur ! Quelle félicité contenue ! Quelle tendresse virile ! Dès les premières heures de la nouvelle année, au lever du jour, ils s'envoient l'un à l'autre un salut amical, se félicitant de commencer le siècle dans la même ville et presque sous le même toit... Le siècle ! tous deux se sont trompés ; le 1^{er} janvier 1800 n'ouvre pas la première année du dix-neuvième siècle, mais la dernière année du dix-huitième ; qu'importe ? en publiant ces lettres vingt-neuf ans plus tard, Goethe aurait pu rectifier l'erreur ; il se garde bien d'y rien changer, tant il est persuadé que ce jour-là, en effet, commençait pour lui l'âge nouveau. Goethe et Schiller réunis ensemble, ensemble dirigeant le théâtre de Weimar, associés aux mêmes travaux, mettant toutes leurs pensées en commun, c'est une date mémorable pour l'histoire littéraire, c'est un nouveau siècle pour les deux amis.

(La suite à la prochaine livraison.)

LE CID DE L'HISTOIRE

ET LE CID DE LA LÉGENDE

François Romain
PAR M. F.-R. CAMBOULIU

Poème du Cid, par M. Damas Hinard. — Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*. — *Chronica del Cid*, par Huber. — *Das Gedicht, vom Cid*, von Wolf. — Dozy, *Recherches sur l'Histoire d'Espagne*.

I

Parmi le grand nombre de personnages héroïques dont la poésie du moyen âge célébra la gloire et les hauts faits, il n'en est aucun qui ait joui dans son pays d'une popularité plus universelle et plus durable que le fameux Campeador. Les Charlemagne et les Roland remplirent comme lui pendant plusieurs siècles l'imagination de nos pères, leur nom retentit comme le sien dans les châteaux, dans les camps, sous le chaume, dans les carrefours des villes, partout où pénétrait la muse à la suite du chanteur ambulant. Mais au moment de la renaissance, on voit ces grands noms disparaître de la scène poétique : ils cèdent la place aux héros de l'antiquité. Hector, Agamemnon, Achille les rejettent dans les ténèbres où ils avaient eux-mêmes dormi depuis la chute de l'empire romain. Ils les bannissent de la mémoire du peuple et s'y installent à leur place. Tout autre est la destinée du Cid. Au milieu de l'ébranlement général, il demeure ferme sur son piédestal de granit. Il ne perd rien de son antique splendeur en présence des astres nouveaux qui se lèvent à l'horizon, et toujours plein de sève et de vigueur, malgré les siècles qui s'accumulent, il conserve, après comme avant, la première place dans le cœur de ses compatriotes.

L'époque moderne n'a fait qu'ajouter à sa gloire. Naturalisé Français au dix-septième siècle par le génie de Corneille, sa renommée gagnait au dix-huitième les pays d'outre-Rhin, tandis que l'Espagne

continuait d'invoquer son grand nom et, dans une crise mémorable, appelait sous les drapeaux de la patrie les *généreux enfants du Cid*. Où est le secret d'une telle longévité poétique? Quelle est donc cette création si vivace que les révolutions ne peuvent déraciner, que le temps ne peut flétrir? Les héros qu'enfante la poésie ne survivent pas généralement aux circonstances qui les virent naître. La même période les produit et les emporte avec elle dans l'abîme où vont s'engloutir toutes les choses qui ont vécu. Les générations nouvelles se font de nouveaux dieux avec lesquels elles vivent en commerce habituel, tandis que les dieux des ancêtres, oubliés de la foule, passent à l'état de monuments historiques connus des seuls savants. Comment le Cid a-t-il échappé à cette loi fatale? Comment cette idole d'un autre âge conserve-t-elle encore son rang et ses honneurs dans le panthéon poétique de sa patrie? Écoutez! c'est lui-même qui va répondre : « Je suis le parfait Castillan, » dit-il dans une vieille romance; c'est-à-dire, si nous l'entendons bien, je suis l'idéal rêvé et poursuivi par tout un peuple, je suis le résumé de tout ce qu'il y a d'essentiel, de permanent dans les mœurs de ce peuple, je suis ce peuple même fait homme. Et c'est pourquoi je me ris des siècles et des révolutions. Les Charlemagne et les Roland, personnifications illustres de la chevalerie française, ont disparu avec l'âge chevaleresque. Moi, je puis bien changer avec le temps de manières et de costume; je puis bien remplacer la *tizona* par le mousquet, et crier vive la constitution, au lieu de crier vive les *fueros*. Mais mourir, je ne le puis pas, à moins que l'Espagne elle-même ne meure, soit que la Providence la raye un jour de la liste des nations, soit qu'elle abjure elle-même son caractère et dépouille dans quelque palingénésie sociale ce qui a fait jusqu'ici son individualité. Ce temps peut venir sans doute; mais en attendant je demeure et demeurerai le héros favori de la nation qui me chérira comme le fruit de ses entrailles.

Tel est le secret de l'énergique vitalité du Cid en tant que personnage poétique. Son portrait est le portrait de l'Espagne et l'histoire des transformations qu'il a subies depuis le douzième siècle, époque où commence sa vie poétique, est l'histoire morale de la nation elle-même. Envisagée de ce point de vue, la légende du Campeador offre un intérêt tout particulier et un sujet d'étude unique peut-être dans l'histoire de la poésie. Je ne vois aucun autre peuple qui se soit ainsi dès son origine incarné dans un seul type auquel chaque siècle est

venu ensuite ajouter son trait particulier, de manière à lui faire représenter à la fois ce qui dure et ce qui passe, ce qui demeure et ce qui change. La Grèce se reconnut jusqu'à son dernier soupir dans les héros de l'*Iliade*, mais elle n'adopta jamais celui-ci ou celui-là à l'exclusion des autres, et ne conféra à aucun d'eux le glorieux privilège de la représenter dans son développement historique. Si Achille, Agamemnon, Ulysse manifestent, chacun à leur manière, telle ou telle face du génie hellénique, aucun d'eux ne peut être considéré comme la statue symbolique de la race, comme la formule idéale de sa civilisation. Égaux ou supérieurs, si l'on veut, au Campeador en tant qu'œuvres d'art et d'imagination, ils demeurent au-dessous de lui en tant qu'images vivantes de leur nation. L'homme de goût peut les préférer; mais le moraliste, le penseur, l'historien philosophe s'estimeront plus heureux de rencontrer sur leur route le héros des Castilles — tout un peuple dans une seule figure.

Un autre avantage du Cid sur la plupart des héros anciens et modernes, c'est que, à côté de sa vie poétique, nous possédons l'histoire de sa vie réelle. Nous connaissons par des témoignages irrécusables la date de son mariage et celle de sa mort, ses relations avec les princes de son temps, ses exploits contre les Maures, ses conquêtes, ses mœurs mêmes et ses habitudes au milieu des hasards de la guerre ou dans les loisirs de la paix.

Ces faits, longtemps ignorés ou mal éclaircis, ont été mis récemment en lumière par les savants dont nous citons les noms en tête de cet article. Une meilleure interprétation des textes connus et la découverte de quelques documents nouveaux ont permis de reconstituer à peu près en entier la biographie de ce personnage, et nous permettent à nous-même de rapprocher dans ce travail son histoire de sa légende. De quel prix ne payerions-nous pas le moindre renseignement authentique sur les antiques héros dont nous parlions tout à l'heure! Quelle reconnaissance et quelle admiration pour l'érudit dont les patientes investigations nous auraient mis à même de comparer l'Achille de l'*Iliade* à l'Achille véritable et de substituer des affirmations positives aux conjectures que chacun hasarde sur ce sujet! Quelle joie de pouvoir nous dire: Voilà ce que la réalité a fourni au poète, voilà ce que le poète a ajouté à la réalité! Eh bien, ce que le manque absolu de documents ne nous permet point de faire pour les héros de ces âges reculés, nous le pouvons sans difficulté pour celui qui nous occupe. Nous pouvons voir de nos yeux le

travail de la pensée brodant et idéalisant l'histoire ; nous pouvons prendre sur le fait l'imagination d'une époque transformant un homme de chair et de sang en personnage légendaire ; nous pouvons enfin assister à la naissance d'un demi-dieu. C'est l'objet que nous nous proposons dans cette étude, dont le principal mérite, si mérite il y a, revient de droit aux écrivains qui nous en ont fourni les matériaux.

II

« Lorsque les Castellans avaient des différends entre eux, ils étaient obligés de se rendre à Léon afin de les soumettre aux juges royaux. Le chemin était long et l'on devait passer plusieurs montagnes. Pour remédier à cet inconvénient, ils élurent, sous le règne de Froïla II et conformément à la loi gothique, deux arbitres chargés de terminer leurs procès à l'amiable. Ces deux arbitres se nommaient Nuno Rasura et Lain Calvo. » Rodrigue Diaz descendait de ce dernier ; c'est Roderich de Tolède qui l'affirme, et nous n'avons aucune raison pour révoquer en doute son témoignage. C'est du reste le seul renseignement authentique que nous possédions sur l'origine du héros. La date même de sa naissance nous est inconnue. Le premier document historique où nous rencontrons son nom est une charte du roi Ferdinand I^{er} de l'année 1064. Mais à cette époque, le Cid avait déjà acquis une certaine célébrité. Il avait sans doute coupé sa gerbe de bonne heure dans cette *moisson de gloire* offerte par le voisinage des Maures aux hommes de cœur qui voulaient se distinguer, et tout porte à croire que les brillants exploits que les romances lui attribuent dès l'âge de vingt ans ne sont point de pures fictions.

Le roi Ferdinand, avant de mourir, avait partagé ses États entre ses cinq enfants. Il avait donné à l'aîné, Sancho, la Castille et Pampelune, à Alphonse Léon et les Asturies, à Garcia la Galice, enfin à Elvire et à Urraque, ses filles, Toro et Zamora. Rodrigue demeura en Castille à la cour de Sancho et s'y éleva rapidement aux plus hautes dignités. Deux ans après la mort de Ferdinand (1067), Sancho lui confiait déjà l'étendard royal et le commandement de son armée.

Sancho et Alphonse, mécontents l'un et l'autre de la part qui leur était échue, se battaient depuis la mort de leur père. Résolus d'en finir une fois pour toutes, ils prirent jour pour un combat général, et stipulèrent que le vaincu céderait la couronne au vainqueur. Les

Castillans furent battus et s'enfuirent en désordre; Alphonse, qui regardait la querelle comme décidée, défendit aux siens de les poursuivre. Mais durant la nuit, Sancho, sur le conseil de Rodrigue, ayant rallié ses troupes, tombe à l'improviste sur les Léonais, les met en déroute et fait son frère prisonnier. Il lui rend la liberté quelque temps après à la condition qu'il se ferait moine; mais Alphonse s'échappe de son couvent et va chercher un refuge auprès d'Al-Mamoun, roi de Tolède. La Castille triomphait grâce à la conduite peu scrupuleuse de Rodrigue et de son roi. Encouragé par ce succès, Sancho somme ses sœurs de lui céder son apanage; Elvire obéit, mais Urraque se défendit énergiquement dans Zamora. Les Castillans serraient la ville de près, lorsqu'un chevalier du nom de Bellido assassina Sancho au milieu de son camp. Rodrigue, témoin de ce meurtre, poursuivit Bellido jusqu'aux portes sans pouvoir l'atteindre. Le lendemain, le siège était levé et les Castillans se retiraient en emportant le cadavre de leur roi.

Sancho ne laissait point d'enfants. Alphonse, son héritier légitime, revenu en toute hâte de son exil, réclamait les couronnes de Léon et de Castille. Les cortès de Burgos reconnurent son droit et se déclarèrent prêtes à lui obéir, à condition qu'il jurerait sur les Évangiles qu'il n'avait eu aucune part au meurtre de son frère. Après quelques hésitations Alphonse accepta et comme personne n'osait se présenter pour recevoir son serment, Rodrigue se leva et en dicta la formule qu'il fit répéter au roi jusqu'à trois fois. Alphonse ne lui pardonna jamais ce qu'il regardait comme un outrage à la majesté royale, tandis que Rodrigue, de son côté, conserva toujours contre le roi une sourde méfiance mal dissimulée sous les apparences du respect et du dévouement. L'intérêt ou les convenances obligèrent souvent le vassal et le suzerain à cacher leurs vrais sentiments; mais à la moindre occasion, ces sentiments éclataient avec une nouvelle force, et l'on peut dire que leur inimitié ne finit qu'avec leur vie.

Du reste, l'antipathie était générale entre les Léonais et les Castillans. Bien que réunis sous un même sceptre, ils ne pouvaient oublier du jour au lendemain leurs longues dissensions. Alarmé d'un état de choses qui pouvait compromettre son autorité, Alphonse résolut d'y mettre un terme en provoquant des alliances de famille entre les deux nations. Il donna l'exemple en faisant épouser au Cid sa cousine germaine Chimène, fille du comte Diego, qui appartenait à la plus haute noblesse léonaise. Le Cid, de son côté, se garda bien

de refuser une union qui le mettait de pair avec les plus grands seigneurs et qui était une sorte de consécration officielle de la position qu'il avait su conquérir. Le mariage eut lieu le 19 juillet 1074, en présence d'Alphonse VI, de ses deux sœurs Urrique et Elvire, d'Alvar Fanez que le Cid appelle dans le contrat son *sobrinus*, et d'une foule de nobles des deux nations. Rodrigue et Chimène s'assuraient réciproquement la jouissance de leurs biens respectifs, supposé que le survivant ne se remariât point.

A partir de son mariage, durant une période de sept ou huit années, Rodrigue semble avoir abandonné la scène politique pour se renfermer dans la vie privée. On trouve son nom au bas de quelques chartes peu importantes de l'époque, mais il ne figure dans aucun événement mémorable. Il faisait sa résidence habituelle à son château de Bivar dont il s'appliquait à augmenter les dépendances et les fortifications. Tout à coup au sein de sa retraite, au milieu de ses paisibles occupations, un décret d'exil vient le frapper (1081 ou 82). Le roi le prive autant qu'il est en lui de ses honneurs et de ses biens, et lui ordonne de sortir dans le plus bref délai de toutes les terres soumises à son autorité. Le Cid accepte fièrement, et sans daigner réclamer, ce nouveau défi de la fortune. Sous le grand seigneur disgracié on voit reparaître l'aventurier hardi, tout prêt à recommencer bravement sa carrière, à la garde de Dieu et sans autres ressources que son nom et son épée. S'il a perdu son rang à la cour de Castille, il lui reste sa bravoure, son caractère entreprenant, sa confiance en lui-même, toutes ces hautes qualités personnelles qui faisaient à la même époque les rois de Sicile, les princes d'Antioche, les empereurs de Constantinople. A travers toutes sortes d'aventures, le descendant du juge Lain Calvo, le seigneur dépossédé de Bivar, saura se créer une destinée non moins brillante. Lui aussi il deviendra un jour le maître de la riche et populeuse Valence, un véritable et puissant roi, moins le titre.

III

Les causes de l'exil du Cid, indiquées d'ailleurs par quelques textes, sont faciles à deviner. C'est à la jalousie de la noblesse léonaise, qui n'avait pas cessé de remplir la cour, et aux griefs personnels du roi qu'il faut sans doute l'attribuer. Il est naturel qu'Alphonse, qui n'oublia jamais l'affaire du serment, prêtât l'oreille à

toute insinuation malveillante qui flattait ses propres dispositions et pouvait lui donner occasion de satisfaire son ressentiment avec une apparence de raison. Quoi qu'il en soit, Rodrigue quitta la Castille accompagné d'un petit nombre de fidèles et se dirigea d'abord vers Saragosse. Cette ville, alors au pouvoir des musulmans, était gouvernée par les Beni-Houd, une de ces nombreuses familles princières qui s'étaient partagé les débris du khalifat de Cordoue, à peu près comme les barons chrétiens s'étaient partagé l'empire de Charlemagne. Le prince régnant s'appelait alors Al-Moutamin ; il était en guerre avec son frère Al-Mondhir, qui possédait aussi une petite souveraineté dont Denia était la capitale. Rodrigue entra au service du premier et battit Al-Mondhir, ainsi que le roi d'Aragon et le comte de Barcelone, ses alliés, près de Monzon. S'étant ensuite emparé de quelques forteresses, il s'établit dans celle d'Escarpe, où il se reposa quelque temps. Désireux de venger leur échec, les alliés revinrent à la charge, soutenus cette fois par les comtes de Cerdagne, de Roussillon et de Carcassonne. Mais Rodrigue leur fit essuyer une défaite plus désastreuse que la première et retourna à Saragosse, où il fut comblé d'honneurs.

L'année suivante, 1083, le roi d'Aragon, qui ne s'était point trouvé à la dernière affaire, voulut entrer en lice à son tour et essayer d'avoir raison de ce *diable* castillan. Après avoir joint son armée à celle du roi de Denia, il marcha contre Rodrigue, qui l'attendit de pied ferme sur les bords de l'Èbre où il était campé. Le combat dura longtemps ; à la fin, le roi d'Aragon et Mondhir prirent la fuite, laissant au pouvoir du Cid un grand nombre de chevaliers, deux mille soldats et tous leurs bagages.

Dans le courant de cette même année Alphonse, ayant fait une excursion jusqu'aux frontières de son royaume, eut une entrevue avec le Cid. A force de promesses et de bonnes paroles, le roi, qui regrettait les services de son ancien vassal, l'avait déterminé à le suivre en Castille. Mais celui-ci, s'étant aperçu qu'il était toujours haï, rebroussa chemin à la deuxième journée et retourna à Saragosse.

Ces deux années de succès avaient valu au Cid une réputation immense et une armée à lui. Les plus hardis aventuriers accouraient sous sa bannière en prêtant serment de n'obéir qu'à ses ordres, et de le suivre partout où il voudrait les mener. Il ne lui manquait qu'une terre à prendre : il jeta les yeux sur Valence, dont il fit, à partir de ce jour, l'objet de son ambition. Cette ville était en proie aux factions ;

elle avait changé plusieurs fois de maître, et se trouvait en ce moment au pouvoir d'Al-Kadir, ex-roi de Tolède, qui s'en était emparé et s'y maintenait, grâce au secours d'une armée chrétienne fournie par Alphonse VI. Cette armée ayant été rappelée à la suite du terrible échec que les Almoravides avaient fait subir aux Castellans, à la bataille de Zallacah, Al-Kadir se trouva exposé à toutes sortes d'ennemis intérieurs et extérieurs. Le plus redoutable était le roi de Denia, Al-Mondhir, qui se trouvait déjà aux portes de Valence avec une armée de Catalans et d'Aragonais. Al-Kadir implora contre lui le secours des anciens ennemis de ce prince, le Cid et le roi de Saragosse. Ceux-ci feignirent de répondre à son appel, et partirent après s'être entendus pour dépouiller le malheureux qui les appelait. Le roi de Saragosse devait avoir la ville, et le Cid le butin. Mais les deux alliés n'étaient pas plus sincères l'un envers l'autre qu'envers Al-Kadir, leur protégé. Arrivés sous les murs de la place, et après avoir mis en fuite Al-Mondhir, le Cid refusa de pousser les choses plus loin, sous prétexte que Valence était sous la protection du roi de Castille, son propre suzerain, et qu'il ne voulait pas se rendre coupable de haute trahison, en s'en emparant au profit d'un autre. Le roi de Saragosse, qui avait emmené peu de monde, comptant sur l'armée du Cid, fut obligé de renoncer à son dessein et de s'en retourner dans ses États.

Le Cid aurait pu, sur-le-champ, s'emparer de Valence pour son propre compte; mais, craignant sans doute que le roi de Castille ne trouvât pas le procédé de son goût, il partit pour Burgos, afin de s'entendre avec lui. Après quelques pourparlers, il obtint un diplôme qui lui concédait toutes les terres qu'il pourrait conquérir sur les Maures dans l'est de l'Espagne, sous la seule réserve de la suzeraineté de la Castille. Tranquille désormais de ce côté, il retournait à Valence, disposé à mettre sur-le-champ à exécution ses projets contre cette ville. Mais, durant son absence, les choses avaient bien changé de face. Une coalition formidable s'était formée contre lui, dans laquelle étaient entrés le comte de Barcelone, le roi de Saragosse et à peu près tous les princes des environs. Le Cid rassembla ses soldats et fit tête à l'orage avec sa bravoure accoutumée. On se battit, on se pillait, on négocia, on se trompa à qui mieux mieux durant plus d'une année (1090-94). A la fin, le comte de Barcelone, le plus puissant des coalisés et le plus animé contre Rodrigue, se décida à lui livrer bataille aux environs de Calamocha. Quelques jours avant l'action,

les deux chefs eurent occasion d'échanger des lettres où ils se traitaient réciproquement de lâches, de bandits, de sacrilèges, de superstitieux, etc. Les principaux chevaliers en avaient fait autant, en sorte que les deux armées s'abordèrent avec une fureur peu commune. Le combat dura tout le jour; mais vers le soir, le comte de Barcelone ayant été pris, son armée abandonna le champ de bataille et se dispersa dans toutes les directions.

Cette victoire assura définitivement la prépondérance du Cid dans toute l'Espagne orientale. Une foule de villes et de princes lui payaient tribut, à commencer par le roi de Valence, à qui il avait imposé sa protection en attendant mieux. En fait, c'était lui qui était le souverain de toutes ces contrées; on n'y régnait plus que par sa grâce et son bon plaisir. Mais, s'étant éloigné encore une fois du théâtre de ses exploits, il faillit perdre en un instant le fruit de tant d'efforts et de succès. Les habitants de Saragosse avaient imploré le secours de ses armes contre le roi d'Aragon; le Cid s'était rendu à leur appel avec l'élite de son armée. Pendant qu'il bataillait sur l'Èbre, Alphonse VI, qui regrettait l'octroi qu'il lui avait fait quelque temps auparavant, profite de l'occasion pour investir Valence par terre et par mer. Le Cid en est informé. Outré d'un pareil manque de foi, il se jette sur les terres du roi de Castille voisines du lieu où il se trouvait, et les met à feu et à sang. Jamais pays maure ne fut ravagé par lui avec autant de cruauté. La ville de Logrono, entre autres, détruite de fond en comble, ne fut repeuplée que trois ans après. Les cris de ses sujets arrivent jusqu'à Alphonse, qui quitte précipitamment Valence pour venir les défendre. Mais, lorsqu'il arriva, le Cid était déjà rentré à Saragosse, chargé d'un immense butin. Quelques semaines après, il reprenait ses positions aux environs de Valence. Il n'était que temps. Les Almoravides, vainqueurs des Castillans à Zallacah, s'étaient étendus vers l'orient, et avaient tout conquis jusqu'à Murcie. Le kadhi de Valence, Ibn-Djahhaf, s'était entendu avec leur chef Ibn-Ayischah, et, grâce à l'appui de quelques cavaliers que celui-ci lui avait envoyés, il s'était emparé de la ville après avoir assassiné le roi Al-Kadir. A la nouvelle de ces événements, le Cid se met en marche en annonçant la résolution de venger d'une manière éclatante le meurtre de son protégé. Ybn-Djahhaf s'efforce de le fléchir; il réussit même à faire sa paix avec lui, moyennant un tribut considérable et l'abandon de plusieurs places fortes. Ce traité toutefois n'était sincère d'aucun côté. Ibn-

Djahhaf aussi bien que le Cid ne voulaient que gagner du temps et attendaient l'un et l'autre les Almoravides, celui-ci pour leur donner la main comme à des libérateurs, celui-là pour leur disputer la riche proie qu'il convoitait depuis si longtemps, et qu'il n'était point disposé à leur abandonner sans combat. Les nouvelles les plus contradictoires circulaient au sujet de ces hordes redoutables; le bruit qu'elles arrivaient était démenti l'instant d'après. Une nuit, les Valenciens, montés sur les tours, aperçurent distinctement les feux de leur campement. Le Cid les attendait de pied ferme après avoir fait inonder la plaine, afin de les obliger de passer par une gorge étroite. Tout le monde était dans l'anxiété. Le lendemain, à neuf heures du matin, un messenger arriva à Valence pour annoncer que les Almoravides avaient rebroussé chemin, et qu'il n'y avait plus à compter sur leur secours. A cette nouvelle, les habitants de la ville « se tinrent pour morts; ils marchaient comme des hommes ivres, de sorte que l'un n'entendait pas l'autre. Leurs figures devinrent noires comme la poix, et ils avaient perdu l'esprit comme celui qui tombe dans les abîmes de la mer. »

Certain, désormais, de ne plus être dérangé dans ses opérations, le Cid entreprit un siège en règle. Il commença par occuper les faubourgs, et les livra au pillage; puis il bloqua étroitement la ville, et, résolu de l'affamer, il fit annoncer par un crieur que tous les habitants qui s'étaient mis en son pouvoir eussent à retourner dans leurs maisons sous peine d'être brûlés, et que le même supplice attendait quiconque essaierait à l'avenir de sortir des murs. Ce n'était pas une vaine menace : dix-huit de ces malheureux furent brûlés en un jour sous les yeux de leurs concitoyens. D'autres furent jetés aux dogues et déchirés tout vivants. Bientôt la plus horrible famine régna dans la ville. Les vivres n'avaient plus de prix. La tête de la dernière bête de somme qui restait se vendit quinze dinars. Ibn-Djahhaf et les principaux habitants se décidèrent à capituler. On ouvrit les portes; le peuple affamé se précipita en foule au dehors, pendant que les soldats du Cid s'établissaient sur les remparts et prenaient possession de la citadelle. « Les Valenciens se montraient pâles et défaits comme ils paraîtront au jour du jugement dernier, lorsque les hommes se lèveront de leur tombeau pour comparaître devant la majesté de Dieu. » La reddition de Valence eut lieu le 15 juin de l'année 1094.

IV

La capitulation avait été signée à la condition que les portes seraient ouvertes dans un délai fixé. Les Valenciens ayant laissé passer ce délai de quelques heures, le Cid profita de l'incident pour déclarer qu'il n'était plus tenu à rien, et qu'il en ferait à sa volonté. Il ajouta toutefois que ceux qui se conduiraient avec prudence et sagesse n'avaient rien à redouter de lui ; qu'il ferait respecter leurs personnes et leurs biens. Il prescrivit en même temps à ses soldats de ne point insulter les Maures, de les saluer même quand ils passaient près d'eux. Il fit murer les fenêtres des tours qui donnaient sur la ville, afin qu'aucun regard indiscret ne plongeât dans les maisons des particuliers. Enfin, il convoqua tous les notables de la ville et des environs à une réunion solennelle dans les jardins du palais où il s'était établi. Monté sur une estrade couverte de riches tapis, après avoir ordonné aux notables de s'asseoir devant lui, il leur dit que, bien que personne de sa race n'eût jamais possédé de royaume, il avait osé convoiter Valence du jour qu'il l'avait vue ; que Dieu lui avait fait la grâce de satisfaire son vœu, et qu'il ne leur restait plus qu'à s'incliner devant la volonté de Dieu. « Que chacun de vous retourne à son héritage, ajouta-t-il, et le possède comme auparavant... Je veux que les collecteurs d'impôts ne prennent pas plus que la dîme selon votre usage. J'ai réglé que j'entendrais vos raisons deux fois la semaine, le lundi et le jeudi ; mais si vous avez quelque affaire pressée, venez quand vous voudrez. Car je ne me renferme pas avec des femmes pour boire et chanter comme vos seigneurs que vous ne pouvez jamais voir. Je veux être votre alcade et votre alguazil ; et chaque fois que l'un de vous se plaindra de l'autre, je rendrai justice. Je sais, ajouta-t-il encore, que Ibn-Djahhaf a pris injustement leurs richesses à plusieurs d'entre vous. Que ceux-là viennent se plaindre s'ils le veulent, et je forcerai Ibn-Djahhaf à tout restituer. »

Tout porte à croire que ce langage du Cid était sincère. Il avait sans doute compris que pour conserver sa conquête il fallait la bien gouverner ; qu'il fallait trancher par une administration juste, vigilante, paternelle avec le despotisme capricieux et rapace des rois qui l'avaient précédé ; qu'il fallait en un mot gagner l'affection de ses nouveaux sujets et se les attacher par la reconnaissance. Les Maures se retirèrent enchantés de ses bonnes dispositions. Malheureusement,

ils avaient compté les uns et les autres sans les exigences du soldat victorieux qui voudrait partager naturellement avec le chef le fruit de la victoire. Beaucoup de propriétaires se trouvaient expulsés de leurs domaines. Quand ils essayèrent d'y rentrer, les nouveaux possesseurs les menacèrent de mort s'ils osaient se présenter de nouveau. Ils vinrent en foule se plaindre au Cid et lui rappeler ses promesses. Mais que pouvait celui-ci contre une situation plus forte que sa volonté ? Ses soldats, après tout, devaient manger, disait-il ; sinon, ils l'abandonneraient pour aller ailleurs. Il ajoutait, du reste, qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour sauvegarder les intérêts des Valenciens et adoucir les maux de la conquête. On peut croire qu'il tint parole ; car malgré les désordres inséparables du triomphe d'une armée composée de mercenaires et d'aventuriers, on vit les Maures se féliciter dans plusieurs circonstances du gouvernement de leur nouveau maître.

Pendant que le Cid s'occupait d'organiser son nouvel État, Ihn-Ayischah, le commandant almoravide de Murcie, venait mettre le siège devant Valence avec une nombreuse armée. Le onzième jour, le Cid fit une sortie, mit les ennemis en déroute et pilla leur camp. Puis ayant conclu une alliance avec le roi d'Aragon, il poursuivit les Almoravides le long de la côte, et s'empara de plusieurs places fortes. Murviedro l'arrêta pendant quelques mois et ne se rendit qu'après une défense désespérée. Le Cid traita fort sévèrement la population, et, sans respect pour la capitulation qu'il avait accordée, il fit charger de chaînes les principaux habitants et les emmena prisonniers à Valence. Ce fut son dernier exploit. Il mourut vers la fin de cette même année 1098. A la nouvelle de sa mort, les Almoravides accoururent et mirent de nouveau le siège devant la ville. Chimène se défendit énergiquement, et appela Alphonse VI à son secours. Ce prince vint en effet, suivi d'une nombreuse armée ; mais s'apercevant bientôt que la place n'était pas tenable, il l'évacua avec tout ce qu'il y avait de chrétiens. Chimène emporta le corps de son mari qui fut inhumé dans le cloître de Saint-Pierre de Cardena. Elle mourut elle-même dans l'année 1104, après avoir marié ses deux filles, l'une à l'infant de Navarre, l'autre au comte de Barcelone.

Telle fut, d'après les sources les plus dignes de foi, la carrière du fameux Campeador. Durant la première période de sa vie, il grandit dans son propre pays autant par ses services militaires que par son

attitude ferme et résolue en face d'un souverain dont les allures capricieuses et les façons despotiques blessaient profondément la nation. Au moment de son exil, il était à la fois le premier soldat et le premier citoyen de la Castille. Réduit ensuite à vivre de son épée, il s'élève rapidement au-dessus de la classe des aventuriers vulgaires, et devenu chef d'armée à son tour, il conquiert un trône et traite d'égal à égal avec les souverains de vieille race. Maître enfin d'un État ruiné et plein de désordres, il organise, il administre, il gouverne; il jette les bases d'un pouvoir durable et qui aurait duré si la mort n'était venue le surprendre avant qu'il eût achevé son œuvre.

Le Cid appartenait, comme on voit, à la race d'élite. Il était de ceux qui, doués de talents très-divers, ne sont jamais pris au dépourvu par les circonstances et qui, dans quelque milieu que la fortune les jette, savent se tirer promptement hors de pair et s'en vont droit au premier rang comme à leur place naturelle. Cependant ne bornait-il pas ses vœux à la possession de Valence? — Non, certes; car il avait encore de la race d'élite l'ambition illimitée; il avait ce haut amour-propre des grands caractères, qu'on peut blâmer quelquefois, mais qui n'est après tout que le sentiment légitime et respectable de leur supériorité, de ne croire aucun but trop élevé pour eux. C'est la conquête de l'Espagne musulmane tout entière qu'il osait rêver. « Un Rodrigue a perdu l'Espagne, disait-il, un Rodrigue la recouvrera. » Et certes, après avoir battu les Almoravides et les avoir contraints de reculer devant lui, on ne voit pas ce qui aurait pu l'empêcher de réaliser cette fière parole.

A côté de ces brillants exploits, il y a des taches dans la vie de Rodrigue. Il y a des trahisons, des manques de foi, des actes d'une cruauté révoltante. On a voulu révoquer tout cela en doute au nom de je ne sais quelle incompatibilité entre les aspirations élevées qui formaient le fond de son caractère et des bassesses que notre délicatesse moderne considère avec raison comme indignes d'un homme de cœur. Mais il faut tenir compte de la différence des temps. Toutes les vertus étaient en germe dans ces poitrines d'acier, mais toutes ne donnaient pas également leurs fruits. Celles-là se développaient avec éclat qui se rapportent à la lutte et au triomphe. Quant à ces vertus plus douces et plus aimables qui ont pour objet le respect d'autrui et l'empire sur soi-même, le désintéressement, la générosité, l'humanité, elles n'apparaissent que de loin en loin et comme des tressaillements errants de la nature morale. Généralement, on

négoçiait pour tromper, on allait à la guerre pour s'enrichir, on abattait son ennemi pour l'égorger. Pourquoi le Cid aurait-il mieux valu que ses contemporains ? Il servit les ennemis de son pays, il se battit contre son roi, il fit brûler de malheureux prisonniers ! mais cent autres en avaient fait autant avant lui sans en être moins estimés. Que ce soit là si l'on veut son excuse aux yeux de l'histoire, mais n'allons pas, sur la foi d'un simple raisonnement et malgré le témoignage des documents contemporains, nier ses perfidies et ses cruautés. N'empiétons pas sur la poésie, que nous allons voir à l'œuvre dans un instant, en le montrant exempt des vices et des faiblesses de son siècle. C'est assez pour sa gloire que, tout en partageant ces vices et ces faiblesses, il mérite d'être rangé au nombre des hommes les plus remarquables du moyen âge.

V

Que les exploits du Cid aient été célébrés parmi le peuple immédiatement après sa mort et même de son vivant, c'est un fait qui ne nous paraît guère contestable. M. Huber l'a presque démontré dans son introduction à la *Cronica*. Malheureusement, il ne reste aucune trace de ces chants primitifs, et l'on ne saurait conjecturer avec vraisemblance jusqu'à quel point ni dans quel sens la vérité historique y était altérée. Mais en nous éloignant de quelques années, en descendant seulement jusqu'au milieu du siècle (1150 environ), nous trouvons de quoi nous dédommager amplement. C'est à cette date, en effet, que la plupart des critiques rapportent la composition du *Poema del Cid*, où l'on peut étudier avec toute confiance le résultat de ce premier travail de l'imagination populaire. Le *Poema del Cid* est né au cœur de la Castille ; c'est une véritable chanson de gestes, destinée à être chantée en public devant la masse de la nation et non devant telle ou telle classe particulière d'auditeurs. Le juglar (joculator, jongleur) qui la composa n'était donc, à proprement parler, que l'interprète de la foule en vue de laquelle il travaillait. Le Cid qu'il célébrait était le Cid que rêvait cette foule, et son œuvre était une œuvre nationale dans la plus large acception du mot : c'est là, en effet, que nous verrons le héros devenir *Castellano a las derechas*, c'est-à-dire parfait Castillan ; c'est là qu'il revêt cet ensemble de qualités qui représentent le fond même du caractère national, et que les

âges suivants marqueront, sans l'altérer, de leur empreinte passagère.

Le *Poema del Cid*, qui est aussi, comme on sait, le premier monument de la littérature espagnole, fut publié par Sanchez en 1777 dans son recueil de poésies antérieures au quinzième siècle. Il a été traduit depuis dans toutes les langues et dans la nôtre par M. Damas Hinard, qui a joint à son excellente version des notes historiques et philologiques très-importantes.

« Le véritable sujet de la chanson du Cid, dit M. Wolff, est le mariage des filles du héros et l'honneur qui lui en revint. Tout le reste est accessoire. » Je regrette de ne pouvoir me ranger à l'opinion du célèbre critique, d'autant plus que cette opinion est partagée par M. Damas Hinard. Mais c'est faire tort au vieux *juglar*, qui, soit instinct, soit réflexion, a mis beaucoup d'unité dans son œuvre, que de la considérer d'un point de vue d'où elle n'offre guère qu'un amas de rhapsodies. L'unité de composition est assez rare dans la littérature du moyen âge pour qu'on ne s'expose pas à la méconnaître là où par hasard elle se rencontre. Et d'abord les trois mille sept cent quarante-quatre vers que l'on désigne sous le titre unique de *Poema del Cid* forment deux compositions parfaitement distinctes, réunies par le copiste dans le même manuscrit, mais dont la séparation est indiquée par le vers 2286 :

« Les couplets de cette chanson ici vont finissant.

« Le Créateur vous soit en aide ainsi que tous les saints !

Ces deux compositions appartiennent au même cycle, elles ont le même héros pour sujet, elles sont probablement de la même main et de la même époque ; mais, encore une fois, elles ont été conçues séparément et ont chacune leur commencement, leur milieu et leur fin. Du reste, elles n'embrassent pas la vie entière de Rodrigue, mais seulement la période qui s'écoule entre son exil et sa mort.

Le sujet de la première chanson, de beaucoup la plus importante, est la colère du roi Alphonse désarmée peu à peu par la soumission du Cid et ses exploits de plus en plus éclatants. A chaque victoire nouvelle, le vassal adresse ses respectueux hommages au souverain qui lui rend par degrés son affection. Après la prise de Valence, il le rappelle, il l'embrasse, il le traite presque comme son égal et lui demande en signe de réconciliation la main de ses deux filles pour

deux grands personnages de sa cour, les infants de Carrion. Dans ce cadre à la fois simple et fécond le poète fait entrer, avec un sentiment très-remarquable du pittoresque, les traits les plus caractéristiques de cette époque troublée. On assiste à ces incursions soudaines, à ces alarmes subites, à ces massacres suivis de pillage qui désolaient à la fois les pays maures et les pays chrétiens. On voit errer çà et là, au grand effroi des gens paisibles, ces bandes d'aventuriers de toute religion et de toute classe que le désordre enfantait, et qui, l'oreille au guet, la main sur leur épée, couraient au chef qui payait le mieux et faisait faire les meilleurs coups. La guerre était un métier comme un autre. Le Cid fait monter Chimène et ses filles sur les tours de Valence pour les rendre témoins d'un combat et leur montrer comment *se gagne le pain* dans ce pays. On contemple avec un sentiment de douloureuse sympathie les souffrances de ces *poblaciones* de la frontière, exposées à la fois aux ravages des Maures et aux vexations des hauts barons pillards et assassins, sans autre ressource que leurs armes et la protection lointaine d'un souverain respecté, mais mal obéi. Puis viennent les mœurs domestiques, la situation indécise de la femme qui touche au moment où la chevalerie la fera reine, que l'on commence déjà à servir, mais qui ne reçoit encore qu'à genoux les caresses de son maître et seigneur. Le Cid aime tendrement Chimène et ses fille, les *enveloppes* de son cœur, il les embrasse avec effusion, mais celles-ci n'osent encore que lui baiser respectueusement la main. Puis enfin, cette dévotion naïve mêlée quelquefois de superstitions empruntées au paganisme, ces alarmes causées par une corneille volant à droite ou à gauche, ces prélats guerriers qui quittent l'autel pour courir au combat, qui revêtent la cuirasse par-dessus leur surplis et réclament l'honneur de porter les premiers coups.

Mais ce que le poète a peint avec le plus de complaisance et de bonheur, c'est son héros. Comme sur ce fond tourmenté, tumultueux, sa grande figure se détache splendide et majestueuse, dominant de toute sa hauteur les hommes et les choses ! Comme il sait tout d'abord s'emparer de notre attention, se concilier nos sympathies et nous intéresser jusqu'au bout par les belles qualités qu'il déploie ! Que d'ardeur et de fougue dans ce hardi *guerrillero*, que de sang-froid et de résolution dans ce chef d'armée, que de résignation et de dignité respectueuse dans ce vassal injustement disgracié, que de grandeur morale dans ce citoyen banni par un souverain aveugle, et qui ne se venge qu'en écrasant les ennemis de son pays, que de tendresse, enfin, et

quelle touchante sollicitude pour sa famille dans ce père et dans cet époux ! Prenons-le au début. On sait que les premiers vers du poème manquent, mais cette lacune est peu importante. La scène s'ouvre évidemment au moment où le roi prononce la sentence d'exil. Le Cid jette un dernier coup d'œil sur son château dévasté et pleure ; il s'achemine vers Burgos. Les bourgeois se mettent aux fenêtres, pleurant de leurs yeux, mais nul n'oserait lui adresser la parole ni lui ouvrir sa porte : le roi l'a défendu sous les peines les plus sévères. Son logis même lui est fermé. Une petite fille de neuf ans ose seule lui parler pour lui donner connaissance des ordres d'Alphonse. Le Cid s'éloigne après avoir fait sa prière à sainte Marie, et va camper sur la grève ; il manque de vivres et ne soupe que grâce au dévouement d'un Burgalais, Martin Antolinez, qui vient se joindre à sa petite troupe. Il manque d'argent, et il ne se procure six cents malheureux marcs qu'en les escroquant à deux juifs, à qui il donne en gage deux coffres dorés très-lourds, bien fermés et pleins de sable. Il distribue cet argent à ses hommes, à l'abbé de Cardena, où sa femme s'est retirée, à sa femme elle-même, ne gardant pour lui que l'espérance. Il fait ses adieux à sa famille, adieux touchants dans leur simplicité et où le vieux juglar a eu l'honneur de se rencontrer plus d'une fois avec Homère ; puis, après avoir grossi sa troupe d'un grand nombre d'hommes de bonne volonté, il franchit la frontière de Castille et entre en pays maure. Il prend Casteion, il prend Alcocer, et gagne contre les Maures de Valence, accourus en foule pour arrêter ses incursions, sa première bataille rangée. Il abat le roi Fariz de sa main, et décide la victoire par ce beau coup d'épée. Il fait grâce à la multitude et ordonne même *qu'on lui donne quelque chose*. Le butin est immense ; le Cid choisit trente chevaux et les envoie en don au roi qui les accepte malgré les murmures de son entourage, mais sans vouloir lever la sentence d'exil.

Cependant notre héros poursuit ses succès. Il évacue Alcocer malgré les prières de la population musulmane, qui le suppliait de conserver la seigneurie de la ville, et paraît en vue de Saragosse, qui se hâte de lui envoyer un tribut. Le comte de Barcelone, qui croyait avoir à se plaindre de lui, marche à sa rencontre avec une armée composée de Maures et de chrétiens. Le Cid, lui, ne compte dans ses rangs que de vieux chrétiens. La bataille s'engage, il est vainqueur, et rend généreusement la liberté au comte, qui était tombé entre ses mains. Celui-ci pique des deux en sortant du camp, craignant que le Cid ne se

repente et n'ordonne de le poursuivre : « Ce que ne ferait point l'Excellent pour tout ce qu'il y a au monde ; car une déloyauté il ne la fit jamais en rien. » De cette victoire, il n'envoie en Castille ni nouvelles ni présents. On ne triomphe point des guerres civiles.

Le Cid laisse là les terres de Saragosse et se dirige vers l'orient. Il prend Xerica, Onda, Murviedro, et Valence commence à trembler. Bientôt il assiège cette ville avec soin « sans employer la ruse et en empêchant seulement les habitants de sortir et d'entrer. » Dix mois après les Valenciens se rendent, et la bannière du héros flotte sur l'Alcazar. « Minaya, dit-il alors à un de ses lieutenants, je veux vous envoyer en Castille. Au roi Alphonse, mon seigneur, je veux envoyer cent chevaux ; vous allez les lui mener. De plus, baisez-lui pour moi la main et priez-le de me laisser venir ici ma femme et mes filles. » Le roi, d'un cœur joyeux, accepte le présent et les nouvelles. « Taisez-vous, dit-il à la noblesse qui murmure, car de toutes les façons il me sert mieux que vous. » Il rend ensuite leurs biens et leurs revenus aux chevaliers qui avaient suivi le Cid, et ordonne qu'on conduise avec les plus grands égards Chimène et ses filles jusqu'à la frontière.

Le Cid est au comble de ses vœux ; sa famille est auprès de lui, ses soldats sont riches et contents, il a institué évêque de Valence Hiéronyme, *le courageux tonsuré*. Mais voilà que le roi de Maroc se présente avec une armée de cinquante mille hommes pour lui ravir sa belle Valence. Rodrigue reprend son épée, et sous les yeux de Chimène il extermine l'ennemi. La tente du roi de Maroc se trouve parmi les dépouilles. « Où êtes-vous, Minaya, dit le héros ; venez ici. Portez cette tente à Alphonse le Castillan et offrez-lui deux cents chevaux avec leurs selles et leurs freins, et chacun une épée. » Joyeux fut le roi : il s'élança dehors pour recevoir le messenger. « Roi Alphonse, dit celui-ci, le Cid vous baise les mains ; il vous proclame son seigneur et se tient pour votre vassal. » Les seigneurs murmurèrent tout bas : « C'est merveille que du Cid l'honneur croisse tant. Par l'honneur qu'il a nous serons avilis ! » Cependant les comtes de Carrion prient le roi de demander pour eux les filles du Cid. Le roi fait venir les messagers : « Dites au Cid qu'il vienne me voir s'il lui plaît ainsi... J'irai à sa rencontre où il voudra sur la frontière. » L'entrevue a lieu ; le Cid baise les mains au roi qui lève solennellement la sentence d'exil et comble son noble vassal d'honneurs et de prévenances. Enfin Alphonse lui demande ses filles, et le Cid les lui

accorde, non sans quelque regret, les Carrion appartenant à cette haute noblesse de cour qu'il a toujours accusée d'être la cause de sa disgrâce. Il fait bien remarquer et à diverses reprises que c'est au roi qu'il donne ses filles et non aux Carrion « qui ne pourront jamais se vanter de les avoir reçues de lui. » La chanson se termine par la description des fêtes données à Valence à l'occasion de ce mariage, et auxquelles assistèrent une multitude de gentilshommes castillans et léonais.

Telle est la matière et le plan de la première chanson. Quant à la seconde, elle a pour sujet la lâche conduite des infants de Carrion envers leurs femmes et la vengeance que le Cid en tira. Le poète s'est proposé évidemment de rabaisser dans la personne de ces infants la noblesse de cour, ennemie jurée du Cid, et peut-être la noblesse léonaise tout entière, assez mal vue des Castillans, comme nous l'avons dit plus haut. Les Carrion, en effet, étaient Léonais; et il n'est pas impossible que le vieux *juglar*, s'inspirant ici des rancunes de ses compatriotes, ait songé à faire une sorte de pendant à son premier travail en flétrissant une nation rivale après avoir célébré la Castille et son glorieux Cid. Ce qui est certain, c'est qu'il n'est point de lâcheté ni de vilenie dont les Carrion ne soient capables. Honnis à Valence où ils demeuraient auprès de leur beau-père pour s'être cachés plusieurs fois au moment du danger, ils demandent au Cid la permission de retourner à Carrion avec leurs femmes. Le Cid se sépare en pleurant de ses chères entrailles; il donne beaucoup d'argent à ses gendres et des lettres pour les gouverneurs des villes où ils doivent s'arrêter. Chemin faisant, les Carrion méditent d'assassiner un Maure qui les accompagnait en riche équipage et qui leur échappe à grand'peine. Arrivés dans une forêt, ils dépouillent leurs femmes de leurs vêtements et les fouettent à coups de courroies, en les raillant sur leur basse extraction et le sot orgueil qu'elles avaient eu de croire que des comtes de Carrion pussent les prendre sérieusement pour épouses. Ils les laissent pour mortes et continuent leur route. Elles sont ramenées à Valence par un cousin que le Cid avait chargé de veiller sur elles à distance.

Résolu de venger cet affront d'une manière éclatante, le Cid s'adresse au roi qui convoque ses cortès à Tolède et y cite les Carrion. Là le Cid commence par leur redemander ses épées Colada et Tizona, dont il leur avait fait présent; puis il exige le remboursement de l'argent qu'il leur avait donné; enfin il les provoque en combat sin-

gulier. Les Carrion tergiversent, mais le roi les oblige à tout accorder. Le Cid ne leur fait pas cependant l'honneur d'entrer en lice avec eux ; ce sont ses fidèles qui se chargent de les châtier en présence du roi. Il faut ajouter que pendant les débats des messagers de Navarre et d'Aragon arrivent à Tolède et demandent la main des filles du Cid pour leurs princes respectifs.

La seconde chanson n'ajoute rien, comme on voit, au caractère du Cid, qui se montre déjà tout entier dans la première. Le poète y couvre de honte les ennemis du héros, plutôt qu'il n'y célèbre sa gloire. Et que pouvait-il de plus en sa faveur après l'avoir orné de tant de rares et nobles qualités, après avoir fait de lui l'homme accompli que nous connaissons ? Piété, générosité, grandeur d'âme, courage indomptable, sensibilité noble et familière, loyauté à l'épreuve, tout ce qui gagne les cœurs et excite l'admiration des hommes, ne le possédait-il pas déjà ? Il n'y a qu'une ombre au tableau, qu'une faute dans cette suite de belles actions, faute excusée par la nécessité aux yeux des plus délicats et qui n'était qu'un bon tour aux yeux de ses contemporains : c'est l'affaire des juifs. Tous les héros ont de ces taches qui ne sont pas toujours compensées comme chez le Cid. Ce sont les empreintes du siècle et les signes de l'humaine condition.

Plus d'une fois, en étudiant cette belle figure, nous avons pensé à l'Achille de l'*Iliade*, dont la situation au début du poème n'est pas sans analogie avec celle du héros castillan. Braves tous les deux entre les plus braves, ils encourent la disgrâce d'un roi qui les bannit plus ou moins formellement de sa présence. Mais comme ils se vengent différemment ! Le farouche et orgueilleux fils de Pelée s'enferme dans sa tente, et laisse tranquillement massacrer ses compatriotes afin de faire sentir à Agamemnon ce que vaut le héros qu'il a outragé. Le Cid est guidé à peu près par la même pensée ; mais c'est aux dépens des ennemis de la patrie qu'il veut exciter les regrets d'Alphonse, et lui apprendre à estimer son prix le vassal dont il s'est privé. Le Cid est bien plus grand qu'Achille. Que n'a-t-il eu aussi un Homère pour le chanter ?

VI

Nous voici loin du Cid de l'histoire, du Cid que nous avons laissé quelques pages plus haut se battant pour le compte des Maures, en

attendant qu'il les brûlât sous les murs de Valence. Il a fait du chemin, l'honoré Cid, sur les ailes de la fantaisie populaire. Sa figure est belle dans le ciel poétique où elle resplendit purifiée de toute souillure mortelle. C'est la muse qui l'a ainsi transfiguré, et qui, par la puissance de son art, a fait un dieu de ce simple mortel. Comment et par quels procédés ? Par les procédés que tout le monde connaît, et qui, réduits à leur plus simple expression, ont l'air d'une formule banale et puérile : par addition, par soustraction et par substitution. Il manquait un cœur au Cid de l'histoire ; la muse lui en a donné un et des plus tendres. Je le soupçonne également de n'avoir été dévot qu'à ses heures, et comme qui dirait dans ses moments perdus ; la muse a mis encore ordre à cela. Certes, ce n'est pas le Cid du poème qui brûlerait et pillerait des églises, comme le comte de Barcelone reprochait assez durement à l'autre de le faire. Et cette générosité avec laquelle il distribue à droite et à gauche argent, chevaux, riches étoffes, belles armures, je vois bien que dans le poème elle est désintéressée, sincère, toute dans le cœur et dans le sang ; mais dans l'histoire, c'est autre chose. J'ai bien peur qu'elle ne soit là qu'une des formes de l'esprit de conduite, qu'un calcul habile. Tous ces bienfaits m'ont l'air d'être placés à gros intérêts. Le Cid me semble avoir trop su qu'il faut donner beaucoup pour recevoir beaucoup, et semer largement pour récolter de même. Quant à sa loyauté, dont l'auteur du poème se porte garant, qu'en diraient les habitants de Murviedro, qu'en diraient les rois de Saragosse et de Castille ? Ils protesteraient assurément, et accuseraient la muse d'avoir fermé complaisamment les yeux sur le manque de foi dont ils furent les victimes.

Et ce vassal si soumis, si respectueux, qui n'élève pas une plainte contre son suzerain, qui se met à genoux devant lui après chacun de ses triomphes, et semble lui demander pardon des succès qu'il obtient loin de ses auspices, n'a-t-il pas jadis mis à feu et à sang une province de la couronne ? Il est vrai que le roi, sinon ses infortunés sujets, le méritait quelque peu, lui qui allait sur les brisées de l'heureux aventurier et voulait lui souffler la belle Valence ; lui qui ne fut pas toujours non plus aussi bon prince que dans le poème, et qui détesta cordialement toute sa vie l'audacieux membre des cortès de Burgos. Enfin, on aura remarqué de reste que, dans le poème, le Cid ne combat jamais qu'avec des soldats chrétiens et pour la cause chrétienne. Mal venu serait celui qui oserait lui proposer une alliance quelconque avec les ennemis de la patrie et de la foi. Il arrive en vue

de Saragosse, mais il n'y entre point, et il n'eut jamais de relation avec le roi de cette ville que pour lui imposer un tribut.

Voilà bien des additions et des suppressions, sans compter la haine du héros contre la noblesse, que le poète a plus fortement accentuée en inventant de toutes pièces l'épisode des infants de Carrion. Que l'on ajoute maintenant la mise en scène et les moyens nécessaires qu'elle suppose, et l'on aura une idée complète de l'appareil qui a servi à élever sur son piédestal la statue du grand Cid, et l'on tiendra dans sa main le miroir magique dans lequel resplendit sa pure et noble image. Que si l'on demande maintenant quel est le fonds où le poète a puisé l'idée de toutes les perfections qu'il attribue au héros, de toutes les gloires dont il le couronne, nous répondrons en montrant cette foule attentive, accourue au prélude du chanteur, et qui fait cercle autour de lui sur la place publique. Pour l'artiste vraiment inspiré, les yeux, l'attitude, la physionomie de cette foule ont un sens profond. Il y a dans cet ensemble de phénomènes qui frappent les regards toute une révélation. Heureux ceux qui savent démêler, à travers le symbole visible, la pensée qui s'agite confusément au fond des cœurs. Heureux celui qui comprend les hommes mieux qu'ils ne se comprennent eux-mêmes, et qui, plongeant au fond des âmes, y saisit d'une main habile les sentiments les plus obscurs et les jette, revêtus de formes splendides, dans les lumineuses perspectives de la poésie. Celui-là est l'artiste populaire par excellence, l'interprète sacré en qui tous se reconnaissent, et que tous saluent avec amour et respect; car chaque peuple porte en soi un idéal de grandeur et de perfection auquel il aspire sans cesse, qu'il poursuit toujours sans jamais pouvoir l'atteindre, et qui le guide, comme la nuée lumineuse, vers l'accomplissement de ses destinées. Chez la foule, cet idéal n'existe qu'à l'état de rêve indécis et de vague aspiration; il est même des heures d'aveuglement et de défaillance où, tournant le dos au Conducteur divin, la foule se met à errer follement dans les ténèbres, sourde aux voix amies qui l'avertissent et la rappellent. Pour le poète, au contraire, cet idéal est une claire perception, et s'il parvient à la réaliser dans ses œuvres, il est accueilli par un applaudissement universel, car il a exprimé le sentiment de tout le monde.

Voilà le modèle que contemplait le vieux *juglar*, le créateur du Cid, lorsqu'il peignait cette grande image. En accordant sa mandoline, il mit aussi son cœur à l'unisson du cœur de ses compatriotes, et il chanta. Le respect du roi était le fond des mœurs politiques, non

pas de la noblesse, toujours turbulente, avide d'indépendance et d'or, mais de ces braves et honnêtes bourgeois des communes, qui sentaient le besoin d'une direction unique pour faire tête à l'ennemi et pour constituer la patrie. Le Cid s'inclina donc devant Alphonse, et n'accusa que son entourage. La noblesse traita souvent avec les Maures, s'unit à eux par des mariages, les servit au besoin, et en fut servie. L'histoire d'Espagne est pleine de ces sortes de transactions; mais la masse de la nation ne trempa jamais dans ces crimes de haute trahison. Elle demeura fidèle à sa haine héréditaire contre les profanateurs du sol et les sectateurs de Bélial. Et c'est pourquoi le Cid du poème, arrivé aux frontières de l'État de Saragosse, se retire discrètement pour se rejeter sur Valence, et c'est pourquoi encore son armée ne compte pas un seul soldat infidèle. Il en est ainsi de sa loyauté, de sa piété; il en est même ainsi de ses sentiments d'époux et de père, où se reflètent ces belles et fortes mœurs domestiques qui furent de tout temps une des sauvegardes de l'Espagne. C'est dans les entrailles de la nation que le Cid a pris naissance, c'est du plus pur de son sang qu'il a été formé. On peut aller du héros au pays, du pays au héros, on trouvera toujours les mêmes éléments, non pas, bien entendu, dans la même perfection, car chez un peuple comme chez un individu, la réalité traîne toujours après elle son cortège de misères. Le Cid du poème n'est pas la Castille elle-même, la Castille qui a vécu : il en est l'idéal, il en est le rêve, saisi et exprimé par un puissant esprit.

Le *Poema del Cid* n'est pas, on le sait, le seul monument poétique élevé à la gloire du héros. On peut même dire que depuis le douzième siècle la muse espagnole n'a pas cessé de remanier sa légende. Toutes les fois qu'une passion nouvelle s'est éveillée au cœur du pays, les poètes se sont empressés de la lui faire partager, et c'est ainsi que l'on a eu successivement un Cid démocratique et anti-français dans la *Cronica rimada*, un Cid chevaleresque dans les romances du quinzième siècle, un Cid galant et *pundoroso* dans le théâtre du seizième, un Cid constitutionnel et libéral dans un drame récent de M. Hartzembusch. C'est un fait curieux d'histoire littéraire que cette persistance de tout un peuple à prendre le même personnage pour interprète à des époques si diverses de son développement. Mais au point de vue de l'art, il faut le dire à la gloire de l'auteur inconnu du *Poema*, toutes ces transformations du Cid ne sont que des dégradations du beau type primitif. En devenant le héros de l'heure

présente, le Cid a toujours perdu quelque chose du noble privilège qu'il possédait à son origine de représenter le fond même des mœurs castillanes. Aussi la plupart des monuments postérieurs à l'œuvre du vieux *juglar* ne méritent-ils guère l'attention de la critique qu'à titre de documents historiques, ou en tant que témoignages éclatants du culte que la nation a voué à son héros. Après plus de sept siècles écoulés, ce culte dure encore.

FIN.

DE L'EMPLOI DU PAYSAGE

EN LITTÉRATURE

PAR M. JULES D'HERBAUGES

En nous servant de cette expression, le *paysage*, nous voudrions établir immédiatement une distinction complète entre le genre de description dont nous avons dessein de parler et le style descriptif en général. Ce dernier s'applique à tout, à l'homme comme à la nature, à l'action comme à son cadre; dans ce sens étendu, indéterminé, il a toujours fait partie intégrante de la littérature, et la poésie, l'histoire, l'éloquence, en ont de tout temps fait usage. Ce que nous demandons la permission de désigner sous le nom de paysage, c'est-à-dire cette peinture exacte et reconnaissable d'un lieu spécial, avec le climat qui lui est propre, les couleurs et les lignes qui lui appartiennent, la poésie et les beautés particulières qu'il renferme, et dont souvent le reflet colore le drame créé par l'imagination de l'artiste, n'a pris place que fort tard, par suite d'influences compliquées et nouvelles dans les récits littéraires, à quelque genre qu'ils appartiennent. Il est facile de comprendre pourquoi Homère n'a point éprouvé le besoin de rien particulariser. L'histoire, le roman et le poème épique ne formaient d'abord qu'un seul et même genre de récit chanté, le vieux poète taillait pour ainsi dire en plein drap dans la création entière, et le ciel, la terre, la mer, s'offrant à lui sous leur aspect général et grandiose, l'ensemble de toute cette magnificence en absorbait les détails. Les connaissances lentement acquises, plus lentement transmises, n'embrassaient qu'un cercle fort restreint, et l'antiquité païenne nous offre ce curieux spectacle d'arts arrivés à toute leur perfection et de sciences incomplètes et confuses. De là naquit ce merveilleux sérieusement accepté alors comme seule explication possible pour des effets dont on ignorait les causes. Il mit obstacle à l'observation de la nature inanimée qui semble n'avoir jamais eu que peu d'attraits pour les écrivains grecs et latins. Ceux-ci la transformaient autant

que possible par les divinités dont ils la peuplaient, et lorsqu'un lieu, un site, soit effrayant, soit gracieux, est décrit par eux avec quelque soin, c'est que, presque toujours, une métamorphose ou une idée mythologique y est attachée.

Aussi Chateaubriand attribue-t-il à la puissante rénovation de l'esprit humain par le christianisme l'amour de la nature pour elle-même, et l'introduction du paysage dans la littérature. Il est bien certain que le sentiment doux et profond de la solitude, la communion intime de l'âme avec les pures beautés terrestres dont les voix glorifient le Dieu créateur, l'amour de ces sublimes spectacles qui bercent et exaltent l'esprit ardent et ascétique à la fois datent de ce mouvement irrésistible qui vint ébranler par la base l'antique société avec ses lois, ses arts, sa littérature et ses mœurs. Mais si la terre apparut comme transfigurée à ces amants de la rêverie pieuse qui couraient peupler les déserts, si les cœurs régénérés trouvèrent des charmes aux retraites sauvages dont la religion austère, née sur le mont sanglant et désolé du Calvaire, avait chassé les déités du paganisme, ce furent encore cependant les effets généraux qu'ils reproduisirent dans leurs effusions enthousiastes; les psaumes leur servirent de modèle, et cette magnifique poésie célèbre principalement la soumission irritée et tremblante des forces brutales de la matière sous la main de son maître éternel. Point de particularités saisissantes, point de paysages dans le sens que nous avons expliqué plus haut.

Arrivés à la naissance d'une nouvelle phase littéraire, les premiers auteurs chrétiens avaient devant eux, ainsi que l'avait eu Homère, un domaine inexploré dont ils ne peignirent que les traits frappants et principaux. La littérature suit forcément l'impulsion de la vie sociale, et, dans ces jours de luttes passionnées, de vive ardeur, de combats et de martyrs, les tableaux largement tracés et les fortes images répondaient seuls à l'élan qui entraînait les cœurs. L'observation patiente, l'exécution fine et minutieuse sont le fait de temps plus calmes, plus indifférents, où la curiosité a remplacé l'action, où l'on étudie les passions au lieu de lutter contre elles, et la terre qu'on habite au lieu de porter ses regards au delà.

C'est notre fait à nous, hommes d'un monde vieilli, divisé, morcelé à l'infini, initiés que nous sommes par une instruction compliquée à un long passé d'histoire, à une minutieuse nomenclature géographique, à de nombreuses et interminables discussions politiques, sociales, territoriales. Notre esprit curieux, avec ses habitudes d'in-

vestigations scientifiques et sceptiques, veut une définition précise pour chaque fait qui nous frappe et nous étonne; nous avons besoin de particulariser pour peindre, de détailler pour fixer l'attention d'un lecteur exigeant qui tient à juger d'après ses connaissances acquises, non-seulement de la vérité générale, mais encore de l'exactitude locale des sentiments, des événements qu'on lui raconte. Chaque contrée est marquée pour nous d'un cachet spécial. Lorsque les facilités de communication, en se multipliant par suite de l'adoucissement des mœurs, permirent la comparaison entre les hommes des différents pays, on comprit mieux combien les souffrances ou les jouissances matérielles, le charme ou la sévérité des sites pouvaient avoir d'influence sur les caractères, les idées, les passions de la race humaine. Aussi vit-on, à mesure que le goût des découvertes, des voyages lointains se développa et s'accrut, un nouvel élément littéraire presque inconnu aux anciens, la *couleur locale*, grandir en même temps et se glisser partout où ne dominait pas despotiquement l'imitation de l'antiquité. C'était un acheminement vers le *paysage*, mais ce n'était pas lui encore; c'était comme une teinte de réalité jetée sur le tableau tout entier; ce n'était pas l'étude exacte et consciencieuse du fond et des accessoires.

Le poème du Camoens, les *Lusiades*, fournit un exemple frappant de ce que nous venons de dire. Le Portugal se trouvait, au quinzième siècle, placé avec l'Espagne à la tête du grand mouvement européen vers les mondes nouveaux et inconnus, et sa littérature en reçut le contre-coup. Au milieu des fictions mythologiques dont le mélange avec la religion chrétienne choque autant le bon sens que le bon goût tout en fournissant au poète de ravissants passages, la couleur locale, historique, apparaît dans les *Lusiades* pleine de charmes et d'intérêt; le contraste entre les habitudes, les vêtements, les mœurs des peuples de l'Afrique et ceux des navigateurs portugais est accusé nettement et sans périphrases. C'est du sentiment national habilement mis en jeu que le poème tire sa valeur la plus grande, et l'élan patriotique qu'il respire d'un bout à l'autre émeut profondément. Il est impossible de ne pas se sentir impressionné par cette exclamation tendre et douloureuse inspirée par le souvenir du Portugal :

« C'est mon pays, mon cher pays! puisse le ciel y ramener mes heureux navires! Puissé-je, à la fin de ma laborieuse entreprise, revoir tes doux rivages, les fouler encore et mourir! »

Mais ces « doux rivages » eux-mêmes ne sont peints nulle part avec fidélité, et cette aspiration touchante vers la patrie termine la description la plus froide, la plus déplorablement géographique et historique que l'on puisse lire de cette terre chérie. Les pays nouveaux ne sont pas mieux traités. L'auteur consacre toutes les couleurs brillantes de sa palette au monde fictif qu'il crée pour les besoins de sa fable. Il faut le dire, tant que le mouvement littéraire partit du Midi, le *paysage* fut complètement négligé. L'imagination méridionale sème ses descriptions de splendides beautés, mais elle aime singulièrement à se mouvoir dans une région idéale, elle n'a pas besoin de chercher sur la terre des modèles pour ses peintures étincelantes. On voit que le Dante se trouve à l'aise dans le champ de créations sans limites que lui ouvre son enfer aux supplices bizarres et son paradis aux cercles infinis de lumière. Pétrarque, à Vaucluse, chante la nature sans la peindre; il a laissé une description intéressante de son jardin et de sa grotte, mais elle se trouve dans une lettre écrite à un ami, il eût dédaigné d'admettre ces détails dans ses vers. Le Tasse, à Jérusalem, n'est pas plus vrai que le Camoens sur les rivages de l'Afrique, ou l'Arioste dans ses jardins enchantés.

La vague poésie, la pensée voilée qui se manifeste à travers la représentation humblement réelle de la nature matérielle ne suffit pas à l'ardent génie, à la fougue passionnée de la race méridionale. C'est au milieu des brumes du Nord, sous un ciel nébuleux et froid, devant des aspects grandioses, mais austères, que germe un amour tendre du sol natal, un respect affectueux pour les contours connus, un besoin de les reproduire fidèlement, qui devait enfin donner naissance au *paysage*, au *paysage* reconnaissable, exact, quoique idéalisé par la parole ou le pinceau. L'amour de la patrie chez l'homme du Midi est un sentiment vif, véhément, jaloux, parfois vindicatif, et qui ressemble beaucoup à ses autres amours. La patrie, pour lui, c'est la ville reine avec ses richesses artistiques, ses monuments, son luxe, son gouvernement, que des factions rivales se disputent avec fureur; c'est aussi la vie alternativement dévorante et molle dans la place publique ou sous les tièdes portiques; ce sont les charmes enivrants d'une nature belle, accueillante, couronnée de rayons, mais qui toujours la même sourit, se dévoile à tous, et ne se laisse pas assez chercher peut-être. L'amour de l'homme du Nord est plus spécial, plus intime; son cœur s'attache au coin de terre qu'il habite, et il le trouve beau. Que lui importe qu'il y ait ailleurs des plaines

fécondes, éternellement réchauffées par ce soleil avare pour lui de ses flammes d'or? il serait bien fâché d'échanger contre elles ses brouillards, ses montagnes, sa vallée fraîche et ses roses bruyères! Il apprend à connaître par cœur les lignes de ses horizons. Les vapeurs du matin sont épaisses, mais elles s'écartent sous le souffle du vent, et les cimes dentelées apparaissent par places, chaque feston gigantesque portant une physionomie aimée. Puis vient le soleil de midi: sa lumière glisse à travers les nuages; elle éclaire capricieusement le paysage, elle met en relief tantôt la vieille tour, tantôt le champ d'épis dorés; elle laisse le reste dans l'ombre; mais comme les parties sombres font merveilleusement valoir les points qu'elle frappe! Le ciel n'est pas pur; les nuages courent sous la voûte bleue, mais leurs formes majestueuses s'élèvent là-haut en masses bizarres qui prolongent l'horizon au milieu d'innombrables chaînes de montagnes fantastiques, et chaque heure du jour, chaque saison de l'année amène une succession d'aspects variables comme le souffle du vent, le passage des brouillards, le mouvement des nuages. Cette nature âpre et sauvage a des séductions irrésistibles, et l'on aspire à fixer sur la toile ou le papier ces charmes à peine entrevus, capricieusement dévoilés, et tout à coup métamorphosés par un changement inattendu. Seulement il faut ici une exactitude rigoureuse. Ce n'est pas une description commune et ordinaire qui peindra cette fugitive beauté. Ce coloris, ces effets de lumière et d'ombre ne peuvent exister que sous l'influence d'un certain état du ciel, qu'au milieu des contours où ils se sont laissé voir. Voici donc le paysage créé. Description réelle, reproduction exacte, non pas ligne froide et sèche, vrai tableau animé en peinture par le coloris, en poésie par l'imagination, ce soleil de l'esprit.

A la fin du seizième siècle, on en trouve çà et là quelques traces, et Shakspeare en offre des modèles. Qui ne connaît cette saisissante esquisse de la falaise de Douvres, de « cette montagne de craie, » au sommet de laquelle le vieux Gloucester, aveugle, veut se faire conduire afin de se précipiter dans la mer, et d'y terminer ses malheurs? Son fils Edgard, déguisé en mendiant, le trompe par un pieux subterfuge; et, pour persuader au vieillard, dont il a deviné les projets, qu'il est arrivé au lieu désigné, il lui peint ainsi de mémoire le terrible précipice.

« Avancez, seigneur, voici l'endroit, ne bougez pas. Oh! comme cela fait tourner la tête! comme cela est effrayant de regarder ainsi

là-bas ! La corneille et le choucas qui volent dans les airs, vers le milieu de la montagne, paraissent à peine de la grosseur des cigales. Sur le penchant, à mi-côte, un homme suspendu à des rochers cueille du fenouil marin. Le dangereux métier ! si je m'en croyais, il ne me paraîtrait pas plus gros que sa tête. Ces pêcheurs, qui marchent sur la grève, ressemblent à des souris. Ce grand vaisseau, là-bas à l'ancre, paraît petit comme sa chaloupe, et sa chaloupe comme une bouée que la vue peut à peine distinguer. On ne saurait entendre de si haut le murmure des vagues qui se brisent en écumant sur les innombrables et stériles cailloux du rivage. Je ne veux plus regarder : le vertige me prendrait, la vue me manquerait, et je tomberais la tête la première. »

Dans ses pièces fantastiques, le *Songe d'une nuit d'été*, la *Tempête*, etc., Shakspeare a encore de charmantes descriptions ; cependant, écrivain dramatique par-dessus tout, il ne peut se livrer à l'entraînement qu'il éprouve vers cette partie de l'art. Le drame, n'ayant pour objet que de représenter l'homme et ses passions, doit éloigner tout accessoire inutile et être traité avec la même sobriété, sous ce rapport, que la statuaire, qui n'a besoin ni de fond, ni d'entourage pour ses œuvres. Les paysages proprement dits sont donc peu nombreux dans Shakspeare, bien qu'il abonde en *couleur locale*. Il y plonge sans cesse son vigoureux pinceau, et donne par là à ses pièces une réalité saisissante, à ses héros une vivante personnalité qui en fait pour nous, non-seulement des êtres ayant existé, mais encore des types fortement accusés de leur pays et de leur temps. Essayez de transporter d'un caractère à l'autre, de changer de lieu, de masque, d'entourage, les passions qui animent ses principales figures, et voyez si vous réussirez ! Mettez sous la pâle et rêveuse physionomie du prince de Danemark l'amour terrible d'Othello, du More de Venise. Cherchez ailleurs qu'entre les lagunes la suave beauté de Desdemone, la passion irrésistible qui l'entraîne, et son aveugle abandon. N'est-ce pas un rayon du soleil d'Italie qui a enflammé les cœurs de Roméo et de Juliette ; ne sont-ce pas les brouillards d'Écosse qui ont nourri, dans celui de lady Macbeth, la sauvage et sombre ambition qu'elle inspire incessamment à son époux, malgré les épouvantes, les superstitieuses terreurs de celui-ci ; et trouveriez-vous ailleurs que dans les luttes sanguinaires des maisons royales d'Angleterre un nom historique pour le personnage de Richard III ?

Ce grand génie, dont l'intelligence sensitive, frémissant à tous les vents de poésie, s'assimilant les impressions des âmes diverses qu'il voulait peindre, semble nous transmettre, comme un miroir magique, les passions et les émotions les plus variées, écrivait encore au moment où s'ouvrait le dix-septième siècle, ce siècle des chefs-d'œuvre. Un livre immortel l'inaugurait également à l'autre extrémité de l'Europe ; mais cet admirable ouvrage paraît tellement avoir été écrit en vue de notre temps désillusionné, de notre société sans croyances, que nous hésitons presque à le compter au nombre des degrés parcourus par l'esprit humain, avant d'en arriver à ses habitudes littéraires actuelles. Nous voulons parler de *Don Quichotte*. La fine et triste ironie avec laquelle l'auteur flagelle lui-même, d'une main cruelle, les illusions généreuses, l'enthousiasme, le dévouement, l'idéalisme arrachés peu à peu de son propre cœur saignant par un monde égoïste et impitoyable, qui se rit toujours des nobles folies, est l'expression d'un sentiment tout moderne, du moins dans ses résultats. Autrefois, ce douloureux découragement conduisait au cloître, c'était encore une protestation ; maintenant il ramène à l'opinion régnante. On passe du côté de la majorité, et l'on poursuit d'un rire amer les belles vérités que l'on n'ose plus défendre. Mais Cervantes ne peut si bien médire de toutes les poésies charmantes de ce monde qu'on ne distingue encore, à travers son dédain factice, l'attrait qu'elles ont conservé pour son âme ; et le bon chevalier de la Manche, en dépit du ridicule qui s'attache à lui, de la moquerie impertinente des grands seigneurs, de la brutalité du peuple, du positivisme de son seul véritable ami Sancho Pança, inspire un intérêt affectueux et touchant, auquel l'auteur se laisse aller avec un bonheur évident. Ce livre était trop avancé par ses tendances pour ne l'être pas également par la fidélité de ses peintures. C'est bien le paysage espagnol qui sert de cadre à ses personnages ; les caractères, les aventures, les sentiments ont une couleur éminemment locale. De ce côté comme de l'autre, il n'est pas de son temps, et il reste unique, isolé au milieu des écrits qui le précèdent et le suivent. Aussi fut-il mal compris par ses contemporains. On n'y vit qu'une ingénieuse satire des romans de chevalerie qui passionnaient alors la société élégante. La profondeur philosophique de la pensée, la vérité des détails, ne furent point appréciées. Les romanciers français qui, pendant la première moitié du dix-septième siècle, s'inspiraient volontiers des Espagnols, laissèrent de côté ce véritable chef-d'œuvre,

et semblèrent dédaigner plus que jamais l'exactitude dans les peintures, et la simplicité dans les conceptions.

M. St-Marc Girardin remarque avec raison qu'en faisant l'histoire de l'amour depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours on se trouverait avoir fait du même coup l'histoire de la conversation, parce qu'en France la conversation a toujours eu une grande part dans l'amour. Il est certain que les romanciers du dix-septième siècle causent beaucoup plus qu'ils ne peignent. Quelque part qu'ils nous transportent, que ce soit sur les bords du Lignon, à la cour de *Cyaxare*, père de la belle *Mandane*, ou dans la maison de *Clélie*, c'est toujours le salon français et la conversation française que nous rencontrons. Cette société en train de se polir, de s'épurer, de tracer les préceptes du goût, de créer un idéal du beau, est bien trop préoccupée d'elle-même pour songer à autre chose qu'à ses grâces et à ses perfections, et si l'on parvient à se délivrer de l'étrange étourdissement causé par les noms bizarrement historiques dont les personnages sont affublés, on finit par trouver dans ces interminables causeries, ces discussions pointilleuses, ces billets doux alambiqués, une sorte de *couleur locale*, le décalque fidèle de l'hôtel de Rambouillet et des *cabales des précieuses*. Ce n'est pas qu'au milieu de ces productions qui nous semblent aujourd'hui illisibles et qui firent la gloire de leurs auteurs, il n'apparaisse quelques livres moins prétentieux et d'un charme plus grand, où les émotions du cœur sont peintes avec grâce et vivacité, parfois avec une simplicité touchante comme dans les romans de madame de la Fayette; ce n'est pas même qu'au milieu des interminables dissertations philosophiques et amoureuses des *Artamène* et des *Brutus* il ne perce quelque observation vraie, quelque vive expression de sentiment, mais la réalité et la vérité ne se rencontrent ni dans les descriptions, ni dans les événements, ni dans les caractères.

Cependant, parmi ces écrits langoureux, les chefs-d'œuvre du grand siècle commençaient à se faire jour, et la France, séduite par la pureté de ce goût magistral, qui avait retrouvé la noblesse de la ligne antique, et dans ses heureuses imitations l'appropriait aux instincts nouveaux, devint éprise de sa propre gloire au point de craindre toute modification à un idéal dont elle aurait voulu immobiliser les perfections. Le siècle de Louis XIV s'inclinait devant les siècles de Périclès et d'Auguste, mais il se montrait dédaigneux

jusqu'à l'oubli, jusqu'à l'ignorance pour tout ce que ne justifiaient pas les exemples des maîtres de l'antiquité. Il faut chercher avec grand soin pour trouver dans les écrivains classiques de ce temps la plus légère concession au sentiment des beautés de la nature; la Fontaine ne put se livrer à l'instinct secret qui l'entraînait vers elles qu'à l'abri du nom d'Ésope et du travestissement perpétuel de ses humbles héros. Cette sévérité dédaigneuse du goût français dépassa même nos frontières; la restauration des Stuarts, en favorisant les relations fréquentes avec nos voisins d'outre-mer, importa en Angleterre non-seulement l'admiration de nos grands auteurs, mais encore le désir de les imiter.

Quelques beaux esprits avec *Dryden*, et plus tard *Pope* à leur tête, s'efforcèrent de polir et de régler la rudesse du génie anglais en le dirigeant dans la voie de l'élégance classique. Ces écrivains corrects réussirent à assouplir la langue, à épurer le goût, mais ils ne parvinrent ni à modifier, ni à diriger pour longtemps les véritables tendances nationales. Elles se trahissent à chaque instant dans le poème sublime de Milton. Quoique son sujet le forçât d'avoir recours à l'imagination seule pour la plupart de ses descriptions, et qu'en ce point il se trouve ressembler au Dante, il suffit de comparer quelques passages de leurs deux grands ouvrages pour comprendre à quelles sources diverses leur génie s'alimente.

La poésie vigoureuse, les conceptions bizarres, les peintures hardies ou naïves du vieux républicain, ami de Cromwell, semblent protester contre les idées qui régnaient alors aussi bien dans les lettres que dans la politique, et paraissent un jet sublime et irrésistible de ce puissant courant d'inspiration originale qui continuait sa marche non interrompue au-dessous de la surface polie dont on essayait de le recouvrir. Peu à peu le véritable sentiment national regagne du terrain; la nuance vraie, le trait réel reparaissent dans les romanciers anglais du dix-huitième siècle. Daniel de Foë peint avec une netteté si vive l'île déserte de son Robinson, qu'on ne peut la croire sortie en entier de son imagination. Goldsmith, Richardson, puisent l'intérêt à la source de la vérité même, et Macpherson, ranimant la harpe du vieil Ossian, fait entendre cette note mélancolique qui réveille les échos endormis de *Morven* et ressemble au bruit monotone, mais harmonieux et sonore, du vent sur les bruyères de la montagne.

Puis tout à coup l'Allemagne s'éveille. Dégagés de toute imitation

classique, ses grands poètes élèvent à la hauteur d'un principe de l'art ce qui n'avait encore été qu'une révélation particulière au talent, ou, ainsi que nous le disions plus haut, un entraînement involontaire des races du Nord. Les descriptions deviennent vraies dans leurs plus petites parties comme dans leur ensemble. Il ne reste qu'une seule chose à craindre, c'est que le cadre n'écrase le tableau, et que les personnages ne puissent se distinguer au milieu des accessoires qui les entourent. Avec les maîtres, nous sommes à l'abri de ce danger, ils savent trop bien que la source de tout intérêt gît dans le cœur humain. Voyez Werther, le rêveur, le contemplateur; avant de nous conduire chez sa simple et douce Charlotte, il esquisse à droite et à gauche tous les objets qui frappent ses regards : la vieille charrue sous les deux tilleuls, les enfants sur le banc de l'auberge, le jardin du comte, d'où l'on a une si belle vue, la fontaine si fraîche qui égrène ses perles humides sur le fameux frac bleu; plus tard même, au milieu de son bonheur inquiet, la belle nature a sa part dans ses extases et ses souffrances; mais c'est surtout son cœur qui se peint à travers ses sensations diverses, et lorsque, déjà préoccupé de sa funeste résolution, il revient vers ces lieux chéris, on sent avec une terreur grandissante que chaque pas qu'il fait, chaque objet qu'il revoit, chaque souvenir qui l'émeut le conduit fatalement à la mort. Plus on relit *Werther*, plus on est frappé de l'art consommé avec lequel est écrit ce livre, qui semble le résultat d'une inspiration soudaine.

Cependant la France résistait encore à l'envahissement du genre nouveau. Voltaire, qui savait avec audace toutes choses, s'inclinait devant des formes littéraires, des habitudes de composition qui apparemment ne gênaient pas son essor. Il avait l'ironie qui ébranle, non l'audace qui crée, et pendant longtemps son exemple et ses préceptes furent tout-puissants en France. Mais le flot de la couleur locale, de l'amour de la nature pour elle-même, du culte de la réalité, grossissait aux frontières du pays classique et montait comme une marée envahissante. Avec J.-J. Rousseau, et plus tard Bernardin de Saint-Pierre, il fait enfin irruption dans la société française, et dès lors il gagne et s'étend chaque jour. Ces nouvelles beautés charment les lecteurs fatigués de la froideur des imitations perpétuelles; elles raniment leur cœur blasé. Le ruisseau des Charmettes, les rives du lac de Genève, la fatale passe du Saint-Géran, la vallée des Pamplémousses font rêver et pleurer des gens qui

n'avaient jamais su ce que c'était qu'un sentiment vrai. La nature devient à la mode ; on emploie même ce mot un peu à tort et à travers. L'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre, repoussé par plus d'un éditeur, est bientôt la lecture préférée de toute *âme sensible*. Car il y a en littérature deux grands moyens de réussir : abonder dans le goût du jour, et essayer de lui donner sa plus parfaite expression, ou, en le bravant hardiment, accorder satisfaction aux instincts négligés du cœur humain.

Il faut avouer pourtant que l'esprit français, gâté par trop d'élégance et de recherches, avait une peine singulière à comprendre le simple et le réel ; ce qui le prouve, c'est l'effort sincère fait par des écrivains de talent pour obéir aux influences nouvelles et *chanter*, comme on disait alors, la nature et les champs ; c'est surtout l'admiration qu'ils inspirèrent et leur conviction naïvement profonde qu'ils avaient atteint leur but. La société littéraire se passionna pour eux, et ces tentatives donnèrent naissance à ce qu'on appela par excellence le genre descriptif. Delille employa la versification la plus châtiée et la plus élégante à décrire les animaux, les minéraux, les plantes, les jardins ; tout devint prétexte à descriptions sans fin et sans but, et cependant quoique Delille se nomme lui-même le poète des champs,

« O champs ! d'autres beautés frappent votre poète, »

on sent encore, en le comparant avec Thomson, qui est loin pourtant d'avoir évité tous les défauts de ce genre mortellement froid et ennuyeux, quelle différence de sincérité et d'élan sépare l'écrivain anglais du versificateur français. Le doux et gracieux Florian aurait peut-être ressenti plus fortement l'impulsion de l'esprit nouveau, s'il lui avait été permis de vivre ailleurs que dans des palais, au milieu de splendeurs artificielles. Il ne put que jeter d'une main timide et délicate quelques teintes adoucies, quelques broderies inutiles sur l'œuvre magistrale de Cervantes, écrire un madrigal héroïque sur la chute du pouvoir des Maures en Espagne, ce fait immense de l'histoire moderne, et rajeunir les bergeries de l'Astrée.

L'abus de l'esprit marquait ainsi en France la fin du dix-huitième siècle, de ce siècle où l'esprit domine ; mais de grandes exceptions s'y faisaient remarquer, et le siècle suivant y trouva des modèles qu'il ne parvint pas toujours à égaler.

Dès le premier moment celui-ci manifesta hautement ses tendances, et l'on put reconnaître l'élan dont il serait animé. Chateaubriand, après quelques hésitations, venait de trouver sa voie : *Atala* paraissait en 1804, puis vinrent le *Génie du christianisme*, *René*, les *Martyrs*, etc. Il suffit de constater aujourd'hui l'émotion profonde produite sur la société d'alors par ces ouvrages, où cependant de spirituels et justes critiques relevaient plus d'une faute de goût, plus d'un trait faux et parfois une emphase touchant à la boursouflure, pour comprendre qu'ils répondaient au besoin des esprits et qu'en outre de leur mérite intrinsèque, ils avaient celui d'arriver à l'heure favorable. Graves, religieux, passionnés jusque dans leur austérité, vrais autant que brillants dans leurs descriptions, ils réagissaient avec violence, presque brutalement, contre la littérature frivole et sceptique dont le temps était passé. Il y a quelque chose de plaisant à voir de notre point de vue la surprise de la critique devant l'enthousiasme excité par ces livres dans des esprits encore tout imprégnés d'une autre nourriture intellectuelle. Beaucoup de gens s'y trompèrent et prirent, comme cela est arrivé d'autres fois en politique, pour une émeute ce qui était une révolution, pour un engouement passager ce qui ouvrait une ère nouvelle dans les lettres. Chateaubriand avait parcouru l'Amérique et habité l'Angleterre, il avait étudié les langues étrangères, son talent se ressentait sans doute de ces diverses influences ; mais il faut ajouter qu'il était Breton, et que sa race et son pays préparaient bien ce vigoureux esprit à servir de pionnier aux idées envahissantes au milieu des broussailles littéraires.

Il y a beaucoup de l'homme du Nord dans le Breton. Les brumes de son ciel, les rares et originales beautés de son âpre presque île nourrissent en lui cet amour tendre du pays, cette profonde mélancolie qu'on remarque chez les races septentrionales. Sa gaieté se rapproche plus de l'*humour* britannique que du léger esprit gaulois mais c'est un rude et tenace joueur, et depuis qu'il a renoncé à se servir de la vieille langue gaëlique, il a su donner à sa phrase française, avec Lesage la clarté nette et brillante de l'acier, avec Chateaubriand et Lamennais une énergie sauvage et pompeuse qu'on ne rencontre guère que dans leurs écrits.

Les descriptions dont *Atala* est rempli pour être parfois un peu trop chargées n'en sont pas moins pleines de charmes, et portent un cachet de vérité qui en fait cette fois de véritables paysages. Voyez,

par exemple, la première esquisse de la luxuriante nature des Florides; elle nous transporte véritablement au milieu de cet étrange et magnifique pays. L'auteur vient de parler des savanes et des prairies silencieuses qui couvrent une des rives du Meschacebé.

« Telle est la scène sur le bord occidental, mais elle change sur le bord opposé et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile, surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement près de lui ses éventails de verdure. »

Ce style abondant et fleuri peint avec tant de bonheur ce pays inconnu, que les lieux qu'il décrit passent devant notre imagination comme un tableau animé. On compara beaucoup, au moment de son apparition, *Atala* à *Paul et Virginie*; la naïveté sauvage de la passion, les grandes scènes d'une contrée lointaine, quelque ressemblance dans le funèbre dénouement rapprochaient naturellement ces deux ouvrages; mais là s'arrête toute similitude, et lorsqu'on les relit aujourd'hui on n'est frappé que de leurs disparates. La timide simplicité avec laquelle Bernardin de Saint-Pierre exprime les sensations de son âme tendre, sans grand espoir de les voir comprises ou admirées par ses contemporains, est toute différente du ton belliqueux, déclamatoire et un peu agressif de Chateaubriand. Le premier semble avoir écrit involontairement une touchante histoire sortie en entier et toute faite de son cœur et de ses souvenirs; le second, avec un parti pris bien marqué, crée les événements en vue de la conclusion qu'il veut en tirer. Enfin, grâce à leur candeur exquise, Paul et Virginie, enfants de la vieille civilisation européenne qui les a rejetés loin d'elle par suite même de l'exagération de ses principes, deviennent des types plus charmants et plus purs de la naïveté primitive que le

sauvage Chactas et la sauvage Atala s'agitant sous un commencement de civilisation à la fois trop forte et trop faible.

Ces caractères se retrouvent également dans les descriptions. C'est surtout par la teinte générale de son livre que Bernardin de Saint-Pierre nous fait connaître la patrie de ses héros, et l'on voit que Chateaubriand prend à tâche de nous dévoiler les beautés qu'il retrace avec tant de force et d'éclat. Mais, ainsi que nous le disions plus haut, il était arrivé à son heure, il avait compris son époque, et son génie put se déployer à l'aise au milieu de l'enthousiasme et des transports universels. — Bientôt madame de Staël nous initia, par son beau livre de l'*Allemagne*, au réveil intellectuel de la race germanique; la paix avec l'Angleterre ouvrit nos ports aux écrits, aux modes, aux mœurs de nos voisins, aussi bien qu'aux productions de leur commerce et de leur industrie; et le mouvement romantique commença.

De ce moment, les littérateurs paysagistes s'offrent de toutes parts; on n'a plus qu'à choisir, et il faut même savoir se restreindre, car les descriptions apparaissent, partout et quelquefois là où elles n'ont que faire; mais aussi elles nous font comprendre et admirer une foule de lieux intéressants dont la géographie seule, cette roide anatomie du monde, nous avait parlé jusqu'alors. Voici en première ligne Walter Scott, le barde antiquaire. Qui donc avant lui connaissait cette terre poétique d'Écosse dont les sites sauvages, les fantastiques légendes, la chevaleresque histoire sont maintenant, grâce à ses honnêtes et charmants récits, tellement mêlés à nos premières impressions littéraires, qu'elle semble pour beaucoup une seconde patrie, la patrie où leur imagination s'est éveillée au cliquetis des *claymores*, sur les bruyères du Ben-Nevis ou les sommets du Ben-Lomond? Non, quelle que soit la foule d'impressions passagères que, dans la suite d'autres lectures ont pu faire sur votre esprit, vous n'oublierez jamais ces pages saines et fortes, ces caractères vivants, ces physionomies accentuées qui ont traversé les heures de loisir de votre première jeunesse. Plus tard, dans votre âge mûr, avec l'esprit plus rassis et le cœur fatigué des bruyantes émotions des romans nouveaux, vous revenez au sage conteur tout surpris de rencontrer des beautés inattendues à mesure que vous pénétrez plus avant dans ses conceptions vigoureuses et que votre goût épuré et votre expérience, hélas! vous permettent de les mieux apprécier en les comparant à d'autres. D'ailleurs, vous aimez l'auteur. Sa bonne et aimable figure s'unit

dans votre mémoire à celles qu'il a esquissées de son trait magistral, et cette Écosse qu'il a habitée et chérie ne peut vous être indifférente. C'est avec son cœur qu'il l'a peinte, et l'on voit qu'il a erré longtemps, l'âme attendrie et rêveuse, dans les sentiers qu'il décrit ainsi.

« Si j'avais à choisir un lieu pour admirer le lever ou le coucher du soleil, ce serait ce sentier sauvage qui serpente autour de la ceinture de rochers demi-circulaires appelés les rochers de Salisbury, et qui bornent la pente rapide par laquelle on descend dans le vallon au sud-est de la ville d'Édimbourg. De là, l'œil domine les édifices élevés d'une cité dont une imagination romantique pourrait comparer la forme à celle d'un dragon; on aperçoit tantôt un vaste bras de mer avec ses rochers, ses îles, ses rivages lointains, et l'horizon de montagnes qui les termine, tantôt une belle et fertile campagne, que varient les collines, les vallons et la chaîne pittoresque des monts Pentlands; mais, à mesure que le sentier tourne insensiblement autour de la base des rochers, la perspective, composée de ce mélange d'objets enchanteurs et sublimes, change à chaque pas, et les offre, confondus ou divisés avec toute la variété capable de ravir la vue et l'imagination. Quand un tableau si beau et si vrai, si séduisant par l'espèce de dédale qu'il présente, et cependant si sublime, est éclairé des teintes du matin ou du soir, et déploie toute cette richesse d'ombres nuancées par des accidents de lumière qui donnent un caractère au plus modeste paysage, l'effet qu'il produit approche de l'enchantement. Ce sentier était ma promenade préférée du soir et du matin, quand j'étais occupé d'un auteur savant ou d'une nouvelle étude, etc. »

On dit que, reconnaissante envers son fils célèbre, son historien, son *Colomb poétique*, l'Écosse s'efforce de ressembler à l'image idéalisée qu'il a donnée d'elle au monde. Fier de son portrait, le modèle voudrait en garder tout le prestige. Les stations des touristes sont marquées dans les lieux que Walter Scott a illustrés par une description colorée, une scène saisissante; les faits historiques auxquels il a prêté la sanction de son talent sont désormais incontestés, et les êtres fictifs nés de son imagination se mêlent tellement à l'histoire, qu'ils en deviennent la légende inséparable. On montre au voyageur, dans l'église souterraine de Glasgow, le pilier derrière lequel Rob-Roy parlait à Frank Osbaldistone; sur le lac de Loch-lewen, l'endroit où Roland Graeme jeta les clefs de la prison de Marie Stuart. On distingue à peine encore dans ces noms ceux qui ont été réellement portés;

bientôt on ne les distinguera plus. Walter Scott aura créé un pays, une histoire, des types qui ne dateront que de lui. Lui-même est resté un inimitable modèle ; ses copistes maladroits n'ont réussi qu'à épuiser et à tuer en quelques années ce genre du roman historique dont il demeurera toujours l'unique expression. Mais comme paysagiste, du moins, nos écrivains peuvent rivaliser avec lui. Nous avons cité Chateaubriand, écoutez maintenant Lamartine et Georges Sand, et vous verrez que la magie du style peut aussi bien rendre toutes les grâces et les magnificences d'un beau pays que prêter des attraites voilés et indéfinissables à l'humble coin de terre qu'une riche imagination touche de son pinceau enchanté.

« L'île d'*Ischia*, qui sépare le golfe de Gaëte du golfe de Naples, et qu'un étroit canal sépare elle-même de l'île de Procida, n'est qu'une seule montagne à pic, dont la cime blanche et foudroyée plonge ses dents ébréchées dans le ciel. Ses flancs abrupts, creusés de vallons, de ravines, de lits de torrent, sont revêtus du haut en bas de châtaigniers d'un vert sombre. Ses plateaux les plus rapprochés de la mer et inclinés sur les flots portent des chaumières, des villas rustiques, et des villages à moitié cachés sous les treilles de vignes. Chacun de ces villages a sa *marine*. On appelle ainsi le petit port où flottent les barques des pêcheurs de l'île, et où se balancent quelques mâts de navires à voile latine. Les vergues touchent aux vignes et aux arbres de la côte. Il n'y a pas une de ces maisons suspendue aux pentes de la montagne, cachée au fond des ravins, pyramidant sur un de ses plateaux, projetée sur un de ses ceps, adossée à son bois de châtaigniers, ombragée par son groupe de pins, entourée de ses arcades blanches, et festonnée de ses treilles pendantes, qui ne fût en songe la demeure idéale d'un poète ou d'un amant. »

Et maintenant, souhaitez-vous tout un tableau à la manière de Paul Potter ou de Rosa Bonheur, un large et profond tableau qui n'est pas seulement celui d'un coin de terre, mais celui d'une contrée entière avec son aspect physique et moral, le sentiment intime qui se révèle à la fois dans les lignes de la terre, l'apparence des habitants, les sons qui flottent dans l'air et la teinte du ciel ; un tableau tout simple, tout rustique, et qui cependant aura quelque chose d'idéal, parce que vous verrez à travers l'imagination de l'auteur ce que vos propres yeux n'auraient peut-être pas su distinguer, ouvrez la *Mare au Diable*, et lisez ces premières pages :

« Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en

train de préparer pour la semaille prochaine. L'arène était vaste comme celle du tableau d'Holbein. Le paysage était vaste aussi, et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ, un vieillard, dont le dos large et la figure sévère rappelaient celui d'Holbein, mais dont les vêtements n'annonçaient pas la misère, poussait gravement son *areau* de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères*, comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin. Les gens qui ne connaissent pas la campagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour son camarade d'attelage. Qu'ils viennent voir, au fond de l'étable, un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, ou grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse avec de déplorables mugissements; le bouvier dira : « C'est une paire de bœufs perdue; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre, mais il ne veut pas manger, et bientôt il sera mort de faim. »

« Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui, mais grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses. »

L'auteur continue à nous peindre les simples détails de cette large et paisible scène : l'enfant qui marche près de son jeune père, en criant d'une voix qu'il veut rendre terrible et en piquant les bœufs qui tressaillent sous sa petite main; l'attelage magnifique de ces « quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve, à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le

taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite du joug, et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. » Et il a raison d'ajouter : « Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug ; et, malgré cette lutte puissante où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples, et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire. Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs de travail. »

Voici donc ce que l'âme et le langage d'un poète peuvent faire du spectacle et du paysage le plus ordinaire, le plus vulgaire même aux yeux indifférents : toute une révélation profonde et vigoureuse, toute une peinture pleine de puissance et de charmes. Et pourtant, nul ornement étranger ne charge ou n'embellit son récit : il peint ce qu'il a vu, ce que tout le monde peut voir ; mais il l'idéalise, parce qu'il y met l'émotion de son cœur et la pensée de son esprit. Il faut enfin le dire : compter des sillons n'est pas les décrire, dresser un inventaire ne suffit pas pour faire connaître un intérieur, et c'est là néanmoins ce que la manie réaliste de notre époque nous entraîne à faire, car toute médaille a son revers, et nous arrivons, pour le paysage et la description, au plus dangereux des écueils en dépassant le but. Nous multiplions outre mesure les détails, et chaque peintre ordinaire d'un petit coin ignoré du monde prend à tâche d'en compter les grains de poussière et d'en aligner les brins d'herbe. Chaises et tables, orties et chardons, écurie et cuisine, tout est étudié, parcouru, raconté. Un roman ressemble à ces magasins de bric-à-brac où les visiteurs ont l'air d'être égarés au milieu des vieilles faïences et des bahuts branlants ; on voit que les meubles sont vraiment la partie importante et l'intérêt réel, les personnages n'y viennent qu'en passant.

Peut-être serait-il facile de retrouver, au milieu des auteurs modernes, la filiation de ce qu'on appelle le réalisme, et de rencon-

trer, en remontant le sentier des exagérations, le point précis où il s'est séparé de la route frayée par les maîtres. Mais c'est un travail que nous ne voulons pas faire. D'autres l'entreprendront plus tard. Pour nous, notre tâche est finie ; nous avons voulu esquisser rapidement une étude qui, pour être approfondie, demanderait de longs développements et de plus longues recherches ; et maintenant, nous nous bornerons à résumer notre superficiel aperçu dans un parallèle qui nous aidera à rendre notre pensée plus sensible et nos appréciations plus palpables.

Il y a toujours eu une grande affinité entre la peinture et la littérature, entre l'art charmant qui frappe les yeux pour arriver à l'âme et celui qui, par des paroles magiques, rend visibles à l'esprit ses créations immatérielles : leur histoire est presque identique.

La forme humaine, élevée par la beauté jusqu'au type divin, domine également dans les lettres et les arts de l'antiquité. La sculpture et la tragédie, semblables pour la sobriété sévère et le relief qu'elles donnent à l'homme, y marchent du même pas parmi les travaux du génie. Plus tard, la peinture avec la magie de ses vivantes couleurs devance la poésie dans les chefs-d'œuvre de la renaissance, mais en négligeant également le fond et les accessoires. C'est le temps des poèmes épiques et de la peinture religieuse et historique ; puis apparaissent les artistes du Nord, les peintres flamands et hollandais, les tableaux d'intérieur, les paysages, et bientôt les romanciers les suivent avec toute une littérature mélangée, descriptive et intime. Puis, hélas ! surgit tout à coup de la science moderne la photographie impitoyable. Injuste pour la beauté, favorable à la laideur vulgaire, immobilisant une expression sans faire sentir la pensée qui l'a fugitivement produite, détaillant les meubles, les étoffes, et portant sur son enseigne, comme son principal mérite, *ressemblance garantie* ; et voici que la description réaliste, jalouse sans doute de cette gloire, s'efforce courageusement d'arriver à la reproduction exacte dont l'âme est absente.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

CHAPITRE XXXVIII.

25 AOÛT 1860.

I

Je viens de lire les tomes VII et VIII de l'*Histoire d'Espagne* de M. Rosseeuw Saint-Hilaire. Ce beau travail, poursuivi par l'auteur avec tant de zèle et de succès, est parvenu maintenant à sa période la plus intéressante, c'est-à-dire au seizième siècle. C'est à cette époque que l'Espagne atteint le point culminant de sa puissance et qu'elle joue le rôle le plus grand sur la scène du monde. Après, elle ne fait plus que décroître, et sa décadence commence même avant la fin du règne de Philippe II.

C'est l'histoire d'un demi-siècle que contiennent ces deux volumes. Quarante-neuf ans s'écoulent en effet depuis 1519, date de la conquête du Mexique, jusqu'à 1568, date de la mort mystérieuse de don Carlos. Quels grands événements se pressent dans ce court espace de temps ! Établissement de la réforme en Allemagne et en Angleterre, guerre des Paysans, diète d'Augsbourg, ligue de Smalkalden, expédition de Tunis, conquête du Pérou, guerre contre la France et contre les Pays-Bas, soulèvement des anabaptistes, révolte de Gand, expédition d'Alger, seconde guerre avec la France : voilà les affaires particulières, si l'on peut l'exprimer ainsi, que Charles-Quint a sur les bras. Je ne parle pas des affaires générales, telles que le concile de Trente, la fondation de l'ordre des jésuites, avec lesquels il a bien aussi quelque chose à démêler. Quand on pénètre dans les détails du règne de Charles-Quint, on est effrayé du labeur incessant de cet homme. La suprématie de la maison impériale est son rocher de Sisyphe. L'histoire a connu certainement des monarques plus grands

que Charles-Quint, mais non pas de plus actifs, de plus laborieux, de plus infatigables.

Un moment vint pourtant où les ressorts de cette volonté se détendirent, où les fibres de ce cerveau s'amollirent, où ce corps sans cesse en mouvement éprouva le besoin du repos. Charles-Quint abdiqua, non point par dégoût du pouvoir, comme on l'a dit, mais par lassitude physique. Du fond de sa retraite de Saint-Just, il ne cessa de s'intéresser aux affaires et d'y avoir la main. Rien d'important ne se fit sans sa participation et sans son avis; il gouverna, laissant un autre régner à sa place. Lorsqu'il mourut, en 1558, son fils Philippe II se trouva, plus que son père, en face de difficultés considérables. Charles-Quint, quoique catholique, n'avait point accepté le rôle de représentant absolu du catholicisme, que son successeur essaya de remplir. L'empereur, comme tous les princes de son temps, avait un fond de scepticisme qui l'empêchait de prendre feu sur les questions purement religieuses; comme tous les princes ses contemporains aussi, il ne prit pas tout d'abord parti contre la Réforme. Il attendit, avant de se prononcer, de savoir bien au juste ce que ses intérêts lui conseillaient de faire. Une fois fixé sur ce point, il agit en homme politique, se rangeant du côté où il croyait trouver son profit. Chez Philippe II, la politique ne venait qu'après la religion; il était dévot et catholique avant d'être roi. C'est un phénomène rare dans l'histoire qu'un homme aussi complètement asservi à la religion que Philippe II. Louis IX lui-même montra plus d'indépendance et plus de dignité envers le saint-siège. C'est que le sentiment religieux, naïf et désintéressé chez l'un, prenait chez l'autre sa source dans des idées où la superstition tenait plus de place que la véritable foi. Au seizième siècle, le catholicisme ne pouvait plus depuis longtemps faire des saints sur le trône, il ne savait désormais que créer des tyrans.

Sous Charles-Quint, il semble que la Réforme et le catholicisme n'aient fait qu'essayer leurs forces respectives. Sous Philippe II, la lutte s'engage, lutte acharnée d'où la Réforme est sortie victorieuse. L'Europe est partagée en parties à peu près égales entre les catholiques et les protestants. Mais le nombre de ceux qui réclament la tolérance religieuse, la liberté de conscience, l'égalité des cultes devant la loi, et ce sont là en définitive les véritables réformés, compose une majorité devant laquelle les partisans des principes opposés s'effacent complètement. Si la Réforme, dans sa forme protestante, ne l'a

point emporté complètement sur le catholicisme, on peut dire que, considérée dans son esprit, elle s'étend aujourd'hui sur l'Europe tout entière.

Par son côté purement catholique, le règne de Philippe II ne fut pas moins cosmopolite que celui de son père; la main du roi d'Espagne est partout où le catholicisme est en péril, aussi bien que partout où il triomphe. Philippe II, c'est Loyola sur le trône, c'est-à-dire la ruse, la violence, l'obstination, le mépris des moyens, la souveraineté du but. Jamais, dans ses diverses incarnations, l'esprit théocratique ne s'est montré plus complet et plus terrible que dans sa dernière. Rien ne prouve mieux la force invincible de la liberté que la victoire qu'elle remporta au seizième siècle sur Philippe II ayant derrière lui la papauté, les jésuites, l'inquisition et les richesses du nouveau monde : « Philippe II, dit M. Rosseeuw Saint-Hilaire, n'a eu qu'un but dans sa vie : faire régner sur tous ses États l'inquisition et la foi. Ce but suprême, qui fait, malgré ses crimes, la grandeur et l'unité de son règne, il meurt sans l'avoir atteint : l'Espagne après lui n'est pas non plus destinée à l'atteindre. » La grande affaire du règne de Charles-Quint fut la guerre contre les protestants d'Allemagne; celle du règne de Philippe II fut la guerre contre les Provinces-Unies. La lutte commence en 1559 et finit en 1598 par la victoire des révoltés. C'est là le coup le plus sensible que pouvait recevoir la puissance espagnole. L'Espagne ne perdait qu'une province, mais la monarchie de Charles-Quint perdait son prestige. M. Rosseeuw Saint-Hilaire raconte les péripéties de cette longue guerre avec un très-grand talent d'historien. Il nous montre d'abord les dix-sept provinces unies avec leurs trois cent soixante villes murées, dont plusieurs sont aussi peuplées que des capitales, leurs soixante-trois mille villages aussi riches que des villes, et leurs campagnes non moins populeuses que les cités. Les villes du nord sont commerçantes, celles du midi industrielles. Villes, bourgs, campagnes, duchés, comtés, seigneuries se gouvernaient par leurs propres lois et restaient indépendants les uns des autres, tout en formant une sorte de confédération. Ni les ducs de Bourgogne, ni Charles-Quint n'avaient pu parvenir à réunir ces pays en une seule nation, à les priver de leurs privilèges. Philippe II l'essaya au nom du plus dur, du plus implacable de tous les principes, c'est-à-dire au nom du principe religieux. Le duc d'Albe coupa donc des têtes; le bourreau n'y put rien. « A couper tant de têtes, dit plus tard Granvelle, on n'a rien profité,

il faudra prendre un autre chemin. » Ce chemin ne mena pas mieux au but. La cruauté et l'habileté restèrent également impuissantes, et Guillaume d'Orange put enfin se vanter dans son *apologie*, en parlant de l'expulsion des Espagnols, d'avoir « fait une chose digne d'éternelle louange. » C'en est une en effet que la résistance d'un petit peuple décidé à vaincre ou à mourir pour ses croyances et pour sa liberté.

L'histoire intérieure de l'Espagne, sans avoir tout l'intérêt de son histoire extérieure, mérite pourtant qu'on s'y arrête. M. Rosseeuw Saint-Hilaire consacre plusieurs chapitres à l'administration et aux finances espagnoles, aux cortès, à la noblesse, au clergé, à la situation des Maures en Andalousie, à leur révolte dans les Alpujaras, et dans les provinces de l'Est. Lorsqu'on revient en Espagne, qu'on pénètre dans le mystérieux palais de Philippe II, deux fantômes tout de suite se présentent, celui de don Carlos et de la reine Élisabeth ; on les interroge, on veut savoir le dernier mot de leur tragique histoire. On connaît la tradition : don Carlos aimait Élisabeth ; Philippe II surprit leur secret et les fit mourir tous les deux. Plus d'un grave historien a donné créance à cette version. « Souvent, raconte de Thou au sujet de don Carlos, on l'entendit en sortant de chez la reine se plaindre du roi qui lui avait enlevé un pareil trésor. » Que l'infant aimât la reine, à cela rien d'étonnant, car Élisabeth était charmante ; mais qu'elle partageât son amour, c'est ce qui est plus difficile à croire ; le pauvre don Carlos, assez laid de visage, était de plus boiteux et quelque peu bossu. Malgré tout, on connaît le caractère espagnol et son penchant à la jalousie ; un homme naturellement soupçonneux tel que Philippe II put fort bien être jaloux de son fils, même bossu et boiteux. Cependant il ne paraît pas que la jalousie soit pour quelque chose dans la détermination cruelle que Philippe II prit contre don Carlos. Un de nos collaborateurs, M. de Mouy, a traité ici même la question de la mort de don Carlos avec trop de soin et de talent pour que j'insiste sur ce sujet. Je renvoie les lecteurs désireux d'instruire ce grand procès à l'article de M. de Mouy et à l'histoire de M. Rosseeuw Saint-Hilaire. La captivité et la mort de don Carlos forment un des chapitres les plus intéressants de son septième volume. On ne le lira pas sans émotion, non plus que le récit de la mort de cette jeune et infortunée Élisabeth, qui mourait comme une fleur, faute d'air et de soleil, sous la sombre et triste étiquette de la cour espagnole : « Vous me voyez, dit-elle à l'ambassadeur de France,

prête à sortir de ce vain monde, pour passer dans un meilleur et plus plaisant royaume, où j'espère pour toujours demeurer avec mon Dieu. Dites à la reine ma mère et au roi mon frère de se consoler en pensant qu'aucune des joies d'ici-bas ne m'a rendue aussi heureuse que la perspective de me réunir à mon Sauveur. Je serai bientôt mieux placée pour prier le Seigneur de les protéger et de leur faire accepter ma perte... »

L'*Histoire d'Espagne* de M. Rosseeuw Saint-Hilaire doit se continuer jusqu'au règne de Ferdinand VII; nous attendons avec impatience la suite de cette publication, une des plus importantes, sans contredit, qu'on ait tentées depuis quelques années. L'Espagne, par le caractère singulier de son peuple et de ses institutions, par le rôle qu'elle a joué en Europe, par sa prospérité aussi bien que par sa décadence, intéresse au plus haut degré tous les gens qui s'occupent d'études politiques. Il fallait, pour mener une pareille entreprise à bonne fin, non-seulement les qualités de l'érudition et de l'intelligence, mais encore la main de l'écrivain et de l'artiste. Tout cela s'est fort heureusement trouvé réuni chez M. Rosseeuw Saint-Hilaire. L'Académie française a accordé un prix à son histoire. L'Académie ne fait pas toujours des choix irréprochables, mais cette fois le public a sanctionné la décision du palais des Quatre-Nations. De cette façon la récompense académique garde toute sa valeur.

II

M. Amédée Thierry vient de publier un volume intitulé *Récits de l'histoire romaine au cinquième siècle*. Ce titre va surprendre bien des gens. On s'imagine en effet assez volontiers que l'histoire s'arrête à une certaine époque classique, et qu'au delà il n'y a plus rien que ténèbres, anarchie, crimes, dévastations, indignes d'occuper l'attention de l'historien et du philosophe. On se trompe étrangement en raisonnant ainsi : « La dissolution de l'empire romain d'Occident, dit avec beaucoup de raison M. Amédée Thierry, se rattache aux origines de l'Europe moderne par le lien logique le plus étroit, celui de la cause à l'effet; et pourtant, qui de nous en sait l'histoire ? Aucune peut-être n'est restée plus inconnue; on dirait que tout le monde, auteurs et lecteurs, s'est entendu pour la condamner à l'oubli. » Il est certain que les esprits pénétrés de la grandeur romaine éprouvent une vive répugnance à la voir s'éteindre et périr sous les coups des

barbares. C'est un sentiment assez naturel à l'homme de se refuser au spectacle de la ruine de ce qui fut l'objet de son admiration. On dédaigne assez volontiers les époques de décadence. Je conçois ce sentiment quand il s'agit d'un royaume et d'un gouvernement; mais quand c'est la société tout entière qui périt, la décadence est en même temps une rénovation; à côté du vieux monde qui s'affaisse, il y a un monde nouveau qui s'élève; l'histoire de ces moments où la mort et la vie se disputent, pour ainsi dire, le monde, offre un intérêt auquel il semble que nul autre ne soit comparable.

Le mot de Bas-Empire est devenu un terme de mépris, une injure pour les nations auxquelles on l'applique; sous bien des rapports, ce mépris est très-mérité. L'âge qui succéda aux premiers siècles de l'empire romain présente, sans contredit, le drame le plus complet de l'avilissement politique et moral des peuples et des gouvernements; mais on y rencontre encore çà et là quelques grandes vertus, quelques caractères héroïques bien dignes qu'on s'arrête devant eux pour les admirer un moment. Il n'est pas bon de laisser dans l'oubli des gens qui ont protesté contre la corruption, et contre les vices de leur époque, et qui ont maintenu la dignité de la nature humaine. Si nous songeons à l'empire romain seulement, il est évident, ainsi que le fait observer M. Amédée Thierry, que « l'étude des derniers temps de Rome sert merveilleusement à l'intelligence des premiers. Pour embrasser du regard le vaste empire, si profondément marqué au sceau de la Providence, il faut le contempler du haut de ses ruines. Le but où il tendait fatalement, son vrai caractère dans la marche des sociétés humaines, et les bornes assignées à sa grandeur par la loi même qui la créait, tout cela ne se manifeste avec une entière évidence qu'à son heure suprême. » Rien de plus vrai que cette observation. M. Amédée Thierry se montre moins bien inspiré à mon sens, lorsqu'il accuse le dix-huitième siècle d'avoir méprisé surtout le Bas-Empire, parce qu'il avait été le grand instrument de propagation du christianisme. C'est une mode d'attaquer le dix-huitième siècle, une mode, il est vrai, qui commence un peu à disparaître, mais à laquelle quelques personnes sacrifient encore. On reproche au dix-huitième siècle de s'être montré sévère à l'égard des empereurs chrétiens. Il avait raison pour quelques-uns d'entre eux, qui ne valaient pas mieux que leurs prédécesseurs païens. Il est fâcheux que certains historiens modernes n'imitent pas sur ce point l'impartialité de leurs devanciers. Je ne dis point cela pour

M. Amédée Thierry ; il n'est pas trop atteint, il faut lui rendre cette justice, de la manie contraire à celle qu'il signale chez les historiens du dix-huitième siècle. Divers passages de ses récits montrent bien que leur qualité de chrétiens ne préservait pas les chefs de l'État et de l'Église des lâchetés, des vices et des cruautés qui avaient fait la honte des païens, et qui faisaient encore celle des barbares.

Trois hommes de race germanique sont les héros de ces récits : Le Suève Ricimer, le Ruge Odoacre, et l'Ostrogoth Théodoric. Lorsque l'empire romain n'eut plus d'armée romaine, que le soin de le défendre fut tout entier confié aux barbares, leurs chefs devinrent les égaux des empereurs. Le pouvoir qu'ils exercèrent, pour n'être pas défini, n'en était pas moins immense. M. Amédée Thierry le compare à celui des maires du palais, dans l'histoire des Francs Mérovingiens, avec cette différence que les maires du palais conservèrent la royauté, tandis que les chefs barbares détruisirent l'empire. L'idée de royauté, inhérente à la race chez les Francs, explique cette différence. C'était une sorte de superstition nationale, que les maires du palais partageaient eux-mêmes. Ricimer, Odoacre, Théodoric, se trouvaient en face d'empereurs étrangers auxquels ne les rattachaient ni les liens du sang, ni ceux de la tradition. Les maires du palais n'avaient pas un système politique opposé à celui de la royauté franque, tandis que les intérêts des généraux barbares de l'empire étaient opposés à ses intérêts. Ils auraient été fort embarrassés pour mettre en mouvement les ressorts compliqués et savants du mécanisme impérial. D'ailleurs, ils avaient une politique toute différente à faire prévaloir ; ils étaient autre chose que l'empire ; entre eux et lui il y avait incompatibilité absolue : ou l'empire, ou les barbares devaient disparaître. Sans doute, parmi ces derniers, quelques-uns se montrèrent très-fiers des dignités et des titres impériaux ; mais, vêtu à la mode romaine ou germanique, patrice ou chef, le barbare restait toujours le barbare ; il n'épousait les intérêts des empereurs qu'autant qu'ils se rapportaient à ses intérêts propres ; il ne se mêlait à leurs querelles que dans l'exacte proportion où elles intéressaient les siennes. C'est une chose curieuse de voir à quelles doses, pour ainsi dire, le barbare mesure le pouvoir au Romain ; avec quelle habileté il enlève jour par jour à l'empire ce qu'il peut lui enlever ; comme il l'ébranle peu à peu avant de le renverser, non par respect superstitieux de la grandeur romaine, comme on le dit avec plus de poésie que de vérité, mais par incertitude de savoir ce qu'il mettra à sa place.

On dirait que le barbare se demande parfois avec inquiétude ce qu'il en sera de l'Italie et du monde quand la vieille machine impériale aura été brisée. Il fait son apprentissage de gouvernement, partageant avec l'empereur quand il le juge nécessaire, le supprimant quand il croit pouvoir s'en passer. Le barbare marche ainsi avec des précautions infinies, jusqu'au jour où Odoacre remplace l'empire par la monarchie, et le titre d'empereur d'Occident par celui de roi d'Italie.

A ces trois barbares de génie, Ricimer, Odoacre, Théodoric, la vieille civilisation ne peut opposer que des hommes médiocres ou nuls. Anthemius, qui partage l'empire avec Ricimer, ne manque ni d'une certaine habileté, ni d'un certain orgueil de race; mais cet orgueil est plutôt une faiblesse qu'une force, quand il n'est pas accompagné de la fierté du cœur. Il avait des lumières, un esprit libéral. Ce qui lui manqua, ce fut la fermeté; il mourut du moins en brave, les armes à la main, en disputant la possession de Rome aux troupes de Ricimer. Vainqueur, celui-ci laissa le titre d'empereur à cet Olybrius, dont le nom seul est devenu une marque de dérision et de moquerie. Glycérius, Julius Népos s'assoient un moment sur le trône. Le patrice Oreste avait un fils de quatorze ans, dont le nom rappelait le souvenir du fondateur de Rome et de son premier empereur. Cet enfant s'appelait Romulus-Augustus. Les troupes l'aimaient à cause de sa beauté et de ses grâces enfantines; les soldats le nommaient, dans leur familiarité sympathique, *Augustulus*. Julius Népos venait d'être assassiné par son rival Glycérius, devenu d'empereur évêque de Salone; l'interrègne se prolongeait, l'armée était impatiente d'attendre les largesses d'un nouvel avènement. Un beau matin, les soldats se portent à la demeure du patrice, s'emparent de son fils, et le promènent sur un bouclier revêtu de la pourpre césarienne. Quelque temps après, le nouvel empereur détachait précipitamment cette pourpre, et essayait de se dérober par la fuite aux poursuites des soldats d'Odoacre, qui venait de prendre d'assaut Ravenne, sa capitale. Découvert par des soldats ruges, il fut amené, pleurant et tremblant, devant le vainqueur, qui eut pitié de cet enfant; il lui assigna une pension de six mille écus d'or, et la villa de Lucullus, en Campanie, cette villa que le pillage de l'Asie avait servi à embellir. Augustule termina ses jours dans cette retraite. « Lorsqu'on vit des noms depuis longtemps étrangers à la nomenclature des Césars, les noms de Jules et d'Auguste sortir des tombeaux de l'histoire, comme autant de spectres annonçant le dernier jour, et celui de Romulus expirer sur

la tête d'un enfant, la frayeur publique n'eut plus de bornes. Ces rapprochements fortuits présentaient dans leur bizarrerie je ne sais quoi de surnaturel qui justifiait la crédulité et troublait jusqu'aux plus fermes esprits. On baissa la tête, et on se tut. »

« Les funérailles de Rome, ajoute M. Amédée Thierry, s'accomplirent donc au milieu d'un morne silence. Nous ne trouvons dans les écrivains contemporains ni accents de regret ou de joie, ni déclamations en prose ou en vers; quelques dates, et une sèche mention du fait, voilà tout. On dirait qu'il ne s'était rien passé d'important en l'année 476. Le seul Jornandès, un peu plus tard, embouche sa trompette barbare sur le tombeau de l'empire, mais c'est pour chanter l'avènement des Goths. »

A un autre point de vue, les *Récits de l'histoire romaine au cinquième siècle* présentent un intérêt non moins vif que les *Récits des temps mérovingiens* du frère de l'auteur. M. Amédée Thierry a voulu reconstruire une période importante de l'empire romain. Il y est parvenu, et son œuvre pleine de vie et de drame deviendra l'indispensable lecture de tous ceux qui voudront suivre de près le double mouvement de décadence et de développement dont se compose l'histoire du Bas-Empire.

III

De tous les pays dont on s'occupe en ce moment, l'Italie est peut-être celui dont nous connaissons le moins l'histoire. Des travaux importants ont été publiés à ce sujet : le plus répandu de tous, l'*Histoire des Républiques italiennes*, de Sismondi, n'est point arrivé cependant à la popularité. Nous avons eu dernièrement sur le même sujet un ouvrage fort remarquable de M. Ferrari ; M. Jules Amigues publie en ce moment la traduction de l'*Histoire d'Italie* du comte César Balbo. L'occasion est bonne pour rompre enfin avec cette indifférence que nous témoignons à nos voisins. Nous nous occupons beaucoup de leur présent et de leur avenir, songeons un peu à leur passé, c'est le bon moyen de nous faire une opinion basée sur quelque chose de plus solide que des articles de journaux. C'est dans ce sentiment, je l'avoue, que j'ai lu la traduction de l'histoire du comte de Balbo; elle est dédiée au roi Charles-Albert : c'est indiquer assez l'esprit libéral dans lequel elle a été écrite. Il faut convenir cependant que le libéralisme de l'auteur est d'une nuance particulière :

« Les tendances de son époque l'avaient amené à la théorie de la monarchie représentative; sa première éducation l'avait attaché à la religion catholique. Cette double croyance, ajoute M. Jules Amigues, explique et résume tout l'homme. » Elle explique aussi les divergences qui peuvent s'élever entre lui et bien des gens qui défendent les mêmes principes.

Il ne faut demander au comte Balbo ni la hardiesse des pensées, ni l'originalité dans les systèmes, il ne découvre pas les lois nouvelles de la destinée sociale; son talent consiste à mettre en œuvre les éléments que lui fournit son temps, et à les encadrer dans la nouvelle synthèse de ses propres opinions. Maintenant que nous les connaissons, nous comprenons parfaitement qu'il lui arrive souvent de se montrer injuste envers certains hommes et certains principes, notamment envers ceux qui ont présidé à la grande rénovation de 1789. Peut-être exalte-t-il un peu trop la guerre et l'esprit militaire. Il y a quelque chose de de Maistre dans le comte Balbo, de de Maistre libéral, si ces deux mots peuvent marcher ensemble.

Nous n'avons en ce moment que le premier volume de l'ouvrage du comte Balbo. Il comprend l'histoire de l'Italie depuis une époque antérieure de quatre cents ans environ à l'ère chrétienne jusqu'au seizième siècle. L'œuvre tout entière s'arrête à l'année 1814; mais le traducteur s'est chargé de la compléter par des appendices qui conduiront le lecteur jusqu'à l'époque actuelle.

IV

J'ai déjà signalé la tendance qui pousse aujourd'hui un grand nombre d'historiens vers la monographie. On choisit volontiers un personnage ou un point particulier de l'histoire, et on le traite avec la même importance que s'il s'agissait de César, de Charlemagne, ou de la fondation de l'empire romain. On prétend que la race des érudits tend de plus en plus à disparaître; c'est une erreur, il se dépense beaucoup d'érudition en France en ce moment, mais en petite monnaie. On peut bien s'élever contre ce système, mais le mieux est, après tout, de prendre son temps tel qu'il est. La monographie est à la mode, ne nous en plaignons pas trop, ce genre a ses inconvénients et ses avantages, et il a produit des travaux qui doivent lui valoir l'indulgence des gens sévères.

Il ne faut cependant abuser de rien, pas même de la monographie,

dirai-je à M. Guislain-Lemale, qui vient de publier une monographie dans une monographie, c'est-à-dire l'*Histoire de la ville du Havre sous le gouvernement du duc H. de Saint-Aignan*. On s'est beaucoup occupé dans ces derniers temps de l'histoire des villes de France. Je le comprends parfaitement. On peut trouver dans une telle étude un grand profit pour l'histoire générale de notre pays. Étudier comment se forment les centres de population, comment ils se développent, quelles sont les conditions du commerce et de l'industrie, quelle influence exercent sur les mœurs les institutions municipales, rechercher dans ces institutions le secret de la vie de l'ancienne France, ce n'est point là un genre de travail indigne des gens sérieux. Le gouvernement, ainsi que le fait remarquer M. Guislain-Lemale, s'est associé au mouvement qui pousse les esprits vers ces études; une place a été réservée aux communes dans la publication des *Documents sur l'histoire de France*; on cherche à se rendre compte de la façon dont s'était formé le tiers état; comment y parvenir si l'on néglige l'étude des milieux dans lesquels il a pris naissance et où il s'était développé? L'histoire particulière des communes n'offre donc pas seulement un intérêt local; en cela je suis entièrement de l'avis de M. Guislain-Lemale; mais quel intérêt général présentent donc les cinquante-sept années du gouvernement du Havre par le duc de Saint-Aignan? L'auteur nous dit bien que la période qui s'étend de 1719 à 1776 coïncide, à quelques années près, avec la durée du règne de Louis XV; cela ne me paraît pas une raison suffisante, non plus que celle tirée du travail latent, qui, dans les provinces comme à Paris, prépare lentement la régénération de 89. Ce travail latent a duré des siècles; pour le bien saisir, il faut remonter jusqu'à son origine même, c'est-à-dire jusqu'à la création des premières communes. C'est là ce qui fait précisément l'importance de ces études sur les communes auxquelles le gouvernement a voulu donner l'impulsion dont nous parlions tout à l'heure. Une histoire du Havre depuis sa fondation jusqu'à nos jours rentre dans les conditions de ce mouvement, et je regrette que M. Guislain-Lemale ne l'ait pas entreprise; il a toute l'érudition et tout le talent nécessaires pour la mener à bonne fin; je n'en veux pour preuve que son histoire du gouvernement de M. H. de Saint-Aignan; c'est un bon livre et un mauvais exemple: où irons-nous si on se met ainsi à dérouler les annales des gouvernements de nos villes et de leurs gouverneurs? il y a là dedans tout un monde de petites dynasties administratives dont il faut bien se garder

de remuer les archives. Après les gouverneurs viendraient les préfets et les sous-préfets ; nous lirions bientôt dans les annonces des grands journaux : *Le Havre sous le gouvernement de M. le sous-préfet*™.

Voilà pourtant à quoi nous expose M. Guislain-Lemale.

Son ouvrage se compose d'un superbe volume in-octavo de près de cinq cents pages, plus un deuxième volume. même format, de deux cents pages, contenant des notices sur les ducs François et Hippolyte de Saint-Aignan, gouverneurs du Havre. On voit que l'auteur s'est amplement donné carrière. Je ne l'en blâme pas, car une fois les inconvénients de ce système de monographie à outrance signalés, je reconnais que ces deux volumes renferment plus d'un détail intéressant pour d'autres que des habitants du Havre et des admirateurs des ducs de Saint-Aignan. Les notices biographiques, surtout, écrites avec un talent véritable, se font lire avec plaisir et avec fruit. L'exécution typographique de ces deux volumes est vraiment remarquable. On voit bien que les imprimeurs du Havre se souviennent que cette ville a été fondée par François I^{er}, le protecteur de l'imprimerie.

TAXILE DELORD.

TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

	Pages.
☉ JULES D'HERBAUGES. — EDMOND.	5
— DE L'EMPLOI DU PAYSAGE EN LITTÉRATURE.	508
☉ SAINT-RENÉ TAILLANDIER. — GOËTHE ET SCHILLER.	
— Cinquième Partie. — Correspondance entre Goëthe et Schiller : <i>Hermann et Dorotheë</i>	33
— Sixième Partie. — <i>Wallenstein</i>	215
— Septième Partie. — <i>La représentation de la trilogie de Wallenstein</i>	373
— Huitième partie. — <i>Marie Stuart</i>	538
☉ CH. LOUANDRE. — DE L'ALIMENTATION PUBLIQUE SOUS L'ANCIENNE MONARCHIE.	
— Troisième Partie.	75
— Quatrième Partie (<i>fin</i>).	179
J. N. GUARDIA. — FRAY LUIS DE LÉON. Sa vie et ses poésies.	104
☉ S. RUSSEL. — LE ROI JÉRÔME.	142
☉ CHARLES DE MOUY. — DON CARLOS ET PHILIPPE II.	250
☉ PAUL DE MUSSET. — LE CHEVALIER GLUCK.	321
☉ EDMOND DE PRESSENSÉ. — LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE AU III ^e SIÈCLE : <i>Origène. Sa vie et ses œuvres</i>	344
☉ PAUL BRENIER. — LE PILEUR D'AMBRE.	413
☉ RONCHAUD. — DE LA SCULPTURE GRECQUE.	437
☉ CARAGUEL. — LES DIX MILLE LIVRES DE MADEMOISELLE LISON.	481
☉ YUNG. — LE GÉNIE ROMAIN. Première partie.	509
☉ CAMBOULIU. — LE CID DE L'HISTOIRE ET LE CID DE LA LÉGENDE.	584
REVUE DES SCIENCES. — Des générations spontanées, par M. DE MONTMAHOU.	289
TAXILE DELORD. — L'ANNÉE LITTÉRAIRE.	
— Chapitre XXXV. — <i>Morts et vivants</i> , par M. Ratisbonne. — <i>Zanzara</i> , de M. Albert Castelnau. — <i>Louise</i> , par M. Édouard Gourdon. . .	152
— Chapitre XXXVI. — <i>Originaux et beaux esprits de l'Angleterre contemporaine</i> , par M. E. Forgues. — <i>Léonie</i> , par mademoiselle Euphémie Vauthier. — Des controverses religieuses au temps présent. . . .	306

	Pages.
— <i>Chapitre XXXVII. — Les lettres d'Alexandre de Humboldt et la Confédération Germanique. — Le roman-feuilleton. — Jeunesse, par M. Jules la Baume. — Trois ans en Judée, par M. Gérardy-Saintine. — Un voyageur français dans l'Afganistan, le Beloutchistan et le Turkestan.</i>	460
— <i>Chapitre XXXVIII. — Histoire d'Espagne, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. — Récits de l'Histoire romaine au cinquième siècle, par M. Amédée Thierry. — Histoire d'Italie du comte César Balbo, traduite par M. J. Amigues.</i>	627
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE, par M. CH. DE MOUY.	
— <i>Curiosités théâtrales, par M. Victor Fournel.</i>	318
— <i>Histoire d'une jolie femme, par M. Paul Perret.</i>	319
— <i>Correspondance complète de Madame, duchesse d'Orléans, princesse palatine.</i>	475
— <i>Paris moderne, par M. Couturier de Vienne, docteur en droit. . . .</i>	479

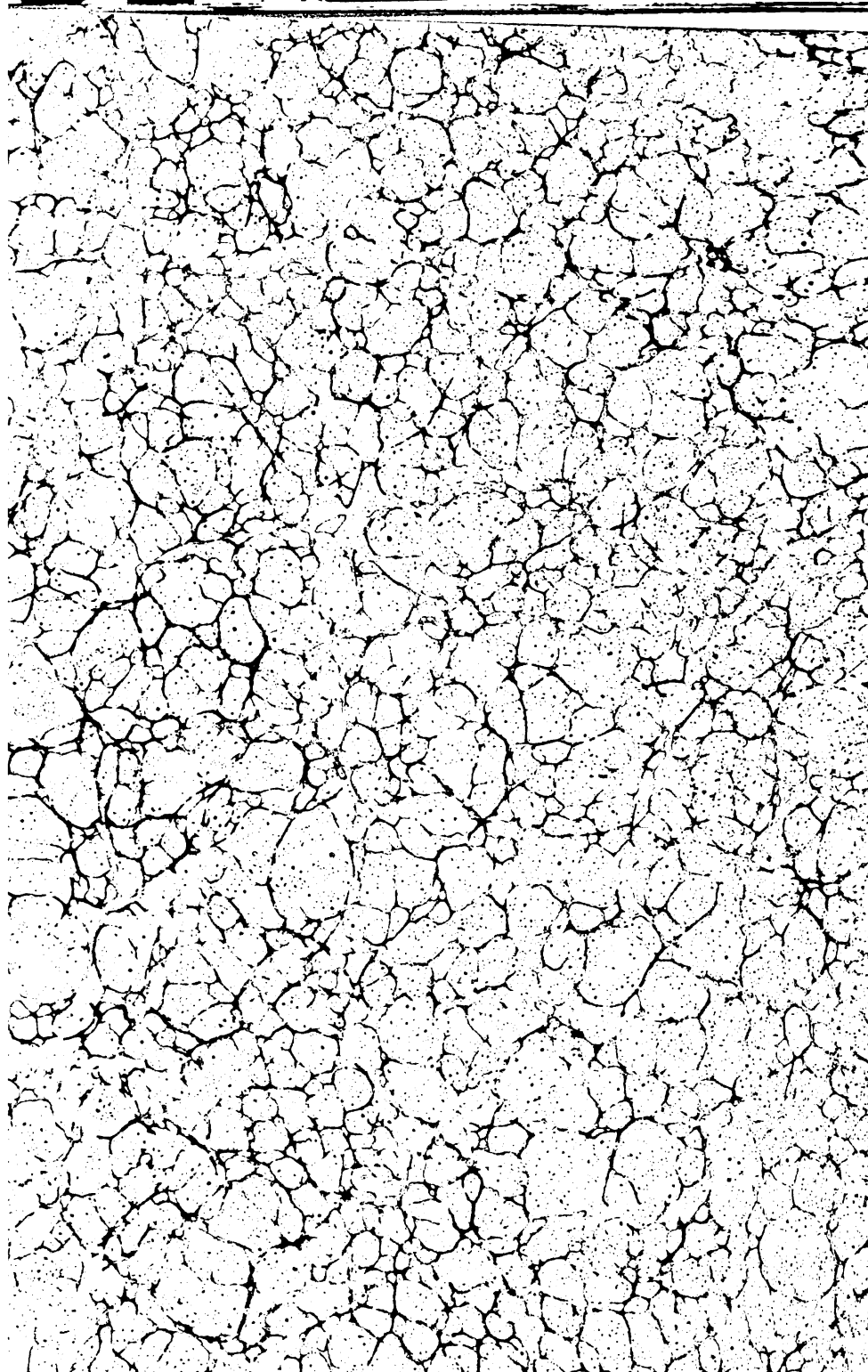
FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

173 7 881

MAY 13 1892

MAR 25 1892

173



113 F 1881

MAY 1810

WAR 251892

1810